1 L 9 8 46
BIBLIOTECA NAZ
149
C
46
NAPOLI

BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
149
C
46
NAPOLI

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE D'ITALIE.

TOME IV.

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE D'ITALIE,

Tirée de l'Italien de MR. TIRABOSCHI,

ET ABRÉGÉE PAR

ANTOINE LANDI,

Conseiller & Poëte de la cour de Prusse, & Académicien Florentin.

TOME QUATRIEME.

NAPOLI

BERNE.

M. DCC. LXXXIV.

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE DE L'ITALIE.

LIVRE ONZIEME

Qui contient une partie de l'hiſtoire littéraire du ſeizieme ſiecle.

ARTICLE PREMIER.

Sur les cauſes qui produiſirent la félicité de la littérature en Italie.

§. I. *Protection accordée par les princes & autres grands perſonnages aux lettres & aux ſavants.*

COMME le ſiecle d'or de l'ancienne littérature des Romains fut appellé *le ſiecle d'Auguſte*, à cauſe de la protection conſtante & des récompenſes, largeſſes & honneurs que ce prince & ſes favoris accorderent aux gens de lettres ; ainſi le ſiecle 1.

d'or de cette même littérature après ſa renaiſſance, eut la dénomination de *Siecle de Léon X*, parce que la doctrine, les ſoins & la généroſité ſans bornes de ce grand pontife envers les ſavants & les artiſtes, encouragerent les talents, exciterent l'émulation, firent triompher les arts & les ſciences, & fixerent le bon goût & le véritable ſavoir. De là vint qu'un regne de neuf ans ſeulement ſuffit pour que tout le ſeizieme ſiecle prît, par rapport à la littérature, le nom de ce grand protecteur.

Mérite de Léon X qui donna ſon nom à ce ſiecle.

Léon, auparavant *Jean de Medicis*, étoit fils de Laurent le Magnifique dont il hérita la grandeur d'ame, la ſcience du gouvernement, la libéralité, & l'amour pour les lettres. Il n'avoit que trente-ſept ans lorſqu'il fut élu pontife; mais ſon mérite & ſes talents ſuppléoient au défaut de l'âge requis pour cette dignité. Depuis le tems d'Auguſte Rome n'avoit été ni ſi heureuſe ni ſi remplie de gens d'élite comme elle le fut ſous Léon. Dès l'inſtant même de ſon élection il choiſit pour ſes ſecretaires intimes *Pierre Bembe* & *Jacques Sadolet*, les deux plus purs latiniſtes qu'il y eût dans toute l'Europe. Il remplit le ſacré college de ſavants: autant y avoit-il de littérateurs inſignes en Italie & au déhors, autant en appella-t-il à ſa cour; & quant aux abſents il leur fit ſentir ſon eſtime & ſa généroſité, par des lettres remplies d'affection & par des préſents. Il fit venir de la Grece le plus qu'il fut poſſible de jeunes gens iſſus des nobles familles de cet empire, opprimé par les Turcs; il fonda pour eux un college dans le Vatican, & les mit ſous la diſcipline de *Jean Laſcaris*, homme non moins illuſtre pour ſon ſavoir, que par ſa parenté avec les derniers empereurs de Conſtantinople. Dans preſque tous les pays de l'Europe il y avoit des commiſſionnaires de ce pape pour fouiller dans les anciennes bibliotheques & rechercher les auteurs qu'on n'avoit pas encore déterrés, avec ordre d'en payer

quelque prix que ce fût, & cela pour l'utilité du public. Ayant reçu d'Allemagne les *Annales de Tacite* tous mutilés comme ils ſont, il les paya cinq cents ducats d'or. Et pour ce qui regarde les arts, il en fut un ſi grand amateur & un protecteur ſi libéral, qu'on peut avancer hardiment que l'on dut à ſes ſoins & à ſa libéralité inépuiſable les *Titien*, les *Raphael*, les *Buonarroti*, & tant d'autres artiſtes dont les noms ſeuls pourroient ſuffire à illuſtrer ce ſiecle heureux. Léon aimoit ſingulierement la poéſie & en faiſoit ſes délices. Sa cour étoit remplie de poëtes qui vivoient de ſes bienfaits; & lorſqu'il vouloit ſe délaſſer, il faiſoit jouer des pieces théatrales, ou il donnoit des ſoupers d'où toute étiquette étoit bannie, afin que les poëtes puſſent s'aſſeoir avec le pape & les prélats, & changer les ſalles & les jardins du Vatican pour en faire le brillant ſéjour d'Apollon & des Muſes. Mais ſi la poéſie lui ſervoit de délaſſement, les ſciences plus graves l'occupoient tour-à-tour, & dans toutes il étoit bon connoiſſeur, & ſavoit juger de ceux qui en faiſoient profeſſion, en les récompenſant à proportion de leur mérite. Je n'allongerai pas cette eſquiſſe d'un éloge que la littérature entiere doit rendre à Léon X, d'autant plus que quant aux faits particuliers j'en rapporterai quelques uns dans le cours de cette Hiſtoire. Le peu que je viens de dire ſuffit pour qu'on ſoit convaincu qu'on a donné avec juſtice au ſeizieme ſiecle, le nom de ce grand prince, qui en peu d'années de regne donna aux talents un eſſort qui ſe fit ſentir pendant tout ce ſiecle (1).

Au brillant pontificat de Léon ſuccéda celui d'un Flamand rempli de bonnes intentions, mais qui perdu après les ſubtilités de la théologie ſcholaſtique n'avoit pas le moindre goût pour la littéra- Adrien VI
ture. Au reſte très-zélé pour le bien de l'égliſe, Adrien dut ſon élévation à la puiſſance de Charles-Quint dont il avoit été le maître, & pour qui il étoit alors régent de l'Eſpagne. Le cardinal Jules

de Medicis, couſin du défunt pape, ſe voyant exclu du pontificat par les menées des Impériaux, eut la ſageſſe de ſe joindre à eux & d'attirer les électeurs à la nomination d'Adrien (2). A l'arrivée de ce pape à Rome, les Muſes s'enfuirent de cette ville, les arts tomberent dans le mépris, & l'on vit recommencer le regne des graves ſcholaſtiques, qui en débitant des choſes intelligibles ou inutiles ſe vantoient de confondre les ſectaires, de ſoutenir la foi & d'éclairer le monde. La courte durée de ce pontificat empêcha la barbarie de renouveller ſon empire, & le cardinal Jules de Medicis fut créé pape ſous le nom de Clément VII, au mois de Novembre de l'an 1623.

Clément VII. D'abord Rome, les arts & les ſciences crurent que Léon X avoit reparu ſur le trône. Le nouveau pape repeupla le Vatican de ſavants en tout genre de littérature, & diſtribua entr'eux les honneurs & les dignités. Il voulut avoir entre ſes courtiſans le grand *Eraſme*: il lui fit de preſſantes invitations, & cependant il en agréa les excuſes & lui envoya des préſents. Que n'auroit-on pu attendre d'un tel prince, ſi content de gouverner ſes états & l'égliſe dans un tems que cette derniere étoit attaquée de toute part, il n'eût eu l'imprudence de ſe mêler dans la guerre que ſe faiſoient l'empereur & le roi de France, en prenant parti tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre avec une inconſtance qui provenoit de ſa timidité & de ſes incertitudes perpétuelles, & qui en le déshonorant, attira ſur lui & ſur Rome ces funeſtes revers que perſonne n'ignore (3).

Paul III. Paul III ſucceſſeur de Clément ſuivit les traces de Léon X dans l'amour pour les ſavants, & ne ſe mêla point de combats & d'alliances. Mais parmi les ſciences il préféra celles qui pouvoient mieux contribuer à la défenſe de la religion romaine, & il n'eut rien de plus preſſé que d'élever aux dignités de l'égliſe les théologiens habiles &

les bons canoniſtes. Il avoit compris que les railleries des novateurs contre le jargon ſcholaſtique étoient bien fondées, & il aimoit ce ſtyle pur & naturel que *Paul Corteſe*, jadis ſon grand ami, avoit introduit ou plutôt tâché d'introduire dans les écoles théologiques. Il écrivoit avec pureté, & il exigeoit cette qualité dans les autres; car il avoit été élève de *Pomponius Letus*, & il avoit fréquenté à Florence *Ange Politien* & les autres grands hommes de cette nouvelle Athènes. Etant pontife il eut la coutume dans ſes moments de loiſir de diſputer avec les gens de lettres dont il aimoit d'être environné, & les diſputes rouloient d'ordinaire ſur la philoſophie, ſur l'aſtronomie, & ſur quelques points d'érudition grecque ou latine. En un mot le pontificat de Paul III fut avantageux à la littérature & ſurtout aux ſciences les plus ſublimes (4).

Autres papes.

Jules III pendant ſon pontificat qui dura cinq ans ne fit ni bien ni mal aux ſavants (5). Marcel II, docte, bon, & fort généreux, auroit égalé Nicolas V & Léon X, mais il mourut au bout de trois ſemaines (6). Paul IV jouiſſoit d'une grande réputation de ſavant en théologie, en grec, & en hébreu : il paſſoit auſſi pour un ſaint; mais la réalité ne répondit pas à de ſi belles apparences (7). Le Pontificat de Pie IV fut illuſtré par la ſageſſe, la doctrine, & mille autres rares qualités qui ornoient le jeune Charles Borromée, fils d'une ſœur de ce pape, & à qui par bonheur il confia les renes du gouvernement. Les véritables ſavants furent bien accueillis, les arts encouragés, & la doctrine de l'égliſe affermie par la concluſion du concile de Trente. Pie V pendant ſix ans de pontificat ne ſongea qu'à ſoulager les pauvres, à réprimer les Turcs, & à faire exécuter les ordres du concile (8).

Grégoire XIII.

Grégoire XIII, Bolonnois, qui créé en 1572 ſiégea juſqu'à l'an 1585, fomenta ſoigneuſement les études, careſſa & recompenſa les ſavants,

fonda vingt-huit tant séminaires que colleges, réforma le calendrier, veilla à la correction du droit canonique, remplit Rome & les autres villes de son état de bâtiments superbes, ouvrit de nouveaux chemins, recueillit avec soin les précieux monuments de l'antiquité, & se plut à être entouré de livres, de littérateurs & d'artistes. Ces derniers surtout trouverent un protecteur magnanime dans la personne de Sixte V qui né en très bas lieu surpassa en fait de magnificence les plus grands princes, & dont on peut dire que le regne fut le triomphe des beaux arts.

A Sixte mort en 1590 succederent rapidement trois Papes, Urbain VIII qui survécut douze jours à son élection, Grégoire XIV qui régna dix mois, & Innocent IX dont le Pontificat fut de deux mois seulement. Enfin parut Clément VIII de la maison *Aldobrandini* de Florence, qui élu en 1592 gouverna l'église jusqu'à l'an 1605. Ce pontife fut grand amateur des sciences graves, & ne négligea pas la belle littérature. Il chercha partout le vrai mérite, & lorsqu'il le trouva, il sut le recompenser. Les arts furent sous son regne autant heureux que les sciences : mais il voulut que la doctrine & les talents, pour mériter son estime, fussent joints à la vertu (9).

Clément VIII.

Quelque grande que fût l'influence que la cour de Rome avoit sur toute l'Italie, je ne sais si les soins de cette cour auroient suffi pour amener la littérature à ce haut point où on la vit parvenir, si les autres princes Italiens n'y avoient contribué de toute leur force & avec un empressement qui leur fit un honneur infini. Je ne parlerai ni du royaume de Naples ni de l'état de Milan, puisque ces pays étoient passés sous la domination étrangere ; mais la Toscane, Ferrare, Mantoue, Urbin, le Piémont, présentent un ample sujet à nos remarques ; & je suis fâché que mon plan ne me permette que d'indiquer les faits en gros sans m'arrêter aux détails.

Les *Medicis* étoient enfin rentrés à Florence l'an 1512 par les soins de Jules II. Pierre Soderini que les Florentins avoient créé gonfalonier & chef perpétuel de la république, étant très-lié avec Louis XII roi de France, lui avoit prêté la ville de Pise recouvrée par le même Soderini en 1509, pour y tenir le concile que ce monarque fit assembler dans la vue de faire déposer Jules son ennemi. Après la sanglante & inutile victoire de Ravenne en 1512, les François vainqueurs ayant été obligés de repasser les monts, & le pape joint aux Espagnols, Venitiens & Suisses, ayant pris pour ainsi dire, la domination de l'Italie, voulut se venger de Soderini & des Florentins, & envoya le cardinal Jean de Medicis avec une bonne armée, forcer la république à réhabiliter les Medicis. Soderini s'étant enfui, les Medicis, le cardinal à la tête, rentrerent à Florence en triomphe, & reprirent les rênes du gouvernement. L'année suivante le cardinal étant devenu pape, garda auprès de sa personne Julien son frere cadet (puisque Pierre qui étoit l'aîné & la cause des malheurs de sa famille, s'étoit noyé dans le Garigliano l'an 1503) & ayant donné le chapeau de cardinal à Jules fils naturel de l'autre Julien frere de Laurent le Magnifique, l'envoya gouverner Florence avec un pouvoir presque absolu. Il y avoit Laurent le Jeune, fils du malheureux Pierre: Léon le créa général des troupes de l'église, & peu après le fit duc d'Urbin. La puissance de cette maison s'augmenta lorsque le cardinal Jules fut élevé au pontificat. Ce pape gouverna la Toscane en souverain; mais les malheurs qui lui arriverent l'an 1527 changerent la face des affaires. Tandis que le pape étoit prisonnier des Impériaux, les Florentins se revolterent, abattirent les images & les armes de Clément & des Medicis, & rétablirent le gouvernement républicain. Leur joie fut cependant de courte durée. Clément s'étant reconcilié avec l'empereur, stipula pour une des principales

2. Vicissitudes des Medicis.

conditions l'aſſerviſſement de ſa patrie, projet qui fut exécuté par les armes de l'empereur & du pape, de ſorte qu'après un an de réſiſtance & d'un blocus meurtrier, Florence ouvrit ſes portes aux ennemis l'an 1530, & reçut les Medicis non plus comme citoyens, mais comme maîtres. Alexandre fils naturel du jeune Laurent, duc d'Urbin, déjà mort, fut par Charles-Quint déclaré duc de Florence, & il jouit pendant ſix ans de cette dignité qu'il déshonora par le déreglement de ſes mœurs, juſqu'à ce qu'il fut aſſaſſiné par un de ſes parents l'an 1537. La plupart des Florentins croyoient que le tems étoit venu de récouvrer leur liberté; mais la crainte de l'empereur & le puiſſant parti qu'avoient les Medicis, firent jetter les yeux ſur un jeune rejetton de cette famille, mais d'une autre lignée que celle de Côme pere de la patrie, lignée qui venoit de s'éteindre dans la perſonne d'Alexandre (10). Ce rejetton étoit Côme, arriere petit fils de Laurent, frere du pere de la patrie. Il n'avoit que dix-huit ans lors de ſon élection, mais il devançoit ſon âge par ſa prudence & par ſon eſprit. Il fut déclaré chef de la république, & peu après l'empereur lui confera le titre de duc & la même autorité qu'avoit eue Alexandre. Ayant preſque doublé ſes états par l'acquiſition de Sienne, il reçut le titre de grand duc par S. Pie V l'an 1569, titre qui après quelques conteſtations lui fut accordé par l'empereur & par les autres princes.

Côme I. Côme avant même que les cabales de ſes ennemis, les revoltes, les conjurations & les guerres lui donnaſſent, pour ainſi dire, le tems de reſpirer, montra par la protection qu'il prit des lettres & des arts, qu'il étoit digne ſucceſſeur de ces Medicis à qui la littérature avoit de ſi grandes obligations. Les univerſités de Sienne, de Piſe & de Florence durent aux ſoins & aux fraix de ce prince leur reſtauration & leur état floriſſant. Il augmenta & fit préſent au public de l'inſigne bibliotheque

laurentiane : il forma à Florence & à Piſe des jardins de botanique : il commença cette ineſtimable collection de raretés précieuſes qui eſt connue ſous le nom de Galerie de Florence : il fit publier les Pandectes Florentines, & d'autres ouvrages très-utiles qu'on ſe contentoit de garder en manuſcrit & dont on défraudoit le public : il établit dans ſes états des Imprimeries célebres : il veilla ſur les progrès de l'agriculture, de l'aſtronomie & de la nautique : enfin il aima paſſionnément les beaux arts, ayant appellé à ſa cour & recompenſé largement les artiſtes, & rempli de leurs ouvrages Florence & la Toſcane. La fameuſe académie du deſſin (*del Diſegno*) eſt une inſtitution de Côme I, & elle a ſervi de modele aux autres académies de ce genre. Ce prince étoit naturellement porté à l'étude des lettres & des arts ; il étudioit l'antiquité, s'entendoit en ſimples, & s'exerçoit dans la chymie. Mais ſa plus grande paſſion étoit pour l'hiſtoire, & c'eſt à lui que la Toſcane dut ces grands hiſtoriens qui l'illuſtrerent pendant ce ſiecle.

A Côme ſucceda l'an 1574 François I, l'aîné de ſes fils. François, prince ſavant & doué d'une mémoire heureuſe, poſſéda le latin, le grec, la philoſophie, l'aſtronomie, les mathématiques, la poéſie, & l'hiſtoire. Se connoiſſant en gens de lettres, il remplit des plus habiles profeſſeurs les trois univerſités de ſes états ; il combla de privileges l'académie Florentine & celle de la Cruſca ; il accrut la bibliotheque Laurentiane & le jardin de ſimples ; il acheva la Galerie de Florence dont non ſeulement il fit le plus beau tréſor qui exiſte en genre d'antiquité, & de choſes rares & d'un prix infini, mais encore le ſiege des arts & de l'induſtrie, ayant attiré de tout côté dans cet établiſſement des deſſinateurs, des graveurs, des orfevres, des ouvriers en pierres dures & en marqueterie, des ciſeleurs & autres artiſtes ſemblables, & ayant joint à la Galerie de grands & François I

ſomptueux bâtiments deſtinés à l'exercice de ces profeſſions (11). L'amour du grand duc François pour les lettres fut cauſe qu'il ne ſe trouva jamais fatigué du grand nombre d'ouvrages qu'on lui dédia : il eut la bonté de les agréer tous, & il recompenſa largement les auteurs.

Ferdin. I. François mort ſans enfants l'an 1587, eut pour ſucceſſeur le cardinal Ferdinand ſon frere qui changea volontiers la barrette contre la couronne. Ce prince avoit toutes les qualités d'un grand monarque : Florence, Piſe & Livourne (12) ſont remplies des monuments de ſon bon goût & de ſa magnificence. Il inſtitua un nouveau & nombreux college pour les étudiants dans l'univerſité de Piſe : il répandit les bienfaits & les honneurs parmi les ſavants : il protégea les arts avec tout le zele poſſible, & dans la merveilleuſe chapelle de S. Laurent, deſtinée pour les tombeaux des grands ducs, il fit voir que s'il ne dominoit pas ſur un vaſte royaume, il n'en étoit pas pour cela moins riche, & ne le cédoit pas en magnificence aux plus grands ſouverains. Ferdinand mourut l'an 1604.

3. Alfonſe I, duc de Ferrare.

Après les grands ducs de Toſcane nul des princes d'Italie ne ſurpaſſa ceux de la *maiſon d'Eſte*, en élévation de ſentiments & en généroſité & zele envers la littérature. Alfonſe I toujours enveloppé dans des guerres, perſécuté par le caprice de quelques papes, & dépouillé par eux d'une partie de ſes états, ne put faire voir que le brave guerrier & le héros qui ne ſuccombe pas ſous le faix de ſes malheurs. La néceſſité le fit devenir habile dans les diverſes parties de la ſcience militaire : il excella ſurtout dans la mathématique militaire qui concerne l'artillerie. Il ne dédaigna pas la méchanique, & lui même fondit pluſieurs pieces de canon, & inventa une machine pour faciliter la fabrication de la poudre (13). Parmi ſes embarras Alfonſe ne négligea pas, tant qu'il put, la protection des lettres, & au milieu de ſes déſaſtres

il ne voulut jamais permettre qu'on retardât le payement des penſions accordées aux profeſſeurs de l'univerſité. Il eſt vrai qu'ils étoient réduits à un petit nombre; mais dès qu'Alfonſe ſe trouva un peu à ſon aiſe, il n'eut rien de plus preſſé que de faire refleurir cette univerſité comme auparavant. C'eſt auſſi une marque ſenſible de l'eſtime qu'avoit ce prince pour les gens de lettres, que d'avoir choiſi pour ſecretaire & miniſtre Bonaventure Piſtofilo de Pontremoli en Toſcane, homme également illuſtre dans les affaires du gouvernement & dans la littérature, ami de tous les ſavants, & qui mérita qu'ils en fiſſent des éloges magnifiques. Une autre marque eſt la grande amitié qu'eut Alfonſe pour le célebre Arioſte qu'il fit ſon familier & commenſal, créa commiſſaire de la province de Garfagnana, honora d'autres charges importantes, & favoriſa par tous les moyens poſſibles.

Le cardin. Hypolite le vieux.

On dit que l'Arioſte n'eut pas également lieu d'être content du cardinal Hyppolite d'Eſte, frere d'Alfonſe & ſurnommé *le Vieux* pour le diſtinguer d'un autre cardinal Hyppolite ſon neveu. L'Arioſte lui ayant préſenté ſon immortel *Orlando Furioſo*, on prétend que le cardinal après l'avoir lu, pour tout honneur & recompenſe demanda au poëte d'où il avoit tiré tant de ſottiſes. Si cette anecdote eſt vraie, on ne peut excuſer Hyppolite qu'en diſant que tout appliqué aux ſciences ſublimes, il ne ſavoit pas goûter les beautés de la poéſie. En effet ce prélat étoit philoſophe & aſtronome; il connoiſſoit parfaitement le métier de la guerre, & lui même fut ſon propre hiſtorien, ayant décrit la victoire qu'il remporta ſur les Vénitiens en 1509.

Hercules II.

Hercules II qui ſuccéda à ſon pere Alfonſe l'an 1534, ſe trouva en des circonſtances plus heureuſes, de ſorte qu'il put étaler ſa magnificence & ſon amour pour les lettres. L'embelliſſement de Ferrare, l'agrandiſſement de Modene, des bâ-

timents ſuperbes élevés dans toutes les parties de ſes états & ornés magnifiquement, firent voir combien ce prince aimoit & protégeoit les arts. Le copieux cabinet d'antiquité de la maiſon d'Eſte lui doit en grande partie ſa richeſſe. Hercules n'épargna rien pour avoir dans ſon univerſité les profeſſeurs les plus inſignes, dans toutes les ſciences dont lui même étudia les plus néceſſaires, & quant aux agréables, il cultiva particulierement la poéſie. Ses ſoins pour le bien de la littérature furent ſecondés par la ducheſſe Rénée ſa femme, fille de Louis XII. Cette princeſſe étoit toujours environnée d'une foule de gens de lettres qui lui faiſoient la cour: elle étoit ſavante en grec & en latin, & parmi les ſciences les plus graves elle aimoit ſingulierement la théologie & l'étude de la Bible. Les catholiques ne lui ſavent cependant pas gré de s'être appliquée à ces ſciences; car elle inclina vers le proteſtantiſme, & eut quelque tems pour maître & directeur *Jean Calvin* qui s'étant ſauvé de France, trouva ſon aſyle à la cour de Rénée à qui il inſpira ſes ſentiments en matiere de religion.

Le cardin. Hyppolite le jeune.

Quelque portés que fuſſent Hercules II & ſa femme à protéger les ſciences & les arts, ils furent ſurpaſſés dans cette partie par le cardinal Hyppolite le jeune, frere du duc & plus célebre que l'autre cardinal Hyppolite ſon oncle. Il avoit des richeſſes immenſes provenantes de ſon appanage en qualité de prince, de ſa dignité de cardinal, de l'archevêché de Milan, & de l'adminiſtration de pluſieurs égliſes & commendes en Italie & en France. Il partagea ſes grands biens en trois portions, dont la premiere fut deſtinée à l'entretien de ſa cour qui égaloit celles des ſouverains; la ſeconde au ſoulagement des pauvres; & la troiſieme à penſionner les ſavants & les artiſtes. On pouvoit appeller la cour de ce prélat une académie des arts & des belles lettres: elle étoit compoſée d'un grand nombre de gens d'un rare mérite,

rite, & plus ce nombre augmentoit, plus le cardinal étoit ſatisfait : il en admettoit toujours pluſieurs à ſa table, il les écoutoit avidement, & ſes repas pouvoient paſſer pour des conférences littéraires. Quant à la magnificence de ſes bâtiments, il en a laiſſé des marques éclatantes en Italie & en France, & la ſeule maiſon de plaiſance de Tivoli, appellée *villa Tiburtina*, chef d'œuvre du bon goût & du luxe, & qui appartient toujours à la maiſon d'Eſte, pourroit ſuffire à éterniſer le nom de ce grand cardinal.

Alfonſe II

Tout ce qu'on vient de dire ne fut preſque rien en comparaiſon de ce qu'on vit ſous le regne d'Alfonſe II qui ſuccéda à Hercules ſon pere, l'an 1559. On ne peut pas comprendre par quels moyens un prince put, ſans épuiſer ſes ſujets, étaler un luxe, une généroſité, une grandeur qui ſurpaſſa tout le faſte des ſouverains qui régnoient alors en Europe. Ce n'étoit que fêtes d'un goût exquis, que ſpectacles d'une magnificence extraordinaire, que joûtes, tournois, carouſels, parties de chaſſe, tels qu'on ne voyoit pas ailleurs. Si le prince faiſoit des voyages, ce n'étoit qu'en répandant les bienfaits partout où il paſſoit. S'il recevoit des princes dans ſa capitale, la pompe & les dépens étoient pouſſés juſqu'à l'excès. Avec cela ce duc magnanime ſavoit allier l'étude à la gaieté, & l'amour des ſciences aux plaiſirs : ſa cour étoit le centre de la galanterie & de la littérature : tous les beaux eſprits d'Italie ſe rendoient à Ferrare & y étoient bien reçus : tous les jours il y avoit cercle chez le duc ou chez les princeſſes, & on y mêloit la converſation amuſante à l'entretien littéraire : les dames y faiſoient parade de leur érudition autant que de leurs charmes, & de la ſolidité autant que de la délicateſſe de leurs penſées : on faiſoit l'amour & on s'inſtruiſoit : enfin ce qui peut donner une juſte idée de ces entretiens, c'eſt que d'ordinaire le grand *Taſſe* y préſidoit (14).

Les beaux jours de Ferrare finirent avec le regne d'Alfonſe II, mort ſans enfants en 1597. Le duc Céſar ſon couſin germain qui lui ſuccéda, fut jugé bâtard, dépouillé du duché de Ferrare par Clément VIII, & borné à la poſſeſſion de Modene & de Reggio.

4. Après les Medicis & ceux d'Eſte, il faut, entre les princes qui ont le plus mérité de la littérature, compter les *Gonzagues*, marquis, enſuite ducs de Mantoue & de Monferrat.

Fréderic, duc de Mantoue. Fréderic, marquis de Mantoue en 1519, reçut le titre de duc de l'empereur Charles-Quint l'an 1530; & la maiſon des *Paléologues*, marquis de Monferrat, étant venue à s'éteindre en 1533, il s'empara de cet état par conceſſion du même empereur. Les nouveaux titres & l'augmentation de la puiſſance furent pour Fréderic un aiguillon à faire éclater la paſſion qu'il avoit pour les lettres & pour les arts. La ſplendeur de ſon regne fut relevée par cette inclination qui dominoit dans l'ame de ce prince: les beaux arts mis en exercice, & les ſavants attirés de toute part à la cour de Mantoue, les entretiens que Fréderic avoit d'ordinaire avec eux, & la munificence avec laquelle il prodigua ſur eux ſes bienfaits, rendront toujours célebre le nom de ce ſouverain dans les faſtes de la littérature d'Italie.

Le cardin. Hercules Gonzague. Fréderic mourut en 1540, & parce que ſon fils François étoit fort jeune, la régence fut confiée au cardinal Hercules Gonzague, frere du défunt. C'étoit un prélat rempli de doctrine, magnanime & ſplendide comme tous les princes de ſa famille. Dès ſa plus tendre jeuneſſe il s'étoit appliqué à l'étude de pluſieurs ſciences, & il y perſévéra parmi l'éclat de ſes dignités, & la multiplicité de ſes occupations. Le titre qu'il ambitionnoit le plus étoit celui d'ami & de protecteur des ſavants, & il le fut en effet, comme le prouvent les lettres & autres écrits des littérateurs les plus inſignes de ce ſiecle. Gonzague n'oublia pas les beaux arts:

les bâtiments somptueux dont il orna Mantoue pendant sa régence, en sont une preuve. Ce grand cardinal mourut à Trente l'an 1563 tandis qu'il présidoit au Concile.

Autres ducs & princes de cette maison.

François, fils de Fréderic, étant mort en bas âge, Guillaume son frere le remplaça, & se montra un digne rejetton de la maison des Gonzagues, en protégeant, tant qu'il régna, les savants & les artistes avec cette générosité & cette prudence qui lui étoient naturelles. Vincent son fils, qui parvenu à la domination l'an 1587, vécut jusqu'à l'an 1611, suivit les traces de son pere & de ses aïeux, &, ce qui doit en rendre cher le souvenir aux gens de lettres, il secourut généreusement, caressa & aima le *Tasse* accablé par une humeur noire, regardé comme fou, & poursuivi par la mauvaise fortune.

Ce seroit sortir de la briéveté que je me suis prescrite, que de faire l'énumération des autres princes Italiens qui favoriserent les lettres. Il suffira de dire que la maison Gonzague s'étant partagée en plusieurs branches, d'où sortirent les ducs de Guastalle, de Sabionete & d'autres, tous les illustres personnages sortis de ces branches, tant princes, que cardinaux, ou généraux d'armées, firent voir que la magnanimité & l'amour envers les arts & les sciences étoient des qualités devenues naturelles à cette illustre maison.

Les ducs d'Urbin.

Je ne ferai aussi que nommer trois ducs d'Urbin de la famille de *la Rovere*, c'est-à-dire, François Marie I, Guidubalde, & François Marie II, qui semblerent vouloir se surpasser l'un l'autre, dans la gloire attachée aux souverains qui aiment & protegent la littérature. En quoi le premier de ces trois princes est d'autant plus à estimer, qu'il passa toute sa vie dans la profession des armes où il excella à l'égal des plus grands capitaines: le second, c'est-à dire Guidubalde, crut que sa cour ne seroit brillante, splendide & célebre à l'égal de celles des plus grands monarques, que par

l'affluence des ſavants qu'il attira chez ſoi de toute l'Italie, & ſur leſquels il répandit ſa bienfaiſance infatigable. Enfin le dernier a mérité cette louange qu'il aimoit & recherchoit dans les autres ce qu'il poſſédoit en lui même, ayant été un des plus ſavants princes de ſon ſiecle (15).

Ceux de Savoye. Pour les ducs de Savoie, Charles III qui commença à régner en 1504, quoique toujours au milieu des guerres, montra en pluſieurs occaſions ce qu'il auroit fait pour le bien de la littérature, ſi on lui en avoit laiſſé les moyens: mais ayant été dépouillé de ſes états par les amis & par les ennemis, il ne put que faire voir ſes bonnes intentions (16). Emmanuel Philibert ſon fils, qui ſuccéda aux droits paternels en 1553, ayant ſu par ſa grande valeur & par ſa ſage politique réaliſer ces droits & recouvrer ſes états (17), n'eut rien de plus preſſé que de faire refleurir les ſciences, ſans épargner à cet effet ni fraix ni ſoins, comme nous aurons occaſion de raconter dans la ſuite (18).

C'étoit au reſte un beau ſpectacle pour les yeux d'un philoſophe que de voir tant de ſouverains ſe diſputer le prix de la magnificence, du bon goût, de la doctrine, & de la protection des talents diſtingués dans les arts ou dans les lettres. Gouverner leurs états avec douceur, les garantir des attaques des ennemis, s'allier avec les plus puiſſants monarques ou les combattre; & en même tems donner des fêtes ſuperbes, aſſembler les tréſors de l'antiquité, encourager & mettre en vogue les arts, inviter, accueillir & recompenſer libéralement les gens de mérite; voilà les principales occupations de ces princes, & voilà ce qui mérite, plus que les ravages des fiers conquérants, d'être tranſmis à la poſtérité.

§ II. *Univerſités, écoles, académies.*

5. Dans un ſiecle où les ſciences fleuriſſoient heu-

reuſement, les univerſités étoient fréquentées par un nombre infini d'étudiants de toutes les nations, & remplies d'excellents profeſſeurs, & les écoles, les ſéminaires, les colleges ſe trouvoient auſſi dans un état de proſpérité extraordinaire, & donnoient, non moins que les univerſités, des ſavants du premier ordre à la république des lettres.

Bologne ſi juſtement appellée *la mere des études*, ne vit point pendant ce ſiecle ces revers, qui dans le précédent avoient penſé anéantir ſa fameuſe univerſité. Après que la valeur, la fermeté & la prudence de Jules II eurent ſoumis cette ville au S. ſiege, la tranquillité y ſuccéda à la diſcorde qui l'avoit ſi longtems déchirée, & fit ceſſer les révolutions qui y étoient preſque journalieres, & avec elles les combats, les incendies & les maſſacres. Alors les études refleurirent dans l'univerſité, les profeſſeurs les plus célebres s'empreſſerent d'en occuper les chaires, & les étrangers retournerent dans cet ancien ſéjour de Minerve & d'Aſtrée. Cette proſpérité & affluence firent penſer à élever un bâtiment digne de la ſplendeur de cette univerſité. La premiere idée en fut conçue par le grand cardinal *Charles Borromée*, alors légat à Bologne; il fit commencer cet édifice qui fut enſuite achevé ſous le cardinal légat *Pierre Donat Ceſi*, qui contribua beaucoup par ſes ſoins à le finir. En même tems on inſtitua dans l'univerſité des colleges particuliers, un pour les Piémontois, un pour les Marchigians, un pour les Hongrois. Univerſité de Bologne.

La ligue de Cambray formée pour détruire la puiſſance des Vénitiens, & la terrible guerre qui s'enſuivit, porterent un rude coup à l'univerſité de Padoue, qui s'éparpilla & fut ſur le point de périr. Veniſe ayant enfin diſſipé ce violent orage, ſongea d'abord à rétablir l'univerſité qui bientôt reparut dans ſon ancien luſtre. On y ajouta un bâtiment convenable à ſon éclat, en quoi les Padouans devancerent les Bolonnois de pluſieurs années, ayant de Padoue

commencé l'édifice en 1519, au lieu que celui de Bologne ne fut commencé que preſque un demi ſiecle plus tard. L'illuſtre *Pierre Bembe* qui vécut longtems à Padoue, aida infiniment par ſon zele, ſoit au matériel de cet établiſſement, ſoit aux avantages & à la gloire de l'univerſité. *Stanislas Orichovius* (19) dans une lettre écrite l'an 1549 à *Ramuſius*, aſſure que tous les ans on envoyoit depuis la Ruſſie Blanche de jeunes gens à Padoue pour ſe former dans les ſciences (*a*). On trouve dans les faſtes de l'univerſité que l'an 1564 il y avoit deux cents Allemands qui étudioient le droit.

De Piſe. Quand en 1509 les Florentins eurent recouvré Piſe, ils ne tarderent pas à rétablir l'univerſité de cette ville. Peu après Léon X aſſigna quelques revenus eccléſiaſtiques pour l'avantage de cet établiſſement, qui commençoit déjà à proſpérer, lorſque la contagion ſurvenue l'an 1525, & la guerre qui ſe fit entre les Florentins & les Medicis, le firent retomber preſque dans le néant. Côme I eut la gloire de mettre l'univerſité de Piſe dans l'état floriſſant, où elle a depuis été & où elle ſe trouve maintenant. Dès l'an 1543, au milieu des cruels embarras que lui ſuſcitoient ſes ennemis domeſtiques & étrangers, ce prince rétablit l'univerſité piſanne, y attira par de grandes penſions des profeſſeurs inſignes, & fonda de ſes deniers un college pour entretenir gratuitement quarante écoliers, & faire les fraix du doctorat. Ferdinand I y ajouta un autre college plus nombreux, où les écoliers ſont entretenus & défrayés par les différentes villes de la Toſcane auxquelles ils appartiennent.

De Florence. Ces deux grands ducs & François I, eurent auſſi un grand ſoin des univerſités de Florence & de Sienne. Les magiſtrats de Florence & les commiſſaires députés par les ſouverains, n'oublierent

(*a*) Epiſtolæ Clar. Vir. Venetiis 1568. p. 65.

rien pour l'avantage de l'univerſité de leur patrie, & on verra dans cette hiſtoire combien de grands hommes en occuperent les chaires.

Côme ayant aſſujetti par la force la république & l'état de Sienne, s'appliqua ſoigneuſement à faire refleurir l'univerſité de cette ville. François I en 1583 augmenta le nombre & les honoraires des profeſſeurs, & Ferdinand I ayant formé de nouveaux ſtatuts pour le bien de cet établiſſement, ordonna l'an 1590 qu'il y auroit trente-cinq chaires pour les ſciences & pour les arts, & accorda de ſi grands privileges à cette univerſité, qu'elle put aller de pair avec les plus célebres. De Sienne

6. De Pavie.

L'univerſité de Pavie reſſentit pour long-tems les funeſtes effets des guerres, qui déſolerent ſi cruellement l'état de Milan. A la vérité Louis XII & ſon ſucceſſeur ne négligerent pas le bien & les avantages de l'univerſité: mais elle ne fit que languir tant que l'état changea tour-à-tour de maitres, étant paſſée des Sforces aux François, des François aux Impériaux, des Impériaux encore une fois aux François & une autre aux Sforces, & enfin de ces derniers aux Eſpagnols. Cependant au milieu des calamités publiques, le ſénat de Milan fit tout ce qu'il put afin d'empêcher la ruine totale de l'univerſité de Pavie; & lorſque les guerres ceſſerent, Philippe II roi d'Eſpagne & maitre du Milanois, pourvut aux beſoins de l'univerſité, & par des conceſſions & autres arrangements la mit en état de recouvrer ſon ancien luſtre. S. Charles Borromée qui y avoit fait ſes études, y fonda un nombreux & riche college, appellé *Borromée*, & S. Pie V étant pape, y ajouta le college *Pie*.

De Ferrare.

Ce que nous avons dit ci-deſſus du zele des ducs de Ferrare & de leur généroſité envers la littérature, peut nous faire comprendre qu'ils eurent tout le ſoin poſſible de l'univerſité de leur capitale. Il eſt vrai que les malheurs du tems obligerent Alfonſe I à diminuer le nombre des profe-

ſeurs : mais comme je l'ai dit, il ne les fit jamais manquer de leurs appointements, & d'abord qu'il ſe trouva dans une ſituation moins critique, il remit les choſes ſur l'ancien pied, & donna une nouvelle vigueur aux études. Les regnes heureux d'Hercules & d'Alfonſe II influerent ſur le bien de l'univerſité qui fut longtems une des plus floriſſantes de l'Italie. Parmi les étudiants étrangers, les Anglois formerent un corps nombreux ; & les guerres ſurvenues en Toſcane & dans le Piémont, furent cauſe que les écoliers qui étoient à Piſe, à Sienne, à Turin, ſe réfugierent à Ferrare comme dans un aſyle aſſuré.

De Turin. Je viens de nommer Turin. Les viciſſitudes de l'univerſité de cette ville furent une ſuite de celles qu'éprouva l'état. Au commencement du ſiecle cette univerſité jouiſſoit d'une grande réputation. Ce fut là que le célebre *Eraſme* prit le bonnet du doctorat en théologie, le 4 de Septembre de l'an 1506, comme on l'apprend de *Béat Rhenanus*, dans la vie de ce grand littérateur, & par la dédicace des œuvres du même Eraſme à l'empereur Charles-Quint. Mais les malheurs arrivés ſous Charles III furent cauſe qu'à peine on put tranſporter à Mondovi quelques unes des écoles établies à Turin. Emmanuel Philibert, tout abſent qu'il étoit, eut grand ſoin de conſerver ce reſte d'univerſité, & quand il eut recouvré une partie de ſes états, il fit tout ce que les circonſtances lui permirent pour augmenter le nombre & la dignité des chaires à Mondovi. Enfin étant rentré en poſſeſſion de Turin l'an 1562, il y reporta l'univerſité, ce qui arriva trois ou quatre ans depuis cette rentrée ; & par des ſoins aſſidus & des fraix proportionnés, il la rendit plus illuſtre, plus fréquentée qu'elle n'avoit été auparavant.

7. De Rome. Sur la fin du ſiecle précédent, Alexandre VI avoit enrichi l'univerſité d'un ample bâtiment, & c'eſt peut-être le ſeul avantage que Rome a retiré de ce regne tyrannique (20). Léon X,

légua à ſon ordinaire des ſommes pour avoir dans l'univerſité romaine les plus grands hommes qu'il y eût en Italie. Il fit auſſi des ſtatuts fort ſages pour le gouvernement de cette fondation, s'étant propoſé, comme il dit dans ſa bulle de l'an 1514, le ſecond de ſon pontificat, de faire enſorte *que Rome fût la premiere ville du monde pour les ſciences, comme elle l'étoit pour la dignité.* Le regne malheureux de Clément VII fut le tombeau de l'univerſité romaine, qui ne renâquit de ſes cendres que ſous Paul III. Ce pontife & ſes ſucceſſeurs n'omirent rien de ce qui pouvoit la mettre dans un état proſpere. Sixte V paya les dettes qu'elle avoit contractées, inſtitua une congrégation qui en eût l'inſpection & la préſidence, & accrut & embellit le bâtiment élevé par Alexandre.

De Fermo

Le même Sixte rendit l'honneur de l'univerſité à Fermo, ville dans le territoire de laquelle il étoit né. On ne ſait pas ſi l'univerſité qui y avoit fleuri autrefois, ſubſiſtoit encore de quelque maniere, ou ſi elle avoit péri; & cette ſeconde opinion paroît la plus probable. Quoiqu'il en ſoit, Sienne la rétablit ou la renouvella entiérement l'an 1585.

De Pérouſe.

Pendant le quinzieme ſiecle l'univerſité de Pérouſe avoit figuré parmi les plus illuſtres. Mais dans le ſiecle dont nous parlons on la trouve fort déchue de ſon luſtre, apparemment parce que celle de Rome & celle du grand duché lui firent beaucoup de tort. Cependant il y eut de bons profeſſeurs, ſurtout en juriſprudence. Grégoire XIII étant allé à Pérouſe, viſita l'univerſité, & aſſigna des fonds pour la décorer d'un bel édifice.

De Naples

A Naples les calamités du tems & les changements de maître, ne furent pas favorables à cette univerſité jadis ſi célebre. Toutefois elle ſe ſoutint au milieu des revers publics; & l'on verra dans la ſuite qu'elle eut des profeſſeurs d'une grande réputation, & des éleves diſtingués.

8. Ecoles célebres.

Outre ces douze univerſités il y avoit en Italie des écoles publiques, dignes qu'on en faſſe une

mention particuliere. D'excellents maîtres en grec, en latin, & en hébreu étoient à Veniſe, & les villes principales de cette république ne manquoient pas d'un pareil ornement. Pour ne pas faire une longue énumération, il ſuffira de dire que la ſeule ville de Capodiſtria qui n'eſt pas la plus conſidérable, eut une ſuite non interrompue de ſavants d'un grand nom qui y tinrent école de belles lettres & d'autres ſciences. Par rapport aux écoles de Lucques nous avons le témoignage d'*Hortenſe Landi* qui les vit & les examina. " Je „ n'ai vu nulle part, dit-il, un ſemblable zele „ pour la proſpérité des études. Le gouverne- „ ment fait venir à grands fraix de toute part des „ maîtres pour inſtruire la jeuneſſe dans les bon- „ nes mœurs & dans les ſciences. Je me ſuis en- „ tretenu avec pluſieurs de ces maîtres, & j'ai „ envié le ſort des jeunes Lucquois qui ont une „ ſi belle occaſion de ſe former dans la doctrine „ & dans la conduite de la vie " (*b*). On verra dans le cours de cette hiſtoire combien de grands hommes tinrent école par ordre du public à Genes, à Parme, à Modene, à Reggio, à Imola, à Vicence, à Brindes & en cent autres endroits: de ſorte qu'on peut dire que la littérature s'étendit d'un bout à l'autre de l'Italie, & de là paſſant les mers & les montagnes, remplit de ſa lumiere toutes les contrées de l'Europe.

9. De nouvelles inſtitutions très-utiles ſe formerent pendant ce ſiecle pour l'inſtruction gratuite de la jeuneſſe. Les ordres religieux des jéſuites, des barnabites, des ſommaſques, des pieriſtes, tous nés au ſeizieme ſiecle, entre les diverſes fonctions auxquelles ils ſe conſacrerent, eurent pour une des principales d'enſeigner les jeunes gens & de les former à la piété & aux ſciences (21).

Ordres religieux pour l'éducation de la jeuneſſe.

Séminaires. Outre ces congrégations ſi utiles au public, le

(*b*) Porcian. Quæſt. p. 2 &c.

concile de Trente imagina un autre moyen d'avoir dans tous les tems des ecclésiastiques doctes & vertueux, & ce moyen fut l'institution des séminaires dans tous les diocéses (22). Il s'agissoit d'élever dans la religion & dans la doctrine ceux qui aspiroient à servir l'église. Le besoin en étoit grand, parce que l'ignorance & le relâchement des mœurs du clergé étoient parvenus au comble & avoient produit en grande partie la revolte de l'Allemagne, de la Suisse & du Nord, & étendu rapidement le protestantisme. Le décret de l'érection des séminaires étant donc formé, Rome en donna le premier exemple, Pie IV ayant d'abord fondé le grand & insigne séminaire romain. Le cardinal Borromée son neveu en fonda tout de suite deux autres non moins considérables à Milan, dont le second appellé le college Helvétique, parce qu'il est pour le service des Suisses, est devenu très-fameux. Dans peu toutes les églises épiscopales d'Italie eurent des séminaires très-bien pourvus d'instituteurs sages & de mœurs exemplaires, fournis de bons revenus, au grand avantage de l'église catholique.

10. Académies.

Ce grand nombre d'universités, écoles, colleges & séminaires prouve combien on avoit à cœur en Italie l'instruction de la jeunesse & la propagation du savoir. Pour ceux qui étoient déjà formés & que Minerve tenoit déjà dans son sein, on imagina un moyen de les réunir en plusieurs corps pour les engager à se communiquer réciproquement leurs lumieres, à travailler de concert pour le public, & à ne se relâcher point de leurs travaux, chose qui arrive aisément lorsqu'il n'y a ni émulation ni espoir de gloire. Ce moyen fut les académies ou associations littéraires. Dès le siecle précédent on avoit commencé à former quelques unes de ces associations, dont il y en eut une philosophique à Florence, une d'antiquité à Rome, une de belles lettres à Naples, & une d'Imprimerie à Venise. Mais dans le sei-

zieme ſiecle les Italiens ayant généralement été épris d'une vive ardeur pour la littérature, il y eut juſqu'à deux-cents académies dont cent ſoixante-ſix ont eu leurs hiſtoriens. Je parlerai des plus conſidérables (23).

A Rome. L'académie romaine que Paul II avoit détruite, reſſuſcita avec plus de vigueur qu'auparavant ſous les autres pontifes, comme nous avons dit à ſon lieu; & elle ſe trouva dans l'apogée de ſa proſpérité ſous Léon X. Cette aſſemblée comprenoit les plus beaux génies & les talents les plus heureux que l'Italie eût produits: les ſéances ſe tenoient tantôt chez un cardinal ou quelque autre prélat, tantôt dans quelques uns de ces vaſtes & beaux jardins qu'à Rome on appelle vignes, ſouvent à la campagne près des bords du Tibre, quelquefois dans la ſolitude & parmi le ſilence des forêts. Les ſéances étoient d'ordinaire ſuivies de repas délicieux, dont cependant le meilleur prix conſiſtoit dans les ſavants diſcours des commenſaux, dans les queſtions qu'on propoſoit, & dans ces tours d'eſprit fin & délicats qui excitent le ris, n'offenſent perſonne & aſſaiſonnent par les graces d'une gaieté ſpirituelle les mets & les liqueurs. Le ſac de Rome fut le tombeau de cette aſſociation qui n'a pas eu ſon égale. Il paroit néanmoins que ceux de cette académie qui ſurvécurent à ce malheur & qui reſterent à Rome, formerent de nouvelles académies dont on compte juſqu'à ſept. Une entr'autres appellée *de la vertu*, & dont le cardinal Hyppolite de Medicis (24) étoit le protecteur, avoit pour principal objet l'architecture, & dans les aſſemblées qu'on tenoit deux fois par ſemaine, on liſoit & on commentoit *Vitruve*. Une autre académie eut pour fondateur S. Charles Borromée pendant que ce cardinal dans qui la maturité de la prudence avoit prévenu l'âge, aidoit ſon oncle à porter le poids du gouvernement. Les aſſemblées de cette académie eurent le nom de *Nuits Vaticanes*, parce qu'on les tenoit à l'entrée

de la nuit dans le palais Vatican où Charles étoit logé. Les ſujets qu'on y traitoit étoient d'ordinaire ſacrés ou tirés de la philoſophie morale.

A Bologne & dans les autres villes de l'Egliſe.

Une bonne partie des villes de l'état eccléſiaſtique eurent de pareilles ſociétés littéraires. Bologne ſe diſtingua ſur toutes les autres, car durant le ſeizieme ſiecle elle eut environ quatorze académies, dont trois furent les plus célebres, une qui veilloit à la correction des imprimés; une qui avoit pour objet la juriſprudence, & une qui s'appelloit *Convivialis*, parce que l'on commençoit par ſe mettre à table, après quoi chacun des académiciens parloit ſur le ſujet qui lui étoit échu en tirant au ſort, & tout le monde étoit admis à entendre ces diſcours. Ravenne eut trois académies, dont celle nommée des *Informes* s'exerçoit dans la poéſie & en publia divers recueils. Forli, Ceſene, Faënza, Meldola, Macerata, Recanati, Fabriano, Ancone, Fermo, Foligno, Viterbe, Spolete, Urbin, Bénevent, eurent auſſi chacune leur académie, & on vit à Pérouſe cinq ou ſix de ces ſociétés littéraires.

A Naples & dans le royaume.

Celle que le *Panormite* avoit fondée à Naples, & que *Pontan*, *Sannazare* & autres grands hommes avoient illuſtrée, ſe ſépara en pluſieurs corps, dont trois ou quatre furent compoſés des ſeuls nobles, & ce fut juſtement ce qui leur fit le plus grand tort, par les ombrages qu'en prit le gouvernement eſpagnol. Le viceroi D. Pierre de Tolede, craignant que ſous prétexte de conférer ſur les belles lettres & les ſciences, l'on ne tramât quelque choſe de contraire aux intérêts du prince, défendit bruſquement ces aſſemblées. Il s'en forma cependant d'autres qui furent tolérées, parce que toutes les ſéances en étoient publiques, & tous les gens de mérite, nobles ou roturiers y étoient admis indiſtinctement. Pluſieurs villes du royaume ſuivirent l'exemple de la capitale dans cette louable inſtitution, & on vit des académies à Lecce, Aquila, Coſence, Roſſano, Nardò, &

Salerne. Cet uſage paſſa juſqu'en Sicile, & Palerme eut quatre aſſociations littéraires.

II. A Florence. Deſtruction de l'académie Platonicienne.

Paſſons du royaume de Naples à la Toſcane. Cette fameuſe ſociété, qui, premiere de toutes avoit pris le titre d'*académie*, à cauſe qu'elle étoit une imitation de celle que Platon avoit fondée dans Athenes; cette illuſtre aſſemblée philoſophique inſtituée par Côme, ce fameux citoyen & pere de ſa patrie, protégée par le grand Laurent, dirigée par Rucellaï, & illuſtrée par un Ficin, un Landin, un Politien, un Jean Pic & tant d'autres philoſophes & littérateurs inſignes, fut tout-à-coup anéantie par un revers inattendu, &, ce qui pis eſt, par le crime de quelques académiciens. *Jacques de Diacceto*, gentilhomme Florentin, & académicien célebre, étoit un républicain déterminé, que les écrits de Platon ſur la république avoient rendu enthouſiaſte & ennemi juré de la tyrannie. C'étoit de ce nom qu'il appelloit ce pouvoir abſolu que le cardinal Jules de Medicis exerçoit ſur Florence; de ſorte que s'étant lié avec *Alamanni* & *Buondelmonti*, auſſi académiciens, & ayant tiré d'autres gens dans ſon parti, il ſe fit chef d'une conſpiration pour tuer le cardinal. Le complot s'étant découvert, Diacceto fut mis à mort l'an 1522; ſes complices ſe ſauverent par la fuite, & la terreur s'étant gliſſée parmi les académiciens, cet illuſtre corps ſe diſperſa & périt.

Académie Florentine.

Depuis ce jour juſqu'à l'an 1540 il n'y eut aucune aſſociation littéraire à Florence. Enfin le regne de Côme, prince né pour protéger & encourager les ſciences & les arts, excita les ſavants de cette ville à former une nouvelle ſociété, dont le but ſeroit d'épurer & perfectionner le langage Toſcan tant dans les vers que dans la proſe. Le modele qu'on ſe propoſa d'imiter fut le Pétrarque, & la vénération qu'on témoigna pour ce grand homme reſſembla à celle que les premiers académiciens avoient eue pour Platon. Cette aſſociation prit le nom d'*académie Florentine*. Côme &

ſes ſucceſſeurs lui accorderent tant d'honneurs & de privileges, que bientôt elle devint une des plus illuſtres de l'Italie. Elle ſubſiſte toujours avec éclat : on a puplié pluſieurs recueils eſtimables des ouvrages des académiciens, la plupart en proſe, & le docte chanoine *Salvini* a fait l'hiſtoire de cette académie ſous le nom de *Faſtes conſulaires* (25) à quoi il faut ajouter un autre ouvrage, intitulé *Notices ſur l'académie florentine.*

Vers la fin du ſiecle, c'eſt-à-dire l'an 1582, on fonda à Florence la célebre académie *de la Cruſca*, fille de l'académie florentine. Quelques membres de cette derniere en furent les fondateurs, & cette nouvelle ſociété ſe borna à donner les regles de bien parler & à fixer les termes du pur langage italien. Le ſavant & noble *Léonard Salviati* fit les ſtatuts de cette académie ; le premier vocabulaire Toſcan compoſé par ce corps parut en 1612. On l'a ſouvent augmenté & réimprimé : la derniere édition très-magnifique en ſix tomes in-folio eſt de l'an 1738 (26). Et de la Cruſca.

Outre ces deux ſociétés auxquelles la langue italienne eſt ſi redevable de ſa force & de ſa beauté, neuf autres académies littéraires ſe formerent à Florence depuis le milieu de ce ſiecle ; mais la plupart n'eurent pas une longue vie, & céderent la place à de nouvelles qui parurent dans les ſiecles ſuivants.

Je crois cependant qu'aucune ville n'a eu autant de ces aſſociations à la fois, que celle de Sienne où pendant le ſeizieme ſiecle on en vit juſqu'à ſeize bien comptées (27). Celle de *Rozzi* fut la premiere, & on croit qu'elle étoit née avant la fin du quinzieme ſiecle. Son objet étoit la poéſie dramatique italienne qui doit à cette académie ſes progrès & ſa proſpérité. Léon X appella ſouvent les *Rozzi* à Rome pour jouer des comédies Ces pieces étoient dans le ſtyle groſſier, mais expreſſif & naturel du bas peuple & des payſans, ſtyle que cette académie avoit adopté comme original & Académies à Sienne.

comme le véritable langage italien. C'eſt de là qu'elle avoit pris la dénomination ſinguliere de *Rozzi* qui veut dire ruſtiques.

L'académie des *Intronati* fut auſſi une aſſociation très-eſtimable. Elle s'occupa, comme la précédente, du théatre & du langage; mais ſa maniere fut entierement oppoſée à celle de ſes rivaux, car elle cultiva le ſtyle noble & choiſi & s'en ſervit dans toutes ſes pieces de théatre & dans ſes autres ouvrages; & cela produiſit entre les deux corps un contraſte & une variété amuſante pour le public, & avantageuſe au théatre & à la littérature. L'académie des *Intronati* ſubſiſte toujours.

J'omets les autres aſſociations littéraires qui ſe firent à Sienne, comme auſſi celles de Piſe, Cortone, Bibiene, Piſtoïe & Lucques, & je paſſe à celles de la Lombardie.

12. A Ferrare, Modene & ailleurs.

Ferrare fut décorée de dix ou douze de ces ſociétés, & on n'en pouvoit pas attendre moins ſous un gouvernement où les ſouverains étoient les Mécenas des lettres, où toute la famille ducale faiſoit ſes délices des études, & où le bel eſprit & la doctrine étoient à la mode, & de la cour ſe communiquoient à la ville & à tout l'état. Modene, Reggio, Carpi, Cento, formerent leurs académies à l'inſtar de la capitale; mais celle de Modene donna malheureuſement lieu à une accuſation qui en produiſit la ruine. Cette ville étoit remplie d'une jeuneſſe brillante & ſpirituelle, qui par une émulation louable marchoit à grands pas & comme à l'envi dans la carrierre des ſciences. Voici ce qu'en dit *Hortenſe Laudi* (c). *Le nombre des jeunes Modénois tous appliqués à la littérature grecque, toſcane, latine, profane & ſacrée, eſt preſque infini.* On peut donc ſe figurer combien proſpéroit l'académie de cette ville; lorſque les académiciens & en général tous les beaux eſprits de

(c) Paradoxes L. I. Parad. V.

la

la ville furent soupçonnés d'adhérer aux opinions des protestants. En effet on parloit de religion avec beaucoup de liberté ; on disputoit dans toutes les compagnies sur les articles de la foi & de la discipline, & tout le monde, hommes & femmes, s'érigeoient en interprêtes de la sainte écriture. La chose alla au point qu'on ne trouvoit plus de prédicateur qui voulût monter en chaire, car les académiciens se mocquoient ouvertement du mauvais goût qui continuoit à régner parmi les orateurs sacrés, comme nous l'avons remarqué par rapport au siecle précédent, & même ils en avoient obligé quelques uns à descendre de la chaire. Rome qui voyoit une ville bien peuplée au milieu de l'Italie, prête à devenir luthérienne, eut recours au souverain qui étoit Hercules II, & envoya à Modene quelques cardinaux & quelques théologiens. L'an 1542 il se tint une conférence entre ces prélats, les commissaires du duc & les magistrats de la ville, & le résultat fut qu'on obligea tous les habitants à signer un formulaire de foi dressé par le savant cardinal *Contarini*, chose qui se fit sans opposition & sans trouble, & depuis on ne raisonna plus, & les Modénois redevinrent bons catholiques. Mais aussi l'académie périt ; & quelque tems après on en vit paroître deux nouvelles, moins célebres que la premiere.

Académie Venitienne.

J'ai raconté dans le livre IX qu'*Alde Manuce le vieux*, institua à Venise, pour veiller aux éditions, une académie qui, malgré l'utilité évidente qui en devoit résulter, subsista fort peu de tems. Fréderic Badoaro, noble Vénitien, la renouvella en 1558. Outre la correction des livres nouveaux, cette académie se chargea de corriger & réimprimer ceux qu'on avoit déjà publiés, mais avec des fautes essentielles, d'ajouter aux éditions des meilleurs auteurs les variantes & les remarques, de faire les versions qui n'existoient pas encore ou qui étoient mal faites, de publier de nouveaux ou-

vrages importants, & de donner en général des impreſſions exactes, en bon papier & avec de beaux caracteres. L'entrepriſe étoit immenſe & demandoit des fraix proportionnés : auſſi eut-on ſoin d'y aſſocier des ſeigneurs du premier ordre & des princes. Cette aſſociation prit le nom d'*Académie Vénitienne*. Déjà elle avoit une grande Imprimerie ſous la direction de *Paul Manuce*, fils d'*Alde* : déjà elle avoit aſſemblé une riche bibliotheque pour l'uſage des académiciens : déjà elle avoit donné au public des éditions excellentes, lorſque tout-à-coup Badoaro fut arrêté par ordre du ſénat l'an 1560, & quoique bientôt relâché, il fut de rechef fait priſonnier l'année ſuivante ſans qu'on en ait jamais ſu la raiſon ; & l'académie fut diſſoute. Trente ans après elle reparut envie avec la permiſſion du gouvernement, & prit le nom d'*Académie Vénitienne ſeconde*. Elle eut auſſi ſon Imprimerie, & tint ſes ſéances dans la bibliotheque dogale ; mais il paroit que ſon exiſtence ne fut guere plus longue que celle de la précédente.

Académies de l'état de Veniſe.

Quant à d'autres ſociétés littéraires il y en eut à Veniſe neuf ou dix, dont les unes périrent bientôt ; les autres ſe conſerverent pour long-tems. Padoue en eut juſqu'à huit : celle des *Etherées* fondée en 1563 par le prince Scipion Gonzague des ducs de Sabionete, fut la plus illuſtre. Dans le recueil des poéſies des *Etherées*, on en trouve pluſieurs de ce prince qui étoit ſi bon juge dans ce genre, que le *Taſſe* & *Guarini* ſoumettoient leurs ouvrages à ſa cenſure. Scipion étoit de plus un bon philoſophe, & un théologien profond : Sixte V le créa cardinal en 1587 : l'année 1593 fut celle de ſa mort.

A Vicence on vit trois académies, une à Veronne, deux dans la noble terre d'Eſte, deux à Salo près du lac de Garde, deux à Breſcia ; deux dans la très-ancienne ville d'Adria, une à Belluno, une à Pordenone ; & quatre à Treviſe : de ſorte que la plupart des états Vénitiens furent remplis de ces

associations utiles. Les plus dignes de remarques furent celles des *Filarmonici* de Vérone, instituée en faveur de la musique, à laquelle on ajouta les mathématiques, l'astronomie, & les belles lettres; & celle des *Costanti* à Vérone, composée de quarante gentilshommes qui pensionnoient un grand nombre de professeurs en littérature, dans les beaux arts, & dans les exercices gymnastiques propres de la noblesse.

L'enthousiasme académique s'étant communiqué au reste de la Lombardie, on forma huit de ces sociétés à Milan, trois à Pavie, une à Cremone, une dans Alexandrie, une à Como, une à Novarre, deux à Gênes, trois à Turin, une à Casal, plusieurs à Mantoue, à Parme, à Plaisance. Parmi celles de Pavie, une qu'on nomma des *Affidati* (Assurés) fut peut-être la plus illustre qui parût dans ce siecle, car elle compta parmi ses membres tous les savants Italiens de ce tems, & plusieurs souverains. Et ce qui la rend encore plus célebre, c'est que depuis l'an 1562 qu'elle fut fondée, elle se conserva dans tout son lustre, & elle fleurit encore à présent avec gloire. A Milan, Pavie & ailleurs.

Ainsi toute l'Italie depuis la Calabre jusqu'aux Alpes fut remplie d'associations littéraires, dont le grand nombre contribua infiniment à répandre & consolider le savoir, & à rendre le seizieme siecle le plus heureux qui ait jamais existé pour la littérature.

§ III. *Imprimeries, bibliotheques, collections d'antiquités.*

L'art de l'Imprimerie né en Allemagne & perfectionné en Italie, continua d'être exercé dans ce second pays par des imprimeurs habiles dont quelques uns mériterent d'avoir place parmi les savants. 13.

Alexandre Minucianus, natif de S. Severe dans la Pouille, étant allé à Milan vers la fin du quin- Minucianus.

zieme ſiecle, eut pour maître en littérature *George Merula*, ſous lequel il profita ſi heureuſement, qu'il fut choiſi pour le remplacer dans les chaires d'éloquence & d'hiſtoire. Minucianus étoit paſſionné pour l'art de l'Imprimerie: il veilla longtems aux éditions qu'on faiſoit à Milan; & enfin il devint lui même imprimeur. Son début fut la grande édition de toutes les œuvres de Cicéron en 6 tomes in-folio, édition qu'il publia dans les années 1498 & 99 à Milan. Enſuite il imprima les ouvrages de pluſieurs auteurs anciens & modernes, ajoutant à toutes ces éditions des préfaces doctes & utiles. Depuis l'an 1521, on ne trouve aucun livre imprimé par Minucianus, ce qui fait conjecturer que vers ce tems là il ceſſa de vivre.

Manuce. *Alde Manuce* laiſſa en mourant un fils appellé Paul Manuce à l'âge de trois ans. André Torreſan, ayeul maternel de Paul, entreprit & continua la librairie d'Alde, & lui conſerva ſa premiere réputation. Paul étant devenu majeur, partagea l'entrepriſe & ſes fraix & profits avec les enfants d'André; & cette ſociété typographique dura juſqu'à l'an 1540 que Paul & ſes freres formerent un négoce à part. On eut alors deux librairies différentes, celle des *Torreſans* & celle des *Manuces*; mais toutes les deux porterent la dénomination d'*Alde*, & ce fut ſous cette dénomination que *Bernard Torreſan* étant allé à Paris, y établit ſon Imprimerie.

Paul Manuce à l'habileté & exactitude dans ſon art, joignoit beaucoup de doctrine, comme ſon pere. L'*académie Vénitienne* le choiſit pour préſider aux éditions qu'elle publia; & cette aſſociation s'étant diſſoute, Paul fut appellé à Rome par Pie IV qui avoit réſolu de faire publier les ouvrages des peres qui ſe trouvoient en manuſcrit dans la bibliotheque vaticane. Pendant neuf ans que Manuce fut à Rome, il tint ſes preſſes dans le Capitole, d'où il fit ſortir des éditions correctes & ma-

gnifiques. Sa mauvaiſe ſanté l'obligea de retourner à Veniſe où il ne s'arrêta pas, en ſorte qu'il ne fit des voyages & n'établit pas d'Imprimeries à Gênes & à Milan. Etudier, écrire, imprimer, étoient ſes occupations journalieres, quoique peu de perſonnes aient eu une ſanté plus foible que lui. Grégoire XIII voulut le fixer à Rome : il lui aſſigna une penſion qui ne l'obligeoit à aucun travail, & lui laiſſoit tout le loiſir de s'appliquer à ce qu'il aimoit le mieux ; mais Paul jouit peu de ce bienfait, une longue maladie l'ayant lentement traîné au tombeau à l'âge de ſoixante-deux ans en 1574.

Les nombreuſes & belles éditions que Paul Manuce a données au public, ſuffiſent pour le mettre au nombre de ceux qui ont bien mérité de la littérature. Mais il ne ſe contenta pas d'être utile aux lettres par ce moyen : il y ajouta ſes ouvrages qui conſiſtent en grande partie dans les doctes *Préfaces* & les ſavants *Commentaires* qu'il a ajoutés à quelques anciens auteurs, particulierement aux œuvres de *Cicéron* & de *Virgile*. Il fut un grand inveſtigateur des antiquités romaines, & le premier qui retrouva & publia l'ancien *Calendrier romain* auquel il joignit deux Opuſcules qu'il avoit compoſés, un *ſur les jours des anciens*, & un autre qui ſert d'explication au Calendrier. Il fit encore un livre *ſur les loix romaines*, & un *recueil de lettres latines & italiennes des plus fameux écrivains*. Quant à ſes propres *lettres*, il en laiſſa un très-grand nombre. Les latines ont été diſtribuées en douze livres, & on y voit l'imitation heureuſe du ſtyle épiſtolaire de Cicéron. Quant aux italiennes qui ne ſont pas ſi nombreuſes, on y admire la ſimplicité & le tour naïf & agréable dans lequel elles ſont écrites.

Paul eut un fils appellé Alde, & ſurnommé *le Jeune*, pour le diſtinguer de ſon grand pere. Elevé par un ſavant tel que Paul, à l'âge de vingt ans, le jeune Alde fut trouvé aſſez habile pour inſtruire Alde le Jeune.

dans les belles lettres, les candidats de la ſecretairerie de Veniſe. C'étoit une école ou collége d'où l'on tiroit les ſécretaires de la république. Huit ans après Alde fut appellé à Bologne, avec la permiſſion du ſénat, pour remplir la chaire de belles lettres, vacante par la mort du célebre *Sigone*. De là à deux ans, c'eſt-à-dire, en 1587, le grand duc François I l'attira à Piſe, moyennant des conditions ſi avantageuſes, qu'Alde ne ſut pas les refuſer. Etant à Piſe il fut inſcrit dans l'*académie florentine*, & à cette occaſion étant allé à Florence, il prononça ſur la poéſie toſcane un diſcours qu'on a imprimé. Dans le tems que le grand duc le traitoit pour l'univerſité de Piſe, on faiſoit des pratiques à Rome pour lui donner la place de l'illuſtre *Muret*, mort peut auparavant; & quoique Alde ſe fût déterminé pour Piſe, les Romains ne perdirent pas l'eſpoir de le poſſéder, au point qu'ils ne donnerent la chaire des belles lettres à perſonne, la réſervant abſolument pour Alde. Une ſi grande marque d'eſtime toucha ſenſiblement Alde Manuce qui eſſaya en vain d'obtenir ſon congé du grand duc. Mais ce prince étant mort, la choſe ne fut pas ſi difficile ſous le ſucceſſeur, & il partit pour Rome où il eut lieu d'être ſatisfait des applaudiſſements & honneurs qu'il y reçut. Outre ſon emploi comme lecteur d'éloquence, Clément VIII le fit ſurintendant de l'Imprimerie du Vatican. Alde mourut à Rome l'an 1597 à l'âge de cinquante un ans, & fut ſolemnellement enterré auprès de ſon pere.

Imprimeur & ſavant comme *Paul* & *Alde le vieux*, celui dont nous parlons ne négligea jamais ſa typographie de Veniſe, & enrichit le public de pluſieurs belles éditions. Aux ouvrages d'autrui il ajouta les ſiens qui ſont en grand nombre, & dont les ſujets ſont la grammaire, l'éloquence, la poéſie, l'antiquité, l'hiſtoire, la morale. On eſtime beaucoup ſon livre des *Elégances latines*, & un autre ſur l'*Ortographe*; mais comme l'au-

teur étoit fort jeune lorſqu'il les donna, on préſume que ſon pere y eut la plus grande part. Pour les dix volumes de *Commentaires ſur les œuvres de Ciceron*, il a eu ſoin de marquer ce qui eſt à Paul Manuce & ce qui eſt à lui.

Autres Imprimeurs.

Les imprimeurs en général ſont obligés de n'être pas ignorants; mais il n'eſt pas néceſſaire qu'ils ſoient tous de grands hommes de lettres: il ſuffit qu'ils aient de bons correcteurs, & qu'eux mêmes ſoient intelligents, laborieux & exacts. Tels furent les fameux Giunti de Florence qui ſe répandirent de cette ville à Veniſe & à Lyon, & tels les Gioliti encore plus fameux, natifs de Trino en Monferrat, & qui travaillerent dans leur pays & enſuite à Veniſe, & dont on s'empreſſe encore à rechercher les éditions. En 1518 on forma à Veniſe une typographie hébraïque: l'imprimeur fut un étranger appellé *Daniel Bamberg d'Anvers*. Jules II établit à ſes fraix dans la ville de Fano une Imprimerie arabe, ſous la direction de *George Grégoire* Vénitien. Ce fut là que *Paganin de Breſcia* fit imprimer l'Alcoran. Pierre Paul Porro, imprimeur Milanois, publia le premier Eſſai de *Polyglotte* qu'on ait vu, ayant imprimé à Gênes l'an 1516 le Bautere en quatre langues, hébreu, grec, chaldéen & arabe (28).

14. Imprimerie Medicéenne.

Ce généreux Mecenas de la littérature, le duc Côme de Medicis, réflechiſſant au grand avantage qui reviendroit aux lettres par la publication de ces rares manuſcrits qui étoient dans la bibliotheque medicéenne, fit venir d'Allemagne *Arnald Harlenius*, célebre imprimeur italien, mais dont on ignore la patrie. Harlenius, homme ſavant, préſidoit au travail: Torrentin l'exécutoit avec cette exactitude & cette netteté qui ont rendu ſes éditions ſi admirables & ſi recherchées. Cette Imprimerie d'où il ne ſortoit que des ouvrages très-rares, contenus dans les manuſcrits de la bibliotheque en queſtion, dura depuis l'an 1548 juſqu'à l'an 1564.

Imprimerie Vaticanne & Camerale

A Rome, le cardinal Marcel Cervini, préfet de la bibliotheque du Vatican, ayant communiqué ſon idée au cardinal Alexandre Farneſe, neveu de Paul III, de concert avec ce prélat, fonda une Imprimerie grecque de la plus grande magnificence, afin de publier les manuſcrits grecs qui en grand nombre ſe conſervoient dans cette bibliotheque (29). Il choiſit pour ce travail Antoine Blado d'Aſola, imprimeur fort verſé dans le grec, & bientôt on vit ſortir de cette typographie des éditions d'une beauté achevée pour la correction, pour le papier & pour les caracteres. Ces caracteres avoient été fondus exprès, en quoi Blado étant allé pour cet effet à Veniſe, fut aidé par *Paul Manuce*. J'ai déjà dit que celui-ci fut de là à quelque tems appellé à Rome par Pie IV, pour veiller à l'impreſſion des ouvrages des peres. C'étoit une ſuite de l'inſtitution de Cervini; mais Pie, ſur l'avis du cardinal Borromée, l'avoit étendue à tous les peres tant grecs que latins. L'Imprimerie, comme je l'ai marqué en parlant de *Paul Manuce*, étoit ſur le Capitole, & appartenoit à la ville de Rome; mais Sixte V en fit une nouvelle qu'il appella *Camerale*, comme appartenante ou propre à la chambre apoſtolique, & la plaça au Vatican. Sixte eut ſoin de la fournir de caracteres latins, grecs, arabes, hébraïques, & ſerviens, & choiſit pour imprimeur en chef Dominique Baſa, qui préſida aux belles & magnifiques éditions de la bible latine, de la verſion des ſeptante, des œuvres de Grégoire le Grand & d'autres peres, toutes ſorties pendant le court pontificat de ce pape.

Imprimerie Orientale.

Auparavant le cardinal Ferdinand de Medicis qui devint grand duc dans la ſuite, avoit fondé à Rome une Imprimerie pour les langues orientales. Ce fut Grégoire XIII qui l'excita à cette entrepriſe pour l'avantage des miſſions, & à cet effet il le nomma protecteur de l'Ethyopie & des patriarchats d'Alexandrie & d'Antioche qui com-

prennent l'Egypte, la Lybie, la Syrie, & pluſieurs autres provinces orientales. Engagé par ces grands titres, le cardinal de Medicis envoya des commiſſionnaires dans tout le levant, pour chercher & amaſſer les livres de religion de toutes les ſectes de chrétiens qui ſe trouvent dans ces immenſes contrées; fit fondre avec des fraix extraordinaires des caracteres ſyriens, coptes, arabiques, éthyopiques, arméniens; fit venir & penſionna des ſavants Orientaux; rechercha & penſionna auſſi ceux qui dans nos pays avoient connoiſſance de ces langues, & en ayant conſtitué chef Jean Batiſte Raimondi, homme fort verſé dans tous ces idiomes, fit imprimer une grande quantité de Grammaires, Vocabulaires, Cathéchiſmes, & Nouveaux Teſtaments dans toutes les langues principales de l'Orient & de l'Afrique. On remarque qu'entr'autres on imprima juſqu'à trois mille exemplaires des Evangiles, en arabe avec la verſion latine. Le tout fut délivré aux miſſionnaires pour le diſtribuer entre les chrétiens de la Turquie, de la Perſe, de l'Ethiopie, des Indes &c.

Grégoire XIII étant mort, & le cardinal étant peu après devenu grand duc de Toſcane, la Typographie Orientale ſubſiſta encore quelque tems, Ferdinand en ayant accordé l'uſage à la congrégation *de Propaganda Fide*. Dans les livres orientaux que cette congrégation fit imprimer pendant le ſiecle ſuivant, on trouve ces mots : *Ex Typographia Medicea linguarum externarum*, c'eſt-à-dire : *De l'Imprimerie de Medicis pour les langues étrangeres*. Mais quelle qu'en fût la raiſon, les grands ducs firent tranſporter ces preſſes à Florence où on les conſerve, ſans en faire uſage, dans la garderobe granducale.

A meſure que l'art typographique avançoit, & que le nombre des imprimés devenoit plus grand & moins coûteux, la facilité de former des bibliotheques augmentoit à proportion : & effectivement on en fit de nouvelles, on augmenta

les anciennes, & outre les bibliotheques publiques on en vit de fort nombreuſes chez les particuliers. C'eſt de quoi je dois entretenir un moment mes lecteurs, en commençant par deux bibliotheques inſignes dont le prix conſiſta non dans les imprimés, mais dans les manuſcrits.

Celle du Vatican.

Nicolas V avoit formé le projet d'aſſembler une bibliotheque digne de la majeſté du ſaint ſiege, & y avoit déjà mis la main, comme on l'a dit dans le livre IX. Sixte IV acheva l'ouvrage de Nicolas, & fit élever un vaſte édifice pour y placer la bibliotheque qu'il augmenta conſidérablement & rendit publique. Depuis Sixte, la plupart des papes, ſans en excepter Alexandre VI, eurent grand ſoin d'enrichir cette bibliotheque; mais aucun n'égala le zele & les dépens de l'immortel Léon X, qui avoit réſolu de faire enſorte que la bibliotheque du Vatican fût la premiere de l'univers. Quoique dans cet établiſſement on n'exclut pas les livres imprimés, on ſe tint cependant plus volontiers aux manuſcrits, parce qu'on prévit que ceux-ci deviendroient plus rares à meſure que les premiers augmenteroient; & d'ailleurs on étoit bien aiſe d'en conſerver le plus grand nombre poſſible, afin de pouvoir les confronter avec les imprimés, & s'aſſurer de l'exactitude ou des fautes de ces derniers.

Le ſac de Rome fut extrêmement funeſte à la bibliotheque Vaticane; car quoique la plupart des Impériaux ne cherchaſſent que l'or, l'argent, & de pareilles richeſſes; il y en eut quelques uns qui ne négligerent pas les livres, ſoit pour les garder pour eux mêmes, ſoit dans l'eſpoir de les vendre chérement. Paul III attentif à reparer les pertes que Rome & l'égliſe avoient faites, étendit encore ſes ſoins à la bibliotheque. Il choiſit le cardinal *Cervini* pour en avoir la ſurintendance, & Cervini commença par faire préſent à la bibliotheque des nombreux & rares manuſcrits qu'il poſſédoit. Enſuite il fit une exacte perquiſition des

livres orientaux, en quoi il employa le docte *Sirlete*, qui peu après fut cardinal, & un *Pierre Ethiopien*, très habile dans ſa langue, dans le turc & dans l'arabe. Je viens de dire que Cervini & Farneſe fonderent une Imprimerie grecque pour le ſervice du Vatican: j'ajouterai que le premier établit deux copiſtes bien penſionnés, un pour le latin, & l'autre pour le grec, afin de tirer des copies des manuſcrits endommagés par le tems.

Pie IV ayant commencé à faire imprimer les manuſcrits des peres de l'égliſe, tant ceux qui n'étoient pas encore publiés, que ceux qui l'étoient ſeulement en partie, fonda la charge de deux correcteurs en grec; & en outre donna la commiſſion à deux grands littérateurs, *Onuphre Panvines*, & *François Avanzati*, d'acheter autant de bons manuſcrits qu'il étoit poſſible, en toutes les langues. Grégoire XIII, étant dans la condition privée, avoit raſſemblé une bibliotheque copieuſe & choiſie; il en fit préſent au Vatican quand il fut devenu pape. Enfin Sixte V, qui né dans la fange, & élevé parmi des moines, n'avoit pourtant que des idées royales, fit élever par ſon architecte *Dominique Fontana* ce ſomptueux bâtiment de la bibliotheque qu'on admire toujours, & qui fut l'ouvrage d'une ſeule année. Il y fit ajouter des armoires & des tablettes d'un bois précieux avec des ornements d'un goût exquis, & fit ranger les manuſcrits & les livres dans l'ordre le plus juſte & le plus commode.

16. Bibliotheque Médiceo-Laurentianne

On a raconté dans le livre IX de cette Hiſtoire, les différentes révolutions auxquelles fut expoſée la bibliotheque publique, fondée à Florence par *Nicolas Niccoli* & enrichie par l'ancien Côme de Medicis, & celle que Laurent le Magnifique avoit raſſemblée, & qui fut réunie à la premiere & placée dans le couvent de S. Marc. Léon X étant cardinal l'acheta des moines de ce couvent, pour le prix de deux mille ſix-cents cinquante-deux ducats d'or, & la fit tranſporter à Rome dans ſa

bibliotheque particuliere. Mais le cardinal Jules qui régna ſous le nom de Clément VIII, pendant qu'il gouvernoit la Toſcane, fit reporter les livres à Florence, les plaça dans l'égliſe collégiale de S. Laurent, fondée par les Medicis, & ordonna au fameux *Michel-Ange* d'élever auprès de cette baſilique un bâtiment ſpacieux pour ſervir d'emplacement à la bibliotheque, pour l'augmentation de laquelle il aſſigna de bons revenus. Ce fut *George Vaſari*, qui par ordre de Côme I l'an 1571 acheva ce grand & bel édifice, ſur le plan donné par Michel-Ange. Côme accrut plus que du double le nombre des manuſcrits, & ſur ce ſeul article fit des dépenſes prodigieuſes. Il voulut que cette bibliotheque fût toujours ouverte, afin que tout homme de lettres pût conſulter les manuſcrits & s'en ſervir pour rectifier les éditions des auteurs. Il fit encore établir une Imprimerie, comme je l'ai marqué ci-deſſus, pour tirer des exemplaires des ouvrages qui n'avoient pas encore été imprimés, & dont le nombre étoit grand. Enfin ce prince fit tout ce qui étoit en ſon pouvoir, non ſeulement pour enrichir Florence d'une des plus inſignes bibliotheques de l'Europe, mais encore pour que tout le regne littéraire en reſſentit les plus grands avantages. François & Ferdinand accrurent, comme à l'envi l'un de l'autre, les manuſcrits qui ſeuls compoſent cette bibliotheque, de ſorte qu'en rareté & en prix elle ne le cede à aucune.

D'Eſte à Ferrare.

Celle de Ferrare étoit déjà très conſidérable, lorſqu'Alfonſe II conçut l'idée de la rendre auſſi complette en genre d'imprimés, que les deux dont nous avons parlé l'étoient en genre de manuſcrits. A cet effet il voulut que de tous les livres qu'on avoit publiés dans toute l'Europe depuis l'invention de l'art Typographique, il y eût abſolument un exemplaire, & des mieux aſſortis, dans la bibliotheque de Ferrare. Il s'agiſſoit de trouver & aſſembler toutes les éditions faites de-

puis cent treize ou cent quinze ans; mais les commiſſaires députés à cet effet par le prince furent ſi attentifs & ſi diligents, que bientôt ce projet formé par Alfonſe dès la premiere année de ſon regne, eut un entier accompliſſement (30). Cette bibliotheque ainſi complette & achevée, fut après la mort d'Alfonſe & le démembrement des états de la maiſon d'Eſte, tranſportée à Modene; mais elle ſouffrit beaucoup dans le tranſport, comme il arrive en pareille occaſion par la négligence ou l'infidélité de ceux qui en ſont chargés.

De S. Marc à Veniſe.

Il y avoit longtems que le cardinal Beſſarion avoit fait préſent de ſon rare recueil de manuſcrits à la république de Veniſe; mais on n'avoit pas encore donné un emplacement à cette bibliotheque. L'an 1515 le ſénat ordonna qu'on élevât un édifice à cet effet, près du palais ducal & de la baſilique de S. Marc. Pluſieurs affaires retarderent l'exécution du décret juſqu'à l'an 1529, que le célebre architecte *Jacques Sanſovin* dreſſa ce bâtiment inſigne qu'on voit encore & où la bibliotheque conſidérablement accrue, eſt placée. Le ſénat fit décorer ce bel édifice avec des ornements analogues, & créa la charge d'un bibliothécaire, charge qui a été toujours remplie par des ſavants diſtingués.

De Turin.

A peine l'illuſtre Emmanuel Philibert, duc de Savoie, ſe fut remis en poſſeſſion de ſes états envahis par les deux plus formidables puiſſances d'Europe, & à peine ſe trouva-t-il dans ſa capitale, qu'il en fit le ſéjour des arts, des ſciences & de la magnificence. Entr'autres il fit élever une vaſte & noble enceinte, ouvrage, à ce que l'on croit, du fameux *Pallade*, pour ſervir à la bibliotheque, au cabinet d'antiquité, à la galerie royale, & à l'obſervatoire aſtronomique. Tout cela réuni dans un ſeul lieu fit qu'on l'appella *le théatre.* C'étoit un endroit où tout annonçoit le bon goût du fondateur & ſon amour pour les ſciences. Les livres étoient placés dans pluſieurs armoires

de bois de noyer éclatant avec de riches dorures: on voyoit en d'autres armoires pareils, tous les inſtruments de mathématique & d'aſtronomie inventés juſqu'à ce jour : d'autres contenoient des pieces antiques. Les buſtes en marbre des ſavants & des guerriers étoient poſés ſur des piedeſtaux mis en or : au deſſus l'on appercevoit des tableaux avec les portraits des princes & des princeſſes de la maiſon de Savoie ; & dans la voûte de ce vaſte ſalon étoient repréſentés les aſtres, les conſtellations & les planettes. Voilà juſqu'à quel point un prince peu auparavant ſans états avoit pouſſé la magnificence.

17. Biblioth. particulieres.

Après avoir parlé des principales bibliotheques publiques, il ſeroit trop long de faire une mention exacte de celles qui étoient dans les couvents ou chez les particuliers. *Alde le jeune* avoit lui ſeul une bibliotheque de quatre-vingt mille volumes tant imprimés que manuſcrits. A ſa mort elle fut partagée entre les neveux d'Alde & ſes créanciers, parmi leſquels étoit la chambre apoſtolique qui choiſit les pieces les plus rares & les mit dans le Vatican. C'eſt dans la même enceinte qu'ont paſſé la plupart des grandes bibliotheques amaſſées pour leur uſage particulier, par les ſavants cardinaux *Sirlete*, *Sadolete*, *Grimani*, *Bembe*, *Rodolphe Pie* & d'autres. La célebre bibliotheque des dominicains de Ferrare eſt un leg fait à ce couvent par *Celio Calcagnini*, un des grands littérateurs de cette ville. Parmi les bibliotheques particulieres de Florence, la *ricardienne* eſt une des plus abondantes. Elle eut pour fondateur vers la fin du ſiecle *Richard Romulus Riccardi*, gentilhomme fort ſavant & grand protecteur des gens de lettres (31). A Padoue *Vincent Pinelli*, & à Rome *Fulvius Urſinus* poſſéderent des bibliotheques dignes de la magnificence des ſouverains. Ces deux littérateurs méritent une place dans cette hiſtoire ; & j'en parlerai ici comme dans un endroit convenable.

Jean Vincent Pinelli, gentilhomme originaire de Genes, mais né à Naples, à l'âge de vingt ans ou environ, pouvoit déjà paſſer pour un ſavant diſtingué, puiſque dès lors il étoit fort verſé dans la philoſophie, dans les mathématiques, dans la médecine, dans la juriſprudence, dans la muſique, & poſſédoit l'hébreu, le grec, le latin, l'italien, le françois & l'eſpagnol. L'affluence des gens de lettres qui ſe trouvoient en tout tems à Padoue, fut cauſe qu'il choiſit cette ville pour y faire ſon ſéjour : il y paſſa tranquillement ſa vie, ſe livrant à l'étude & excitant dans les autres l'ardeur dont il étoit épris pour les ſciences. Sa maiſon étoit le rendez-vous des ſavants & l'aſyle des malheureux. Sa bibliotheque formée avec choix & très-riche, étoit ouverte à tous ſes amis. Auprès de la bibliotheque on trouvoit une abondante collection d'inſtruments aſtronomiques, de cartes, de deſſeins, de minéraux, de foſſiles, & d'autres productions naturelles. Pinelli aimoit à partager ſes biens entre les gens de lettres qui n'étoient pas pourvus des biens de la fortune : il recompenſoit généreuſement ceux qui lui dédioient leurs ouvrages ; & il ſe faiſoit un plaiſir d'être en correſpondance avec tous les littérateurs de ſon tems. L'illuſtre *de Thou* a bien tracé le caractere de ce ſavant, quand il le compare à *Pomponius Atticus* qui éloigné de l'ambition & du tumulte, paſſa toute ſa vie dans la douce occupation des études & dans l'entretien de ceux qui lui reſſembloient du côté de la doctrine (*a*). *Vincent Pinelli* mourut à Padoue l'an 1601. Sa bibliotheque fut chargée ſur trois barques, pour être tranſportée à Naples. Une de ces barques fut priſe par les corſaires qui jetterent les livres à la mer : les deux autres barques s'étant ſauvées, les héritiers de Pinelli vendirent les livres au cardinal Fréderic

Notices ſur Pinelli

(*a*) Hiſtor. L. CXXII. n. 17.

Borromée; & de cette maniere cette collection passa en son tems dans l'insigne bibliotheque ambrosiane.

Et sur Fulvius Ursinus. Fulvius Ursinus, homme fort connu dans la république des lettres, étoit un bâtard de la très noble famille *Orsini* de Rome. Ayant passé la jeunesse au service des cardinaux de la maison Farnese, la générosité & la protection de ces princes le mirent en état de satisfaire la passion qu'il avoit pour les anciens manuscrits. Il en étoit un des plus grands connoisseurs qui aient existé ; & il ajoutoit à cette connoissance une érudition universelle. A peine y a t-il une édition des anciens auteurs faite dans ce tems là, où l'on ne trouve des remarques de Fulvius Ursinus, surtout par rapport aux variantes ou diverses leçons des différents manuscrits. Habile dans la science de l'antiquité, Ursinus publia un excellent traité latin *sur les anciennes familles des Romains*, & un appendice très intéressant au livre *De Triclinio*, par *Ciaconius*. Sa bibliothéque étoit un recueil inestimable de manuscrits précieux: il y ajouta une collection de marbres tant en bustes qu'en inscriptions, le tout ancien: il fit graver ses marbres avec de doctes remarques, & publia cet ouvrage à Rome l'an 1570. A sa mort arrivée en 1610, il légua les manuscrits & le cabinet à la bibliothéque vaticane. *De Thou* (*b*) & la plupart des savants des seizieme & dix septieme siecles, ont fait de grands éloges de ce littérateur insigne.

18. Je viens de parler de la collection d'antiquité par Ursinus, & j'ai indiqué ci-dessus celle de Turin sous le duc Philibert. De cela & de ce que je vais dire, on verra que la grande passion que les Italiens du siecle précédent avoient conçue pour ce qui regarde l'antiquité, vivoit toujours dans ceux du siecle dont nous faisons l'histoire.

(*b*) L. CXXII. n. 15.

Côme

Côme premier (car la magnificence de ce prince en tout ce qui concerne les sciences & les arts, nous oblige à repéter souvent ce nom glorieux (32)) commença une des plus belles, des plus rares & des plus abondantes collections qu'on ait jamais vue. Ses peines ne furent point perdues : il eut la satisfaction d'en voir une grande partie, & ses successeurs, comme dans tout le reste, ainsi sur cet article seconderent & perfectionnerent l'idée de Côme. Ce prince prodigua des trésors en marbres, bronzes, vases de toute espece, médailles, bustes, statues, bas reliefs, urnes, tombeaux, ustensiles, armes, instruments ; en un mot, il n'épargna ni fraix ni soins pour assembler la collection la plus copieuse & la mieux choisie qui eût existé jusqu'à ce jour. Pour contenir & placer en belle disposition ce rare assemblage, il éleva ce superbe bâtiment qui porte le nom de *galerie de Florence* ou *du Grand duc*. Côme avoit une véritable passion pour les précieux restes de l'antiquité, & lui-même s'amusoit à les nettoyer, les reconnoître & en porter le jugement. François son fils augmenta infiniment cette collection, accrut & orna le bâtiment, & y ajouta ce magnifique salon rond qu'on appelle la tribune, où il n'y a que des chefs d'œuvre anciens & modernes. C'est là qu'on voit l'incomparable *Venus de Medicis*, statue unique dont le Grand duc Ferdinand fit l'acquisition à Rome lorsqu'il étoit cardinal, mais qui ne fut transporté à Florence que sous le regne de Côme III. Une autre acquisition inestimable de Ferdinand, fut le beau grouppe de la *Niobe*, & c'est le Grand duc régnant, Pierre Léopold, qui l'a fait transporter du palais de Medicis à Rome dans la même galerie.

Collection d'antiquités à Florence.

Le très-estimable cabinet d'antiquités joint à la bibliothéque du Vatican, fut commencé par *Marcel Cervini*, lorsqu'il étoit cardinal & préfet de cette bibliothéque. La statue de S. Hyppolite Martyr avec le Canon Pascal, le tout en marbre,

Dans le Vatican.

découvert dans le camp Varano près de Rome, fit concevoir à Cervini l'idée de fouiller, & de ce qu'on trouveroit, former un cabinet ou collection qui ajouteroit un nouvel ornement au Vatican. Il eut en peu de tems le plaiſir de voir ſon idée miſe en exécution ; & dans la ſuite on a toujours plus augmenté & enrichi ce tréſor.

A Ferrare. On avoit commencé à Ferrare à recueillir des pieces anciennes & ſurtout des médailles, & cela par ordre du marquis Léonello & du duc Borſo. Ce cabinet fut très conſidérablement accru par Hercules II qui, ſuivant le catalogue fait dans ce tems par *Celio Calcagnini*, fit l'acquiſition de neuf cents médailles d'or, ſans compter celles d'argent, de bronze & de cuivre. On y ajouta enſuite les pierres gravées antiques & autres pieces d'une grande valeur.

Collection des ducs de Parme. Il paroit que le riche cabinet Farneſien, un des plus fameux de l'Italie, commença à être formé pendant ce ſiecle par les deux magnanimes cardinaux *Alexandre & Ranuce* Farneſe, tous les deux ſavants, généreux & fort enclins à l'étude de l'antiquité. Groſſi par de nouvelles collections que firent les ducs de Parme, ce cabinet a été tranſporté à Naples dans le dixhuitieme ſiecle, comme un des plus précieux effets de l'héritage Farneſien dévolu à la reine Eliſabeth d'Eſpagne, la derniere de cette maiſon, & tranſmis par elle, à la branche de Bourbon qui regne ſur les deux Siciles.

Quant aux particuliers, j'en pourrois nommer au de-là de cent, tous grands amateurs de l'antiquité, connoiſſeurs habiles, & qui firent des recueils très-eſtimables & très-utiles à la littérature. Mais pour ne pas aller à l'infini, je crois que le peu que je viens d'indiquer ſuffit pour faire voir que la paſſion pour les reſtes de la vénérable antiquité ſi longtems négligée, s'étoit fort répandue en Italie (33).

§. IV. *De quelques Voyages, & de ceux qui ont écrit ſur cette matiere.*

La gloire dont le grand Colomb s'étoit couvert en trouvant le nouveau monde, & celle qu'Americ Veſpucci avoit ſu acquerir par ſes voyages & par ſes relations, exciterent d'autres Italiens à chercher de nouvelles terres & des nations inconnues. Lorſque le hardi *Magellan*, premier de tous, oſa faire le tour du globe, tour qui commencé en 1519 fut achevé en 1522. Antoine Pigafetta de Vicence, chevalier de Rhodes, un des compagnons de Magellan, fit la relation de ce voyage, relation qu'on trouve dans le recueil de *Ramuſe*. On y trouve auſſi que parmi ceux qui aiderent le plus Magellan de leurs conſeils & de leurs travaux dans cet hardi voyage, il y eut deux Génois (34). Mais laiſſons là les ſubalternes, & parlons de ceux qui conduiſirent les expéditions & firent des découvertes. 19.

L'an 1524, Jean Verazzani, gentilhomme Florentin, étant au ſervice du roi François premier, découvrit la nouvelle France, ſous lequel nom on comprit alors la plus grande partie de l'Amérique ſeptentrionale. Verazzani viſita & examina ſoigneuſement les côtes de cet immenſe pays, parvint juſqu'à Terreneuve, & envoya au roi une relation détaillée de ſes découvertes. Elle a été inſerée dans la collection de *Ramuſe* & dans l'*Hiſtoire générale des voyages*. A Florence dans la bibliothéque *Strozziane*, on conſerve une narration coſmographique de toutes les côtes & contrées que Verazzani parcourut, & on y voit que ſon intention étoit de trouver par le Nord un paſſage aux Indes Orientales. *Ramuſe* dit dans ſa préface que Jean Verazzani fit pluſieurs voyages dont les relations, cartes, calculs, &c., étoient à Florence & ſe perdirent lors des guerres de l'an 1529 & 1530 qui changerent le gouvernement de Découverte de la Nouvelle France par Verazzani.

cette ville. Il ajoute que dans son dernier voyage, Verazzani étant descendu sur une des côtes de l'Amérique septentrionale, comme il faisoit souvent, afin d'examiner le local & les habitants, fut tué avec sa suite par les sauvages qui rôtirent & mangerent les cadavres à la vue de ceux qui étoient restés sur les vaisseaux. Ramuse, quoique contemporain de Verazzani, ne dit point en quelle année ce malheur arriva. D'autre côté dans une lettre d'*Annibal Caro*, écrite aux courtisans du cardinal Gadoli de Florence l'an 1537, l'auteur en faisant une plaisante relation d'un court voyage qu'il venoit de faire, & adressant la parole tantôt à l'un, tantôt à l'autre de ces courtisans, dit ces mots: *Je ne saurois rien dire qui soit digne d'être ajouté à vos cartes, Verazzani rechercheur des Nouveaux Mondes & de leurs merveilles, puisque je n'ai parcouru de pays que vous & votre frere n'ayez découvert* (a). On ne connoit pas ce frere de Verazzani: mais à qui s'adressent les paroles d'Annibal Caro, à ce frere, ou à Jean? Le titre de *rechercheur de Nouveaux Mondes* paroit convenir à Jean: mais est-il possible qu'un amiral du roi de France fût devenu le familier d'un cardinal? & se peut-il qu'ensuite il soit retourné au service du roi, & soit allé se faire tuer en cherchant de nouvelles terres? Il y a donc toute apparence qu'Annibal Caro parle avec le frere de Jean, & ce personnage qui nous est inconnu, a sans doute accompagné Jean dans ses expéditions. Au surplus il faut avouer qu'il y a beaucoup d'obscurité sur le fait de Jean Verazzani, & qu'il est difficile de s'en tirer, faute de bons mémoires (35).

Voyages de Sebastien Cabot

J'ai marqué dans le tome précédent que Sebastien Cabot, Venitien, fit au service d'Angleterre un voyage dans l'intention de passer aux Indes par la Mer du Nord. Ce projet que Cabot tenta

(a) Lett. Famil. T. I. Lett. 12.

mettre en exécution, avoit été formé par *Jean* ſon pere. Cette tentative n'ayant pas réuſſi, Sebaſtien, après la mort d'Henri VII, paſſa au ſervice de Ferdinand le catholique. *Pierre Martyr d'Anghiera*, chez qui Cabot logea en Eſpagne, dit que ce marinier habile avoit été appellé à la cour de Ferdinand pour chercher le paſſage en queſtion, ce qui ſe devoit entreprendre l'année ſuivante 1516 (*b*). Mais il paroit qu'on changea d'idée, puiſque l'expédition ne ſe fit pas, & Cabot s'arrêta à Seville où il fut créé chef & examinateur des pilotes, comme Americ Veſpucci l'avoit été peu auparavant. L'an 1526 l'empereur Charles Quint l'envoya avec cinq vaiſſeaux & le titre de capitaine général, viſiter les terres & côtes arroſées par le Paraguay, & y fonder des Colonies. Enſuite il devoit paſſer le détroit de Magellan, aller aux Moluques & de là au Japon, empire que les Eſpagnols ne connoiſſoient que de nom. Cabot alla au Paraguay qu'il appella Rio de la Plata, y établit un fort, & envoya en Eſpagne demander des forces ſuffiſantes pour ſoumettre ces vaſtes contrées. Comme après avoir attendu longtems, il vit qu'on ne lui envoyoit rien, il retourna à la cour pour ſolliciter les ſecours néceſſaires. Mais on traîna tant l'affaire d'une année à l'autre, que Cabot dégouté de la cour d'Eſpagne, retourna en Angleterre. On ne ſait pas en quoi il y fut employé, mais on trouve un décret de la reine Marie (36) ſous l'an 1555, par lequel on aſſigne une penſion annuelle à Sebaſtien Cabot pour les ſervices par lui rendus & à rendre à l'Angleterre. Il n'avoit jamais abandonné ſon premier projet de trouver les Indes par le Nord. *Ramuſe* dit avoir eu avec Cabot un commerce de lettres à ce ſujet. Les tentatives s'étoient faites juſqu'alors par le nord-oueſt.

(*b*) Occant Decad. III. L. VII.

Cabot voulut eſſayer ſi l'on ſeroit plus heureux par le nord-eſt. Il fit voile du port d'Harwich le 4 Mai de l'an 1556, & au mois d'Août il ſe trouva au ſeptantieme degré. Il n'oſa pas avancer plus loin, mais ayant paſſé l'hiver à Coſmogorod, il remit en mer & cotoya la Laponie Ruſſe. Ici finit la relation de ce voyage qu'on lit dans les additions au recueil de *Ramuſe*. On ne ſait pas ſi cette relation eſt au nom de Cabot lui-même, & ce qu'il devint après qu'en 1557 il eut cotoyé la Laponie.

20. Autres voyageurs

D'autres voyageurs n'allerent pas ſi loin, & cependant par leurs obſervations & leurs récits, ils furent utiles à la nautique, à la géographie, à l'hiſtoire naturelle & au commerce. Jean d'Empoli, (groſſe terre près de Florence) donna au public la relation d'un voyage qu'il fit l'an 1503 ſur un vaiſſeau Portugais aux Indes Orientales. Les détails qu'il donna ſur le Malabar où il s'arrêta quelque tems en qualité de facteur d'une ſociété marchande de Lisbonne, ſont excellents.

Louis Bartema de Bologne, parcourut une plus grande étendue de pays, car il fut en Egypte, dans la Syrie, dans l'Arabie, en Perſe & aux Indes. Retourné en Europe par le Cap de Bonne Eſpérance, il s'arrêta à Lisbonne, & enfin étant allé à Rome, il publia en ſept livres la deſcription de ſon long voyage. On l'a inſérée dans la *Collection de Ramuſe*, & on en a fait auſſi des éditions à part.

Dans la même collection on trouve deux lettres d'André Corſali de Florence, écrites à Julien & Laurent de Medicis, en date de l'an 1515 & 1517. L'auteur y fait une belle deſcription de ce qu'il avoit vu aux Indes Orientales où il ſe trouvoit. D'autres lettres adreſſées par Philippe Saſſetti Florentin, à quelques gentilshommes ſes concitoyens, & auſſi datées des Indes Orientales dans les ans 1583, 1585 & 1586, ſont inſérées dans les *Proſes Florentines*, où l'on voit encore un

fort beau diſcours que Saſſetti prononça l'an 1557 dans l'académie Florentine dont il étoit membre, pour montrer comment on pouvoit établir un commerce immédiat entre la Toſcane & les Indes. Ce même but paroit dans les lettres en queſtion, dans leſquelles on voit en outre de beaux détails topographiques. Saſſetti, marchand & homme de lettres, mourut à Soa l'an 1589.

Un autre Florentin, appellé François Carletti, ayant parcouru l'Aſie, l'Amérique & l'Europe, fit la relation de ſes voyages en pluſieurs diſcours que l'illuſtre comte *Magalotti* publia l'an 1671. Carletti avoit commencé dès l'âge de dix-huit ans à voyager pour des affaires de commerce. Il y employa pluſieurs années, & revenu à Florence ſans s'être enrichi, il eut la charge de maître d'hôtel du Grand duc Ferdinand I, & mourut l'an 1617.

Jérôme Benzoni de Milan, après avoir demeuré pendant quatorze ans en Amérique où il alla en 1542, publia l'*Hiſtoire du Nouveau Monde*. Frere Marc de Nizza, cordelier, donna auſſi au public la deſcription de ſon voyage dans la nouvelle Eſpagne l'an 1593. On trouve cet ouvrage dans la *Collection de Ramuſe* pluſieurs fois citée, où il y a encore le diaire d'un *Anonyme Venitien*, qui étant comite ſur un vaiſſeau de ſa nation, fut arrêté dans le port d'Alexandrie par les Saraſins, & obligé à les ſuivre & les ſervir dans la guerre qu'ils firent l'an 1539 aux Indes contre les Portugais (37). Ce diaire eſt fort exact en tout ce qui regarde la géographie, la nautique & l'hiſtoire de cette guerre.

Louis Graziani de Borgo St. Sepolcro, ayant longtems voyagé dans toute l'Europe, dans la Paleſtine & en Egypte, engagea ſon frere *Antoine Marie* dont nous parlerons parmi les hiſtoriens, à faire la deſcription de ces différents voyages, ce qu'Antoine fit, en y ajoutant ſes propres courſes en pluſieurs royaumes, & ſurtout en Pologne.

Jean Botero de Bena en Piémont, jadis jé-

ſuite, puis ſecretaire de S. Charles Borromée, enſuite du cardinal Fréderic Borromée, couſin de Charles, ayant quitté le ſervice, voyagea dans les quatre parties du Monde, & de retour en 1592 il publia la relation de ſes voyages diſtribuée en quatre parties, dont la premiere eſt géographique, la ſeconde politique, la troiſieme regarde la religion, la quatrieme roule ſur l'Amérique. Botero a fait un grand nombre d'autres ouvrages ſur toutes ſortes de ſujets. Il mourut en 1617 à Turin.

Enfin André Navager, noble Venitien, mérite d'être placé parmi les voyageurs illuſtres, quoiqu'il ne ſoit pas ſorti d'Europe, & n'ait viſité que la France & l'Eſpagne où il fut pour le ſervice de la république en 1525 & en 1528. Ses détails ſont intéreſſants, & ſes remarques neuves & judicieuſes, comme on peut voir par ſes lettres à *Ramuſe*, & par la relation que lui-même a faite de ſes voyages & négociations & qui eſt parmi ſes autres ouvrages.

21. Comme toutes ces relations & deſcriptions étoient d'une grande utilité aux arts, aux ſciences & au traffic, comme auſſi à la navigation, rien ne fut mieux conçu que le projet d'en faire des recueils pour ſauver de l'oubli ce grand nombre de pieces qui pouvoient aiſément ſe perdre. Cette idée eſt due aux Venitiens. Antoine Manuce, frere de *Paul*, commença par former un recueil des voyages faits par les Venitiens dans les pays du Levant. Il l'intitula *Voyages depuis Veniſe juſqu'au Tanaïs, en Perſe, aux Indes & à Conſtantinople.* Cet ouvrage parut en 1545, & fut comme le précurſeur de la fameuſe *collection de Ramuſe.*

Ramuſe & ſa collection des voyages.

Venitien de naiſſance & fils de *Paul*, juriſconſulte fort eſtimé & littérateur habile, Jean Ramuſe, que d'autres appellent Rannuſe ou Rannuſius, nâquit l'an 1485. Etant encore fort jeune il fut employé au ſervice de la république à Rome, en Suiſſe & en France. Il eut l'honneur d'être

créé ſecretaire du conſeil des dix, qu'on peut appeller le conſeil ſouverain; mais quelques ans après il ſe démit de ſa charge, & ſe retira à Padoue pour ne s'occuper que de ſes études. Il mourut dans cette ville l'an 1557, à l'âge de ſoixante & douze ans. Comme il étoit bien verſé dans la géographie, dans l'aſtronomie, dans l'hiſtoire & dans pluſieurs langages, & que d'ailleurs il étoit en correſpondance avec *Navager*, *Balthaſſar Caſtillon*, *Sebaſtien Cabot* & *Gonzales Fernand d'Oviede* qui étoit alors à S. Domingue, il ſe trouva plus qu'un autre en état d'entreprendre la collection dont nous parlons. Ce fut le célebre *Fracaſtor* qui lui en fit naître l'idée, l'y exhorta & l'aida de ſes conſeils: l'exemple d'*Antoine Manuce* fut cependant ce qui le détermina à mettre la main à l'œuvre. Il fit donc un recueil de tous les voyages par mer & par terre dont il put trouver des relations, depuis que les Européens s'étoient adonnés à cet exercice, ſoit pour le commerce, ſoit pour des affaires d'état, ſoit enfin pour s'inſtruire. Il y ajouta des préfaces & des diſcours dans leſquels il compare les relations entr'elles, les examine, & fait voir une érudition & des connoiſſances peu ordinaires. On trouve toutefois que ſes cartes ſont ſouvent défectueuſes, & il a adopté quelques relations que dans la ſuite on a reconnu pour fabuleuſes: & voilà la deſtinée de quiconque commence une grande & nouvelle entrepriſe. La mauvaiſe foi de quelques mariniers, & le peu d'expérience de pluſieurs autres, furent la principale cauſe de quelques bévues dans leſquelles Jean Ramuſe eſt tombé. Cela n'empêche pas que ſon ouvrage ne ſoit en général très-utile, qu'il n'ait le mérite de la nouveauté, & qu'il n'ait été d'un grand ſecours à former la grande & belle *Hiſtoire générale des voyages*. Le premier volume de la collection de Ramuſe parut en 1554, le tome qui à préſent eſt le troiſieme, parut le ſecond en 1556; & le deuxieme qui étoit alors le

troiſieme, fut publié en 1559, deux ans après la mort de l'auteur. Il y en avoit un quatrieme tout prêt, qui malheureuſement périt dans l'incendie de l'Imprimerie des *Giunti*. Dans les différentes éditions qu'on a faites depuis de ce recueil, on a inſeré pluſieurs additions qui ont ſuppléé à ce qui avoit péri, & qui ont ſervi de continuation à ce bel ouvrage.

ARTICLE SECOND

Qui comprend l'hiſtoire de quelques ſciences.

§. I. *Théologiens qui fleurirent en Italie pendant ce ſiecle.*

22. Etat de la théologie lors de la naiſſance du proteſtantiſme.

SI l'égliſe romaine eut jamais beſoin de théologiens capables de ſoutenir ſes dogmes & ſa diſcipline, & de repouſſer les attaques de ſes ennemis, ce fut au ſeizieme ſiecle, que des légions d'adverſaires puiſſants par le nombre, par la doctrine & par le crédit, l'attaquerent de concert en Allemagne, dans la Suiſſe, en France, en Pologne, en Boheme, en Hongrie, en Dannemarck, dans la Suede, dans la Pruſſe, & enfin en Angleterre. Une revolte ſi terrible & preſque générale demandoit certainement de vaillants guerriers qui combattant pour l'égliſe de Rome, domptaſſent cette foule de rebelles & préſervaſſent de la contagion inſéparable de l'eſprit de revolte les pays qui n'en étoient pas encore attaqués. Il falloit pour cet effet de grands théologiens ; malheureuſement leur nombre étoit extrêmement borné, ſurtout en Italie, pays qui étant comme le centre de l'égliſe en auroit dû fournir le plus grand nombre. Ce n'eſt pas qu'il n'y eût une grande quantité de théologiens, mais ce n'eſt point la quantité dont on a beſoin en de telles occaſions, c'eſt la qualité. Or la plupart des théologiens d'Italie étoient comme ceux des autres pays, c'eſt-à-dire, de pauvres ſcholaſtiques. *S. Anſelme*, *S. Thomas d'Aquin*, *Pierre Lombard*, avoient créé la théologie ſcholaſtique, excellente pour le

deſſein & pour le fond, car au moyen de cette méthode, ces peres avoient réduit la religion en ſyſteme, appris à raiſonner conſéquemment, à partager les vérités de la foi en claſſes, à les approfondir, & à joindre la juſteſſe de la dialectique à la profondeur de la théologie (38). Cette ſage inſtitution avoit cependant dégéneré en de vaines ſubtilités, des définitions capricieuſes, des diſtinctions multipliées & embarraſſantes, des queſtions puériles, des termes & tours inintelligibles, en un mot en un cahos où les maîtres les plus habiles n'alloient qu'à tâton, & ſe ſuivoient les uns les autres comme des aveugles. Un préjugé abſurde faiſoit croire que l'obſcurité ou plutôt la barbarie de l'expreſſion & du langage devoit répondre à l'obſcurité des myſteres (39). Par un autre préjugé non moins pitoyable, on s'obſtinoit à croire que l'érudition, l'intelligence de pluſieurs idiomes, la ſaine critique, en un mot, la bonne littérature étoient indignes de la majeſté du ſanctuaire. *Paul Corteſe* avoit pourtant montré une meilleure méthode; il avoit prouvé par ſon exemple que pour être théologien il ne faut pas être ignorant ſur tout le reſte, ni parler en barbare. Mais il n'avoit pas trouvé des ſectateurs, & peu s'en étoit fallu que ſa nouvelle maniere ne paſſât pour une profanation.

Il y avoit cependant entre les théologiens d'Italie de fort bons littérateurs, & des gens qui ne manquoient ni d'eſprit ni de bon goût: mais ces talents heureux plus qu'à la théologie qui auroit dû être leur profeſſion, s'adonnoient volontiers à la poéſie, à l'érudition, à l'hiſtoire, parce que c'étoit l'eſprit du tems, la mode régnante & l'inclination des princes & même des pontifes. La théologie groſſiere & barbare ſembloit faite pour les cloîtres où elle étoit le partage des *ſcotiſtes* & des *thomiſtes*; de ſorte que négligée par ceux qui auroient pu & dû la traiter dignement, elle mé-

priſoit à ſon tour la bonne culture & la véritable doctrine.

Tout au contraire, les novateurs parloient un langage inconnu aux écoles théologiques : ils avoient de vaſtes connoiſſances & ſavoient s'en ſervir à propos pour faire triompher leur cauſe. Ils étonnoient & réduiſoient au ſilence leurs adverſaires, ou les convainquoient d'ignorance quand ceux-ci interprétoient mal un mot hébreu ou grec, quand ils citoient l'ouvrage apocriphe d'un pere, quand ils s'armoient de quelques unes de ces fables qui s'étoient gliſſées dans la tradition & dans l'hiſtoire eccléſiaſtique. Pris de toute part comme dans autant de filets, & ne ſachant comme les rompre, nos vieux théologiens crioient à l'erreur, ſans faire voir par de bonnes raiſons en quoi cette erreur conſiſtoit, & ſouvent avoient recours à de groſſes injures qui faiſoient croire qu'ils avoient tort & ne ſervoient qu'à les rendre mépriſables.

Il fallut donc ſe réſoudre, bon gré mal gré qu'on en eût, à changer de maniere, afin de combattre les novateurs avec les mêmes armes dont ils ſe ſervoient pour faire la guerre à l'égliſe romaine. Les théologiens s'adonnerent donc à l'étude des langues ſavantes, à celle de l'antiquité & de l'hiſtoire ſacrée, à la critique qui enſeigne à diſcerner la vérité des fables & les écrits authentiques des ſuppoſés. Ainſi à l'ouverture du concile de Trente on vit paroître des théologiens tels qu'il le falloit, & qui, ſi en général ne ramenerent pas au bercail les brebis égarées, empêcherent cependant que le reſte ne ſuivît l'exemple des premieres, & établirent une regle fixe & immuable pour la diſcipline & pour les dogmes.

Comme le concile de Trente fait une grande époque dans l'hiſtoire de la religion catholique, je partagerai les théologiens dont j'ai à parler en quatre claſſes, dont la premiere ſera de ceux qui parurent avant la tenue du concile ; la ſeconde

de ceux qui préparerent les matieres qu'on y devoit traiter; la troiſieme de ceux qui intervinrent à cette aſſemblée; & la derniere de ceux qui écrivirent après la clôture.

Premiere Claſſe.

23. Un moine de l'ordre des auguſtins fut le premier à lever l'étendart de la revolte contre le ſaint ſiege, ce qui obligea pluſieurs de ſes confreres à s'oppoſer à des entrepriſes qui auroient pu faire ſoupçonner tout leur ordre d'y avoir part. Cependant le premier à prendre la plume contre Luther en Italie, fut un dominicain appellé Frere Silveſtre de Prierio, ainſi ſurnommé du lieu de ſa naiſſance dans le territoire d'Aſti. Il étoit maître du ſacré palais à Rome, lorſque parurent les premieres *Théſes* enſeignées & ſoutenues par Luther contre les indulgences. Silveſtre eſſaya de refuter ces théſes dans un *dialogue* qu'il dédia au pape Léon X, & qu'il publia vraiſemblablement l'an 1517, puiſque dans le premier recueil qu'on fit des ouvrages faits par Luther & contre lui depuis l'an 1517 juſqu'à l'an 1520, & imprimé à Wittemberg: on trouve parmi les premiers opuſcules le dialogue de Frere Silveſtre de Prierio & la réponſe de Luther. Au reſte notre théologien ſe prit ſi mal dans ſa refutation, que Léon X lui défendit de ſe mêler davantage d'écrire ſur cette matiere. On tient cette anecdote d'*Eraſme* (*a*), & *Pallavicini* lui-même, dans ſon hiſtoire du concile de Trente avoue que la réponſe de Prierio ne valoit rien (40). Cependant ce bon moine, après la mort de Léon, ſe crut permis de publier quelques autres ouvrages de la même force que le précédent.

F. Silveſtre Prierio.

Le cardin. Caïetan. Un autre dominicain, c'eſt-à-dire, Thomas de

(*a*) Epiſtol. Vol. I. Ep. 910.

Vio, mieux connu ſous le nom de cardinal Caïetan, natif de Caïete ou Gaete, & évêque de cette ville, écrivit contre Luther dans la même année 1517. Il paſſoit pour le plus grand théologien de ſon tems; il avoit enſeigné dans les principales univerſités d'Italie, & en 1508 il avoit été créé général de ſon ordre. Le prétendu concile de Piſe s'étant aſſemblé contre Jules II, Thomas de Vio contribua plus que tout autre à décrier cette aſſemblée & à en enlever des ſujets. Le pontife ſongeoit à le recompenſer en le créant cardinal, mais prévenu par la mort, il laiſſa ce ſoin à Léon X ſon ſucceſſeur, qui ayant donné à Thomas le chapeau, l'envoya en Allemagne l'an 1518 pour traiter d'une ligue projettée contre les Turcs. Le cardinal étoit chargé en même tems de ramener, s'il étoit poſſible, Luther par la douceur. Il eut en effet avec ce formidable moine quelques entretiens qui n'aboutirent qu'à rendre cet homme plus intraitable, lorſqu'il vit qu'un cardinal légat s'abaiſſoit à l'exhorter & le prier, & tout grand théologien qu'il étoit, refuſoit d'entrer dans les points de controverſes. On dit auſſi que la concluſion de ces conférences acheva d'aigrir & d'irriter Luther, parce que le cardinal ſe laiſſa aller à des menaces contre leſquelles le novateur ſe roidit, de ſorte qu'il n'y eut plus moyen de traiter avec lui. Le cardinal Caïetan mourut à Rome à l'âge de ſoixante ſix ans, le 9 d'Août de l'an 1534. Entre ſes nombreux ouvrages, le *Commentaire ſur la ſomme de S. Thomas* eſt un fatras de ſubtilités ſcholaſtiques par leſquelles l'auteur a embrouillé & obſcurci le texte qu'il vouloit expliquer. Pluſieurs de ſes *Opuſcules* ont pour objet la refutation des nouvelles opinions. Il y a de la doctrine & de la force, & *Eraſme* lui-même les a fort loués (*b*). Enfin il a fait des *Commentaires ſur la Bible* qui ont

(*b*) Epiſtol. Vol. I. Ep. 587, & Vol. II. Ep. 1216.

& un des meilleurs qu'on ait écrit ſur ces matieres pendant le ſeizieme ſiecle.

Entre les cordeliers, Thomas Illyricus, natif d'Oſimo, fit imprimer auſſi à Turin l'an 1524, un écrit contre les nouvelles opinions, avec le faſtueux titre *Clypeus Eccleſiæ Catholicæ.* (Bouclier de l'égliſe catholique.) Entre les carmes le P. Jean Marie Verrati de Ferrare, compoſa pluſieurs ouvrages pour refuter les luthériens. Et parmi les prêtres ſéculiers, Chriſtophle Marcel, noble Venitien & archévêque de Corfou, fit imprimer à Florence l'an 1521 deux livres ſur le même ſujet.

Il n'y eut pas juſqu'à des laïcs qui ne priſſent au moyen de leurs ouvrages la défenſe de la religion romaine. Jérôme Perbuono d'Alexandrie, marquis d'Ovilia, dans un ouvrage philologique, intitulé *Oviliarum opus*, publié à Milan en 1533, s'éleva avec force contre les novateurs, mêlant adroitement & avec beaucoup d'art la théologie à l'aménité de l'érudition. Albert Pio, ſeigneur ſouverain de Carpi, dans quelques lettres & dans un ouvrage dont le but étoit de montrer que le fameux *Eraſme* avoit été ſans y penſer l'anteſignant de Luther & de ſes ſectateurs, trouva une belle occaſion de combattre vigoureuſement ces derniers. Ce prince étoit un grand ſavant, & quoique toujours en butte à la fortune ennemie, il ne laiſſa jamais, d'abord qu'il avoit un peu de repos, d'étudier & d'écrire. L'empereur Charles Quint l'ayant déclaré rebelle, le dépouilla de la principauté de Carpi dont il inveſtit le duc Alfonſe I de Ferrare. Albert Pio aidé par la France, tâcha pluſieurs fois de récouvrer ſon état; mais tous ſes efforts furent inutiles, & il mourut en France l'an 1531.

Seconde Claſſe.

Malgré les écrits & la prédication des théolo- 25.

giens, les nouvelles ſectes multiplioient à chaque inſtant, & commençoient même à ſe répandre en Italie & en Eſpagne. Un mal ſi preſſant demandoit un prompt remede, & ce remede ne pouvoit être apporté que par un concile général. Paul III en ſentit la néceſſité, & dès le mois d'Avril de l'an 1536 convoqua le concile général pour le tems & lieu qu'il ſe pourroit commodément. Il établit encore une congrégation pour préparer les matieres les plus importantes, ſurtout quant à la diſcipline. Dans cette congrégation il y eut des hommes inſignes dont c'eſt ici le lieu de parler.

Le cardin. Contarini.

Le cardinal Gaſpar Contarini préſida à cette congrégation avec le cardinal Caraffe, enſuite Paul IV. Contarini étoit de la noble famille de ce nom à Veniſe: il nâquit l'an 1583, & fit ſes études à Padoue où il ſe rendit habile en pluſieurs ſciences, ayant réuni dans ſa perſonne, moyennant une application ſoutenue, la connoiſſance profonde de la théologie, de la philoſophie, des mathématiques, de la juriſprudence, & des langues grecque, latine & hébraïque. L'an 1521 le ſénat l'envoya ambaſſadeur en Eſpagne auprès de Charles-Quint. Ce prince goûta fort l'entretien de Contarini qui étoit à Seville lorſque le vaiſſeau nommé *la Victoire*, rentra dans ce port après avoir fait en trois ans le tour du Monde ſous la conduite de Magellan & de ceux qui ſuccéderent à ce vaillant Portugais. On avoit tenu ſur le vaiſſeau un journal très exact depuis le moment de ſon départ juſqu'à celui du retour : cependant l'équipage qui ſe croyoit rentré à Seville le 7 de Septembre, trouva que ce jour là étoit le 8, ſans que pourtant il y eût la moindre omiſſion dans le régiſtre. Cela parut admirable, & on ne pouvoit pas comprendre d'où venoit la différence d'un jour entier. On en parla beaucoup dans toute l'Eſpagne : les ſavants étudierent ce point, & finirent par avouer qu'ils n'y comprenoient rien. Contarini rioit; & après qu'il eut laiſſé les aſtronomes du pays diſ-

puter & se morfondre, il expliqua clairement ce prétendu énigme par les regles de la bonne astronomie.

De retour à Venise il fut employé par la république en plusieurs affaires qu'il termina heureusement. Tout-à-coup l'an 1535 il reçut la nouvelle que Paul III l'avoit créé cardinal. Tout le monde fut surpris de cette élection d'autant moins prévue, que Contarini n'étoit pas homme d'église: mais le pape avoit choisi les meilleurs sujets qu'il y eût en Italie, & l'on convint généralement que Contarini étoit de ce nombre. S'étant transféré à Rome & ayant pris la possession de son éminente dignité, il ne tarda pas à devenir l'ami & le confident du pontife qui le consultoit sur toutes ses affaires & suivoit ses avis. Ayant institué la congrégation préparatoire du concile, Paul crut qu'on ne pouvoit trouver pour présider quelqu'un plus zélé que Caraffe, ni aucun plus sage & plus docte que Contarini. Celui-ci envoyé à la diete de Ratisbonne l'an 1541, y soutint avec fermeté les droits du saint siege, & par l'intégrité de ses mœurs & les attraits de sa conversation, il se rendit si estimable aux protestants eux mêmes, que les envieux du cardinal en prirent motif pour le dénigrer auprès du pape, comme vivant avec trop de familiarité avec les sectaires. Ces catholiques intolérants qui pensent qu'on ne doit traiter avec ceux d'une autre religion, si non le fer & la flamme à la main, n'hésiterent pas à jetter des soupçons sur l'orthodoxie de Contarini. Mais Paul III étoit trop sage pour ajouter foi à ces délateurs fanatiques ou malins; & d'abord que le cardinal fut de retour d'Allemagne, il le créa légat de Bologne, charge qui est une des plus considérables de la cour de Rome; Contarini n'en jouit que peu de mois, étant mort le 24 d'Août de l'an 1542.

Dans sa jeunesse ce prélat avoit porté sa plus grande application à la philosophie, aux mathé-

matiques & aux belles lettres : tandis qu'il ſervit ſa patrie il s'occupa de la juriſprudence & de la politique ; devenu cardinal, il ſe conſacra entiérement à la théologie. Il a donné au public des eſſais eſtimables ſur ces différentes ſciences. Etant encore fort jeune il compoſa un traité contre le philoſophe *Pomponace* ſon maître, qui ſoutenoit qu'Ariſtote n'avoit pas cru l'immortalité de l'ame. Dans ce traité, le jeune Contarini fit voir la ſolidité de ſon eſprit, & en même tems ſon reſpect pour celui qu'il refutoit. Il fit enſuite pluſieurs livres de philoſophie & de métaphyſique, & un *ſur le ſyllogiſme*. Tous ces ouvrages pouvoient être bons dans ce tems là; mais à préſent qu'on a de meilleurs fondements & une toute autre méthode, ils ſont devenus inutiles. Bien meilleur eſt un livre de Contarini adreſſé à *Fracaſtor*, où il propoſe ſes doutes ſur les *omocentriques* imaginées par ce médecin, aſtronome, afin d'expliquer le cours des aſtres, & un autre au docte eſpagnol *Sepulveda*, ſur la meſure de l'an. Quant à la politique & les loix, Contarini fit cinq livres *ſur les magiſtrats & ſur la république*, ouvrage excellent, qui, ſuivant *Foſcarini* (*d*) a ſervi de modele à tant d'autres qu'on a publiés ſur cette matiere. Enfin par rapport à la théologie nous avons ſes quatre livres *ſur les ſacrements*, deux *ſur les devoirs des évêques*, quelques *remarques ſur les Epîtres de S. Paul*, un *Cathéchiſme*, un *Abrégé des conciles*, & pluſieurs *Traités* contre les luthériens. Le ſtyle théologique de Contarini, ſans être ciceronien, eſt pourtant clair & précis : l'auteur montre une grande facilité de perception & la communique à ſes lecteurs ; il s'éleve ſur les préjugés du tems, cherche ſoigneuſement la vérité, & refute ceux qui s'en ſont éloignés, tant proteſtants que catholiques. Une autre qualité de ce

(*d*) Letteratura Veneziana. p. 326.

théologien eſt d'éviter les vaines ſubtilités de l'école, d'aller droit à ſon but, & enfin de traiter ſes ſujets avec toute la dignité convenable.

26. Le cardin. Aléandre.

Jérôme Aléandre, un des membres de la congrégation dont j'ai parlé, nâquit à la Motte ſur les confins du Frioul & de la Marche de Treviſe. Pordenone dans le Frioul, Veniſe & Padoue furent les endroits où il fit ſes études; & comme il étoit doué d'une mémoire ſi heureuſe qu'il retenoit ce qu'il avoit entendu une fois & ne l'oubloit plus; comme à cette facilité il ajoutoit beaucoup de pénétration & de perſpicacité; ainſi il devint bientôt un des plus grands littérateurs qui aient fleuri dans un ſiecle qui en a produit en ſi grand nombre. Son mérite ne pouvoit longtems reſter ſans être reconnu & recherché. Et au commencement l'Italie ſe laiſſa enlever ce rare génie, car Louis XII l'attira en France l'an 1508, & l'établit profeſſeur de belles lettres & de langue grecque dans l'univerſité de Paris, avec cinq-cents écus d'or de penſion. Entre pluſieurs éleves Aléandre eut dans cette univerſité l'illuſtre *Vatable*. De là à quelque tems la contagion qui étoit à Paris, jointe à l'envie qu'Aléandre avoit de voyager, lui fit quitter le ſéjour de cette capitale. Après pluſieurs courſes il s'arrêta à Liege chez le prince évêque Erard de la Mark qui fit la fortune de ce ſavant. Car premierement il l'exhorta à prendre le collet, & lui conféra de bons bénéfices. En ſecond lieu l'ayant envoyé en cour de Rome pour quelques affaires, l'an 1517, il le fit connoître à Léon X, qui le demanda au prince évêque, & l'ayant obtenu, le retint à ſon ſervice, & le donna pour ſecretaire au cardinal Jules de Medicis, la premiere perſonne après le pape. Deux ans après Léon le mit à la place qui convenoit parfaitement bien à un homme tel qu'Aléandre, car il le fit bibliothécaire du Vatican. Mais le ſchiſme de Luther ſe fortifiant tous les jours, le pape trouva à propos d'envoyer Aléandre en Allemagne avec

la qualité de Nonce, le chargeant de chercher tous les moyens poſſibles d'éteindre le feu de l'héréſie. Aléandre jugea que tous les remedes que juſqu'alors on avoit tâché d'appliquer au mal ayant été infructueux, il falloit recourir à la force (41). Mais ſur cet article le nonce encourut la haine des proteſtants & le blâme de pluſieurs catholiques, juſques-là qu'*Eraſme* qui, à Padoue avoit été l'ami intime d'Aléandre, alors ſe déclara hautement ſon ennemi. En attendant le zele du nonce fut approuvé par le nouveau pape Adrien VI, à la ſuite du quel Aléandre retourna en Italie. Clément VII le créa archevêque de Brindes l'an 1524, & l'envoya vers François I qui faiſoit la guerre aux Impériaux pour l'état de Milan. Aléandre ſe trouva avec ce prince à la malheureuſe bataille de Pavie, & eut bien de la peine à ſe ſauver. L'an 1538 Paul III le nomma cardinal & l'envoya en Allemagne pour régler avec l'empereur le tems, le lieu, & la forme du concile. Mais Aléandre qui dans la congrégation établie par ce pontife avoit tant travaillé pour digérer les matieres que l'on devoit traiter dans cette aſſemblée, qui en avoit tant ſollicité la tenue, & qui devoit y préſider, n'eut pas la ſatisfaction d'en voir l'ouverture, étant mort à Rome l'an 1542, à l'âge de ſoixante-deux ans. On trouve des *Lettres*, des *Poéſies*, un *Lexicon grec*, & des *Opuſcules* concernants cette langue. Mais on conſerve en manuſcrit dans le Vatican ſa *Correſpondance*, & ſes *Mémoires*.

Le cardin. Sadolet.

27. Voici deux autres cardinaux célebres pour leur doctrine, & qui par la raiſon que j'ai marquée doivent être placés dans cette ſeconde claſſe. Jacques Sadolet de Modene étoit fils du fameux juriſconſulte Jean Sadolet dont j'ai fait mention dans le livre IX. Ce reſpectable pere auroit bien voulu faire de ſon fils un homme de loix, mais il eut la prudence de ne pas forcer l'inclination du jeune Sadolet tout porté aux belles lettres, à la philo-

ſophie, & à l'étude des langues. Ayant commencé ſes études à Ferrare, Jacques les acheva à Rome, & y fit des progrès ſi ſurprenants, que Léon X à peine nommé pape, l'aſſocia à *Bembe* & le fit ſon ſecretaire. Peu après il le nomma évêque de Carpentras, & la fortune de Sadolet ne ſe ſeroit pas bornée là; mais elle parut éclipſée avec la vie de Léon. Un grand littérateur tout imbu du ſtyle de Ciceron, paſſoit preſque pour un payen dans l'opinion d'Adrien VI qui n'apprécioit que le langage ſcholaſtique. Sadolet ſe retira donc à Carpentras, juſqu'à ce que rappellé par Clément VII, il devint ſecretaire & conſeiller de ce pontife. Mais il n'étoit pas fait pour flatter les paſſions du ſouverain & en approuver en eſclave les fauſſes démarches. D'ailleurs il aimoit trop Clément pour ſeconder l'inconſtance avec laquelle ce pontife changeoit à tout moment d'allié, tantôt vendu à la France, tantôt à l'empereur, & preſque toujours mal-à-propos. Il diſoit donc librement ſon avis, & Clément n'en étoit pas fâché, au contraire il l'écoutoit volontiers, mais enſuite ſe livrant à ſes deſirs & à ſes craintes il ſe laiſſoit aller où ces paſſions l'entraînoient. Sadolet voyant l'orage prêt à fondre ſur Rome, s'en éloigna ſeulement vingt jours avant l'invaſion & le pillage de cette ville. Il retourna à Carpentras où il ſe fit adorer par ſes diocéſains qui auroient tout donné pour le poſſéder ſans interruption. Mais Paul III l'arracha, pour ainſi dire, d'entre les bras de ce peuple l'an 1536 pour s'en ſervir dans la congrégation projettée, & peu de mois après il le créa cardinal. Sadolet accompagna le pontife dans les voyages qu'il fit, pour mettre la paix entre l'empereur & le roi de France: il fut avec *Contarini* l'ami & le conſeiller de Paul qui l'écouta mieux que Clément n'avoit fait, & qui l'employa à faire poſer les armes à ces deux princes, qui ayant toutes les qualités & les talents pour faire le bonheur de l'Europe, ne firent cependant que la boulever-

ſer. Sadolet mourut à Rome l'an 1547, étant âgé de ſoixante & onze ans.

Les ouvrages qui nous ſont reſtés de ce docte cardinal ſont premierement ſes *Lettres* qu'il écrivit au nom de Léon X, Clément VII & Paul III, & ſes *Epîtres familieres*: en ſecond lieu un Traité *ſur l'éducation des enfants*, un *ſur les louanges de la philoſophie*, un intitulé *Méditations & conſolations philoſophiques*, & quelques autres, le tout en latin: troiſiemement ſes *Homélies*, l'*Expoſition de quelques pſeaumes*, & un grand & profond *Commentaire ſur l'épître aux Romains*. Ce Commentaire fut pour ſon auteur une ſource de chagrins. Comme dans cette Epître il s'agit de la grace, matiere obſcure & autant délicate que difficile, on fit un crime à Sadolet de s'être quelquefois écarté du ſentiment de S. Auguſtin, & on prétendit qu'il étoit tombé dans quelques erreurs des Sémipélagiens. *Frere Thomas Bodia*, dominicain, & maître du ſacré palais, défendit l'impreſſion & la lecture de cet ouvrage: Sadolet qui étoit alors à Carpentras (car cela arriva en 1535) ſoumit ſon commentaire au jugement de la faculté théologique de Paris. Les théologiens marquerent quelques propoſitions ſur leſquelles ils demanderent que l'auteur s'expliquât. Alors Sadolet fit une apologie de ſon livre, ajouta les explications que l'on demandoit, & envoya le tout au pontife, qui l'ayant fait ſoigneuſement examiner, le déclara conforme aux ſentiments de l'égliſe, & leva la défenſe. Mais la meilleure apologie de Sadolet fut la dignité de cardinal à laquelle Paul l'éleva l'année ſuivante.

Dans tous les écrits de ce grand homme on apperçoit la pureté & les ornements du ſtyle, & la juſteſſe & profondeur des penſées. Son ouvrage ſur l'*éducation des enfants* vaut peut-être mieux que tant d'eſſais, méthodes, traités, & inſtitutions que depuis peu on a vu paroître ſur cette matiere. Ses livres philoſophiques ſont remplis

de mille beautés qui leur ſont particulieres, & il n'eſt pas poſſible de les lire ſans éprouver une douce ſatisfaction. Enfin ſes lettres nous décelent le caractere aimable de ce cardinal, ſa ſenſibilité, ſa bienfaiſance, ſon zele ſans aigreur, ſa piété ſans ſuperſtition, & la nobleſſe & l'élévation de ſon ame.

28. Le cardin. Corteſe.

L'autre cardinal dont j'ai à parler eſt Grégoire Corteſe, auparavant moine bénédictin, & parent de ce *Paul Corteſe* que nous avons ſi ſouvent nommé. Concitoyen de Sadolet, Grégoire nâquit l'an 1483 à Modene, où ſa noble famille originaire de Toſcane s'étoit établie & où elle fleurit avec ſplendeur. N'ayant que vingt-deux ans il fut choiſi pour vicaire général du dioceſe de ſa patrie, ſi grande étoit ſa ſageſſe & ſon habileté dans la juriſprudence civile & eccléſiaſtique, qu'il avoit étudiée à Bologne & à Padoue: mais trois ans après il quitta tout pour entrer dans la congrégation du Mont-Caſſin, & il fit la profeſſion monaſtique dans l'abbaye de S. Bénoit de Polirone près de Mantoue. Auguſtin Grimaldi, évêque de Graſſe, ayant réſolu d'introduire la maniere de vivre des bénédictins de Polirone dans l'ancien monaſtere de Lerins en Provence, le P. Dom Grégoire fut un des religieux choiſis pour cette réforme. Il paſſa à Lerins l'an 1515, & ce fut là qu'il s'adonna avec ardeur à l'étude des ſciences ſacrées, & les mit tellement en vogue dans ce couvent, qu'on y alloit de la France & de l'Italie pour les étudier, & pour jouir de la doctrine & de l'aimable converſation de Corteſe. L'an 1524 il fut élu abbé de ce monaſtere, & après avoir par ordre de ſes ſupérieurs introduit la bonne diſcipline dans pluſieurs couvents, il fut créé viſiteur général de toute la congrégation. Le cardinal *Contarini* fit en ſorte que Paul III appella D. Grégoire à Rome & l'aſſocia aux députés de la congrégation préparatoire du concile. Enfin l'an 1542 ſur les inſtances du même *Contarini* &

de *Sadolet*, Paul donna à Corteſe le chapeau de cardinal, & le créa évêque d'Urbin. Le nouveau prélat travailla ſans ceſſe pour la foi catholique & pour l'honneur du ſaint ſiege, & lorſqu'il vint à mourir l'an 1548, il fut infiniment regretté par tous ceux qui avoient à cœur le bien de l'égliſe.

Ce que j'ai indiqué du caractere de Sadolet, je dois le dire auſſi de celui du cardinal Corteſe : même douceur, même zele, même fond de piété & de doctrine. Corteſe compoſa pluſieurs traités contre les novateurs, mais il n'en eſt reſté que le bel & ſolide ouvrage ſur la queſtion : *Si S. Pierre a été à Rome*, queſtion ſuſcitée par *Ulric Velenius*. Cet ouvrage peut faire conſidérer Corteſe comme un des plus doctes & des plus purs écrivains de ce ſiecle, ſi grande eſt ſa connoiſſance des PP., de l'antiquité eccléſiaſtique & de la chronologie, & tant il a l'art de manier ſon ſujet avec force quant au raiſonnement & avec élégance quant au ſtyle, ſans le moindre veſtige de la barbarie ſcholaſtique. En même tems il garde ſcrupuleuſement les regles de la politeſſe & de la bienſéance; en quoi il blamoit fort ceux qui en écrivant s'en écartoient par rapport à leurs adverſaires. Sur ce propos il dit dans la préface : *Juſqu'à préſent ceux qui ont combattu contre les novateurs n'ont pas tant employé les raiſons & les exemples, que les invectives & les injures, & ils ont plus mordu leurs ennemis comme des chiens enragés, qu'inſtruit avec cette douceur qui convient aux chrétiens. Il ſemble qu'ils ont cru que la victoire étoit réſervée non à celui qui produiroit les meilleures raiſons, mais à celui qui déchireroit le plus par de gros mots ſon adverſaire. Ces écrivains ne ſe ſont pas contentés de vomir des injures, mais ils ont rempli leurs livres de ſarcaſmes, de jeux de mots, de plaiſanteries indécentes. Cependant ceux qui écrivent pour la recherche de la vérité doivent étaler la modération & la modeſtie, à l'exemple de Jéſus-Chriſt qui étant la vérité même a été auſſi le modele de la manſuetude, & loin d'inju-*

rier ſes ennemis, n'a jamais répondu avec aigreur à ceux qui l'ont inſulté. Voilà quels étoient les ſentiments de ce théologien, ſentiments dont il ne s'écarta jamais dans ſes ouvrages & dans ſa conduite.

Il nous eſt pareillement reſté la belle *Relation du ſac de Genes de l'an 1522*, publiée par cet auteur, & dont il nous faudra faire mention en parlant des hiſtoriens; des *Lettres* en italien, des *Poéſies* & des *Epîtres* latines. Ces dernieres ſont ſurtout un chef-d'œuvre, & en général le ſtyle de Corteſe eſt digne du ſiecle d'Auguſte & de Léon X.

29. L'évêque Giberti.

Je finirai cette claſſe par dire un mot de Jean Mathieu Giberti, évêque de Vérone, & un des luminaires du clergé d'Italie. L'illégitimité de ſa naiſſance n'offuſqua point l'éclat de ſon mérite: il étoit un bâtard de François Giberti de Genes habitué à Palerme où Jean Mathieu nâquit. Il fut élevé à Rome, & tout jeune qu'il étoit il mérita l'eſtime & la bienveillance de Léon X. A peine Clément VII fut-il élevé ſur le ſaint ſiege, qu'il créa Giberti Dataire, & l'an 1524 le fit évêque de Vérone. Comme ce pape faiſoit grand cas des conſeils de Giberti, & que celui-ci, quoique né ſujet de l'empereur, étoit cenſé incliner vers le parti françois, on le ſoupçonna fort d'avoir attiré le pontife dans cette malheureuſe ligue d'où vinrent les calamités de Rome, de Clément, de ſa famille & de ſa cour. Ce ſoupçon fut cauſe que Giberti livré avec d'autres prélats pour ôtage aux Impériaux, en fut traité cruellement & menacé plus d'une fois du dernier ſupplice. Ce revers lui fut ſalutaire, car ayant quitté la cour, il ſe retira dans ſon évêché où il vécut & gouverna en prélat digne des premiers ſiecles de l'égliſe. Sous lui le clergé de Vérone devint un exemple de vertu: la diſcipline que Giberti y fut introduire fut l'admiration des ſages; ſur quoi il ſuffit de dire qu'elle ſervit de modele à ce que le grand

Charles Borromée fit enſuite à Milan. La maiſon épiſcopale de Giberti étoit l'aſyle des pauvres, un ſeminaire de prêtres vertueux, & une académie de ſavants. Giberti établit une Imprimerie d'où ſortirent les œuvres des PP. les plus inſignes de l'égliſe grecque : il penſionnoit à cet effet pluſieurs copiſtes, & avoit tout le ſoin que les éditions fuſſent exactes & magnifiques (42). Enfin toutes ſes penſées étoient pour l'honneur de l'égliſe catholique en général, & pour l'avantage particulier de celle de Vérone que la providence lui avoit confiée. Paul III le fit aller à Rome pour aſſiſter à la congrégation dont il s'agit. Giberti y fit merveilles; & ſon mérite auroit été recompenſé par la dignité de cardinal, ſi le défaut de ſa naiſſance n'y avoit mis un trop fort obſtacle (43). Giberti mourut à Vérone l'an 1543, & il n'eſt reſté de ſes ouvrages que des *Inſtructions paſtorales*, & de belles *Conſtitutions* par rapport à la diſcipline eccléſiaſtique.

Troiſieme Claſſe.

30. Le cardin. Moron.

Un de ceux qui non ſeulement intervinrent au concile de Trente, mais y préſiderent encore, fut le cardinal Jean Moron de Milan, fils du célebre & intriguant Jérôme Moron, Miniſtre des Sforce pendant les guerres de Milan. Jean né en Janvier de l'an 1509, ayant embraſſé de bonne heure la profeſſion eccléſiaſtique, fut trouvé par Clément VII aſſez habile dans la théologie & dans les canons, pour être créé évêque de Modene à l'âge de vingt ans. Il eſt vrai que les maneges de ſon pere & la protection de Charles-Quint avec qui le pape venoit de ſe reconcilier, y contribuerent beaucoup; mais la ſuite fit voir que Moron étoit déjà digne de cette place. Delà à trois ou quatre ans le pape l'envoya légat en France; & de retour à Modene ce prélat fonda un ſéminaire pour les eccléſiaſtiques, un college pour de jeu-

nes étudiants, & tint pluſieurs ſynodes, afin de régler la diſcipline & les mœurs. Il auroit plus fait pour l'avantage de ſon dioceſe, ſi Rome n'avoit cru avoir beſoin ailleurs des talents, du ſavoir & du zele de ce jeune évêque. En 1536 Paul III l'envoya nonce à la cour de Ferdinand, roi des Romains, pour fixer le tems & le lieu de la célébration du concile. En 1540 il fut envoyé comme légat du ſaint ſiege à la diete d'Haguenau; & en 1542 à celle de Spire. Ce fut là que Moron fit agreer aux princes d'Allemagne que le concile ſe tînt dans la ville de Trente. La même année étant retourné à Modene, il étouffa les germes d'héréſie qui ſe propageoient dans cette ville. Et ce fut vers les mêmes jours que Paul III le créa cardinal, Moron étant alors âgé de trente-trois ans.

Le concile alloit s'ouvrir ſous la préſidence de ce nouveau cardinal qui s'étoit déjà transféré à Trente; mais la fatale guerre entre les François & l'empereur, & quelques autres difficultés en ſuſpendirent l'ouverture. Moron fut de rechef envoyé en Allemagne vers Charles-Quint : à ſon retour il obtint la légation de Bologne, & il y étoit l'an 1545 quand commença le concile où, l'on ne ſait pas pourquoi, Moron qui y avoit dû préſider, n'intervint pas même pour lors. L'an 1553 Jules III l'envoya en qualité de légat à la diete d'Augsbourg. Après la mort de ce pape ſuivie de près par celle de Marcel II, Moron qui ne cherchoit que le bien de l'égliſe, travailla fort à l'élection du cardinal Caraffe, qui pourtant ne l'aimoit pas, & qui même avoit oſé jetter des ſoupçons ſur la croyance de ce vertueux prélat. Moron fut mal récompenſé de ſon héroïſme, car une des premieres actions de l'extravagant Paul IV fut de faire tranſporter priſonnier le cardinal dans le château S. Ange, & d'ordonner qu'on lui fît le procès comme à un hérétique. Le crime de Moron étoit d'avoir uſé de douceur envers les ſectaires, d'avoir cru qu'il falloit ſe prendre avec

eux en pere qui cherche à ramener ſes enfants égarés, enfin d'avoir néceſſairement converſé avec des proteſtants pendant ſes légations en Allemagne. A peine cependant eut on commencé le procès, que l'innocence du cardinal parut claire comme le jour, de façon que Paul un peu confus de ſa précipitation, lui fit dire qu'il pouvoit ſortir. Le cardinal le refuſa à moins d'une ſentence définitive qui le déclarât innocent; choſe à laquelle le pape ne ſachant pas ſe réſoudre, Moron reſta dans le château avec *Foſcarari* à qui il avoit renoncé l'évêché de Modene, & avec d'autres prélats tous ſoupçonnés à tort par le fanatique Caraffe. Celui-ci étant mort, Pie IV ſon ſucceſſeur ſe hâta de déclarer injuſte la détention de Moron & des autres, & pour une plus grande & plus éclatante réparation d'honneur, il nomma le cardinal préſident du concile à la place du cardinal Gonzague qui venoit de mourir. Moron s'étant transféré premierement à la cour de l'empereur Ferdinand I pour lever les difficultés nées par rapport à la concluſion du concile, alla enſuite à Trente, & eut la gloire de diriger en grand homme cette auguſte aſſemblée & d'en faire la clôture le 4 de décembre de l'an 1563, lui qui vingt ans auparavant avoit été deſtiné à en faire l'ouverture.

Tant de ſervices rendus au ſaint ſiege ſembloient dignes d'être recompenſés par la thiare pontificale. Dans le conclave de l'an 1566 après la mort de Pie IV, on fut ſur le point d'élever Moron ſur le ſiege de S. Pierre. Borromée qui ſe connoiſſoit en homme de mérite & qui dirigeoit le conclave, avoit réſolu de le propoſer; mais le cardinal Ghiſlieri l'en détourna par la pitoyable raiſon que ce prélat avoit été arrêté pour ſoupçon d'héréſie (44). Moron étant donc ainſi exclu, Ghiſlieri lui même fut élu pape: c'eſt S. Pie V. Le vertueux Moron parut inſenſible à ce coup; il continua comme auparavant, à travailler pour

l'égliſe, & força ſes envieux à l'admirer comme un perſonnage incomparable. Il avoit toujours une ſorte de tendreſſe pour les Allemands, & ce fut par ſes avis & par ſes ſoins que Grégoire XIII fonda à Rome le grand college germanique. Ce pape s'étoit mis dans l'eſprit l'idée ſalutaire de trouver le moyen de finir une fois pour toutes les ſéditions, la diſcorde & les revoltes & guerres civiles qui avoient toujours bouleverſé Genes, depuis que cette ville avoit commencé à ſe gouverner par ſes loix, c'eſt à-dire, depuis près de huit ſiecles. L'affaire étoit d'autant plus importante que cette diſcorde toujours renaiſſante troubloit ſouvent la paix du reſte de l'Italie. Grégoire s'étant réuni dans ce grand ouvrage avec l'empereur Maximilien II & Philippe II, roi d'Eſpagne, & ces princes ayant envoyé leurs députés à Genes, le pape y envoya le cardinal Moron, & celui-ci s'étant joint à Mathieu Senarega, citoyen acrédité, ſage, & agréable à tous les partis, l'an 1576 fixa les nouveaux ſtatuts par leſquels on régleroit dorénavant l'adminiſtration de la république; & le tout ayant été approuvé par le ſénat, par la nobleſſe & par le peuple, la paiſible concorde prit pour la premiere fois la poſſeſſion de cette ville, & dans la ſuite elle y a régné conſtamment.

A peine l'infatigable cardinal avoit-il ſi heureuſement achevé ſa commiſſion, que Grégoire l'employa pour mettre la paix entre l'empereur & les Polonnois, qui après s'être engagés à faire préſent à ce prince de la couronne de la Pologne, l'avoient donnée à Etienne Battori. Cette légation finie, Moron en entreprit une autre dans les Pays-Bas pour remettre les Flamands ſous l'obéiſſance de l'Eſpagne; mais il eut le chagrin de ne pas réuſſir dans cette médiation, & cela par la faute des Eſpagnols qui ne voulurent rien céder. Enfin miné par de ſi longs travaux & par l'âge de ſoixante & douze ans, le cardinal Moron mourut à Rome au mois de Décembre de l'an

1580. Un homme qui paſſa toute ſa vie dans les plus grandes affaires, ne pouvoit pas laiſſer un grand nombre d'écrits. On a quelques unes de ſes *Lettres* tant italiennes que latines, ſes *Conſtitutions ſynodales* pour le dioceſe de Modene, & ſes *loix & ſtatuts* pour le gouvernement de Genes.

31. Le cardin. Séripand. Parmi ceux qui ſucceſſivement préſiderent au nom du pontife au concile de Trente, il y eut le cardinal Jérôme Séripand, né à Troie en Pouille l'an 1493. Sa famille étoit noble : dans ſa jeuneſſe il ſe rendit moine parmi les auguſtins, & s'adonna à la prédication dans laquelle il devint très célebre. Son mérite fut recompenſé par les dignités auxquelles il fut élevé dans ſon ordre, juſqu'à celle de ſupérieur général qu'il obtint en 1539. En cette qualité il aſſiſta au concile de Trente, & s'y diſtingua par la profondeur de ſa ſcience théologique, & par la dextérité avec laquelle il leva pluſieurs difficultés qui troubloient la tranquillité de l'aſſemblée. Le concile ayant été interrompu, Séripand de retour vers les ſiens, renonça au généralat l'an 1551, & ſe retira à Poſilipe près de Naples, réſolu d'y paſſer le reſte de ſa vie dans l'occupation de l'étude & dans l'exercice de la piété. Mais les Napolitains le preſſerent tant d'aller à la cour de Charles-Quint l'an 1553 en qualité de leur député, qu'il ne put pas refuſer. Charles l'eſtimoit fort depuis qu'il l'avoit entendu prêcher à Naples; il le nomma archevêque de Salerne, & Séripand ayant pris poſſeſſion de cette égliſe l'année ſuivante, célébra d'abord un ſynode, reforma le clergé, reſtaura & embellit pluſieurs égliſes, & fit tout le bien poſſible à ſon troupeau. En 1561 Pie IV le créa cardinal, & comme le concile de Trente long tems ſuſpendu alloit enfin recommencer, le pape deſtina Séripand avec les cardinaux Gonzague, Oſio, & Simonete, pour y préſider. C'étoit la partie théologique qui étoit ſpécialement recommandée

commandée à Séripand, qui travaillant à cet effet jour & nuit ſans s'épargner, ruina ſa ſanté, & fut ſurpris par la mort à Trente l'an 1563, vivement regretté des peres & du pontife.

Séripand fut un grand théologien, mais il ſut joindre à cette ſcience ſublime l'aménité des belles lettres, l'érudition & l'éloquence. Il étoit paſſionné pour le ſtyle cicéronien, de ſorte que *Ortenſe Landi* dans ſes *Dialogues*, l'un contre Cicéron, l'autre en faveur, introduit Séripand comme l'apologiſte le plus zélé & le plus ardent de ce grand écrivain. On a publié les *Commentaires* du cardinal Séripand *ſur les Epîtres aux Romains & aux Galates*, ſes *Sermons italiens* ſur le ſymbole, les *Nouvelles conſtitutions pour les auguſtins*, un *Abrégé de l'Hiſtoire de cet ordre*, & quelques *Opuſcules*. Le reſte des ouvrages de ce grand théologien eſt gardé en manuſcrit chez les auguſtins de S. Jean de Carbonara à Naples, dans la bibliotheque que ce cardinal augmenta & embellit.

Il n'eſt pas poſſible de parler dans un abrégé comme celui-ci, de tous les prélats & théologiens d'Italie qui aſſiſterent au concile de Trente, dont la durée, au moyen des différentes interruptions que cette aſſemblée ſouffrit, fut de dix-huit ans. Je ne ferai donc mention que d'un petit nombre de peres. 32.

Gilles Foſcarari, dominicain, né d'une famille noble à Bologne, lut la théologie dans pluſieurs couvens de ſon ordre, juſqu'à ce que l'an 1546 Paul III le créa maître du ſacré palais. En 1550 le cardinal *Moron* ayant renoncé l'évêché de Modene, le pere Foſcarari fut choiſi pour gouverner cette égliſe. L'année ſuivante Jules III l'envoya au concile; mais l'incurſion du duc Maurice de Saxe juſqu'à Inſpruck où il manqua de faire priſonnier Charles-Quint, ayant mis en fuite les PP. du concile qui ſe trouvoient à la veille d'être inveſtis par les proteſtants, Foſcarari retourna à Modene où il édifia ſon troupeau L'évêque Foſcarari.

par ſon exemple, l'inſtruiſit par ſa prédication, & le combla de bienfaits par des établiſſements très-utiles & par des aumônes ſans nombre, à peine ſe réſervant ce qui étoit néceſſaire pour la ſubſiſtance de ſa perſonne & de ſa famille : une ſi rare vertu ne le mit pas à couvert de l'envie : on fit paſſer ce ſaint évêque pour un fauteur des hérétiques, & le ſoupçonneux & violent Paul IV le fit aller à Rome & le confina dans les priſons du château S. Ange. Il en arriva la même choſe qu'à Moron & à d'autres prélats : l'innocence de Foſcarari fut d'abord reconnue ; on l'obligea de ſortir de priſon ; mais ce ne fut que ſous Pie IV qu'il fut ſolemnellement déclaré innocent. Le retour de Foſcarari à Modene fut une eſpece de triomphe : on accueillit ce digne Paſteur avec des tranſports de joie qui témoignerent le vif intérêt qu'on avoit pris à ſa cauſe. Le concile ayant été de rechef aſſemblé, Foſcarari y intervint, & aida le cardinal *Séripand* à rediger les canons & décrets du concile. Séripand étant mort ſur ces entrefaites, Foſcarari continua ce travail avec les prélats qui lui furent adjoints (45). Après la clôture il ſe rendit à Rome & fut député avec d'autres théologiens à compoſer le célebre *Cathechiſme* ſurnommé *Romain*, & à réformer le miſſel & le bréviaire. Ayant achevé tous ces ouvrages, il ſe préparoit à retourner à ſon égliſe, mais la mort l'emporta à l'âge de cinquante-trois ans vers la fin de l'an 1564.

L'archevêque Calini.

Un autre prélat qui ſe diſtingua fort dans le concile, fut Mutio Calini, Breſſan, qui étoit alors archevêque de Zara en Dalmatie. Le cardinal Louis Cornaro Vénitien, avec qui Mutio étoit fort lié, lui renonça cet archevêché du conſentement de la république & de Rome. Dans cette qualité Calini aſſiſta au concile de Trente, & non ſeulement il y étala ſon ſavoir en théologie, mais il eut encore l'honneur de haranguer pluſieurs fois cette grande aſſemblée en déployant ſon zele &

ſa mâle éloquence. On trouve ſes *Oraiſons* dans la *Vie & les lettres de Poggian* recueillis par le *P. Lagomarſini.* Le concile fini, Calini étant allé à Rome, fut deſtiné avec *Foſcarari* & d'autres à la formation du cathechiſme & à la réviſion du miſſel & du bréviaire, comme auſſi à perfectionner l'*Index* des livres défendus. Ses ſervices furent recompenſés par le riche évêché de Terni auquel il paſſa après avoir quitté l'égliſe de Zara, diminuant à la vérité de titre, mais augmentant du côté des revenus. Ce fut pour Calini une occaſion de faire voir cette bienfaiſance qui le caractériſoit. Il ne ſe crut pas le propriétaire des richeſſes de ſon égliſe, mais un diſtributeur fidele obligé de les partager entre ſes ouailles néceſſiteuſes. Ainſi ſa mort arrivée de là à trois ans en 1570, fut accompagnée des larmes des pauvres & des regrets de tous les diocéſains enchantés des vertus de ce digne paſteur.

L'évêque Clario.

La congrégation de Mont-Caſſin qui avoit donné à l'égliſe le cardinal *Corteſe*, lui donna auſſi l'évêque Iſidore Clario, homme de lettres & bon théologien. *Clario* eſt un ſurnom; il le prit parce qu'il étoit de Chiari dans le territoire de Breſcia. On lui donna le nom d'*Iſidore* lorſqu'il prit le froc monaſtique: au reſte ſon nom de batême & de famille étoit Thadée Cucchi. L'an 1517 il entra dans l'ordre bénédictin, & s'appliqua ſingulierement à la théologie, à l'étude de la bible, & à la connoiſſance du grec & de l'hébreu. Il devint ſupérieur des monaſteres de ſon ordre à Modene, près de Bergame, & à Céſene. L'an 1547 il fut créé évêque de Foligno. Il étoit intervenu au concile de Trente comme abbé: il y reparut comme évêque, & dans l'une & dans l'autre qualité il donna des preuves éclatantes de ſa doctrine. Le concile ayant été interrompu du tems de Jules III, Clario retourna à Foligno, où il tint pluſieurs ſynodes, & forma une académie ſacrée & littéraire qui s'aſſembloit dans le palais épiſcopal.

L'an 1555 fut le dernier de ſa vie : il laiſſa un recueil d'*Homélies*, un d'*Oraiſons*, & un de *Lettres*, une *Exhortation à la concorde*, ouvrage adreſſé aux ſectaires, enfin l'*Emendation de la Vulgate avec des notes*, le tout appuyé ſur les textes hébreu & grec. Cet ouvrage vraiment bon fut défendu, parce que dans la préface & dans les prolégomenes l'auteur n'approuvoit pas en tout la vulgate telle qu'on l'avoit eue juſqu'alors. Il fallut ôter prolégomenes & préface pour qu'on otât la défenſe (46). Dans ſes notes, Clario a ſouvent ſuivi le docte *Sebaſtien Munſter* proteſtant, ſans jamais le nommer, mais en ſe contentant d'avouer qu'il avoit fait uſage des travaux de quelques interprétes de l'écriture. C'étoit tout ce qu'il pouvoit dire ; autrement il auroit riſqué que le livre fût jetté au feu, & l'auteur confiné dans les priſons du ſaint office.

33. Ambroiſe Catherino

Parmi les théologiens qui aſſiſterent au concile, nul peut-être ne fit plus de bruit par ſa profonde doctrine, par ſes opinions ſingulieres, & par la force de ſon raiſonnement, que le fameux Ambroiſe Catherino. Son nom de baptême & de famille étoit Lancelot Politi de Sienne. Ayant reçu les degrés du doctorat dans l'univerſité de ſa patrie, il y enſeigna la juriſprudence dans laquelle il ſe rendit fort célebre. Dans cette qualité de légiſte il voyagea quelque tems en Italie & en France, juſqu'à-ce que Léon X le fit avocat conſiſtorial. A l'âge de trente ans il lui prit l'envie de ſe faire moine, & il choiſit l'ordre des freres prêcheurs à cauſe de ſa grande dévotion envers Ste. Catherine de Sienne, tertiaire de cet ordre. Ce fut pour la même raiſon qu'au nom d'*Ambroiſe* qu'on lui donna, il voulut ajouter celui de *Catherino*. Devenu moine il porta à l'étude de la théologie la même ardeur qu'il avoit portée à celle des loix, & il devint un théologien profond, comme il avoit été un grand juriſconſulte. Il s'étoit bien trouvé de ſon premier voyage en France, & il

avoit pour l'univerſité de Paris l'eſtime que méritoit ce corps illuſtre. Il obtint donc de ſes ſupérieurs d'aller à Paris, ce qu'il fit en 1532. Pendant ſon ſéjour dans cette univerſité, à laquelle il fut aggregé, il fit une guerre acharnée contre la mémoire du Cardinal *Caïetan* ſon confrere, à cauſe des commentaires que ce prélat avoit publiés ſur la bible. La guerre avoit commencé du vivant du cardinal; mais ſon grand crédit l'avoit ſuſpendue. Après ſa mort, Catherino la recommença avec plus de chaleur qu'auparavant; & quoique ſur ces entrefaites il quittât Paris, il ne ceſſa de la continuer quoiqu'abſent, & eut enfin la ſatisfaction de voir condamnés ces commentaires par l'univerſité de Paris.

Retourné en Italie, Catherino fut envoyé en qualité de théologien au concile de Trente. Ce fut là où il déploya toute ſa doctrine & ſon eſprit belliqueux. Non content de foudroyer les novateurs, il attaqua pluſieurs théologiens de ſa propre communion, & même ceux de ſon ordre. Ses opinions ſur preſque toutes les matieres étoient neuves & ingénieuſes, & il les prouvoit avec tant de ſubtilité & de force qu'il étoit très difficile d'y répondre. Il y eut des livres publiés de part & d'autre, & remplis d'une aigreur qui ne convenoit pas trop à de tels écrivains & aux circonſtances dans leſquelles ils ſe trouvoient. Jules III qui avoit eu Catherino pour maître en juriſprudence, l'appella à Rome, dans l'intention, comme l'on crut, de le faire cardinal; mais chemin faiſant, Catherino parvenu à Naples fut ſurpris d'un coup d'apoplexie dont il mourut l'an 1553 à l'âge de ſoixante ſix ans (47). Il laiſſa un grand nombre d'ouvrages, les uns ſur le droit, d'autres ſur la théologie, & d'autres ſur différents ſujets. Parmi les ſeconds il y en a quelques uns qui ont été mis dans l'*index* à cauſe des opinions ſingulieres qu'ils renferment. Parmi les derniers on trouve la vie du dominicain *Jérome Savonarole.*

Au commencement Catherino avoit pris ce moine pour un ſaint ; mais s'étant raviſé, il en écrivit l'hiſtoire de façon qu'il le repréſenta comme le plus grand fourbe & l'impoſteur le plus ſcélérat qui ait exiſté.

Le cardin. Sirlet. J'achéverai ce détail par dire un mot d'un prélat qui ſans intervenir au concile, en fut comme l'ame & l'oracle. Guillaume Sirlet nâquit à Stilo dans la Calabre l'an 1514. Il étudia à Naples, enſuite à Rome, & s'avança ſi fort dans l'intelligence de l'écriture & des peres, & dans les langues grecque, latine & hébraïque, qu'à peine trouva-t-il ſon pareil dans ce genre de connoiſſances. Marcel II, dont il étoit l'ami particulier, le fit ſecretaire & prélat. Sirlet acquit l'eſtime de Pie IV & du cardinal Borromée : ils le conſultérent dans toutes les affaires qui regardoient le concile, de ſorte que ſans quitter Rome, ce prélat contribua infiniment au bien de cette aſſemblée par ſes conſeils & par la ſolution des queſtions & difficultés qui tous les jours étoient propoſées à Rome par les peres. Le cardinal *Séripand*, un des préſidents du concile, écrivoit à Sirlet en date du 27 Août de l'an 1562 : *Depuis cette cour où vous réſidez, vous nous rendez plus de ſervices & plus d'aſſiſtance que ne pourroient faire cinquante autres prélats.* Le concile achevé, Sirlet contribua auſſi à la compoſition du cathéchiſme & aux reviſions & corrections des livres d'égliſe. L'an 1565, Pie reconnut le mérite de Sirlet en le créant cardinal, & en lui donnant la préfecture de la bibliotheque du Vatican. Sirlet fut un des aſtronomes que Grégoire XIII députa à la formation du nouveau calendrier. Il mourut ſeptuagenaire l'an 1585. Ses *Verſions du grec*, & ſes *Emendations des œuvres de S. Jérôme* & des *Actes des conciles*, ſont des monuments précieux du grand ſavoir de ce cardinal (48).

Quatrieme Claſſe.

34. Le concile de Trente ne ſervit de rien à rame-

ner les proteſtants au ſein de l'égliſe romaine : au contraire il les aigrit & les rendit plus fermes dans leur revolte ; & c'eſt ce qu'on avoit déja prévu (49). Il fallut donc que les théologiens & controverſiſtes catholiques pourſuiviſſent à défendre leur parti par leurs écrits, & à faire en ſorte que leurs confreres ne fuſſent ſéduits par les livres ou par la converſation des proteſtants.

Le cardin. Bellarmin

Le plus illuſtre dans cette claſſe de théologiens eſt le docte cardinal Robert Bellarmin. Ce pere moderne de l'égliſe nâquit à Montepulciano, le 4 d'Octobre de l'an 1542. Ses parents furent Vincent Bellarmino, gentilhomme de cette ville, & Cynthie Cervini, ſœur de Marcel II. A l'âge de dix-huit ans il entra dans la compagnie de Jéſus : à vingt-ſept il fut trouvé aſſez fort dans la théologie & ſurtout dans la controverſe, pour être envoyé dans le nouveau college des jéſuites à Louvain, afin de combattre contre les proteſtants dans l'école & ſur la chaire. Après ſept ans de ſéjour & de travaux dans cette ville, il fut rappellé en Italie pour faire les mêmes fonctions qu'il avoit faites à Louvain. Mais les pontifes qui trouverent dans ce grand théologien un des plus fermes appuis de leur trône, l'employerent ſouvent dans les affaires de la plus grande importance, & enfin Clément VIII le créa cardinal l'an 1598, diſant dans la promotion ces paroles notables : *Nous éliſons ce ſujet, parce qu'il n'y a pas dans l'égliſe ſon pareil en matiere de doctrine.* Au chapeau de cardinal, le même pape ajouta l'archevêché de Capoue : mais puiſque Paul V, ſucceſſeur de Clément, voulut l'avoir auprès de ſa perſonne, Bellarmin perſuadé qu'un évêque eſt obligé à la réſidence, renonça ſon égliſe, ſans y retenir la moindre penſion, comme c'eſt l'uſage. Il mourut octogenaire à Rome le 18 de Septembre de l'an 1620, laiſſant indécis ſi on devoit plus admirer ſa doctrine ou la ſainteté de ſa vie.

Le grand ouvrage *des Controverſes* par Bellar-

min, étonna les proteſtants, parce que de tout ce qu'on avoit écrit pour les refuter, ceci parut le plus redoutable pour la ſolidité, la clarté, l'ordre, la force du raiſonnement & la profondeur de la doctrine qu'il renferme. Vingt-deux docteurs proteſtants deſcendirent en lice pour combattre ce livre, & la plupart oubliant cette modération dont ils reprochoient le défaut aux catholiques, ſemérent plus d'injures dans les refutations qu'ils eſſayerent de faire, que des raiſons. Mais les plus ſinceres & les plus juſtes parmi ces écrivains en parlérent différemment, & avouérent qu'entre leurs adverſaires nul n'avoit été juſqu'alors ni plus ſavant ni plus formidable que Bellarmin.

Il ſeroit trop long de faire l'énumération de tous les ouvrages de ce théologien inſigne & très laborieux, ennemi des ſubtilités & du jargon ſcholaſtique, toujours modéré & rempli de bienſéance dans ſes attaques où il ne s'eſt jamais cru permis d'inſulter perſonne, mais d'envelopper & enfermer ſes adverſaires dans les nœuds des arguments les plus ſolides, enfin riche d'érudition ſacrée & profane, fort dans le grec & dans l'hébreu, & poſſédant l'art de tenir en haleine ſes lecteurs ſans les fatiguer. Je ferai ſeulement mention d'un livre non moins célebre que celui des controverſes: c'eſt l'ouvrage *ſur les Ecrivains eccléſiaſtiques*. Bellarmin a eu *Tritheme* pour antéceſſeur dans ce travail; mais ſi on compare enſemble ces deux auteurs, on voit le compilateur dans le ſecond, & l'écrivain judicieux dans le premier. L'érudition & la bonne critique regnent d'un bout à l'autre dans cet ouvrage: l'auteur a été le premier à révoquer en doute des livres qu'on tenoit pour ſacrés & authentiques, ſans même faire grace aux *Canons apoſtoliques* & aux prétendues *Lettres de Clément* (50).

35. Jérôme Mutio. Un laïc, appellé Jérôme Mutio, exerça avec grand ſuccès ſa plume à la refutation des novateurs. Il étoit originaire de Juſtinopolis, aujour-

d'hui Capo d'Iſtria, mais il nâquit à Padoue. Ayant paſſé toute ſa vie au ſervice de pluſieurs princes en Italie & en Allemagne, il eut de grandes occupations ſans jamais ſortir des bornes d'une fortune très médiocre : mais ni cette médiocrité ni ſes affaires ne l'empêcherent pas de faire perpétuellement la guerre aux proteſtants dont il fut ſurnommé *le marteau*. Il attaqua ſurtout ceux des Italiens qui abandonnant leur pays & la religion de leurs peres, s'étoient retirés chez les proteſtants & en avoient embraſſé la communion. Comme ces gens là publioient leur apologie & celle des nouvelles ſectes, & que ces livres compoſés en italien circuloient par toute l'Italie & pervertiſſoient le monde, Mutio répondit à chacun auſſi en italien, refuta leurs apologies, & tâcha que tous ces ouvrages fuſſent à la portée du peuple, des femmes & de quiconque entendoit ſa propre langue. Ce n'eſt pas que les écrits de cet auteur ne ſoient pas fondés ſur la plus pure théologie, & armés des plus forts arguments ; mais c'eſt que le tout eſt mis dans un jour où chacun peut voir clair par la facilité, la netteté, la préciſion, la beauté du ſtyle & la grace de l'expreſſion qui regnent dans ces ouvrages. Un ſeul livre eſt compoſé en latin : il porte le titre *De Romana Eccleſia*. Mutio mourut près de Sienne l'an 1576, âgé de quatre vingts un ans.

Le cardin. Valier.

Si le célebre cardinal Auguſtin Valier n'attaqua pas directement les proteſtants, il ne laiſſa pas de ſoutenir dignement les dogmes & les pratiques de l'égliſe romaine, & d'inſtruire les membres de cette égliſe & leurs chefs, par ſes livres *De Apoſtolorum Diſciplina*, *De Rhetorica Eccleſiaſtica*, & par un autre intitulé *Epiſcopus*, & un autre *Cardinalis*. Dans tous ces écrits la diſcipline de l'égliſe & ſes dogmes ſont appuyés ſur des preuves lumineuſes & ſur des raiſonnements profonds, ſolides, & en même tems inſtructifs & agréables.

Ces ouvrages ſont la moindre partie de ceux qui

ſont ſortis de la plume féconde de ce ſavant rare & preſque univerſel. Il y en a juſqu'à cent-vingt huit ſur toutes ſortes de ſujets utiles & de ſciences. Pluſieurs ont été publiés, pluſieurs reſtent encore en manuſcrit. On en trouve le catalogue dans la préface qu'on a jointe au traité de ce cardinal *De cautione adhibenda in edendis libris*, imprimé à Padoue en 1719. Dans ce nombre ſurprenant d'ouvrages, l'auteur manie en grand homme la théologie, la morale, l'aſcetiſme, la phyſique, l'aſtronomie, la juriſprudence, la politique, l'hiſtoire, l'éloquence, la poéſie & l'érudition ancienne & moderne.

Au reſte ce ſavant inſigne étoit noble Venitien. Il fut attaché au cardinal Navager ſon concitoyen, & à S. Charles Borromée, dont il écrivit la vie. Au commencement il ſervit ſa patrie en différents emplois; mais enſuite il renonça à la carriere des honneurs & ſe contenta d'occuper à Veniſe la chaire de philoſophie morale. Navager l'amena à Rome l'an 1560, & cinq ans après lui céda l'évêché de Verone que Valier gouverna pendant quarante un ans, & où il fit tant de bien, que les Veronois n'ont jamais pu oublier le nom de ce paſteur infatigable & vertueux. Grégoire XIII le créa cardinal en 1583, & cette dignité fut pour Valier un motif de redoubler ſon zele pour l'égliſe, ſon ardeur pour l'étude, ſa généroſité envers les gens de lettres, & ſa bienfaiſance envers les pauvres. Il mourut en 1606 à l'âge de ſoixante & quinze ans, & l'on préſume que la rupture violente qu'il y avoit alors entre Paul V & la république de Veniſe, abrégea les jours de ce cardinal qui s'efforça envain de conjurer cet orage.

§. II. *Continuation du même ſujet.*

36. Il faut paſſer à préſent à un ſujet qui dans l'eſprit des bons catholiques ne fait pas honneur à

l'Italie, mais qu'il ne faut pas omettre dans une hiſtoire de la nature de celle-ci, où il s'agit des ſciences & de ceux qui les ont profeſſées, ſans que la religion de ces littérateurs doive empêcher l'hiſtorien d'en parler avec toute l'impartialité poſſible. Le recit de ce qui regarde la théologie pendant le ſeizieme ſiecle ſeroit imparfait, ſi l'on vouloit ſe borner aux ſeuls théologiens catholiques, car il y en eut en Italie d'une autre communion, & pluſieurs ne manquerent pas de beaucoup de mérite, de ſorte qu'il eſt indiſpenſable d'en faire mention. Auparavant il ne ſera pas hors de propos, puiſque nous ſommes ſur cette matiere, de raconter comment les nouvelles opinions paſſerent les monts & pénétrerent en Italie.

Comment le proteſtantiſme pénétra en Italie.

François Calvi, marchand libraire de Pavie, homme qui faiſoit un commerce fort étendu en genre de livres, qui entreprenoit de fréquents voyages pour ſon négoce, s'intéreſſoit dans toutes les meilleures éditions, & entretenoit une correſpondance exacte avec les principaux ſavants de l'Europe, fut le premier à répandre en Italie les ouvrages de Luther & de ſes diſciples. Etant à Bâle pour les affaires de ſa librairie, il fit proviſion d'un grand nombre d'exemplaires des écrits que les Luthériens & les Zvingliens avoient publiés, & les porta en Italie vers la fin de l'an 1518 ou au commencement du ſuivant. *Frobenius* qui avoit fourni les livres à Calvi, écrivoit de Bâle à Luther le 14 Février de l'an 1519. *Calvi, libraire Paveſan, homme très docte & conſacré aux études, a porté en Italie une bonne quantité de vos ouvrages, dans l'intention de les répandre partout. Ce n'eſt pas tant le gain qu'il cherche, que le bien & l'avancement de la reforme. Il a même promis d'attirer des ſavants Italiens des poéſies à votre honneur, tant il eſt de vos amis, & tant il eſt porté pour la cauſe de Jéſus-Chriſt que vous ſoutenez avec un ſi grand courage & tant de prudence* (a). Effectivement l'on trouve une épi-

(a) Voyez Gerdeſii ſpecimen Italiæ reform. p. 5.

gramme latine remplie des éloges de Luther, & faite à Milan en 1521 (*b*). Les livres portés par Calvi eurent un grand débit en Italie, chacun s'empreſſant de connoître par ſes ouvrages ce moine Saxon qui faiſoit hardiment la guerre au pape, & prechoit une reforme dont en général on convenoit qu'il y avoit grand beſoin. Et parce que le gouvernement tant eccléſiaſtique que ſéculier mit des entraves au débit ultérieur des livres qui venoient d'au delà les monts, on les traduiſit en italien ſous d'autres titres, les auteurs ſe cacherent ſous des noms ſuppoſés, & on imagina pluſieurs autres expédients pour les introduire dans le pays. Les troupes étrangeres qui firent ſi longtems la guerre en Italie & dont une bonne portion étoit imbue du proteſtantiſme, faciliterent la communication des ouvrages & ſentiments des réformateurs. Enfin le ſéjour que fit quelque tems Jean Calvin à la cour de Ferrare ſous le nom de Charles d'Hippeville, & la protection que la ducheſſe Rénée de France lui accorda, furent de nouvelles cauſes qui amenerent pluſieurs Italiens à ſe déclarer pour la reforme. C'eſt des plus célebres d'entre ceux-ci que je vais parler.

Théologiens proteſtants d'Italie.

37. P. Martyr Vermigli. Les premiers à donner l'exemple dangereux de la rebellion furent un chanoine régulier & un capucin. Pierre Martyr Vermigli Florentin, né l'an 1500, prit à l'âge de ſeize ans l'habit des chanoines réguliers de ſaint Auguſtin. Bientôt il acquit la réputation de bon théologien, & fut auſſi trouvé habile à ſoutenir les charges & dignités de ſon ordre. Tour à tour il enſeigna, prêcha, & gouverna les différentes maiſons ou couvents dont on le fit ſupérieur. Il fut créé viſiteur géné-

(*b*) Scholornius Amœnit. Hiſt. Eccl. Vol. II. p. 624.

ral de ſa congrégation, & enfin il fut élu prieur de ſaint Fridien de Lucques, une des premieres & plus riches abbayes que poſſédent les chanoines réguliers. Ce fut, dans ce dernier emploi qu'il commença à faire éclater des ſentiments qu'on prétend qu'il avoit puiſés de longue main dans les entretiens qu'il eut à Naples avec *Jean Valdes* Eſpagnol, grand coriphée de la religion nouvelle. Pierre Martyr las de diſſimuler plus longtems, entreprit de tenir une école preſque publique de proteſtantiſme. Il n'étoit pas poſſible de le faire impunément : les chefs de la république l'ayant averti qu'ils ne pouvoient pas ſe diſpenſer de le faire arrêter, il ſe ſauva à Florence où il acheva de débaucher *Bernardin Ochin* dont je parlerai tantôt; & de là il paſſa à Zurich l'an 1542, fut à Bâle, & alla enſuite à Strasbourg où il obtint la chaire de théologie & où il ſe maria. Thomas Crammer, archevêque de Cantorbery & promoteur des nouvelles ſectes en Angleterre, s'étant propoſé d'attirer les plus fameux théologiens proteſtants aux univerſités d'Oxford & Cambridge, invita avec de grandes inſtances Pierre Martyr, & lui aſſigna la principale chaire de théologie à Oxford, l'an 1547. Mais la reine Marie étant montée ſur le trône avec la ferme réſolution d'anéantir la reforme, Vermigli eut la prudence de ſe retirer bien vîte & de retourner à Strasbourg, où l'on fut charmé de le recouvrer. Mais en 1556 ce théologien qui dans les diſputes élevées entre les luthériens & les calviniſtes ou Zvingliens, tenoit pour les ſeconds, accepta de grand cœur l'invitation que lui firent ceux de Zurich où tout étoit du parti reformé, & ſe transféra dans cette ville où il ne ceſſa d'enſeigner & d'écrire juſqu'à ſa mort arrivée au mois de Novembre de l'an 1562. On trouve dans le dictionnaire de *Chaufepié* (c)

(c) Nouv. Dictionn. Hiſtor. T. III.

le catalogue des ouvrages de Pierre Martyr, consistants en *Traités & questions théologiques* & en des *Commentaires sur la Bible*. Tous s'accordent à dire que cet homme a été un des plus doctes écrivains de la reforme, doué d'une grande érudition, juste dans ses raisonnements, très versé dans le grec & dans l'intelligence de la Bible & des Peres, & fort éloigné de cette arrogance & de cet emportement qui ont fait un si grand tort à Luther & à Calvin.

Bernardin Ochin.

Bernardin Ochin de Sienne, prit dans sa jeunesse le froc des cordeliers, mais il le quitta avant de finir son noviciat, & s'appliqua à l'étude de la médecine. Un retour sur soi-même, ou plutôt son inconstance naturelle le fit rentrer parmi les cordeliers. Sa vivacité, son savoir, & son exacte observance, le pousserent de charge en charge jusqu'à celle de définiteur général: il n'avoit plus qu'un pas à faire pour devenir supérieur de tout l'ordre, mais une cabale contraire le fit échouer, & de dépit il abandonna encore une fois les cordeliers & se jetta parmi les capucins. Là il s'adonna à la prédication dans laquelle il réussit si admirablement, que l'on crut ressuscité dans sa personne S. Bernardin de Sienne dont il portoit le nom & de qui il étoit concitoyen. L'entrée d'Ochin parmi les capucins arriva l'an 1534, & delà à quatre ans les capucins l'élurent leur supérieur général. Cette dignité ne duroit que trois ans: au bout de ce tems Bernardin fut confirmé pour trois autres années. Le gouvernement de tout son ordre ne l'empêcha pas de continuer l'exercice de la prédication. Toute l'Italie rétentit bientôt du bruit de son nom & de ses talents. On accourroit de toutes parts, on se pressoit pour l'entendre: sa voix, son port, sa maniere, l'air de sainteté qui regnoit sur son visage, le faisoient passer pour un nouvel apôtre. *Pierre Bembe* l'ayant entendu à Venise l'an 1539, en fut enthousiasmé: il se mit sous sa direction, & n'accepta le chapeau de car-

dinal qu'après l'avoir consulté. Mais ce qui est plus fort, le scandaleux *Pierre Aretin* fut si touché de la prédication du P. général Ochin, qu'il écrivit au pape Paul III, pour lui demander humblement pardon de ce qu'il avoit publié contre le clergé & contre la cour de Rome en particulier, avouant que sa conversion étoit un fruit du zele & de la sainteté du P. Ochin.

Tout à coup cet homme extraordinaire, ce chef des capucins, cet apôtre, ce saint, commença à débiter de dessus la chaire les maximes des protestants. On dit que le même *Jean Valdes* qui avoit débauché Vermigli, pervertit aussi Ochin avec qui il eut des entretiens à Naples l'an 1541. En effet l'année suivante, à l'occasion que le P. Ochin prêchoit pour la seconde fois à Venise pendant le carême, il avança des propositions anti-catholiques pour lesquelles il fut déféré au tribunal du nonce. La protection dont il jouissoit à Venise, arrêta la procédure, ce qui l'enhardit de façon qu'étant passé à Verone pour y prêcher, il n'hélita pas de faire entendre de dessus la chaire le langage des protestants. Alors ses accusateurs s'adresserent à Rome où ils le firent citer à comparoître. Bernardin répondit qu'il alloit obéir, & effectivement il se mit en chemin, eut un entretien à Bologne avec le cardinal Contarini qui en étoit légat, & passa à Florence dans l'intention de se rendre à Rome. A Florence il trouva Pierre Martyr Vermigli qui s'étoit sauvé de Lucques & qui le dissuada fort de continuer son voyage, lui remontrant le danger auquel il alloit s'exposer après l'éclat que ses propositions & discours avoient fait, & ayant contre lui toute la puissante cabale des cordeliers ses ennemis qui réussiroient infailliblement à le perdre. „ Mais quand même, „ lui disoit-il, vous vous tirerez de ce mauvais „ pas, ce qui n'est pas probable, pourrez vous „ toujours déguiser vos sentiments, & dissimuler „ votre croyance? Que votre vie sera génée &

„ malheureuſe dans la néceſſité de cacher à tout
„ le monde vos opinions & d'agir & parler tout
„ autrement que ce que vous ſentez ! Mais vous
„ ne le pourrez pas: vous même vous en êtes le
„ témoin, & vous avez éprouvé que la langue
„ eſt forcée de parler de ce dont le cœur eſt rem-
„ pli. Et ſi vous en voulez une autre preuve, la
„ voici dans ma perſonne & dans ce qui vient de
„ m'arriver „. Là deſſus il lui raconta ſon hiſtoire, lui fit part de ſa réſolution de ſe ſauver en Suiſſe, afin de pouvoir ouvertement profeſſer ſa nouvelle croyance, & l'exhorta vivement à le ſuivre. Vermigli partit la nuit après cet entretien, & le P. Ochin reſta plongé dans une incertitude accablante. Renoncer à tous les honneurs & les avantages que lui donnoit ſa grande réputation & aux eſpérances d'une plus grande fortune, perdre l'amitié & la vénération des grands & des peuples, acquerir dans un jour le titre odieux d'apoſtat, lui qui avoit juſqu'alors paſſé pour un ſaint; c'étoit faire un changement & des ſacrifices dont la ſeule penſée lui déchiroit le cœur. D'autre part le diſcours de Vermigli étoit juſte & ſes raiſons victorieuſes: il ſentoit qu'il ne pourroit pas ſe déguiſer éternellement, & que proteſtant ou plutôt antitrinitaire dans le cœur, il lui ſeroit impoſſible d'agir & de vivre en capucin. Et s'il venoit à être découvert encore une fois, ſa punition ne ſeroit-elle pas inévitable ? Cette derniere conſidération le fit réſoudre: il franchit le pas, ſe déguiſa en laïc, & deux jours après le départ de Vermigli, il s'enfuit à Geneve.

On peut ſe figurer le bruit & le ſcandale qui s'exciterent dans toute l'Italie en apprenant l'apoſtaſie du général d'un des ordres les plus révérés de l'égliſe, d'un homme ſi célebre pour ſa prédication & qu'on avoit preſque canoniſé tout vivant. Ochin depuis Geneve écrivit pluſieurs lettres & apologies pour ſe diſculper & pour faire voir qu'il avoit enfin trouvé le chemin du ſalut. A Geneve

il

il se maria, quoique déjà sur sa soixantieme année, & eut de son mariage un enfant & deux filles, ce qui fit voir que le manque du don de la continence avoit été un des motifs de son changement. De Geneve il alla dans Ausbourg, & peu après l'invitation de Thomas Cramer il passa en Angleterre avec Vermigli, & y resta jusqu'à l'avénement de la reine Marie. Alors il suivit son ami à Strasbourg & de là à Zurich où il vécut tranquillement jusqu'à la mort du dit Vermigli. Cette époque fut celle des malheurs d'Ochin. Il avoit publié des *Dialogues* dans lesquels il sembloit approuver la polygamie & donnoit en outre de furieux soupçons d'être arien. Ce fut *Théodore Beze*, l'oracle des reformés après la mort de Calvin, qui releva ces opinions & excita une persécution théologique, c'est-à-dire, la plus animée de toutes les persécutions, contre le malheureux Ochin, qui l'an 1563 fut chassé de Zurich, ensuite de Bâle, & ne trouvant plus ni crédit ni asyle parmi les protestants, fut obligé à l'âge de soixante & seize ans de s'enfuir jusqu'en Pologne où il fit ouvertement profession d'antitrinitaire. Bien accueilli par ceux de sa croyance, il se flattoit de pouvoir jouir du repos que sa vieillesse & une vie si agitée demandoit; mais il se trompa. Un édit du roi Sigismond Auguste, dicté par le cardinal Commendon qui étoit en Pologne, ayant enjoint à tous les sectaires d'évacuer ce pays, Ochin qui étoit sans protecteurs fut contraint d'obéir. Il se refugia les uns disent en Moravie, les autres en Silésie, & il se peut qu'il soit allé errant dans ces deux provinces, jusqu'à-ce que réduit à une extrême indigence & plongé dans le désespoir, il mourut de peste, lui & ses trois enfants l'an 1565. Les trente *Dialogues* que j'ai indiqués, & qu'il fit en italien, mais traduits en latin, parurent à Bâle l'an 1563, & causerent la ruine de l'auteur, sont le seul monument qui nous reste de ce malheureux théologien.

38. P Paul. Verger. Si le changement de Bernardin Ochin fit une forte ſenſation en Italie, celui d'un évêque & nonce apoſtolique n'en fit pas une moindre. Pierre Paul Verger Juſtinopolitain, c'eſt-à dire, de Capo d'Iſtria, étoit parent de *Pierre Paul Verger* ou *Vergerius le Vieux*, qui fleurit dans le ſiecle précédent. Le *Jeune* prit les degrés du doctorat dans l'un & l'autre droit à Padoue, & dès lors il eut du penchant vers Luther & ſa ſecte, de ſorte qu'il fut ſur le point d'aller à Wittemberg en Saxe pour ſe mettre ſous la diſcipline de Luther. C'eſt du moins ce qu'on apprend d'une lettre de *Schenckius* à *George de Spalatro*, ſecretaire de l'électeur de Saxe, lettre rapportée par *Gerdeſius* (*d*). Elle eſt de l'an 1521. Soit que Verger changeât de ſentiment, ſoit qu'il prît le parti de la diſſimulation, il ſe montra bon catholique, & acquit beaucoup de crédit dans ſa profeſſion de juriſconſulte. Mais il aſpiroit à de plus grandes choſes, & comme il avoit de l'eſprit, du talent pour les négociations, & des amis à Rome, il embraſſa la profeſſion eccléſiaſtique pour faire fortune. *Jean Caſa* dans ſon *Invective* contre Verger, l'accuſe d'avoir empoiſonné ſa femme pour ôter tout obſtacle à ſes hauts projets. Il répéte cette accuſation ſi ſouvent & s'en rapporte ſi hautement au témoignage des habitants de Juſtinopolis, qu'il ne ſemble pas poſſible que Caſa ait imaginé de ſon chef une imputation ſi atroce.

Peu après l'an 1530, Verger alla à Rome & fut préſenté à Clément VII qui ne tarda pas à connoître l'habileté de ce juriſconſulte en matiere de politique, de ſorte que l'an 1532 il le deſtina nonce auprès de Ferdinand, roi des Romains. Paul ſucceſſeur de Clément rappella Verger pour en tirer des informations ſur l'état de l'Allemagne, & ſe trouvant ſatisfait des relations qu'il en tira,

(*d*) Specimen Ital. Reform. p. 8.

il le renvoya dans ce pays pour ſolliciter la convocation du concile. Un entretien que le nonce eut dans ce ſecond voyage avec Luther à Wittemberg, dut réveiller dans ſon cœur le penchant qu'il avoit eu pour ce chef de parti. Cependant il retourna en Italie & fut créé évêque de Juſtinopolis où il étoit né, ce qui arriva l'an 1536. Peu après ce prélat retourna de ſon propre mouvement en Allemagne pour viſiter ſes amis, ce qui déplut à Rome, & commença à le faire ſoupçonner, parce qu'on ſut que ſes amis étoient pour la plupart proteſtants. En outre la grande liaiſon qui paſſoit entre lui & *Pierre Aretin*, ce fameux railleur des choſes ſacrées & profanes, ſuffiſoit à donner des idées peu avantageuſes de l'évêque de Capo d'Iſtria. L'an 1540 le cardinal Hyppolité d'Eſte amena Verger en France, & ce prélat aſſiſta au nom de François premier au congrès de Worms. Cette commiſſion faite, il retourna à ſon évêché où il commença à parler & à agir en proteſtant avec un ſi grand ſcandale de ſes diocéſains & concitoyens qu'ils ſe hâterent d'en porter l'accuſation en cour de Rome. Les protections que Verger y avoit trainerent l'affaire juſqu'à l'ouverture du concile. Verger y voulut intervenir avec les autres prélats, mais les préſidents ne le permirent pas, voulant qu'il prouvât auparavant la pureté de ſa croyance & la nullité des accuſations. Verger ſe montra prêt à plaider ſa cauſe, pourvu qu'il ne fût pas obligé d'aller à Rome, & que l'on commît l'affaire au patriarche & au nonce de Veniſe. On lui accorda ſa demande, & on commença ſon procès qu'à force d'intrigues & de ſubterfuges il fit durer juſqu'à l'an 1548. Mais enfin ſa cauſe paroiſſant de jour en jour plus mauvaiſe, on lui défendit de remettre le pied dans ſon diocèſe, & peu après on donna ordre de l'arrêter. Verger en ayant été informé, ſe ſauva chez les Griſons, & ayant fait profeſſion ouverte de luthéraniſme, il fut longtems paſteur

des égliſes de ce culte dans la Valtelline. Le triomphe des proteſtants étoit trop grand en faiſant l'acquiſition d'un évêque, nonce & miniſtre de la cour de Rome, pour qu'ils ne ſongeaſſent pas à tirer cet illuſtre proſélyte des vallées où il étoit caché. Verger fut recherché & employé par les princes proteſtants en Allemagne, en Pruſſe & en Pologne; & il mourut à Tubingue étant au ſervice du duc de Wittemberg l'an 1565. Il n'étoit rien moins que bon théologien: le droit & la négociation étoient ſon fort: ainſi les opuſcules théologiques qu'il ſe mêla d'écrire après ſon apoſtaſie ſont plus remplis d'injures contre Rome & le catholiciſme, que de doctrine. Au commencement ils furent reçus avec avidité par les proteſtants; mais la nouveauté paſſée, ils tomberent dans le mépris qu'ils méritent.

Jérôme Zanchi.

Ce n'eſt pas ainſi des ouvrages de Jérôme Zanchi, un des plus doctes théologiens que l'Italie ait donné à la communion reformée. Zanchi étoit d'une noble famille de Bergame. Il ſe fit chanoine régulier, & jouit dans cet ordre d'une grande réputation de ſavant, juſqu'à-ce que ſéduit par l'exemple de Pierre Martyr ſon confrere, il s'enfuit à Geneve. Sa doctrine l'éleva d'abord ſur la chaire: il enſeigna la théologie & expliqua la Bible à Chiavenne, à Strasbourg & à Heidelberg. Il eut de fréquentes diſputes avec les paſteurs & les théologiens de ſa nouvelle communion: il en fut perſécuté, comme de coûtume, mais il s'en tira toujours avec honneur. *Strumius* diſoit que la doctrine de Zanchi étoit ſi profonde, qu'il auroit ſuffi d'envoyer ce ſeul théologien diſputer contre tous les PP. du concile de Trente, pour faire triompher la cauſe de la reforme (*e*). Zanchi mourut à Heidelberg l'an 1590 à l'âge de quatre vingt cinq ans. Il laiſſa une grande quantité d'ou-

(*e*) Zanchii Opera. Vol. VII. p. 408.

vrages *théologiques & ſcripturales*, comme auſſi pluſieurs *lettres*, & le tout fut imprimé en neuf volumes à Geneve l'an 1619.

39. Autres Italiens Proteſtants.

Pierre Martyr Vermigli, qu'on peut appeller l'anteſignant des Italiens rebelles à l'égliſe romaine, entraîna auſſi dans ſa revolte Celſe Martinengo de l'illuſtre famille de ce nom à Breſcia & chanoine régulier comme Vermigli & Zanchi. S'étant retiré à Geneve, ville devenue l'antagoniſte de Rome en matiere de religion, il fut choiſi pour paſteur de l'égliſe reformée italienne de cette ville, & il vécut dans cet emploi juſqu'à la fin de ſes jours.

Le même Vermigli en ſe ſauvant de Lucques amena avec lui Paul Lacize de Verone, qui enſeignoit les belles lettres dans cette ville. Le ſavoir de Lacize & le crédit de ſon compagnon lui procurerent à Strasbourg la chaire de langue grecque.

Auguſtin Maïnardi d'Aſti, ayant à l'exemple de Luther, abandonné l'ordre des Auguſtins, & s'étant retiré à Chiavenne, publia deux livres anti-catholiques, un *ſur la ſatisfaction de Jéſus-Chriſt*, l'autre qui fit encore plus de plaiſir aux proteſtants, intitulé *l'Anatomie de la Meſſe*. Maïnardi mourut à Chiavenne l'an 1563.

Alphonſe Conrad de Mantoue, ayant embraſſé avec chaleur les nouvelles opinions, ſe réfugia dans la Suiſſe, & l'an 1574 fit imprimer à Bâle un *Commentaire ſur l'apocalypſe*, dans lequel il eut l'habileté de renchérir ſur Luther & ſur les ſectaires les plus animés par rapport aux injures & aux invectives atroces qu'il vomit contre le pontife Romain.

Jacques Acontio de Trente fut un homme inſigne dans la logique, dans la théologie, dans les mathématiques & dans les belles lettres. Ayant quitté l'Italie à cauſe de religion, il vécut longtems à la cour de la reine Elizabeth en qualité d'ingénieur; & quoique ſa profeſſion fût très

éloignée de celle de théologien, il publia un ouvrage distribué en huit livres & qui a pour titre *De Stratagematibus Satanæ in religionis negotio.* Ce livre & son auteur furent très applaudis par les protestants, car non seulement le sujet leur étoit agréable; mais encore le style & la méthode de l'ouvrage méritoient des louanges. Acontio vécut jusqu'à l'an 1565 ou environ. Il faudra revenir plus d'une fois sur le chapitre de ce savant.

Enfin (pour omettre dix ou douze autres d'un moindre nom) Pierre Carnescechi Florentin, homme d'un talent rare, rempli de doctrine & fourni de plusieurs belles qualités qui le rendoient aimable à tout le monde; après avoir été secretaire de Clément VII qui le fit protonotaire apostolique, il eut le malheur de se laisser pervertir par l'Espagnol *Valdes* à Naples, & n'eut pas la prudence ou de déguiser ses sentiments ou de quitter l'Italie. Cependant cité à Rome l'an 1546, il y alla & sut tellement se défendre, qu'aidé par ses amis, il trouva la maniere de se faire absoudre. Ce bon succès l'enhardit à parler avec plus de liberté qu'auparavant, à mettre ses sentimens par écrit, & à tâcher de les inspirer à d'autres. Accusé de rechef à l'inquisition de Rome sous le pontificat de Paul IV, il n'osa pas se présenter & ne pensa qu'à se tenir bien caché; & il fut condamné quoique absent. Mille fois il auroit pu se retirer au de là des monts, mais par une obstination fatale il voulut rester à Florence où il ne craignit pas de se montrer, se confiant aux grandes protections qu'il y avoit parmi ses parens & ses amis, & même à la cour. Mais enfin, puisqu'il ne cessoit de parler & d'écrire, Pie V le demanda & l'obtint de Côme, & le fit traîner à Rome où persistant dans sa croyance, il fut brûlé vif l'an 1567.

40. Non seulement l'Italie qui est le centre de la communion romaine, eut le chagrin de voir une quantité de ses enfants passer à faire nombre dans une communion contraire; mais elle produisit

encore des chefs d'une nouvelle religion, qui reſſuſciterent l'arianiſme & le ſabellianiſme, nierent la divinité de Jéſus-Chriſt, & le myſtere de la trinité.

Dans le neuvieme livre j'ai parlé des nobles & doctes *Soccini* de Sienne, *Marian & Berthelémi*, juriſconſultes d'un grand nom. Marian eut un fils nommé *Alexandre* qui fut pere de *Marian le jeune* dont nous ferons mention en parlant de la juriſprudence. De ce Marian le jeune nâquit Lelio Soccini ou Socin l'an 1525. Deſtiné à ſuivre les veſtiges de ſon pere & de ſes ayeux dans la profeſſion du droit, malheureuſement il ſe trouva un penchant invincible pour la théologie; & après avoir étudié celle des catholiques & celle des proteſtants, il fut peu ſatisfait de l'une & de l'autre. Il lut & examina la Bible dans l'original hébreu; il lut & examina le Nouveau Teſtament dans l'original grec, (car il ſavoit parfaitement ces deux idiomes), & curieux d'examiner auſſi l'Alcoran dans ſa ſource, il apprit l'arabe & étudia la doctrine de Mahomet. Après toutes ces lectures & ces examens, il conclut qu'il y avoit un Dieu, qu'il étoit un & point diſtingué en perſonnes; que Jéſus-Chriſt fils de Dieu par adoption & par excellence, n'étoit cependant qu'un homme, que l'évangile étoit meilleur que l'Alcoran, & qu'il falloit le ſuivre & être un bon chrétien ſans croire ni la trinité ni l'incarnation, quoique ces deux myſteres ſoient les fondements du chriſtianiſme. Lelio Socin.

Lelio commença à débiter ſes maximes dans quelques conférences qu'on pouvoit appeller une académie théologique où l'on diſputoit ſur la religion & l'on jettoit des doutes ſur les principaux articles de la foi. Cette eſpece d'académie ſe tenoit dans le territoire de Vicence, où Socin s'étoit établi. Près de quarante perſonnes, toutes diſtinguées par leur doctrine, la compoſoient, ce qui empêcha de tenir ſi bien cachées les conférences & les matieres qu'on y traitoit, que le gouverne-

ment & le ſaint office ne s'en mêlaſſent. Quelques uns des académiciens furent arrêtés: Lelio ſe ſauva, & parcourut l'Allemagne, la France, l'Angleterre, les Pays-Bas & la Suiſſe, & ſe fixa dans ce dernier pays à Zurich. Partout il fit connoiſſance avec les ſavants, & s'étant établi à Zurich, il acquit l'eſtime & l'amitié de tous les gens doctes de la Suiſſe & de Geneve, ſans en excepter Calvin. Mais comme il ne pouvoit pas ſe paſſer de faire éclater ſes opinions & de ſemer peu à peu le ſabellianiſme arrangé à ſa façon, le même Calvin qui ne fut pas le dernier à s'en appercevoir, le conſeilla en ami à changer de ſentiment ou à ſe taire. C'étoit l'an 1552, & l'année ſuivante Calvin fit arrêter à Geneve *Michel Servet*, médecin Aragonois, qui dans quelques livres avoit enſeigné une doctrine à peu près ſemblable à celle de Socin, & ne quitta priſe juſqu'à-ce qu'il l'eut fait brûler. Cette terrible leçon rendit Lelio circonſpect: il vit que ce n'étoit pas dans les pays catholiques ſeulement qu'on brûloit les gens pour des opinions nouvelles, & il ſe propoſa de ne rien mettre au jour qui pût le convaincre d'héréſie. Comme cependant il eſt preſque impoſſible de cacher entierement ſes penſées en matiere de religion, Lelio ne manqua pas de communiquer à pluſieurs ſa doctrine, propoſant toujours ſes preuves par maniere de doute, & de cette façon il fit en ſecret un grand nombre de proſélytes. Il fit auſſi un voyage en Pologne où il fut le précurſeur de ſon neveu & jetta les premieres ſemences du *ſocinianiſme*. De retour à Zurich il mourut l'an 1562, n'étant âgé que de trente ſept ans.

Fauſte Socin.

Parmi pluſieurs freres, Lelio Socin en eut un nommé *Alexandre* comme ſon grand pere, & cet Alexandre eut pour fils Fauſte Socin, né à Sienne l'an 1539 (51). Celui-ci étoit moins docte que ſon oncle, mais plus hardi & plus inſinuant. Les lettres que Lelio écrivoit à ſes parents à Sienne, jetterent dans le cœur de Fauſte les germes de

l'arianiſme. Jeune & franc comme il étoit, il ne ſut pas déguiſer ſes penſées, & fut à la veille d'être arrêté par l'inquiſition. Il s'échappa à Lyon, & il avoit reſolu d'aller trouver ſon oncle, lorſqu'on lui en annonça la mort. Cet accident lui fit hâter ſon voyage à Zurich où il s'empara de la ſucceſſion du défunt, & y trouva un amas de papiers qui contenoient des ouvrages ſeulement ébauchés & dans leſquels on trouvoit les fondements du ſyſtême ſocinien. Fauſte fut ravi de cette acquiſition, & dès lors il réſolut de s'adonner mieux qu'auparavant à l'étude de la théologie & de l'écriture, afin de ſe ſervir de ces armes pour ſoutenir les nouveaux dogmes qu'il ſe propoſoit de divulguer. Mais il comprit en même tems qu'il falloit de l'application & de la patience, comme auſſi un âge plus mûr que n'étoit celui de vingt quatre ans pour devenir chef d'une nouvelle ſecte, but où ſa folle ambition aſpiroit. Il prit donc le parti de ne faire point tranſpirer ſes ſentiments juſqu'à-ce qu'il fût en état de le faire avec ſuccès. Il retourna en Toſcane dans l'apparence d'un homme ſincerement converti, & ſut tellement s'inſinuer dans les bonnes graces de Côme premier, qu'il devint un des favoris de ce prince. Pendant douze ans qu'il demeura à la cour, il eut tout le loiſir de bâtir & arranger ſon ſyſtême; & lorſqu'il ſe crut aſſez fort pour entrer en lice, il quitta la cour, les honneurs, les plaiſirs, une perſpective brillante de dignités, l'eſpoir des richeſſes, & toutes les commodités & les charmes de la vie, pour acquerir la miſérable gloire de dogmatiſer & de fonder un nouveau culte.

L'an 1574 Fauſte Socin alla à Bâle, & y fit imprimer ſon ouvrage *de Jeſu-Chriſto Servatore.* Le titre étoit beau, le ſtyle agréable, le fond rempli en apparence de piété & de doctrine : mais ces beaux dehors couvroient le poiſon ſubtil qui étoit renfermé dans ce livre, & qui

ſe communiquoit inſenſiblement à l'ame des lecteurs. Cet ouvrage fit au commencement un grand honneur à Socin; mais les gens éclairés ne furent pas longtems à s'appercevoir du but de l'auteur. Ils en avertirent les magiſtrats & le public; & Fauſte n'auroit pas été en ſureté dans la Suiſſe, s'il n'en étoit parti pour aller en Allemagne, de là en Tranſilvanie, & enfin en Pologne où il parvint l'an 1579. Dans ce pays où toutes les nouvelles ſectes trouvoient alors des protecteurs puiſſants dans les grands du royaume, Fauſte Socin s'établit avec ſa nouvelle religion. Il y trouva de grands honneurs & des perſécutions ſans nombre : regardé par les uns comme un docteur de la véritable égliſe & un homme inſpiré, il fut conſidéré par les autres comme un héréſiarque dangereux; & le nombre de ces derniers fut infiniment plus grand que celui des premiers. En général Socin eut beaucoup à ſouffrir : les catholiques & les proteſtants ſe réunirent pour le combattre. Une fois il manqua d'être mis en pieces par la populace de Cracovie, plus d'une fois il fut lapidé, battu, & traîné dans la fange: ſa maiſon fut pillée à Cracovie & ſes écrits jettés au feu : ſouvent il fut obligé de s'enfuir d'un lieu à un autre & de ſe tenir bien caché. Ces revers & cette animoſité publique ne ſervirent cependant qu'à le faire paroître plus grand dans l'eſprit de ſes dévots qui le tirerent toujours d'affaire, & l'honorerent comme un ſaint. Au milieu de tous ces contraſtes Socin prêcha, dogmatiſa, publia des livres, forma une ſecte nombreuſe, & mourut à Leunclaw près de Cracovie le 3 de Mars de l'an 1604, ayant eu la ſatisfaction d'enſeigner une nouvelle religion pendant trente ans, & d'avoir établi le ſocinianiſme en Pologne, dans la Tranſilvanie, en Hongrie & ailleurs. Ses ouvrages ſe trouvent dans le recueil intitulé *Bibliotheca*

Fratrum Polonorum & dans celle des anti-trinitaires par *Sandius* (52).

C'eſt aſſez d'un ſujet triſte pour de bons catholiques. Paſſons à un autre argument, & faiſons mention des travaux qu'on fit pendant ce ſiecle en Italie ſur la ſainte écriture.

Interprêtes, traducteurs, & éditeurs de la Bible.

41. Auguſtin Steuco.

L'ordre des chanoines réguliers déshonoré parmi les catholiques par l'apoſtaſie de quelques uns de ſes membres, eut la ſatisfaction de donner à l'égliſe le ſavant prélat Auguſtin Steuco, bibliothécaire du Vatican, célebre pour ſes talents en théologie, dans l'interprétation de la Bible, & en diverſes parties de la littérature. Steuco né à Gubbio en 1496, d'une famille diſtinguée, & devenu chanoine régulier en 1513, fut premierement bibliothécaire de S. Antoine de Caſtello à Veniſe, où les cardinaux Dominique & Marino Grimani avoient aſſemblé une grande & excellente collection de livres. Après qu'il eut gouverné enſuite quelques maiſons de ſon ordre, Paul III le fit aller à Rome, le créa évêque de Ghiſaimo en Candie, & ayant nommé cardinal l'illuſtre *Aléandre* qui étoit bibliothécaire du Vatican, il donna cette charge à l'évêque Steuco l'an 1538. Quelque tems après les maladies auxquelles Steuco étoit ſujet, l'ayant obligé à ſe retirer à Gubbio pour reſpirer ſon air natal, Paul le fit remplacer par le cardinal *Marcel Cervini*. L'an 1547 le concile de Trente ayant été transféré à Bologne par le même pontife, Steuco y intervint, juſqu'à ce qu'étant tombé malade, il ſe fit tranſporter à Veniſe où il mourut l'an 1549 à l'âge de cinquante-trois ans.

L'habileté de ce théologien dans l'hébreu & dans le grec le mit à portée d'illuſtrer pluſieurs parties de la Bible. Sa *Coſmopeïa* explique & éclairçit la création du monde telle qu'elle eſt rappor-

tée dans la Geneſe. Un beau *Commentaire ſur le pentateuque* eſt tout appuyé ſur le texte hébreu, comme auſſi le livre de *Job*, les premiers cinquante *Pſeaumes* & le cent trente-huitieme, pour lequel & pour le dix-huitieme l'auteur eut de vifs débats avec *Eraſme*. Steuco fit auſſi un ſavant Traité *ſur l'autorité de la vulgate*. Tout cela eſt par rapport à la Bible. Quant aux autres ouvrages, ce prélat compoſa *trois livres contre Luther*, pluſieurs *Opuſcules théologiques*, & un livre *ſur le nom de Gubbio* ſa patrie, un ſur *la navigation du Tibre*, un d'*Hydroſtatique*, & un pour refuter ce que *Laurent Valla* avoit écrit contre la prétendue *Donation de Conſtantin*. Mais le plus grand ouvrage d'Auguſtin Steuco eſt celui *De perenni philoſophia* partagé en dix livres. L'auteur veut prouver que les payens ont eu quelque notion de la religion véritable, & à ce ſujet il étale beaucoup de jugement & une érudition immenſe. Toutes les œuvres de ce docte évêque furent recueillies à Veniſe l'an 1601 en trois grands volumes, & on peut auſſi voir tant le catalogue des ouvrages que les notices ſur la vie de Steuco dans les mémoires du *P. Niceron* (*f*).

J. B. Folengo.

Il a plu aux proteſtants de placer dans leur nombre le P. Dom Jean Batiſte Folengo, bénédictin (*g*). Nous allons en voir le motif. Folengo étoit un gentilhomme de Mantoue, né en 1490. A ſeize ans il ſe rendit moine dans la congrégation de Mont Caſſin: il fut prieur à Mantoue & abbé à Tréviſe. Paul IV l'envoya en Eſpagne en qualité de viſiteur des différentes congrégations des bénédictins dans ces royaumes. Sa commiſſion achevée, il alla à Rome, & y mourut l'an 1559. Folengo fit des *Commentaires ſur les Pſeaumes & ſur les Epîtres canoniques*.

(*f*) T. XXXVI. (*g*) Gerdeſii Spec. &c. p. 243.

Cet ouvrage qui fut reçu avec le plus grand applaudiſſement, & qui eſt toujours fort eſtimé, & a fait paſſer ſon auteur pour un des plus doctes Interprètes de l'écriture, a cependant donné lieu aux novateurs de penſer & de débiter que Folengo étoit dans les ſentiments de la communion proteſtante. En effet les Commentaires ſur les Epîtres de S. Pierre, ſur celle de S. Jacques, & ſur la premiere de S. Jean, ont été mis par Rome dans l'*Index* parmi les livres défendus. On y avoit mis encore les Commentaires ſur les Pſeaumes; mais ſous Grégoire XIII, on les publia revus & corrigés, & on avertit dans la préface que ces Commentaires avoient été alterés par les hérétiques. Folengo avoit pourtant vu l'édition qu'on en avoit faite à Bâle en 1557, & loin d'y trouver à redire, il l'avoit approuvée. Quoiqu'il en ſoit, la meilleure apologie qu'on puiſſe faire de cet abbé, c'eſt qu'il ne fut jamais ſoupçonné d'erreur, pas même ſous Paul IV qui ne pardonnoit à perſonne ſur ce ſujet, & aux yeux du quel toute ombre étoit un corps en matiere de croyance (53).

Sixte de Sienne.

Entre les ouvrages les plus eſtimés qui ont rapport à la Bible, celui de frere Sixte de Sienne eſt un des mieux connus & des plus utiles. Sixte étoit un juif de Sienne: dans ſa jeuneſſe il ſe convertit, reçut le batême, & fut admis parmi les franciſcains. Pendant pluſieurs années il exerça le miniſtere de la prédication avec un grand crédit & beaucoup de fruit de la part de ſes auditeurs. Mais il arriva à Sixte ce qui étoit arrivé à Bernadin Ochin; en convertiſſant les autres il ſe pervertit lui même, & à force d'étudier les controverſes théologiques, il devint proteſtant. Il auroit dû ſe taire & s'enfuir; mais il fit tout le contraire: il manifeſta ſes ſentiments, dogmatiſa, & ſe fit arrêter. On l'envoya à Rome: on lui fit le procès: il perſiſta dans ſes opinions, & on le condamna à être dégradé & brûlé. Ghiſlieri

qui devint enſuite le pape S. Pie V, étoit alors un des chefs de l'inquiſition. Il reconnut dans les examens les grands talents de frere Sixte, & ne déſeſpéra pas de le ramener, ſi on pouvoit le captiver par la douceur & le convaincre par la doctrine. Il ſe chargea lui même de cette commiſſion, & après quelques conférences il eut la ſatisfaction de le voir perſuadé & convaincu. Sixte reconnut ſincérement ſa faute, pleura ſes égarements, & ſe ſoumit à tout ce qu'on voudroit lui preſcrire. Ghiſlieri lui obtint le pardon de Jules III, & comme il n'y avoit pas d'apparence que les cordeliers le regardaſſent plus en confrere, le même Ghiſlieri lui donna l'habit des freres prêcheurs. Dans cette nouvelle carriere Sixe s'adonna à l'exercice de toutes les vertus qui conviennent à un religieux. Ghiſlieri ne le perdit point de vue, & devenu cardinal, enſuite pape il l'anima au travail, vit & approuva ſes ouvrages, & il eut ſoin de le tenir ferme dans la foi & de le rendre utile à l'égliſe. En effet ce moine habile fit pluſieurs bons ouvrages; mais le plus fameux eſt ſa *Bibliotheque ſainte* qui a été ſouvent imprimée, & dont la derniere édition a été faite à Naples l'an 1742, en deux volumes in-folio, avec les Remarques du docte *P. Millante*, dominicain. Dans cette Bibliotheque l'auteur parle des livres ſacrés, de leur critique, de leurs auteurs, traducteurs, interprêtes anciens & modernes dont il examine le travail & le mérite: il donne des regles pour bien expliquer & commenter, refute les erreurs & héréſies nées d'avoir mal interprété pluſieurs paſſages de l'écriture, & ne laiſſe rien à déſirer ſur le ſujet qu'il s'eſt propoſé de traiter & que réellement il met dans tout ſon jour. Il y a pourtant par-ci par-là des mépriſes en matiere de critique, & je ne ſais pas s'il étoit poſſible de s'en garder tout-à-fait dans un pareil ouvrage. Frere Sixte, cet homme ſingulier, qui avoit été juif, chrétien, proteſtant,

catholique, cordelier, & dominicain, mourut à Genes l'an 1569 à l'âge de quarante-neuf ans (54).

42. Verſ. Ital. de la Bible par Brucioli.

Dès le ſiecle précédent *Malermi* avoit fait une aſſez mauvaiſe traduction de la Bible : dans le ſiecle dont nous parlons, Antoine Brucioli Florentin, en fit une nouvelle qui ne valut guere mieux. Il étoit imprimeur de profeſſion & verſé en pluſieurs genres de littérature. Ayant trempé dans la conſpiration de Jacques de Diacceto contre le cardinal Jules de Medicis, il ſe ſauva en France, & lorſque l'an 1527 les Florentins ſe furent remis en liberté, Brucioli retourna à Florence pour s'en faire bientôt chaſſer par les magiſtrats, à cauſe de ſa mauvaiſe langue & des ſoupçons d'héréſie qu'on forma contre lui. Il ſe retira à Veniſe & y tranſporta ſon Imprimerie. Là il fit paroître en 1532 ſa *Verſion italienne de la Bible* qu'il dédia au roi François I. Il n'en reçut aucune récompenſe & il ne la méritoit pas, car l'ouvrage étoit mauvais quant à la diction & plus encore pour le fond, étant rempli d'interprétations hétérodoxes. L'auteur découvrit encore mieux ſes ſentiments dans l'énorme *Commentaire* en ſept tomes in-folio qu'il ajouta à ſa Verſion. Le tout fut défendu, mais quelle qu'en fût la raiſon, on ne fit aucune pourſuite contre la perſonne de l'auteur qui paſſa le reſte de ſes jours à Veniſe, & publia d'autres Verſions d'écrivains latins & grecs. Cependant la traduction de la Bible par Brucioli fut heureuſe; car premierement frere Sante Marmocchini, dominicain, nâtif de S. Caſſiano près de Florence, corrigea & améliora le fond de cette Verſion & la fit imprimer auſſi à Veniſe en 1538; enſuite ce même ouvrage parut à Genes l'an 1562 dans un meilleur ſtyle, correct & liſible, mais avec toutes les expreſſions peu catholiques que l'auteur y avoit fourrées. Ainſi cette nouvelle édition a été inſérée dans l'*Index*.

Verſ. Lat. par S. Pagnini.

J'ai parlé ci-deſſus de l'émendation de la vulgate par l'évêque *Iſidore Clario*. La même choſe, mais d'une autre façon, fut exécutée par Sante Pagnini, dominicain de Lucques, qui fit une nouvelle verſion latine du vieux & du nouveau Teſtament & en publia la premiere édition l'an 1528 à Lyon. Pagnini étoit profond dans la connoiſſance de l'hébreu, & ſa verſion eſt, de l'avis de pluſieurs ſavants, la plus parfaite qu'on puiſſe faire. D'autres en parlent différemment; ils la trouvent obſcure & quelquefois non conforme au texte. On peut voir ces jugements oppoſés dans la *Bibliotheque ſacrée du P. le Long*. Nous reviendrons ſur Sante Pagnini dans le livre ſuivant.

Autres Verſions.

Après que Sixte V eut fait publier la belle & magnifique édition grecque *des Septante*, édition qui parut à Rome en 1567, il en fit auſſi publier la traduction latine imprimée pareillement à Rome l'année ſuivante, & dans laquelle Flaminio Nobili de Lucques, profeſſeur de philoſophie à Piſe, eut la plus grande part du travail. Le même pape voulut avoir une correction exacte & complette de la vulgate (55). Pluſieurs grands hommes y travaillerent: elle parut en 1590, & contre l'attente générale on la trouva ſi défectueuſe, que Sixte en fit retirer & ſupprimer tous les exemplaires qu'on put recouvrer. De là vient que cette édition eſt très-rare & fort recherchée par les curieux, ce qui a donné lieu à quelques imprimeurs avides du gain de faire paſſer pour l'édition de Sixte celle qui peu après ſe fit par les ſoins de Clément VIII. Cette derniere parut en 1592, & on la ſuit toujours dans l'égliſe catholique (56).

Hiſtoriens eccléſiaſtiques.

43. Pour achever ce qui regarde l'hiſtoire des ſciences & études ſacrées pendant le ſeizieme ſiecle,

ſiecle, je parlerai des écrivains les plus illuſtres qu'eut l'Italie en matiere d'hiſtoire eccléſiaſtique (57).

A peine la réformation eut-elle commencé à jetter de profondes racines, que ſes docteurs entreprirent la publication d'un nouveau corps d'hiſtoire eccléſiaſtique, dans l'intention de prouver que l'égliſe romaine avoit totalement dégénéré dans la diſcipline & dans les dogmes, & que les réformateurs n'avoient fait que ramener le chriſtianiſme à ſa pureté primitive. On donna à ce grand ouvrage le titre de *Centuriæ Magdeburgenſes*, parce qu'une ſociété de ſavants le compoſa à Magdebourg, diſtribué en centuries d'années, c'eſt-à-dire, en ſiecles, depuis le premier de l'égliſe juſqu'au treizieme incluſivement. L'édition s'en fit à Bâle: elle commença en 1532, & finit en 1574.

Annales eccléſiaſtiques de Baronius.

L'indignation des zélés catholiques fut grande à l'apparition de cette hiſtoire, qui ſeule ſuffiſoit à ſapper les fondements de la croyance romaine. Pluſieurs refuterent les principales aſſertions qui étoient dans les premieres centuries. Mais plus l'ouvrage augmentoit & acquéroit de crédit, plus on voyoit la néceſſité d'oppoſer hiſtoire à hiſtoire, en embraſſant tous les premiers treize ſiecles, comme avoient fait les centuriateurs. Céſar Baronius, prêtre de la congrégation de l'oratoire de Rome, eut le courage de ſe charger de cette vaſte entrepriſe, & ſeul il forma la contre hiſtoire tant deſirée, & l'amena juſqu'à la fin du douzieme ſiecle, ayant été interrompu par la mort lorſqu'il étoit ſur le point de mettre la main au treizieme. Il donna à ſon ouvrage le titre d'*Annales eccléſiaſtiques*, & il y travailla l'eſpace de quarante ans. Le premier tome parut en 1588, & le douzieme en 1607. Pour comprendre l'importance & la difficulté de cet ouvrage, il faut ſe reſſouvenir que quant aux premiers cinq ſiecles de l'égliſe on avoit eu de bons hiſ-

toriens, tels qu'*Euzebe*, *Sozomene*, *Socrate* & quelques autres : mais leurs récits étoient fort bornés, &, qui pis eſt, ſouvent dictés par l'eſprit de parti. Il falloit donc les examiner ſoigneuſement, voir ce que les peres & autres auteurs contemporains avoient écrit, parcourir les actes des conciles, & ſurtout ſavoir découvrir les fables & les récits apocriphes dont les Grecs avoient farci leurs hiſtoires & legendes. En deſcendant aux ſiecles plus bas, peu d'écrivains s'offroient pour guides, & la plupart de ces guides étoient ou infideles ou ignorants, & tous peu intelligibles. A la vérité la bibliotheque vaticane où Baronius pouvoit fouiller, contenoit une grande quantité de monuments authentiques, d'originaux & toutes ſortes de parchemins: mais que de ſoin, de patience, d'habileté & de tems ne falloit-il pas pour ſe plonger dans cet abîme de papiers, & pour choiſir ce qui étoit ſûr & qui ſembloit néceſſaire pour ce grand ouvrage ? Toutes ces difficultés n'arrêterent pas l'intrépide & ſavant annaliſte : il parcourut ſans héſiter cette carriere preſque immenſe; & il ne ceſſa d'écrire & de travailler que lorſqu'il ceſſa de vivre, laiſſant encore des matériaux pour trois grands volumes; & c'eſt de ces matériaux que s'eſt ſervi *Oderic Rinaldi* ſon continuateur.

Je crois que l'homme le plus docte & le plus judicieux du monde, n'auroit pu ſe diſpenſer de faire quelque chute dans un chemin ſi raboteux & ſi long. Notre annaliſte a ſouvent bronché: il n'a pas démêlé quelques fables du vrai, il a pris pour authentiques des monuments faux, il a fait des omiſſions notables, ſa latinité n'eſt pas belle, & ſon récit eſt trop diffus. Mais parmi ces défauts, que de beautés ſolides, que de doctrine, & quel travail ſurprenant! C'eſt Baronius qui le premier a publié des pieces très-intéreſſantes, qui a refuté mille contes que tout le monde avoit adoptés, qui a heureuſement

éclairci & débrouillé pluſieurs points d'hiſtoire très embarraſſés & obſcurs : c'eſt lui qui a placé dans un bel ordre la chronologie & les époques principales : c'eſt enfin ce grand annaliſte qui a mis dans tout ſon jour l'uniformité & perpétuité de la foi dans l'égliſe romaine. Ainſi proteſtants & catholiques firent-ils d'abord voir combien ils eſtimoient cet ouvrage, les premiers en prenant à l'envi la plume pour refuter les aſſertions de l'auteur, les ſeconds en faiſant la même choſe pour les défendre.

Martyrologe du même auteur.

Avant de commencer à publier ſes Annales, Céſar Baronius avoit fait paroître en 1586 un autre ouvrage qui appartient auſſi à l'Hiſtoire eccléſiaſtique. C'eſt le *Martyrologe romain* que l'auteur corrigea & illuſtra par ſes notes, & dans lequel il donna un grand eſſai de ſon diſcernement & de ſon érudition. Le *P. Alexandre Politi* des écoles Pies en a fait une nouvelle & très-correcte édition à Florence l'an 1751, ayant enrichi le tout de très-ſavantes remarques, & corrigé quelques mépriſes de Baronius, du vivant du quel l'art de la critique n'étoit pas encore parvenu à ce degré de perfection où on le voit préſentement. L'infatigable Baronius s'exerça encore ſur d'autres ſujets, & on peut conſulter le catalogue qu'en a donné M. le comte *Mazzuchelli* (*h*). Dernierement le *P. Raimond Alberici* de l'oratoire de Rome, a publié trois volumes de *Lettres* & *Opuſcules* de cet annaliſte, dont il a encore écrit la vie avec la plus grande exactitude. Ici il ſuffira de dire que Baronius nâquit le 31 d'Octobre de l'an 1538 à Sore, ville de la Terre de Labour ſur les confins de la Campagne de Naples & de celle de Rome : que vers l'an 1560 il entra dans la congrégation de l'oratoire inſtituée par S. Philippe Neri à Rome : que ce

(*h*) Scrittori Ital. T. II. P. I. p. 387.

ſaint fondateur l'exhorta à entreprendre l'ouvrage des Annales, & enſuite lui renonça ſa charge de ſupérieur de la congrégation : qu'en 1596 Clément VIII créa Baronius cardinal & bibliothécaire du Vatican, & que ce digne prélat mourut le 30 de Juin de l'an 1607, laiſſant après ſoi le ſouvenir non ſeulement de ſa grande doctrine & de ſes travaux, mais encore de la pureté de ſes mœurs & de ſes vertus héroïques.

44. Actes des SS. par Lippoman

Les vies des SS. jettent un grand jour ſur l'Hiſtoire eccléſiaſtique. Les compilations qu'on en avoit pour la plupart étoient mauvaiſes & farcies d'abſurdités & d'anachroniſmes : c'étoit un cahos où perſonne n'oſoit plus pénétrer, & cependant on ſentoit la néceſſité de l'entrepriſe. Enfin le docte Louis Lippoman Vénitien, y mit la main. Il poſſédoit les langues ſavantes, étoit bon théologien, & avoit fait une étude particuliere de l'Hiſtoire de l'égliſe. D'ailleurs il n'étoit pas dépourvu de bon ſens & de jugement pour diſcerner le vrai du faux ; de ſorte qu'avec ces qualités il ſe trouva en état de faire je ne dirai pas abſolument un ouvrage parfait, mais infiniment meilleur que tout ce qu'on avoit fait juſqu'alors dans ce genre. Il compoſa donc un grand *Recueil latin des vies des SS.* en huit tomes, dont le dernier fut publié après la mort de l'auteur par *Jérôme Lippoman* ſon neveu. Cet ouvrage fut très-bien accueilli du public, & les PP. du concile de Trente l'approuverent unanimement.

Ces vies des SS. ne ſont pas le ſeul travail de Lippoman : nous en avons une grande quantité d'ouvrages, parmi leſquels eſt célebre une *Chaîne* ou *Compilation* de paſſages des interprêtes grecs & latins, ſur la *Geneſe*, ſur l'*Exode*, & ſur quelques *Pſeaumes* ; comme auſſi une belle *Expoſition du ſymbole des Apôtres*, & un livre italien qui porte le titre de *Confirmation de tous les dogmes catholiques.*

Louis Lippoman porté par ſon mérite devint

premierement évêque de Modon dans le Peloponneſe, en ſecond lieu de Verone, enfin de Bergame. Souvent il ſervit le ſaint ſiege en qualité de nonce, & il eut, n'étant qu'évêque, l'honneur de préſider au concile de Trente ſous Jules III (58).

§ III. *Philoſophie.*

Platon & ſon école avoient régné en Italie pendant le quinzieme ſiecle, à l'aide du crédit de l'illuſtre cardinal Beſſarion, de Côme & de Laurent de Medicis, de Jean Pic, de Ficin, du Politien, & de toute l'académie platonicienne de Florence. Mais rien n'eſt ſûr, rien n'eſt durable dans ce bas monde. Le trône de Platon qui ſembloit être poſé ſur des fondements inébranlables, fut renverſé par ce malheureux coup qui détruiſit l'académie de la nouvelle Athenes. Ariſtote qui ſeul avoit dominé l'eſpace de pluſieurs ſiecles & qui avoit dû céder pour un tems à ſon ancien maître, reprit encore une fois le deſſus & reparut triomphant dans les écoles philoſophiques & même dans celle de la théologie. Cependant Platon ne fut pas rejetté de tout le monde, & quoique la preſſe des philoſophes fût autour du péripate, l'académie ne reſta pas abſolument déſerte, comme on va voir. Enfin d'autres philoſophes las de ſuivre en écoliers tantôt l'un, tantôt l'autre de ces deux docteurs de l'ancienne Grece, ſecouerent le joug du préjugé & chercherent de nouvelles routes pour parvenir au ſanctuaire de la vérité philoſophique. S'ils n'eurent par le bonheur de l'atteindre, du moins ils l'entrevirent, & donnerent lieu aux découvertes que firent des philoſophes plus éclairés dans le ſiecle ſuivant. Je partagerai donc, ſuivant ce que je viens de dire, les philoſophes du ſeizieme ſiecle en trois claſſes, & je ne parle- 45

rai que de ceux qui ſemblent ſpécialement mériter qu'on en faſſe mention.

Philoſophes péripatéticiens.

46. On avoit juſqu'à ce jour étudié Ariſtote avec le ſecours des Arabes : leurs verſions, leurs commentaires & leurs réveries avoient été l'objet de l'occupation des péripatéticiens modernes, & les écoles d'Averroès & d'Avicenne avoient tenu lieu de licée pour les Européens. Nicolas Léonicus Toméo Vénitien, déſapprouvant cette méthode conſacrée par un long uſage, conſulta directement Ariſtote lui même, ſans paſſer par l'organe de ſes commentateurs, & s'attacha au texte original, comme à la ſource immédiate de la philoſophie péripatétique (59). La famille de Léonicus provenoit de l'Albanie : ſon maître dans les ſciences grecques fut *Démétre Calcondila*; Padoue, le théatre de ſon ſavoir; enfin ſa profeſſion celle de philoſophe & d'eccléſiaſtique. Lorſqu'il commença à pénétrer dans les recis du licée, il le trouva preſque déſert par rapport aux Italiens qui ne vénéroient que l'académie ; car étant né l'an 1456, il vivoit dans un tems où les philoſophes d'Italie n'élevoient des autels qu'à Platon. Léonicus ne mépriſa pas ce grand homme ni ſa ſecte, mais il trouva qu'on faiſoit tort au profond Ariſtote en le négligeant & même en parlant de ce philoſophe inſigne avec le dernier mépris. Il connut que le mal venoit de la barbarie & des viſions des commentateurs Saraſins, & il les abandonna pour ſe tenir à l'original. Il fut donc le premier Italien qui enſeigna & expliqua la philoſophie d'Ariſtote ſur le texte grec, ce qu'il fit dans l'univerſité de Padoue depuis l'an 1497 juſqu'à l'an 1531 qui fut le dernier de ſa vie. Léonicus traduiſit pluſieurs ouvrages d'Ariſtote & d'autres philoſophes grecs, y compris quelques platoniciens : il fit des *Dialogues*

Léonicus.

philoſophiques & moraux, & il s'exerça ſur pluſieurs ſujets d'érudition. Sa latinité eſt bonne; ſon ſtyle clair, & la philoſophie entre ſes mains n'a rien de barbare.

Pomponazzi.

On ne ſauroit pas faire le même éloge de Pierre Pomponazzi, dont les écrits obſcurs & groſſiers rebutent les lecteurs. Cependant Pomponazzi fut un philoſophe laborieux & profond, mais il eut le malheur de ne pas ſavoir s'exprimer. Il étoit un gentilhomme de Mantoue, & il nâquit l'an 1462. Profeſſeur de philoſophie à Padoue où il avoit fait ſes études, il y reſta juſqu'à ce que la ligue de Cambray diſperſa pour un tems l'univerſité. Alors il paſſa à Bologne où il occupa la chaire de philoſophie juſqu'à ſa mort, arrivée l'an 1524. Son corps porté à Mantoue fut dépoſé dans un tombeau magnifique dreſſé par le cardinal Hercules Gonzague dans l'égliſe de S. François. On voit ſur ce tombeau la ſtatue de Pomponazzi en bronze.

Ce philoſophe eut de fâcheuſes affaires à cauſe de ſon livre *de l'Immortalité de l'ame*, livre qu'on brûla à Veniſe comme contraire aux dogmes de la foi, contre lequel ſe leverent les philoſophes & les théologiens, & qui fit paſſer ſon auteur pour un homme ſans religion. Cependant Pomponazzi ne nie pas l'Immortalité de l'ame, mais il dit 1°. qu'Ariſtote n'a pas cru l'ame immortelle, 2°. qu'on ne peut pas prouver ce dogme par la raiſon naturelle, 3°. qu'on doit pourtant le croire, parce que l'égliſe l'enſeigne. Les ouvrages qui auroient dû, ce me ſemble, exciter plus d'adverſaires & brouiller l'auteur avec le ſaint office, ſont, un livre intitulé: *De naturalium effectuum admirandorum cauſis, ſeu de incantationibus*, & un autre *De fato, libero arbitrio, prædeſtinatione, & providentia.* Heureuſement pour Pomponazzi ces livres ne furent publiés que longtems après ſa mort, c'eſt-à-dire, en 1567 à Bâle, & ce qui en ſauva le nom & la mémoire

qui n'ont pas été flétris par l'inquiſition, c'eſt que ces mêmes ouvrages trouverent peu de lecteurs. Au reſte dans tous ſes écrits Pomponazzi ne ſe laiſſa pas gêner par la religion ; & néanmoins à force de ſe proteſter bon catholique & de ſoumettre ſes ouvrages au jugement de l'égliſe, il eut le bonheur malgré ſon incrédulité, de paſſer pour un vrai croyant.

47. Aug. Nifo. Un de ceux qui écrivirent avec plus de chaleur contre Pomponazzi fut Auguſtin Niſo de Seſſa dans la Terre de Labour, & originaire de Jopoli dans la Calabre. Il enſeigna la philoſophie d'Ariſtote dans les univerſités de Naples, de Padoue, de Rome, de Bologne, & de Piſe. Attiré à Salerne par le prince Ferdinand de S. Severino, il tint école de philoſophie dans cette ville où il mourut vers l'an 1538.

Niſo jouit dès ſon vivant d'une haute réputation. Léon X, ſous le pontificat du quel il fut profeſſeur à Rome, lui donna le titre de comte palatin & l'écuſſon des Medicis (60). Les univerſités & les princes ſemblerent diſputer à qui l'honoreroit davantage : & cependant les écrits de ce philoſophe, nombreux à la vérité, ſont, comme ceux de Pomponazzi, déſagréables à lire. Il illuſtra, diſons mieux, il obſcurcit par ſes *Commentaires* preſque toutes les œuvres d'Ariſtote : il compoſa des *Traités* ſur la médecine que quelquefois il pratiqua, ſur l'aſtronomie, ſur la morale, ſur la politique, ſur la réthorique & ſur pluſieurs autres ſujets. Le *P. Niceron* a donné le catalogue de tous les ouvrages d'Auguſtin Niſo (*i*). Deux livres, un *de Pulchro & Amore*, l'autre de *Re aulica*, décelent l'inclination exceſſive de l'auteur pour la galanterie. Un troiſieme *De Intellectu & Dæmonibus* le mit en grand danger d'être traité en hérétique, à cauſe de quel-

(*i*) Mémoires des hommes illuſt. T. XVIII. p. 63. &c.

ques réveries d'Averroès qu'il y ſoutenoit, entr'autres qu'il n'y a dans l'univers qu'une ſeule intelligence, & que les ſubſtances ſpirituelles font mouvoir les cieux, avec d'autres viſions de cette eſpece. Pierre Barozzi, évêque de Padoue, où Niſo encore jeune enſeignoit, s'interpoſa & lui fit corriger le livre, après en avoir ſupprimé la premiere édition. Ce fut alors que notre philoſophe écrivit contre Pomponazzi ſur l'Immortalité de l'ame, afin de montrer ſon zele & ſon catholiciſme.

Simon Portio.

Cette queſtion fut encore traitée par Simon Portio Napolitain, qui prit la défenſe de Pomponazzi dont il avoit été écolier, & publia à cet effet un livre intitulé *De Mente Humana*, ouvrage que pluſieurs qualifierent d'impie & plus digne d'un animal brute que d'un homme. Il eſt certain que dans ce livre l'auteur ne paroit pas accorder à l'ame le don de l'immortalité, & il eſt ſurprenant que ni les théologiens ni l'inquiſition ne ſe ſoient pas armés contre cette philoſophie. Portio fut profeſſeur à Piſe depuis l'an 1546 juſqu'à l'an 1552. Il eut une grande affluence d'auditeurs & il ſe fit un grand nom par ſes *Traités* ſur des ſujets phyſiques, moraux, naturels & médicinaux. Retourné à Naples, il y mourut l'an 1554.

Zabarella

La famille *Zabarella* de Padoue qui, dans les deux ſiecles précédents avoit produit des hommes inſignes, donna dans ce ſiecle à ſa patrie Jacques Zabarella, qui pendant l'eſpace de trente-trois à trente-quatre ans, c'eſt-à-dire depuis 1556 juſqu'à 1589, année de ſa mort, lut avec grand applaudiſſement la philoſophie d'Ariſtote dans l'univerſité de ſa ville natale. Sigiſmond Auguſte, roi de Pologne, fit de grandes inſtances pour l'attirer dans ſes états, mais ni la république de Veniſe ne voulut s'en priver, ni Zabarella lui même ne ſut jamais ſe réſoudre à quitter ſa patrie. Il publia pluſieurs *Traités péripatétiques*, & com-

menta la *logique* & la *dialectique* d'Ariſtote.

48. Strozzi. Cyriaque Strozzi, illuſtre gentilhomme de Florence, fut premierement profeſſeur en grec à Bologne, & en 1543 il paſſa à Piſe où pendant vingt-deux ans il expliqua la philoſophie du Péripate, & joignit à cette lecture celle d'Homere & d'autres auteurs grecs claſſiques. L'ouvrage par lequel Strozzi s'eſt rendu célebre ſont les *neuvieme* & *dixieme livres* qu'il a ſuppléés à la *politique d'Ariſtote*, livres qui s'étoient perdus & que cet homme habile ſuppléa en grec & en latin. Ce travail fut très-bien reçu par les ſavants, & le ſupplément de Cyriaque Strozzi ſe trouve dans preſque toutes les éditions qu'on a faites depuis ce jour de la politique d'Ariſtote. Strozzi vint à mourir l'an 1565.

Suivant les écrivains françois, le premier qui ait expliqué la philoſophie d'Ariſtote en grec & en latin dans l'univerſité de Paris, fut un Italien Vimercati appellé François Vimercati, nâtif de Milan. Il avoit été aggrégé à cette univerſité l'an 1540 (*k*), & peu après François I le deſtina à la lecture que je viens d'indiquer (*l*). Comme Vimercati pratiquoit auſſi la médecine, il eut en même tems l'honneur d'être médecin de la reine. L'an 1561 Vimercati étoit encore à Paris (*m*), mais il paſſa enſuite à l'univerſité de Turin ſur les preſſantes inſtances d'Emmanuel Philibert. Il mourut l'an 1570. *Argelati* a donné un long catalogue des ouvrages de ce philoſophe (*n*).

Cremonini. Il paroit que la queſtion ſur l'immortalité de l'ame étoit alors fort à la mode parmi les Péripatéticiens. Céſar Cremonini de Cento près de Bologne & Ferrare, enſeigna la philoſophie pre-

---

(*k*) Bulæus Hiſt. Gymn. Paris. Vol. VI. p. 934. (*l*) Guillard Hiſt. de François I. T. VII. p. 348. (*m*) Lazeri Miſcell. Coll. Rom. Vol. II. p. 2783. (*n*) Bibl. Script. Med. Vol. II. P. I. p. 1651.

mierement dans cette derniere ville, enſuite à Padoue où il devint l'oracle des philoſophes. Les ſavants le conſultoient ſur tout ce qui regardoit cette ſcience: pluſieurs princes voulurent avoir ſes déciſions, & les plus grands ſouverains ornerent leurs galeries du portrait de ce philoſophe ſi célebre. Il n'eſt pas aiſé de ſavoir d'où nâquit cette célébrité, car ſi on conſulte les écrits de Cremonini, on les trouvera obſcurs, embrouillés, d'un ſtyle barbare, & ſemblables aux écrits des autres Péripatéticiens de cet âge. Or quant à la queſtion de l'ame, ce philoſophe fut du ſentiment de Pomponazzi & de Portio, & il ſoutint que la raiſon ne pouvoit pas parvenir à prouver l'immortalité, & que ni Ariſtote, ni Alexandre d'Aphrodiſie que Cremonini mettoit au deſſus de tous les anciens ſectateurs du licée, n'avoient cru que l'ame fût immortelle. Il concluoit que cet article étoit un myſtere de la foi qu'il falloit vénérer & croire ſans ſe donner la peine inutile de l'expliquer. Cette concluſion adroite le ſauva des griffes des inquiſiteurs, quoiqu'il y eût des gens qui la prirent pour un artifice & ne manquerent pas de régaler le philoſophe des titres uſités d'impie & d'athée. Cremonini vécut pendant une partie du dix-ſeptieme ſiecle, puiſqu'il ne vint à mourir que l'an 1631, étant déjà octogenaire.

Brucker dans ſon *Hiſtoire critique philoſophique* a parlé de tous ces philoſophes Péripatéticiens & de pluſieurs autres que j'omets comme moins célebres. Il en a diligemment recueilli toutes les notices qu'il a pu trouver, & a eu la patience de donner des extraits de leurs ouvrages. On peut conſulter le quatrieme tome de ſa laborieuſe Hiſtoire.

Philoſophes platoniciens ou d'autres anciennes ſectes.

Tandis que la plupart des philoſophes rempliſ- 49.

ſoient le licée & ne reconnoiſſoient d'autre chef ni d'autre oracle qu'Ariſtote, un petit nombre de ſavants oſoient encore vénérer Platon, malgré la mode régnante, & ſe tenoient conſtamment attachés à l'académie.

De ce nombre fut un prince autant malheureux qu'il étoit digne d'un meilleur ſort, prince dont la vie fut un tiſſu d'adverſités, ſans qu'il méritât les coups de la fortune ennemie, & ſans que rien le pût détourner de ſon aſſiduité à l'étude de la philoſophie & d'autres parties de la littérature. Ce prince eſt Jean François Pic, comte ſouverain de la Mirandole, fils d'un frere du fameux *Jean Pic.* Il nâquit l'an 1570, & dès ſa jeuneſſe fut obligé de diſputer la ſouveraineté avec Louis Pic ſon frere qui, aſſiſté de Jean Jacques Trivulce, général des troupes françoiſes en Italie, & ſon beau pere, l'an 1502, chaſſa Jean François, & tint la domination juſqu'à l'an 1509 qu'il fut tué en combattant pour le pape & pour le duc de Ferrare contre les Vénitiens. La veuve de Louis ſe ſoutint dans la ſeigneurie à l'aide de ſon pere Trivulce & de la France; mais la rupture ſurvenue entre cette couronne & le pape, fit changer de face aux affaires. Jules II fit en perſonne le ſiege de la Mirandole où il y avoit garniſon françoiſe, força la place & y entra par la brèche le 21 de Janvier de l'an 1511, après quoi il en rendit la poſſeſſion à Jean François. Ce prince n'en jouit que peu de mois: les armes françoiſes ayant repris la ſupériorité, Trivulce aſſiegea le comte & le força de capituler & de céder la ſeigneurie à la veuve de Louis & à Galéot Pic, enfant de cette princeſſe. Ceci dura juſqu'à l'an 1513 que les malheurs de Louis XII & la protection de l'empereur Maximilien rétablirent Jean François Pic dans la poſſeſſion de ſes droits. Depuis ce tems il eut toujours à combattre contre les intrigues & les efforts de Galéot ſon neveu, & il fut obligé de faire trois fois le

Jean François Pic.

voyage d'Allemagne pour montrer à l'empereur & au roi des Romains ſon innocence & la juſtice de ſa cauſe. A la fin Galéot ayant pratiqué une conſpiration & eſcaladé la Mirandole la nuit du 15 d'Octobre de l'an 1533, parvint ſans bruit juſqu'au palais, fit main baſſe ſur la garde, & ayant pénétré dans l'appartement du prince ſon oncle, le maſſacra avec ſes fils, parents, amis, & courtiſans, ſans même épargner ni les étrangers ni les femmes.

Telle fut la fin d'un prince digne des plus grands éloges pour ſes vertus chrétiennes & morales, & que le monde littéraire regardoit avec la même admiration qu'on avoit eue pour la profonde doctrine du comte Jean Pic. Le cardinal *Sadolet* dit dans ſes épîtres, qu'il n'avoit jamais connu un prince qui ſut mieux que celui-ci, joindre la force à la raiſon, la puiſſance à la modeſtie, la religion aux armes, & la doctrine aux ſoins & à la ſageſſe du gouvernement. *Calcagnini* & *Gyraldi* qui eurent occaſion de le fréquenter (& le ſecond penſa être enveloppé dans le maſſacre du prince chez qui il étoit logé) en diſent des merveilles dans leurs ouvrages.

Il eſt incompréhenſible comment un homme à qui la diſſention, les guerres, les affaires politiques, les voyages, les viciſſitudes du ſort, & le ſoin du gouvernement, ſembloient ne devoir laiſſer un ſeul moment de loiſir, ait pu néanmoins travailler en genre de littérature, autant qu'on le voit par le catalogue que lui même a fait de ſes ouvrages dans une lettre adreſſée à Gyraldi, treize ans avant ſa mort, comme auſſi par la liſte qu'en a donnée le *P. Niceron*, par une autre faite à Bâle, & par pluſieurs autres écrits détachés qui ne ſont nommés dans aucun des catalogues & liſtes que je viens d'indiquer. Ces nombreux ouvrages roulent ſur toute ſorte de ſujets philoſophiques, théologiques, aſcétiques, moraux, &c. Il y a des poéſies latines,

des verſions du grec, des oraiſons, des épîtres, & des opuſcules de philologie. Les plus eſtimés ſont deux livres ſur l'*Etude de la philoſophie divine & humaine*, ſix qui contiennent l'*Examen de la vaine doctrine des Gentils & de la vraie diſcipline des chrétiens*, deux ſur la *prénotion des événements*, quatre ſur l'*amour de Dieu*. Tous ces livres ſont en latin & tous fondés ſur le platoniciſme le plus exquis & le mieux épuré. L'auteur combat fortement Ariſtote partout où il en trouve l'occaſion, & principalement dans l'*Examen de la vaine doctrine des Gentils*. *Brucker* eſt dans le ſentiment de *Paul Jove*, que Jean François eſt moins profond & moins docte que ſon oncle. Cela ſe peut bien; mais il eſt vrai auſſi qu'il n'a ni la ſubtilité trop recherchée, ni les énigmes, ni le penchant vers les réveries des Rabins qu'eut malheureuſement Jean Pic.

50. François George.

Ce penchant pour les viſions caballiſtiques & un fanatiſme outré pour la philoſophie de Platon, furent le partage d'un cordelier vénitien, appellé frere François George, d'ailleurs homme d'eſprit & de génie, philoſophe ſubtil & théologien raiſonnable. Il étoit noble de Veniſe, & nâquit en 1460. A vingt ans il endoſſa le capuchon de S. François; il fut revêtu de pluſieurs charges conſidérables dans ſon ordre, non tant à cauſe de ſa naiſſance que de ſon mérite perſonnel, & mourut octogenaire l'an 1540. Il s'étoit adonné à pluſieurs ſciences; il s'entendoit même en architecture, & paſſoit pour bon connoiſſeur dans tous les beaux arts. On a un échantillon de ce qu'il valoit en théologie & dans les canons, car dans la grande diſpute ſi l'on devoit accorder ou non au roi Henri VIII d'Angleterre la faculté de répudier la reine ſa femme, frere George fut pour l'affirmative, & publia un ouvrage à ce ſujet. Rome embraſſa le ſentiment contraire, & ne tarda pas à s'en répentir (61). Pour ce qui eſt de la philoſophie, François George fut plato-

nicien de cœur & d'eſprit, mais dans cette philoſophie il rechercha ce qu'il y avoit de plus obſcur & de plus énigmatique, eſpérant d'y trouver des myſteres inconnus au reſte des mortels, folie qui peu-à-peu l'amena, comme Jean Pic, à s'alambiquer le cerveau ſur l'étude de la cabale. L'intention de François George étoit de concilier Platon avec la cabale, & l'un & l'autre avec la Bible, penſée ſi creuſe & ſi abſurde que je ne crois pas qu'elle eût tombé juſqu'à ce jour dans l'eſprit de perſonne. Après des peines infinies & après la perte irréparable d'un tems précieux, il publia un ouvrage intitulé *De harmonia mundi totius cantica tria* (trois cantiques ſur l'harmonie de l'univers). Comme il s'agit dans ce livre de mettre d'accord les écrivains inſpirés, Platon & les cabaliſtes, on peut ſe figurer quel mélange biſarre ou plutôt quel cahos inexplicable doit réſulter d'un compoſé ſi ridicule & ſi étrange. Et cependant le laborieux *Brucker* a eu la patience d'en faire un extrait que les curieux peuvent conſulter (*o*). A cet ouvrage frere François George en ajouta un ſecond ſur le même goût, intitulé *Problemata in ſanctam ſcripturam.* Ces deux livres furent imprimés à Veniſe, le premier en 1525, le ſecond en 1536. L'un & l'autre furent réimprimés pluſieurs fois, traduits en diverſes langues, défendus par la congrégation de l'*Index*, & réfutés par des ſavants, & tout cela prouve combien on étoit peu avancé en matiere de philoſophie, puiſque de pareils ouvrages ne méritoient ni d'être combattus, ni prohibés, ni traduits, ni même imprimés.

Paſſons à un autre philoſophe d'un plus grand nom, qui dans un ſiecle plus éclairé en matiere de philoſophie, auroit pu être le créateur de quelque bon ſyſtême.

(*o*) Hiſt. Crit. Philoſ. Vol. IV. p. 60.

51. Patrizi. François Patrizi nâquit l'an 1529 dans la petite iſle de Cherſo qui eſt jointe par un pont à celle d'Oſero, toutes les deux étant ſituées entre les côtes de l'Italie & de la Dalmatie, & ſoumiſes aux Vénitiens. Patrizi étudia à Padoue, & dès l'an 1553 il fit imprimer à Veniſe quelques *Traités* ſcientifiques. Tourmenté par des affections hypocondriaques il prit le parti de voyager, & pluſieurs fois il navigea vers l'iſle de Chypre. Il paroit par quelques paſſages de ſes écrits qu'il s'étoit fixé dans cette iſle, qu'il ſe trouva à la conquête que les Turcs en firent ſur les Vénitiens dans les années 1570 & 1571, & qu'il y perdit ſes livres & une partie de ſes biens. De retour en Europe il voyagea en France & en Eſpagne, & il auroit parcouru d'autres pays, ſi Alfonſe II duc de Ferrare, n'avoit mis fin à ſes courſes en lui aſſignant la chaire de philoſophie dans l'univerſité de cette ville. Patrizi l'occupa l'eſpace de quatorze ans, juſqu'à ce que Clément VIII à peine élu pape, le demanda au duc & le fit aller à Rome pour expliquer dans la ſapience (62), la philoſophie de Platon. On vit alors combien eſt grande la force du préjugé & de l'uſage: des prélats, des théologiens & le cardinal Bellarmin lui même, remontrerent au pontife que la ſeule philoſophie d'Ariſtote étoit la plus conforme à la religion chrétienne, & que celle de Platon trop éloignée de la véritable foi, étoit par conſéquent dangereuſe (63). Le ſage pontife rit de ces remontrances, & Patrizi enſeigna le platoniciſme juſqu'à l'an 1597 qui fut celui de ſa mort.

Ce philoſophe littérateur a laiſſé un grand nombre d'ouvrages, mais je ne parlerai ici que de ceux qui appartiennent à la philoſophie. Ses *Diſcuſſiones peripateticæ* rempliſſent quatre volumes imprimés à Bâle l'an 1581. Dans le premier Patrizi rapporte la vie d'Ariſtote, mœurs, ſentiments & ouvrages, le tout avec beaucoup d'érudition

d'érudition & de critique judicieuſe. Dans les trois autres volumes il fait une guerre ſanglante à ſon héros & à ſa ſecte qu'il culbute & dont il renverſe la doctrine, les préceptes & les maximes, faiſant voir combien les Péripatéticiens ſe ſont éloignés de la vérité; en quoi il ne rejette pas tant la faute ſur leur chef, que ſur l'altération & la dépravation prodigieuſe que ſes écrits ont ſouffertes.

Si François Patrizi s'étoit tenu à cette eſpece de combat, ſa gloire ſeroit entiere: mais il ſe fit du tort en s'aviſant de créer une nouvelle philoſophie pour mieux détruire l'ariſtotelique. Celle de Platon avoit les qualités requiſes pour cet effet, pourvu qu'elle fût améliorée, perfectionnée par des changements eſſentiels, & miſe dans un jour tout nouveau. Patrizi ſe mit donc à bâtir ſur les fondements du platoniciſme une philoſophie à ſa mode, ce qu'il fit au moyen d'un grand ouvrage intitulé *Nova de univerſis philoſophia*, & diviſée en quatre parties. La lumiere & tout ce qui en eſt du reſſort, entre dans la premiere partie: l'auteur développe les principes des choſes dans la ſeconde: l'ame eſt le ſujet de la troiſieme: enfin la quatrieme roule ſur le monde entier. La verſion de quelques œuvres attribuées à *Zoroaſtre*, *Triſmegiſte* & *Aſclepie*, & des petits traités analogues, ſervent de pendant à ce volumineux ouvrage. Toute cette philoſophie dont *Brucker* a donné le précis (*p*) eſt un amas de ſubtilités & de viſions d'où ſortent de tems à autre des traits de lumiere qui montrent dans le lointain des routes nouvelles par où l'on peut parvenir à de grandes vérités.

Patrizi étoit un obſervateur diligent de la nature: on trouve dans quelques endroits de ſes ouvrages les remarques juſtes & neuves qu'il fit

(*p*) Ibid. p. 425 & dans le ſupplément p. 754.

pendant ſes voyages ſur la lumiere, ſur les marées, ſur les qualités des eaux marines & ſur pluſieurs points phyſiques, aſtronomiques & météorologiques. Dans ſes *Diſcuſſions* Patrizi releve quelques opinions des anciens échappées totalement aux modernes, & que d'autres, après ce philoſophe ont mieux éclaircies. La différence du ſexe dans les plantes eſt manifeſtement indiquée dans le même ouvrage. Une autre opinion autant neuve que ſinguliere de ce philoſophe, eſt celle là même dont on attribue l'invention au philoſophe Anglois *Burnet*. On connoît l'étrange ſyſtême que cet auteur a développé dans ſa *Telluris theoria ſacra*, publiée pour la premiere fois à Londres l'an 1681. Burnet y dit que la terre étoit au commencement un globe plan & uni, n'ayant ni montagnes, ni mers, ni lacs, ni rivieres, les eaux étant toutes renfermées dans l'intérieur de ce globe, d'où elles envoyoient à la ſuperficie l'humidité qu'il falloit pour la nourriture des productions. Dieu fit ſortir ces eaux lors du déluge univerſel, & alors ſe formerent ces inégalités & ce mélange d'eau, de hauts lieux & de bas qu'on voit ſur notre globe. Tout cela avoit été imaginé & dit cent ans auparavant par François Patrizi, dans un livre tout-à fait étranger à la philoſophie, c'eſt-à-dire, dans le premier de ſes *Dialogues ſur la rhétorique* (64). L'auteur introduit un vieux Ethyopien qui voyagea en Eſpagne où ayant trouvé le ſavant comte *Balthaſſar de Caſtillon*, il s'entretient avec lui & expoſe cette théorie de la terre tirée, à ce qu'il dit, de certaines *Annales Ethyopiques* extrêmement anciennes. De toutes ces particularités on voit que Patrizi en d'autres tems, avec d'autres ſecours, & un peu plus d'art & de patience à digérer les matieres, auroit pu être un des créateurs de la nouvelle philoſophie. Mais il ne fut pas le ſeul, & nous en verrons d'au-

tres non moins ingénieux dans cette même section.

52. Téleſio. Sur pluſieurs points Patrizi ſuivit un philoſophe ſon contemporain & ſon ami, appellé Bernardin Téleſio, nâtif de Coſence dans le royaume de Naples. Cet homme peu ſatisfait de Platon & encore moins d'Ariſtote, s'aviſa de reſſuſciter la philoſophie de Parmenides qui réduiſoit toute la nature à deux principes, le chaud & le froid: Téleſio y ajouta un troiſieme principe, ſavoir la matiere ſur laquelle les deux premiers opérent. Suivant cette philoſophie la cauſe productrice de tous les corps ſublunaires a été le froid, & celle des corps céleſtes la chaleur: tous les phénomenes de la nature dérivent de l'activité, fécondité & contraſte de ces deux principes contraires. Téleſio expoſa ce ſyſtême dans un ouvrage qu'il intitula *De rerum natura juſta propria principia.* Il en donna premierement un eſſai en deux livres l'an 1565, & longtems après, c'eſt-à-dire, en 1586, il publia à Naples l'ouvrage entier en neuf livres. Différents Traités de ce même auteur ſur *les météores*, *ſur les tremblements de terre*, ſur *la mer*, ſur *les couleurs*, & autres opuſcules publiés après la mort de Téleſio, ſont tous dirigés à confirmer le ſyſtême parmenidien. Tant qu'il s'agit de combattre Ariſtote, notre philoſophe Coſentin ſe tira bien d'affaire; mais il ne fut pas ſi heureux quand il fallut établir & prouver ſes aſſertions & celles de Parmenide. Ainſi le célebre *Bacon* a très-bien dit que Téleſio étoit plus fait pour détruire que pour bâtir (*q*). Cependant il lui rend juſtice dans un autre endroit (*r*) en diſant que ce même Téleſio aimoit & cherchoit la vérité, qu'il a été fort utile aux ſciences, qu'il a découvert & refuté

(*q*) Préface à l'Hiſtoire des Vents.
(*r*) Livre de Principiis atque originibus.

pluſieurs erreurs, & qu'il a été le premier reſtaurateur de la philoſophie.

Bernardin Teleſio étoit né en 1508. Il fit à Milan le cours des études; enſuite étant à Rome, il ſouffrit infiniment pendant le ſac de cette ville, ayant été dépouillé de tout, tourmenté & jetté dans un affreux cachot d'où il fut tiré par la protection de Martirano qui avoit été ſecretaire de Charles de Bourbon. Il ſe refugia à Padoue, & ce fut là qu'il ſe plongea tout entier dans l'étude de la philoſophie. Retourné à Rome il acquit l'eſtime de Pie IV, au point que ce pape lui offrit l'archevêché de Coſence. Teleſio qui ne ſe ſentoit pas de vocation pour la vie eccléſiaſtique, obtint cette prélature pour Thomas ſon frere; & pour lui s'étant retiré dans ſa patrie auprès du nouveau archevêque, ſe maria & continua tranquillement ſes occupations philoſophiques. Il fonda auſſi à Coſence une académie philoſopho-littéraire. Les contradictions qu'il eut à eſſuyer de la part des péripateticiens furent ſans nombre, & comme ſon amour propre & ſa ſenſibilité étoient plus forts que ſa conſtance philoſophique, ces contradictions animées lui firent paſſer des jours amers. Lui & Patrizi penſerent devenir les victimes de la haine ſcholaſtique: tous les jours la foule des ſectateurs d'Ariſtote les accabloit de libelles & d'invectives. Mais l'un & l'autre ſurent bravement ſe défendre: l'un & l'autre eurent des amis & des champions qui entrerent en lice pour les ſoutenir. Teleſio mourut dans ſa patrie l'an 1588 à l'âge de quatre vingt ans.

Philoſophes indépendants.

53. Ariſtote, Platon, Parmenide furent les maîtres que la plupart des philoſophes Italiens du ſeizieme ſiecle ſe choiſirent. Mais une couple d'hommes plus hardis, dédaignant cette eſpece de ſervitude, refuſerent de ſuivre d'autre guide que leur

propre ſens qui les trompa en beaucoup de choſes, mais qui en pluſieurs autres leur indiqua ces grandes vérités que dans le ſiecle ſuivant des philoſophes plus profonds & plus heureux découvrirent clairement & expliquerent. Cette couple d'indépendans furent Cardan & Bruno, deux hommes vraiment ſinguliers, dont je vais parler avec toute la briéveté poſſible.

Cardan.

Jérôme Cardan de Pavie, mais qui affectoit de ſe dire Milanois parce que ſa famille étoit de cette ville, vint au monde l'an 1501. Fazio Cardan ſon pere, étoit juriſconſulte, médecin & aſtrologue, il donna à ſon fils les premieres idées des ſciences qu'il profeſſoit, & s'il n'eut pas la ſatiſfaction d'en faire un homme de loix, il en fit du moins un médecin habile & en même tems le plus fou des aſtrologues. Quant à la philoſophie, le jeune Cardan l'étudia à Pavie & à Padoue, & paſſa un tems à la campagne du territoire Padouan, s'occupant jour & nuit de ſes méditations philoſophiques. En 1533 il obtint la chaire des mathématiques à Milan, & dix ans plus tard il fut transféré à celle de médecine. Il refuſa la gracieuſe invitation que Fréderic roi de Dannemarc lui fit par le moyen de l'inſigne anatomiſte *Véſalius* l'an 1547, & la raiſon fut que Cardan n'aimoit ni le climat ni la religion de Dannemarc. Il ne refuſa pas également l'archevêque de S. André, primat d'Ecoſſe, qui ne trouvant aucun ſoulagement à ſes infirmités, fit venir Cardan d'Italie l'an 1550, & la cure ayant été heureuſe, il le renvoya avec de grands préſents. Les Ecoſſois ſouhaitoient de le retenir: le roi de France voulut en faire ſon médecin; mais Cardan remercia le roi, réſiſta aux prieres des Ecoſſois & retourna en Italie. En 1559 il paſſa à l'univerſité de Pavie où il étoit né, & trois ans après recherché & prié par ceux de Bologne, il alla enſeigner la philoſophie & la médecine dans l'univerſité de cette ville. Enfin l'an 1571 il fut appellé à Rome par le pape

Pie V, & ce fut là qu'il vint à mourir l'an 1576. On a dit que cet homme ſingulier qui affectoit de paſſer pour un aſtrologue infaillible, ſe laiſſa mourir de faim pour faire juſtement tomber ſa mort dans le jour qu'il avoit prédit (65). Cette anecdote eſt fauſſe, car dans la vie de Cardan écrite par lui-même, il dit qu'il ne ſavoit pas bien s'il mourroit le 23 de Juillet de l'an 1571, ou le 5 Décembre de l'an 1573: malheureuſement pour l'aſtrologie il manqua l'une & l'autre de ces deux dates, & il mourut le 21 de Septembre de l'an 1576.

Sa philoſophie.

Je ne veux pas conſidérer ici Cardan ni comme médecin, ni comme mathématicien, ni comme aſtrologue, caractere qu'il porta juſqu'à la derniere folie, mais ſeulement comme philoſophe. Les ouvrages dans leſquels il parvint tel plus que dans les autres, ſont celui *De ſubtilitate* & celui *De varietate rerum*. L'auteur n'a pas expoſé dans ces deux livres un ſyſtême ſuivi & fixe, car il n'en avoit point; mais il fait voir le philoſophe qui cherche la nouveauté, qui évite les ſentiers battus, qui en ouvre de nouveaux, ſûrs ou trompeurs, cela n'importe, & qui ne veut abſolument d'autre guide que ſon imagination. Selon lui la matiere, la forme & l'eſprit, ſont les trois principes univerſels: les éléments ſont auſſi trois, puiſque Cardan exclut le feu de ce nombre: la lune & les étoiles ont une lumiere à elle outre celle que le ſoleil leur communique: les cométes ſont des globes éclairés par cet aſtre: l'air ſe changeant en pluie & en neige, forme les rivieres: les plantes ne ſont ſeulement pas végétales, elles ont leurs ſenſations & affections: l'ame de l'homme & celle de la brute eſt la même: toute la différence conſiſte en ce que l'homme en eſt pénétré & produit les opérations humaines, au lieu qu'elle ne fait qu'environner l'animal brute qui par cette raiſon reſte totalement au deſſous de l'homme. Ces opinions & d'autres moins impor-

tantes ſont expoſées tantôt avec beaucoup de clarté & d'un ſtyle agréable & méthodique, tantôt d'une maniere tout à fait embrouillée & obſcure. La diction eſt pure dans un endroit, barbare dans un autre : vous croyez ſuivre quelquefois un maître de vue & vous trouvez qu'il eſt allé s'embarraſſer dans un fatras de ſubſtilités auxquelles on ne ſauroit rien entendre, ou que chemin faiſant il s'eſt égaré au milieu d'une foule de digreſſions inutiles & ſi longues, que vous ne retrouvez plus ni lui ni ſon ſujet.

Cette inégalité choquante qu'on apperçoit dans les écrits philoſophiques de Cardan, provenoit de l'inégalité du caractere de l'auteur. En effet on lui trouvoit infiniment d'eſprit & une pénétration extraordinaire, mais le tout mal réglé & corrompu par des folies & des caprices. Hardi & courageux en cent occaſions, il ſe livroit en cent autres à des terreurs paniques & à toute la foibleſſe de la ſuperſtition. Il mépriſoit les richeſſes, non ſeulement en paroles, comme tant d'autres, mais en effet : mais il crioit tout haut & ſe plaignoit amérement d'abord qu'il lui manquoit quelque choſe. Quelquefois perſonne ne le ſurpaſſoit dans la piété, quelquefois on étoit tenté de le prendre pour un homme ſans religion. En un mot Jérôme Cardan faiſant parade des vertus & des vices les plus oppoſés, étoit réellement un compoſé biſarre de contradictions. Il paroit que lui-même ſe plaiſoit à cette inégalité & affectoit cet étrange caractere, voulant que perſonne ne l'ignorât ; car dans ſa vie il reléve expreſſément ſa propre inconſéquence, & une fois il dit plus de bien de ſoi-même que n'en pourroit dire le panégyriſte le plus outré, & une autre il en dit plus de mal que n'en ſauroit inventer l'ennemi le plus acharné. De là vient que Cardan eſt dépeint par les uns comme un perſonnage rempli de religion, de ſcience & de vertu, & par les autres comme un libertin, un ignorant & un athée. Ces jugements ſi contraires

Son caractere.

proviennent de ſes paroles & de ſes actions ; puiſqu'il eſt impoſſible que tout le monde porte un jugement égal d'un homme entêté de l'aſtrologie judiciaire, ajoutant une foi entiere aux réves, qui croyoit voir des ſpectres, qui, comme Socrate, diſoit avoir à ſes côtés un génie qui l'avertiſſoit des dangers auxquels il étoit expoſé, qui enfin donnoit toutes les marques d'une véritable folie ; & qui en même tems a été un des ſavants le plus profonds qui aient paru depuis la renaiſſance des lettres. Il n'y a preſque pas de ſcience que Cardan ait ignorée, ſur laquelle il n'ait écrit, & où il n'ait fait quelque découverte utile. Le recueil de ſes ouvrages publié à Lyon en 1663 remplit dix bons volumes in-folio, & cependant il n'y a pas tout, car *Argelati* dans ſes *Ecrivains Milanois* fait mention d'un bon nombre d'autres ouvrages qui exiſtent en manuſcrit, & de pluſieurs qui ont péri. Il ne faut pas omettre que le célebre livre *De ſubtilitate*, mit Cardan aux mains avec *Jules Céſar Scaliger* qui pour le refuter compoſa les *Exercitationes Eſoteriques in Cardanum.* Celui-ci répondit par une courte apologie remplie de bon ſens, & dans laquelle il ſemble voir un géant qui en badinant repouſſe un miſérable nain qui oſe l'attaquer. Les matieres philoſophiques dont il s'agiſſoit, n'étoient pas du reſſort de Scaliger qui attaqua Cardan pour ſe faire un nom, & tomba en cent fois plus de mépriſes que n'étoient celles qu'il vouloit relever dans les écrits de ſon adverſaire.

54. Bruno. Le ſecond philoſophe dont j'ai à parler, n'eut pas moins d'eſprit ni moins d'intelligence que Cardan : il auroit même pu fonder une nouvelle ſecte ou école de philoſophie, s'il avoit ſu modérer & régler ſon talent, ſe faire une méthode, diriger ſes conceptions, & mettre un frein à ſa phantaiſie ainſi qu'à ſa conduite & à ſes mœurs dont le déréglement l'amena à une fin malheureuſe & terrible. Jordan Bruno, né à Nole dans le royaume de Naples, avoit été formé par la nature pour

être un grand philoſophe. Ceci eſt ſi vrai, que *Bayle* dans ſon Dictionnaire (*f*), *Brucker* dans ſon Hiſtoire philoſophique (*t*), *Mr. Clément* dans ſa Bibliotheque curieuſe (*u*), le *P. Niceron* dans ſes Mémoires des hommes illuſtres (*v*), le *Comte Mazzuchelli* dans ſes Ecrivains Italiens (*x*), avouent tous unanimement que dans les ouvrages de Bruno on apperçoit les germes de toutes les opinions & ſyſtèmes qui depuis ont été enſeignés & publiés. Il y a les tourbillons de *Deſcartes* & les globes qui tournent autour de leur centre ; les atomes de *Gaſſendi*, l'optimiſme de *Leibnitz* & tout le ſyſtème de *Copernick* avec les conſéquences qui en dérivent en aſtronomie & en phyſique. Ces grandes découvertes qui auroient dû faire de l'ingénieux Jordan Bruno le chef & le pere de la moderne philoſophie, ſi elles avoient été bien & méthodiquement digérées & expoſées, ſe trouvent malheureuſement abſorbées dans un fatras d'inutilités, dans un verbiage accablant & dans la barbarie d'une diction preſque inintelligible. Un homme qui ſavoit tout, & qui à l'aide de ſa pénétration & de ſon bon ſens pouvoit découvrir & expliquer les ſecrets de la nature, un tel homme, dis-je, eſt à plaindre d'avoir ſi mal écrit, de s'être perdu, comme on le voit dans quelques uns de ſes ouvrages, après les abſurdités de la cabale & les réveries des alchymiſtes, & plus encore de s'être laiſſé pervertir par ſon libertinage & par ſon irréligion, juſqu'à mener une vie errante & à s'attirer une mort cruelle & honteuſe.

Il avoit été dominicain, ſuivant que l'aſſure *Gaſpar Scioppius* qui a écrit l'hiſtoire de ce malheureux philoſophe, & qui l'avoit fort bien connu. Les PP. *Quetif* & *Echard* le nient, & je n'en ſuis pas ſurpris, puiſque ce religieux ne fit

(*f*) Article *Bruno*. (*t*) Vol. V. p. 12 &c. (*u*) T. V. p. 200 &c. (*v*) T. XVII. (*x*) Tom. IV. P. IV. p. 2187.

pas honneur à ſon ordre. L'an 1580 Bruno jetta le froc & s'enfuit à Geneve, échappant ainſi à l'inquiſition qui le pourſuivoit pour avoir fait entendre qu'il ne croyoit pas la tranſubſtantiation, ni la virginité de la mere de Dieu. A Geneve il ne fut pas ſatisfait de la religion de Calvin, & il en dit ſon ſentiment avec tant de franchiſe qu'au bout de deux il ſe fit bannir. Il alla en France, & ayant parcouru quelques provinces de ce royaume, il ſe fixa à Paris & y fut nommé profeſſeur extraordinaire en philoſophie. La guerre qu'il déclara aux péripateticiens, lui ſuſcita des ennemis : ſes ſentiments en matiere de religion & ſes mœurs corrompues lui en firent de plus grands. Pendant quatre ans qu'il fut à Paris, il fit deux voyages en Angleterre où il acquit la protection du chevalier Philippe Sidney, & de Michel de Caſtelnau, ambaſſadeur de France. Ayant quitté Paris il paſſa en Allemagne, alla en Saxe, & s'arrêta pendant deux ans à Wittemberg où il fit profeſſion de lutheraniſme. L'an 1589 il étoit à Helmſtedt, & y prononça l'oraiſon funébre de Jules, duc de Brunſwich. En 1591 il quitta ce pays, & on ignore dans quelles contrées il traîna ſon inconſtance, ſon libertinage & ſa doctrine. Enfin ſon malheureux ſort lui fit remettre le pied en Italie; & d'abord il fut arrêté à Veniſe & tranſporté à Rome où Clément VIII fit commencer ſon procès. Convaincu d'apoſtaſie & d'héréſie, tantôt il promettoit de ſe retracter, tantôt il tâchoit de ſe défendre, tantôt il demandoit du tems pour ſe déterminer. De cette maniere il traîna ſa cauſe pendant deux ans, au bout deſquels il fut dégradé de la prêtriſe & condamné au feu. La ſentence fut ſuſpendue pendant huit jours, parce qu'on vouloit ſauver, s'il étoit poſſible un tel ſavant; mais ce délai ne ſervit qu'à rendre ce malheureux plus obſtiné à la vue du châtiment, de façon qu'il fut brûlé vif comme apoſtat, impie & athée, le 17 de Février de l'an 1600. Voilà quelle fut la fin

d'un homme qui auroit pu devenir la lumiere de la philoſophie & un des plus beaux ornements de ſa nation, s'il avoit eu autant de prudence qu'il eut de génie, & s'il avoit ſu mieux penſer, mieux écrire & mieux vivre.

A ces deux philoſophes j'ajouterai un troiſieme qui dans une partie eſſentielle de la philoſophie, c'eſt-à-dire, dans la logique fût preſque créateur. On ſait combien cette ſcience eſt néceſſaire pour connoître & faire uſage de nos idées, pour raiſonner juſte, & pour atteindre, autant que poſſible la vérité. On avoit beaucoup écrit ſur cette matiere, mais toujours en répétant ce qu'en avoient dit les anciens, & en embrouillant leurs penſées & préceptes au lieu de les éclaircir. Acontio. Ce Jacques Acontio de Trente, dont j'ai parlé au ſujet des Italiens rebelles à la religion catholique, fut le premier à former une nouvelle méthode & à marcher par un nouveau chemin à la connoiſſance du vrai dans cette matiere. Son livre *de Methodo* ou *de la bonne maniere d'étudier & d'enſeigner les ſciences*, eſt un traité complet de logique où l'auteur prenant une route entierement oppoſée à celle des ſcholaſtiques, montre comment & avec quel ordre on acquiert les connoiſſances, comme tout doit être défini, & par quels degrés on paſſe d'une découverte de la vérité à une autre. Ce traité eſt compoſé avec netteté, ordre & élégance, tout y eſt clair & corroboré par des exemples, des réflexions, & par une belle juſteſſe de raiſonnement. En un mot on n'avoit pas eu juſqu'à ce jour un pareil traité de logique. Il fut publié à Bâle l'an 1558. Dans un petit ouvrage en forme de lettre adreſſée à *Jean Wolffius*, Acontio parle *ſur la maniere de compoſer des livres.* Parmi les beaux préceptes & les réflexions ſolides qu'on y trouve, l'auteur pronoſtique les heureux progrès que la philoſophie alloit faire en Europe. Il y dit entr'autres que quoiqu'il vécût dans un ſiecle fort éclairé, il prévoyoit qu'en matiere de philoſo-

55.

phie le ſiecle ſuivant ſeroit encore plus heureux, & la lumiere philoſophique ſe répandroit ſur le monde ſavant; en quoi Jacques Acontio devina très juſte.

§. IV. *Aſtronomie, mathématiques.*

56. La ſcience de l'aſtronomie fit pendant le ſeizieme ſiecle, des progrès ſenſibles : la reformation du calendrier faite par ordre de Grégoire XIII, en eſt une preuve évidente. Depuis longtems on ſe plaignoit de ce que le calendrier adopté par l'égliſe lors du premier concile de Nicée (65) n'étoit pas exact, parce que dans la fauſſe ſuppoſition que le cours du ſoleil répondoit à 365 jours 6 heures préciſes, & que dix neuf ans ſolaires équivaloient à 235 lunaiſons; ces deux mépriſes avoient été cauſe qu'après pluſieurs ſiecles l'équinoxe de Mars avoit retrocedé de dix jours, & chaque nouvelle lune anticipoit de quatre jours ſur le calendrier la lunaiſon effective. A la vue de ce déſordre, Sixte IV avoit conçu l'idée d'y apporter le reméde : à cet effet il avoit invité à Rome le célebre *Régiomontanus*; mais la mort de cet aſtronome & celle du pape firent évanouir le projet. L'aſtronomie étant de plus en plus cultivée pendant le ſeizieme ſiecle, pluſieurs ſavants d'endeça & d'au-delà des monts écrivirent ſur la néceſſité d'une correction. Parmi les Italiens on compte Pierre Pilati de Verone, Baſile Lapi Florentin de l'ordre de Citaux, Raggi & Dulciati auſſi Florentins, Jean Toloſani dominicain de Colle en Toſcane, Julien Riſtori carme, Philippe Fantoni Camaldule. *Mr. l'abbé Ximenes* parle avec exactitude des ouvrages, plans & projets de ces aſtronomes (*a*).

Reformation du Calendrier.

Enfin la correction s'exécuta ſous Grégoire

(*a*) Introduzione al Gnomone Fiorentino. p. 102.

XIII & par ſon ordre, & le projet qu'on embraſſa & qu'on mit en œuvre, vint du fond de l'Italie. Louis Lilio Calabrois en fut l'auteur. On s'eſt trompé quand on l'a pris pour Veronois ou pour Romain. Le marquis *Maffei* lui-même, tout intéreſſé qu'il étoit à l'honneur de Verone ſa patrie, avoue que Louis Lilio étoit de Calabre (*b*). Mais on ignore dans quel endroit de cette province il nâquit, & ſans le projet en queſtion, on ignoreroit même qu'un aſtronome ſi habile eût exiſté. Le projet étoit de retrancher dix jours de l'an 1582, pour faire tomber les équinoxes dans leur juſte point, de ſupprimer l'année biſſextile à la fin de chaque ſiecle, excepté le quatrieme, d'ailleurs de la conſerver, hors de ce cas, tous les quatre ans comme auparavant. On prétend que Louis Lilio inventa encore l'épacte pour les lunaiſons; mais le même *Ximenez* a démontré qu'elle exiſtoit déjà, & que ſeulement on introduiſit l'équation du cycle lunaire de 19 ans, nouveauté par laquelle on accommoda l'année lunaire à l'année ſolaire. On ne ſait pas ſi cette invention fut de Louis Lilio.

Prévenu par la mort, ce brave aſtronome n'eut pas la ſatisfaction d'offrir ſon projet au pontife. Ce fut *Antoine* frere de Louis, qui eut cet honneur. Grégoire députa une congrégation pour examiner ce plan. Elle étoit compoſée de ce qu'il y avoit de meilleur à Rome en fait d'aſtronomie, tant Italiens qu'étrangers; on conſulta les abſents les plus célebres, & enfin le projet de Louis Lilio, à quelques petits changements près, reçut l'approbation des députés, & fut mis en exécution par le retranchement de dix jours du mois d'Octobre de l'an 1582. L'on ſait que par une prévention ridicule, les proteſtants refuſerent d'accepter le nouveau calendrier, parce qu'il provenoit des

(*b*) Verona Illuſtrata. P. II. p. 293.

ſoins & de l'autorité d'un pape ; mais dans la ſuite tout le monde s'y eſt conformé, ſi on en excepte les Grecs & les Ruſſes.

57. Entre les aſtronomes députés par le pontife, je ne parlerai ni du jéſuite *Chriſtophle Clavius* Allemand, ni du jacobin *Alfonſe Ciaconius* Eſpagnol, parce qu'ils n'appartiennent pas à cette hiſtoire. J'omettrai encore le cardinal *Sirlet* dont j'ai fait mention ailleurs, & le prélat *Vincent Laureo* de Tropea en Calabre, évêque de Mondovi, enſuite de Pérouſe, & qui l'an 1583 fut créé cardinal (67).

Le P. Danti. Mais il ne faut pas omettre le P. Ignace Danti, dominicain de Pérouſe, qui eut une grande part à la correction. Danti eut l'honneur d'être mathématicien du grand duc Côme premier qui l'eſtima & le chérit. Il laiſſa à Florence un illuſtre monument de ſon ſavoir dans le cadran & dans l'armille méridienne & équinoxiale qu'il plaça dans le frontiſpice de l'égliſe des Dominicains de S. Marie-Nouvelle, & qu'on y voit toujours en très-bon état. Après la mort de Côme il paſſa à Bologne, & en 1576 il fit le plan de la grande méridienne de S. Pétrone, que le fameux *Coſſini* acheva. Grégoire XIII l'appella à Rome pour travailler à la correction du calendrier, & pour deſſiner les tables géographiques de toute l'Italie qu'on voit dans la galerie du Vatican. Le pontife recompenſa les travaux du laborieux P. Danti, par l'évêché d'Alatri, ville de la Campagne de Rome : mais ce prélat n'en jouit que pendant trois ans, étant mort en 1586 à l'âge de quarante neuf ans. Les principaux ouvrages de Danti ſont *les Tables des ſciences mathématiques*, un traité *ſur la Formation de l'aſtrolabe & ſon uſage*, & un beau *Commentaire ſur les regles de perſpective par Vignola.*

Martelli. Quelques uns ayant déſapprouvé la reformation grégorienne, il y eut pluſieurs aſtronomes qui en prirent la défenſe. Pour ſervir à la briéveté j'en nommerai un ſeul qui le fit avec grand ſuccès. Hugolin Martelli, gentilhomme Florentin, évê-

que de Glandeve en France, conſul de l'académie Florentine, & un des fondateurs de celle des *Infiammati* (les Enflammés) à Padoue, étoit également fort dans les ſciences ſublimes & dans les belles lettres, & ſe trouvoit en correſpondance avec la plupart des ſavants ſes contemporains. Ce docte prélat fit ſortir des preſſes de Lyon deux ouvrages apologetiques de la reformation du calendrier, l'un la même année qu'elle ſe fit, l'autre l'année ſuivante. Le premier ouvrage eſt latin avec le titre *De anni integra in integrum reſtitutione*: le ſecond eſt en italien, & l'auteur l'intitula *Chiave del calendario gregoriano*, c'eſt-à-dire, *Clef du calendrier gregorien.*

58. Du ſyſtême Copernicien.

C'eſt aſſez de cette correction: paſſons à d'autres ſujets. On ſait que le fameux ſyſtème de l'illuſtre *Nicolas Copernick*, chanoine de Varmie en Pruſſe, ne fut publié par l'impreſſion qu'en 1543. Quelques ans auparavant *Celio Calcagnini* de Ferrare, dont je parlerai ailleurs, avoit fait imprimer un livre dont le titre étoit *Quod Cælum ſtet, Terra autem moveatur.* Quelque avantage que la date de la publication du livre de Calcagnini ſemble donner à celui-ci ſur Copernick, je n'aurai garde d'attribuer au philoſophe Ferrarois l'invention du ſyſtême; car premierement Nicolas Copernick avoit été longtems en Italie, il avoit fréquenté l'univerſité de Bologne, & enſeigné à Rome, ſuivant que nous l'avons dit dans le Tome précédent; de ſorte qu'il a pu laiſſer dans ce pays les germes de cette philoſophie qu'enſuite il publia dans le ſien. En ſecond lieu, Calcagnini avant de mettre au jour ſon livre avoit voyagé en Allemagne, en Hongrie & en Pologne, & il avoit pu apprendre dans ces contrées les ſentiments du philoſophe Pruſſien. En troiſieme lieu, ſi Copernick a été prévenu par Calcagnini, celui-ci l'a été par le cardinal *Cuſa*, qui dès le ſiecle précédent avoit écrit ſur ce même ſujet (68).

59. Parmi les aſtronomes qui fleurirent en Italie

Fracaſtor. pendant ce ſiecle, il faut compter l'inſigne Jérôme Fracaſtor, qui n'excella pas ſeulement dans la médecine & dans la poéſie, ne fut ſeulement pas un philoſophe profond, & un naturaliſte laborieux; mais s'adonna encore à l'étude de l'aſtronomie, de facon qu'il put faire des innovations dans cette ſcience. Jean Batiſte de la Torre Veronois, maître de Fracaſtor, peu ſatisfait des cercles *eccentriques* & *épicycles* par leſquels les anciens expliquoient le ſyſtême planetaire, cherchoit depuis quelque tems une nouvelle méthode plus facile & plus ſûre pour éviter les inconvénients, contradictions & fautes de l'ancien ſyſtême. Torre venant à mourir chargea Fracaſtor d'approfondir cette matiere, ce que celui-ci fit en imaginant les cercles ou mouvements *homocentriques* qu'il ſubſtitua à ceux qu'on avoit adoptés depuis tant de ſiecles. Par ce moyen il crut pouvoir jetter un nouveau jour ſur toute l'aſtronomie; belle & grande idée qui cependant ne réuſſit pas, mais par où néanmoins l'on peut connoître le zele de Fracaſtor, ſon application & ſes connoiſſances aſtronomiques. Ajoutons qu'il étoit difficile, pour ne pas dire impoſſible, qu'il fît mieux, n'ayant pas les inſtruments néceſſaires pour des obſervations exactes. Il imagina de mettre l'un ſur l'autre deux verres à lunettes, & d'obſerver par ce moyen le cours des aſtres; mais on ſent aiſément combien peu l'on pouvoit profiter par ce moyen.

Fracaſtor étoit auſſi bon coſmographe, & il s'amuſoit à travailler en bois des mappemondes ſur leſquelles il marquoit les degrés des pays que les Eſpagnols, les Portugais & d'autres nations découvroient dès ſon tems. Il fit des innovations encore en phyſique, & il y fut plus heureux qu'en aſtronomie. Dégoûté des *Qualités occultes* par leſquelles les anciens prétendoient tout expliquer & ne diſoient rien, il eut recours aux *parcelles inſenſibles & à leurs effluves & action d'un corps ſur un autre.*

tre. Là deſſus il compoſa le livre *De ſympathia & antipathia*, & celui *des Maladies contagieuſes.*

On ne trouve dans tous les ouvrages philoſophiques, aſtronomiques, & autres ſemblables de Fracaſtor ni l'ambiguité, ni le déſordre, ni le ſtyle obſcur & embarraſſé de la plupart des autres philoſophes nommés dans la ſection précédente. Soit propoſitions, ſoit définitions, ſoit preuves, ſoit enfin qu'il s'agiſſe d'établir ou de refuter, ce grand homme parle clairement & nettement, il ne ſe perd pas en des digreſſions, il ne cherche point à faire une parade inutile de ſubtilité d'eſprit, mais il va droit à ſon but, ne perd jamais de vue ſon ſujet, & ne ſe laiſſe entraîner hors de ſa route ni par le préjugé ni par l'uſage. On auroit donc pu faire ſon profit des travaux de ce ſavant, ſuivre ſon ſtyle, ſaiſir ſes idées, les améliorer, & hâter par là les connoiſſances & découvertes philoſophiques: mais les préjugés étoient encore trop enracinés dans les écoles de philoſophie, & ils retarderent encore pour longtems les progrès de cette ſcience.

60. Auteurs d'éphémérides.

L'on commença dans ce même ſiecle à faire des tables d'éphémérides aſtronomiques. Ce Pierre Pilati de Verone, nommé au commencement de cette ſection, & qui étoit profeſſeur de mathématiques dans l'académie des *Philarmonici* de ſa patrie, publia les éphémérides de l'an 1552 juſqu'à l'an 1562. Nicolas Simi, aſtronome de Bologne, fit paroître celles de l'an 1554 juſqu'à l'an 1568. Joſeph Moletti de Meſſine, profeſſeur d'aſtronomie à Padoue, fit celles de l'an 1564 juſqu'à l'an 1584. Moletti fut employé par Grégoire XIII à dreſſer les tables du nouveau calendrier. Le duc Guillaume de Mantoue, choiſit ce même ſavant pour enſeigner l'aſtronomie au prince Vincent ſon fils & ſucceſſeur. Moletti mourut à Padoue l'an 1588. Les dernieres éphémérides de ce ſiecle furent celles de Joſeph Scala, natif de

Noto en Sicile : elles vont depuis l'an 1589 juſqu'à l'an 1600.

Deux autres écrivains d'éphémérides céleſtes, furent Gaurico & Magini, bons aſtronomes l'un & l'autre, mais par malheur entichés, comme Cardan, des chimeres de l'aſtrologie judiciaire.

Gaurico. Lucas Gaurico, né à Giſuni dans le royaume de Naples, enſeigna l'aſtronomie dans les écoles de Naples, de Ferrare, de Veniſe & de Rome. Paul III qui avoit la foibleſſe d'ajouter foi aux aſtrologues & qui en avoit toujours à ſa cour, fit grand cas de Gaurico, le combla de bienfaits, & le nomma évêque de Civital ou Civita de la Penna dans l'Abruzze. Gaurico ne garda cette égliſe que cinq ans. Se trouvant plus fait pour les méditations aſtronomiques que pour le gouvernement d'un dioceſe, il eut la ſageſſe de renoncer à ſa prélature, & de retour à Rome il y vécut juſqu'à l'an 1558 qu'il vint à mourir à l'âge de quatre vingt trois ans. Le recueil de ſes ouvrages parut en trois tomes in-folio l'an 1575 par les preſſes de Bâle. Le premier contient les écrits *aſtronomiques*, le ſecond les réveries *aſtrologiques*, & le troiſieme des *opuſcules* de *grammaire*, de *philoſophie morale* & de *poéſie*. Les éphémérides de Gaurico renfermées dans le premier tome, commencent en 1524 & finiſſent à l'an 1551.

Magini. Jean Antoine Magini étoit Padouan, mais le théatre ſur lequel il étala ſon habileté en aſtronomie fut l'univerſité de Bologne. Sans ſuivre le ſyſtême Copernicien, il en montra beaucoup d'eſtime & s'en ſervit pour corriger ſes éphémérides, & pour faire voir l'inexactitude des *Tables Alfonſines* (69). Cependant il ſe tint au ſyſtême de Ptolomée qu'il corrigea & expliqua par ſon ouvrage intitulé *Nova Cæleſtium Orbium Theoria* (70). Magini étant encore bon géometre & bon géographe, illuſtra la géométrie par ſon ouvrage intitulé *Primum Mobile* en douze livres, & il publia des *Commentaires ſur la géographie de Ptolo-*

mée, & une *Deſcription de l'Italie* en ſoixante tables. Il n'oublia pas l'optique d'où l'aſtronomie tire tant de ſecours : lui-même travailloit à de grands miroirs concaves de cinq pieds de diametre, ſur lequel ſujet il fit un traité en langue italienne. Malgré toutes ſes lumieres, ce ſavant crut à l'aſtrologie, comme l'atteſtent ſes deux livres *De Aſtrologica ratione*, dédiés à François Gonzague, prince héréditaire de Mantoue & de Monferrat. Magini mourut à Bologne l'an 1617 (71).

61. Mathématiciens.

En mathématiques l'Italie eut de grands hommes dans le cours de ce ſiecle. Commençons par un mathématicien dont pluſieurs ont parlé avec de grands éloges (c). C'eſt François Maurolico, né à Meſſine d'une famille noble l'an 1494. Il étoit eccléſiaſtique, mais plus qu'à la théologie & à la Bible, il fut porté par ſon inclination à l'étude des mathématiques dont il ſe délaſſa de tems à autre par celle des belles lettres. Il paſſa la plus grande partie de ſa vie dans ſa ville natale, où il fut profeſſeur public de mathématiques : mais il ne s'arrêta pas à la ſpéculation ſeule, puiſqu'il fit ſervir la ſcience qu'il profeſſoit à la géométrie, à l'aſtronomie, à l'optique & à l'architecture. On y ajoute l'aſtrologie, & on rapporte quelques unes de ſes prédictions ; mais comme on n'a rien publié de ce qu'on prétend que Maurolico a écrit ſur cette matiere, on ne ſait pas ſi peut-être on a pris l'aſtronomie pour l'aſtrologie, & ſi ayant été aſtronome, on n'a pas cru qu'il devoit auſſi être aſtrologue, & on n'a pas fabriqué des contes ſur ſes prétendus pronoſtics. Ce qui n'eſt pas à douter eſt que François Maurolico fut conſidéré dans toute l'Europe comme un grand mathématicien, & qu'il jouit

Maurolico.

(c) *Montucla*, Hiſt. des Math. T. I. p. 463. *Niceron*, Mémoir. &c. T. XXXVII. *Mongitore*, Biblioth. Sicula. Vol. I. p. 226 &c. *Chaufepié*, Dict. Hiſtorique.

de l'eſtime & de l'amitié des plus grands perſonnages de ſon ſiecle. Charles Quint étant allé à Meſſine de retour de ſon heureuſe expédition de Tunis, & ayant été frappé de la beauté des arcs de triomphe qu'on avoit érigés à ſon honneur ſur les deſſeins de Maurolico, s'entretint avec ce ſavant, & voulut qu'il préſidât avec l'architecte *Ferramolino* aux nouvelles fortifications de Meſſine. Le célebre mathématicien *Clavius* profeſſa toujours une eſtime particuliere pour Maurolico. Jean de Vega, vice roi de Sicile, & Jean Ventimiglia, marquis de Jerace, ſemblerent diſputer à qui lui marqueroit le plus d'affection; ſans parler des cardinaux & des ſavants qui témoignerent en cent occaſions l'eſtime qu'ils avoient pour ce mathématicien. Il y eut pluſieurs étrangers de diſtinction qui allerent à Meſſine pour le connoître; & en général la Sicile crut revoir dans cet homme ſon ancien Archimede. Parvenu, quoique avec une ſanté toujours chancelante, juſqu'à l'âge de quatre vingt ans, François Maurolico mourut à ſa campagne près de Meſſine l'an 1575.

On n'a jamais recueilli les ouvrages de ce ſavant : la plupart ſont demeurés en manuſcrit, d'autres ont été publiés chacun à part. Entre ces derniers il y a pluſieurs *Verſions* & *Commentaires* des anciens mathématiciens Grecs, tels que *Théodoſe*, *Ménélaus*, *Anatolius*, *Euclides*, *Archimede* & *Apollonius*. Le cinquieme livre de ce dernier auteur eſt perdu : Maurolico le ſuppléa, & quoiqu'il y réuſſit ſans comparaiſon moins bien que *Viviani* dans le ſiecle ſuivant, il fit pourtant voir qu'il étoit le plus profond géometre de ſon tems. Il trouva un nouveau chemin pour la démonſtration des ſections coniques, & il la tira du cone même, & décrivit avec beaucoup de ſubtilité les diverſes courbes qui en proviennent. Sa méthode a été ſuivie par pluſieurs géometres modernes. Dans ſon livre *De Lineis Horariis*, Maurolico fit des recherches neuves ſur les gnomons, & fut le

premier à obſerver les interſections que les lignes des heures ont entr'elles. Il écrivit ſur l'optique, & il découvrit que c'eſt l'humeur criſtalline qui raſſemble & réunit dans la retine de l'œil les rayons qu'elle reçoit par les objets. Au moyen de cette découverte il parvint à expliquer les différents phénomenes qui arrivent aux *presbites* & aux *miopes* (72) Premier de tous il donna la véritable raiſon pourquoi les rayons du ſoleil paſſant par un trou de quelque figure qu'il ſoit, & réfléchis à quelque diſtance, forment toujours un cercle, & pourquoi lors d'une éclipſe partiale, les mêmes rayons paſſant par le même trou repréſentent cette partie du diſque qui n'eſt pas obſcurcie. Il expliqua comment ſe forment les images produites par un miroir creux en de certaines poſitions des objets, par la réunion des rayons qui partant de chaque point de l'objet, tombent ſur autant de points du plan oppoſé. Des obſervations ſi neuves & ſi juſtes devoient amener cet opticien à découvrir de quelle maniere les images ſe peignent dans le fond de l'œil; mais comme le dit *Montucla*, il parvint juſqu'au ſeuil du temple où habite la vérité, & n'oſa pas y pénétrer. Sans doute la cauſe en fut la difficulté d'expliquer comment l'objet qui ſe peint au dedans de l'œil à la renverſe, eſt cependant vu par l'œil même dans ſa ſituation naturelle; difficulté dont la ſolution étoit réſervée à l'illuſtre *Kepler*.

Le laborieux Maurolico compoſa encore des Traités d'*Arithmétique*, de *Méchanique* & d'*Aſtronomie*, d'autres ſur les *Eléments*, d'autres ſur *la force magnetique*, d'autres enfin ſur la *Science muſicale*. J'ai dit au commencement qu'il étoit dans l'uſage de ſe délaſſer de ſes méditations en cultivant les belles lettres. Dans cette partie il fit un *Abrégé de l'hiſtoire de Sicile*, ſix livres *ſur la Grammaire*, & un bon nombre de *Poéſies italiennes*. Il s'appliqua auſſi ſur des ſujets propres à ſa profeſſion eccléſiaſtique, ayant compoſé les *Vies de quel-*

ques ſaints & fait une ample édition du *Martyrologe*, en quoi il montra le chemin à *Céſar Baronius.*

62. J.B. Porta

Si l'optique fit des progrès entre les mains de Maurolico, elle en fit de plus grands entre celles de Jean Batiſte Porta Napolitain. Ses neuf livres *ſur les Réfractions* ſont une grande école d'optique par rapport aux miroirs ou verres plans, creux, convexes & ardents. Il fut l'inventeur de ce qu'on appelle *Chambre optique* ou *obſcure*, & de là il fit paſſage à l'œil dans lequel ſe forme le même phénomene que dans cette chambre, mais il ſe trompa en croyant que l'humeur criſtalline eſt celle où les objets ſont peints, en quoi Maurolico devina plus juſte. Quelques uns accordent à J. Batiſte Porta, l'honneur de l'invention du téleſcope, entr'autres *Volſſius* (*d*), mais il ne me paroit pas que cette opinion ſoit bien fondée. Voici l'unique paſſage dans tous les ouvrages de Porta où il paroit indiquer quelque choſe de cet inſtrument : *Les verres concaves font voir très diſtinctement les objets éloignés ; les convexes montrent ce qui eſt près. Les premiers rendent les objets éloignés plus petits mais plus diſtincts ; les ſeconds agrandiſſent ceux qui ſont plus proches, mais en répandant ſur eux une eſpece de voile. Si vous ſavez bien mettre enſemble ces deux verres, vous appercevrez en grand & clairement tant les objets prochains que les éloignés* (*e*). Il n'eſt parlé dans ce paſſage ni du tube, ni de la maniere de diſpoſer les verres, ni de l'uſage qu'on peut faire de cet inſtrument pour les obſervations aſtronomiques. Je crois donc que l'auteur ne parle que des lunettes, & de la maniere de placer un verre ſur un autre, comme nous avons dit que faiſoit *Fracaſtor*, que perſonne ne s'eſt aviſé de faire paſſer pour inventeur du téleſcope. Nous

(*d*) Elem. Dioptr. Schol. 318.
(*e*) Mag. Natur. L. XVII. C. X.

ferons voir dans le tome ſuivant à qui l'invention de cette machine appartient.

Porta écrivit *ſur la perſpective* & s'exerça ſur d'autres parties des mathématiques, comme il paroit par ſes *Elémens Curvilignes* & par ſes *Pneumatiques*. En philoſophie il s'eſt rendu très fameux par ſon grand ouvrage de *La Magie Naturelle*. Il n'en compoſa d'abord que quatre livres, étant, s'il dit vrai dans ſa préface, âgé ſeulement de quinze ans lorſqu'il les fit. Dans la ſuite le nombre monta juſqu'à vingt, & ce fut dans cet état que l'auteur en fit la derniere & plus ample édition à Naples l'an 1589. Porta a voulu recueillir dans cet ouvrage toutes les merveilles produites par la nature & par l'art. Il falloit avoir pour cela des connoiſſances infinies & un diſcernement peu ordinaire. Porta poſſédoit ces connoiſſances, mais du coté de la ſeconde qualité il étoit quelquefois en défaut. Ainſi l'on trouve dans ce livre beaucoup de puérilités & de choſes abſurdes & ridicules, mais auſſi des obſervations très utiles en matiere d'hiſtoire naturelle, ſur la lumiere, ſur l'aimant, ſur les feux d'artifice, & ſur des ſujets de ſtatique & de méchanique. Un ouvrage ſi curieux & en bonne partie ſi utile, fut d'abord traduit en pluſieurs langues, mais il mit l'auteur aux mains avec l'inquiſition (73). Porta fut contraint d'aller à Rome pour ſe défendre, & il y réuſſit heureuſement.

Cet auteur écrivit ſur la *Phyſionomie*, argument preſque inconnu avant lui. On peut dire qu'il en fut le créateur; mais auſſi faut-il avouer qu'il y dit beaucoup d'abſurdités. Dans un autre ouvrage qu'il intitula *Phytognomonica*, il enſeigna ou du moins il prétendit apprendre le moyen de connoître par la force extérieure les proprietés intrinſeques des plantes, des métaux, des brutes & de tout ce qui tombe ſous les yeux.

On voit par le nombre & par les ſujets de tous ces ouvrages, que l'auteur avoit un talent vaſte

& heureux, une grande mémoire & une étude immenſe jointe à beaucoup de travail & de patience. Mais on y voit auſſi l'intempérance du génie, l'imagination trop vive, & ce qui en eſt la conſéquence, peu de juſteſſe dans le jugement. Auſſi apperçoit-on dans cet écrivain le diſciple de *Cardan* & d'*Arnaud de Villeneuve* (74), qu'il ſe propoſa pour maîtres & fut comme aux entêté de l'aſtrologie & ſuperſtitieux à l'excès, comme on le voit par ſes écrits.

Sur ſa vieilleſſe Porta s'adonna à la poéſie dramatique. Fatigué de ſes longues contemplations ſur les courbes & les rectilignes, ſur les cauſes & les effets, ſur les cieux & ſur la nature, il ſe mit à compoſer des tragédies & des comédies. Il arriva à ce génie ſingulier tout le contraire de ce qu'on voit dans les autres gens d'étude, qui pour l'ordinaire aiment & cultivent les belles lettres dans leur jeuneſſe, & ſe conſacrent dans un âge plus mûr aux ſciences plus difficiles. Porta commença preſque dès l'enfance à étudier la nature; il s'exerça très longtems dans la philoſophie & dans les mathématiques, & à l'âge d'environ ſoixante & dix ans il devint le courtiſan d'Apollon, & l'ami de Melpomene & de Thalie. Diſons toutefois que ſes pieces de théatre ſe reſſentent un peu de la vieilleſſe de l'auteur.

Il ne faut pas quitter cet écrivain ſans dire un mot touchant ſa vie. Il naquit à Naples vers l'an 1540. L'étude de la philoſophie & des différentes parties des mathématiques, ayant fortifié ſon inclination pour les ſecrets de la nature, il forma chez lui une eſpece d'académie dans laquelle on n'admettoit que ceux qui par des obſervations pouvoient ſe rendre utiles à l'étude de la philoſophie, de la médecine & de l'hiſtoire naturelle. Enſuite il voyagea par toute l'Italie, en France & en Eſpagne, viſitant les meilleures bibliothéques, faiſant connoiſſance avec les gens de lettres, & pratiquant les artiſtes & même les artiſans

les plus renommés, dans la vue de tout apprendre en matiere de ſciences, d'arts & de profeſſions. Sa doctrine & ſes écrits le rendirent célebre dans toute l'Europe, & il reçut de toute part des marques éclatantes de l'eſtime générale. Il mourut dans ſa patrie l'an 1615, regretté de tous ſes contemporains qui le regardoient comme un génie rare qui faiſoit honneur à ſon ſiecle.

63. Commandin.

Mr. Montucla fait un bel éloge (*f*) de Fréderic Commandin, qui traduiſit, illuſtra par de ſavantes remarques, & publia preſque tous les ouvrages des mathématiciens & géométres de l'antiquité. Il étoit d'Urbin, & il débuta par pratiquer la médecine; mais ſon inclination qui le portoit vers l'étude des mathématiques, le força de quitter ſa profeſſion pour ſe dévouer à cette ſcience. Il y devint ſi habile que tous les mathématiciens de ſon tems en Italie & au déhors briguerent ſon amitié. Guidubalde, duc d'Urbin, & François Marie ſon ſucceſſeur, l'un & l'autre ſages eſtimateurs des talents, les ſavants cardinaux Racenuce Farneſe & Cervini, & autres grands perſonnages, ſe diſputerent, pour ainſi dire, la poſſeſſion de cet illuſtre mathématicien. Il eſt étonnant combien d'anciens auteurs Grecs dont les ouvrages de géométrie & de mathématiques avoient été négligés, & dont à peine connoiſſoit-on les noms, Commandin tira de la pouſſiere, remit au jour, traduiſit avec la plus ſcrupuleuſe exactitude, enrichit de ſes doctes obſervations, où il fit voir la profondeur de ſa doctrine, & donna au public par de bonnes éditions. Mais, comme le remarque ſagement le même *Montucla*, ce mathématien ne fut pas également heureux lorſqu'il voulut être original. Son traité *du Centre de gravité dans les ſolides*, rouloit ſur un ſujet très difficile, auquel Archimede n'avoit pas touché. Fré-

(*f*) T. I. p. 460.

deric Commandin y réuſſit en partie, & en partie y ſuccomba. Ce mathématicien mourut dans ſa patrie l'an 1575.

Tartaglia L'algebre, l'arithmétique, la géométrie & autres ſciences analogues eurent un profeſſeur illuſtre & d'autant plus admirable que c'étoit un homme ſans éducation, ſans bien & preſque ſans nom. Un pauvre habitant de Breſcia, dont tout le bien conſiſtoit en un cheval dont il ſe ſervoit pour porter les lettres dans les pays voiſins, venant à mourir laiſſa entre pluſieurs enfants, un fils appellé Nicolas, âgé de ſix ans. La pauvreté de cette famille fut cauſe que tout ce que le petit Nicolas put faire juſqu'à l'âge de quatorze ans, fut d'apprendre à lire. Et quant à l'écriture, ne pouvant pas payer ſon maître, il fut obligé de le quitter avant d'avoir appris à former toutes les lettres. Pour ſurcroi de malheur, il lui arriva un accident dont il ſe reſſentit toute ſa vie. Dans le cruel ſac que les François donnerent à la ville de Breſcia l'an 1512, Nicolas s'étant retiré avec ſa mere & une foule d'habitants dans l'égliſe cathédrale, ne fut pas à l'abri de la cruauté des ſoldats, qui n'écoutant que leur avarice, ſe jetterent ſur ce peuple déſarmé qui reclamoit en vain la ſainteté de l'aſyle, & arracherent tous les effets qu'ils trouverent ſur chacun, & maſſacrerent ſans pitié tous ceux qui oſoient faire la moindre réſiſtance. Dans cette confuſion Nicolas qui n'avoit que douze ans, reçut cinq grandes bleſſures dont une lui ouvrit la tête preſque juſqu'à la cervelle, & une autre lui fendit les levres. Sa mere éperdue ne put faire autre choſe que laver les playes de ſon malheureux enfant: la nature & la bonne conſtitution firent le reſte, de ſorte qu'au bout de quelques mois Nicolas ſe trouva guéri. Comme la bleſſure des levres, avant d'être bien cicatriſée, ne lui permettoit pas de parler qu'en begayant, les garçons ſes camarades le ſurnommérent *Tartaglia*, c'eſt-à-dire, qui begaye, & ce ſur-

nom lui reſta au défaut d'un nom de famille, puiſque la ſienne n'en avoit point, ſi grande étoit ſon obſcurité.

Pourroit-on croire que ce pauvre Nicolas Tartaglia, ainſi élevé, ainſi pourſuivi par le malheur, devint le plus grand algebriſte que l'Italie eût vu juſqu'à ce jour? Il dit dans un de ſes ouvrages que ſon maître a été l'induſtrie, fille du beſoin: c'eſt tout ce qu'on ſait de ſes études. Mais comme il raconte ailleurs que pendant dix ans il s'arrêta à Verone, l'on préſume qu'il y trouva quelque bienfaiteur qui lui fournit les moyens d'étudier & de développer ſes talents. Tartaglia étoit né pour les ſpéculations les plus abſtraites; en voici une grande preuve. Les algebriſtes les plus inſignes, y compris ce fameux *Frere Lucas Paciuoli* dont j'ai fait mention dans le IXe. Livre, n'avoient pu parvenir qu'aux équations du ſecond degré. Ce fut au ſeizieme ſiecle que l'on commença à connoître la ſolution de celles du troiſieme. Scipion de Ferro, profeſſeur en mathématique dans l'univerſité de Bologne ſa patrie, fut le premier à trouver un cas particulier qui amenoit à cette ſolution. Antoine del Fiore, éleve de Scipion, étant allé en 1534 à Veniſe où la même année Tartaglia avoit été choiſi pour enſeigner les mathématiques, lui propoſa trente queſtions d'algebre qu'il étoit impoſſible de réſoudre ſans ſavoir la regle imaginée par Scipion. De ſon côté Tartaglia devoit propoſer trente autres queſtions au del Fiore: on donnoit cinquante jours pour répondre: celui qui réſoudroit plus de queſtions auroit l'honneur de la victoire & une certaine ſomme. Préciſément peu de jours avant l'arrivée du del Fiore, notre Tartaglia avoit non ſeulement trouvé la ſolution du cas propoſé dans les trente queſtions, mais il avoit déjà formé la théorie générale des équations au troiſieme degré. Il n'eut donc beſoin que de deux heures pour répondre à toutes les queſtions de ſon adverſaire,

qui ſurpris & confus paya la ſomme & ſe hâta de quitter Veniſe. Informé de cette aventure, Cardan qui étoit bon ami de Tartaglia, ne le laiſſa pas en repos qu'il n'en eût tiré la regle, mais avec promeſſe de ne pas la publier, étant juſte que celui qui l'avoit imaginée eût la ſatisfaction de la rendre publique. Il eſt vrai que Tartaglia communiqua à Cardan ſa regle en forme d'énigme, l'ayant compriſe & enveloppée en vingt-cinq mauvais vers italiens : mais Cardan avoit trop de ſubtilité d'eſprit pour ne pas la comprendre : même il l'améliora, l'amplifia, y fit des explications utiles, & dans cet état il la publia, manquant ainſi à la parole qu'il avoit donnée à Tartaglia. Il eſt bien vrai qu'il n'enleva point à l'inventeur la gloire qui lui étoit due, & avertit le public que l'invention de cette regle étoit de Nicolas Tartaglia. Mais celui-ci ne pardonna jamais à Cardan d'avoir manqué à ſa promeſſe, & dès lors il nâquit entre ces deux ſavants une animoſité qui ne finit qu'avec la vie de Cardan.

Ce ne fut pas en algebre ſeulement que Tartaglia fit éclater ſon génie extraordinaire. En neuf livres écrits en italien & intitulés *Queſiti ed Invenzioni diverſe* (différentes queſtions & inventions), il traita de l'artillerie, de la tactique, de l'architecture militaire, & de la méchanique. En deux autres traités, l'un intitulé *De la nouvelle ſcience*, l'autre *Des nombres & meſures*, tous les deux en italien, l'auteur parle du mouvement des corps, de la méthode pour meſurer les diſtances, & propoſe de nouvelles inventions très-ingénieuſes que *Montucla* a recueillies & relevées. Tartaglia fit un autre traité fort utile d'arithmétique, & traduiſit en italien & commenta les œuvres d'*Archimede* & d'*Euclide*. Le ſtyle de cet auteur n'eſt ni pur ni clair, & cependant le *P. Chales* n'héſite pas de décider que les ouvrages de Tartaglia, malgré le défaut du ſtyle, ſont tous excellents &

d'une utilité reconnue (*g*). Tartaglia les compoſa preſque tous à Veniſe où il enſeigna les mathématiques depuis l'an 1534 juſqu'à l'an 1557 qui fut le dernier de ſa vie.

Après que cet algebriſte eut trouvé les équations du troiſieme degré, on paſſa bientôt à celles du quatrieme qu'on nomme *Equations Biquadratiques*; & c'eſt le plus haut degré où l'on eſt parvenu en algebre. L'honneur en eſt dû à Louis Ferrari de Bologne, un des éléves de Jérôme Cardan. Un certain *Jean de Colle* en Toſcane, ayant propoſé à Cardan un problême à réſoudre, celui-ci en chargea Ferrari qui à force d'analyſer le problême, parvint à trouver une nouvelle méthode qui eſt préciſément celle des biquadratiques. *Montucla* expoſe cette méthode, & fait l'apologie de Ferrari contre ceux qui prétendent qu'il n'a rien découvert (*h*). C'eſt au reſte Cardan lui-même qui rapporte ce fait & la belle invention de Ferrari qui étoit déjà mort, & dont il donne l'hiſtoire, outre la mention qu'il en fait, toujours avec eſtime & tendreſſe, dans pluſieurs de ſes livres. Sans cela Louis Ferrari ſeroit inconnu, car il n'a laiſſé aucun ouvrage. 64. Ferrari.

Il étoit né à Bologne d'une famille originaire de Milan, & ce fut dans cette derniere ville qu'il ſe mit ſous la diſcipline de Cardan. A dix huit ans il ſe trouva en état d'enſeigner publiquement l'arithmétique, & de diſputer avec les mathématiciens les plus célebres. D. Ferrant Gonzague, gouverneur de Milan, employa Ferrari à faire le calcul des terreins du Duché. De là Ferrari paſſa à Bologne en qualité de profeſſeur de mathématiques, & dans cet emploi il mourut l'an 1565, âgé de quarante quatre ans. Outre les ſciences dont on vient de parler, Ferrari fut habile en architecture, dans la géographie, & dans les belles

(*g*) De progreſſu Matheſeos &c. (*h*) T. I. p. 484.

lettres grecques & latines; & choſe indiſpenſable dans un diſciple chéri de Cardan, il fut très verſé dans l'aſtrologie.

Bombelli. Les découvertes faites en algebre par Tartaglia & Ferrari, furent illuſtrées, étendues, & fort bien commentées par Raphael Bombelli, Bolonois, dans un *Traité d'arithmétique* qu'il publia peu après l'an 1570. *Montucla* a donné un ſavant extrait de cet ouvrage eſtimable (*i*), & il prouve que Bombelli a perfectionné les inventions des algebriſtes précédents, en a ajouté de nouvelles, facilité l'étude de cette ſcience, & applani le chemin à ceux qui la perfectionnerent dans le ſiecle ſuivant.

65. J'omets un bon nombre d'autres mathématiciens, pour m'arrêter un inſtant au ſujet d'un homme qui paſſe pour un grand théologien & canoniſte oppoſé à la cour de Rome, ſans être hérétique, pour un hiſtorien fidele & pour un grand homme d'état, & point du tout pour un mathématicien & philoſophe qui a très bien mérité de ces ſciences. Je parle du fameux Fra Paolo Sarpi, ſervite de Veniſe. Ce religieux fut doué d'un talent admirable, & il fut grand dans tout ce où il porta ſon application. Il nâquit à Veniſe le 24 d'Août de l'an 1552. A l'âge de quatorze ans il entra dans l'ordre des ſervites, & il y étudia la philoſophie, la théologie, les mathématiques & les langues ſavantes. *Pierre* étoit ſon nom de bapteme; il prit celui de *Paul* en devenant moine. Il n'avoit que vingt ans quand Guillaume, duc de Mantoue le prit pour ſon théologien & le retint à ſa cour. Retourné à Veniſe l'an 1575 il fut lecteur de philoſophie, enſuite de théologie dans ſon couvent. Son mérite étoit ſi rare, qu'à vingt-ſix ans il fut élu provincial, c'eſt-à-dire, chef de la province de ſon ordre dans l'état de Veniſe.

Fra Paolo Sarpi.

(*i*) *Ibidem.*

De cette dignité il passa à celle de procureur général, charge qui l'obligea de passer trois ans à Rome, & Rome ou plutôt sa cour, ne gagna pas aux observations que fit Sarpi pendant son séjour. De retour dans sa patrie, il avoit résolu de vivre pour lui-même & pour ses études; mais la république le choisit pour théologien l'an 1605, & le mit aux mains avec la cour de Rome à l'occasion de l'interdit auquel Paul V voulut soumettre les Venitiens (75). Ce fut alors que Frere Paul composa ces ouvrages nerveux & terribles pour lesquels on a voulu le faire passer pour calviniste. Mais s'il le fut dans son cœur ou non, si ceux qui voulurent l'assassiner au milieu de Venise furent excités ou non par la cour de Rome, si en défendant les droits de la république & des princes il renversa ceux du pontificat; ce ne sont pas des questions qui regardent l'Histoire Littéraire. Je ne dois envisager ici Fra Paolo que comme un grand philosophe.

L'illustre *Galilée* appelloit Sarpi *le pere & maître universel*, & il disoit qu'on pouvoit affirmer sans exagération, que personne en Europe ne le surpassoit dans la connoissance des mathématiques. Lorsque Galilée faisoit des découvertes en astronomie, il en informoit Fra Paolo qui de son côté ne cessoit pas de faire des observations exactes. Celles qu'il fit sur la théorie de la lune, se trouvent dans ses copieux manuscrits chez les servites de Venise. On y voit trois essais de démonstrations sélénographiques, avec ces marques ou taches fixes du globe lunaire, chacune à sa véritable place, & auxquelles *Evelius* donna ensuite des noms pris de la Géographie Terrestre. Dans une lettre de Sarpi à *Lescasserius*, publiée par *Greselini* dans ses *Mémoires anecdotes* du même Sarpi, celui-ci rapporte les belles observations que *Jean François Sagredo*, patrice Venitien, avoit faites sur l'inclination de l'aiguille aimantée, indique celles que lui-même avoit faites sur cette matiere, & ap-

prouve l'opinion de *Gilberti* que notre globe eſt une eſpece de grand aimant.

Tous les anatomiſtes ſavent que la dilatation & la contraction de l'uvée oculaire eſt un des principaux points qui forment la théorie de la viſion. Cette découverte eſt toute entiere de Fra Paolo Sarpi, comme l'avoue ſincérement le docte anatomiſte *Acquapendente*, qui le premier a publié cette proprieté de l'uvée : *Le quel ſecret*, dit-il, (*k*) *de la dilatation & contraction de l'uvée a été découvert & à moi communiqué par le révérend maître le P. Paul de Veniſe, ſervite théologien & philoſophe inſigne, particuliérement dévoué aux mathématiques & ſurtout à l'optique.* Sarpi étoit un ſi habile anatomiſte, que l'on diſpute ſi c'eſt lui ou le célebre *Hervey* qui ont découvert la circulation du ſang. Mais nous parlerons de cette queſtion en traitant de la médecine. Quelques uns attribuent à Sarpi l'honneur d'avoir inventé le téleſcope & le thermometre ; mais les meilleures preuves ſont en faveur de *Galilée.*

Parmi les manuſcrits de Sarpi on trouve un grand cahier qui contient diverſes penſées philoſophiques & qui a été écrit de la main de l'auteur vers l'an 1578. *Griſelini* qui l'a analyſé, aſſure qu'il n'y a rien dans toutes les parties des mathématiques & dans la phyſique entiere que Sarpi n'ait connu, approfondi & illuſtré, & où il n'ait clairement vu tout ce qu'ont apperçu ceux qui après lui ont fait des découvertes dans ces ſciences. C'eſt donc avec juſtice que *Saumaiſe* dans la dédicace de ſes *Exercitationes plinianæ* au ſénat de Veniſe, dit en parlant de Fra Paolo, *que depuis la renaiſſance des lettres & pluſieurs ſiecles avant il n'y eut jamais un génie plus vaſte & plus univerſel que Sarpi, & que la nature en le formant y avoit mis tout*

(*k*) De Oculo & Viſus organo. P. III. C. VI.

ſon

ſon effort & en avoit enſuite briſé le modele, afin que perſonne ne pût l'égaler (76).

Frere Paul Sarpi, l'honneur du ſeizieme & du dix ſeptieme ſiecle, de ſa nation & de ſon ordre, admiré des ſavants, chéri de ſa république, & victorieux de ſes formidables ennemis, mourut à Veniſe le 24 de Janvier de l'an 1623, à l'âge de ſoixante & onze ans.

Achevons ce qui regarde les ſciences mathématiques, du moins en partie; par dire un mot de ceux qui ſe ſont exercés ſur l'hidroſtatique & ont illuſtré l'art harmonieux de la muſique. 66.

Quant à la premiere, il y a peu à dire; c'eſt une ſcience qui appartient proprement au dix ſeptieme ſiecle, dans lequel des mathématiciens d'Italie en fixerent les loix. Cependant on eſſaya d'en ébaucher les commencements au ſiecle dont nous parlons. Antoine Lupicini de Florence, publia un diſcours bien raiſonné *ſur le moyen de contenir le Pô & autres rivieres.* Ce diſcours fut imprimé à Florence l'an 1586. Auparavant Louis Cornaro, noble Venitien, avoit fait paroître par les preſſes de ſa patrie en 1560 un fort bon traité *ſur les Eaux des Lagunes où Veniſe eſt ſituée.* Il fit en outre pluſieurs mémoires ſur le même ſujet, & on les garde avec ſoin chez le magiſtrat des eaux. Cet auteur eſt le même qui a écrit un ouvrage fort connu *ſur la Vie ſobre*, ouvrage dont Cornaro confirme les avis & les préceptes par ſon exemple, ayant toujours vécu dans une ſobrieté ſage & conſtante qui le fit parvenir ſans maladie juſqu'à l'âge de quatre vingt dix huit ans, puiſque né en 1467 il mourut en 1565. Ecrivains d'hidroſtatique.

Pour ce qui concerne la muſique, il y eut un Nicolas, prêtre de Vicence, qui dans un livre compoſé en italien & imprimé à Rome l'an 1557, intitulé *La Muſique ancienne réduite à la pratique moderne*, crut avoir perfectionné cette ſcience à l'aide d'un nouvel inſtrument qu'il appella *archi-clavecin*, & dont il donna une longue deſcription. Et ſur la muſique.

Mais quelque grand ſuccès qu'il ſe promît de ſon invention, il arriva que l'inſtrument & le livre ne ſurvécurent pas à leur auteur. Ce ne fut donc pas le prêtre Nicolas, mais Joſeph Zarlino de Chioggia, qui mérita le titre de *Reſtaurateur de la muſique.* En effet on conſidere toujours comme des chefs d'œuvre dans ce genre ſes *Inſtructions & démonſtrations harmoniques*, & ſes *Suppléments muſicaux*, le tout écrit en italien. Zarlino exhorta & excita Antoine Gogavino de Grave, à traduire les auteurs Grecs qui ont donné les regles de l'ancienne muſique, tels qu'*Ariſtoxene*, *Ptolomée*, & un fragment d'*Ariſtote*, avec le commentaire de *Porphyre.* Nous avons auſſi un bon diſcours italien *ſur la Muſique ancienne & moderne* par Jérôme Méi de Florence, publié à Veniſe en 1602. Dans les *Notices de l'académie Florentine* on parle avec grand éloge d'un volumineux traité fait en latin par le même auteur & intitulé *De Modis Muſicis*; mais cet ouvrage n'a pas été imprimé. Je paſſerai ſous ſilence d'autres maîtres & écrivains de la ſcience muſicale, dont les noms & les notices ſe trouvent dans les bibliotheques de *Haym* & de *Fontanini.*

§. V. *Théorie des beaux arts, perſpective, architecture civile & militaire, philoſophie morale, politique.*

67. Daniel Barbaro. A meſure que les connoiſſances mathématiques proſpéroient en Italie, les arts fondés ſur l'ordre & proportion des parties & qui ne peuvent ni fleurir ni même exiſter ſans le ſecours des mathématiques, marchoient rapidement vers le plus haut degré de la perfection. Je ne parlerai pas ici de ceux qui exercerent ces arts, mais de ceux qui en donnerent les regles & les préceptes.

Le premier traité complet de perſpective qui ait paru en Europe, eſt celui de Daniel Barbaro, noble Venitien. Cette illuſtre famille étoit une

pepiniere de ſavants : nous avons parlé dans le tome précédent de *François* & des deux *Hermolao Barbaro*. Daniel, arriere petit fils de François, ſuivit les traces de ſes ayeux, non ſeulement dans l'application aux ſciences & belles lettres, mais encore dans le zele pour la proſpérité & progrès du ſavoir, dans les encouragements qu'il prodigua aux gens de lettres, & dans la correſpondance & amitié qu'il eut avec tous les ſavants ſes contemporains. Ayant étudié à Padoue, il eut la principale part à deux fondations qui ſe firent dans cette ville, l'une de l'académie des *infiammati*, & l'autre du jardin botanique. Il auroit volontiers paſſé ſa vie dans cette ville au milieu des ſciences & de ceux qui les profeſſoient ; mais la république le rappella dans ſa patrie où il fut chargé de continuer l'hiſtoire de Veniſe que *Bembe* avoit laiſſé imparfaite. Il ne put cependant s'en occuper comme il auroit voulu, étant diſtrait par les légations & par pluſieurs autres charges diſtinguées. En 1552 Jules III, du conſentement du ſénat, le créa coadjuteur du patriarchat d'Aquilée. L'an 1563, Barbaro intervint au concile de Trente & donna de grandes preuves de ſa doctrine. Il mourut à Veniſe l'an 1570, âgé de ſoixante ſept ans.

Philoſophe, mathématicien, théologien & littérateur, Daniel Barbaro illuſtra par ſes ouvrages toutes les ſciences dans leſquelles il étoit verſé. Nous en avons des *Epîtres*, des *Poéſies italiennes*, des *Commentaires ſur la rhétorique d'Ariſtote*, une *Chaîne des paſſages des PP. ſur les Pſeaumes*, une bonne *Traduction de Vitruve avec des remarques*, enfin le *Traité de perſpective* que j'ai indiqué, écrit en italien & intitulé *Pratica della proſpectiva*. Ce livre fut imprimé à Veniſe l'an 1568. C'eſt un bel & bon ouvrage dans lequel, comme le titre l'annonce, l'auteur ſe tient plus à la pratique qu'à la démonſtration de la théorie.

Au contraire un autre écrivain non moins illuſ- 68.

tre par sa naissance & pour sa doctrine, se tint à la théorie tirée des principes mathématiques. Cet écrivain est Guidubalde, marquis del Monte, personnage qui passa toute sa vie au milieu des études les plus difficiles, & se montra si peu au public, qu'on ignore jusqu'aux époques de sa naissance & de sa mort. On sait qu'il vivoit en 1600, parce que dans cette année il publia son *Traité de perspective*. Mais en 1608 il étoit déjà mort, comme on le voit par l'édition de ses *Problémes astronomiques*, faite par les soins du marquis *Horace* son fils, qui la dédia au doge Léonard Donat. L'ouvrage sur la perspective est, comme le dit *Montucla* (*a*) le premier dans lequel on ait appuyé toute cette science sur des démonstrations mathématiques. Le marquis del Monte publia encore une *Théorie des planisphères*, & écrivit sur l'*Emendation du calendrier*. Les problèmes que j'ai indiqués font voir qu'il étoit astronome. De plus il travailla sur la statique & sur la méchanique. Dans les livres publiés sur ce sujet l'an 1577, il corrigea en partie les méprises de ses prédécesseurs sur l'inclination de la balance, & donna un nouveau jour à toute la statique en lui assignant des principes certains. Enfin il commenta les traités des *Equiponderants* & sur la *Cochlée*, tous les deux d'*Archimede*. Tels furent les occupations & les études du savant marquis Guidubalde.

Le marquis del Monte.

Ramelli. C'est aussi sur la statique & sur la méchanique que travailla Augustin Ramelli du territoire de Milan. Son *Traité des machines* contient des inventions très ingénieuses pour tirer les eaux à la hauteur que l'on veut, pour lever de grands poids, pour dresser des ponts & pour bâtir des chaussées. Le défaut des machines de Ramelli est d'être trop compliquées. Ce méchanicien, comme on le voit par l'épître dédicatoire de son ou-

(*a*) T. I. p. 635.

vrage au roi Henri III de France, ſervit longtems le marquis de Marignan, général de Charles-Quint & frere de Pie IV. De là il paſſa en France au ſervice de la couronne. Au ſiege de la Rochelle de l'an 1573, il fut bleſſé & fait priſonnier, mais il fut délivré par la protection d'Henri, alors duc d'Anjou, & qui pendant ce ſiege reçut la nouvelle qu'il avoit été élu roi de Pologne. Quand Ramelli publia ſon ouvrage, Henri étoit monté ſur le trône de France, ce qui arriva l'an 1574. L'ouvrage parut donc après cette époque: voilà tout ce que l'on ſait du tems où vécut cet auteur.

69. Ecrivains d'architecture.

Parlons à préſent de ce qu'on fit pendant ce ſiecle par rapport à la théorie & préceptes de l'architecture. Premierement on s'attacha ſérieuſement à interpréter, traduire & commenter *Vitruve*. J'ai parlé de la traduction & commentaires de cet écrivain par *Daniel Barbaro*. Sept autres verſions & explications, ſoit de tous les livres de Vitruve, ſoit d'une partie parurent dans ce même ſiecle; mais comme elles n'égalerent pas le mérite de celle de Barbaro, il ne vaut pas la peine d'en faire le détail (77). De l'étude ſur ce célebre maître on paſſa à de nouveaux ouvrages & traités plus conformes à l'architecture moderne, dont néanmoins le fondement eſt l'ancienne architecture des Grecs & des Romains.

Serlio.

Celui qui le premier travailla dans ce genre fut Sebaſtien Serlio de Bologne, un des grands architectes du ſeizieme ſiecle. Serlio vécut longtems à Veniſe, où il eut part à pluſieurs ouvrages faits par ordre du ſénat. Enſuite il parcourut toute l'Italie obſervant & tirant les deſſeins de tout ce qu'il trouvoit digne de ſes remarques, & particuliérement il travailla longtems à Rome deſſinant & copiant les édifices anciens & modernes de cette grande ville, avec une attention & exactitude admirables. Enrichi de tous ces tréſors, il ſe trouva en état de faire un traité complet

d'architecture. Après en avoir fait le plan & la diſtribution des livres, il publia premierement celui des livres qui dans l'ouvrage entier eſt le quatrieme. L'impreſſion s'en fit à Veniſe l'an 1537, & l'auteur le dédia au duc Hercules II de Ferrare. La raiſon pour laquelle Serlio débuta par ce livre, eſt qu'on y parle de la pratique & on y établit des regles générales, au lieu que les précédents qui ſervent de fondement à tout le traité, renferment des ſujets difficiles tirés de l'optique, de la géométrie & d'autres parties des mathématiques. Le magnanime roi François I, ayant vu ce livre que Serlio lui fit offrir, lui envoya trois cents écus d'or pour continuer l'ouvrage. En effet l'an 1540 parut à Veniſe le troiſieme livre que l'auteur dédia à ce prince qui d'abord le fit aller en France & le déclara ſon architecte. Serlio publia à Paris ſon premier & ſecond livre, & l'an 1547 il fit paroître le cinquieme. Sous le regne d'Henri II, Serlio quelqu'en fût le motif, quitta la cour & ſe retira à Lyon, où l'an 1551 il fit imprimer ſon ſixieme livre. Le ſeptieme ne parut qu'après la mort de l'auteur, à Francfort ſur le Mein, & l'éditeur fut *Jacques Strada*, qui étant à Lyon lorſque Serlio étoit vieux & caſſé, en avoit acheté le manuſcrit. Il y avoit un huitieme livre ſur la tactique : Strada l'acheta auſſi, mais il n'a jamais été imprimé. On a fait enſuite pluſieurs éditions de l'ouvrage entier en ſept livres. Serlio mourut peu après la moitié du ſiecle, & il paſſe avec juſtice pour le pere de la bonne architecture moderne.

70. Ceux qui diſputent à Serlio ce titre glorieux ou qui du moins le partagent avec lui, ſont Vignola & Pallade, deux hommes dont les amateurs de l'architecture ne ſe rappellent les noms qu'avec vénération. Je ne parlerai ici que de leurs ouvrages ſcientifiques, puiſque c'eſt l'objet que je me ſuis propoſé dans cette ſection. Quant aux notices de leurs vies & de leurs travaux, ce ſera le

lieu d'en parler dans le chapitre des beaux arts (78).

Il y a peu de gens qui ne connoiſſent pas le livre de Vignola *ſur les Cinq ordres de l'architecture.* C'eſt un ouvrage claſſique, original & fondamental dont ceux qui veulent apprendre l'architecture ne peuvent pas ſe paſſer, tout comme en étudiant quelque ſcience que ce ſoit on ne peut pas ſe paſſer des livres élémentaires qui l'enſeignent. Le comte *Mazzuchelli* indique ſeize éditions qu'on a faites de cet ouvrage tant en italien, qu'en françois, allemand, anglois & ruſſien. Cette derniere verſion ſe fit par ordre de Pierre le Grand. Vignola écrivit encore ſur la *Perſpective pratique*, ouvrage qui fut commenté par le *P. Danti*, comme nous avons dit. Vignola.

Les *quatre livres d'architecture* de Pallade, ne ſont pas moins eſtimés que ceux de Vignola. Ils parurent pour la premiere fois à Veniſe l'an 1570, & depuis on les a ſouvent imprimés. L'édition qui en a été faite à Londres en 1715 eſt la plus belle qu'on puiſſe voir; elle conſiſte en trois tomes in-folio, & on y trouve l'original italien & les verſions en anglois & en François. Plus tard on en a fait à Veniſe une autre édition plus complette que toutes les précédentes, puiſqu'il y a une grande quantité de plans & eſtampes de tous les bâtiments érigés par Pallade & qui n'avoient pas encore été publiés. Cet illuſtre architecte avoit préparé un grand recueil des anciens temples, bains, arcs de triomphe, ponts & autres édifices. La mort l'empêcha de le publier, & il paroit que l'original paſſa en Angleterre, puiſque Richard, comte de Burlington, fit imprimer à Londres en 1630, *Les Deſſeins des anciens thermes d'André Pallade.* On a un petit ouvrage de cet architecte *ſur les Antiquités de Rome.* Il travailla auſſi ſur les *Commentaires de Céſar* pour ce qui a rapport à l'architecture, & les illuſtra au moyen de pluſieurs planches. Pallade.

71. Architecture militaire.

A ces maîtres de l'architecture civile, il faut ajouter ceux qui créerent la nouvelle architecture militaire, ſcience que les changements arrivés dans la maniere de faire la guerre firent changer de fond en comble, & dont les étrangers ſe portent pour créateurs, quoiqu'en effet elle doive ſes fondements aux Italiens. Cette aſſertion a été démontrée par le ſavant marquis *Maffei* dans ſa *Verona illuſtrata* (*b*), ainſi je ne répéterai pas ce qu'il a dit & prouvé, & content de rapporter les faits, je laiſſerai au lecteur impartial à juger ſi le titre que d'autres s'arrogent d'inventeurs de l'architecture militaire, convient ou non aux ingénieurs Italiens du ſeizieme ſiecle.

Le premier fait qui ſaute aux yeux & que je ne ſaurois omettre, quoique *Maffei* ne l'ait pas oublié, c'eſt qu'on a porté dans cette ſcience les termes tirés de la langue italienne. Tels ſont *citadelle*, *baſtion*, *parapet*, *cortine*, *barbacan*, *tenaille*, *contreſcarpe*, *caſematte*, *paliſſade*, *gabion*, & d'autres, tous uniquement d'origine italienne (79).

Secondement l'hiſtoire de ce tems prouve que les ingénieurs Italiens étoient appellés dans tous les royaumes de l'Europe, pour faire ou ſoutenir des ſieges, pour conduire ou repouſſer les attaques, pour conſtruire des machines & des forts, & pour travailler aux fortifications des places; c'eſt ce qu'on va voir dans l'inſtant.

En troiſieme lieu on ne trouve au ſeizieme ſiecle que très peu d'étrangers qui ayent écrit ſur cet art & en ayent donné les regles; & au contraire on en voit un bon nombre d'Italiens, & il eſt très aiſé de prouver par les dates que ceux-ci ont été les premiers à enſeigner & mettre en pratique les nouvelles regles de cette ſcience. Qu'on n'oppoſe pas qu'*Albert Durer* Allemand, écrivit ſur ce ſujet

(*b*) P. III, p. 202. 215. 223.

tout au commencement du ſiecle ; car après que ſon ouvrage eût paru, l'art de la guerre & par conſéquent l'architecture changerent totalement : ainſi l'ouvrage & les préceptes de Durer devinrent d'abord inutiles, & ce fut à recommencer. L'on vit dans ce même ſiecle les écrits de *Jean François Scriva* Eſpagnol, qui bâtit une fortereſſe à Naples, de *Daniel Specle* de Strasbourg, auteur d'un ouvrage fort eſtimé, & d'*Erard* de Bar-le-Duc, le premier entre les François qui ait écrit ſur la nouvelle architecture militaire, & dont le livre parut l'an 1604. Mais ces écrivains ſont tous poſtérieurs à ceux d'Italie dont je vais parler tout de ſuite, pour ne pas m'arrêter plus longtems ſur une queſtion qui eſt décidée en faveur des Italiens.

Bellucci.

Il paroit que le premier inventeur de la nouvelle méthode eſt le capitaine Jean Batiſte Bellucci (quelques uns l'appellent Bellici), né l'an 1506, dans la petite ville libre de St. Marino. Le comte *Mazzuchelli*, malgré ſon exactitude ordinaire, a partagé en deux cet ingénieur, croyant que *Bellucci* & *Bellici* étoient deux perſonnages différents auxquels il attribue ce qui ne convient qu'à un ſeul. Bellucci s'appliqua ſi à propos à cette partie de l'architecture qui regarde la guerre, & y fit de tels eſſais, qu'il devint bientôt célebre & fut recherché par les princes d'Italie & par les ſouverains étrangers (80). Invité par le roi d'Hongrie, il ſervit ce prince depuis l'an 1537 juſqu'à l'an 1540. En 1541 il paſſa en Ecoſſe, & vers la fin de l'année il prit ſervice chez François premier qu'il ſuivit à pluſieurs ſieges & batailles. Par ordre de ce roi il deſſina les places des principales fortereſſes en divers endroits de la France. Retourné en Italie, il fut nommé architecte ou ingénieur du grand duc Côme qui le fit auſſi capitaine d'infanterie après que Bellucci eut fort contribué à l'expugnation de Sienne. Mais l'an 1554 étant allé battre la place d'Aiola dans le territoire de Sienne, tandis qu'il indiquoit aux bombar-

diers un endroit d'où l'on pouvoit faire jouer l'artillerie avec ſuccès, il fut atteint d'une balle qui le coucha mort. Son ouvrage écrit en italien & qui contient la *Nouvelle invention pour bâtir des forts en différentes manieres*, quoique connu en manuſcrit & fort répandu parmi les gens de l'art, ne fut publié par l'impreſſion que l'an 1598 à Veniſe. On y trouve pluſieurs nouveaux genres de fortifications, accommodés à la nouvelle maniere d'attaquer & de défendre, ce que d'autres ingénieurs ont perfectionné.

72. Marchi. Plus eſtimable, mais plus rare, eſt l'ouvrage que fit ſur un pareil ſujet le capitaine François Marchi de Bologne. On prétend (je ne ſais pas ſur quel fondement) que la rareté de ce livre vient de ce que quelques gens de la profeſſion, après l'avoir bien pillé, ont ſupprimé tous les exemplaires qu'ils ont pu trouver, afin de s'attribuer les inventions de cet auteur. Je ne voudrois pas choquer les François en diſant une vérité que pluſieurs connoiſſeurs très-habiles ont reconnue : c'eſt que les trois méthodes de fortification de l'immortel *Vauban*, ſe trouvent en ſubſtance dans l'ouvrage de Marchi. J'ai raiſon de craindre le reſſentiment de cette nation généreuſe, lorſque je me rappelle que le ſavant *M. Denina*, ſeulement pour avoir dit dans ſes Révolutions d'Italie que l'architecture militaire doit ſes progrès au capitaine Marchi, a excité la bile d'un officier François, qui dans une lettre où *M. Denina* eſt fort peu ménagé (*c*) dit que Marchi n'auroit pas été digne de ſervir de copiſte à Vauban, & que l'auteur des *Révolutions* n'a lu ni l'un ni l'autre. Cela eſt bientôt dit; mais pour le prouver il faut confronter les deux ouvrages & ſurtout les figures, & voir ſi la différence

(*c*) Cette lettre ſe trouve dans le journal encyclopedique de Bouillon de l'an 1775.

qu'on y trouve eſt auſſi énorme que l'anonime le prétend, ou ſi elle ne l'eſt qu'à peine, comme d'autres écrivains d'un ſang plus raſſis l'ont prouvé, particulierement un officier Lorrain dans une diſſertation que le *P. Dom Herménégilde Pini*, barnabite, rapporte dans ſes *Dialogues ſur l'architecture* imprimés à Milan en 1770. Il faut avertir que la comparaiſon ne peut ſe faire que par rapport aux deſſeins ou figures; car pour le livre du capitaine Marchi, il n'a pas été poli & corrigé par ſon auteur qui même ne le conduiſit pas à la fin. Cet ouvrage auſſi imparfait, &, qui plus eſt, poſthume, fut imprimé à Breſcia l'an 1599, avec de ſi grandes fautes, que dans certains endroits les planches dénotent une choſe & les explications en diſent une autre. Malgré un déſordre ſi affreux & toutes les autres imperfections de ce livre poſthume, on y trouve juſqu'à cent ſoixante nouvelles manieres de fortification : de ſorte que l'auteur a ouvert à ſes ſucceſſeurs une vaſte carriere dans laquelle ils ont pu faire bien du chemin à l'aide de ſes inventions & de ſes idées.

Un ſi grand ingénieur n'a pas eu d'hiſtorien, de façon qu'on ne ſait rien de ſes actions, & que même on ignore les dates de ſa naiſſance & de ſa mort. L'on ſait uniquement qu'il étoit à Rome lorſqu'il commença à publier quelques-uns de ſes plans, ce qui arriva l'an 1546. Et voilà tout ce que l'on peut dire touchant la vie d'un homme qui a tant mérité de l'architecture militaire (81).

73. Dans l'anné 1564 l'on vit paroître par la voie de l'impreſſion trois ouvrages de trois ingénieurs, l'un imprimé à Breſcia & les deux autres à Veniſe. L'auteur du premier fut Jérôme Cattaneo de Novare, qui publia un livre avec ce titre: *Nouvel ouvrage ſur les moyens de fortifier, d'attaquer, & de ſe défendre, & de faire des campements, avec un Traité ſur l'art des bombardiers & ſur les*

Cattaneo.

feux d'artifice. Dans ce livre il eſt parlé des oreillons qu'on ajoute aux baſtions & que l'on prend pour une invention moderne. Cattaneo en donne le plan & enſeigne la maniere de les former & leur uſage, comme on le voit clairement à la page 33 de l'édition indiquée. Ce même auteur publia l'an 1571 deux autres livres, l'un qui eſt un *Diſcours ſur la théorie & ſur la pratique de bâtir des citadelles*, & l'autre *ſur la maniere de ranger promptement les armées en batailles.* D'où l'on peut voir que Cattaneo à la ſcience de l'architecture militaire ajouta l'étude de la tactique.

Maggi. Quant aux deux ouvrages imprimés à Veniſe la même année, les auteurs en furent Maggi & Caſtriotto. Le premier étoit nâtif d'Anghiari en Toſcane. Il s'appelloit Jérôme Maggi, & il fréquenta les univerſités de Pérouſe, de Piſe & de Bologne, ſe rendant habile en juriſprudence, dans les belles lettres & dans les mathématiques.

Par rapport à la premiere ſcience il fit des *Commentaires ſur les inſtitutions de Juſtinien.* Il montra ſon habileté dans la ſeconde par des *poéſies italiennes*, par des *notes ſur le prétendu Emilius Probus*, & par des *Miſcellaneæ.* Mais quant à la troiſieme, il s'adonna à la partie des mathématiques qui regarde l'architecture militaire, & il compoſa un Traité *ſur la maniere d'aſſurer les places.* Le talent de Maggi étoit particulierement pour les machines de guerre : dans ce Traité on en trouve de fort ingénieuſes, avec l'invention de pluſieurs inſtruments pour la guerre. Cet ingénieur juriſconſulte étoit domicilié à Veniſe. Lors de la guerre des Turcs contre l'iſle de Chypre, la république l'envoya au ſecours de Famageſte, place que Maggi défendit longtems au moyen de ſes machines, juſqu'à ce que le nombre infini & l'opiniâtreté des Turcs ayant obligé la place à capituler après environ deux ans de ſiege, Maggi fait priſonnier (82) fut amené à Conſtantinople & étranglé, nonobſtant les

bons offices des ambaſſadeurs de l'empereur & de France. Sa fin malheureuſe arriva l'an 1572.

Jacques Caſtriotto étoit d'Urbain. Il ſervit premierement Paul III ſon ſouverain, par ordre du quel il fit en 1548 le plan des fortifications du bourg S. Pierre à Rome. Employé enſuite à faire de nouveaux ouvrages autour de la forte ville de la Mirandole, il fut connu à cette occaſion par Charles-Quint qui le prit à ſon ſervice. Après la rénonciation de ce prince en 1556, Caſtriotto accompagna Henri II roi de France au ſiege de Calais, & après la rédition de cette place, il y ajouta de nouvelles fortifications & la mit en état de paſſer pour imprenable. Henri fut ſi contant des ſervices de Caſtriotto qu'il le nomma inſpecteur général de toutes les forteresſes du royaume, & le fit travailler à fortifier les places frontieres de la Champagne, Picardie, Normandie, Languedoc, Lyonnois & Provence. Il mourut à Calais où il réſidoit d'ordinaire, on ne ſait pas en quelle année. Caſtriotto.

Gabriel Buſca Milanois, conſeiller d'état & ingénieur des ducs de Savoie, compoſa premierement une *Inſtruction pour les bombardiers*, imprimée à Carmagnola en Piémont l'an 1584, ſecondement deux livres *ſur l'attaque & défenſe des forteresſes*, publiés à Turin en 1585, enfin un *Traité général d'architecture militaire*, dont il n'eut le tems de faire paroître que la premiere partie qui fut imprimée à Milan en 1601. Gabriel Buſca bâtit le fort de Suſe, celui de Demont, celui de S. François vers le Dauphiné, & accrut les fortifications de Momelian. Le roi d'Eſpagne nomma cet ingénieur capitaine d'artillerie dans le duché de Milan. On apperçoit dans les écrits de cet ingénieur le grand géometre, l'homme conſommé dans ſon art, & le littérateur très-ſavant. Buſca.

En 1585 on publia à Geneve en latin & en italien un fort bon ouvrage *ſur l'art de fortifier*

Acontio. *les places par* Jacques Acontio. C'eſt celui dont nous avons fait mention plus d'une fois, & qui avoit été architecte & ingénieur de la reine Eliſabeth d'Angleterre. Je dis qu'il avoit été, parce que lors de la publication de ce livre, il y avoit vingt ans que l'auteur étoit mort.

Teti. Charles Teti Napolitain, eut l'honneur de ſervir l'empereur Rodolphe II en qualité d'ingénieur. Il fit en italien un traité ou diſcours *ſur l'art des fortifications*, partagé en huit livres. Il s'en étoit fait une édition à Rome l'an 1569, mais en 1589 l'auteur en fit une nouvelle à Veniſe avec de grandes augmentations. Teti mourut à Padoue vers la fin du ſiecle.

Lorini. Le dernier à écrire ſur cette matiere pendant le ſeizieme ſiecle, fut Bonaïnto Lorini, noble Florentin, ingénieur du grand duc de Toſcane, du roi de France, du roi d'Eſpagne, & de la république de Veniſe; puiſſances qu'il ſervit tour-à-tour, & de qui il reçut force honneurs & récompenſes. En 1597 Lorini publia une partie de ſon excellent *Traité des fortifications*, & il le fit paroître en entier à Veniſe l'an 1609. Cet ouvrage eſt diſtribué en ſix livres, & l'auteur en le dédiant aux princes d'Italie, dit que c'eſt le réſultat de la réflexion & de la pratique acquiſe pendant l'eſpace de quarante ans. Comme Lorini vint après tant d'architectes qui avoient créé cette ſcience, & qu'il en fut toujours occupé ſans ſe détourner ſur d'autres objets, il ſe trouva en état de profiter des idées de ces prédéceſſeurs, de les raffiner, d'en corriger les fautes, & d'ajouter de nouvelles inventions aux précédentes. C'eſt préciſément ce qu'il fit, en quoi il fut conſidérablement aidé par ſon grand ſavoir en méchanique, comme on le voit par ſon cinquieme livre.

Autres écrivains. Après les notices de ſi nombreux écrivains d'architecture militaire, il eſt inutile de faire mention des *Dialogues*, & des deux livres *ſur la*

maniere de faire des fortifications de terre à la hâte ſoit autour des places, ſoit pour aſſurer les accampements par Jacques Lanteri de Breſcia ; & des *Diſcours ſur l'architecture militaire* par Antoine Lupicini de Florence, & de l'ouvrage du capitaine François Montemellino de Pérouſe qui eut ſur ſon art de vifs débats avec *Caſtriotto*, & de celui de Galaſſe Alghiſi de Carpi, architecte du duc de Ferrare, comme auſſi de celui de Jean Scala, imprimé à Rome en 1596; enfin de ce qu'écrivirent ſur cet art Barbaro, Tartaglia & le marquis del Monte. J'omets encore le *Traité de tactique* par le capitaine Joachin de Coniano, ſur la diſpoſition des armées & l'ordonnance des batailles, argument ſur lequel je pourrois nommer au moins douze écrivains Italiens, tous du ſeizieme ſiecle. Je ſuis perſuadé que ce que je viens de dire eſt plus que ſuffiſant pour prouver que les Italiens du ſiecle dont nous parlons, ont été les créateurs & les maîtres de la nouvelle architecture militaire; ſcience que de très-habiles ingénieurs étrangers ont enſuite perfectionnée.

J'ai conſacré trois ſections à l'hiſtoire de la philoſophie, de l'aſtronomie, des mathématiques & des ſciences qui en dépendent. Il ne reſte, pour achever cette matiere, que d'indiquer ce qui regarde la philoſophie morale & politique. 74.

Quoique *Boſſo*, *Pontan* & autres que j'ai nommés dans le tome précédent, euſſent montré un nouveau chemin à ceux qui vouloient s'exercer ſur la philoſophie morale ; le fanatiſme dont l'Europe entiere ſe trouva ſaiſie pour Ariſtote, fit penſer qu'il n'y avoit au monde rien de meilleur que l'éthique ou morale de ce philoſophe, de ſorte que les moraliſtes crurent qu'il n'y avoit rien de mieux à faire que commenter ou traduire cet ouvrage, ou le ſuivre ſervilement dans leurs écrits. Je ne nie pas que l'éthique ne ſoit un des ouvrages les plus eſtimés d'Ariſtote ; De la philoſophie morale.

mais on conviendra auſſi qu'on ne peut pas le prendre pour un traité complet de morale, vu que l'auteur s'égare dans des ſpéculations inutiles, & ne ſonde pas aſſez le cœur de l'homme & ſes affections. Ces défauts n'empêcherent pas les moraliſtes italiens de s'attacher à cet ouvrage comme à tout ce qu'il y avoit de plus parfait, croyant que tout ce qu'on pouvoit faire en ce genre étoit de le bien traduire & expliquer. Parmi les illuſtrateurs de l'éthique, je choiſirai trois perſonnages qui furent en outre recommandables par d'autres ſciences.

L'évêque Florimont.

Galéazze Florimont de Seſſe, fut premierement évêque d'Aquino & de là il fut transféré à l'évêché de ſa patrie. Paul III le choiſit pour un des quatre juges préſidents aux affaires qui pouvoient ſurvenir entre les PP. du concile de Trente. Jules III le nomma ſécretaire des brefs : Philippe II voulut le transférer à l'archevêché de Brindes ; mais ce prélat refuſa, & après avoir ſervi le ſaint ſiege dans pluſieurs nonciatures difficiles, il mourut l'an 1567 âgé de quatre-vingt neuf ans.

Florimont étoit ſavant en grec, en latin, en philoſophie, en théologie, dans les canons, & dans les belles lettres. Il y eut peu de gens de mérite de ce tems là qui n'en recherchaſſent l'amitié & n'en fiſſent l'éloge. Ses *Diſcours ſur l'éthique d'Ariſtote* furent imprimés à Veniſe en 1554, mais ſi mal, que l'auteur fut obligé d'en procurer une nouvelle édition qui bientôt fut ſuivie de pluſieurs autres.

Le coadjuteur Piccolomini.

Après l'évêque de Seſſe, un autre prélat ſe mit à travailler ſur le même ſujet, mais avec plus d'étendue. Ce prélat eſt Alexandre Piccolomini de Sienne qui fut le premier à traiter cette matiere en italien. Le préjugé que l'on ne pouvoit enſeigner les ſciences ſublimes qu'en latin, ſubſiſtoit encore, & on critiqua fort l'innovation faite par Piccolomini (83). Mais ce philoſophe ſupérieur

ſupérieur aux vains préjugés, laiſſa parler le monde, & publia en italien & en dix livres l'*Inſtitution de toute la vie de l'homme né de parens nobles & dans une ville libre.* Cette morale des gentilshommes républicains eſt un grand commentaire de celle d'Ariſtote, avec les changements & additions convenables. Il s'en fit pluſieurs éditions, & la plus complette eſt celle de l'an 1560 en douze livres.

Piccolomini étoit né à Sienne l'an 1508. Dans ſa jeuneſſe il s'occupa preſque uniquement de la poéſie italienne; mais étant allé à Padoue vers l'an 1540, il s'appliqua aux études plus graves, & renonçant à la galanterie qui juſqu'alors avoit eu pour lui de grands charmes, il prit avec le collet un ton plus ſérieux, & fit ſes délices de la philoſophie & des ſciences analogues. Bientôt il publia *la philoſophie naturelle*, ouvrage compoſé de deux parties, mais il n'y fit que ſuivre les anciens pas à pas. Il s'en éloigna pourtant dans ſon Traité *ſur la grandeur de la terre & de l'eau*, dans lequel il eut le courage de révoquer en doute l'aſſertion de Platon, d'Ariſtote, & de Ptolomée qui aſſurent que l'eau a plus d'extenſion que la terre. Ce traité ſuſcita de grands débats, & donna lieu à pluſieurs écrits en faveur de Piccolomini ou contre lui. Ce ſavant étoit auſſi aſtronome, & il fit un livre *ſur la ſphere*, un *ſur les étoiles fixes*, & un troiſieme *ſur la théorie des planetes.* Il y ajouta un Traité *ſur le calendrier grégorien*, par ordre de François, grand duc de Toſcane.

Après un long ſéjour à Padoue, Alexandre Piccolomini alla à Rome, & fit pendant dix ans la cour aux papes. En 1574 Grégoire XIII le fit archevêque titulaire de Patras & coadjuteur de Sienne. Etant donc retourné dans ſa patrie, ce prélat continua à étudier ſans interruption. L'hiſtorien *de Thou* raconte qu'en paſſant par Sienne, lorſqu'il accompagnoit Paul de Foix, ambaſſadeur

de Charles IX à Rome, il trouva le coadjuteur dans la ſolitude, environné de papiers & de livres. Cette viſite de de Thou ſe fit en 1578, & la même année Piccolomini mourut ſeptuagenaire.

François Piccolomini.

Un parent de ce prélat, c'eſt-à dire, François Piccolomini, compoſa auſſi un traité de morale, mais en latin, ce qui concilia à ce livre l'approbation générale, d'autant plus que c'étoit en ſubſtance l'éthique d'Ariſtote refondue & amplifiée. L'auteur y ajouta un autre ouvrage plus original *ſur la maniere de diſcerner le vrai du faux dans la philoſophie morale.* Ce traité excita une diſpute philoſophique entre l'auteur & *Jacques Zabarella* ci-deſſus nommé, où il s'agiſſoit de ſavoir non quels étoient les ſentiments de l'un & de l'autre, mais ce qu'Ariſtote avoit penſé ſur cette matiere: *Brucker* a rapporté cette diſpute avec ſon exactitude ordinaire (*d*). François Piccolomini fit d'autres ouvrages pour commenter la philoſophie péripatétique qui étoit ſa profeſſion, & qu'il enſeigna dans les univerſités de Sienne ſa patrie, de Pérouſe & de Padoue, dans laquelle il ſéjourna l'eſpace de quarante ans. En 1601 il retourna à Sienne & y acheva ſes jours l'an 1604 à l'âge de quatre-vingt quatre ans.

75. Ecrivains de politiques.

De ces trois philoſophes moraliſtes paſſons à deux célebres maîtres en politique. Je choiſis ces deux, parce qu'ils furent originaux. Les autres ne firent que ſacrifier à l'idole du ſiecle, en traduiſant & commentant la politique d'Ariſtote. J'en excepte Cyriaque Strozzi dont j'ai parlé, qui ſuppléa très-habilement les deux derniers livres de cet ouvrage du Stagirite, qui étoient perdus. De ces deux qui méritent une mention particuliere, un enſeigna la politique par laquelle il crut que les états devoient ſe gou-

(*d*) T. IV. p. 206 & ſuiv.

verner; & l'autre ſe borna à celle qu'il jugea convenir aux particuliers. Mais le premier fut le maître de la politique des tyrans, & l'autre montra quelle doit être celle de l'honnête homme.

Machiavel.

Nicolas Machiavel Florentin, né au mois de Mai de l'an 1469, parut dès ſa jeuneſſe fort recommandable pour ſa doctrine & pour ſa grande capacité dans les affaires. La république l'employa de bonne heure dans les négociations les plus importantes, & l'envoya en ambaſſade auprès de Maximilien I, de Louis XII, de Jules II, & de pluſieurs princes d'Italie. Son mérite & ſes talents le firent choiſir pour ſécretaire de la République Florentine, charge qui équivaloit à celle de chancelier qui avoit été auparavant en uſage. On dit qu'il en fut dépouillé, & que peu après il mourut comme un athée; mais ces contes faits à plaiſir, ont été amplement réfutés par des témoignages authentiques rapportés dans les *Eloges des illuſtres Toſcans*. Nicolas Machiavel mourut ſécretaire de Florence & avec la réputation d'un grand miniſtre d'état & d'un parfait homme de bien, au mois de Juin de l'an 1527 (84).

On convient généralement que toutes les actions de Machiavel dans ſa vie particuliere & publique, furent celles d'un honnête homme, ce qui rend preſque incompréhenſible comment il a pu propoſer des maximes ſi déteſtables de politique dans ſon livre *du prince*, & dans ſes *Diſcours ſur la premiere décade de Tite-Live*. On a publié à Florence l'an 1767 la correſpondance épiſtolaire & miniſteriale de Machiavel, pendant le cours de ſes négociations. On y voit le miniſtre ſage, adroit & habile, mais point du tout le politique ſcélérat tel qu'il paroît dans ſes livres. Quelques-uns ont cru qu'il ne prétendit pas donner des préceptes à ceux qui gouvernent, mais repréſenter le tyran & le rendre odieux en le peignant avec les couleurs les plus noires. Mais à dire vrai cette intention qu'on prête à Ma-

chiavel ne paroît pas dans ſes écrits. Ceux-ci furent d'abord imprimés ſans la moindre cenſure, & on en fit force éditions, même à Rome (85), ſans que perſonne prît garde au poiſon qui y étoit renfermé. Le premier à le découvrir ou du moins à y porter l'antidote fut un Anglois, c'eſt-à-dire le cardinal Pole ou Pool d'Angleterre qui, dans ſon *Apologie pour l'unité de l'égliſe*, trouva l'occaſion de combattre avec force les aſſertions de Machiavel. Après Pole pluſieurs écrivains s'éleverent contre ce dangereux politique : mais la derniere & plus célebre réfutation de Machiavel eſt celle qui a été compoſée par Fréderic le Grand, roi de Pruſſe. Ce prince immortel, grand philoſophe & grand ſavant, & qui dans la politique & dans la guerre ne céde à aucun des plus fameux héros de l'antiquité, nous a donné en peu de mots au commencement de ſon *Antimachiavel*, l'idée la plus juſte qu'on puiſſe ſe faire de l'ouvrage en queſtion. Voici ſes paroles : *Le prince de Machiavel eſt en fait de morale ce qu'eſt l'ouvrage de Spinoſa en matiere de foi : Spinoſa ſappoit les fondements de la foi, & ne tendoit pas moins qu'à renverſer l'édifice de la religion. Machiavel corrompit la politique & entreprit de détruire les préceptes de la ſaine morale. Les erreurs de l'un n'étoient que des erreurs de ſpéculation : celles de l'autre regardoient la pratique.*

Si néanmoins on fait abſtraction des maximes perverſes dont Machiavel a infecté ſes livres, il faudra convenir qu'il a été un des plus profonds & des plus expérimentés politiques. Ses diſcours ſur Tite-Live ſont remplis de réflexions très-juſtes : partout on apperçoit le grand génie & le ſavant. Cette obſervation rend ridicule l'aſſertion du ſatyrique *Paul Jove* qui prétend que Machiavel ne ſavoit pas même le latin (86).

Machiavel a fait d'autres ouvrages, comme les *Hiſtoires florentines*, & la *Vie de Caſtruccio Caſtracani*, mais dans l'un & dans l'autre de ces livres

il a été plus soigneux d'embellir son récit que de rechercher la vérité. Il a fait les *Discours sur l'art de la guerre* que *Maffei* à fort décriés & qu'*Algarotti* a défendus comme il a pu. Ses *Rimes italiennes* ne sont pas les meilleures qui aient paru, & l'on voudroit dans ses *Comédies* une disposition plus juste & plus de décence par rapport aux mœurs & caracteres.

76. Le comte Castillon.

Celui qui s'exerça heureusement sur un autre genre de politique fut le comte Balthassar Castillon de Mantoue, homme d'état, guerrier, courageux & gentilhomme accompli, né à Mantoue l'an 1468. Il étudia à Milan, & retourné dans sa patrie il s'attacha au service des Gonzague ses souverains. Il servit encore les duc d'Urbin, & fut un des plus braves & des plus chéris officiers du vaillant duc François Marie de la Rovere, dans les nombreuses guerres de ce prince. Négociateur adroit autant qu'il étoit bon soldat, il fut employé en plusieurs grandes ambassades. L'an 1519 rappellé par son prince naturel, il fut envoyé à Rome en qualité d'ambassadeur. Ce fut là que le comte Castillon se lia d'amitié avec les savants qui rempliſſoient la cour de Léon X, coulant les jours les plus agréables de sa vie dans cette docte & nombreuse conversation. Il dut cependant quitter la compagnie des Muses pour endosser encore la cuirasse l'an 1522, lorsque le marquis Gonzague entra dans la ligue faite pour chasser les François de Milan & y remettre les Sforce. Castillon fit de beaux exploits durant cette guerre ; mais d'abord qu'elle fut finie, il retourna à Rome uniquement pour jouir en repos de la tranquillité des études. Clément VII ne jugea pas à propos de le laisser dans la retraite : il l'amadoua si bien que Castillon consentit à se transférer en Espagne à la cour de Charles-Quint en qualité d'agent du pontife. Il fit ce voyage l'an 1524, & par les lettres qu'il écrivit pendant sa mission on voit combien étoit grande son adresse dans les négo-

ciations, ſa prévoyance, & le zele qu'il avoit pour les intérêts de ſon commettant. Mais il avoit le malheur d'avoir à faire à Clément VII, prince d'une politique timide, toujours irréſolu & toujours défiant, & qui trompé par ſon incertitude & par ſes craintes, croyoit aux ennemis & ſe défioit de ſes plus zélés ſerviteurs. Caſtillon prévit les malheurs de Rome & du pape; mais ſes avis furent pris en mauvaiſe part. Il mourut à Tolede l'an 1529 ſur le point de retourner en Italie avec l'empereur.

L'ouvrage qui a fait grand honneur au comte Caſtillon eſt celui intitulé: *Il Cortigiano* (le Courtiſan). C'eſt un traité de politique & de morale pour ceux qui vivent à la cour, très-bien écrit & vraiment original. Pour le ſtyle ce livre fait autorité en langue toſcane, & pour le fond rien n'eſt mieux imaginé, ni plus utile ou agréable. Les réflexions y ſont judicieuſes, l'érudition non ordinaire, & les avis & les préceptes de la plus grande conſéquence. La premiere édition s'en fit en 1528, & depuis on en a fait pluſieurs autres. La plus belle qui contient auſſi la vie de l'auteur eſt celle de l'an 1733 à Padoue. Quant aux *lettres* du comte Caſtillon, elles ont été recueillies par l'abbé *Seraſſi* & imprimées auſſi à Padoue l'an 1769. A ce recueil eſtimable on a ajouté une *réponſe* faite par Caſtillon au ſécretaire Valdes Eſpagnol, qui étoit à Naples, & qui fut cauſe de l'apoſtaſie de Vermigli, d'Ochin & d'autres dont nous avons parlé. Ce Valdes, à l'occaſion du ſac de Rome, avoit écrit & publié une lettre extrêmement injurieuſe au pontificat & à la religion catholique. Le comte dans une ample réponſe fit éclater ſa doctrine & l'attachement qu'il avoit à la religion de ſes peres. Caſtillon fut encore un bon poëte italien, & un excellent poëte latin: il aima ſingulierement & étudia l'antiquité, dont il fit une belle collection: enfin il fut un protecteur déclaré des arts & des artiſtes.

ARTICLE TROISIEME

Où l'on continue à parler de l'état des ſciences les plus graves pendant le ſeizieme ſiecle.

§. I. *Botanique, hiſtoire naturelle, anatomie.*

L'ETUDE des productions de la nature, étude qui eſt d'une utilité ſi connue & qui dès nos jours a été portée preſque à ſa perfection, commença au ſeizieme ſiecle à être cultivée en Italie avec plus de ſuccès qu'on n'eſt dans l'uſage d'attendre d'un commencement. Donnons la premiere place à la botanique. 77.

L'univerſité de Padoue qui excelloit ſur les autres pour le nombre & l'habileté des profeſſeurs en médecine, fut la premiere à fonder une chaire de botanique, ce qui arriva l'an 1533. François Buonafede, Padouan, fut choiſi pour lecteur de cette ſcience. On lui avoit aſſigné au commencement une petite penſion, mais on l'augmenta à diverſes repriſes, afin qu'il pût recueillir les herbes & les plantes dont il devoit expliquer la nature & l'uſage. Mais comme l'expérience fit voir qu'il n'étoit pas poſſible qu'un particulier pût ſuffire aux dépenſes qu'entraînoit ſa lecture, le ſénat de Veniſe ordonna par un décret du 30 Juin de l'an 1545, qu'on formeroit à Padoue un jardin de ſimples aux frais de la république. *Daniel Barbaro* contribua plus que tout autre à cette ſage réſolution du ſénat. Louis Anguillara fut député à la formation & à l'intendance

Premiere chaire de botanique.

Anguillara.

de ce jardin. Anguillara étoit né dans la terre de ce nom, dans la Campagne de Rome. Enclin depuis ſa jeuneſſe à l'étude de l'hiſtoire naturelle, il avoit parcouru en obſervateur l'Italie, la Suiſſe, la Provence, la Dalmatie, Chypre, Candie & le Péloponeſe. Après ſes voyages il s'arrêta pendant quinze ans à Padoue : de là il ſe rendit à Ferrare où il acheva ſes jours l'an 1570. L'illuſtre *Haller* parle avec eſtime du livre fait par Anguillara *ſur les ſimples*, & publié à Veniſe en 1561 (*a*).

Ghini. Ce botaniſte étoit éleve de Lucas Ghini, né dans le territoire de Bologne & le premier à enſeigner la botanique dans l'univerſité de cette ville. Cette lecture avoit été inſtituée à Bologne un an ſeulement après qu'on l'eut fondée à Padoue. L'univerſité de Piſe ayant ſuivi l'exemple des Padouans & des Bolonnois, Côme I conçut l'idée de former deux jardins de botanique, un à Piſe & l'autre à Florence, & deſtina Lucas Ghini à cette double formation. Le commencement s'en fit l'an 1544, un an avant le décret des Vénitiens par rapport au jardin de Padoue, de ſorte que l'inſtitution faite par Côme a été la premiere dans ce genre, & le jardin des ſimples à Piſe le premier qu'on ai vu en Italie. Ghini joignit la lecture de botanique à la ſurintendance & à la formation du jardin, & mourut à Piſe l'an 1556, ayant eu parmi ſes éleves le célebre *Aldrovandi*. Il avoit préparé un grand recueil de deſcriptions des plantes, accompagné de ſes obſervations : mais ayant vu l'ouvrage ſur Dioſcoride par *Mattioli*, il ſupprima le ſien, & non ſeulement il félicita ſincérement cet écrivain, mais il lui envoya encore des plantes rares que celui-ci n'avoit pas encore vues, afin qu'il pût enrichir ſon ouvrage dans une nouvelle édition.

Premier jardin de ſimples.

(*a*) Bibl. Botan. Vol. I. p. 309.

Ce trait qui fait tant d'honneur à Ghini, nous porte naturellement à parler du fameux Pierre André Mattioli de Sienne. Ce grand botaniſte naquit l'an 1501. La médecine, l'hiſtoire naturelle, ſurtout la partie qui regarde les ſimples, le grec & l'érudition, l'occuperent depuis ſa jeuneſſe juſqu'à ſa mort. Il alla à Rome ſur la fin du pontificat de Léon X, & y reſta juſqu'à l'an 1527, ſe perfectionnant toujours plus dans les ſciences. Invité par le cardinal Cleſio, prince évêque de Trente, il vécut dans cette cour pendant quatorze ans, très-eſtimé du prélat & adoré par les habitants de Trente & des environs, qui trouvoient en lui un nouvel Hyppocrate, un ami & un pere. Lorſqu'il quitta ce pays pour aller à Gorice, il fut accompagné par les remerciments, les larmes & les vœux des Trentins & des villageois. Les Goriciens n'eurent pas moins d'eſtime & d'amour pour ce médecin auſſi bienfaiſant qu'habile: ils lui en donnerent une grande preuve, lorſqu'ayant perdu ſa maiſon & ſes meubles par un incendie, le jour après hommes & femmes lui apporterent tant de préſents, qu'il ſe trouva plus riche qu'auparavant. L'an 1554 Ferdinand roi des Romains le fit aller à ſa cour; & ce prince étant devenu empereur, annoblit Mattioli & ſa poſtérité, le fit conſeiller aulique, & tint un des enfants de Mattioli ſur les fonts. Maximilien II, fils & ſucceſſeur de Ferdinand, déclara ce médecin archiatre. Mais ſe trouvant chargé d'années & d'infirmités, Mattioli demanda ſon congé, & ſe retira à Trente où il finit ſa carriere l'an 1577. 78. Mattioli.

Le livre qui a rendu immortel le nom de Pierre André Mattioli, eſt celui qu'il a fait ſur *Dioſcoride*, ancien auteur grec d'un Dictionnaire médicinal des plantes. Mattioli en le traduiſant y fit des additions ſans nombre, & y ajouta des diſcours & des commentaires très-utiles; ayant viſité à cet effet les montagnes & les bois, les lacs & les cavernes, pour trouver & reconnoître

les ſimples, & par ſes amis, ſes protecteurs & ſes correſpondants en ayant reçu de toute part, juſque dès l'Aſie & dès l'Afrique. Dans ſon épître dédicatoire à l'empereur Maximilien & aux princes d'Allemagne, l'auteur ſe confeſſe redevable d'une grande quantité de notices à pluſieurs amis Italiens & étrangers, & parle des ſecours qu'il avoit reçus pour ſon ouvrage diſpendieux de la libéralité des empereurs Ferdinand & Maximilien, des archiducs Ferdinand & Charles, d'Auguſte duc de Saxe, de Joachim électeur de Brandebourg, de Fréderic comte palatin, d'Albert duc de Baviere, de Guillaume duc de Cleves, du cardinal Madnuci prince évêque de Trente, de l'archevêque de Salzbourg, & des magiſtrats de Nuremberg. Et réellement un ouvrage tel que celui de Mattioli, outre des lumieres & du travail infinis, exigeoit des fraix extraordinaires. La premiere édition s'en fit en italien à Veniſe l'an 1544, & fut ſuivie de pluſieurs autres: dix ans après on en fit l'édition en latin dans la même ville, & on la renouvella ſouvent & en pluſieurs endroits. Chaque édition fut amplifiée par l'auteur qui eut la ſatisfaction de voir ſon ouvrage traduit en françois & en allemand, & de ſavoir qu'il s'en étoit répandu des exemplaires & fait des verſions dans la Syrie, dans la Perſe & dans l'Egypte, & d'être informé que quant aux éditions italiennes & latines, l'imprimeur *Valgriſi* de Veniſe en avoit débité en peu de tems au delà de trente-deux mille exemplaires.

79. Ceſalpini.

Mattioli fut remplacé par d'autres botaniſtes inſignes. A Piſe après la mort de *Ghini*, on fit l'acquiſition d'André Ceſalpini d'Arezzo, qui fit en ſeize livres l'*Hiſtoire des plantes*, ouvrage imprimé à Florence l'an 1583. Outre l'exactitude & les grandes connoiſſances médicinales qui paroiſſent dans cette hiſtoire, la plus ample & la plus détaillée qui eût paru juſqu'à ce jour, l'auteur a le mérite d'avoir été le premier à imaginer une

distribution méthodique des plantes qu'il partagea en classes suivant leurs fruits.

Césalpini étoit un médecin renommé & un philosophe subtil. Il composa plusieurs *Traités de médecine*, & fut sur le point de découvrir le secret de la circulation du sang: au moins il indiqua la source de cette circulation; c'est pourquoi quelques uns lui en ont attribué la découverte.

Il avoit beaucoup voyagé en Allemagne avant que de s'établir à Pise, & dans ses voyages il s'étoit fait un grand nom en qualité de philosophe attaché aux sentiments d'Aristote, dont il savoit si bien pénétrer & expliquer le sens, que dans toute l'Allemagne on le regarda comme l'oracle de la philosophie du Lycée. En 1571 il fit paroître à Venise ses *Questions péripatétiques*; mais ce livre lui suscita un ennemi dans la personne du philosophe *Nicolas Torel d'Altdorff* qui crut trouver dans cet écrit le venin le plus subtil de l'impiété. Voilà donc entre ces deux philosophes une dispute extrêmement animée, dispute dont le diligent *Brucker* a donné un précis (*b*), & dans laquelle non seulement il n'est pas possible de comprendre quelque chose, mais il y a tout à parier que les disputeurs ne s'entendoient pas eux mêmes. Il semble cependant que le philosophe d'Altdorff se trompoit, car dans un tems où l'on ne laissoit rien passer en matiere de religion, non seulement personne n'inquietoit Césalpini, mais en outre Clément VIII le tira de Pise pour le faire son médecin & lecteur public de médecine dans la Sapience de Rome. Césalpini soutint avec réputation ce double emploi, jusqu'à sa mort arrivée en 1603.

Padoue avoit dans ce tems là un autre botaniste insigne, appellé Prosper Alpin, né en 1553 à Marostica non loin de cette ville. Il voyagea Alpin.

(*b*) T. IV. p. 220, & T. VI. p. 721.

juſqu'en Egypte & y demeura pendant quelques années pour obſerver attentivement ce qui concerne l'hiſtoire naturelle d'un pays ſi célebre. Lorſqu'il retourna en Italie, les Padouans lui confierent la ſurintendance du jardin des ſimples & la lecture de botanique, avec une bonne penſion qu'on augmenta par degrés, & qui ſurpaſſoit de beaucoup celle de ſes prédéceſſeurs. Auſſi eſt-il vrai qu'il les ſurpaſſoit tous en mérite. Ses ouvrages ſont nombreux & fort bons: lui même en publia une partie, les autres parurent après ſa mort. Ils ſont tous en latin, & il y a quatre livres *De medicina Ægyptiorum*, un *De plantis Ægypti*, deux *De plantis exoticis*, treize *De medicina methodica*, ſept *De præſagienda vita & morte ægrotantium*, un dialogue *de Balſamo*, & une diſſertation *de Rhapontico*. Il avoit de plus compoſé l'*Hiſtoire naturelle d'Egypte* en pluſieurs parties, mais la premiere a été imprimée ſeule à Leyden l'an 1735. Alpin mourut à Padoue l'an 1616.

Quant aux autres botaniſtes italiens de ce ſiecle, & quant aux jardins & collections publiques & particulieres qu'on trouva dans ce pays, on peut conſulter la bibliotheque du grand *Haller*.

80. Autres parties d'hiſtoire naturelle.

Paſſons à d'autres parties de l'Hiſtoire naturelle. Paul Jove fit un eſſai de l'*Hiſtoire des poiſſons*, mais il ſe borna à ceux de la Campagne de Rome. Son livre publié en 1524 fut le premier qui parut ſur cet argument, & excita *Guillaume Rondelet*, naturaliſte françois, qui étoit alors à Rome & qui faiſoit ſes obſervations avec le célebre Aldrovandi, à faire un traité ſur le même ſujet & à l'approfondir mieux que Paul Jove qui, dans ſon livre, n'a cherché qu'à faire parade d'érudition.

Paul Jove.

Salviani.

Plus ample & plus eſtimable eſt l'ouvrage fait par Hyppolite Salviani de Città di Caſtello. Le ſavant & généreux cardinal Cervini fut le promoteur de cet ouvrage, ayant contribué par ſes avis, ſes lumieres & ſes fraix à le rendre complet au

poſſible, & ayant fait venir des principales provinces de l'Europe la deſcription & les figures des poiſſons propres des mers, lacs & rivieres de ces contrées & de ceux qu'on y apportoit des pays étrangers. Le livre de Salviani eſt intitulé *Aquatilium animalium hiſtoria*, & il fut imprimé à Rome en 1558. Aujourd'hui encore cet ouvrage paſſe pour un des meilleurs en ce genre.

81. Le regne minéral qui, comme les autres parties de la nature, préſente des merveilles & une variété ſurprenante, offrit de quoi exercer le talent de deux philoſophes qui donnerent au public le réſultat de leurs réflexions. Vannuce Biringucci de Sienne, homme fort chéri pour ſon ſavoir par Pierre Louis Farneſe, duc de Parme, & par Hercules II, duc de Ferrare, l'an 1540 publia en italien à Veniſe ſa *Pirothecaïa* en dix livres, où il traitoit de la qualité & de la nature des métaux & de leur fuſion. J'ignore ſi on avoit écrit ſur un pareil ſujet avant Biringucci; mais je ſais qu'on fit un ſi grand cas de cet ouvrage, qu'on le réimprima ſouvent & qu'on le traduiſit en françois & en latin. Biringucci.

Excité par l'exemple de cet écrivain, Michel Mercati compoſa ſa *Métallotheca* en dix parties. Mercati étoit de la ville de S. Miniato en Toſcane. *Céſalpini* qui fut un de ſes maîtres à Piſe, lui inſpira le goût pour la botanique & pour l'hiſtoire minérale. Ayant pris les degrés en médecine, Mercati alla à Rome où Pie V lui donna l'inſpection des ſimples du Vatican. Ce jardin étoit peu de choſe, mais il devint conſidérable par le ſoin de Mercati que Grégoire XIII mit dans le nombre de ſes familliers, & que Sixte V fit protonotaire, & donna pour compagnon au cardinal Aldobrandini deſtiné légat en Pologne, afin qu'en parcourant ce pays & les autres par leſquels il falloit paſſer, Mercati qui étoit un grand obſervateur de la nature, accrût ſes connoiſſances, & amaſſât des matériaux pour le recueil qu'il avoit Mercati.

commencé, & dont il vouloit former un cabinet de raretés naturelles pour l'ornement du palais Vatican. Dans ce voyage Mercati acquit l'eſtime & la protection de l'empereur Rodolfe II & de Sigiſmond roi de Pologne. Ferdinand I grand duc de Toſcane, ſon prince naturel, le chérit ſingulièrement & lui donna des marques de ſon amitié généreuſe. Le cardinal Aldobrandini devenu pape avec le nom de Clément VIII, choiſit Mercati pour archiatre ou chef de la faculté de médecine. Enfin cet homme ſi eſtimé par tous les bons connoiſſeurs, & diſtingué par ſa piété profonde & par l'innocence de ſa vie, mourut à Rome l'an 1593 à l'âge de cinquante-deux ans.

Ayant formé, comme je viens d'indiquer, le cabinet d'hiſtoire naturelle dans le Vatican, ce ſavant en fit la deſcription dans ſa *Métallotheque*; & comme ce cabinet étoit compoſé de dix grands armoires, chacun partagé en pluſieurs tiroirs, ainſi Mercati diſtribua ſon ouvrage en dix parties, & chaque partie en pluſieurs articles. Mais cet ouvrage reſta imparfait par la mort de l'auteur, & les héritiers le vendirent au docte *Charles Dati* de Florence; juſqu'à ce que Clément XI ſachant où ce manuſcrit ſe trouvoit, l'acheta, & l'ayant fait achever & y mettre les additions correſpondantes aux nouvelles augmentations qu'on avoit faites dans le cabinet, fit publier tout l'ouvrage l'an 1717. Cette édition eſt très-magnifique & très-exacte.

82. Aldrovandi. Les auteurs dont je viens de parler éclaircirent quelques parties de l'Hiſtoire naturelle. Un ſeul oſa l'embraſſer toute entiere; & ce nouveau Pline ne fit pas moins d'honneur à l'Italie que l'ancien. Ulyſſe Aldrovandi, gentilhomme de Bologne, fut un de ces ſavants du premier ordre, dont il n'eſt pas permis à ceux qui cultivent les lettres d'ignorer le nom & le mérite. Il nâquit le onze de Septembre de l'an 1522, d'une famille ancienne & illuſtre. Bologne, Padoue, Rome & Piſe furent

les lieux où par une application ſoutenue, Aldrovandi jetta les fondements de ces vaſtes connoiſſances, à l'aide deſquelles il devint l'interprète de la nature & de ſes ſecrets. A vingt-deux ans l'univerſité de Bologne le nomma profeſſeur en logique, & peu après elle le fit paſſer à la chaire de philoſophie & à celle de botanique conjointement. Pendant quarante-huit ans l'infatigable Aldrovandi occupa ces deux chaires & ſe rendit utile au public par ſes leçons & par ſes écrits. Quoique les univerſités de Padoue, de Piſe & de Florence euſſent de beaux jardins de ſimples, comme nous l'avons marqué, celle de Bologne n'en avoit point: l'an 1567 Aldrovandi obtint des magiſtrats qu'on formeroit un pareil établiſſement & on lui en donna la ſurintendance. Cinq ans après le jardin étoit ſi bien fourni, qu'Aldrovandi put en 1574 publier l'*Antidotarium Bononienſe*. Cet ouvrage fut l'eſſai ou le précurceur de ces volumineux écrits qu'il préparoit pour ôter le voile dont la nature étoit enveloppée. Ce grand projet lui tenoit à cœur depuis longtems: à cet effet non ſeulement il avoit formé correſpondance avec les naturaliſtes de toute l'Europe, mais par ſes épargnes & par la libéralité du ſénat de Bologne & de pluſieurs princes & autres grands ſeigneurs d'Italie, il avoit aſſemblé dans ſa maiſon le plus rare & le plus copieux aſſortiment de productions naturelles qui eût encore exiſté, & une belle bibliotheque compoſée d'autant de livres anciens & modernes qu'on put trouver, concernant l'hiſtoire de la nature. Fourni de ces moyens, & riche d'un fond inépuiſable d'érudition, & des obſervations qu'il avoit faites depuis ſa premiere jeuneſſe, il mit la main à l'œuvre & fit un cours entier d'Hiſtoire naturelle en XVI volumes in-folio. Il n'eut cependant la ſatisfaction d'en publier que quatre: les autres furent imprimés après ſa mort, par ordre du public & avec l'aſſiſtance de pluſieurs ſavants. Outre ce volumineux ou-

vrage, l'Inſtitut de Bologne conſerve en manuſcrit un nombre prodigieux de Traités, Remarques, Lettres & autres Opuſcules qui tous ont pour objet l'Hiſtoire naturelle, & en outre un pareil nombre d'autres écrits ſur toutes ſortes de ſciences, ce qui prouve l'excellence du talent de ce grand homme & l'aſſiduité incroyable de ſon travail.

Aldrovandi mourut à l'âge de quatre-vingt trois ans, le dix de Mai de l'an 1605. Il légua ſon cabinet & ſa bibliotheque au ſénat de Bologne qui en fit préſent à l'Inſtitut, c'eſt-à-dire, à l'univerſité.

Le jugement du plus exact & du plus élégant interprête de la nature, *M. de Buffon*, ſur l'ouvrage d'Aldrovandi, eſt qu'à la vérité ſi on lui ôtoit ce qu'il y a de ſuperflu & d'étranger au ſujet, on le réduiroit à la dixieme partie (87), mais que faiſant abſtraction de cette prolixité accablante, cet ouvrage eſt tout ce qu'on a de mieux ſur l'Hiſtoire naturelle, l'auteur ayant été l'homme le plus laborieux du monde, ſeulement un peu trop crédule; & le plan étant bon, la diſtribution judicieuſe, les deſcriptions un peu trop uniformes dans la maniere, mais exactes & fideles (*c*).

83. De l'anatomie.

Il eſt inconteſtable que l'étude de la nature influa beaucoup ſur les progrès de la médecine: mais il eſt encore vrai que cette même nature obſervée ſur la formation du corps humain, y contribua davantage. L'anatomie que *Mondino* fit renaître, comme nous l'avons marqué dans le onzieme volume, eut dans ce ſiecle heureux des hommes d'un grand talent, qui l'amenerent à un point où elle n'avoit été ni chez les Grecs ni chez les Arabes. Et cependant elle reſta encore

(*c*) T. I. Diſcours préliminaire.

éloignée

éloignée de ce haut degré où on la porta dans les siecles suivants.

Carpi. Jacques Berenger Carpi, natif de la ville de ce nom, chirurgien & lecteur de cette science à Bologne depuis l'an 1502 jusqu'à l'an 1527, s'appliqua d'une maniere particuliere à l'anatomie & avec un si heureux succès que *Falloppio*, juge très-compétent sur cette matiere, l'appelle *le premier restaurateur de cette science que Vesalius perfectionna* (*d*). Carpi fit un *Commentaire sur l'anatomie de Mondino* qu'il enrichit de figures, & un *Traité sur la fracture du crâne*. L'habile *Portal* a fait l'énumération des découvertes anatomiques de Carpi, entre lesquelles il y en a quelques unes que des anatomistes plus modernes se sont attribuées (*e*). Ce fut Berenger Carpi qui inventa l'onction mercuriale contre les maladies vénériennes. Avant lui l'on connoissoit les bons effets du mercure dans cette maladie; mais quant à l'onction, Carpi fut le premier à l'employer. Au moyen de cette invention il tua beaucoup de monde, mais il en guérit encore davantage, & ce remede lui valut au de là de cinquante mille ducats. Comme il n'avoit pas d'héritiers, il institua légataire universel le duc de Ferrare auquel il s'étoit attaché après sa lecture de Bologne.

84. Notices sur Vesalius. Dans ce tems là Bruxelles donna à l'anatomie le grand Vesalius, qui à l'âge de vingt-cinq ans publia son ouvrage *sur la structure du corps humain*. Après avoir parcouru les universités de Louvain, de Montpelier & de Paris, il passa en Italie, & les Vénitiens le choisirent pour lecteur d'anatomie à Padoue l'an 1537. Il quitta cette chaire en 1544 pour aller à Bâle d'où il se transféra à la cour de Charles-Quint en Espagne. Là il lui arriva un jour que s'étant trop hâté d'ouvrir le cadavre d'un

(*d*) Observations Anatom. Vol. I.
(*e*) Hist. de l'Anatomie. T. I. p. 272.

ſeigneur Eſpagnol auquel on trouva le cœur encore palpitant, la famille de ce ſeigneur déféra l'anatomiſte à l'inquiſition comme un impie (88). Charles ne trouva d'autre moyen de le ſauver que de l'envoyer en Aſie ſous prétexte de viſiter les lieux ſaints. Mais les Vénitiens firent encore mieux : ils le rappellerent à Padoue dans ſon ancienne qualité de profeſſeur, & lui fournirent les fraix du voyage. Le malheur pourſuivoit ce grand homme : ſon vaiſſeau fit naufrage, & lui fut jetté ſur les côtes de l'isle de Zante, où il mourut des incommodités ſouffertes dans la traverſée l'an 1564.

J'ai voulu faire mention de cet illuſtre étranger à cauſe de l'honneur qu'il fit à l'univerſité de Padoue. Quand Veſalius en partit, il fut remplacé par Réald Colombi de Cremone qui ne remplit cette chaire que l'eſpace de deux ou trois ans, étant paſſé dans la même qualité d'anatomiſte à Piſe, enſuite à Rome, où l'an 1559 il publia *quinze livres d'anatomie* dédiés à Paul IV. Colombi mourut la même année que Veſalius dont il fut l'adverſaire & dont il eut la témérité de parler avec une ſorte de mépris dans ſes écrits. *M. Portal* qui le taxe avec raiſon d'imprudence & d'ingratitude envers un homme inſigne qui de plus avoit été ſon maître, ne laiſſe pas d'avouer que Colombi n'a pas toujours le tort dans ſes cenſures, puiſque les aſſertions de Veſalius ne ſont pas toutes infaillibles.

Colombi.

85. Un autre éleve de ce grand anatomiſte en agit avec plus de circonſpection & de reſpect, & lors même qu'il le devança, il eut l'art de ſe comporter comme s'il ne faiſoit que le ſuivre. Ce diſciple reconnoiſſant eſt Gabriel Falloppio de Modene, un des plus célebres anatomiſtes de ce ſiecle & en même tems le plus modeſte. L'année de ſa naiſſance n'eſt pas bien ſure : la meilleure probabilité eſt pour l'an 1523. Falloppio étudia l'anatomie à Padoue ſous Veſalius, & en fut profeſſeur à Ferrare, à Piſe, & à Padoue. Dans cette der-

Faloppio.

niere univerſité il lut à la fois l'anatomie, la chirurgie & la botanique; mais il interrompit quelquefois ſes leçons pour voyager en Italie, en France & dans la Grece. Ses ouvrages de médecine, chirurgie & anatomie rempliſſent trois volumes in-folio. Tout eſt fort eſtimé; mais les *Obſervations anatomiques* paſſent pour un chef-d'œuvre. L'auteur a obtenu un grand nom par ces canaux qu'il découvrit dans l'utérus & que de ſon nom on appelle les *Trompes de Falloppe*; mais ce n'eſt pas la ſeule découverte qu'il a faite. On peut voir ce que dit à ce ſujet *M. Portal* (*f*) qui releve les belles remarques de Falloppio ſur les os, les oreilles, les yeux, la langue & les muſcles du bas ventre, & finit l'éloge de cet anatomiſte en diſant qu'à chaque pas de ſes ouvrages on apperçoit le génie & le bon ſens joints à la modeſtie & à l'eſtime envers ceux mêmes qu'on y combat, cet écrivain ayant été doué de ces belles qualités dont on recherche l'enſemble dans les ſavants & qu'il eſt ſi rare d'y trouver. Une autre choſe remarquable c'eſt que Falloppio qui étudia, enſeigna, voyagea & écrivit autant qu'on vient de dire, ne vécut que trente-neuf ans.

Parmi le grand nombre d'autres anatomiſtes dont le diligent *Portal* parle dans ſon Hiſtoire, je choiſirai ceux qui me paroiſſent plus dignes d'une mention particuliere. Jean Philippe Ingraſſia de Recabulto en Sicile, médecin anatomiſte, après avoir étudié à Padoue, fut lecteur d'anatomie & de médecine dans l'univerſité de Naples, juſqu'à ce que Philippe II le nomma archiatre dans toute la Sicile. Ce fut aux ſoins, aux travaux & à la prudence d'Ingraſſia que cette isle dut la ceſſation de la peſte qui la déſoloit l'an 1575. En récompenſe de ce ſervice ſignalé le ſénat de Palerme lui aſſigna une forte penſion, qu'Ingraſſia eut la généroſité de

86. Ingraſſia.

(*f*) T. I. p. 569.

refuſer. Il mourut l'an 1580, & laiſſa pluſieurs ouvrages entre leſquels les anatomiques ſont les plus eſtimés à cauſe des belles découvertes qu'on y trouve.

Canani. Jean Batiſte Canani de Ferrare, fut premierement profeſſeur de médecine & d'anatomie dans l'univerſité de ſa ville natale, enſuite premier médecin de Jules III, enfin archiatre dans le duché & états des princes d'Eſte. Son ouvrage intitulé *Muſculorum humani Corporis picturata diſſectio*, eſt d'autant plus recherché qu'il eſt devenu extrêmement rare. Il fut publié à Ferrare en 1572. Canani fit des découvertes dans les valvules des veines & dans les muſcles de la main.

Aranzi. Jules Céſar Aranzi de Bologne, s'appliqua ſinguliérement à obſerver l'état du fœtus dans le ventre de la mere. Le livre *de Humano Fœtu* qu'il compoſa à la ſuite de ſes obſervations, fut publié pour la premiere fois à Bologne l'an 1564, & depuis il a été ſouvent réimprimé. Quant aux autres ſavantes remarques d'Aranzi ſur diverſes parties du corps, l'hiſtorien anatomiſte convient que quelques modernes en ont fait parade ſans rendre juſtice au docte Aranzi qui en a été l'auteur (*g*).

Varoli. Conſtance Varoli auſſi de Bologne, fut lecteur de médecine & de chirurgie dans cette ville. Grégoire XIII l'en retira pour le faire ſon proto-médecin & en même tems profeſſeur dans la ſapience de Rome. Varoli fit un *Traité général d'anatomie*, & un particulier *ſur les nerfs optiques*, & ce ſecond ouvrage lui a acquis une grande célébrité. L'anatomie & la médecine attendoient beaucoup de l'habileté extraordinaire de ce jeune homme; mais la mort l'emporta à l'âge de trente-deux ans en 1575.

87. Il reſte à parler de deux autres lumieres de la

(*g*) Ibidem. p. 3 & ſuiv.

ſcience anatomique, c'eſt-à-dire, Euſtache & Acquapendente.

Quelques uns penſent que Barthelémi Euſtache étoit nâtif de S. Severino dans la marche d'Ancone, & d'autres prétendent qu'il nâquit à Sainte Severine dans la Calabre. Son emploi étoit la médecine, & il en fut lecteur à Rome ſous le pontificat de Pie IV. C'étoit un homme de grand travail qui a fait un grand nombre de bons ouvrages; mais les plus célebres & que tous les connoiſſeurs admirent ſont, les Traités 1°. *ſur l'organe de l'ouïe*, 2°. *ſur les reins*, 3°. *ſur les dents*, 4°. les *tables anatomiques*, conſiſtant en quarante planches où tout le corps humain eſt repréſenté. L'auteur déjà vieux & mal fourni des biens de la fortune, ne ſe trouva pas en état de les faire graver. On crut les deſſeins perdus, mais ſous le regne de Clément XI ayant été retrouvés, ce pontife amateur généreux des ſciences, le même qui peu après fit publier le *Metallotheca de Mercati*, ordonna une magnifique édition des *Tables d'Euſtache* qui furent parfaitement bien gravées. Cette édition eſt de l'an 1714, & a été ſuivie de pluſieurs dont la plus eſtimée eſt celle de Leyden de l'an 1744. L'illuſtre *Morgagni* a parlé au long de ces Tables (*h*), & par l'examen très-exact qu'il en a fait, il a infiniment relevé le grand mérite d'Euſtache en anatomie. Euſtache.

Celui dont je vais parler & qui eſt le dernier par rapport au tems, mérite peut-être la premiere place parmi les anatomiſtes de ce ſiecle. Acquapendente, ville de l'état de Rome, fut la patrie de Jérôme Fabrice Acquapendente, qui prit ce ſurnom du lieu de ſa naiſſance (89). Il nâquit l'an 1537. A Padoue il fut diſciple de *Falloppio* dans l'école du quel il fit des progrès ſurprenants. L'an 1563 il remplaça ſon maître dans la chaire Acquapendente.

(*h*) Opuſc. Anatom. P. I. p. 19. Edit. de Veniſe 1763.

d'anatomie, & deux ans après on ajouta celle de chirurgie, avec ce réglement qu'il feroit les démonſtrations anatomiques en hiver, & donneroit en été les leçons de chirurgie. Sa penſion qu'on augmenta par degrés, parvint juſqu'à mille ducats, & non pas à dix mille, comme il eſt échappé de dire à *M. Portal*. La quarantieme année de ſa lecture on lui permit de ſe choiſir un ſuivant, ſans qu'on rabattît rien de ſes gages. Outre ces émoluments & privileges, Acquapendente reçut de la république de Veniſe des honneurs extraordinaires, car elle lui accorda tous les droits des profeſſeurs en médecine & la préſéance ſur ceux de philoſophie, le fit citoyen de Padoue & le créa chevalier de S. Marc. *Portal* ajoute qu'il reçut la toiſon d'or, mais c'eſt une anecdote qu'il faut mettre à côté des dix mille ducats de penſion. Parvenu à l'âge de quatre-vingt-trois ans, Acquapendente mourut à Padoue au mois de Mai de l'an 1619, laiſſant un héritage de deux-cents mille écus à une niece qui le porta dans la noble maiſon del Fino de Veniſe.

Du vivant de ce profeſſeur ſa réputation étoit générale en Europe. On le conſultoit de toute part: Italiens & étrangers s'adreſſoient à lui pour être guéris, & c'eſt la raiſon pourquoi il amaſſa tant de richeſſes, malgré ſon déſintérêt, qualité dont tous s'accordent à le louer, & malgré ſa façon de vivre avec ſplendeur. Mais ſa réputation ne s'éteignit pas avec ſa vie, & elle ſubſiſte toujours au moyen de ſes ouvrages. Il y en a d'anatomiques & de chirurgiques; tous enſemble furent imprimés à Leipſig en 1687, & à Leyden en 1737. Le Traité le plus célebre eſt celui *De venarum oſtiolis* (des valvules des veines) dans lequel l'auteur a découvert, prouvé & démontré l'exiſtence de ces valvules & expliqué leur uſage pour la circulation du ſang.

88. Découverte de la

C'eſt préciſément ſur cette découverte importante qu'il faut dire un mot avant d'achever ce qui

appartient aux progrès de l'anatomie. *M. Dutens* qui s'eſt fait un ſyſtême d'attribuer toutes les découvertes aux anciens & pas une aux modernes, prétend que la circulation du ſang n'étoit pas un myſtere pour l'antiquité (*i*). Les anciens convenoient certainement que le ſang étoit répandu dans tout le corps au moyen des veines & des arteres par leſquelles le ſang circule; mais ils ne ſavoient pas ni comme cette circulation ſe faiſoit, ni par où elle commençoit, ni quelle en étoit la diſtribution, l'économie, les loix & le fondement. La découverte de tout ce-ci appartient aux modernes: la queſtion roule ſur celui qui en a été l'auteur; & l'opinion preſque générale attribue cette gloire au célebre *Harvey* Anglois. Eſt-ce avec juſtice? Voilà ce qu'il faut examiner. circulation du ſang.

Le malheureux *Servet*, médecin Eſpagnol, avoit pénétré bien avant au ſujet de la circulation, & cela dans un livre qui ne ſembloit guere être fait pour un pareil argument, dans le livre théologique intitulé *De erroribus trinitatis*, imprimé à Bâle en 1532, & pour lequel il fut brûlé à Geneve. Il eſt dit dans cet ouvrage que le ſang paſſe du ventricule droit du cœur aux poumons par le canal de l'artere pulmonaire, & de là dans l'artere veineuſe, d'où purifié par l'air qui s'y inſinue, il eſt attiré par le ventricule gauche qui s'ouvre pour le recevoir. Servet ne paſſa pas ces bornes; mais tout ce phénomene fut mieux expliqué par *Louis de Vaſſeur*, médecin François qui, l'an 1540 publia à Paris ſon *Anatomie*, où il parle de la circulation, des veines cave & pulmonaire, & des valvules du cœur. *Réald Colombi* & *André Céſalpini*, s'expliquerent là deſſus encore mieux que Servet & que Vaſſeur, mais tous ceux que je viens de nommer ne purent pas découvrir comment la cir-

(*i*) Recherches ſur l'orig. des découv. attribuées aux modern. T. II. p. 39. Edition de Paris 1766.

culation ſe fait dans toutes les autres parties du corps. Enfin le grand médecin Anglois *Guillaume Harvey*, fit paroître en 1628 ſa Diſſertation anatomique *ſur le mouvement du cœur & du ſang*, où il expliqua la ſource, l'économie & tout l'arrangement de la circulation, prouvant ſes aſſertions avec tant de juſteſſe, qu'on le regarda comme le premier qui eût découvert cet important ſecret. Tout ce qu'on peut lui reprocher, c'eſt de n'avoir point rendu juſtice ni même nommé *Servet*, *Vaſſeur*, *Colombi*, *Céſalpini* qui lui avoient frayé le chemin à cette grande découverte. Mais réellement Harvey en eſt-il le véritable auteur? Quelques uns lui conteſtent cette gloire & prétendent qu'elle eſt dûe à un moine Italien, au fameux frere Paul Sarpi. Cette diſpute eſt curieuſe, & je me flatte que mes lecteurs ne ſeront pas fâchés que je m'y arrête un moment.

Le principal fondement de la circulation ſont les valvules des veines. Quelques anatomiſtes les avoient obſervées; mais la plupart ne ſavoient pas les diſtinguer, & n'en croyoient pas l'exiſtence, ou reſtoient en ſuſpens. *Jérôme Fabrice Acquapendente* fut, comme je viens de le dire, le premier qui fit une deſcription exacte de ces valvules. Son Traité ſur cette matiere fut imprimé à Padoue l'an 1603, c'eſt-à-dire, vingt-cinq ans avant que parût la Diſſertation d'Harvey. Il en faudroit conclure que l'on doit à l'habile Acquapendente la découverte en queſtion, ſi l'*anonime* qui a compoſé l'ancienne Vie de Frapaolo n'aſſuroit qu'Acquapendente apprit le ſecret des valvules de ce ſavant moine dans les entretiens qu'ils eurent enſemble. *Morgagni* fait une objection à ce récit (*k*), car il obſerve que *Gaſpar Bauhin*, éleve d'Acquapendente, atteſte que ce profeſſeur avoit dès l'an 1574 commencé dans ſes démonſ-

(*k*) Epiſt. Anatom. Vol. II. Ep. XV. num. 68 &c.

trations anatomiques à découvrir les valvules & leur uſage. Or dans ce tems là Fra Paolo n'avoit que vingt-deux ans, & ſe trouvoit en qualité de théologien à la cour de Mantoue, & par conſéquent il ne paroit pas probable que l'anatomiſte dont nous parlons ait pu apprendre ce ſecret d'un ſi jeune religieux. Morgagni obſerve encore que le ſincere Acquapendente qui parlant de l'uvée des yeux, confeſſe qu'il en doit la découverte au P. Sarpi, ne dit rien touchant celle des valvules, ce qu'il n'auroit pas manqué de faire, honnête homme & franc comme il étoit & grand ami de Sarpi.

Ces raiſons me ſemblent fortes en faveur d'Ac- 89.
quapendente: mais en voici une autre en faveur de Fra-Paolo. Dans la Vie du ſavant *Peireſc* écrite par le célebre *Gaſſendi*, celui-ci dit avoir informé le même Peireſc de l'ouvrage d'Harvey ſur la circulation au moyen de ces valvules, dont lui Peireſc avoit autrefois entendu parler Acquapendente, & dont il ſe ſouvenoit bien que la découverte avoit été faite par le P. Sarpi Servite (*l*). Ce témoignage a un grand poids; mais il en auroit encore plus s'il venoit immédiatement de Peireſc qui avoit été longtems en Italie & pratiqué avec Acquapendente & Fra-Paolo; au lieu que Gaſſendi plus éloigné de ce tems, a pu aiſément prendre quelque équivoque.

L'indéciſion augmente à cauſe de deux autres témoignages oppoſés. *Jean Walleus* dans une lettre écrite à *Bartholin*, & qu'on trouve dans le Recueil des lettres de ce dernier (*m*) dit que lorſque le livre d'Harvey parut, il entendit dire au docte anatomiſte *Veſling* Weſtphalien, alors profeſſeur d'anatomie à Padoue, que la découverte de la circulation du ſang étoit du P. Sarpi qui avoit reconnu & démontré à Jérôme Fabrice Ac-

(*l*) Vita Peireſcii. L. IV. (*m*) Centur. I. Ep. XXII.

quapendente, l'exiſtence des valvules & leur office. Il ajoute que le *P. Fulgentio* Servite, diſciple & compagnon de Fra-Paolo & dépoſitaire de tous ſes manuſcrits, avoit fait voir à Veſling l'ouvrage écrit ſur ce ſujet par Fra-Paolo lui même.

Au contraire *George Enzio*, diſciple d'Harvey, dans l'apologie qu'il fit pour ſon maître (*n*) & qu'il lui adreſſa, parlant à cet illuſtre médecin, le fait reſſouvenir d'un récit qu'Harvey lui avoit fait, ſavoir, qu'un ambaſſadeur Vénitien à Londres ayant à ſon retour à Veniſe porté avec lui le livre d'Harvey, le montra à Fra-Paolo qui en fit un extrait, & que cet extrait paſſé après la mort de ce religieux dans les mains des Servites ſes héritiers, fut pris pour un ouvrage original; ſur quoi, Enzio ajoute, qu'Harvey avoit une lettre du P. Fulgentio qui atteſtoit la vérité du fait. Mais ici l'apologiſte permettra que nous l'accuſions de menſonge; car l'ouvrage d'Harvey parut en 1628, & Fra-Paolo étoit mort cinq ans auparavant. Dira-t-on qu'Harvey avoit confié en manuſcrit un ouvrage de cette importance à un miniſtre étranger, longtems avant de le faire paroître par l'impreſſion? Il n'y a pas la moindre apparence de probabilité dans une pareille conjecture; & d'ailleurs l'apologiſte n'auroit pas oublié cette circonſtance, ni omis le nom de l'ambaſſadeur.

Que s'enſuit-il de toutes ces remarques, témoignages & faits? Que le P. Sarpi a le mérite d'avoir découvert la circulation du ſang? Il s'enſuit, ce me ſemble, qu'on l'a dit & qu'on l'a cru, mais qu'on ne peut rien décider, & celà pour deux bonnes raiſons; la premiere que j'ai indiquée avec *Morgagni*, que le ſincere & reconnoiſſant Acquapendente qui s'avoue redevable d'autres grandes découvertes à Fra-Paolo, ne dit rien

(*n*) Portal Hiſt. de l'Anat. T. II. p. 468.

de celle des valvules & de la circulation : la ſeconde que le manuſcrit de ce religieux dont parle Valleus, ſur la circulation, ne ſe trouve ni chez les Servites de Veniſe ni ailleurs, quoiqu'on ait conſervé avec ſoin tout ce qui eſt ſorti de la plume de ce ſavant moine.

Il paroît donc que celui qui a vraiment découvert la circulation du ſang au moyen des valvules des veines, eſt Jérôme Fabrice Acquapendente de qui Harvey l'apprit, ayant été pendant pluſieurs années ſon diſciple à Padoue, choſe qui eſt fort à remarquer ; qu'Harvey illuſtra & mit dans un plein jour la découverte & le ſyſtême de ſon maître, ſe gardant bien de faire mention de lui ou des autres qui avoient travaillé ſur ce ſujet ; & que par ce moyen & par les nouvelles découvertes qu'il fit, il a eu la gloire de paſſer pour le premier qui a trouvé & enſeigné la circulation du ſang. Quant à Fra-Paolo qui étoit auſſi un grand anatomiſte ſans en faire profeſſion, il ſe peut très-aiſément qu'il ait deviné ce ſecret en tout ou en partie avant même d'être informé des obſervations & découvertes faites par Acquapendente.

90. Théatres anatomiques.

A tout ce que nous avons dit ſur l'étude de l'anatomie, ajoutons une particularité qui montre avec quel zele les Italiens du ſeizieme ſiecle s'adonnerent à cette étude. Ce fut dans ce ſiecle que l'on imagina ce qu'on appelle *théatre anatomique*, qui eſt une ſalle bien aérée & diſpoſée en forme d'amphithéatre où l'on expoſe avec la plus grande propreté les préparations anatomiques précédemment faites, & on donne publiquement des leçons ſur les parties qu'on a ainſi préparées. Le premier de ces théatres fut conſtruit à Piſe, on ne ſait pas en quelle année, mais ce dut être vers le milieu du ſiecle, car on a un décret fait par l'univerſité de Pavie en date du 21 Novembre de l'an 1552, où il eſt enjoint de bâtir un théatre anatomique ſur le modele de celui de Piſe.

Le ſecond fut donc celui de Pavie, & le troiſieme celui de Padoue, que la république fit conſtruire en 1599 ſur les inſtances & par les ſoins d'Acquapendente. Après ces trois premieres ſalles ou théatres d'anatomie, les autres univerſités en Italie & au dehors en firent dreſſer de pareils.

§ II. *Chirurgie, médecine.*

91. Les progrès rapides que fit la ſcience anatomique dans le cours de ce ſiecle, furent d'un grand ſecours à la médecine & à la chirurgie, & ce dernier art ſurtout fut pratiqué par des gens habiles, enſeigné par de bons maîtres, & illuſtré par des écrivains dont les ouvrages ſont toujours entre les mains de ceux de la profeſſion. Comme je me bornerai aux chirurgiens qui ont laiſſé les meilleurs ouvrages, ceux qui en voudront connoître un plus grand nombre, pourront conſulter l'*Hiſtoire de M. Portal.*

Bolognini. Ange Bolognini, nâtif du territoire de Padoue & lecteur de chirurgie à Bologne, depuis l'an 1508 juſqu'à l'an 1517, compoſa deux livres fort eſtimés, un *ſur la cure des playes extérieures* & un autre *ſur les onguents.* Ces deux livres furent imprimés à Bologne en 1514.

Ferri. Alfonſe Ferri Napolitain, qui pratiqua la médecine, & la chirurgie, & fut médecin de Paul III, écrivit *ſur les bleſſures cauſées par le coup de fuſil.* Ce Traité important fut publié à Lyon l'an 1554. C'eſt un livre rare & qui mérite d'être lu & étudié.

De Vigo. Jean de Vigo Génois, fit paroître en 1516 un Traité latin *ſur la chirurgie pratique.* Cet ouvrage fut d'abord traduit en italien, en françois, & en allemand. De Vigo vécut long-tems à Rome, & ſervit Jules II & le cardinal de la Rovere neveu de ce pape.

Santo. Marian Santo de Barlette, éleve de Jean de Vigo à Rome, ſe rendit célebre par ſes écrits,

dont les plus recherchés ſont ceux qu'il compoſa *ſur la pierre des reins, ſa formation, ſa cure, & la maniere de la tirer.* Il fut le premier à faire une deſcription exacte de cette maniere & de ſon appareil; & il en auroit pu aiſément paſſer pour l'inventeur auprès de la poſtérité, s'il n'avoit eu la louable & rare franchiſe d'avouer qu'il avoit appris toute cette méthode d'un Jean de Romani qui pratiquoit la chirurgie à Cremone. Voilà donc un autre chirurgien d'une grande habileté, ſi ce fut lui qui imagina cette méthode : mais comme on ne le connoit que par cette ſeule notice qu'en donne Santo, je ne ſaurois en dire davantage. Quant aux ouvrages que je viens d'indiquer, ils furent publiés pour la premiere fois à Veniſe l'an 1535.

Acquapendente.

Je ne répéterai pas ce que j'ai dit de l'illuſtre Acquapendente, & je me contenterai d'obſerver qu'il fut autant grand dans l'art chirurgique que dans la ſcience de l'anatomie. Ses ouvrages de chirurgie ont un grand prix; & *Portal* aſſure que cet homme s'eſt acquis un nom immortel entre les chirurgiens par les belles obſervations qu'il a faites, par les nouvelles & bonnes méthodes qu'il a inventées, & par les préceptes très-utiles qu'il a laiſſés dans ſes ouvrages.

Tagliacozzi & autres.

Parmi les chirurgiens de ce tems là on fit un cas extraordinaire de Gaſpar Tagliacozzi, profeſſeur dans l'inſtitut de Bologne ſa patrie, à cauſe d'un art ſingulier qu'il poſſédoit, mais qui ne s'eſt pas perpétué. C'étoit de refaire & réintégrer naturellement & en chaire les parties mutilées du viſage, telles que nez, joues, oreilles. On a de ſi nombreux & ſi authentiques témoignages des contemporains de ce chirurgien, qu'on ne peut pas raiſonnablement rejetter ce rapport parmi les fables. Tagliacozzi compoſa ſur ce ſujet un livre qu'il intitula *Decourtorum chirurgia per inſitionem*, & qu'il fit imprimer à Veniſe l'an 1597, avec les figures des inſtruments dont il ſe ſervoit. Il ne

fut cependant pas l'inventeur de cet art. *Gabriel Barri* (*a*) attribue cette invention à un Vincent Vianeo, chirurgien de Maïda dans la Calabre. D'autres chirurgiens du vivant de Tagliacozzi & après ſa mort exercerent cet art, particuliere-ment Jean Batiſte Corteſi, médecin & chirurgien de Bologne qui vécut à la fin de ce ſiecle & pendant une partie du dix-ſeptieme.

92. C'eſt aſſez de la chirurgie, d'autant plus que ce que nous avons dit touchant l'anatomie, a le plus grand rapport avec les matieres & la profeſſion chirurgique. Paſſons actuellement à la médecine.

De la médecine. Il y a, même de nos jours, des gens qui prétendent que cette ſcience eſt préciſément dans le même état où elle ſe trouvoit du tems d'Hippocrate, les diverſes manieres n'ayant rien changé au fond, & cet art n'ayant jamais fait aucun progrès effectif. Ceux qui ſont d'une opinion contraire, trouvent que les gradations par leſquelles on a augmenté les connoiſſances médicinales de ſiecle en ſiecle, ſont très-ſenſibles ; quoiqu'ils avouent qu'en général la médecine eſt encore éloignée de la perfection à laquelle on peut l'amener. Il eſt certain que cette ſcience fit pendant le ſeizieme ſiecle des progrès conſidérables, qu'il y eut des médecins très-habiles, & que pluſieurs écrits qu'on fit pour illuſtrer cette partie des connoiſſances humaines, ſont vraiment bons & conſidérés comme tels encore dès nos jours. Cela ſuffit pour faire voir que la médecine ne reſta pas en arriere, dans un ſiecle où toutes les ſciences acquirent de nouveaux degrés de perfection, & c'eſt l'objet de mon hiſtoire, ſans qu'il faille m'embarraſſer en des queſtions épineuſes.

Fracaſtor. En examinant ceux qui contribuerent aux progrès de la médecine, je devrois parler du fameux Fracaſtor, qui fut un des plus grands médecins

(*a*) De Antiq. & Situ Calabriæ. L. II.

de ſon ſiecle, & dont j'ai fait mention à propos de l'aſtronomie. Mais comme je ſerai encore obligé d'en parler un peu en détail dans le chapitre de la poéſie, il ſuffira ici de dire que ſes ouvrages ſur la médecine ſont généralement eſtimés, & que particulierement ſon poëme intitulé *Syphilis* ſur les maladies vénériennes, eſt tel qu'on ne ſait pas ſi l'on doit plus admirer la beauté du vers ou le fond de la doctrine.

93. Manardi.

On a vingt livres de *lettres* ſur des ſujets de médecine par Jean Manardi de Ferrare, & divers opuſcules du même argument. *M. Portal* parle avec mépris de ces ouvrages; mais M. le docteur *Jean André Barotti*, dans ſes beaux *Mémoires hiſtoriques des littérateurs de Ferrare*, a prouvé que Manardi fut un des premiers à ramener la médecine à la bonne méthode, à étudier attentivement la nature, à faire de fréquents voyages pour cet effet, & à ne point ſuivre en aveugle l'autorité des anciens. Manardi fut lecteur de médecine dans l'univerſité de ſa patrie depuis l'an 1482 juſqu'à l'an 1495. Il fut médecin de Jean François Pic, prince de la Mirandole, & en 1513 il paſſa au ſervice de Ladiſlas roi d'Hongrie. Après la mort de ce monarque il retourna à Ferrare où il mourut en 1536 avec la réputation d'un des reſtaurateurs de la bonne médecine.

Braſavola

Entre pluſieurs éleves, Manardi eut Antoine Braſavola, auſſi Ferrarois & d'extraction noble. A dix-huit ans Braſavola fut trouvé aſſez bon dialecticien pour en donner des leçons dans l'univerſité: à vingt-cinq ans il devint premier médecin d'Hercules II, alors prince héréditaire, qu'il accompagna en France lorſque ce prince maria Rénée fille de Louis XII. Dans ce royaume, Braſavola acquit l'eſtime de François I qui le créa chevalier de S. Michel, & lui donna les lys de France. De retour à Ferrare, Braſavola ajouta à la chaire de dialectique celle d'hiſtoire naturelle.

Il forma une belle collection de ſimples pour ſon uſage; & ſa réputation augmentant tous les jours, il eut l'honneur d'écrire des conſultations pour l'empereur Charles-Quint & pour le pontife Paul III. Il mourut l'an 1555, & laiſſa un grand nombre d'ouvrages par leſquels on voit qu'il imagina quelques remedes dont on ſe ſert avec ſuccès, comme la décoction du bois d'Inde, l'hellebore noir, la potion mercuriale, & d'autres.

Jannoti. Je penſe que plus qu'à ſes écrits qui ſont obſcurs & embarraſſés & qui ne préſentent rien de particulier, Thomas Jannoti de Ravenne dut ſon immenſe réputation & ſes grandes richeſſes au bonheur qui accompagna ſes cures, & à la multiplicité de ſes connoiſſances littéraires qui lui acquirent le ſurnom de *Philologue*. Il fut profeſſeur en médecine dans les univerſités de Rome, de Bologne & de Padoue : enſuite il ſe fixa à Veniſe où il exerça ſon art avec un ſuccès extraordinaire. L'uſage qu'il fit du produit de ſes travaux mérite de grandes louanges, car il fonda à Padoue un college pour trente-deux étudiants, y ajouta une belle bibliotheque & un riche cabinet, & aſſigna des fonds pour l'entretien & accroiſſement de l'une & de l'autre, créant de plus la charge d'un bibliothécaire. A Veniſe il fit rebâtir à neuf l'égliſe de S. Julien ſur le deſſein de *Sanſovino*, reſtaura & embellit celle de S. Geminien, & plaça un fond pour doter tous les ans ſix filles nubiles. Il falloit que Jannotti eût gagné des ſommes prodigieuſes pour ſuffire à de ſi grandes dépenſes & faire des fondations auſſi coûteuſes & utiles. Une autre marque de la haute eſtime dont il jouiſſoit eſt la quantité de ſtatues qu'on lui dreſſa, des inſcriptions qu'on fit à ſa louange, & des médailles que l'on frappa à ſon honneur. Des marques ſi éclatantes d'un mérite extraordinaire, font qu'on eſt ſurpris qu'un tel homme ait laiſſé des écrits qui ne répondent aucunement

cunement à ſa grande capacité. Il mourut au plutôt en 1577.

Corti

Il arriva à peu-près la même choſe à Mathieu Corti, médecin & gentilhomme de Pavie. Il ne ſut pas bien écrire, mais il ſut pratiquer avec ſuccès. Auſſi ſes ouvrages ne ſont-il pas eſtimés, & cependant il fut lecteur de médecine à Pavie, à Piſe, à Padoue, & à Bologne; il fut médecin de Clément VII & de Côme I qui le fit aller pour la ſeconde fois à Piſe avec mille écus d'or pour honoraire, & quand Corti fut mort en 1544, il lui fit élever un tombeau magnifique.

Montan.

Au contraire, ſans jouir de tant d'honneurs ni amaſſer tant de richeſſe, le docte médecin, Jean Batiſte Montan de Vérone, a laiſſé des ouvrages qu'on loue & qu'on recherche. *Falloppio* appelloit Montan la lumiere de ſon ſiecle, & *Panvine* n'a pas héſité de dire que Dieu avoit donné Montan aux hommes comme un bienfait ſingulier (*b*). Cet illuſtre médecin paſſa la plupart de ſa vie à Padoue où il fut lecteur de médecine & où il ceſſa de vivre l'an 1551.

94. Mercuriale.

M. Portal témoigne beaucoup d'eſtime pour les nombreux ouvrages de Jérôme Mercuriale de Forli. D'autres en parlent différemment; & comme je ne ſuis pas de la profeſſion, je ne ſaurois juger qui d'eux a le tort. Seulement je ſais que les contemporains de Mercuriale, ſans en excepter les plus éclairés, firent un cas infini de ce médecin; & les penſions extraordinaires qu'il reçut des univerſités où il fut profeſſeur, ſont auſſi un bon témoignage de ſon mérite. A Rome ſous Pie IV on lui donna l'honneur & les droits de la Cité. L'empereur Maximilien II ſe trouvant dangereuſement malade, le fit aller à Vienne l'an 1573, & ayant recouvré la ſanté, il combla ſon libérateur de bienfaits. En 1581

(*b*) De Viris illuſtr. Veronens.

on fit monter à Padoue la penſion qu'on donnoit à Mercuriale juſqu'à la ſomme de douze-cent-cinquante florins, qui étoit la plus forte qu'on eût donnée juſqu'à ce jour à un profeſſeur; & cependant Ferdinand I le détacha de cette univerſité & l'attira à celle de Piſe, au moyen de deux mille écus d'honoraire. Après que Mercuriale ſe fut arrêté l'eſpace de quatorze ans à Piſe, il ſe retira dans ſa patrie où il mourut en 1606 à l'âge de ſoixante & ſeize ans, & on l'enterra avec pompe dans une ſuperbe chapelle qu'il avoit fait bâtir dans l'égliſe de S. Mercurial ſon patron. Outre une ſomme de cent-vingt mille écus argent comptant, il laiſſa à ſes enfants un grand nombre de bijoux, une argenterie copieuſe & un recueil ineſtimable de tableaux dont il étoit grand amateur.

Maſſari. Mercuriale fut remplacé dans la chaire de Padoue par Alexandre Maſſari de Vicence, qui exerçoit la médecine à Veniſe, & y avoit acquis un crédit immenſe. Comme il étoit fort verſé dans la littérature, tous les beaux eſprits de Padoue ſe raſſemblerent dans ſa maiſon & y formerent une eſpece d'académie littéraire. Maſſari avoit la louable coutume d'aſſiſter gratuitement les pauvres & de diſtribuer en outre des aumônes abondantes aux plus néceſſiteux. Il mourut à Padoue l'an 1598. Ses ouvrages ſont bons, particulierement celui *De Scopis mittendi ſanguinem*, que *Portal* appelle un chef-d'œuvre. Maſſari étoit un admirateur outré de Galien, & il pouſſoit le fanatiſme juſqu'à vouloir plutôt ſe tromper avec cet ancien médecin que ſuivre la vérité avec les modernes. Cette prévention aveugle lui fit un grand tort à l'occaſion des diſputes qu'il eut avec quelques médecins.

Philaltéo. Tout au contraire le prêtre Lucile Maggi de Breſcia, célebre médecin ſurnommé Philaltéo, s'éloigna tant des anciens en matiere de médecine & de phyſique, qu'il en encourut l'indigna-

tion & les perſécutions animées des admirateurs de l'antiquité, au point qu'ils le mirent mal avec ce ſaint office, choſe étrange, mais qui eſt arrivée pluſieurs fois, comme ſi de s'éloigner des ſentiments d'Hyppocrate & d'Ariſtote étoit une rébellion contre l'évangile. Philalteo néanmoins ſe tira bien d'affaire, & continua ſes études, ſes verſions du grec & ſes ouvrages de phyſique & de médecine. Il enſeigna publiquement ces deux ſciences à Pavie, & enſuite à Turin où il paſſa vers l'an 1574. Il paroît qu'il ne pratiqua pas la médecine, mais que ſeulement il l'enſeigna de voix & par écrit. On ignore le lieu & l'année de ſa mort.

Argenterio.

Galien eut encore un adverſaire dans la perſonne de Jean Argenterio, né à Caſtelnovo en Piémont l'an 1513. Etant paſſé à Lyon, il exerça la médecine avec l'approbation générale. De Lyon il ſe transféra en Flandre & fut médecin à Anvers, juſqu'à ce que riche des dépouilles des François & des Flamands, il retourna en Italie où il eut ſucceſſivement les chaires de médecine dans les univerſités de Piſe, de Rome, de Naples, de Mondovi & de Turin. Ce fut dans cette derniere ville qu'il finit ſes courſes & ſa vie l'an 1572. Dans ſes ouvrages Argenterio ſemble avoir pris à tâche de contredire & même de ridiculiſer le grand Galien, choſe qui ne fait pas honneur aux lumieres & à la prudence de ce profeſſeur; puiſque l'on peut bien ſe départir quelquefois & par de bonnes raiſons du ſentiment de quelques auteurs claſſiques de l'antiquité; mais il n'eſt jamais permis de les mépriſer & d'en ravaler baſſement la gloire. Auſſi Argenterio en fut-il puni, car, excepté qu'il ne fut pas déféré à l'inquiſition, pour le reſte il ſouffrit autant & plus d'inſultes & de perſécutions que Philaltéo.

Settala.

Dans le *Dictionnaire de médecine de M. Eloy* on trouve un *Louis Septalius*, & un *Louis Settala*, médecins. L'auteur a fait deux hommes d'un

ſeul, & a partagé entre ces deux perſonnes imaginaires les ouvrages qui appartiennent à un ſeul écrivain. Louis Settala étoit Milanois. Il n'avoit que vingt-trois ans lorſque l'univerſité de Pavie le nomma lecteur extraordinaire en médecine; mais il quitta bientôt cette chaire qui l'empêchoit de s'adonner à la pratique, ce qu'il fit à Milan avec tant d'aſſiduité & de zele, qu'il n'en put être détaché ni par les inſtances du duc de Baviere qui l'invitoit à Ingolſtadt, ni par celles du grand duc qui le ſouhaitoit à Piſe, ni par des offres très généreuſes que lui firent les univerſités de Bologne & de Padoue. Content d'être utile à ſes concitoyens, Settala n'abandonna point Milan où dans la contagion de l'an 1576 & dans l'autre encore plus cruelle de l'an 1630, il s'expoſa ſans ménagement & endura des travaux inconcevables pour ſoulager les Milanois & couper le cours de ce fléau deſtructeur. Il mourut en 1633 à l'âge de quatre-vingt deux ans, laiſſant après ſoi les vifs regrets de ſes concitoyens, & l'eſtime de tous les ſavants. Ses ouvrages roulent ſur la *medecine*, ſur la *philoſophie*, ſur l'*hiſtoire naturelle*, ſur la *morale*, & ſur la *politique*.

95. Pluſieurs médecins Italiens eurent l'honneur d'être au ſervice des princes étrangers. En voici un petit catalogue.

Marliani. Milan avoit eu longtems avant Settala un médecin fameux, appellé Louis Marliani, gentilhomme de cette ville. L'empereur Maximilien le prit pour ſon médecin, & le créa conſeiller de la cour impériale. Retourné en Italie, Marliani ſervit Louis le More & Maximilien Sforce ſes ſouverains, juſqu'à ce que Charles-Quint le prit à ſon ſervice & le fit aller en Eſpagne. Marliani étoit eccléſiaſtique : Charles lui fit conférer l'évêché de Tuy en Galice, & Léon X avoit réſolu, à la recommandation de ce prince, de le créer cardinal, mais la mort qui ſe joue des grandeurs & des projets humains, emporta ce médecin prélat à Worms l'an 1521.

D'autres médecins Italiens furent à la cour des empereurs, & un des plus illuſtres fut Jules Alexandrini de Trente, médecin de Ferdinand I, de Maximilien II & de Rodolphe. Il mourut en 1590 âgé de quatre-vingt quatre ans. *Mattioli* qui le connoiſſoit particulierement, le place parmi les principaux reſtaurateurs de la médecine. Outre ce talent, Alexandrini en avoit pluſieurs autres, car il étoit un bon greciſte, un critique judicieux, & un poëte latin élégant. Alexandrini.

Gui de Guidi, prêtre & gentilhomme de Florence, fut proto-médecin du roi François I, & profeſſeur en médecine dans le college royal de Paris. Après la mort du roi, il fut rappellé par Côme qui le fit lecteur à Piſe, & prévôt des égliſes collégiales de Livourne & de Poſcia. Guidi mourut à Piſe l'an 1569. L'académie florentine ſe glorifie de l'avoir eu pour conſul l'an 1553. La plupart de ſes ouvrages parurent après ſa mort; mais en 1544 il avoit publié à Paris & dédié au roi ſa *Verſion des anciens chirurgiens Grecs.* Guidi.

L'uſage de la ſaignée fut un grand ſujet de diſpute entre les médecins François & Léonard Botalli d'Aſti, médecin du duc d'Alençon & enſuite d'Henri III. Rien n'étoit plus rare en France que de tirer le ſang; à peine l'oſoit-on dans les maladies inflammatoires les plus dangereuſes. Tout au contraire le ſanguinaire Botalli vouloit le tirer à la moindre indiſpoſition. Là deſſus il y eut des altercations fort vives, & on écrivit beaucoup de part & d'autre; mais il me ſemble que de part & d'autre on eut également tort, car en tombant dans les extrêmes on s'éloigne du vrai. Dumoins on tira cet avantage de l'opinion & pratique de Botalli, que l'on commença en France à perdre l'horreur qu'on avoit généralement pour la ſaignée. Botalli.

Ménabenius de Milan, médecin, philoſophe & poëte, eut l'avantage d'être médecin de Jean III, roi de Suede. Son ſéjour dans ce royaume devint Ménabenius.

utile au public, car Ménabenius grand obſervateur de la nature, parcourut les bois, les montagnes & le littoral de ce vaſte pays, & publia des opuſcules ſur tout ce qu'il avoit remarqué. Ses ouvrages furent imprimés partie à Cologne, partie à Milan.

Autres médecins.

En Pologne il y eut au moins quatre médecins Italiens dans le cours de ce ſiecle; c'eſt-à-dire Antoine Grazio de Padoue, qui retourné dans ſa patrie y mourut encore jeune l'an 1530: Jacques Ferdinandi de Bari, qui alla en Pologne à la ſuite de la reine Bone Sforce dont il fut médecin, comme auſſi de Sigiſmond I, & publia à Cracovie en 1542 un Traité *ſur la contagion*: Nicolas Bucella Padouan, médecin du roi Etienne, & mort en 1610: enfin Vincent Gallo de Vicence qui fleurit à la fin du ſiecle, & jouit d'une penſion de douze cents ducats que la cour lui donnoit.

§ III. *Juriſprudence.*

96. Depuis ſix-cents ans que la juriſprudence tenoit ſon empire en Italie, il ſemble que nulle autre ſcience n'auroit dû ſe perfectionner mieux que celle là. Les *Bartole*, les *Balde*, les *Accurce*, les *Accolti* & tant d'autres juriſconſultes du premier ordre, n'avoient preſque rien laiſſé à deſirer; de façon qu'on n'avoit qu'à ſuivre les traces de ces grands hommes & épurer le ſtyle légal, pour qu'on pût dire que cette ſcience étoit parvenue à ſa perfection. Cependant il étoit arrivé le contraire; car ſoit déſeſpoir de les atteindre, ſoit pareſſe, la juriſprudence n'étoit plus que l'art de ſavoir entaſſer des citations, de mal reſpecter ce que les anciens avoient bien dit, & d'y ajouter quelquefois des interprétations plus obſcures que le texte, & des ſpéculations ſophiſtiques, le tout expoſé avec cette barbarie de ſtyle qu'un préjugé inconcevable avoit conſacré à la juriſpru-

dence, à la philoſophie, & à la théologie ſcholaſtique. La ſcience d'interpréter les loix étoit tombée en moins d'un demi ſiecle dans ce pitoyable état, lorſque parut le grand *Alciati*, qui portant dans le cahos de la juriſprudence le flambeau du raiſonnement & de la littérature, montra aux légiſtes la bonne & véritable maniere de traiter le droit. Pourra-t-on croire que la méthode d'Alciati trouva à peine quelques imitateurs? Il coûtoit trop à la pareſſe d'embraſſer cette méthode qui exigeoit un grand nombre de connoiſſances, de la pénétration, du jugement & du travail. Une bonne mémoire, la lecture de quelques répertoires, de la facilité à compiler, du feu dans la diſpute, & ſurtout beaucoup de citations, ces qualités pedanteſques ſuffiſoient pour obtenir un grand nom & pour gagner de l'argent. Il n'eſt donc pas ſurprenant ſi lorſque dans toutes les parties du regne littéraire on marchoit rapidement vers le degré le plus ſublime; la plupart des légiſtes demeurerent en arriere, ſans ſe ſoucier de la gloire & de la proſpérité de leur profeſſion. C'auroit cependant été une choſe honteuſe pour la ſcience du droit, ſi à l'exception d'Alciati, tout le reſte de ceux qui la profeſſoient n'avoit été qu'une foule de pédants : auſſi y eut-il des hommes dignes qu'on en faſſe mention, ſoit à cauſe de leur mérite, ſoit par rapport à des qualités brillantes qu'ils poſſéderent.

Je commencerai par un légiſte qui dès ſon vivant jouit d'une célébrité à laquelle d'autres plus ſavants que lui purent à peine parvenir après leur mort (90). Triſtan Dece, courtiſan chéri de Philippe Marie duc de Milan, eut un fils appellé Philippe Dece, dont *François Boeza* Eſpagnol, qui l'eut pour maitre en droit, a compoſé la vie. Philippe né en 1453 à Milan, apprit le droit à Pavie ſous ſon frere *Lancellot* qui y étoit profeſſeur. Lancellot ayant été invité à Piſe, Philippe l'y ſuivit & profita beaucoup des leçons des 97. Phil. Dece

juriſconſultes illuſtres qui étoient dans cette univerſité, tels que *Barthelémi Socin*, *Philippe Cornéo* & d'autres. L'an 1476 Dece reçut les degrés du doctorat, & tout de ſuite il obtint une des chaires du droit dans la même univerſité. Une des qualités particulieres de ce nouveau profeſſeur étoit la force, la vivacité & l'éloquence dans la diſpute; perſonne ne pouvoit lui être comparé dans cette partie, & il en donna un grand eſſai dans une diſpute qu'il tint chez les Camaldules de Piſe, & qui dura l'eſpace de neuf heures. Au ſortir de ce combat on le reconduiſit chez lui aux flambeaux avec de grands cris d'applaudiſſement.

Tant d'habileté réveilla la jalouſie des autres profeſſeurs. Barthelémi Socin qui rempliſſoit alternativement avec Dece la même chaire de juriſprudence, ne voulut plus avoir pour compagnon ou plutôt pour concurrent un homme qui avoit été ſon écolier; & pour le contenter, les recteurs de l'univerſité aſſignerent à Dece la chaire du droit canon, conjointement avec *Felix Sandéo*. Celui-ci étoit un grand canoniſte, comme nous l'avons marqué dans le tome précédent: au contraire Philippe Dece ne s'étoit pas trop embarraſſé juſqu'à ce jour de l'étude des canons, de ſorte que ſes envieux crurent qu'il alloit ſuccomber. Ils ſe tromperent; car la vivacité du talent & la force de mémoire de ce profeſſeur ſuppléerent au défaut d'une étude précédente. En peu de jours Dece parut ſur la chaire du droit eccléſiaſtique avec un tel éclat, que les écoliers de Sandéo l'abandonnerent pour accourir aux leçons du nouveau profeſſeur. Sandéo quitta Piſe de dépit, ce qui déplut ſi fort aux recteurs que par une injuſtice manifeſte ils donnerent le congé à Philippe Dece. Un tel revers lui fut avantageux: l'univerſité de Sienne l'invita avec un honoraire plus fort que celui qu'il avoit à Piſe: Dece accepta, mais en paſſant par Florence, étant

allé faire visite à Laurent de Medicis, ce seigneur le pria de suspendre son voyage, & s'étant adressé aux magistrats qui présidoient à l'université de Pise, il obligea les recteurs à rappeller ce professeur, à lui donner la même pension qu'on lui avoit offerte à Sienne, & à le remettre dans la chaire du droit alternativement avec Socin. Alors celui-ci demanda son congé : il y eut des pourparlers & des manéges, tant qu'à la fin las des contradictions qu'il essuyoit à Pise, Dece agit tellement avec les magistrats & avec Laurent, qu'il eut la permission d'aller où bon lui sembleroit.

La raison pour laquelle aucun professeur, tant docte & accrédité qu'il fût, ne vouloit pas se mésurer avec Dece, étoit que celui-ci possédoit une éloquence naturelle, un style agréable, & une facilité de s'exprimer sur le champ qui lui étoient particulieres. A ces qualités il joignoit une plaisanterie fine & délicate, par laquelle il tournoit en ridicule & accabloit ses adversaires, sans que ceux-ci pussent s'en dire offensés & s'en ressentir ouvertement. Or comme entre les professeurs d'une même science les opinions sont souvent différentes, celle de Dece étoit toujours préférée par la maniere dont il savoit l'exposer, par le tour qu'il donnoit à celle de son adversaire & par le ridicule dont il avoit l'art de la couvrir.

Dece alla donc à Sienne. Etant là, il fut appellé à Rome par Innocent VIII qui voulut le créer auditeur de Rote : mais comme il falloit pour cela prendre le collet, Dece qui n'en avoit nulle envie, remercia le pape & retourna à Sienne. En attendant on s'étoit trouvé mal à Pise d'avoir laissé partir un tel homme : le nombre des étudiants en droit étoit fort diminué ; & ceux qui restoient redemandoient toujours Philippe Dece. On lui fit donc tant d'offres & d'instances, qu'à l'occasion d'un changement qui se fit à Sienne dans les réglements de l'université, il prit le mo-

tif de demander ſon congé, & retourna à Piſe. Mais voici les débats & les querelles qui recommencent. Nul profeſſeur ne vouloit l'avoir pour concurrent : *Jaſon de Maïno* lui même, cet homme ſi rempli de lui même & ſi emporté, refuſa l'alternative avec Dece. Pour celui-ci il ne refuſoit aucun compagnon ou competiteur ; il ſuivoit ſon train & mépriſoit ſes envieux ; & de cette maniere il continua juſqu'à ce que la révolte de Piſe contre les Florentins, mit les affaires de l'univerſité dans le plus grand déſordre. Alors Philippe accepta l'invitation de la république de Veniſe, & alla à Padoue. Il y arriva la même choſe qu'à Piſe. Le lecteur qui avoit l'alternative avec Dece demanda ſon congé, lorſqu'il vit ſon école déſertée.

L'état de Milan étoit dans ce tems là paſſé au
98. pouvoir de Louis XII. Ce prince, ſur les inſtances des ſénateurs Milanois, rappella Philippe Dece comme ſon ſujet, & lui enjoignit d'aller à Pavie où il auroit le même honoraire qu'à Padoue. Dece demanda ſon congé aux Vénitiens ; il alla à Veniſe pour cet effet, mais on lui ordonna de retourner immédiatement à ſa chaire. Là deſſus il y eut de vifs débats entre l'ambaſſadeur de France & le ſénat ; de ſorte que Jean Rucellaï de Florence, témoin de cette querelle, dit à ſes amis : *Je pourrai raconter aux Florentins que j'ai vu le roi de France & la république de Veniſe prêts à en venir aux mains pour la poſſeſſion d'un juriſconſulte.* Les Vénitiens obligés de céder, firent inſinuer à Dece de tenir ferme, mais il répondit *que ſi la république avec toute ſa puiſſance ne pouvoit pas empêcher ſon départ, lui ſujet du roi & n'ayant ni ſoldats ni canons, pourroit encore moins s'oppoſer à la volonté d'un monarque.* Il ſe transféra donc à Pavie où il reçut tous les honneurs que méritoient ſes talents.

Quelque tems après Louis XII étant en rupture avec Jules II, s'aviſa par le conſeil de ſes

prélats de faire assembler un concile pour déposer le pape & réformer l'église. Cette assemblée se tint à Pise comme dans un lieu neutre. Dece qui voyoit l'insuffisance, pour ne pas dire, la témérité & la folie de l'entreprise, s'excusa tant qu'il put, d'y assister ; mais il y fut obligé, & de là commencerent ses malheurs. Les Pisans ne pouvoient pas souffrir qu'on tînt chez eux un concile schismatique : asservis de rechef sous le joug des Florentins, dont le gonfalonier Pierre Soderint étoit fortement lié avec le roi, ils avoient dû consentir à la tenue du concile ; mais ils prenoient tous les jours querelle avec les François, & insultoient les prélats & les docteurs. Enfin on se détermina à transporter l'assemblée à Milan où elle ne fut pas plus heureuse ; car le pape ayant formé une ligue terrible contre les François, les força d'évacuer l'état de Milan & toute l'Italie. Lors de ce fâcheux revers, Philippe Dece étoit malade, & il apprit en même tems la retraite des François & la nouvelle que le pape l'avoit nommément excommunié comme un des promoteurs du conciliabule. Malgré sa maladie il lui fallut songer à la fuite. Il se retira dans Asti, & de là dans la ville d'Albe en Piémont, où il fut informé que les Suisses auxiliaires du pape, entrés à Pavie, avoient saccagé sa maison & ruiné sa bibliotheque. Accablé de douleur & ne se croyant pas en sureté en Italie, il traversa avec une peine infinie les montagnes de la Savoie pour se rendre à Lyon, où le concile ou plutôt le squelette du Conciliabule s'étoit réfugié.

Tout alloit mal pour lui, car même il ne put pas recouvrer quelques sommes qu'il avoit prêtées aux peres du concile à Pise. Le roi qu'il fit informer de son état, en eut pitié ; il lui donna une place dans le parlement de Grenoble, & peu-après il le fit aller à Valence pour enseigner le droit, avec une pension de mille livres. En arrivant dans cette université, Dece n'y trouva que vingt-cinq

étudiants en droit : au bout de deux ans il en compta juſqu'à quatre-cents ; &, ce qui le réjouit encore davantage, fut l'abſolution que Léon X, jadis ſon écolier à Piſe, à peine devenu pape, lui envoya l'an 1513, avec inſtance de ſe transférer à Rome pour y expliquer les loix. Dece étoit ſi content des François & de la France, qu'il remercia humblement le pape, & reſta dans le Dauphiné. La mort de Louis XII ſon protecteur, & l'incertitude de ce qu'il pourroit attendre du nouveau roi, jeune homme qui ne reſpiroit que la guerre, le firent pourtant changer d'idée, d'autant plus que les Piſans lui faiſoient des offres conſidérables s'il vouloit retourner chez eux. Mais les Valentinois ſupplierent le ſouverain de ne pas permettre que Dece les quittât. Le roi lui fit dire qu'il l'obligeroit en reſtant à Valence. Dece qui, par ce meſſage & par d'autres circonſtances avoit commencé à connoître la bonté & le caractere aimable de François I, alla à Paris, & le réſultat d'une converſation qu'il eut l'honneur d'avoir avec ce grand prince, fut que ſi le roi recouvroit l'état de Milan, Dece ſeroit ſénateur & premier profeſſeur de juriſprudence à Pavie. En effet ce monarque ayant aſſemblé ſes forces, marcha en Italie, & l'an 1515 il ſe rendit maitre du Milanois. Par cet événement le ſort de Dece ſembloit fixé, & pourtant ne le fut point. Des guerres toujours renaiſſantes ne laiſſoient goûter aucun repos à l'état nouvellement conquis : les profeſſeurs de Pavie n'étoient point payés : la confuſion où étoient les affaires de Milan furent un obſtacle à ce que Dece fût inſtallé ſénateur. Enfin il prit ſon parti en homme ſage, & s'étant ſecrétement échappé, il alla à Piſe où on le reçut avec une joie incroyable. Envain les Vénitiens d'un côté & l'univerſité d'Avignon de l'autre le rechercherent : envain les Milanois, de l'aveu du roi, l'aſſurerent qu'à ſon retour il auroit ſans faute la place de ſénateur. Dece ac-

coutumé dès ſa jeuneſſe au ſéjour de Piſe, qu'il regardoit comme ſa ſeconde patrie, d'ailleurs ſe trouvant ſans concurrent & avec la plus forte penſion qu'on eût juſqu'alors donnée aux légiſtes, refuſa les invitations, & interpoſa la médiation des Florentins auprès du roi de France, pour n'être pas obligé de retourner à Milan. Il continua donc ſa cariere à Piſe avec la ſatisfaction univerſelle, juſqu'à l'an 1535 qu'il mit fin à ſes jours, étant âgé de quatre-vingt deux ans.

On trouve chez *Panciroli*, *Argelati* & *Fabrucci*, le catalogue des ouvrages de Philippe Dece, & les éloges qu'on a faits de ce juriſconſulte. Quant à ceux-ci je penſe que le ſimple récit de ſa vie que je viens de faire, eſt un éloge aſſez grand du mérite de ce perſonnage & de l'eſtime extraordinaire dont il jouiſſoit. Et quant aux ouvrages, tout ce qu'on peut dire, c'eſt qu'ils n'ont pas la célebrité dont jouit l'auteur dès ſon vivant.

99. Corti.

Quand Philippe Dece retourna pour la troiſieme & derniere fois à Piſe, il y trouva un profeſſeur Paveſan, nommé François Corti, qui avoit eu à Pavie la chaire du droit feodal, & avoit été juge des appels à Mantoue. Il jouiſſoit à Piſe d'une aſſez grande réputation depuis l'an 1514 qu'il y étoit: mais à l'arrivée de Dece il ne ſongea plus qu'au départ, ſur quoi il lui vint très à propos l'invitation de ſes citoyens qui le ſouhaitoient pour remplacer le même Dece. On lui aſſigna onze cents écus de penſion, & le roi le fit conſeiller royal. Quoique les calamités de l'état fuſſent cauſe que Corti ne touchoit pas régulierement ſa penſion, il reſta néanmoins attaché au ſervice de ſa patrie juſqu'à l'an 1527 que cette ville fut ſaccagée avec toute la cruauté imaginable (91). Corti eut à ſouffrir infiniment dans cette calamité, car les troupes Françoiſes après avoir pillé ſa maiſon, l'empriſonnerent pour l'obliger à payer une groſſe taille, & comme il ne le pouvoit pas, il ſeroit mort de miſere, ſi par bonheur l'univerſité de

Padoue ne l'eût recherché, & donné aux exacteurs des gages sur sa pension. Corti expliqua le droit à Pavie avec un grand concours d'auditeurs, & mourut l'an 1533.

Riva. Pavie produisit un autre jurisconsulte qui auroit peut-être obtenu la premiere place entre les légistes du seizieme siecle, si *Alciati* n'avoit existé. Il s'appelloit Jean François Riva. Sa premiere chaire fut celle du droit dans sa patrie, d'où l'an 1518 il passa à celle d'Avignon, & y resta jusqu'à l'an 1533 que le duc François Sforce le jeune le rappella, lui conféra la charge de sénateur de Milan, & le renvoya à Pavie avec mille écus d'honoraire. Riva ne jouit pas longtems de son nouvel état, sa mort étant arrivée en 1535. Il laissa un bon nombre d'ouvrages fort estimés sur les matieres légales dans lesquelles il passa pour un oracle.

Ruini. Grand fut dans son tems le nom de Charles Ruini de Reggio, qui fleurit avant la moitié de ce siecle. Les universités le rechercherent à l'envi, & il enseigna dans celles de Pise, de Ferrare, de Pavie, de Padoue & de Bologne. Dans cette derniere il eut six cents écoliers à la fois, & entr'eux le grand *Alciati*. Fils d'un pere joueur de profession & malheureux, Ruini étoit si pauvre dans sa jeunesse, que pour faire les fraix du doctorat il fut obligé de vendre le seul petit champ qui lui étoit resté. Dans la suite il vécut noblement, il se fit bâtir une habitation magnifique à Reggio, & laissa après sa mort arrivée à Bologne en 1530 un capital de quatre vingt mille écus.

Le cardin. Sfondrati. François Sfondrati, gentilhomme de Cremone, fut très célebre pour son savoir dans la jurisprudence civile & ecclésiastique. L'université de Pavie où il avoit pris les degrés du doctorat, l'eut pour quelque tems en qualité de professeur; mais François Sforce ci-dessus nommé & l'empereur Charles-Quint, l'enleverent à la chaire pour l'employer dans les affaires du gouvernement & pour l'élever à de grandes charges. Un de ses

enfants qu'il eut d'Anne Viſconti ſon épouſe, fut le pape Grégoire XIV. Après la mort de cette dame il ſe dévoua à l'égliſe, & fit la cour à Paul III qui s'en étant utilement ſervi en pluſieurs affaires, le créa cardinal l'an 1544. Sfondrati mourut l'an 1550.

La même année fut celle de la mort du grand Alciati, dont voici le lieu de parler. Il ſemble que l'état de Milan étoit devenu dans ce tems là la pepiniere des juriſconſultes. André Alciati, gentilhomme Milanois, nâquit le 8 de Mai de l'an 1492. Inſtruit de bonne heure dans la littérature latine & grecque, il s'appliqua à l'étude de la juriſprudence dans les univerſités de Pavie & de Bologne, & dans la ſeconde il prit le doctorat l'an 1514, étant âgé de vingt-deux ans. Peu de candidats en droit avoient plus que lui mérité cet honneur; car dès l'année précédente il avoit publié ſes *Remarques ſur les derniers trois livres des inſtitutions*, ouvrage qui montra combien ce jeune étudiant égaloit déjà les plus grands maîtres. Quand il fut retourné à Milan, on l'adopta dans le college des juriſconſultes avocats, & il paſſa trois à quatre ans dans les exercices du barreau, ſans qu'il laiſſât néanmoins de s'occuper à compoſer & faire paroître pluſieurs bons ouvrages. Celui qu'il intitula *Les paradoxes du droit civil*, le firent juger par les gens attachés à la vieille école comme un novateur dangereux; mais les moins prévenus admirerent un auteur qui dans un âge ſi peu avancé combattoit & détruiſoit les erreurs & donnoit une nouvelle forme & preſque une nouvelle vie à la juriſprudence. L'an 1518 Alciati fut appellé dans Avignon pour expliquer le droit conjointement avec *François Riva*, & ſi celui-ci eût été de l'humeur de ceux qui eurent à faire avec *Philippe Dece*, il ne ſeroit pas reſté dans cette ville où il voyoit au de là de huit cens écoliers s'empreſſer aux leçons d'Alciati, où Léon X charmé d'avoir dans une ville de ſa domination

100. Alciati.

un pareil profeſſeur, lui envoya le diplome de comte Palatin, où de docte *Eraſme* ſe hâta de lier connoiſſance avec ce légiſte célebre, & où celui-ci recevoit de toute part des conſultations à faire ſur les cas les plus difficiles de la juriſprudence. Mais le ſage & modeſte Riva n'envia point la gloire de ſon rival, & ne quitta point Avignon juſqu'à l'an 1533, comme nous l'avons marqué, au lieu qu'Alciati en partit l'an 1521.

De ſi grandes marques d'une eſtime générale enflerent un peu le cœur d'un jeune homme qui à trente ans ſe voyoit placé au niveau des anciens oracles de la législature. Cet orgueil naiſſant devint habituel en lui, & produiſit une certaine inquiétude, une inconſtance qui ne lui permettoient pas d'être longtems dans un endroit comme s'il n'y recevoit pas aſſez d'honneurs, & lui faiſoient croire qu'il pourroit ailleurs trouver un rang & une fortune mieux proportionnés à ſon mérite.

Il voulut donc à toute force partir d'Avignon, & s'étant reſtitué dans ſa patrie, il reprit la profeſſion d'avocat, faiſant le bonheur de ſes clients & le déſeſpoir de leurs parties. Cette profeſſion exercée par un homme d'un talent ſi extraordinaire, alloit verſer une pluie d'or dans ſon ſein; mais l'appas de l'intérêt ne fut pas capable de le fixer. En 1528 on le retrouve encore dans Avignon, mais il ne paroit pas qu'il fût remonté ſur la chaire. Quoiqu'il en ſoit, il étoit dans cette ville, lorſque l'univerſité de Bourges en Berry lui offrit la chaire du droit & ſix cents écus d'honoraire. Il l'accepta; mais à peine y étoit-il inſtallé, qu'il fit des pratiques pour être appellé à Bologne. Toutefois les habitants de Bourges ſurent le retenir par leurs prieres & par l'eſtime infinie qu'ils lui témoignerent. François premier, ce grand roi émule de Léon X dans la protection des ſciences, & dont les louanges reviennent à chaque pas dans cette hiſtoire, voulant arrêter Alciati à Bourges,

Bourges, ajouta trois cents écus du ſien à la penſion que l'univerſité donnoit à ce profeſſeur. Même une fois il lui fit l'honneur d'aller l'entendre ; & quoiqu'Alciati ne s'y fût point attendu, il ne laiſſa pas de prononcer ſur le champ à l'honneur du roi une harangue qui ſe trouve dans le recueil de ſes ouvrages. Une autre fois le dauphin ayant auſſi honoré de ſa préſence l'école d'Alciati, lui fit préſent d'une médaille d'or de quatre cents écus de valeur.

Tout cela ne put retenir Alciati à Bourges plus que quatre ans (92). Il en partit en 1532, & de retour à Milan il fut créé ſénateur, charge qu'il méritoit ſans contredit pour ſa naiſſance & pour ſes rares talents. En même tems il obtint la premiere chaire du droit à Pavie avec quinze cents écus de penſion, ſomme extraordinaire pour cette univerſité & plus encore pour les tems calamiteux où l'état de Milan ſe trouvoit. Cette circonſtance étoit cauſe, comme je l'ai marqué ci-deſſus, que les honoraires des profeſſeurs étoient mal payés. C'eſt peut-être la raiſon pour laquelle l'an 1437 Alciati alla interpréter les loix à Bologne; mais quatre ans après il réuſſit aux Milanois & Paveſans de le récouvrer, quoique pour deux ans ſeulement, au bout deſquels Alciati paſſa à Ferrare où il étoit l'an 1543 lorſque Paul III paſſa par cette ville. Pendant les trois jours que le pontife y demeura, il s'entretint avec Alciati & lui conféra le titre & les privileges de protonotaire apoſtolique. Enfin ſa qualité de ſénateur & ſes engagements avec l'univerſité de Pavie, l'ayant ramené à ſa chaire l'an 1546, il y reſta le peu de tems qu'il ſurvécut, ayant fini ſes jours le 12 de Janvier de l'an 1550, dans la cinquante huitieme année de ſon âge.

Il eſt inconteſtable qu'avant ce grand homme les juriſconſultes (ſi l'on en excepte *François Accolti*) n'avoient été, y compris les *Odofrede*, les *Bartole*, les *Accurce*, que des interprêtes barba-

res de l'esprit ou de la lettre des loix. Toutes les autres sciences leur étoient étrangeres : langues, antiquité, histoire, critique, belles lettres, étoient des connoissances & des ornements inconnus aux professeurs de la jurisprudence. Cependant ces connoissances & ces ornements qu'on regardoit comme inutiles, étoient des moyens surs d'éclaircir l'obscurité des loix romaines & barbares, & d'ôter à la science du droit cette crasse & cette rouille dont elle étoit enveloppée. Alciati connut cette vérité, & montra par son exemple combien la littérature pouvoit faciliter l'étude & l'interprétation des loix. Aidé par la lumiere de l'érudition latine & grecque, il pénétra plus avant que ses prédécesseurs dans l'esprit de la législation, découvrit les erreurs où tant d'autres légistes étoient tombés, fit clairement voir la sagesse des institutions romaines, & fut lui-même une preuve que l'on peut être en même tems légiste, philosophe & littérateur.

La plupart des ouvrages d'Alciati roulent sur des matieres légales. Je n'en ferai pas l'énumération, parce que ce n'est pas là mon institut, vu que j'écris une histoire & point du tout un catalogue. Mais outre ce qui appartenoit à sa profession, Alciati composa plusieurs bons livres sur d'autres sujets. On en trouve sur *les Charges civiles & militaires de la république Romaine*, sur *les Poids & mesures des anciens*, sur *le Duel*, sur *les Magistrats*, sur *la Langue latine*. Il fit un rare recueil des anciennes inscriptions de Milan, ce qui l'aida à composer l'*Histoire* de cette ville *depuis sa fondation jusqu'à Valentinien*. Un autre ouvrage célebre d'Alciati sont ses *Emblêmes*. L'auteur y fait la description des vertus & des vices représentés par de belles gravures symboliques, avec des distiques latins à côté d'un style pur & poëtique, & qui servent d'explication aux estampes. Cet ouvrage a passé par un grand nombre d'éditions, & a été souvent traduit & commenté.

Les autres *Opuſcules*, *Harangues*, *Poéſies*, *Commentaires*, & *Lettres* de cet écrivain docte & laborieux; ont été dénombrés par le diligent *Mazzuchelli.*

André Alciati eut un couſin germain dont il fit ſon éléve dans la littérature & dans le droit, & qu'il inſtitua ſon héritier univerſel. Avec la riche ſucceſſion d'André, il parut que François Alciati (ainſi s'appelloit ce nouveau juriſconſulte) eût hérité de l'érudition, & de la profondeur de doctrine de ſon parent. Il fut profeſſeur en droit à Pavie où il eut pour écolier S. Charles Borromée qui fit la fortune de ſon maître, car Pie IV, oncle maternel de Charles, étant devenu pape, François Alciati fut d'abord appellé à Rome par Borromée, & ayant bien ſervi le ſaint ſiege dans pluſieurs commiſſions importantes & fait éclater ſa ſageſſe & ſa doctrine ſur ce grand théatre, l'an 1565 il fut créé cardinal. Alciati mourut à Rome l'an 1580, laiſſant après ſoi la réputation d'un digne prélat, d'un littérateur très habile, & d'un excellent juriſconſulte. 101. Le cardinal Alciati.

La noble famille des *Soccini* de Sienne, étoit depuis longtems en poſſeſſion de la ſcience du droit civil & eccléſiaſtique. Marian Socin le Jeune, petit fils du *Vieux Marian*, perpétua dans ſa maiſon la gloire de ſes ancêtres. Né à Sienne l'an 1482, & inſtruit à l'école de Barthelémi ſon oncle paternel, il commença à l'âge de vingt-un ans à expliquer les inſtitutions de Juſtinien dans l'univerſité de ſa patrie. Peu après on le deſtina à lire alternativement le droit civil & le canonique, c'eſt-à-dire, qu'un an il interprétoit le premier & un an le ſecond. Succeſſivement il paſſa aux univerſités de Piſe, de Padoue & de Bologne; & il fut ſi ſatisfait de cette derniere que pour ne point la quitter il ſe refuſa aux inſtances des Venitiens, du Grand duc de Toſcane, du duc de Ferrare, du roi de Portugal qui vouloit l'attirer à Coïmbre; & de la république de Raguſe qui ſou- Marian le jeune.

haitoit tenir de lui le code des loix municipales. Marian mourut à Bologne l'an 1556, & les étudiants Allemands qui s'étoient tous réunis pour entendre ſes leçons, en voulurent porter le cercueil ſur leurs épaules.

Aldobrandini. Florence eut auſſi un juriſconſulte illuſtre, que pluſieurs écrivains du tems éleverent, peut-être avec trop de partialité, juſqu'au faite de la gloire légale, en publiant qu'il n'avoit pas ſon égal dans la ſcience des loix. Cet éloge paroit outré en ce qu'il déroge au mérite d'Alciati, mérite que l'envie tâchoit alors de rabattre, & que la poſtérité a avoué. Cette poſtérité ne juge des ſavants que ſur leurs ouvrages : ceux de ce légiſte tant prôné, quoiqu'on y trouve beaucoup de bonnes choſes, ne répondent cependant pas à la haute eſtime qu'on en eut dans le tems.

Ce juriſconſulte eſt Silveſtre Aldobrandini, gentilhomme Florentin, né l'an 1500. Il eut pour maîtres en droit dans l'univerſité de Piſe *Barthelémi Socin*, *Dece*, *Maino* & autres interprétes célebres du droit. Ayant acquis une grande autorité dans ſa patrie, tant à cauſe de ſa naiſſance que de ſon ſavoir dans les loix, il ſe trouva enveloppé dans les troubles qui depuis la révolte de l'an 1527 contre les Medicis agiterent Florence. Aldobrandini ayant pris parti pour la république, ſuccomba ſous les forces du pontife & de l'empereur, & fut banni & ſes biens confiſqués. Il traîna ſa miſere & la haine contre la tyrannie dans pluſieurs villes & états, & enfin ſon bonheur le conduiſit à Rome où Paul III le créa avocat Conſiſtorial, de la chambre & du fiſc. Sous Paul IV Silveſtre devint conſulteur, mais de là à peu il mourut l'an 1558. L'illuſtre pape Clément VIII fut un de ſes fils.

Cravetta. Un autre légiſte fort accrédité fut Aimon Cravetta de Savigliano en Piémont. L'univerſité de Turin où il étudioit lui confia l'explication du Code Romain, avant même qu'il fût gradué docteur. Après ſa graduation il fut envoyé admi-

niſtrer la juſtice à Cune, enſuite il fut reçu dans le college des avocats à Turin. Dans l'invaſion du Piémont par les François, Cravetta alla interpréter les inſtitutions à Grenoble où il demeura l'eſpace de ſept ans. De Grenoble il ſe transféra dans Avignon où il ne fut point agréé, de ſorte qu'il ſe hâta de retourner en Italie où il enſeigna dans les univerſités de Ferrare & de Padoue. Emmanuel Philibert l'ayant rappellé en Piémont, Cravetta fut profeſſeur à Mondovi, enſuite à Turin où il mourut l'an 1569. On eſtime ſon livre *Des conſultations* qu'il fit imprimer à Lyon tandis qu'il ſéjournoit à Grenoble.

Pierrin Belli, auſſi Piémontois & né dans Albe l'an 1502, s'occupa principalement de la juriſprudence militaire, partie qu'on n'avoit que trop négligée, dans la fauſſe perſuaſion que les armes ne connoiſſent ni droit ni juſtice. Belli a la gloire d'avoir amené Thémis dans les retranchements de Mars, en ſoumettant la guerre à de certaines loix tirées du fond de la juriſprudence, & appuyées des ſentiments de la nature. Son Traité *De re militari & bello* eſt dirigé à cette fin ſi juſte & ſi utile au genre humain : c'eſt un bon & ſavant ouvrage qui a précédé tous ceux qu'on a faits ſur cette matiere. Belli fut auditeur dans les armées de Charles-Quint, & conſeiller de guerre de Philippe II. Le duc Philibert qui l'obtint de Philippe, le créa conſeiller d'état & lui fit de grandes largeſſes en recompenſe des ſervices eſſentiels qu'il en avoit reçus. Belli mourut en 1575 & fut enterré dans la cathédrale d'Aſti.

102. Belli. Juriſp. militaire.

Nous avons parlé dans le tome précédent d'une édition des Pandectes par *Louis Bolognini*, qui s'aida de la correction faite par le *Politien* ſur l'original des Pandectes Florentines. Cet original reſtoit toujours ſoigneuſement gardé à Florence, ſans que le public en profitât, ce qui auroit été néceſſaire parce que l'édition de Bolognini étoit défectueuſe. Enfin le magnanime Côme pre-

Torelli. Edit. de l'orig. des Pandectes

mier ſecoua ce préjugé & cette jalouſie qui défraudoient le droit romain de la publication d'un ouvrage qui en fait le fondement. Côme en donna la commiſſion à Lélio Torelli de Fano, bon greciſte & juriſconſulte inſigne. Il avoit été gouverneur de Bénevent pour Léon X, & il paroit que les bienfaits qu'il reçut de ce pape l'attacherent par reconnoiſſance à la maiſon des Medicis. A Florence il fut auditeur de rote, & Côme après l'avoir annobli, le créa ſénateur & grand chancelier, & le chargea de l'édition des Pandectes. Torelli y travailla pendant dix ans, & céda à ſon fils *François* l'honneur de dédier au prince cette édition qui ſe fit l'an 1553 par le *Torrentin* en trois tomes in-folio, très exactement & avec une grande magnificence. Torelli conſerva toutes ſes charges ſous le regne du Grand duc François, & mourut l'an 1576 à l'âge de quatre vingt ſept ans. Ce ſénateur joignit, comme Alciati, une grande littérature à l'habileté dans la juriſprudence. Il fut conſul de l'académie Florentine, & il en eſt beaucoup parlé dans les *Faſtes Conſulaires* de cette illuſtre aſſemblée.

103. Ce ſeroit paſſer les bornes que je me ſuis preſcrites, ſi je voulois faire mention de tous les juriſconſultes qui jouirent d'un grand nom pendant le ſeizieme ſiecle. Ainſi je n'en indiquerai encore que quatre qui toucherent une partie du ſiecle ſuivant, & qui imitateurs de la bonne méthode d'Alciati, firent par leurs talents beaucoup d'honneur à la profeſſion qu'ils exerçoient.

Ménochio. Jacques Ménochio de Pavie eſt encore de nos jours en grande eſtime chez les légiſtes, & ſes ouvrages ne ſervent pas comme tant d'autres, d'une parade inutile dans les bibliotheques. Surtout on conſidere comme des livres claſſiques celui ſur *les Conjectures de la derniere volonté*, & l'autre ſur *les Conventions tacites ou ambigues*. Ménochio expliqua le droit civil & canonique à Pavie, à Mondovi, à Padoue & à Bologne. Il devint ſé-

nateur de Milan pour ſon grand mérite, & préſident de la magiſtrature extraordinaire. L'an 1607 fut celui de ſa mort.

Les freres Gentili.

Alberic & Scipion Gentili, natif de St. Geneſe dans la Marche d'Ancone, furent amenés hors d'Italie par leur pere, médecin de profeſſion, qui avoit embraſſé la religion réformée. Alberic qui avoit été reçu docteur en droit à Pérouſe, étant paſſé en Angleterre chez le comte de Leiceſter ſon protecteur, enſeigna la juriſprudence dans l'univerſité d'Oxford depuis l'an 1582 juſqu'à l'an 1608 qui fut le dernier de ſa vie. Il laiſſa un grand nombre de bons ouvrages tant de droit que d'érudition. Son beau traité *De Jure Belli*, où l'auteur examine le droit de la guerre en le rappellant à ceux de la nature & des gens, a été d'un grand ſecours au célebre *Grotius* qui l'avoue ſincérement, & donna de grandes louanges au ſavant Alberic Gentili. Les *Dialogues ſur les interprêtes du droit* renferment une ironie fine qui n'eſt pas ſentie au premier abord. L'auteur y exalte les juriſconſultes groſſiers des ſiecles précédens, & blâme le ſtyle, l'érudition & les lumieres d'Alciati que cependant il ſuit en tous points.

Scipion Gentili égala ſon frere dans la ſcience du droit & le ſurpaſſa en littérature. Tous ſes écrits ſur le droit roulent ſur des ſujets importans, & ſont traités avec goût & doctrine. Les *Poéſies latines* de cet auteur ſont de toute beauté, & on eſtime beaucoup les *Commentaires* qu'il fit en italien ſur le poëme du *Taſſe*. Scipion après avoir fréquenté les univerſités d'Allemagne, reçut le doctorat à Bâle, & enſeigna la juriſprudence à Haidelberg & Altorff où il mourut en 1616.

Pacio.

Le dernier dont j'ai à parler eſt Jules Pacio né à Vicence l'an 1550; encore très jeune garçon il ſavoit parfaitement le grec & l'hébreu. A Padoue il s'appliqua à la philoſophie & à la juriſprudence, mais l'étude de la théologie dont il voulut ſe mêler l'entraîna dans les ſentimens des novateurs,

de ſorte qu'ayant changé de religion, il s'enfuit à Geneve. Là n'ayant pas de quoi vivre, il ſe mit à enſeigner la grammaire aux enfans; mais ſon ſavoir ne put longtems être caché : Pacio publia quelques opuſcules légales qui le firent connoître & choiſir pour profeſſeur en droit. En 1585 il paſſa à l'univerſité d'Heidelberg, & dix ans après invité par le duc de Bouillon, il alla à Sédan enſeigner la dialectique. A Nîmes il fut créé principal du college. A Montpelier il occupa la premiere chaire du droit, & ce fut là qu'il ſe lia d'amitié avec le docte *Peireſc* qui travailla avec ardeur à le ramener dans le ſein de l'égliſe romaine. Pluſieurs ſavans d'Italie ſe réunirent à Peireſc dans cet ouvrage important, qui enfin s'accomplit l'an 1619 à Valence, où Pacio étoit paſſé pour expliquer le droit. A la nouvelle de ſa converſion, la république de Veniſe que ce juriſconſulte avoit obligé par un traité qu'il fit *ſur la domination de la mer Adriatique*, le créa chevalier de S. Marc & l'invita à Padoue. Ceux de Valence qui ne vouloient pas perdre un ſi digne juriſconſulte, engagerent la cour à le retenir au moyen d'une place de conſeiller dans le parlement de Grenoble, & d'une penſion extraordinaire. Pacio qui ne vouloit pas être méconnoiſſant ni envers les Vénitiens ſes ſouverains naturels, ni envers la cour de France, s'engagea avec les premiers pour un an qui fut le 1521, & pendant lequel il lut la juriſprudence à Padoue. Enſuite il retourna à Valence, & y reſta juſqu'à ſa mort arrivée en 1635. Le P. *Niceron* a donné un exact catalogue des ouvrages légaux & philoſophiques de Jules Pacio, & *Brucker* a fait mention des ſeconds. (93)

§. IV. *Droit Canonique.*

104. Correction La guerre que les proteſtans avoient déclarée à la cour de Rome, attaquoit les loix Canoniques,

ces loix émanées d'une autorité qu'on ne vouloit plus reconnoître. (94) De leur côté les papes ne négligerent rien pour conſolider une légiſlation qui aſſuroit les fondemens de leur puiſſance. Le décret de Gratien qui étoit l'ame & la baſe du droit canonique, comme les Pandectes le ſont de celui de Juſtinien, avoit fort beſoin d'être revu & corrigé, à cauſe des fautes, mépriſes, allégations fauſſes, canons alterés ou mutilés, bévues hiſtoriques & autres erreurs dont cet ouvrage fourmilloit. Dans un tems où les lumieres du ſavoir & la critique étoient ſi bien répandues, l'on convint à Rome que les défauts du décret étoient eſſentiels, & que les proteſtans qui le mettoient en ridicule, n'avoient pas tout le tort. Pie IV après avoir affermi la foi catholique par la concluſion du concile de Trente, forma le projet de la correction du décret & de la formation d'un corps entier de droit canonique; & députa à cet effet une congrégation compoſée de cardinaux, de juriſconſultes, & de gens de lettres. Le travail commencé ſous ce pape, fut continué ſous Pie V, & achevé ſous Grégoire XIII, pontife qui eut la gloire de réformer l'année commune & le code de l'égliſe. Trente-deux ſavans, dont vingt-deux Italiens, travaillerent à la correction dont je parle. Dans la même année 1582 que ſe fit la correction du calendrier, parut à Rome la belle & magnifique édition du décret & des décretales, formant le corps du droit canonique. Malgré tous les ſoins de la congrégation, il eſt reſté bien des fautes dans le décret de Gratien, ſi on peut encore lui donner ce nom, ayant été tout refondu, & l'ordre même & les titres en ayant été changés. On reprocha, & avec juſtice, aux correcteurs d'avoir paſſé pluſieurs citations d'ouvrages apocryphes, & de n'avoir pas du moins jetté quelque doute ſur les fauſſes décretales fabriquées par l'ancien compilateur *Iſidore Mercator*, & inſérées dans le décret. Il eſt donc reſté de quoi

du décret & redaction du code canonique.

travailler aux canoniſtes mieux éclairés, ce qui a infiniment multiplié les ouvrages ſur cette matiere.

Inſtitutions canoniques par Lancellotti.

Avant la correction & publication dont je viens de parler, il avoit paru un livre très-utile, intitulé *Inſtitutions du droit canonique*, fait par Jean Paul Lancellotti de Pérouſe, lecteur de canons dans l'univerſité de ſa patrie. L'utilité des inſtitutions appellées *de Juſtinien*, qui ſont un ſommaire de la juriſprudence civile, montra qu'il falloit quelque choſe de pareil par rapport au droit canonique. Paul IV chargea de cette relation le canoniſte Lancellotti qui l'avoit déjà commencée de ſon chef ſous le Pontificat de Paul III. L'ordre du ſouverain fit redoubler d'attention & de zele au profeſſeur qui ayant heureuſement achevé l'ouvrage, alla à Rome & le ſoumit au jugement des plus fameux canoniſtes. Ceux-ci le trouverent excellent, & furent d'avis que comme les inſtitutions civiles portoient en front le nom de l'empereur, ainſi les inſtitutions canoniques devoient porter celui du pape. On ne ſait pas quelles raiſons mirent obſtacle à ce projet; mais il eſt certain que Lancellotti ne voyant aucune réſolution & ennuyé du retard, publia les inſtitutions en ſon nom l'an 1563 à Pérouſe. D'abord il s'en fit à Veniſe une autre édition augmentée par l'auteur; & dans la ſuite on a ajouté ces inſtitutions au corps canonique. Lancellotti mourut octogénaire dans ſa patrie l'an 1591.

Ce peu de notices préliminaires peuvent faire voir que dans cette ſcience, comme dans les autres, on s'efforça chez les Italiens de faire des améliorations & d'aller au plus parfait (95). Rendons à préſent juſtice aux illuſtres canoniſtes qui fleurirent pendant ce ſiecle.

105. Le cardin. Jacobazzi

Dominique Jacobazzi étoit Romain. Son talent dans la juriſprudence eccléſiaſtique le fit devenir auditeur conſiſtorial, enſuite un des douze auditeurs de Rote & évêque de Lucere. Jules II le

fit vicaire de Rome & préſident de l'univerſité. Enfin Léon X le créa cardinal l'an 1518. Ce fut dix ans plus tard que Jacobazzi vint à mort. Le meilleur de ſes ouvrages eſt un grand & docte *Traité ſur les conciles* dont on a fait pluſieurs éditions.

Le cardin. Campege.

La famille *Campeggi* de Bologne produiſit un nombre de gens habiles dans la juriſprudence eccléſiaſtique. J'ai parlé dans le tome précédent de *Jean Campeggi* ou *Campege*, docte canoniſte. Entre pluſieurs fils il eut Laurent qui naquit l'an 1474 à Milan, ſon pere étant alors profeſſeur à Pavie. Laurent ſuivit les traces paternelles & acquit un grand nom parmi les canoniſtes. Ayant perdu ſa femme dont il avoit eu trois enfans, il alla à Rome, prit le collet, & devint auditeur de Rote. Les pontifes l'employerent en pluſieurs nonciatures, & l'an 1517 Léon X le créa cardinal. Clément VII lui donna l'évêché de Bologne, mais Campege ne put jamais s'y fixer, employé, comme il étoit ſans ceſſe, dans les légations qui demandoient le plus de politique & de doctrine dans un tems que les premieres couronnes de l'Europe étoient armées les unes contre les autres, & que la révolte contre le St. ſiege menaçoit de devenir générale. Miné par les travaux, les négociations & les voyages, le cardinal Campege mourut à Rome l'an 1539.

L'évêque Campege.

Ce prélat eut un frere & un fils, tous les deux célebres dans le regne de la juriſprudence canonique. Thomas Campege, évêque de Feltre & frere du cardinal, publia des ouvrages ſur *la pluralité des bénéfices*, ſur *les réſerves*, ſur *les penſions*, ſur *les annates*, ſur le *célibat des prêtres*, ſur *la réſidence des évêques*, ſur *l'autorité des papes*. Rome, dont il ne fit que ſuivre, appuyer & confirmer les maximes & les uſages, le mit dans le nombre des canoniſtes les plus zelés & les plus doctes, & effectivement ni l'une ni l'autre de ces deux qualités ne manquerent à l'évêque Campege. Il mourut à Rome l'an 1564.

Le cardin. Campege le jeune.

Alexandre Campege, fils de Laurent, succeda à son pere dans l'évêché de Bologne & dans la dignité de cardinal à laquelle il fut élevé par Jules III l'an 1551. Sans laiſſer des ouvrages ſur les canons, il n'en fut pas moins ſavant & conſideré dans cette partie comme un génie rare & profond, & il ſoutint tant qu'il vécut, la gloire des Campeggi dans cette ſcience. Alexandre mourut l'an 1554.

Le cardin. Putéan.

Grand auſſi fut le crédit qu'obtint dans les canons le cardinal Putéan. Il s'appelloit Jacques del Pozzo, en latin Puteanus, & il naquit à Nice en Provence d'une famille noble originaire d'Alexandrie de la Paille. Il commença par être à Rome auditeur du cardinal *Accolti* : mais porté par ce prélat ſon protecteur & par ſon propre talent, il devint bientôt auditeur de Rote. Cette place eſt, comme l'on ſait, un degré pour monter aux grandes dignités de l'égliſe. Putéan nommé archevêque de Bari par Jules III, reçut peu après du même pape le chapeau de cardinal. Il n'y eut dans la cour de Rome aucune affaire importante (& il y en avoit alors de très épineuſes) où del Pozzo ne fût employé. Il fut deſtiné préſident du concile de Trente par Pie IV qui avoit jetté les yeux ſur lui comme ſur le plus habile en matiere de canons; mais l'étude aſſidue & l'application aux affaires, avoient tellement ruiné la ſanté de ce prélat, qu'il ne lui fut pas poſſible de ſe charger d'une pareille commiſſion. En effet il mourut avant la cloture du concile, le 26 d'Avril de l'an 1563. On peut voir dans les bibliotheques légales la liſte des ouvrages de ce docte cardinal.

106. Le cardin. Paleotti.

A meſure que les proteſtans crioient contre les abus, la molleſſe & les autres vices de la cour de Rome, cette cour les réfutoit par le mérite éclatant des ſujets qu'elle ſavoit choiſir pour les prélatures & pour la pourpre ſacrée. Gabriel Paleotti de Bologne, fut certainement un de ces ſujets reſpectables. Il porta dans la profeſſion des loix le jugement & le bon goût du grand *Alciati*;

& effectivement on l'appella *le nouvel Alciati* lorſqu'il entreprit à expliquer les loix civiles & eccléſiaſtiques dans l'univerſité de ſa patrie, & à publier des ouvrages dans leſquels il ſuivoit heureuſement la méthode de cet inſigne juriſconſulte. Quelques affaires l'ayant obligé d'aller à Rome, le cardinal Alexandre Farneſe qui avoit été ſon condiſciple à Bologne & qui venoit d'être créé légat perpétuel d'Avignon, nomma Paléotti gouverneur de Vaïſon dans le comté Venaiſſin. Mais ayant appris en route la mort de ſa mere, Paléotti rebrouſſa chemin, & s'étant excuſé auprès du cardinal ſur la néceſſité d'arranger ſes affaires domeſtiques, il retourna à Bologne & à ſa chaire. Les Farneſes l'arracherent encore une fois & pour toujours, voulant comme en dépit de lui faire ſa fortune. Il fut créé auditeur de Rote, quoiqu'il ne fût âgé que de trente-trois ans. Quand Pie IV r'ouvrit le concile de Trente, il y envoya Paléotti en qualité de promoteur & conſeiller des légats qui effectivement ne firent rien d'important ſans lui. Paléotti fit *l'hiſtoire* de ce concile, ouvrage très-rare qui eſt reſté en manuſcrit (96). Après la cloture il reprit ſes fonctions à Rome, juſqu'à ce que l'an 1565 Pie IV le créa cardinal. Il reçut de Pie V l'évêché de Bologne qui fut érigé en archevêché par ce pape, afin d'honorer Paléotti & ſa patrie. Si j'écrivois la vie de ce cardinal & non pas l'hiſtoire de la Littérature, j'aurois de quoi faire un volume en racontant tout le bien que Paléotti fit à ſon diocèſe. Il ſembloit qu'il y eût une eſpèce d'émulation entre lui & le grand cardinal Borromée, archevêque de Milan, à qui s'acquitteroit mieux des devoirs d'un bon paſteur. Fondations de ſéminaires, de colleges, d'écoles, de confréries pieuſes, de maiſons deſtinées pour les cathécumenes, pour les néofites, pour les mendians, la réforme du clergé ſéculier & régulier, la viſite aſſidue du diocèſe, le choix des curés, la ré-

paration & l'embelliſſement des égliſes, le ſoin du catéchiſme & de la prédication, des aumônes verſées avec diſcernement dans le ſein des pauvres, voilà les occupations de Borromée à Milan, de Paléotti à Bologne. (97) Ce ne fut qu'avec peine que les papes arracherent celui-ci de ſon égliſe pour s'en ſervir dans les conſiſtoires & dans le miniſtere. Toujours travaillant pour la religion & pour le St. ſiege, Paléotti mourut à Rome l'an 1597 à l'âge de ſoixante & quinze ans. Ses *Lettres paſtorales* & ſes *inſtructions* ſont une grande preuve de ſon zele, de ſa prudence & de ſa doctrine; & parmi ſes ouvrages légaux & canoniques, tous bons pour le ſtyle & pour le fond, celui *De ſacri conſiſtorii conſultationibus* fait voir combien l'auteur étoit verſé dans la juriſprudence eccléſiaſtique & quelle juſte idée il s'étoit faite des devoirs d'un cardinal.

Le cardin. Toſchi.

Voici un autre prélat qui né d'une famille obſcure & fort pauvre, fabriqua ſa grandeur par l'élévation de ſon talent & par un travail aſſidu. Dominique Toſchi du territoire de Reggio, fut obligé dans ſa jeuneſſe de ſervir pour vivre; mais ſon bonheur voulut qu'il trouvât des maîtres qui ne l'empêcherent pas d'étudier, & qui même l'aiderent & le mirent en état d'aller à Rome, ce pays de la fortune, où l'on voit plus de vols rapides & inattendus que dans les autres cours. Montant à force de mérite & d'adreſſe de degré en degré, Toſchi parvint à la dignité de gouverneur de Rome, charge de laquelle il n'y a d'ordinaire qu'un pas pour entrer dans le ſacré ſénat. Clément VIII fut le pape qui adopta Toſchi dans ce ſénat, & peut s'en fallut que cet heureux ſujet ne devint pontife après la mort de Léon XI, preſque tous les cardinaux s'étant accordés à lui impoſer la thiare. Une bagatelle la lui fit perdre. Toſchi dans ſon élévation avoit conſervé quelques manieres qui répondoient plus à ſa naiſſance qu'à ſon état actuel. Il avoit l'habitude de certains mots

familiers qu'on nomme gras ou gaillards, & qui pour être communs ne laiſſent pas d'être indécents, ſurtout chez un cardinal & plus chez un pape. Ce fut Baronius qui forma cette exception contre Toſchi, & cela ſuffit pour exclure celui-ci du pontificat (97). Le chagrin qui ſuit une pareille excluſion a coûté la vie à pluſieurs candidats. Toſchi ne parut point s'en émouvoir, du moins il diſſimula ſi bien qu'on ne le vit ni moins tranquille ni moins gai qu'à l'ordinaire. Ce fut alors qu'il acheva le grand ouvrage qu'il avoit commencé ſur la juriſprudence. Cet ouvrage eſt une eſpece d'*Encyclopédie Légale*, où tout ce qui eſt le plus important à ſavoir dans le droit civil & de l'égliſe ſe trouve par ordre alphabétique & eſt compris en huit tomes in-folio. Toſchi mourut nonagenaire l'an 1620, ayant été, dès qu'il ſe trouva dans un état d'élévation, le protecteur & le pere de tous les jeunes gens, qui comme lui, ayant du talent & l'envie de ſe pouſſer par la voie des études, ne le pouvoient pas à cauſe de leur pauvreté.

L'archev. Germonio

De tous ces canoniſtes celui qui vécut le plus avant dans le dix-ſeptieme ſiecle, fut Anaſtaſe Germonio, natif de Sala en Piémont. On a remarqué qu'il ne commença à s'appliquer aux lettres qu'à l'âge de vingt-deux ans, & qu'au bout d'un an & demi il méritoit déjà le titre de ſavant. Son génie hébété juſqu'alors s'étoit déployé tout à coup. Germonio ne le laiſſa pas oiſif; il entra à grands pas dans la carriere de la juriſprudence, & après en avoir reçu le doctorat, il enſeigna les canons dans l'univerſité de Turin. Son mérite l'éleva au grade de protonotaire apoſtolique, enſuite d'archévêque de Tarantaiſe en Savoye. A la doctrine légale il joignit l'habileté en politique. Les ducs ſes ſouverains & ceux d'Urbin le choiſirent pour leur agent à Rome, & plutard le duc Charles Emmanuel fils de Philibert, le nomma ſon ambaſſadeur en Eſpagne. Ce prélat miniſtre

ſoutint ſa charge avec honneur juſqu'à l'an 1627, qu'agé de ſoixante & ſeize ans il mourut à Madrid. Les ouvrages ſur le droit canonique par lui publiés, & dont on trouve la notice dans les bibliotheques du droit, mériterent les éloges des contemporains.

Voilà tout ce qu'il y a de plus intéreſſant à dire touchant la juriſprudence tant civile qu'eccléſiaſtique dans un ſiecle où, comme je l'ai marqué, cette ſcience reſta dans une ſorte de médiocrité. J'ai réſervé à ce lieu de parler des légiſtes qui furent les hiſtoriens de leurs confreres & auxquels on doit une bonne partie des notices que je viens de donner.

Bénavides juriſconſ. hiſtorien.

107. Marc Mantoue Bénavides Padouan, d'une famille originaire d'Eſpagne, fit un *Epitome des vies des légiſtes illuſtres*, dans le goût de celles de Cornelius Nepos. Cet abrégé fort ſubſtantieux qui renferme les notices des juriſconſultes anciens & modernes, a jetté une grande lumiere ſur l'hiſtoire de la juriſprudence. Bénavides vécut toujours dans ſa patrie où il fut profeſſeur en droit & avocat, & joignit une éloquence facile & naturelle à beaucoup de doctrine. Il mourut l'an 1582, âgé de quatre-vingt-treize ans.

J'omets l'hiſtoire écrite ſur le même ſujet par Thomas Diplovatace de Confou, qui dès ſon enfance paſſa en Italie & s'y établit pour toujours; parce que cette hiſtoire n'a paru que par morceaux & on n'eſt pas encore parvenu à la raſſembler toute entiere.

Panciroli & ſon hiſt. des juriſconſultes.

Celle de Gui Panciroli de Reggio, a eu un meilleur ſort. Cet hiſtorien légiſte nâquit l'an 1523, & ſe perfectionna dans les belles lettres & dans la juriſprudence aux univerſités de Ferrare, Pavie, Padoue & Bologne. Les Padouans le choiſirent pour profeſſeur en droit, & il s'acquita de cette fonction juſqu'à l'an 1570 qu'il alla enſeigner la juriſprudence à Turin où il reçut mille marques de bonté & d'eſtime par le généreux duc Philibert

Philibert & par Charles Emmanuel ſon ſucceſſeur. Diverſes infirmités & ſurtout une ophtalmie que l'on crut provenir de l'air trop fin du Piémont, força Panciroli à quitter Turin après un ſéjour de douze ans. Il retourna à Padoue, & on lui aſſigna la premiere chaire du droit avec douze cents écus de penſion. La perſpective d'une grande fortune que Grégoire XIV & Clément VIII lui firent entrevoir en l'invitant à Rome, ne fut pas capable de l'arracher de l'univerſité de Padoue dont Panciroli étoit très ſatisfait, & où il finit ſes jours l'an 1599. Nous avons ſes *Conſeils*, & un gros livre intitulé *Theſaurus variarum lectionum utriuſque juris*. Mais l'ouvrage le plus fameux de Panciroli eſt l'hiſtoire *De Claris legum interpretibus*. Elle ne fut imprimée que l'an 1637 par le ſoin d'*Octave Panciroli*, neveu du défunt. Quoique cette hiſtoire ſoit belle, exacte & intéreſſante, il paroit toutefois que l'auteur n'y avoit pas mis la derniere main, parce qu'on trouve par-ci par-là de l'inégalité dans le ſtyle & du déſordre dans la diſpoſition.

Panciroli étoit ſavant dans l'antiquité, comme on le voit par ſon *Commentaire ſur la notice des dignités des deux empires*. Il ajouta à ce commentaire pluſieurs *Opuſcules* ſur divers ſujets de l'antiquité romaine. Tous ces ouvrages ſont en latin. En italien Panciroli compoſa deux beaux livres *Des choſes mémorables dans les arts & les ſciences des anciens que nous avons perdus, avec celles des modernes que les anciens ne connoiſſoient point*. Il eſt ſingulier que nous n'ayons de cet ouvrage que la traduction latine qu'*Henri Salmuth* d'Amberg fit & publia avec un gros commentaire l'an 1599, qui fut celui de la mort de Panciroli. Cet auteur par trop de modeſtie ne publia aucun de ſes ouvrages, & pluſieurs ſont reſtés toujours en manuſcrit, comme les *Commentaires ſur les ouvrages de Tertullien*, & l'*Hiſtoire de Reggio* ſa patrie.

Telle eſt l'eſquiſſe du tableau que l'hiſtoire des 108.

Conclusion de ce livre.

ſciences ſublimes pendant le ſeizieme ſiecle en Italie préſente aux yeux des lecteurs. Mon laborieux auteur n'a pu ſe diſpenſer d'employer preſque deux volumes dans cette partie d'hiſtoire. Je me ſuis reſtreint à la moitié d'un petit tome & à un ſeul livre; mais ce que j'ai expoſé ſuffit pour refuter ceux qui par ignorance ou par envie, ſoutiennent que ce ſiecle d'or de la littérature d'Italie n'a produit que des littérateurs & des poëtes. Il n'eſt parlé ni de poëtes ni de littérateurs dans le livre que je viens d'achever; & cependant que de grands hommes n'a-t-il pas préſentés dans les ſciences les plus difficiles! Un *Cajetan*, un *Contarini*, un *Séripand*, un *Catherino*, un *Bellarmin* en théologie: un *Sixte de Sienne*, un *Pagnini*, un *Steuco* dans l'interprétation de la Bible: un *Baronius* & un *Lippoman* dans l'Hiſtoire Eccléſiaſtique: un *Pic*, un *Patrizi*, un *Cardan* dans la philoſophie: un *Porta*, un *Tartaglia*, un *Sarpi* en algebre & dans les différentes parties des mathématiques: un *Serlio*, un *Vignola*, un *Pallade*, un *Marchi* dans la théorie des beaux arts & ſurtout de l'architecture civile & militaire: un *Machiavel* & un *Caſtillon* en politique: un *Mattioli* & un *Aldrovandi* dans l'Hiſtoire naturelle: un *Falloppio* & un *Acquapendente* dans l'anatomie: un *Fracaſtor* en médecine: un *Alciati* dans la juriſprudence: un *Lancellotti* dans les inſtitutions canoniques: voilà les grands perſonnages qui ont fleuri en Italie & illuſtré les ſciences les plus graves dans le cours de ce ſiecle, & voilà de quoi réduire au ſilence ceux qui n'accordent aux ſavants Italiens d'autre mérite que celui de la poéſie & de la belle littérature.

LIVRE DOUZIEME

OU

SECONDE PARTIE

De l'hiſtoire littéraire du ſeizieme ſiecle.

ARTICLE PREMIER.

Sur quelques parties des belles lettres.

§. I. *Géographie, antiquité hiſtorique.*

AUTANT les travaux des hiſtoriens qui avoient fleuri au quinzieme ſiecle, avoient eu peu de ſuccès, autant en eurent de bien grands ceux du ſeizieme. En examinant les cauſes de la chute des premiers, on s'apperçut qu'elle provenoit du défaut de connoiſſance des tems, des lieux & de l'antiquité. On tâcha donc, quand il fut poſſible, de réparer ces défauts ; mais pour ce qui regarde la connoiſſance des tems ou la chronologie, il faut avouer qu'on y fit peu de progrès. Mais quant à la géographie & à l'antiquité, l'étude qu'on mit à éclaircir l'une & l'autre, ne fut pas inutile. 1.

Preſque toutes les ſciences doivent leur renaiſſance à l'application qu'on a portée ſur les ouvrages des anciens dans chaque matiere. Les retrouver, les examiner, les traduire, les commenter,

voilà l'exercice de ceux qui ont commencé à rétablir le ſavoir en Europe. Telle fut l'occupation, ſuivant qu'on l'a vu, des littérateurs du ſiecle précédent, & telle fut également celle des ſavants qui dans le ſiecle dont nous parlons, remirent en vogue les diverſes parties de la littérature qui juſqu'alors n'avoient pas été bien cultivées.

2. Traducteurs des anciens géographes.

De ce nombre étoit la géographie : c'eſt pourquoi il fallut commencer par mettre au jour les écrits des anciens ſur cette matiere. Le célebre médecin Mattioli qui avoit tant fait pour la botanique, fut auſſi un amateur de la géographie. Il traduiſit en italien celle de *Ptolomée* avec les commentaires de *Sebaſtien Munſter*, & les *Obſervations & tables de Jacques Gaſtaldi* de Villafranca en Piémont. Mattioli publia cet ouvrage ou recueil à Veniſe en 1548.

Jean Antoine Magini, dont j'ai parlé parmi les aſtronomes, fit une verſion latine de la même géographie de Ptolomée, en ajoutant des cartes & des commentaires dans leſquels il fit la comparaiſon de la géographie ancienne avec la moderne. Cet ouvrage fut traduit en italien par le *P. Cernoti* de Veniſe, chanoine régulier, & publié l'an 1597.

Alfonſe Bonaccinoli, noble Ferrarois, traduiſit en italien la géographie de *Strabon*, & la deſcription de la Grece par *Pauſanias*. La premiere verſion parut en partie l'an 1562, & en partie l'an 1565; & la ſeconde fut publiée en 1593.

3. Géographes modernes.

D'autres gens de lettres s'occuperent de la géographie moderne. Dominique Marie Negri de Veniſe, compoſa en latin des *Commentaires Géographiques*, livre docte & utile, & qui le ſeroit encore davantage ſi l'auteur y avoit ajouté les notices hiſtoriques plus néceſſaires, ou ſi l'éditeur avoit eu plus de ſoin de ſon impreſſion. Negri vivoit vers le commencement du ſiecle; mais ſa géographie ne parut qu'après ſa mort l'an 1557, à Bâle.

Raphael Maffei de Volterre, connu ſous le nom de Raphael Volterran, mort en 1522, illuſtra la partie géographique dans ſon volumineux ouvrage intitulé *Commentariorum urbanorum libri triginta octo.* L'auteur y parle de toutes les terres connues, ſans oublier les découvertes des deux Indes. De là il paſſe à l'hiſtoire des ſavants de tous les ſiecles; & il y raiſonne de toutes les ſciences en homme inſtruit; de ſorte que cet ouvrage ſeroit l'abrégé de tout ce qu'on doit & on peut ſavoir, ſi au travail immenſe & à l'érudition non ordinaire, Volterran avoit ſu joindre une critique judicieuſe, & un bon choix des matieres.

Quelques écrivains ſe bornerent à des portions de la géographie, comme Thomas Porcacchi de Caſtillon, Florentin, en Toſcane, & Bénoit Bordon Padouan, ou ſelon d'autres, Véronois. Ces deux auteurs firent la deſcription de toutes les isles de l'univers, & ajouterent des cartes & des plans à leurs ouvrages. Il nous faudra parler encore une fois de Porcacchi; & quant à Bordon, nous examinerons en ſon lieu s'il fut ou non le pere du célebre *Jules Ceſar Scaliger.*

Deſcriptions de l'Italie.

Dès le ſiecle précédent, *Blonde* avoit fait dans ſes *Deades* la deſcription de l'Italie; mais cet ouvrage étoit comme tous les premiers dans un genre; il étoit fort défectueux. Ce même Magini que je viens de nommer, avoit entrepris un travail ſemblable, mais il n'en put achever que la premiere partie qui ſert d'introduction, que *Fabius* ſon fils publia l'an 1620. Celui qui fit une deſcription complette de l'Italie, fut le P. Léandre Alberti, dominicain de Bologne, iſſu d'une branche de l'illuſtre maiſon *Alberti* de Florence. Il publia dans cette derniere ville ſa *Deſcription de toute l'Italie* l'an 1550. L'auteur y ſuit la méthode de Blonde, mais plus amplement & avec plus d'exactitude, excepté que ſur l'origine des villes & des peuples il ſe laiſſe abuſer par ſon *Annius de Viterbe.* Alberti fit auſſi une volumineuſe *Hiſtoire*

de Bologne, dont on a ſeulement imprimé la partie qui de la fondation de cette ville va juſqu'à la fin du treizieme ſiecle. Ces deux ouvrages ſont en italien.

Et de l'Afrique. Live Sanuto, noble Vénitien, fit la deſcription de l'Afrique. C'eſt un excellent ouvrage géographique, rempli d'exactitude & de bon goût. L'auteur qui étoit mathématicien, aſtronome & grand littérateur, s'étoit propoſé de donner au public une géographie univerſelle. Il commença par l'Afrique, c'eſt-à-dire, par les contrées de cette partie du Monde que nous connoiſſons : mais la mort le força de ſe tenir à ce début qui fut publié en 1588, pluſieurs années après la mort de l'auteur, par *Jules Sanuto* ſon frere, qui ajouta à cet ouvrage les cartes les plus néceſſaires.

4. Etude de l'antiquité. La géographie ainſi illuſtrée facilitoit le moyen d'entrer dans les recès de l'hiſtoire; mais il falloit en même tems y porter la connoiſſance de l'antiquité, ſans laquelle on ne pouvoit pas éclaircir un grand nombre d'événements intimément liés avec les uſages, loix, rites & autres monuments des ages paſſés. C'étoit dans cet abyme qu'il falloit deſcendre & y porter le flambeau de la raiſon & de la vérité. C'eſt ce que firent, du moins par rapport aux antiquités d'Italie, Panvin & Sigone, deux génies heureux dont je vais donner quelques notices.

Onuphre Panvin. Onuphre Panvin de Verone, moine Auguſtin, né l'an 1529, enſeigna les belles lettres & la théologie dans les couvents de ſon ordre; & ayant obtenu de ſon général Séripand qui fut enſuite cardinal, d'être exempté des fonctions & de la gene monaſtique, il ſe jetta à corps perdu dans ſes études favorites. L'antiquité romaine en fut le premier objet : il publia & illuſtra par ſes remarques *Les Faſtes conſulaires*; il compoſa des traités ſur *les Noms des Romains*, ſur *les Jeux ſéculiers & ceux du cirque*, ſur *les Triomphes*, ſur *la République*, ſur *les Empereurs*. Dans tous ces traités

Onuphre n'avance rien qui ne ſoit prouvé par des anciennes inſcriptions dont il en avoit recueilli environ trois mille & que la mort l'empêcha de publier. Quelque tems après ce grand recueil qui étoit paſſé au pouvoir du cardinal Savelli, diſparut, & le marquis *Maffei* ſoupçonne (*a*) que le recueil publié dans Anvers par *Martin Sanctius* l'an 1588, & qui a ſervi de fondement au grand ouvrage de *Gruterus*, ſoit celui de Panvin que Sanctius connut & avec qui il pratiqua à Rome. Quant à Gruterus qui a oſé accuſer Panvin d'impoſture, Maffei lui a complétement répondu.

Outre les livres qu'on vient de dire, Panvin compoſa l'*Hiſtoire de Verone* en huit livres, celle *des différents Princes qui ont régné en Italie*, un traité ſur l'*Election des Empereurs*, un abrégé fort eſtimable des *Vies des Papes*, une *Chronique de l'Egliſe*, celle de l'*Ordre des Auguſtins*, des diſſertations ſur *la Primauté de S. Pierre*, ſur *le Baptême Paſchal*, ſur *les Baſiliques de Rome*, ſur *la Sépulture & cimétieres des anciens chrêtiens*, & un bon nombre d'autres opuſcules tous ſur des ſujets intéreſſants de l'antiquité ſacrée & profane. Il avoit commencé l'*Hiſtoire générale de l'Egliſe*, & en avoit déjà fait juſqu'à ſix grands volumes qui ſont gardés en manuſcrit dans le Vatican. *Baronius* s'en eſt utilement ſervi. Le nombre des autres ouvrages de Panvin que l'on conſerve auſſi en manuſcrit, eſt pour le moins égal à celui de ceux que je viens d'indiquer & qui ſont tous en latin & tous imprimés. Après cette énumération, & après que j'aurai ajouté que le tout eſt écrit avec jugement, & d'un ſtyle fleuri & nerveux, on ſe figurera qu'un auteur qui a ſi prodigieuſement travaillé, a dû vivre au de là de quatre vingt ans, & conſerver la force d'eſprit dans un âge ſi avancé. Mais on ſera bien ſurpris quand on ſaura que cet

(*a*) Verona illuſtrata. P. II. p. 350. 354.

écraivain infatigable eſt mort à l'âge de trente neuf ans, l'an 1568 à Palerme où il étoit avec le cardinal Farneſe.

Etant à Veniſe, Panvin ſe lia d'une amitié intime avec Charles Sigone qui battoit le même ſentier que lui. Cette circonſtance ne ſert d'ordinaire qu'à produire la rivalité & la jalouſie: mais ce fut tout l'oppoſé entre ces deux ſavants; l'uniformité des études & des travaux fortifia leur union & la rendit indiſſoluble.

Charles Sigone.

Charles Sigone, nâquit à Modene l'an 1524. A vingt deux ans ſes citoyens le choiſirent pour enſeigner la langue grecque. Six ans après invité par le ſénat, il accepta la chaire de belles lettres à Veniſe, & l'an 1560 il fut transféré à celle de Padoue. De là il alla occuper une pareille chaire à Bologne qu'il conſerva depuis l'an 1563 juſqu'à l'an 1584 qu'il mourut à Modene où il étoit accoutumé d'aller de tems à autre.

Dans ſa jeuneſſe Sigone avoit fait une quantité de petits, mais bons ouvrages d'éloquence, d'hiſtoire & d'érudition. Dans un âge plus mûr il s'appliqua à des ouvrages d'une plus grande conſéquence. Le premier fut une grande & docte *Explication des faſtes conſulaires*, où l'on vit l'Hiſtoire Romaine expoſée dans ſon ordre chronologique & diſcutée avec diſcernement. De là il fit paſſage aux *Emendations de Tite-Live*, ouvrage dans lequel il releva en deux livres les erreurs principales qui s'étoient gliſſées dans le texte de Tite-Live par la faute des copiſtes & des imprimeurs. Ayant ainſi corrigé & illuſtré ce grand hiſtorien, Sigone éclaircit d'autres ſujets tous nouveaux de l'Hiſtoire ancienne de Rome, par ſes Traités de l'*ancien droit de Cité des Romains*, de l'*Italie & ſes provinces*, des *Comices*, de la *Loi curiate*, des *Noms des Romains*, des *Jugements*. Après qu'il eut détaillé ces points importants de l'antiquité romaine, il paſſa à celle des Grecs & des Juifs, & compoſa quatre livres *ſur la République d'Athenes*, &

un *ſur la Chronologie & ſur les principaux événements d'Athenes & de Sparte*, enfin huit livres *ſur la République des Hébreux*, où il expliqua avec préciſion tout le ſyſtême ſacré, politique & militaire de ce peuple.

Lorſqu'il eut épuiſé, pour ainſi dire, les richeſſes des anciens tems, il ſe tourna vers celles de l'antiquité moyenne, encore moins connue que les ages précédents. Il mit donc la main à l'Hiſtoire du *Bas Empire*, & il renferma en vingt livres les événements depuis Diocletien juſqu'à la deſtruction de l'empire Romain en Occident. Cette belle hiſtoire le conduiſit à une autre plus difficile, à celle de l'Italie après cette deſtruction, pendant le moyen age ou les ſiecles barbares. Perſonne n'avoit encore touché à ce ſujet. C'étoit une carriere longue & ténébreuſe dans laquelle Sigone n'avoit pour guides que quelques chroniqueurs groſſiers & ignorants dont même il falloit tirer de l'oubli les ouvrages. Il ſavoit que leurs chroniques étoient farcies d'abſurdités ; mais il ſavoit auſſi que par rapport aux faits arrivés du vivant des auteurs, elles étoient minutieuſes, à la vérité, & accablantes, mais pourtant exactes & fideles. Il falloit une patience admirable pour retrouver, enſuite pour lire & déchifrer tous ces énormes fatras: & Sigone eut cette patience. Quant aux tems ces chroniques étoient dans un affreux déſordre. Pour fixer les époques, rectifier les faits & appuyer le tout de bonnes preuves, il fouilla & fit par ſes amis fouiller dans preſque toutes les archives d'Italie, en quoi tous les proprietaires de ces archives ſe préterent de bonne grace. Riche de tous ces matériaux, il forma ſa grande Hiſtoire *De Regno Italico*, qui commence à l'invaſion & établiſſement des Lombards en Italie, & finit à l'an 1286. Et crainte qu'on ne formât des doutes ſur ſa fidélité, l'auteur eut ſoin de publier le catalogue des chroniques, archives & pieces d'où il avoit tiré ſes récits. Après celà héſiterons nous

d'assurer que Charles Sigone a été le pere de la science diplomatique? Lorsqu'on ne trouve aucun autre avant lui qui ait bâti une histoire de cette importance sur des chartes, actes, instruments & diplomes, on ne peut pas contester à Sigone ce titre & cet honneur. De meilleurs & plus surs documents qu'on a trouvés ensuite, ont fait appercevoir plusieurs méprises de cet auteur; mais seroit-on assez injuste pour lui en faire un reproche, ou pour mépriser son travail, lorsqu'il a été le premier à marcher dans un chemin si raboteux & à porter le flambeau au milieu des ténébres épaisses du moyen age? Si quelqu'un a été capable de porter un jugement droit sur Sigone, ç'a été le célebre *Muratori*, qui en parlant de l'histoire du royaume d'Italie s'exprime ainsi: *c'est un ouvrage insigne, soit pour la beauté du style, soit pour l'ordre des récits. Cette histoire a porté le jour & donné la connoissance des siecles barbares qui, par rapport à l'Italie, étoient enveloppés d'une nuit profonde* (*b*). Tel est le jugement de celui qui a relevé la plupart des méprises de Sigone, mais qui a rendu justice à un écrivain dont les lumieres l'ont conduit dans la carriere qu'il a parcourue si heureusement.

Sigone commenta aussi avec de doctes remarques l'*Histoire Ecclésiastique de Sulpice Sévere*, & composa l'*Histoire de Bologne*, ouvrage posthume que *Muratori* soupçonne altéré en partie par l'éditeur. Tous les ouvrages du savant Charles Sigone sont écrits avec une latinité pure & fleurie, quoique sans affectation & sans fard. Tous ont été recueillis & imprimés en un corps à Milan, par les soins du docte *Argelati*, avec les discours & remarques de plusieurs gens de lettres du siecle où nous vivons, sur les mêmes ouvrages.

Qu'il me soit permis de faire une petite com-

(*b*) Scrip. Rerum Italic. V. II. P. II. p. 146.

paraiſon entre ces deux peres de la ſcience de l'antiquité hiſtorique, Panvin & Sigone. Tous les deux marcherent à peu près dans le même chemin, juſqu'à-ce que l'un d'eux ſe jetta dans une route nouvelle que lui-même ſe fraya & qu'il applanit à ſes ſucceſſeurs. Pour l'érudition, le diſcernement, la critique, le ſtyle & le travail, ils ſe reſſemblent fort l'un & l'autre; & cependant il y a entr'eux une différence marquée. Onuphre, jeune & plein de vivacité, n'a pas aſſez approfondi ſes ſujets. C'eſt un homme qui porte le jour par-tout où il marche, qui découvre & fait voir les rochers, les ravines & les faux ſentiers, afin qu'on les évite, qui trouvant de nouvelles contrées, les parcourt rapidement, & dans l'impatience d'en trouver encore ne s'arrête pas à obſerver avec ſoin celles qu'il a découvertes. Au contraire, Sigone avec plus de maturité & moins de feu, ne commence rien que dans la ferme intention de l'achever, il marche avec circonſpection, & lorſqu'il entre dans un pays nouveau, il ne le quitte qu'après en avoir viſité & examiné toutes les parties. Telle eſt la différence qu'on trouve entre ces deux antiquaires. Au ſurplus la république littéraire a de grandes obligations à l'un & l'autre, & ce ſeroit être méconnoiſſant & injuſte que de ne le pas avouer.

6. Mythologie.

L'antiquité a pluſieurs branches : c'eſt une étude difficile à la vérité, mais fort variée. La connoiſſance de la mythologie entre dans cette étude, & c'eſt par elle qu'on entend les poëtes & autres auteurs, & que non ſeulement la fable mais encore l'hiſtoire ancienne ſont éclaircies.

Bocace avoit tenté de pénétrer dans le labyrinthe mythologique; mais que pouvoit faire Bocace, tout grand littérateur qu'il étoit, lorſqu'on manquoit des moyens les plus néceſſaires? Cependant ſon ouvrage *de la Généalogie des Dieux*, quoiqu'extrêmement imparfait, fut le ſeul qu'on eut longtems dans ce genre, juſqu'à-ce que

Lilio Grégoire Gyraldi fit paroître le ſien.

Lilio Gyraldi. Gyraldi étoit de Ferrare : il nâquit l'an 1489. La pauvreté qui l'accompagna dès l'enfance ne l'empêcha pas de ſe livrer aux études avec toute l'ardeur poſſible, car outre l'inclination naturelle qui le portoit à la littérature, il ſavoit qu'il n'y avoit pour lui que ce moyen là de faire quelque fortune. S'étant formé dans les études, il alla à Naples, où dans la perſonne de *Pontan* & de *Sannazare*, il trouva des amis zélés & utiles. Ce fut par leur moyen qu'il fut connu d'Albert Pio, prince de Carpi, qui le fit aller à ſa cour & le mit au nombre de ſes plus chers amis. Mais nous allons voir que la fortune fut rarement favorable au docte Gyraldi. Les malheurs d'Albert Pio dépouillé de ſon état, obligerent Lilio à chercher d'autres protecteurs. Il alla à Modene & fut choiſi par l'illuſtre comteſſe Blanche Rangoni, pour informateur du jeune comte Hercules, qui peu après devint cardinal. Léon X qui profeſſoit de grandes obligations à la comteſſe, parce que lors de ſa détention à la bataille de Ravenne de l'an 1512, & de ſa fuite, il avoit trouvé de puiſſants ſecours dans l'amitié & le zele des Rangoni & particulierement de Blanche; Léon, dis-je, parvenu au pontificat, n'eut rien de plus preſſé que de s'acquitter de ſes obligations, & une des marques de ſa reconnoiſſance fut d'attirer à Rome le jeune Hercules, de le loger dans le Vatican avec ſon précepteur, & peu après de lui donner le chapeau de cardinal. Le bonheur de Gyraldi ſembloit aſſuré, tant à cauſe de la tendreſſe qu'avoit pour lui ſon éléve, que de l'eſtime que lui acquirent ſes talents de la part de Léon & de Clément VII. Mais voici la fatale époque de l'an 1527. Dans la même année le cardinal Rangoni mourut, & Rome fut ſaccagée. Le premier contretems enleva à Lilio ſon principal appui, & le ſecond lui ôta abſolument tout, livres, meubles, hardes, argent. Le voilà tout à coup dans la plus affreuſe

misere, sans pain & sans espoir; lorsque le savant & généreux Jean François Pic, prince de la Mirandole, informé de l'état de Gyraldi, se hâta de le faire aller à sa cour & le combla de bienfaits. Commensal de ce prince, logé au palais & enrichi de présents, Lilio Grégoire ne souhaitoit rien de mieux. Lorsqu'une nuit de l'an 1533, les conjurés conduits par Galéotto, neveu de Jean François, surprirent, comme je l'ai raconté en son lieu, la ville & le château, égorgerent le prince & firent main basse sur quiconque se trouva dans le palais de la Mirandole, Gyraldi s'échappa, on ne sait pas comment, d'entre les épées & les poignards, & presque nud, se sauva à Ferrare sa patrie. Ici finirent ses malheurs, si on peut les dire finis par rapport à un homme qu'une podagre douloureuse qu'il avoit gagnée à Rome, tourmentoit sans cesse, au point de le clouer souvent dans un lit. Cependant la protection de la duchesse Rénée de France & de plusieurs seigneurs & savants, le mit tout à fait à l'aise, de façon qu'il put laisser en mourant un capital fort honnête. Sa mort arriva en 1552, & au défaut d'héritiers il laissa ses biens aux pauvres, ayant prié le duc Hercules II de vouloir bien se charger de l'exécution du testament.

Ni les vicissitudes du sort ni les maladies n'empêcherent point Lilio Gyraldi d'être utile à la république des lettres par ses ouvrages. Ce fut vers le dernier tems, lorsqu'il étoit plus cruellement tourmenté par la goutte, qu'il composa ses *Dix-sept Sintagmes ou Dissertations sur l'Histoire des Dieux.* Il y a dans cet ouvrage un fond surprenant d'érudition grecque & latine, & suivant l'usage du siecle, tous les auteurs de l'antiquité y sont cités avec une surabondance qui fatigue & embarasse. Malgré ce défaut & celui de quelques méprises provenantes de ce que la mythologie étoit encore une science toute nouvelle, ces sintagmes ont fait passer leur auteur pour un des plus doctes de son

tems. Les autres écrits de Gyraldi qu'il écrivit toujours en latin, ſont en grand nombre, & pluſieurs regardent auſſi l'antiquité Payenne, comme la *Vie d'Hercules*, le Traité *des Muſes*, l'*Explication des enigmes & ſymboles pythagoriciens*, l'ouvrage ſur *la Sépulture des anciens*, ſur *les Navires*, ſur *les Ans & les mois avec le calendrier grec & latin*, & *Trente Dialogiſmes* ſur pluſieurs autres ſujets d'antiquité. Quant à ſa célebre *Hiſtoire des poëtes anciens & modernes*, nous en parlerons ailleurs. Parmi les autres ouvrages de ce laborieux littérateur, il ne faut pas omettre celui qu'il fit par plaiſanterie contre les lettres & les ſciences, argument qui a été répété dès nos jours, non en badinant, mais avec le plus grand ſérieux, par *Jean Jacques Rouſſeau*. Toutes les œuvres de Gyraldi, y compris ſes belles *Poéſies latines*, ont été imprimées à Leyden en 1646.

7. Sardi. Un autre Ferrarois concitoyen de Lilio, c'eſt-à-dire, Alexandre Sardi, éclaircit auſſi la mythologie par un livre intitulé *Numinum & Heroum Origines*. C'eſt une eſpece de généalogie des Dieux & demi Dieux, qui reſtée juſqu'à nos jours en manuſcrit a été publiée en 1775 par le ſoin de monſignor Riminaldi de Ferrare. La bibliotheque d'Eſte eſt remplie des ouvrages latins manuſcrits de Sardi: il y en a ſur tous les ſujets & matieres, mais rien n'eſt bien dirigé & fini, & on voit que l'auteur avoit beaucoup d'érudition & de phantaiſie & peu de patience. Pour lui il ne fit imprimer qu'un Traité *ſur les Rites & mœurs des Gentils*, & un *ſur les Inventeurs des diverſes choſes*, traité qu'on trouve dans pluſieurs éditions joint à celui de *Polidore Virgile* ſur le même ſujet. Sardi mourut dans ſa patrie l'an 1588.

Conti. On eſtime fort la *Mythologie ou explication des fables* par Natal Conti, Venitien d'origine, mais né à Milan. Cet ouvrage latin eſt diſtribué en dix livres, & fut pour la premiere fois publié par l'auteur vers l'an 1564 & dédié à Charles IX, roi de

France. Conti en fit une ſeconde édition plus ample en 1580. On lui reproche d'avoir trop recherché dans ſes explications le ſens myſtique. Conti ſavant gréciſte, compoſa en grec un petit poëme *ſur les Vingt quatre heures du jour*, & le dédia au Grand duc Côme: enſuite il le traduiſit en vers latins & y ajouta quatre livres *de Faſtes* en vers élegiaques. Cet écrivain vécut juſqu'à l'an 1589.

8. Numiſmatique.

Ce fut dans ce ſiecle que la ſcience des anciennes médailles qui contribue tant à la connoiſſance de l'antiquité, fut réduite à des regles & des principes. Enéas Vico de Parme, eſt le premier qui ait écrit ſur cette ſcience. L'an 1555 il publia par les preſſes de Veniſe ſes *Diſcours ſur les médailles des anciens*, & les dédia au Grand duc Côme, amateur paſſionné de ce genre d'étude. Ces diſcours ſont en italien, & l'érudition qu'on y trouve eſt d'autant plus admirable que Vico n'étoit qu'un graveur qui ſervit en cette qualité Charles Quint, Côme & Hercules II. Ce ſavant artiſte publia encore *les Images des Céſars* avec leurs hiſtoires & l'explication des médailles. Enfin il fit ce même travail ſur les *Images des Impératrices*.

Enéas Vico.

Erizzo.

Quatre ans après l'impreſſion des diſcours d'Enéas Vico, c'eſt-à-dire, l'an 1559, Sebaſtien Erizzo, noble Venitien, fit paroître les ſiens ſur le même ſujet. L'ouvrage d'Erizzo a plus d'étendue & une meilleure méthode que celui de Vico; & c'eſt à raiſon que cet illuſtre auteur eſt conſideré comme le pere de la ſcience numiſmatique.

Le comte Landi.

La même année parut à Lyon l'ouvrage du comte Conſtance Landi de Plaiſance, intitulé *Selectiorum numiſmatum, præcipue Romanorum, expoſitiones*, c'eſt-à-dire, *Explications de quelques médailles choiſies, ſur-tout des romaines*. Ce bon & ſavant ouvrage a été réimprimé à Leyden avec la plus grande magnificence l'an 1695. Avec un grand talent le noble auteur fait éclater dans ce livre beaucoup de modeſtie; ce n'eſt qu'en trem-

blant qu'il propoſe ſes explications & ſes conjectures; & s'il s'eſt quelquefois trompé comme Vico, comme Erizzo & leurs ſucceſſeurs, & comme ſe trompent & ſe tromperont ſouvent les plus ſavants antiquaires, on le lui pardonne volontiers à cauſe de ſa modeſtie & de ſa grande doctrine.

Outre la qualité d'antiquaire, le comte Landi poſſéda celle d'élégant poëte latin, de bon philoſophe & de ſavant juriſconſulte. Il fut l'admirateur & preſque l'adorateur d'Alciati qu'il ſuivit dans ſes cours à Bologne, à Milan, à Ferrare & à Pavie. En un mot l'on peut dire ſans crainte de ſe tromper que ce ſeigneur fut un des plus doctes gentilshommes d'Italie pendant le ſeizieme ſiecle.

9. Etude ſur l'origine des peuples.

Tant de lumieres jettées ſur l'antiquité en général engagea quelques écrivains plus curieux & plus hardis à eſſayer de percer l'épais voile qui couvre l'origine des peuples. Dom Jean Chryſoſtome Zanchi de Bergame, abbé général des chanoines réguliers, franchit le premier pas en recherchant l'origine des Orobiens & des Cenomanes qui ont anciennement peuplé quelques contrées de la Lombardie, & particuliérement les territoires de Bergame, Breſcia & Vicence. L'ouvrage de Zanchi imprimé à Veniſe en 1541 eſt en latin, diſtribué en trois livres où paroit la netteté du ſtyle & l'érudition grecque & latine de l'auteur. Mais quant au jugement critique, Zanchi ſe trouve fort en défaut, & il ſuffit de dire que les prétendus auteurs d'*Annius de Viterbe* ſont le principal fondement de ſon ouvrage.

Dom Zanchi.

Mérula.

Une critique plus judicieuſe dirigea la plume de Gaudence Mérula & de Bonaventure Caſtillon. Le premier natif du territoire de Novare, & profeſſeur de belles lettres à Milan, publia un Traité *ſur l'Antiquité & origine des Gaulois Ciſalpins.* Dans ce traité Mérula comprend tous les pays ſitués entre les Alpes, les Apennins & la Mer Adriatique. Ses guides ſont Polybe, Strabon, Tite-Live

Live & autres ſemblables auteurs : s'il ſe trompe, ce n'eſt qu'en bonne compagnie. Dans ſes recherches, Mérula fait la deſcription des villes, territoires, rivieres & montagnes avec leurs noms anciens & modernes, & avec les inſcriptions & autres monuments analogues qu'il a pu trouver. A ce livre on a ajouté une *Apologie* que Mérula fit de ſes aſſertions contre quelques cenſeurs : Zanchi & ſon Annius de Viterbe n'y ſont pas épargnés.

Caſtillon. Caſtillon ſe borna aux Inſubres qui ont peuplé le Milanois ; & comme ſon argument étoit moins étendu que celui de Mérula, ainſi il le traita avec plus d'exactitude. Dans ſon ouvrage, le ſincere Caſtillon s'avoue redevable de pluſieurs notices à Mérula & au docte Alciati, qui par ſes *Inſcriptions Milanoiſes* a beaucoup éclairci ce ſujet. S'il combat les aſſertions de Zanchi, il le fait avec modération & même ſans le nommer. En un mot, ce livre & ſon auteur ſont également eſtimables. Caſtillon étoit gentilhomme Milanois & eccléſiaſtique de profeſſion. Il fut ſupérieur de la Baſilique impériale de S. Ambroiſe, & mourut en 1555.

§. II. *Hiſtoire générale & particuliere.*

10. Chroniques générales. L'uſage de faire des chroniques depuis la création du Monde ſubſiſtoit encore, quoiqu'un peu plus rarement que par le paſſé. On en compoſa cinq pendant ce ſiecle : une eſt celle de Marc Guazzo Venitien, qui fit auſſi des hiſtoires particulieres ſur *les Guerres contre les Turcs*, ſur *l'Exécution de Charles VIII en Italie*, & ſur *les Evénements arrivés entre l'an 1524 & l'an 1544*. L'auteur de la ſeconde eſt Jean Tarcagnota de Gaëte, iſſu d'une famille grecque. Gaſpar Bardi, prêtre & gentilhomme Florentin, fit la troiſieme chronique générale : on doit la quatrieme à un Frere Gaſpar Bugatti, jacobin de Milan : enfin la cinquieme fut compoſée par François Sanſovin, fils du célebre architecte de ce nom. Ce François eſt

auſſi l'auteur d'un nombre ſurprenant d'ouvrages tant bons que mauvais & médiocres ſur toutes les ſciences imaginables. Lui même en imprima pluſieurs, parce qu'il avoit une preſſe chez lui à Veniſe où il paſſa preſque toute ſa vie, quoiqu'il fût né à Rome : les autres furent publiés par les *Jolito*. Il mourut à Veniſe l'an 1586, & quant à ſes ouvrages on en peut trouver le catalogue chez le *P. Niceron* & dans la bibliotheque d'*Haym*.

II. Hiſtoires générales.

Mais laiſſons là les chroniques, & paſſons aux auteurs de quelques hiſtoires générales qui en embraſſant moins de ſiecles, n'en ſont pas moins bonnes, & dont l'utilité & le mérite ſont plus ſolides.

Guicciardini ou Guichardin.

Tous les connoiſſeurs accordent le titre d'hiſtorien habile à François Guicciardini (dont les François ont fait *Guichardin*), gentilhomme de Florence, qui ayant commencé par expliquer les inſtitutions de Juſtinien dans l'univerſité de Florence, quitta enſuite ſa chaire pour ſe conſacrer aux affaires publiques. L'an 1512 les Florentins l'envoyerent en ambaſſade auprès de Ferdinand le catholique. Léon X le fit avocat conſiſtorial & gouverneur de Modene & de Reggio, villes que ce pape avoit enlevées à la maiſon d'Eſte. Guichardin a laiſſé un nom célebre à Modene, à cauſe du bien qu'il fit à cette ville & des ornements dont il l'embellit : on voit toujours ſur la place de la cathédrale l'inſcription que les Modenois firent graver à ſa louange. Le ſaint ſiege ayant ajouté à ſes acquiſitions celle de Parme, on réunit cette ville aux deux autres ſous le gouvernement de Guichardin. Enfin Clément VII le créa gouverneur de toute la Romagne, & lieutenant général des troupes de l'égliſe. Après la mort de Clément, Guichardin refuſa tous les offres de Paul III, & ſe retira dans ſa patrie, où il fut très conſidéré du duc Alexandre. Ce prince ayant été aſſaſſiné, Guichardin eut beaucoup de part à l'élection de Côme : mais trouvant que ce nouveau prince ne

faiſoit pas aſſez de cas de ſes talents, il quitta la cour, & ayant choiſi pour ſa retraite une de ſes maiſons de campagne, il conſacra ſon loiſir à la compoſition de l'hiſtoire qui l'a rendu ſi célebre, quoiqu'il ne pût ni l'achever ni la donner au public, ayant été emporté l'an 1540 à l'âge de cinquante huit ans.

L'hiſtoire de Guichardin eſt en italien, & a été pluſieurs fois traduite. Elle ne fut imprimée que tard, & cependant il s'en étoit répandu partout des copies. Des raiſons politiques en empêcherent longtems la publication, à cauſe que l'auteur paſſoit pour avoir dit des vérités odieuſes. Enfin l'an 1561 ſeize livres en furent imprimés à Veniſe, & les autres quatre furent publiés dans la même ville l'an 1564. Depuis on en fit un grand nombre d'éditions, dont on retrancha tout ce qui étoit injurieux à la cour de Rome; mais ces paſſages ainſi retranchés furent publiés en latin à Bâle, & ſe trouvent auſſi dans la collection de *Goldaſt*. Enfin on a fait tout dernierement en Italie, mais ſous la fauſſe date de Fribourg, une édition entiere de l'hiſtoire de Guichardin ſur un manuſcrit revu & corrigé de la main de l'auteur & qui eſt conſervé dans la bibliotheque Magliabecane de Florence.

On reproche à Guichardin d'avoir employé un ſtyle un peu trop diffus (98), d'avoir trop multiplié les harangues qui ne ſont pas toutes dans une entiere vraiſemblance, de montrer trop de prévention contre la cour de Rome qui lui faiſoit beaucoup de bien, & de manquer quelquefois de ſincérité dans le récit des affaires de ſa patrie. Quoiqu'il en ſoit de ces reproches, il eſt indubitable que les réflexions, les deſcriptions, les caracteres, les ſentiments ſont les plus beaux & les plus juſtes qu'on puiſſe déſirer, de ſorte que l'enſemble forme une des meilleures hiſtoires du ſeizieme ſiecle. C'eſt ſeulement dommage que le recit

n'embraſſe que l'hiſtoire d'Italie depuis l'an 1494 juſqu'à l'an 1534.

12. Paul Jove. Un plus vaſte ſujet donna matiere aux hiſtoires de Paul Jove, qui employa dans ſes écrits la langue latine avec tous ſes agréments, mais qui d'ordinaire prit pour guide de ſes recits ſa propre paſſion & ſes idées plus que la vérité. Paul Jove nâquit à Como l'an 1483. A Padoue il fut créé docteur en médecine, & pratiqua cet art pendant pluſieurs années avec une grande réputation. Etant à Rome il fit l'Hiſtoire Naturelle *des Poiſſons*, comme je l'ai marqué. Il avoit déjà commencé ſa grande *Hiſtoire Générale*, & il trouva le moyen d'en faire parvenir les premiers livres au ſavant pontife Léon X qui en fut ſurpris & qui dans une compagnie de cardinaux, prélats, ambaſſadeurs & gentilshommes, lut à haute voix une partie du manuſcrit, & conclut en diſant, que depuis Tite-Live nul autre que Paul Jove n'avoit écrit l'hiſtoire avec tant de dignité & d'élégance. D'abord il créa chevalier l'hiſtorien & lui aſſigna une penſion, & il auroit fait davantage ſi une mort prématurée n'eût enlevé ce grand pape à Rome & aux ſavants. Adrien VI, auſſi peu porté pour la littérature que ſon prédéceſſeur en étoit paſſionné, fit cependant cas de Paul Jove, plus par crainte que par eſtime; car ayant aboli les penſions qu'on donnoit aux chevaliers de la création de Léon X, il répara la perte de Paul Jove en lui aſſignant un canonicat dans la cathédrale de Como, à condition qu'il diroit du bien de lui dans ſon hiſtoire. Clément VII fit plus: il déclara Paul Jove ſon familier, le logea dans le Vatican, lui donna bouche en cour pour lui & pour ſes gens, & le fit évêque de Nocere. Sous Paul III, ce prélat tenta d'être transféré à l'égliſe de Como ſa patrie; mais il fut refuſé par ce pape, & l'on croit que la cauſe du refus ne fut que la vie de Paul Jove peu convenable au caractere d'évêque. Celui-ci de dépit quitta Rome (car il ne réſida jamais dans ſon dioceſe) & ſe re-

tira dans une très belle maiſon de campagne qu'il avoit près de Como. Ne pouvant cependant pas s'accoûtumer à la ſolitude, il alla ſe fixer à Florence, mais il n'y vécut que deux ans, étant venu à mourir l'an 1552, au mois de Décembre. On lui dreſſa une ſtatue avec une belle inſcription dans la baſilique de S. Laurent de cette ville.

Paul Jove partagea ſon hiſtoire en quarante cinq livres, dont ſix depuis le cinquieme juſqu'au onzieme ſont perdus, ayant été volés à l'auteur avec ſes livres & richeſſes dans le ſac de Rome. Il y a peu d'années que Mr. le comte *Jean Batiſte Jove* de la même famille que l'hiſtorien, a retrouvé parmi les papiers de ſa maiſon trois de ces livres, & le public va les poſſéder avec pluſieurs ouvrages des ſavants qui ont fleuri dans cette illuſtre famille. L'hiſtoire en queſtion commence, comme celle de Guichardin, vers la fin du quinzieme ſiecle, & parvient juſqu'à l'an 1547, mais en embraſſant ce qui eſt arrivé pendant cet intervalle dans toutes les parties du monde.

Outre ce grand ouvrage, l'auteur a compoſé ſéparément les *Vies d'Alfonſe I, duc de Ferrare, de Conſalve de Cordoue, ſurnommé le grand Capitaine, de Léon X, d'Adrien VI, du Cardinal Pompée Colonne, du Marquis de Peſcaire & des douze Viſconti, ſeigneurs de Milan.* De plus on a ſa *Deſcription de la Moſcovie, de la Grande Bretagne & du Lac de Como*, des *Commentaires ſur les Turcs*, enfin ſes fameux *Eloges.* Ayant recueilli dans ſa délicieuſe maiſon de campagne près de Como les portraits des hommes les plus illuſtres de ſon tems dans les armes & dans les lettres, cette vue lui réveilla l'idée de faire l'éloge de ces mêmes perſonnages ; par malheur, au lieu d'éloges il n'a fait quelquefois que des ſatires. On diſoit de cet écrivain qu'il avoit deux plumes, une d'or pour ceux qu'il aimoit ou qui le payoient, & une de fer pour ceux qu'il n'aimoit pas, fuſſent-ils morts ou vivants. Il étoit auſſi fort crédule, & on prétend que quel-

ques uns lui faiſoient exprès des contes que d'abord il inſéroit dans ſes hiſtoires. Averti par ſes amis d'être plus véridique, il répondoit que la génération vivante paſſée, les autres croiroient tout ce qu'il avoit avancé, & ſon nom reſteroit immortel. Avouons cependant qu'on lui attribue plus de mauvaiſe foi & de menſonges qu'effectivement il n'y en a dans ſes récits. Lorſqu'on a eu une fois le malheur de paſſer pour menteur, on n'eſt point cru même en diſant la vérité. *Boccalini* a bien décidé là deſſus. Il fait, dans ſes *Relations du Parnaſſe*, accuſer Paul Jove de menſonge devant le tribunal d'Apollon. Ce Dieu ordonne à l'accuſateur de prouver ſa dénonciation; mais celui-ci répond qu'effectivement il ne peut pas donner d'autres preuves ſi non qu'il l'a entendu dire. Sur quoi le tribunal déclare que l'accuſateur eſt un de ces nombreux ignorants qui crient au menſonge touchant les hiſtoires de Paul Jove, ſans même les avoir lues.

Adriani. Un troiſieme écrivain d'hiſtoire générale eſt Jean Batiſte Adriani, gentilhomme de Florence, qui ſe borna à un court eſpace, ayant fait l'*Hiſtoire des événements généraux* depuis l'an 1536 juſqu'à l'an 1574. Il compoſa cette hiſtoire par ordre de Côme I; & l'auteur étant mort avant de la publier, *Marcel Adriani* ſon fils la fit imprimer à Florence en 1583. Elle eſt en italien, très bien écrite, avec dignité, agrément & exactitude. L'hiſtorien *De Thou* la loue beaucoup & avoue s'en être utilement ſervi (*a*). Dans ſa jeuneſſe Adriani avoit manié les armes avec honneur; las de combattre il s'adonna aux ſciences. Il fut profeſſeur d'éloquence dans ſa patrie l'eſpace de trente ans, & dans cette qualité il prononça pluſieurs belles oraiſons latines qui ont été publiées.

(*a*) Hiſtor. L. LXVIII.

Ecrivains d'hiſtoires particulieres de Florence.

Nulle ville d'Italie n'a été plus fertile en grands hiſtoriens que Florence. Je ne parle pas de Machiavel qui a été le premier pendant ce ſiecle à écrire l'hiſtoire de ſa patrie; car j'ai dit ailleurs que cette hiſtoire ne vaut pas grand choſe. De meilleurs hiſtoriens illuſtrerent les révolutions de cette ville célebre. 13.

Commençons par Jacques Nardi. Il étoit Florentin & noble, mais ayant embraſſé le parti de la liberté, il fut, lors de l'avénement des Medicis, condamné au banniſſement & ſes biens confiſqués. Il ſe réfugia à Veniſe où il paſſa le reſte de ſes jours, & ce fut là qu'il fit l'hiſtoire de Florence qui commence à l'an 1494 que les Medicis furent expulſés, & finit à l'an 1531 que la république fut totalement détruite. Il eſt difficile qu'un hiſtorien qui a figuré dans un parti & qui a tout perdu pour le ſoutenir, n'apporte ce même eſprit de parti dans ſon récit. C'eſt pourquoi il faut lire l'hiſtoire de Nardi avec précaution, malgré tout ce qu'elle a de bon & d'eſtimable. Nardi lui-même n'oſa pas la publier, & elle ne parut qu'en 1582 à Lyon, plus de vingt-cinq ans après la mort de l'auteur. Elle eſt en italien, langue dans laquelle cet écrivain pur & nerveux fait autorité. Plus que par ſon hiſtoire, Nardi eſt célebre par ſa belle *Traduction de Tite-Live*, qui publiée pour la premiere fois à Veniſe en 1540, a ſouvent été réimprimée, & même pendant le ſiecle où nous vivons. Nardi a fait auſſi pluſieurs *Poéſies Italiennes*. En écrivant à *Benoit Varchi* en date du 13 Juillet de l'an 1555, cet auteur marquoit qu'il alloit entrer dans ſa quatre vingtieme année. On croit qu'il ne ſurvécut guere à cette époque. Nardi.

Les mêmes raiſons politiques par leſquelles on retarda l'impreſſion de l'hiſtoire de Nardi, empê- 14.

cherent qu'on ne publiat dès longtems celles de trois écrivains dont je vais parler, & qui alloient être perdues, ſi l'on ne s'étoit réſolu dans ce dix-huitieme ſiecle de n'en plus priver le public. L'an 1713 parut l'hiſtoire de Segni, l'an 1721 celle de Varchi, & l'an 1728 celle de Nerli. La premiere & la troiſieme porte la date ſuppoſée d'Ausbourg, & la ſeconde celle de Cologne.

Nerli. Le premier en âge de ces trois écrivains eſt Philippe Nerli, né à Florence l'an 1485 d'une famille noble. Sa capacité & ſa naiſſance l'éleverent, ſous le regne de Côme premier, à la dignité de ſénateur de ſa patrie (99). Nerli mourut l'an 1556. Son hiſtoire eſt en italien & porte le titre de *Commentaires des événements civils arrivés à Florence depuis l'an 1215 juſqu'à l'an 1537* (100). Comme cette hiſtoire s'étoit répandue en manuſcrit du vivant de l'auteur, on accuſa celui-ci de n'être pas véridique en quelques faits particuliers arrivés dès ſon tems. L'on ne peut pas juger à préſent ſi cette accuſation étoit juſte; mais on ſait combien il eſt rare de dire la pure vérité lorſqu'on raconte des faits récents, dont le récit impartial peut bleſſer nous mêmes ou ceux de qui nous dépendons (101).

Segni. L'hiſtoire de Bernard Segni n'embraſſe que l'intervalle qui eſt entre l'an 1527 & l'an 1555. L'auteur fit cet ouvrage dans l'intention qu'il ne parût qu'après ſa mort, & tant qu'il vécut il ne le fit voir à perſonne. Son hiſtoire méritoit cependant d'être lue & admirée des connoiſſeurs, ſi belle en eſt l'élocution, ſi méthodique & ſi coulant le recit, & ſi juſtes les penſées. En effet l'auteur joignoit à la nobleſſe de ſa naiſſance une grande doctrine & une véritable paſſion pour la bonne littérature. L'académie Florentine dont il fut conſul l'an 1542, n'oubliera jamais qu'elle doit en grande partie au ſavoir & au zele de Segni la grande réputation où elle monta preſqu'en naiſſant. L'hiſtoire dont il s'agit eſt en italien; mais elle n'eſt pas le

le ſeul travail de ce gentilhomme ſavant qui fit de belles verſions dans ſa langue de pluſieurs ouvrages importants d'*Ariſtote* & de l'*Oedipe de Sophocle* qu'il mit en vers italiens. Segni chéri de Côme premier & de ſes concitoyens, mourut à Florence ſa patrie l'an 1559.

Varchi. Tandis que tous ces hiſtoriens écrivoient dans leur particulier, Benoit Varchi faiſoit la même choſe d'ordre de Côme. Varchi étoit fils d'un juriſconſulte Florentin qui probablement n'étant pas ſatisfait de ſa profeſſion, voulut que ſon fils s'appliquât au trafic. Notre jeune négociant obéit; mais pour étudier il négligeoit preſque entierement les affaires du comptoir: ce que voyant le vieux Varchi, l'envoya à Padoue & à Piſe, afin qu'il devînt un légiſte célebre. Voilà le bon homme trompé pour la ſeconde fois, car le jeune Varchi n'avoit aucune diſpoſition ni pour les loix ni pour le commerce. Toutefois, crainte de fâcher ſon pere, il cacha ſa répugnance, & ſe mit à feuilleter le code & le digeſte. Mais à peine le vieux juriſconſulte eut-il fermé la paupiere, que Varchi jetta ces volumes & renia Bartole & Balde, pour ſe conſacrer tout entier aux belles lettres. Il y faiſoit des progrès étonnants, lorſque ſurvint à Florence la guerre civile & étrangere. Varchi s'étant engagé dans la faction oppoſée aux Medicis, ſuccomba & fut banni. Il traîna ſon exil à Veniſe, à Padoue, à Bologne, mais ſon mérite lui fit trouver par-tout des ſecours & des amis. Ses ouvrages l'ayant rendu célebre, le généreux Côme premier oublia l'ennemi de ſa maiſon & de la monarchie, pour ne voir dans la perſonne de Varchi que l'homme de lettres. Il le rappella de ſon exil, le gagna par des bienfaits, le nomma ſon hiſtoriographe, & le chargea d'écrire les dernieres révolutions de Florence. La faveur du prince & une groſſe penſion changerent tellement l'inclination de l'hiſtorien, que de républiciſte zelé il devint tout à coup le partiſan le plus déterminé du gou-

vernement monarchique. Dans cet esprit il composa son histoire qui commence à l'an 1527 & finit à l'an 1538. A mesure qu'il en faisoit un livre, il le montroit au prince, & on en tiroit des copies. Mais quelques gentilshommes qui dans cette histoire se trouverent peu ménagés eux ou les leurs, conçurent tant de haine contre un homme qui après avoir fait cause commune avec eux, étoit ensuite par un lâche intérêt devenu leur adversaire, qu'une nuit ils l'assaillirent à main armée & le laisserent presque noyé dans son sang. Ses blessures n'étoient pas mortelles : il en revint ; & quoiqu'il eût connu ses assassins, il ne voulut jamais les nommer. Ce fut peut-être le danger auquel il étoit échappé, qui lui fit embrasser, lorsqu'il étoit déjà sur l'âge, la profession ecclésiastique. Il reçut les ordres sacrés, & la prépositure de Montevarchi en Toscane d'où on dit que sa famille descendoit. Il finit ses jours à Florence l'an 1565.

Ce savant embrassa tous les genres de la littérature, éloquence, grammaire, langue grecque, histoire, toutes sciences qu'il cultiva avec soin ; mais il n'ignora ni la philosophie, ni la jurisprudence, ni la morale, ni la théorie des beaux arts, & il donna sur ces différentes parties des essais qui lui font honneur. Les *Harangues* italiennes ou *Proses* qu'il prononça dans l'académie Florentine dont il fut consul en 1545, font texte de langue. Je parlerai ailleurs de son fameux *Hercolan*, ouvrage qui appartient à la philologie. Le grand défaut de cet auteur est d'être extrêmement diffus, ce qui paroit principalement par son histoire, où l'excessive verbosité fait languir la narration & la rend souvent embarrassée. Un autre défaut de cet ouvrage est une flatterie outrée pour les Medicis, ce qui découvre l'historien à gages & fait qu'on s'en défie.

15. Brutus. Au contraire, l'histoire de Jean Michel Brutus, respire la haine contre les Medicis, qui y sont peints

avec des couleurs affreuſes. Le ſingulier eſt que l'auteur n'étoit ni Florentin ni même Toſcan, mais Venitien, & n'avoit eu le moindre intérêt dans les révolutions de Florence. *Foſcarini* (*b*) attribue cette haine à la familiarité que Brutus eut à Lyon avec pluſieurs gentilshommes Florentins, qui bannis de leur patrie s'étoient retirés dans cette ville, & qui l'ayant fait entrer dans leurs ſentiments, lui fournirent les matériaux pour fabriquer l'hiſtoire la plus défavorable aux Medicis qu'on pût imaginer. Brutus avoit quitté Veniſe depuis ſa tendre jeuneſſe : il voyagea en Italie, en France & en Eſpagne, & invité par Etienne Battori, prince de Tranſilvanie, il alla dans ce pays, & ſuivit Etienne en Pologne, lorſque ce prince en fut devenu roi. Ce ſouverain étant mort, Brutus paſſa à la cour de Vienne où l'empereur Rodolfe le nomma ſon hiſtoriographe. On ignore par quelle raiſon Brutus retourna en Tranſilvanie; mais il eſt certain qu'il y retourna, & qu'il y finit ſes jours l'an 1594.

Son hiſtoire latine de Florence eſt un des plus beaux monuments de la littérature du ſeizieme ſiecle; & cependant l'auteur ſe plaignit de ce qu'on ne lui avoit pas donné le tems de la limer, par la hâte qu'on eut d'en publier la premiere partie; ce qui ſe fit à Lyon en 1562. C'eſt apparemment la raiſon pour laquelle Brutus ne fit pas ou ne voulut pas faire paroître au jour la continuation. Son hiſtoire intitulée *Florentinæ Hiſtoriæ Libri VIII priores*, ne paſſe pas la mort de Laurent le Magnifique en 1492. Ce Laurent, Côme pere de la patrie & les autres Medicis, y paroiſſent comme de grands ſcélérats. Cette hiſtoire infamante & cependant ſupérieurement bien écrite, eſt très rare, à cauſe du ſoin qu'eurent les Medicis d'en ſupprimer les exemplaires.

(*b*) Littératura Veneziana. p. 297.

Brutus a fait un ſavant Traité *De Origine Venetiarum*, & une *Hiſtoire de Tranſilvanie & d'Hongrie*, qui ſe trouve en manuſcrit dans la bibliotheque impériale à Vienne. Cinq livres de ſes *Epitres Latines* ſont publiées, comme auſſi ſes *Oraiſons*, un Traité *ſur la maniere d'étudier l'hiſtoire*, & des *Préceptes ſur l'état conjugal.*

Malgré toutes les hiſtoires de Florence dont j'ai fait l'énumération, les anciens tems de cette ville étoient encore enveloppés de ce cahos fabuleux qui couvre l'origine de la plupart des villes les plus célebres. Les *Villani*, les *Maleſpino*, *Machiavel* lui-même, avoient échoué dans cet écueil. Dom Vincent Borghini, moine bénédictin, entreprit de débrouiller ce cahos & de refuter les contes des anciens hiſtoriens. Au moyen de douze diſſertations compriſes dans les deux tomes de ſes *Diſcours*, il éclaircit les points controverſés ſur la fondation de Florence, de Fiaſole & autres anciennes villes de la Toſcane, ſur les Municipes & Colonies Latines & Romaines, ſur la prétendue deſtruction de Florence par Attila, & ſa reſtauration par Charlemagne, ſur l'ancienne monnoye des Florentins, ſur la queſtion ſi ſes habitants acheterent ou non leur liberté de Rodolfe d'Habsbourg, enfin ſur le dioceſe & les évêques de Florence. Tous ces points ſont examinés avec jugement, & ſi l'auteur n'a pas abſolument évité toute mépriſe, il fait néanmoins voir qu'il eſt très verſé dans l'hiſtoire, dans l'antiquité & dans la diplomatique. Cet ouvrage eſt en italien, & fait autorité en langue. Borghini étoit grand connoiſſeur en peinture & en architecture: il fit le plan de pluſieurs bâtiments, & donna l'idée des belles peintures qui décorent la vaſte ſalle du palais des Grands ducs, & la coupole de la cathédrale de Florence. Côme premier fit grand cas des talents variés de ce docte moine; il voulut l'élever à la dignité d'archevêque de Piſe, mais l'humble Borghini refuſa conſtamment. Il étoit né à Florence

Borghini.

d'une famille noble, l'an 1515, & il finit de vivre l'an 1580.

16. L'Ammirat.

Le dernier qui dans ce siecle s'exerça sur l'histoire Florentine, fut un étranger nommé Scipion Ammirati, né à Lecce dans le royaume de Naples. Il seroit trop long & hors d'œuvre de raconter les vicissitudes qui traverserent sa jeunesse; & il suffit de dire qu'après avoir parcouru toute l'Italie en cherchant la fortune qui sembloit le fuir, il la trouva enfin à Florence auprès du Grand duc Côme, qui le chargea de composer l'histoire entiere de Florence depuis sa fondation. Le prince lui fournit abondamment tous les moyens nécessaires pour cette entreprise: il lui fit ouvrir toutes les archives de la Toscane, remplit sa bibliotheque de tous les livres imprimés ou manuscrits qui pouvoient servir à la formation de l'ouvrage; n'épargna point l'argent, & de plus assigna à l'historiographe un riche canonicat dans la cathédrale, & la permission de loger dans une belle maison de plaisance appartenante au cardinal, ensuite au Grand duc Ferdinand, pour y travailler avec toute la commodité & la tranquillité imaginables.

Avec de tels secours il n'étoit pas mal aisé à un homme savant & laborieux tel que l'Ammirat (c'est ainsi qu'on le nomme d'ordinaire), de faire une histoire belle, achevée & utile. Elle est en italien & embrasse tous les événements & révolutions de cette ville, depuis sa fondation jusqu'à l'an 1574, en deux grandes parties, dont la premiere fut publiée du vivant de l'auteur, & la seconde après sa mort par *Christophle del Bianco*, surnommé *Scipion Ammirat le jeune*, éleve & héritier de notre Ammirat. Cette histoire reçut l'approbation générale dès qu'elle parut: elle a toujours conservé sa réputation, & est regardée comme la meilleure par rapport à Florence & comme une des mieux écrites qu'on ait en général.

Scipion Ammirati a illustré par des *Généalogies* séparées les anciennes familles nobles de Florence

& de Naples ; & ce qui lui fait grand honneur, eſt qu'on ne voit pas dans ce travail pénible le généalogiſte flatteur & payé, & par conſéquent menteur, mais un écrivain laborieux & ſincere, qui ne s'appuye que ſur de bons documents, & qui eſt très fort dans l'antiquité & dans la ſcience diplomatique. Les autres ouvrages du docte Ammirat ſont en grand nombre : on eſtime beaucoup ſes *Diſcours ſur Tite-Live.* Les *Opuſcules hiſtoriques, Poëtiques, Moraux, d'Eloquence & d'Erudition*, rempliſſent trois grands tomes, & il n'y a rien qui ne mérite l'eſtime & l'éloge des connoiſſeurs. Cet illuſtre écrivain mourut à Florence le 30 de Janvier de l'an 1601.

De Veniſe & de ſon état.

17. Une ville qui eſt la merveille du Monde, & une république qui eſt le modele de la ſageſſe, ne furent pas ſi heureuſes en hiſtoriens que Florence. *Sabellicus* avoit dans le quinzieme ſiecle fait une partie de l'hiſtoire de Veniſe, & ſon ouvrage beau pour le ſtyle, valoit peu quant au fond. Bembe fut le continuateur de l'hiſtoire de Sabellicus ; & voici le lieu de parler de cet illuſtre ſavant, qui a figuré parmi les hommes les plus célebres du ſeizieme ſiecle.

Bembe. Pierre Bembe, noble Vénitien, étoit fils de Bernard Bembe, citoyen diſtingué par ſa naiſſance, ſes emplois & ſa doctrine. Pierre nâquit en 1470, & commença preſque dès l'enfance à fréquenter les écoles de Veniſe, de Padoue & de Ferrare. Il alla exprès en Sicile pour apprendre la littérature grecque ſous le fameux *Conſtantin Laſcaris*, profeſſeur à Meſſine. Sa naiſſance & la volonté de ſon pere le firent entrer dans la carriere qui conduit à l'adminiſtration publique ; mais il la quitta bientôt, ne voulant vivre que pour les ſciences & les lettres. La cour d'Urbin ſous le docte & magnifique duc Guidubalde, étoit le

rendez vous des ſavants. Bembe y demeura l'eſpace de ſix ans, au bout deſquels il alla à Rome l'an 1512 en compagnie de Julien de Medicis, fils de Laurent & frere du cardinal Jean, qui l'année ſuivante fut créé pape, & qui tout de ſuite choiſit Bembe pour ſecretaire. Celui-ci prit alors le collet, & le pontife l'enrichit de bénéfices eccléſiaſtiques. A la mort de Léon, Bembe qui n'avoit rien à eſperer d'Adrien VI, ſe retira à Padoue, dans l'intention d'y paſſer le reſte de ſes jours parmi ſes études. Sa demeure devint le ſéjour des Muſes: elle étoit ouverte aux ſavants & à ceux qui ſouhaitoient le devenir. Une bibliotheque abondante, un riche cabinet d'antiquités & d'hiſtoire naturelle, un jardin botanique, ſur-tout ſes diſcours & ſes inſtructions, étoient les ſecours que Bembe offroit aux candidats de la littérature. Il n'y eut preſque pas de ſavant que Bembe n'obligeât de quelque façon, puiſqu'il étoit l'ami & le protecteur de tous ceux qui lui reſſembloient: & quant à l'univerſité de Padoue, ſon zele & ſes travaux la mirent dans l'état le plus floriſſant où elle ſe fût jamais trouvée.

Tandis qu'il employoit ſon tems dans ſes occupations ſi utiles à la littérature & à lui même, le ſénat le chargea de continuer l'hiſtoire de Veniſe. Il obéit & s'appliqua à ce travail avec le plus grand ſoin. Tout à coup il reçut la nouvelle que Paul III l'avoit créé cardinal, choſe à laquelle non ſeulement il ne s'attendoit pas, mais dont même l'idée ne lui étoit jamais paſſée par l'eſprit. *Sadolet*, jadis ſon compagnon dans la qualité de ſecretaire de Léon X, & *Contarini*, l'ami & le confident de Paul, furent les promoteurs de cette création, après qu'ils eurent vaincu la répugnance du pontife un peu prévenu contre Bembe, dont la vie n'avoit pas été des plus régulieres, ayant eu publiquement une maîtreſſe & pluſieurs enfants, quoiqu'il portât toujours le collet à cauſe des bénéfices dont il jouiſſoit (102). A peine cependant ſe trouva-t-il

élevé à cette dignité éminente, qu'il changea totalement de conduite (103), & ayant reçu les ordres, il en prit en même tems l'esprit & édifia par ses vertus la cour de Rome & l'église. Sa promotion se fit l'an 1539. Deux ans après il fut nommé évêque de Gubbio, d'où il fut transféré à l'église de Bergame l'an 1544. Il avoit résolu de se fixer dans son diocese pour satisfaire aux devoirs d'un bon pasteur; mais Paul qui avoit besoin de ses conseils, le retint à Rome, où le cardinal Bembe finit de vivre l'an 1547, étant âgé de soixante & dix sept ans.

Bembe a été grand poëte & grand prosateur en latin & en italien. Dans cette seconde langue il a suivi en poésie, amélioré & fixé la réformation faite par *Laurent le Magnifique* & par *Ange Politien*, comme nous l'avons remarqué dans le troisieme tome (104). Quant à la prose italienne, on peut compter Bembe parmi les maîtres originaux de cette maniere de s'énoncer, tant pour la pureté de sa diction, que pour les préceptes qu'il en a donnés. Pour ce qui regarde le latin, il suffira de dire que cet écrivain ne dit pas un mot, n'employe pas une expression qui ne soit entierement ciceronienne. Il a même en celà une sorte d'affectation qui le fait paroître un imitateur trop servile de son modele, & qui donne à ses écrits une espece de pesanteur, ce qu'on apperçoit dans l'une & dans l'autre langue, par la raison que l'auteur a plus songé à rendre son style net & fleuri, que naturel & coulant.

Mais passons à son *histoire*. Ayant continué, comme j'ai dit, celle de Sabellicus, il commença par l'an 1487, & ne la put amener que jusqu'à l'an 1512. Ce court espace de 25 ans lui fournit matiere pour douze livres qui furent publiés l'an 1551. Cette histoire est écrite en latin comme celle à qui elle sert de continuation. Rien de plus châtié que le style de cet ouvrage; l'auteur y parle le langage de Ciceron d'un bout à l'autre, lors

lors même qu'il s'agit des choſes de la religion chrétienne qui demande quelquefois des mots que Ciceron n'a pas connus. C'eſt là que notre hiſtorien eſt forcé de prendre des détours & d'employer de longues circonlocutions pour ſe faire entendre & ne pas gâter ſon ſtyle, ou bien il ſe ſert ſans ſcrupule des expreſſions dont les Payens ſe ſervoient dans les choſes de leur culte. Tant de rafinement & d'affectation a mérité une juſte cenſure : le manque de dates l'a méritée auſſi : mais ce qui eſt pire, on trouve cette hiſtoire fort ſuperficielle, & ce reproche ſeroit le plus grave, ſi la faute n'étoit plus au gouvernement de Veniſe qu'à l'hiſtorien. La république n'admettant point les gens d'égliſe au maniement des affaires, leur défend la connoiſſance des actes & papiers contenus dans les archives du public. Bembe étoit eccléſiaſtiques, & par conſéquent il ne lui fût pas poſſible de puiſer dans les bonnes ſources, & ſon hiſtoire s'en reſſentit. Il ne falloit pas choiſir un hiſtorien parmi le clergé, ou il falloit l'excepter de la défenſe. J'aurai ailleurs occaſion de parler de quelques autres ouvrages célebres de ce ſavant.

Paul Paruta, noble Venitien, fut chargé de continuer l'hiſtoire de Veniſe. Il commença par où Bembe avoit fini, & amena ſon récit juſqu'à l'an 1552. Il l'avoit commencé en latin, & c'eſt dommage qu'il n'ait pas continué, car le premier livre que l'on conſerve dans la bibliotheque de S. George Majeur de Veniſe, eſt tout entier ſur le ſtyle de Salluſte. Mais il changea d'avis, peut-être par ordre des magiſtrats, & compoſa ſon hiſtoire en italien, ſans trop de fleurs & d'ornements, mais avec une diction nerveuſe, un jugement ſolide, des réflexions profondes, & toute l'exactitude & la fidélité imaginable. A cette hiſtoire qu'on peut à juſte titre appeller excellente, Paruta ajouta trois livres ſéparés *ſur la guerre de Chypre de l'an 1570, 1571 & 1572.* Veniſe recom- 18. Paruta.

penſa ce noble & docte écrivain en le créant procureur de S. Marc. Il mourut l'an 1598, n'ayant pas encore ſoixante ans, & ſon hiſtoire fut publiée l'an 1605. Paruta compoſa quelques bons ouvrages de *politique* qui prouvent la réunion difficile que ce ſénateur avoit ſu faire de cette ſcience avec les ſentiments de la religion & de la juſtice.

Autres hiſtoriens de Veniſe.

Outre ces hiſtoriographes de la république, il y en eut d'autres qui de leur propre mouvement firent le récit des faits mémorables de leur patrie. Pierre Juſtiniani embraſſa l'hiſtoire générale de Veniſe, & ſon ouvrage écrit en latin ſeroit eſtimable, ſi quant aux premiers tems de cette ville il n'avoit pas donné dans les fables des chroniſtes. Ce ſont ces fables que le ſage Nicolas Zeno combattit & refuta dans ſon *Origine de Veniſe*, hiſtoire compoſée en italien & partagée en onze livres. André Moœnigo, fit en latin l'*Hiſtoire de la ligue de Cambray*, livre dont le ſtyle pourroit être meilleur, mais où il n'y a rien à deſirer du côté de la ſincérité & de l'exactitude. Pluſieurs, outre le procureur *Paruta*, firent la deſcription de la malheureuſe guerre de Chypre, mais aucun n'égala un étranger qui dans ce recit ſurpaſſa tous les écrivains de Veniſe.

19. Graziani.

Cet étranger eſt Antoine Marie Graziani, évêque d'Amelie & natif de Borgo S. Sepoltro en Toſcane. Son *Hiſtoire de Chypre* eſt très belle, tant pour la bonne élocution latine que pour le fond, & elle reſſemble aux autres ouvrages de ce prélat, un des plus purs écrivains de ce ſiecle. Son chef d'œuvre eſt l'hiſtoire particuliere de ſa vie qu'il intitula très mal à propos *De Scriptis invita Minerva*, titre qui ſemble annoncer que l'auteur va parler des livres faits en dépit du bon ſens, & par lequel cependant Graziani a prétendu ſignifier qu'il avoit écrit ce livre malgré lui-même. On ne comprend pas comment un auteur ſi docte & ſi judicieux, a pu donner à ſon ouvrage un titre

ſi faux & ſi abſurde. Comme Graziani devoit ſa fortune au cardinal Commendon Venitien, qu'il accompagna dans les fréquents voyages faits par ce grand miniſtre dans toute l'Europe pour le ſervice du ſaint ſiege; & comme lui même devenu premierement ſecretaire de Sixte V, enſuite évêque d'Amélie dans le duché de Spolete, & nonce dans pluſieurs cours, fut témoin de la plupart des événements conſidérables arrivés dès ſon tems; auſſi en écrivant les commentaires de ſa vie, il fit l'hiſtoire de l'Europe entiere & de quelques autres parties. Touchant celles-ci il trouva moyen d'en parler en décrivant les voyages faits par *Louis* ſon frere, à qui il adreſſa ces commentaires, & dont j'ai fait mention dans le livre précédent à propos des voyageurs italiens. Graziani compoſa auſſi la vie de ſon Mécenas le cardinal Commendon, & un beau livre *De Caſibus Illuſtrium Virorum.* Ses commentaires ſi mal intitulés & ſi bien écrits, ſi utiles, reſterent en manuſcrit juſqu'à l'an 1745 qu'ils ont été imprimés pour la premiere fois à Florence. Cet évêque autant vertueux prélat qu'écrivain élégant, mourut dans ſon dioceſe l'an 1611.

20. Hiſtoriens de pluſieurs villes.

Quelques villes de l'état de Veniſe eurent dans ce ſiecle des hiſtoriens, mais en petite quantité. Bernardin Scardéon, citoyen & chanoine de Padoue, fit en latin trois livres *ſur l'antiquité de Padoue & les illuſtres Padouans.* Quant à l'antiquité on y trouve des fables, mais pour le reſte il y a dans cette hiſtoire de belles recherches & des monuments rares & utiles. André Nicolio éclaircit par un ouvrage italien, l'*Origine & les antiquités de Rovigo.* Ce livre eſt bon & fort rare. Barthelémi Corte de Verone, fit l'hiſtoire générale de ſa patrie, hiſtoire que *Panvin*, comme nous avons indiqué, avoit commencé à débrouiller. Elias Cavriol fit la chronique de Breſcia en quatorze livres latins: elle a été traduite en italien & ſouvent réimprimée. On a fait la même

choſe du bel ouvrage latin de François Bellafini, ſur l'hiſtoire de Bergame dont l'auteur étoit citoyen & chancelier. Pierre Valerian, dont nous parlerons ailleurs, illuſtra les antiquités de Belluno ſa patrie. Aleman Fino donna au public en 1566 une fort belle hiſtoire de Creme; & Jean Candide d'Udine, fit une grande & bonne hiſtoire latine de tout le Frioul, ſous le titre de *Commentarii Aquilejenſes.*

De Ferrare & de la maiſon d'Eſte.

21. Comme après les Medicis il n'y eut en Italie de princes plus généreux envers les lettres que ceux d'Eſte, ainſi cette famille très illuſtre, & Ferrare capitale de ſes états, ne manquerent pas d'hiſtoriens.

Sardi. Gaſpar Sardi, qu'il ne faut pas confondre avec *Alexandre Sardi* dont j'ai parlé ci-deſſus (num. 7.), paſſa toute ſa vie à raſſembler des matériaux pour former l'hiſtoire de Ferrare ſa patrie & des princes ſes ſouverains. Mais il fut malheureux dans ſon choix, car manquant de bonne critique & brûlant d'envie de s'ériger en hiſtorien, tout lui fut bon, pourvu qu'il ſervît à groſſir ſon hiſtoire. Auſſi fut-elle volumineuſe, mais ſuperficielle & remplie d'inutilités & d'un amas de contes. Telle qu'elle étoit il la publia l'an 1556, enſuite il l'augmenta encore; & l'an 1646 *Auguſtin Fauſtini* la fit réimprimer & y ajouta la continuation juſqu'à la fin du ſeizieme ſiecle.

Cynthio Gyraldi. Moins long & meilleur que l'hiſtoire de Sardi, eſt le *Commentaire ſur Ferrare & ſur les princes d'Eſte*, fait en latin par Cynthio Gyraldi, auſſi Ferrarois & parent de *Lilio*. Le mérite de ce commentaire conſiſte dans la briéveté, dans la belle diction, & dans l'exactitude quant aux événements du quinzieme & du ſeizieme ſiecle, puiſque quant aux précédents l'auteur n'a pas été meilleur critique que Sardi. Cynthio étoit philo-

ſophe & médecin, mais il valut mieux dans la partie des belles lettres dont il fut profeſſeur dans pluſieurs univerſités. Il mourut à Ferrare l'an 1573.

Le comte Falletti.

Le comte Jérôme Falletti de Savone, avoit commencé une grande hiſtoire des princes d'Eſte dont il étoit miniſtre, mais il n'eut pas le tems de la continuer. Falletti hiſtorien, poëte, orateur & homme d'état, étudia les belles lettres & la philoſophie à Louvain, & la juriſprudence néceſſaire aux miniſtres, à Ferrare ſous Alciati. Entré au ſervice d'Hercules II, il fut envoyé ambaſſadeur à Charles Quint, & ſe trouva à la guerre entre ce monarque & les proteſtants de la ligue de Smalkalde. Envoyé enſuite à la cour de Pologne, il ſe trouva à l'élection & couronnement de Sigiſmond Auguſte, qu'il félicita par une belle harangue. Peu avant il avoit prononcé l'oraiſon funebre du prédéceſſeur de ce ſouverain. De retour en Italie il fut envoyé ambaſſadeur d'obedience à Rome, pour complimenter Jules III ſur ſon élevation. La derniere ambaſſade du comte Falletti fut à Veniſe, où il complimenta le nouveau doge François Venier. Ce miniſtre vint à mourir à Veniſe l'an 1560.

Toutes les oraiſons prononcées par Falletti, furent recueillies & imprimées l'an 1558 par Paul Manuce qui les dédia au roi Sigiſmond Auguſte. Le même Manuce publia les *Poéſies Latines* de Falletti, & l'hiſtoire *De Bello Sicambrico*, c'eſt-à-dire, de la guerre que les François firent dans les Pays-Bas contre Charles-Quint, lorſque Falletti étoit à Louvain. S'étant trouvé comme je l'ai dit, à la guerre contre la ligue de Smalkalde, il en fit auſſi l'hiſtoire, mais en italien. Enfin ayant entrepris l'*Hiſtoire de la maiſon d'Eſte*, il en fit la premiere partie en ſix livres & parvint juſqu'à l'an 1300. Elle eſt écrite en latin, & on y trouve de très bonnes notices. On la garde manuſcrite dans la bibliotheque de Modene.

22. J. B. Pigna. Cette hiſtoire étant reſtée imparfaite, Alfonſe II ordonna à Jean Batiſte Nicollucci Pigna, ſon courtiſan favori, de la continuer ou d'en faire une nouvelle. Le ſecond parti plut davantage à Pigna: mais il faut auparavant donner quelques notices ſur cet homme de fortune. Il nâquit à Ferrare l'an 1530 d'un pere Apothicaire, mais fort eſtimé dans ſa profeſſion & riche. L'enſeigne de ſa boutique étoit un fruit de pin, appellé *Pigna* en italien: de là on lui donna ce ſurnom qu'il tranſmit à ſon fils. Celui-ci fit de ſi bonnes études qu'à vingt ans il obtint la chaire d'éloquence latine & grecque dans l'univerſité de ſa patrie. Son bonheur voulut qu'Alfonſe II, n'étant que prince héréditaire, & ayant écouté quelques leçons de ce jeune profeſſeur, prit pour lui la plus haute eſtime & paſſa de là à une tendre amitié dont les princes ſont quelquefois capables. Ce qui eſt plus rare, cette amitié devint plus forte lorſqu'Alfonſe eut hérité l'état paternel. Mais voici quelque choſe de plus rare encore. Un parvenu tel que Pigna non ſeulement ne devint ni fier, ni orgueilleux, ni inſolent, mais il refuſa encore avec un véritable héroïſme toutes les dignités auxquelles la faveur extraordinaire du prince vouloit l'élever. „ Le titre d'ami dont vous „ daignez m'honorer, diſoit-il au prince, me „ tient lieu des charges les plus ſublimes; & pour „ l'occupation, j'en ai aſſez dans l'étude des „ ſciences „. Il avoit raiſon, car il conſacroit à cette étude toutes les heures qu'il n'employoit pas à faire la cour au duc ou aux princeſſes. Il fit douze livres latins de *Queſtions Poëtiques*, une explication de l'*Art Poëtique d'Horace*, les *Heroïques*, ouvrage qui appartient auſſi à la poéſie, un traité de politique intitulé *le Prince*, comme celui de *Machiavel*, mais contenant de ſaines maximes, & pour cette raiſon peu recherché & preſque inconnu; un Traité *ſur le Duel* (& ces deux ouvrages ſont en italien), deux de *Morale*, un *ſur la*

maniere d'écrire les Romans (105), des *Poéſies latines & italiennes*, & des *Lettres*. Son plus grand travail fut cependant l'*Hiſtoire de la maiſon d'Eſte*, dans laquelle il ne fut pas plagiaire de *Falletti*, comme quelques uns l'ont prétendu. Le plagiat conſiſte à s'attribuer l'ouvrage d'un autre auteur en tout ou en partie, non à le conſulter & en tirer des ſecours & des lumieres, comme Pigna a fait & comme il l'avoue ſincérement en adreſſant ſon hiſtoire au duc Alfonſe. Cette hiſtoire parvient juſqu'à environ la fin du quinzieme ſiecle, écrite en italien, belle, abondante de bonnes notices & très-bien ordonnée. Mais l'auteur n'a pas ſu éviter les fables & les anachroniſmes dont l'origine de la plus ancienne famille ſouveraine d'Italie a été enveloppée juſqu'au tems de l'immortel *Muratori* (106). Jean Batiſte Pigna mourut dans ſa quarante ſixieme année l'an 1575, infiniment regretté du prince qui l'aima juſqu'au dernier ſoupir, & de toute la cour qui avoit vu un favori ſans ambition, ſans avarice, ſans orgueil, & toujours pret à obliger tout le monde.

De Genes.

Cette ville & république n'avoit jamais manqué d'hiſtoriens. Dans ce ſiecle il n'y en eut que deux, (pour ne pas parler des mauvaiſes *Annales* d'Auguſtin Juſtiniani, évêque de Nebbio, plus illuſtre par ſon ſavoir dans les langues orientales, & dont je ferai mention dans ce même article) mais ces deux hiſtoriens valurent eux ſeuls tous les précédents, quoiqu'ils aient été très mal recompenſés de leurs peines. 23.

Le docte & malheureux Jacques Bonfade, nâquit à Gorzano dans le territoire de Breſcia, étudia à Padoue, & ſervit longtems à Rome en qualité de ſecretaire & courtiſan de quelques cardinaux & prélats qui ne firent pas ſa fortune. Il fit pluſieurs voyages à Naples, à Veniſe & ailleurs; Bonfade,

mais quoiqu'il eût la réputation de littérateur insigne, il ne trouva pourtant nulle part le bonheur & les recompenses que méritoient ses talents. Enfin la république de Genes lui offrit en 1545 la chaire de philosophie, & peu après qu'il y fut installé, le gouvernement lui donna la commission de composer l'histoire de Genes, en commençant par l'an 1528 où finissent les annales ci-dessus indiquées de *Justiniani*. C'étoit de l'or pur à côté du blomb, que l'hoire de Bonfade à côté de celle de son prédécesseur. Il porta dans son ouvrage ces charmes du style latin, cette netteté d'expression, cette justesse de pensées & cet ordre clair & naturel qui lui étoient propres, & qui le mettoient au niveau des écrivains les plus exacts & en même tems les plus élégants. Il étoit déjà parvenu avec son récit à l'an 1550, & les copies en étoient dans les mains des magistrats & des gens de lettres, qui à mesure qu'un livre étoit achevé, s'empressoient d'en avoir des exemplaires; tandis que l'auteur se plaignoit de ce qu'on ne lui laissoit pas limer son travail, de sorte qu'il étoit obligé de se contenter de ses premieres ébauches & de faire un squelette au lieu d'une histoire. En quoi il parut imiter César qui n'ayant en vue que de donner un journal de ses gestes, a réellement fait une des plus belles histoires que nous offre l'antiquité.

Tout-à-coup voici Bonfade arrêté: on le transporte en prison, on lui fait un procès secret, & le 19 de Juillet de l'an 1550 il est décapité dans le cachot, & son cadavre brûlé publiquement. Une pareille exécution ne se fait que pour crime d'hérésie, de sortilege, ou de vice contre nature: c'est le dernier de ces crimes qu'on a imputé au malheureux Bonfade. Presque tous les écrivains postérieurs à ce tems s'accordent à dire que la véritable cause du supplice de cet historien fut d'avoir trop dit la vérité dans ses récits, ayant par là offensé des familles puissantes qui le firent accuser

& condamner comme un pédéraſte. Je voudrois bien, pour l'honneur d'un écrivain qui a peu de pareils, que cette aſſertion fût véritable : mais qu'on liſe l'hiſtoire de Bonfade, on trouvera que les ſeuls qui y ſont peints en noir, ſont les complices de la conjuration des Fieſques, arrivée en 1547. Ces conjurés avoient péri ou ſe trouvoient exilés, leur parti étoit dans l'oppreſſion; & ſi Bonfade en eût parlé autrement qu'il n'a fait, ç'auroit été alors qu'il ſe ſeroit attiré la haine du gouvernement. Hors de là il n'y a rien dont perſonne pût être offenſé : au contraire l'auteur parle avec de juſtes éloges de tous ceux qui avoient part à l'adminiſtration. On dira que parmi les factions qui perpétuellement déchiroient Genes, on ne pouvoit pas louer les uns ſans déplaire aux autres. Mais je réponds en premier lieu, que préciſément alors tout étoit réuni & tranquille ſous l'adminiſtration des Doria : ſecondement, que ſi les ennemis ſecrets de Bonfade avoient fait des menées pour le perdre, tous les plus puiſſants ſe ſeroient joints à le défendre & le ſauver. Tout ce que les prétendus ennemis auroient pu faire contre ce ſavant, étoit de le faire mourir en trahiſon par la main d'un ſicaire. J'ajouterai à ces réflexions que *Paul Manuce*, ami de Bonfade, *De Thou* & *Cardan*, tous contemporains de ce malheureux hiſtorien, avouent que réellement il étoit infecté du crime pour lequel on le fit mourir. Lui même peu d'inſtants avant ſa mort écrivant au noble Grimaldi, dit : *je ſuis fâché de mourir, parce qu'il ne me ſemble pas de mériter tant de rigueur; mais je me remets à la volonté de Dieu.* S'il n'avoit pas été coupable, n'auroit-il pas proteſté de ſon innocence; & n'étoit-il pas même tenu de le faire pour ſon honneur? Il me paroit qu'il réſulte de ces obſervations que Jacques Bonfade eut effectivement le malheur de ſe livrer à une paſſion indigne & funeſte qui cauſa ſon ſupplice.

L'hiſtoire de Genes n'eſt pas le ſeul ouvrage de Bonfade. Nous avons ſes *Epîtres Familieres* en italien, ſes *Poéſies* italiennes & latines, & pluſieurs *Opuſcules*. Dans l'une & dans l'autre langue cet écrivain eſt également pur, châtié, fleuri & profond: tous ſes écrits ſont des modeles à propoſer à l'imitation; de ſorte qu'on ne peut pas aſſez regretter qu'un tel homme ne ſe ſoit pas fabriqué un meilleur ſort.

24. Foglietta. Le ſecond hiſtorien que j'ai indiqué eſt Ubert Foglietta, noble Génois, qui s'appliqua à la juriſprudence & aux belles lettres. Il étoit à Rome, lors qu'ayant publié deux livres *ſur la république de Genes*, il déplut à ceux qui gouvernoient, & fut banni & ſes biens confiſqués. Rome devint donc ſa patrie, & il y jouit de la protection de pluſieurs grands. Dans ſa vieilleſſe il entreprit le récit de l'hiſtoire entiere de Genes depuis ſa fondation; & il travailla avec tant d'ardeur, qu'il étoit déjà à l'an 1527 lorſqu'il mourut, ce qui arriva l'an 1581. *Paul* ſon frere, la publia quatre ans après, & tous les connoiſſeurs avouerent que c'étoit un ouvrage eſtimable pour la force, l'élégance & la bonne critique. Foglietta a fait auſſi l'*Hiſtoire générale de ſes tems*; mais elle eſt imparfaite: ſes autres ouvrages hiſtoriques ſont en grand nombre, & d'autres ſur des ſujets de juriſprudence, de philoſophie & de grammaire. Tous ſont en latin & fort bien écrits: le ſeul ouvrage politique ſur la république de Genes ſi fatal à l'auteur, eſt en italien.

§. III. *Continuation du même ſujet.*

25. On vient de paſſer en revue les hiſtoriens les plus illuſtres de quelques villes principales d'Italie: mais il y en eut d'autres auxquels ce ſeroit faire trop d'injuſtice que de les paſſer ſous ſilence.

Alciati. Milan n'eut d'autre hiſtorien remarquable qu'André Alciati; mais comme nous l'avons ob-

ſervé en parlant de ce grand homme, ſon hiſtoire ne paſſe pas le quatrieme ſiecle.

Benoit Jove, frere de *Paul*, compoſa l'*Hiſtoire de Como* ſa patrie, ouvrage qui parut ſeulement en 1629, & qui montre l'érudition, le jugement & la doctrine de ſon auteur. En effet Benoit Jove étoit fort verſé dans l'antiquité & dans la littérature grecque & latine. Paul Jove ſon cadet lui dut ſon éducation. B. Jove.

L'hiſtoire de Mantoue que *Platina* d'ailleurs ſi bon littérateur avoit farcie de fables, fut rectifiée & illuſtrée par Mario Equicola dans ſes *Commentaires*. C'eſt dommage qu'une hiſtoire ſi judicieuſe ait été compoſée avec une groſſiereté de ſtyle qui rebute. Equicola.

Emmanuel Philibert Pingon, baron de Cuſago, natif de Chambery, fut l'hiſtorien du Piémont & de la maiſon royale de Savoie. Il commença par la *Deſcription & l'hiſtoire de Turin*: enſuite il paſſa à l'*Hiſtoire Eccléſiaſtique* de cette ville: enfin dans un troiſieme ouvrage il fit la *Généalogie des maiſons de Saxe & de Savoye* qui, à ce que lui & d'autres prétendent, ſont des branches d'une même tige. (107). Le tout eſt en latin, & comme l'auteur ne manquoit ni de bon goût ni de diſcernement, & qu'il eut la faculté de viſiter les archives, ainſi il s'acquitta dignement des devoirs d'un bon hiſtorien. Le baron de Cuſago ſervit le duc Philibert en qualité de conſeiller d'état, & mourut à Turin l'an 1582. Pingon.

Le même duc, un des plus grands héros de ſon ſiecle, eut un digne hiſtorien de ſes geſtes dans la perſonne de Jean Toſi de Milan. Ce Toſi étoit moine de l'ordre des humiliats, ordre tombé alors dans l'oiſiveté, l'ignorance & le ſcandale. S. Charles Borromée voulut le reformer, & les moines têcherent de l'aſſaſſiner dans ſon palais archiépiſcopal à Milan. Le coup de fuſil qu'il lui tirerent ayant manqué, les aſſaſſins furent dégradés & mis à mort, & l'ordre entier aboli. Toſi qui J. Toſi.

étoit le ſeul qui fit honneur à cette congrégation décriée, fut ſollicité d'entrer dans le complot contre le cardinal: il eut horreur de cette propoſition, & cependant il n'en avertit pas le prélat, ce qui lui coûta une longue priſon. Après l'abolition de l'ordre il fut relaché & devint prêtre ſéculier. François I, grand duc de Toſcane, l'ayant appellé à ſa cour, le fit grand prieur de l'ordre équeſtre de S. Etiennne, & préſident de l'univerſité de Piſe. Dans ſa vieilleſſe, Toſi retourna à Milan & s'occupa à compoſer la belle hiſtoire latine des actions du duc Emmanuel Philibert. Elle fut imprimée à Turin l'an 1596, & le duc Charles Emmanuel ſenſible à l'honneur fait à ſon pere, gratifia l'hiſtorien d'une penſion de cinq cents écus, & le fit ſon conſeiller. Toſi mourut dans ſa patrie l'an 1601.

Hiſtorien de Bolog.

26. A Bologne Achilles Bocchi, gentilhomme de cette ville, fut chargé par les magiſtrats de compoſer l'hiſtoire de ſa patrie, ce qu'il fit en italien, & l'ouvrage étoit achevé l'an 1532; mais on ignore la raiſon pour laquelle on ne l'a pas publié. Le manuſcrit eſt dans la bibliotheque de l'univerſité, & tous ceux qui l'ont vu l'ont trouvé digne de l'impreſſion. Au lieu de l'hiſtoire de Bocchi on a publié deux parties de celle du P. Cherubin Ghirardacci, moine Auguſtin de Bologne. Cet écrivain étoit extrêmement laborieux, mais il manquoit de critique, & ſon ſtyle italien n'eſt pas bon. Il fit imprimer la premiere partie de ſon hiſtoire l'an 1596: la ſeconde parut en 1657 longtems après la mort de l'auteur: la troiſieme eſt encore à paroître. Il y a une autre hiſtoire de Bologne, auſſi en italien par Pompée Uzzani, noble Bolonnois, qui la fit en douze livres & la publia l'an 1596.

Roſſi, hiſtorien de Ravenne.

Ravenne eut un ſeul hiſtorien, mais très eſtimable. C'eſt Jérôme Roſſi, né d'une famille ancienne de cette ville, & homme excellent dans la médecine dont il faiſoit profeſſion, dans l'élo-

quence & dans l'hiſtoire. Cette derniere manquoit à Ravenne, ville ſi célebre ſous le Bas Empire & dans une bonne partie du moyen âge (108). Roſſi ſuppléa à ce défaut par ſa belle & judicieuſe hiſtoire latine en onze livres. La diction en eſt nette, la diſpoſition bonne, les recherches & découvertes tout à fait neuves, les monuments qu'on y trouve inſérés, ſinceres & utiles, & tout l'ouvrage jette une grande lumiere ſur l'hiſtoire générale d'Italie. Les Ravennois ſenſibles à l'honneur qui revenoit à leur patrie par cette excellente hiſtoire, marquerent leur reconnoiſſance à l'auteur par des priviléges & des dignités municipales. Il mourut en 1607 & laiſſa pluſieurs autres bons ouvrages, *Moraux*, *Poëtiques*, de *Médecine* & d'*Eloquence*.

On n'avoit pas encore une bonne hiſtoire de Naples, puiſque ce qu'on trouvoit dans ce genre, méritoit à peine ce nom. Ange de Conſtance, gentilhomme Napolitain & poëte célebre, employa quarante ans à recueillir & diſpoſer les matériaux de l'ouvrage qu'il méditoit. Enfin il le publia en vingt livres & en italien l'an 1582. Le recit commence à la mort de l'empereur Fréderic II, & finit à Ferdinand fils d'Alfonſe la Magnanime. L'hiſtorien eſt tombé dans quelques mépriſes, mais il faut ſonger qu'il avoit pris à défricher un terrein ſabloneux & aride où il n'y avoit que des ronces & des épines, & dont cependant il a fait une campagne fertile & riante. Conſtance hiſtor. de Naples.

Le P. Thomas Fazzello de Sacca en Sicile, moine Jacobin, fit en latin & en deux decades l'*Hiſtoire de Sicile*. Cet ouvrage qui parut pour la premiere fois l'an 1558 à Palerme, eſt fort accrédité, & a eu pluſieurs éditions. Le P. Fazzello étoit auſſi ſimple & modeſte que docte. Il déconcerta lui même les brigues qu'on faiſoit pour le créer général de ſon ordre, & finit ſes jours l'an 1570. Fazzello, hiſtor. de Sicile.

Nous avons parcouru les principales villes & provinces de l'Italie, & nous avons trouvé par- 27.

tout de bons hiſtoriens. Rome ſeule n'en eut aucun; & ſi on veut ſavoir quelques événements particuliers de cette ville, il faut les chercher dans les écrivains d'hiſtoire eccléſiaſtique.

P. Emile, hiſtor. de France.

Mais les Italiens ne ſe bornerent pas ſeulement à l'hiſtoire de leur pays: leurs récits paſſerent les monts & les mers, & embraſſerent également les contrées voiſines & les lointaines. Paul Emile de Verone, fut appellé en France par Louis XII vers l'an 1599 & chargé de compoſer l'hiſtoire de France (109). Le roi lui donna un canonicat dans l'égliſe cathédrale de Notre Dame à Paris, & lui facilita par ſa protection & ſa bienfaiſance les moyens d'achever l'ouvrage. Paul Emile publia premierement quatre livres, enſuite deux, & à ſa mort il en laiſſa encore quatre à publier dont le récit va juſqu'à la cinquieme année du regne de Charles VIII. On fit depuis une édition entiere de cette hiſtoire l'an 1539, dix ans après le décès de l'auteur. L'hiſtoire de Paul Emile eſt en latin; le ſtyle eſt bon, mais quant au fond nous remarquerons que cet écrivain a été le premier à faire une hiſtoire générale de la France, qu'il n'a eu que de mauvais guides dans le nouveau & long chemin qu'il a parcouru, & après ces obſervations nous ne ſerons pas ſurpris s'il eſt tombé en pluſieurs erreurs.

Le cardin. Santacroce.

Une partie de l'hiſtoire de France fut le ſujet ſur lequel exerça ſa plume le cardinal Proſper Santacroce. Etant nonce dans ce royaume, il fut témoin des guerres civiles ſuſcitées après la mort d'Henri II, & il fit ſon hiſtoire *De Civilibus Galliæ Diſſentionibus*, en trois livres. Les troubles cauſés en France par la religion & par la politique y ſont très bien développés avec leurs cauſes, effets & circonſtances: le tout eſt décrit avec netteté & préciſion. Cette hiſtoire ne paſſe pas l'an 1562, tems que Santacroce fut rappellé à Rome, où trois ans après il fut créé cardinal par Pie IV. Il ceſſa de vivre en 1585.

Il y avoit à Palerme un profeſſeur inſigne des belles lettres, appellé Lucius Marineus, nom qu'apparemment il avoit pris dans l'académie de Rome, ayant été éleve de *Pomponius Letus*. Il étoit né à Bidino en Sicile. Fréderic Henriquez, grand ammirant de Caſtille, ayant conçu une grande eſtime de Marineus, lui perſuada de paſſer en Eſpagne, ce qui arriva l'an 1486, & le fit établir profeſſeur de belles lettres dans l'univerſité de Salamanque, conjointement avec le célebre *Elius Nebriſſenſis* Eſpagnol, qui ayant longtems étudié en Italie, porta dans ſon pays les tréſors de la littérature dont il s'étoit enrichi. Nebriſſenſis & Marineus travaillerent donc de concert à bannir la barbarie des écoles d'Eſpagne. Ferdinand & Iſabelle informés du zele & des talents du profeſſeur Sicilien, l'appellerent à la cour l'an 1498, le déclarerent aumonier royal, parce qu'il étoit eccléſiaſtique, & lui donnerent de riches bénéfices. Ce fut alors que Marineus s'occupa de l'hiſtoire d'Eſpagne qu'il compoſa en vingt deux livres avec le titre d'*Evénements mémorables arrivés en Eſpagne*. Il fit cinq autres livres *ſur les rois d'Aragon*, & ſept *ſur les louanges des Eſpagnols*. Le tout eſt en latin comme auſſi ſes *Oraiſons*, *Poéſies* & *Lettres*. On ignore l'époque de la mort de Marineus, mais on ſait qu'il vivoit encore en 1533.

28. Marineus hiſtorien d'Eſpagne

Le bruit des découvertes des Eſpagnols ſous Colomb & de leurs conquêtes, retentiſſoit dans tout le monde, & formoit le ſujet d'une hiſtoire néceſſaire & très-importante. Pierre Martyr d'Anghiera, ſe chargea de ce travail. Il avoit pris le ſurnom d'*Anghiera* de la terre de ce nom, d'où il étoit natif & qui eſt ſituée ſur le lac Majeur, dans le Milanois. Etant à Rome il ſe lia d'amitié avec l'ambaſſadeur d'Eſpagne, ſur les perſuaſions duquel il ſe transféra dans ce royaume l'an 1487 & fut admis par Ferdinand & Iſabelle dans le nombre de leurs courtiſans. Il ſervit ces ſouverains dans les guerres qu'ils firent contre les Maures:

P. Martyr d'Anghiera.

mais ces guerres étant finies par la prise de Grenade, Pierre Martyr renonça à la profession des armes, prit le collet & reçut les ordres. En 1510 Ferdinand l'envoya en ambassade au soudan d'Egypte, & Pierre Martyr en donna au public la relation par son livre *De Legatione Babylonica*. Mais l'ouvrage le plus intéressant sont ses huit decades *De Rebus Oceanicis & de Orbe Novo*, c'est-à-dire, *De la Navigation sur l'Océan & du Nouveau Monde*, ce qui forme une belle, ample & exacte histoire des voyages & découvertes de Colomb & des Espagnols. Adrien VI dans le peu de tems qu'il fut régent d'Espagne, prit beaucoup d'estime pour Pierre Martyr, & ayant été élu pape, il voulut l'amener à Rome, mais celui-ci s'excusa sur sa vieillesse & resta en Espagne où il mourut octogenaire vers l'an 1526, & fut enterré dans la cathédrale de Grenade où il étoit chanoine. On a recueilli & publié ses *Lettres latines*, recueil qui peut passer pour une histoire des événements généraux arrivés du tems de l'auteur, depuis l'an 1488 jusqu'à l'an 1525.

29. Maffei, histor. de Portugal.

Tandis que les Espagnols navigeoient vers l'Occident & y trouvoient un nouveau monde, leurs généreux rivaux, les Portugais, se frayoient vers l'Orient par une navigation longue & hardie un chemin jusqu'aux Indes. Les découvertes que fit cette nation sur les côtes inconnues de l'Afrique, & ses grandes conquêtes dans le fond de l'Asie, donnerent une abondante matiere au P. Jean Pierre Maffei, jésuite, qui en fit l'histoire. Cet écrivain étoit né d'une famille noble à Bergame: il fut professeur d'éloquence à Genes, ensuite secretaire de la république. A l'âge de trente ans il entra dans la societé & fut choisi pour enseigner la rhétorique dans le college romain. La traduction qu'il fit en latin de l'histoire des Indes par *P. Acosta* & des lettres des missionnaires envoyés dans ces contrées, fit que le cardinal Henri de Portugal qui peu après fut roi, voulut avoir auprès

auprès de lui Maffei pour le faire travailler à l'hiſtoire de la découverte & conquête des Indes Orientales & de l'établiſſement du chriſtianiſme dans ce pays. Maffei étant allé à Lisbonne l'an 1572, mit la main à l'ouvrage, & comprit en ſeize livres tout ce qui étoit arrivé depuis les premiers aſſais de la navigation portugaiſe vers les Indes, juſqu'à la mort du grand roi Jean III. Cette hiſtoire très eſtimée eſt écrite en latin avec cette netteté de diction, cet ordre & ce bon goût qui caractériſent tous les écrits tant latins qu'italiens de ce pere. Entre ſes autres ouvrages hiſtoriques ſa *Vie du ſaint inſtituteur de ſon ordre*, & les *Annales du pontificat de Grégoire XIII*, (ces derniers ſont en italien) paſſent pour des chefs d'œuvre. Maffei mourut à Rome l'an 1603.

30. Polidore Virgile, hiſtorien d'Angleterre.

On a vu ci-deſſus que le premier à débrouiller l'hiſtoire de France & à la rédiger en un corps fut Paul Emile de Verone. Un autre Italien fit le même travail par rapport à l'hiſtoire d'Angleterre. Polidore Virgile, natif d'Urbin & courtiſan d'Alexandre VI, fut envoyé par ce pape en Angleterre, afin de lever le tribut que chaque habitant de cette iſle payoit tous les ans à Rome, tribut qu'on appelloit le denier de S. Pierre. Henri VII ayant trouvé un bon fond de doctrine dans ce collecteur, le pria de compoſer l'hiſtoire générale d'Angleterre. Polidore y travailla longtems, parce qu'il s'agiſſoit de conſulter un tas énorme de vieilles chroniques & d'en tirer un corps d'hiſtoire. Trente ans furent à peine ſuffiſants pour ce travail; enfin l'hiſtoire d'Angleterre parut au jour par les preſſes de Bâle l'an 1534. Les Anglois ont raiſon de conſidérer cette hiſtoire comme remplie de mépriſes & ſuperficielle: l'excuſe de l'auteur eſt néanmoins toute prête: il a été le premier à tirer du cahos les événements d'Angleterre, de ſon heptarchie & de ſes révolutions innombrables (110). Ce que les Anglois ajoutent que Polidore Virgile jetta au feu les chroniques dont il

s'étoit ſervi pour faire ſon hiſtoire, n'a pas eu la moindre apparence de probabilité. Car n'y avoit-il qu'un ſeul exemplaire de chaque chronique? ou s'étoit-il fait apporter tous les exemplaires qui étoient en Angleterre & ailleurs? Qu'on diſe donc comment tant de ces chroniques ſont reſtées & particulierement celle ſi célebre de *Mathieu Paris?* Ce recit populaire eſt donc une fable. Ce qu'il y a de vrai, eſt que la critique n'étoit pas le fort de Polidore Virgile, ce qu'on voit ſur-tout par ſon livre ſi fameux *De Inventoribus Rerum*, & par ſon autre *De Prodigiis*, qui roule ſur l'art de la divination des anciens. L'érudition eſt prodiguée dans ces deux ouvrages, mais la crédulité & la bonhommie de l'auteur y paroiſſent preſque à chaque ligne. Et cependant ces deux livres & particulierement le premier, ont immortaliſé le nom de Polidore Virgile. Cet écrivain ayant ſu ſe comporter en honnête homme dans ſa charge odieuſe de collecteur, & s'étant rendu agréable à la nation & aux ſouverains, reçut pluſieurs bons bénéfices en Angleterre & ſut les conſerver avec l'eſtime qu'on avoit pour ſa perſonne dans les tems les plus difficiles, tels que pendant le ſchiſme d'Henri VIII, & le changement de la religion d'Angleterre ſous Eduard VI. Il retourna en Italie l'an 1550, & finit tranquillement ſes jours à Urbin dans une grande & heureuſe vieilleſſe l'an 1555.

31. Dolce, hiſtorien d'Allemagne.

Nul pays de l'Europe ne fourniſſoit aux hiſtoriens une plus ample matiere d'écrire que l'Allemagne depuis ſes révolutions religieuſes, & le changement ſenſible de ſa conſtitution. Le regne d'un empereur tel que Charles Quint, offroit encore un ſujet immenſe à l'hiſtoire du ſeizieme ſiecle: & cependant nul des écrivains italiens ne s'en occupa directement & *ex profeſſo*, ſi on en excepte Ludovic Dolce Venitien, qui compoſa en italien la vie des deux freres Charles Quint & Ferdinand premier. Une pareille hiſtoire méritoit

pour faire honneur à l'Italie, d'avoir un écrivain moins ſuperficiel que Dolce. Cependant cet homme étoit un auteur infatigable. Dans la bibliotheque d'*Haym* on compte juſqu'à ſoixante & treize ouvrages de Louis Dolce; mais il n'y a pas tout, & il eſt à peine croyable combien cet homme travailla ſans aucun relache ſur toutes ſortes de ſujets littéraires. Nul cependant de ſes ouvrages ne peut paſſer pour excellent; la médiocrité paroît être le partage de cet auteur: c'eſt ce qui arrive d'ordinaire à ceux qui veulent tout embraſſer. Dolce vécut toujours à Veniſe ſa patrie & y mourut vers l'an 1569.

François Guichardin eut un neveu appellé Louis Guicciardini Florentin, qui s'établit dans Anvers où il vécut juſqu'à ſa mort arrivée en 1589. Il fit en italien la *Deſcription des Pays Bas*, & les *Commentaires ſur les événements de l'Europe & des Pays Bas en particulier depuis l'an 1529 juſqu'à l'an 1560.* Ces deux ouvrages ont eu l'approbation des connoiſſeurs & méritent d'être lus & examinés. Guicciardini, hiſt. des Pays-Bas.

Il n'y eut pas juſqu'au vaſte & dans ce tems là très peu connu empire de Ruſſie dont la topographie & l'hiſtoire ne fuſſent illuſtrées par un Italien. Le P. Antoine Poſſevin, jéſuite, né à Mantoue l'an 1534, & mort en 1612, ayant demeuré quelque tems en Moſcovie en qualité de nonce du ſaint ſiege au nom de Grégoire XIII, fit la deſcription & l'hiſtoire de ce pays, ouvrage latin qui fut avidement reçu du public, qui oublia bientôt la deſcription de la Moſcovie par *Paul Jove.* Le P. Poſſevin rendu célebre par la nouveauté de cette hiſtoire, l'a été encore davantage à cauſe de deux autres ouvrages d'une grande étendue & d'une utilité générale. L'un de ces ouvrages eſt la *Bibliotheca Selecta* (Bibliotheque Choiſie), qu'on peut appeller une grande & docte introduction à toutes les ſciences. L'autre eſt intitulé *Apparatus Sacer*, & eſt un catalogue des écrivains eccléſiaſtiques où on en trouve au de là de ſix mille, avec l'hiſ- 32. Poſſevin, hiſtor. de Moſcovie

toire de leur vie & de leurs écrits, & avec le jugement de l'auteur. L'on ne comprend pas comment Poſſevin a pu faire des ouvrages de cette importance & de ſi longue haleine, lui qui depuis ſon entrée dans la compagnie de Jéſus à l'âge de vingt ſix ans, ne fit que prêcher & faire des miſſions en Italie, dans la Savoye & en France, afin de ramener au giron de l'égliſe romaine les Helvétiens dont en effet il convertit un grand nombre. Et lorſqu'il ſe déſiſta de ſes laborieuſes & dangereuſes miſſions, ce ne fut que pour ſubir d'autres travaux dans les nonciatures dont il fut chargé en Suede, en Ruſſie, en Hongrie, en Pologne & en Allemagne. Un perſonnage d'un mérite ſi extraordinaire a été mal recompenſé par rapport à la littérature, car on s'eſt plu à l'accuſer de plagiaire, & on a fait grand bruit à cauſe de quelques fautes dans leſquelles il ne lui a pas été poſſible de ne point tomber, vu l'immenſité des ſujets qu'il a traités. Quant à ſon zele, à ſa prédication & aux ſervices eſſentiels rendus au ſiege apoſtolique, on a eu la témérité d'imaginer pluſieurs calomnies les moins ſubſiſtantes du monde. Il eſt bon pour la réputation de ce grand homme que ſes accuſateurs ayent tous vécu longtems après lui, & que pour ſes contemporains on les trouve tous réunis à le combler de louanges.

§. IV. *Etudes des langues orientales, de l'hébreu & du grec.*

33. Dans le cours de cette hiſtoire on a prouvé par les faits, que l'étude du grec n'a été en aucun tems entierement négligée en Italie. On a vu ceci même pendant les ſiecles ténébreux du moyen âge; & lorſque la lumiere des ſciences commença à éclairer de nouveau ce pays, nous avons obſervé qu'à l'étude du grec on ajouta celle de l'hébreu & de pluſieurs autres langues ſavantes. L'application des Italiens ſur ces langages redoubla

pendant l'heureux ſiecle de Léon X ; & les imprimeries qu'on fonda, comme nous l'avons raconté pour les langues orientales, en faciliterent l'étude & en répandirent l'intelligence.

L'évêque Juſtiniani

J'ai fait mention ci-deſſus d'un Auguſtin Juſtiniani, qui fit les annales de Genes, & j'ai dit que s'il ne valut pas trop dans l'hiſtoire, il fut illuſtre pour ſon ſavoir dans les langues orientales. Juſtiniani étoit Génois, iſſu de l'illuſtre famille de ce nom. Il prit l'habit des dominicains, & ſe rendit ſi fameux par ſa ſcience dans les idiomes les plus difficiles, que le roi François premier le fit aller à Paris pour y enſeigner dans l'univerſité, ce que Juſtiniani fit l'eſpace de cinq ans, en commençant par l'an 1517, comme le raconte *Eraſme* dans une de ſes lettres, ajoutant que ce profeſſeur tiroit huit cents livres de penſion (*a*) ; de ſorte qu'il eſt ſurprenant que ni *Du Boulay* ni *Crévier* dans leurs notices ſur l'univerſité de Paris n'ayent pas fait ſeulement mention de Juſtiniani. A ſon retour à Genes, ce ſavant religieux fut créé évêque de Nebbio en Corſe ; égliſe qu'il gouverna pluſieurs années : mais une fois qu'il alloit de Genes à Nebbio, il périt malheureuſement en mer, ce qui arriva l'an 1536. Peu avant ce fatal voyage, il avoit légué à la république ſa bibliotheque compoſée pour la plupart de manuſcrits orientaux. Il ne faut pas omettre qu'un an avant qu'il allât en France, Juſtiniani fut l'éditeur de ce Pſautere en quatre langues que l'imprimeur *Porro* publia à Genes & qui fut le premier eſſai de *Poliglotte*, comme je l'ai raconté dans le onzieme livre (num. 13.).

Canini.

Un ſecond profeſſeur Italien des langues orientales dans l'univerſité de Paris, a été pareillement oublié par les deux hiſtoriens que je viens de nommer. C'eſt Ange Canini d'Anghiari en Toſ-

(*a*) Epiſt. Vol. II. Append. Epiſt. 288.

cane, dont les notices & l'éloge se trouvent dans l'histoire de l'exact *De Thou* (*b*). Canini après plusieurs voyages se fixa en France où il acquit la protection de Guillaume du Prat, évêque de Clermont. Il mourut dans la maison de ce prélat l'an 1557. *La Grammaire Syriaque* & les *Hellenismes* ou observations sur la langue grecque, sont deux ouvrages que Canini publia à Paris & qui lui acquirent une grande réputation.

34. D. Thesée Ambroise.

Il en est de la science des langues comme de la plupart des autres sciences : outre l'application qu'elle demande, il faut avoir reçu de la nature une certaine disposition qui en facilite les progrès, un penchant qui porte à cette étude, & une bonne mémoire pour en retenir les termes & les regles. Un de ceux qui eurent naturellement ces qualités dans un degré supérieur, fut Dom Thesée Ambroise des comtes d'Albonese de Pavie, chanoine régulier. A l'âge de quinze ans il parloit le latin & le grec tout aussi facilement & nettement que sa langue maternelle. Envoyé à Rome par ses supérieurs l'an 1512, il rechercha préférablement aux autres la compagnie des Maronites, Armeniens, Syriens & autres Orientaux qui étoient dans cette capitale du christianisme, & en peu de tems il put non seulement entendre mais encore écrire en dix huit idiomes de l'Orient, y compris le grec & l'hébreu, & de ces dix huit idiomes il put en parler dix avec facilité. Informé & surpris d'un si rare talent, Léon X institua une chaire pour les langues orientales dans l'université de Bologne, & l'assigna à Dom Thesée Ambroise. Ce savant travailloit à une grammaire chaldaïque & de plusieurs autres langues ; mais l'ouvrage alloit très lentement à cause des occupations que lui donnoit son ordre qui ne le laissoit point oisif, lorsque le célebre *Guillaume Postel* qui à Venise

(*b*) Ad Annum 1557.

avoit converſé avec Dom Theſée & avoit ſu l'idée de ce chanoine par rapport à la grammaire orientale, l'an 1538 publia en France l'alphabet de douze langues avec une courte introduction ou grammaire (111). Ce contre tems ne déconcerta pas notre profeſſeur qui, l'année ſuivante, publia dans Pavie l'*Introduction à treize idiomes orientaux, avec quarante alphabets.* Cet ouvrage eſt regardé non ſeulement comme fondamental & claſſique, mais encore comme le premier qu'on ait eu dans ce genre, ſoit parce que l'auteur fut le premier à concevoir cette idée qu'il communiqua à Poſtel, ſoit parce qu'il eſt plus vaſte & mieux fini que celui qui le précéda d'une ſeule année. Dom Theſée Ambroiſe ayant ſoutenu les principales charges de ſon ordre, acheva ſes jours l'an 1541.

Entre les langues orientales, l'hébreu fut le plus ſuivi à cauſe qu'il eſt néceſſaire à l'interprétation de la Bible. J'ai parlé dans le livre précédent de la *verſion de la Bible* par Sante Pagnini. J'ajouterai ici que ce ſavant a fait une *Grammaire Hébraïque* fort étendue & un *Lexicon* très copieux de la même langue. Il publia ces deux ouvrages importants à Lyon, le premier l'an 1526, le ſecond l'an 1529, & ces premieres éditions ont été ſuivies de pluſieurs autres. Pagnini.

Pagnini étoit né à Lucques l'an 1470. Il entra dans l'ordre des dominicains, & paſſa la plupart de ſa vie à Lyon où il enſeignoit l'hébreu à ſes confreres & à tous ceux qui avoient la diſpoſition pour apprendre cet idiome. Lorſque les nouvelles opinions ſe furent répandues, Pagnini travailla avec zele à préſerver les Italiens qui étoient en grand nombre dans cette ville, à cauſe du commerce ou pour d'autres raiſons, & que les novateurs tâchoient de gagner. Il mourut à Lyon l'an 1541.

Nous avons parlé dans le même livre du dominicain *Sixte de Sienne*, juif & proteſtant converti, & de ſa *bibliotheque*. Voici deux autres Juifs bap- 35. Felix de Prato.

tisés qui furent très vaillants dans leur langue. Felix de Prato en Toscane, s'étant fait chrétien, prit le froc des Augustins l'an 1506, & honora sa profession par ses mœurs & par sa doctrine. En 1515 il publia à Venise le *Psautere latin*, traduit littéralement de l'original hébreu. L'imprimeur Allemand *Daniel Bonberg* étoit alors à Venise: le P. Felix lui apprit l'hébreu & l'aida à faire la grande édition de la Bible hébraïque qui parut l'an 1519. Etant allé à Rome, Felix fut destiné pour prêcher aux Juifs, & mourut à l'âge de presque cent ans l'an 1558.

Canossa. Le second de ces deux Juifs convertis étoit né à Venise & s'appelloit Canossa. Sur les fonts il prit le nom de Paul Paradisi, mais son ancien nom de Canossa par lequel il étoit connu, à cause de sa doctrine, lui resta toujours. Il fut lecteur d'hébreu dans l'université de Paris sous le regne de François premier, & instruisit dans cette langue la reine Marguerite de Navarre. A Paris il publia l'an 1534 un *Dialogue latin sur la maniere de lire l'hébreu*, & y mit au commencement quelques vers latins à la louange de la reine son éléve.

Guidacerio. Le successeur de Canossa Paradisi dans la chaire de langue hébraïque à Paris, fut Agace Guidaccrio Calabrois, qui avoit été professeur à Rome sous Léon, Adrien & Clément. Il avoit rassemblé une rare bibliotheque hébraïque devenue célebre parmi les savants dans cette langue; mais il perdit ses livres, ses manuscrits & toute sa fortune dans le malheureux sac de Rome, & réduit à la misere il se réfugia dans Avignon auprès du vice légat Nicolaï qui le secourut & le mit en état d'aller à Paris. Etant à Rome il avoit publié & dédié à Léon X sa *Grammaire Hébraïque*: à Paris il l'améliora, l'augmenta & en fit une nouvelle édition l'an 1539. Peu après il fit paroître ses *Commentaires sur la Bible*, & mourut l'an 1542.

Stancari. Ce ne fut pas à la France seulement que se bornerent les professeurs d'hébreu sortis d'Italie.

Bayle dans ſon dictionnaire, & *Gerdeſius* dans ſon *Specimen Italiæ Reformatæ*, parlent amplement de François Stancari de Mantoue, qui ayant quitté l'Italie pour cauſe de religion, alla en Pologne & fut lecteur public d'hébreu à Cracovie, & de là il paſſa avec le même emploi à Konigsberg en Pruſſe d'où il retourna en Pologne. Malgré tout ſon ſavoir Stancari étoit inquiet, turbulent & grand novateur en matiere de religion. Il vint à mourir l'an 1574, également haï des catholiques, des ſociniens & des proteſtants.

Pouſſé par le même motif de religion, Emmanuel Trémellius de Ferrare, abandonna l'Italie & ſe retira en des lieux plus ſûrs. Il étoit né Juif comme quelques uns de ceux que je viens de nommer: de juif il devint catholique, & de catholique proteſtant. Sa premiere retraite fut à Strasbourg d'où il paſſa en Angleterre, de là à Heidelberg, enſuite à Metz, enfin à Sedan où il finit ſes courſes & ſes jours l'an 1580, à ſoixante & quatorze ans. Dans tous les endroits que j'ai indiqués, il enſeigna l'hébreu avec grande réputation. Il laiſſa pluſieurs ouvrages, une *Grammaire Hébraïque*, une *Chaldaïque* & une *Syriaque*, puiſqu'il étoit habile dans tous ces idiomes, des *Commentaires ſur Oſéas* & la *Traduction latine de la verſion ſyriaque du Nouveau Teſtament*. Il travailla encore à une *Verſion de la Bible* conjointement avec *François Junius*, docte miniſtre reformé qui la publia en 1584. Trémellius.

Mais nul des langages étrangers & ſavants n'excita plus l'enthouſiaſme des Italiens de ce ſiecle que le grec. Tous les ſavants du quinzieme ſiecle, du moins la plupart, s'étoient appliqués à l'étude de cette langue. Mais dans le ſeizieme ce qui avoit été un ornement, devint une néceſſité, & il y eut moins d'honneur à être bon greciſte que de dèshonneur à ne l'être pas. On peut même dire que la choſe alla juſqu'à l'excès, parce qu'on a des témoignages certains qu'on trouvoit des 36.

gens qui ſavoient parfaitement leur grec, & qui ne pouvoient pas arranger quatre mots latins.

Qu'on ne s'attende donc pas que je faſſe l'énumeration de tous les greciſtes qui pendant ce ſiecle fleurirent en Italie. Je me bornerai à ceux là ſeulement qui en firent profeſſion, & parmi ceux-ci je choiſirai les plus renommés, tant parmi les Grecs natifs établis chez les Italiens, que parmi les plus ſavants en grec d'entre ces derniers.

Savants Grecs établis en Italie.

37. J. Laſcaris. La très illuſtre maiſon des *Laſcaris* de Conſtantinople qui avoit donné à l'Italie & particulierement à la Sicile le docte *Conſtantin Laſcaris* dont on a parlé dans le volume précédent, lui donna auſſi le ſavant Jean Laſcaris, qui dès ſa premiere jeuneſſe s'étant refugié en Italie avec ſon pere Théodore, fut envoyé par le cardinal Beſſarion à l'univerſité de Padoue, & étant paſſé à Florence, y acquit l'amitié de Laurent de Medicis qui en fit un de ſes commenſaux, & le renvoya en Grece pour amaſſer le plus qu'il pourroit de livres grecs. Laſcaris en fit la belle proviſion dont nous avons parlé en ſon lieu. Sa fortune ne fut point dérangée par la mort de Laurent & par l'exil des Medicis: Charles VIII le fit aller en France où cet illuſtre Grec jouit de la protection de ce prince & de Louis ſon ſucceſſeur. Ce dernier le nomma ſon ambaſſadeur à Veniſe, & Jean s'acquitta de cette charge depuis l'an 1503 juſqu'à l'an 1509 que s'alluma la ſanglante guerre entre la France & les Venitiens. On ne ſait pas ſi Jean retourna en France ou ce qu'il fit: mais on ſait que le cardinal de Medicis, fils de Laurent, étant devenu pape l'an 1513, Laſcaris ſe hâta d'aller à Rome où il trouva un généreux ami dans la perſonne de Léon. Le pape ayant formé dans le Vatican un college de jeunes Grecs de la premiere nobleſſe, en donna la ſurintendance à Laſcaris avec un entre-

tien magnifique. Telles cependant furent les inſtances de François premier, qu'enfin l'an 1518 Jean ſe rendit à ſa cour où l'on n'oublia aucune des attentions qu'on devoit à un ſeigneur & à un ſavant. Pour la ſeconde fois il fut nommé ambaſſadeur de France à Veniſe, & il y reſta juſqu'à ce que Paul III l'ayant obtenu du roi, le fit aller à Rome & le combla d'honneurs. Mais Laſcaris étoit déjà nonagenaire, ne jouit que peu de tems des bienfaits du pape, étant mort à Rome vers l'an 1535. Il avoit fait par-tout une grande quantité d'éleves, dont le fameux *Budeus* Pariſien, ne fut pas le moindre. Laſcaris fut l'éditeur de la belle *Anthologie Grecque* imprimée à Florence avant la fin du quinzieme ſiecle, & de pluſieurs autres anciens ouvrages grecs imprimés à Rome. Cet illuſtre perſonnage excella autant dans le latin que dans le grec, & fit des éleves célebres dans l'une & dans l'autre littérature.

38. Porto.

François Porto Crétois, né ſujet des Venitiens, paſſa très jeune en Italie, fit ſes études à Padoue, & fut choiſi pour directeur de l'école des Grecs à Veniſe. A beaucoup de doctrine Porto joignoit malheureuſement beaucoup de libertinage, une grande mordacité & peu de religion: ces défauts le firent renvoyer de Veniſe. Il alla à Modene où pendant dix ans il fut lecteur de langue grecque. S'étant transféré à Ferrare, il acquit l'eſtime & la protection de la ducheſſe Rénée qui le donna pour informateur aux princeſſes ſes filles, car outre le grec, ce profeſſeur poſſédoit parfaitement la littérature latine & italienne. Mais ſes erreurs en matiere de religion (car il affectoit de ſuivre les ſentiments des novateurs pour faire ſa cour à la ducheſſe) cauſerent ſa diſgrace. Le duc Hercules II ayant éloigné de ſa femme tous ceux qui étoient ſuſpects en fait de croyance, Porto fut de ce nombre, & il ſe retira à Geneve où il profeſſa la religion reformée. Ce fut là qu'il mourut l'an 1581, honoré d'une belle épitaphe par Théodore Beza.

Margunio Maxime Margunio auſſi Crétois, fréquenta dans ſa jeuneſſe les écoles de Padoue & de Veniſe, & dans cette ſeconde ville il établit une imprimerie grecque qu'il eut le malheur de voir conſumée par un incendie. Retourné en Grece il prit l'habit monaſtique & s'appliqua à la théologie qui le fit pencher vers les ſentiments des Grecs déſunis. Cependant il ſe mit dans la tête de concilier les dogmes diſcordants des deux égliſes, & fit là deſſus quelques ouvrages qu'il porta à Rome, & qu'il préſenta à Grégoire XIII. Ce pape nomma une commiſſion pour examiner ces livres & le projet de Margunio qu'en attendant il nomma évêque de l'iſle de Cerigo, anciennement Cythere, lui aſſignant une penſion ſur la chambre apoſtolique. L'examen en queſtion traîna juſqu'après la mort de Grégoire. Sixte V ſon ſucceſſeur qui connoiſſoit ces livres & avoit cru y trouver du poiſon caché, voulut obliger Margunio à déclarer nettement ſa croyance, & celui-ci tergiverſant, il lui ôta ſa penſion. Margunio s'enfuit en Grece où il mena une vie errante, tantôt moine, tantôt évêque, une fois catholique romain, & une autre fois grec ſchiſmatique. Il repaſſa en Italie & fut à Veniſe & à Padoue, eſtimé par-tout pour ſon ſavoir, mais ſoupçonné par tout d'avoir d'étranges idées au ſujet de la religion. Enfin il repaſſa dans l'iſle de Crete, & mourut octogenaire l'an 1602. On peut voir dans le *Dictionnaire de Bayle* le catalogue des ouvrages de Maxime Margunio.

Ces trois ſavants Grecs ne furent pas les ſeuls qu'on vit en Italie au ſeizieme ſiecle. *Gyraldi* dans ſes *Dialogues* fait mention de dix autres de ces perſonnages qui vivoient alors ou qui étoient morts depuis peu. Il y en eut encore quelques uns dont Gyraldi ne parle pas; mais je les omettrai tous, parce qu'il ſuffit pour mon inſtitut d'avoir indiqué les plus illuſtres.

Italiens ſavans en grec, qui plus que les autres ont bien mérité de cette littérature.

Il faut commencer par ceux qui ont facilité l'étude de la langue grecque en donnant des lexicons & des grammaires. Frere Urbain Valerian de Belluno, minorite, fut le premier à faire une bonne grammaire latine pour le grec, puiſque celle que *Conſtantin Laſcaris* avoit faite & qui fut le premier ouvrage grec imprimé à Milan en 1476, étant en langue grecque, obligeoit le monde à apprendre le grec par le grec, ce qui eſt fort difficile (112). Frere Urbain publia ſa nouvelle & plus commode grammaire à Veniſe l'an 1497. Elle devint d'abord ſi rare, que peu d'années après, *Eraſme* ſe plaignit de ce qu'il n'étoit plus poſſible de s'en procurer un exemplaire. L'auteur en fit une nouvelle édition plus ample en 1512, & cette grammaire fut pluſieurs fois réimprimée, juſqu'à-ce que d'autres meilleures publiées dans la ſuite, firent tomber celle de Frere Urbain. Ce religieux fit un grand nombre d'éleves, & mourut à Veniſe en 1524 âgé de quatre vingts & quatre ans. Le docte *Jean Pierius Valerian* ſon neveu, dont nous parlerons après, en recita l'oraiſon funebre. 39. Urbain Valerian.

Pour les lexicons grecs on n'en avoit d'autre que celui de *Jean Creſton*, moine bénédictin du ſiecle précédent, ouvrage qui fut la premiere ébauche, & par conſéquent fort défectueuſe, qui eût paru dans ce genre. Varinus Favorin Camertes fit le ſecond lexicon très ample & autant corrigé que poſſible, mais qui a été encore amplifié & corrigé. *Guarin* étoit le nom de baptême de l'auteur qui étoit né à Favera près de Camerino. Voilà l'origine de ſon nom & ſurnoms, le tout latiniſé. *Favorin* eſt le nom ſous lequel il eſt le plus connu. Il étudia ſous Ange Politien & Jean Laſcaris à Florence, & fut protégé par Laurent Favorin Camertes.

le Magnifique. Il s'enrolla dans la congrégation Silveſtrine qui eſt une branche de celle de Vallombroſe. Léon X le créa évêque de Nocere l'an 1514. Favorin gouverna ſon égliſe en bon & ſavant paſteur, & mourut en 1527 dans un âge fort avancé. Son *Lexicon* parut pour la premiere fois par les preſſes de Rome l'an 1523, & il a été ſouvent réimprimé & accru, juſqu'à la derniere édition de l'an 1712. Ce prélat fit encore un *Theſaurus Cornucopiæ*, qui eſt un judicieux recueil des préceptes grammaticaux des anciens auteurs Grecs, & une collection latine des *Apophthegmes* des meilleurs écrivains de la même nation.

40. Antimacus. On montre encore à Mantoue la maiſon qui appartenoit à Marc Antoine Antimacus, citoyen de cette ville, & le plus célebre entre tous les Italiens qui ſe mêloient d'enſeigner le grec. Souhaitant avec paſſion de s'inſtruire à fond dans cette langue & littérature, il voulut aller à la ſource & demeura cinq ans dans la Grece où il fréquenta ce qui reſtoit dans ce malheureux pays de philoſophes & de littérateurs. A ſon retour à Mantoue, il ouvrit une école illuſtre de langue & éloquence grecque, & il y attira un nombre infini d'étudiants. Invité à Ferrare avec un traitement fort honorable, il y alla, s'y établit & enſeigna dans l'univerſité l'éloquence grecque avec un très grand concours, juſqu'à-ce qu'il mourut octogenaire l'an 1552. Ses nombreuſes *Verſions du grec* avoient été imprimées à Bâle l'an 1540.

Alcyonius On avoit fait au quinzieme ſiecle pluſieurs traductions des œuvres d'Ariſtote: on en fit encore plus pendant le ſeizieme, & cependant celles qui ſemblerent avoir la préférence & qu'on lut avec plus de ſatisfaction, furent celles de Pierre Alcyonius, un des bons greciſtes de ce ſiecle, & en même temps latiniſte élégant & très habile en général dans les belles lettres. Toutefois ſes belles verſions n'étoient pas bien fideles, & le docte Eſpagnol *Sepulveda* qui demeuroit en Italie, avoit

fait & publié dans un livre le dénombrement de toutes les mépriſes ou infidelités d'Alcyonius ; mais celui-ci ſe trouvant ſur le lieu de l'impreſſion, acheta tous les exemplaires du livre de ſon antagoniſte, & par ce moyen il le détruiſit, & Sepulveda ne voulut pas faire les fraix d'une ſeconde édition. Une pareille ſuppreſſion eſt pardonnable ; mais il faudroit regarder Alcyonius comme un criminel, s'il étoit vrai qu'ayant trouvé dans un cloître de religieuſes dont il étoit médecin, l'unique exemplaire du livre *De Gloria* de Ciceron, livre abſolument perdu, il s'en ſervit pour faire ſon excellent dialogue *De Exilio*, & brûla le manuſcrit. C'eſt un conte ſans vraiſemblance (113), & il faut le mettre à côté d'une autre accuſation qu'on intenta contre Alcyonius, d'avoir volé & ſupprimé quelques ouvrages de mathématiques faits par *Pierre Martelli*, gentilhomme Florentin, & dépoſés dans le château St. Ange par Braccio Martelli, évêque de Fieſole, lors du ſac de Rome. Alcyonius étoit autant mathématicien qu'il étoit médecin : il n'eut ni l'une ni l'autre de ces qualités, il ne ſe mêla jamais de la moindre choſe qui regardât les mathématiques : pourquoi donc auroit-il fait ce vol & cette ſuppreſſion ? Mais c'eſt qu'il étoit haï par la plus grande partie des gens de lettres qui ſe plaiſoient à ſemer des calomnies contre lui ; & il s'étoit attiré cette haine par ſon orgueil, par ſa mordacité & par le mépris qu'il témoignoit pour ceux qui valoient autant que lui & davantage. Il étoit né à Veniſe de parents très pauvres : ſes talents & ſes travaux le tirerent de l'obſcurité & de la miſère. L'an 1521 il fut choiſi par le cardinal Jules de Medicis pour enſeigner le grec dans l'univerſité de Florence. Jules étant devenu pape, Alcyonius vola à Rome, fut créé profeſſeur dans l'univerſité de cette capitale & logé dans le Vatican. Ce palais ayant été ſurpris par les Colonnes ennemis de Clément l'an 1526, Alcyonius perdit ſes livres & ſes effets.

Ce fut encore pis l'année ſuivante. Rome ayant été envahie par les Eſpagnols & les Allemands, Alcyonius reçut un coup de fuſil au bras, & s'étant ſauvé dans le château St. Ange avec le pape, y reſta priſonnier & ſouffrit toute ſorte de miſeres. Au retour de la paix, comme Clément avoit bien d'autres affaires que celles qui regardoient Alcyonius, celui-ci ſe croyant mépriſé, alla de dépit ſe jetter dans les bras des Colonnes. Au milieu de ſes projets de vangeance & de ſes deſſeins ambitieux, il mourut encore jeune peu de mois après ſa fuite, & la mort lui épargna de nouveaux malheurs.

41. Autres greciſtes.

Obligé de me reſtreindre au poſſible dans une hiſtoire auſſi ample que celle du ſeizieme ſiecle, je ne ferai qu'indiquer d'autres greciſtes fameux.

Le P. Zenobi Acciajuoli, dominicain de Florence, prefet de la bibliotheque vaticanne ſous Léon X, traduiſit & publia pluſieurs ouvrages d'*Euſebe*, *Théodoret*, *Olympiodore*, & autres écrivains grecs du quatrieme & du cinquieme ſiecle.

Etienne Negri, du territoire de Cremone, lecteur d'éloquence grecque à Milan, fit un *Dialogue* ſur les choſes les plus remarquables de l'ancienne Grece dont parle *Pauſanias*, & quelques *Verſions*, le tout imprimé à Milan en 1517 & en 1521.

Donat de Verone, profeſſeur en grec à Padoue, à Juſtinopolis, à Veniſe & dans ſa patrie, eſt l'auteur de la célebre verſion latine, ſouvent réimprimée, de la *Démonſtration évangelique par Euſebe*.

Jean Batiſte Raſario de Novarre, enſeigna le grec à Pavie. Invité pour la même profeſſion à Veniſe, il y fut pendant vingt-deux ans, juſqu'à-ce que par ordre de Philippe II il retourna à Pavie. Mais il refuſa les offres de ce roi qui le ſouhaitoit à Coïmbre, lorſqu'il ſe fut emparé du Portugal.

Victor

Victor Fauſte Venitien, obligé par la miſere à ſervir comme ſimple ſoldat dans les troupes de la république, fut bientôt reconnu pour le ſavant homme qu'il étoit, & le ſénat lui aſſigna la chaire de littérature grecque dans ſa patrie. Il enſeigna depuis l'an 1517 juſqu'à l'an 1551 qui fut celui de ſa mort.

Thomas Aldobrandini de Florence, frere de Clément VIII, traduiſit & commenta avec exactitude & avec un grand fond de doctrine *les Vies des philoſophes par Laërce.* Cet ouvrage eſtimable fut imprimé à Rome en 1594.

ARTICLE SECOND

Sur les progrès de la poéſie & de l'éloquence.

§. I. *Poéſie italienne.*

42. CEux qui donnent au ſiecle de Léon X l'appellation de ſiecle de la poéſie, n'ont pas abſolument tort ; non que cette ſcience fût la ſeule en vogue, puiſqu'on vient de prouver le contraire ; mais parce que tout le monde parut alors poſſédé de la fureur poëtique, de façon que depuis les princes juſqu'aux plus bas artiſans, tous firent des vers & ambitionnerent le titre de poëte. Mais parce que ce titre ne convient pas à quiconque ſait arranger une certaine quantité de ſyllabes & cadencer en rime, il en arriva qu'entre tant de milliers de verſificateurs, le nombre des véritables poëtes fut certainement grand, mais pourtant plus borné qu'il ne le paroiſſoit à la premiere vue ; & la poſtérité, juge inappellable, a décidé ſur le mérite de chacun de ces nombreux favoris d'Apollon.

Afin de procéder avec méthode dans un argument ſi étendu, je partagerai en claſſes la poéſie italienne & les poëtes, & je choiſirai dans chaque claſſe ce qu'il y a de mieux & de plus digne de cette hiſtoire.

Premiere Claſſe. Poéſie Lyrique.

43. François Pétrarque, fondateur & pere de la poéſie lyrique italienne, avoit été oublié peu après ſa mort. Ce ne fut que vers la fin du quin-

zieme ſiecle que des génies heureux tels que *Laurent le Magnifique*, *Cavalcanti*, *Politien* & quelques autres en petit nombre, avoient par leur imitation reſſuſcité la gloire de ce grand poëte. Au commencement du ſeizieme ſiecle, le ſavant *Bembe* inſiſta encore plus que les précédents ſur les veſtiges de Pétrarque, & montra à ſes contemporains le chemin qu'il falloit tenir pour mériter la couronne lyrique. Il arriva alors ce qui n'eſt pas rare : d'une extrêmité on paſſa à une autre ; & après avoir négligé pendant plus de cent ans le prince des poëtes lyriques, on pouſſa l'enthouſiaſme juſqu'à une eſpece d'adoration. En peu de tems on vit douze gros commentaires ſur les rimes de Pétrarque, & quatre fois autant de diſſertations, diſcours, obſervations, remarques ſur ce poëte. Quoique aujourd'hui on ne liſe plus ces livres, leur ſurabondance ne fut pas inutile ; puiſque par ce moyen on ſe remit ſur la bonne voye, on rectifia le goût, & l'Italie eut de vraiment bons poëtes.

44. Bembe.

Pierre Bembe fut le premier. Son génie & ſon jugement lui firent appercevoir de bonne heure le modele qu'il falloit ſuivre en poéſie, & ſes *Rimes*, quoique la plupart compoſées dans la fleur de ſon âge, ſentent l'homme fait, le talent bien formé, & le goût bon & ſolide. On ne peut trouver à redire qu'à une exactitude ſcrupuleuſe & compaſſée : ce défaut qui borne le génie, étoit celui de Bembe, comme nous l'avons obſervé à propos de ſa proſe. Dans celle-ci il n'auroit pas pour tout au monde dit un ſeul mot qui n'eût été employé par Ciceron, & dans les vers il ſuivit conſtamment la même méthode par rapport au Pétrarque. Mais du moins on tira ce fruit de l'imitation trop exacte ſuivie par Bembe, qu'on bannit du regne poëtique la barbarie, la rudeſſe & l'ignorance des bonnes regles, & que marchant par le droit chemin indiqué par ce poëte, des

génies plus vifs en éviterent les défauts & en copierent les beautés.

Broccard. Un de ceux qui marcherent dans cette route fut Antoine Broccard, concitoyen de Bembe, ſon imitateur & ſon antagoniſte. Il ſuivit les traces de Bembe, mais d'une maniere qui ne ſentoit pas l'imitation ſervile. Ses *Rimes* ne ſont pas génées, le ſtyle eſt bon, les penſées juſtes & la marche réguliere: le tout eſt accompagné d'une vive imagination & d'harmonie. Mais l'éléve ſe voyant ſupérieur à ſon maître dans ces qualités, fut aſſez ingrat & injuſte non ſeulement pour le critiquer; mais encore pour en témoigner du mépris. Il porta la peine de ſon ingratitude & de ſon imprudence. Bembe étoit l'oracle des gens de lettres: la plupart ſe réunirent contre le cenſeur téméraire & l'accablerent d'un ſi grand nombre de ſatyres & autres écrits pareils, que le malheureux Broccard en mourut de chagrin dans un âge peu avancé.

Molza. Dans un recueil de poéſies imprimé à Veniſe en 1538, on joignit aux rimes d'Antoine Broccard celles de François Molza de Modene. Tous les ſujets que cet élégant poéte a pris à traiter, ſérieux, plaiſants, de morale ou d'amour, ont très-bien réuſſi ſous ſa plume. Il ſut réunir dans ſes vers la beauté du ſtyle, la nobleſſe des penſées & la vivacité des images. Il eut le même talent dans la poéſie latine où il fut un heureux imitateur de Tibulle. Enfin ſa proſe dans les deux langues & particulierement ſes lettres, ont cette forme & cette élégance qui forment le caractere de cet écrivain. Quant à ſa vie, elle fut un tiſſu d'application aux études, d'amours, de revers & de célebrité. La galanterie & le deſir de l'indépendance étoient ſes mobiles. Né gentilhomme & marié à une dame de la premiere qualité, Molza quitta ſon épouſe après en avoir eu des enfants, & alla à Rome où il paſſa ſa vie au ſervice des cardinaux Medicis & Farneſe, parmi les littérateurs

& poëtes de cette grande ville, & au milieu d'un tas de maîtreſſes, depuis les dames de la premiere volée juſqu'à des Juives. Son pere le déshérita: ſes fils le laiſſerent ſouvent manquer du néceſſaire: mais l'amitié des cardinaux ſes protecteurs y ſuppléa, & l'eſtime des ſavants lui fit oublier ſes diſgraces. En avançant en âge, il changea pourtant ſa maniere de vivre: il retourna à Modene dans le ſein de ſa famille; mais il y finit bien-tôt ſes jours, étant mort dans ſa cinquante cinquieme année, au mois de Février de l'an 1544. Mr. l'abbé *Seraſſi* qui a illuſtré les plus célebres poëtes Italiens, a donné au public la vie de François Molza, & a procuré l'édition qui s'eſt faite de tous les ouvrages de ce poëte à Bergame l'an 1747.

45. Guidiccioni.

Entre les mains de l'élégant Molza à Rome, il y eut Jean Guidiccioni, gentilhomme Lucquois & collégue du même Molza à la cour du cardinal Alexandre Farneſe. Mais quoique grands amis, ces deux poëtes vécurent d'une maniere très différente, car autant Molza couroit après les plaiſirs & le libertinage, autant Guidiccioni étoit grave, morigeré & vertueux. Ainſi leur ſort fut-il tout à fait différent: le premier ne parvint jamais à rien, & eut quelquefois par ſa faute à lutter contre le beſoin: le ſecond entra dans la carriere des honneurs, & ne manqua la pourpre ſacrée que par ſa mort. Paul III le fit évêque de Foſſombrone & gouverneur de Rome; il l'envoya en nonciature auprès de Charles Quint, le créa commiſſaire général des troupes, & lui donna le gouvernement de la Marche. Il ne reſtoit qu'à le faire cardinal: mais ce prélat mourut à Macerate l'an 1541, n'étant âgé que de quarante deux ans. Les *Rimes* de Guidiccioni roulent preſque toutes ſur des ſujets graves; & ſi quelquefois il y eſt parlé d'amour, matiere qui ſembloit alors indiſpenſable en poéſie, c'eſt d'une maniere décente & noble. Le ſtyle de ces poéſies approche de l'héroïque, &

c'eſt peut être ce qui y jette un peu d'obſcurité. Les *Vers* & les *Lettres* de Guidiccioni ont été recueillis & publiés à Bergame en 1753.

Caſa. Plus fameux que ce prélat en poéſie & en toute ſorte de littérature fut Jean de la Caſa, contemporain & compagnon de Guidiccioni. Il étoit d'une famille noble de Florence, & il naquit l'an 1503. Les malheurs de ſa famille bannie de cette ville pendant les diſſentions civiles, l'engagerent à chercher fortune à Rome dans la profeſſion eccléſiaſtique, quoique ſon humeur le portât à la galanterie. Le fruit de ſes amours fut un enfant qu'il appella Quirinus; mais comme dans ce tems là il n'étoit pas extraordinaire que des eccléſiaſtiques non engagés dans les ordres majeurs, euſſent des maîtreſſes, cet écart ne fut pas un obſtacle à l'avancement de Caſa. Paul III le nomma clerc de la chambre apoſtolique & l'envoya pour commiſſaire pontifical à Florence. Caſa y étoit l'an 1540 lorſqu'on inſtitua la célebre académie Florentine, à la fondation de laquelle il eut beaucoup de part. En 1544 il fut créé archevêque de Bénevent & envoyé nonce à Veniſe. Sous le pontificat de Jules III, Caſa regardé comme trop lié avec les Farneſes, ne fut employé dans aucune affaire: mais Paul IV à peine devenu pape, l'appella auprès de ſa perſonne & le fit ſecretaire d'état. On s'attendoit à le voir cardinal à la premiere promotion, mais on ſe trompa. Il l'auroit été à la ſeconde; mais il mourut avant qu'elle ſe fît, étant âgé de cinquante trois ans. Sa mort arriva en 1556. On a prétendu que ce qui l'exclut du cardinalat fut une poéſie indécente qu'il avoit compoſée dans ſa jeuneſſe & qui eſt connue ſous le nom de *Capitolo del Forno*. Mais cette piece n'empêcha pas que l'auteur ne fût créé archevêque: cette piece n'empêcha pas que Paul IV ne fît Caſa ſecretaire d'état. D'ailleurs on s'eſt groſſierement trompé lorſqu'on a cru qu'elle rouloit ſur l'amour antiphyſique : pour peu qu'on en-

tende l'italien, on voit que cette paſſion y eſt hautement réprouvée & qu'on y fait l'éloge de l'amour des femmes. Ce *Capitolo* eſt ſans doute très indécent; mais dans ce ſiecle rien n'étoit plus à la mode parmi les poëtes que de faire des vers obſcenes, vilaine coûtume qui ne s'eſt jamais perdue, mais qui dans ce tems là étoit autoriſée par l'uſage général. *Paul Vergier* piqué contre Caſa qui étant nonce à Veniſe fut chargé de faire le procès à cet évêque rebelle à ſa religion, fut celui qui parmi les calomnies imaginées contre ſon ennemi, employa celle qui regarde la piece en queſtion, faiſant croire aux Allemands qu'elle étoit faite à la louange de la péderaſtie. Après ce calomniateur, tous ceux qui ne comprennent pas l'italien & ceux qui n'ont pas lu ce *Capitolo*, ont cru ce que Vergier a débité; mais l'abbé *Ménage* a complettement refuté dans ſon *Anti-baillet* cette calomnie.

Les vers de Jean Caſa ſans être des plus harmonieux, ont beaucoup de nobleſſe & de nerf; l'auteur en s'éloignant un peu de la délicateſſe quelquefois trop doucereuſe de Pétrarque & de Bembe, a tâché de s'avoiſiner du ſublime. Dans la proſe il ne cede à perſonne en beauté de ſtyle & de pureté de langage; & il eſt difficile de trouver un livre plus purement écrit que ſon *Galatéo*. Ses *Oraiſons* ſont un modele d'éloquence, & dans ſes *Lettres* on ne trouve à redire qu'à la diction trop élévée. En latin Caſa a été un des plus heureux imitateurs des anciens en proſe & en vers. Il a encore donné un eſſai de ſon habileté dans le grec pour la verſion des plus beaux & plus difficiles morceaux de l'hiſtoire de *Thucydide*. Tous les ouvrages de Caſa ont été réunis dans l'édition de Veniſe en 1728.

A un ſi fameux prélat & auteur, ſuccede ſuivant l'ordre des tems, un poëte qui joignit à un grand talent les plus grands vices, mordacité, malignité, inſolence, irreligion & l'obſcénité la 46. Franco.

plus outrée. Il eſt triſte pour la littérature que de ſemblables écrivains figurent quelquefois avec éclat dans ſon regne: mais quand ils y ont une fois figuré, il n'eſt pas permis à l'hiſtorien de les omettre.

Nicolas Franco dont nous parlons, étoit de Bénevent. Il ſéjourna longtems à Naples. Son début en poéſie fut des ſonnets très mordants qui d'abord le rendirent célebre, & firent qu'il continua ſur ce ton, & qu'à la ſatyre il ajouta l'obſcénité, ce qui le mit tout à fait à la mode. De tels poëtes ont de grands admirateurs & de grands ennemis: ces derniers prévalurent contre Franco lorſqu'il eut achevé de ſe décrier lui même par ſon effronterie & par ſon libertinage; de ſorte qu'à la longue il fut obligé de quitter Naples & d'aller à l'aventure. Après pluſieurs courſes il s'arrêta à Veniſe où il trouva un digne collegue dans la perſonne de *Pierre Aretin*. D'abord la conformité des humeurs les lia, d'autant plus que l'Aretin ignorant & heureux crut que Franco malheureux & ſavant pourroit l'aider à la compoſition de pluſieurs ouvrages. La choſe réuſſit pour un tems comme il l'avoit penſée; mais Franco s'ennuya bien-tôt de ſervir d'inſtrument à la gloire d'un impoſteur. Les honneurs qu'il voyoit rendus de tout côté à une homme qui ne méritoit que les ſiflets, & les préſents qui accompagnoient ces honneurs, exciterent l'envie & la bile de Franco, & dès lors ces deux hommes faits l'un pour l'autre, s'il pouvoit y avoir de liaiſon durable entre les méchants, devinrent des ennemis irréconciliables. Il n'y a ſorte d'infamie & d'horreur que l'un ne publiât contre l'autre: mais l'Aretin plus fort & plus accrédité à Veniſe, força ſon adverſaire à s'en aller. Ne pouvant pas rencontrer ſon bonheur en Italie, Franco réſolut de le chercher en France; mais en paſſant par le Monferrat, il trouva un protecteur dans la perſonne de Sigiſmond Fanzin, gouverneur de

cette province. Il s'arrêta donc à Caſal, & là il publia ſon infame *Priapeïa*, des ouvrages en proſe & en vers contre l'Aretin, & d'autres livres. La *Priapeïa* conſiſte en preſque deux-cents ſonnets ſur le beau ſujet que le titre indique, entremêlé d'injures & d'invectives contre l'Aretin, contre les papes, contre les peres du concile qui ſe tenoit à Trente, & contre les princes. Son inimitié le pouſſoit contre le premier, ſon irreligion contre l'égliſe, & ſon envie contre les ſouverains qui ne lui donnoient rien, tandis qu'ils prodiguoient ſottement leurs bienfaits à l'Aretin. On trouve à la fin de la Priapeïa une lettre de l'auteur avec cette adreſſe: *Aux infames princes de ſon infame ſiecle, Nicolas Franco Béneventan.* Le début de la lettre eſt le ſuivant: *Princes, je vous ai parlé en rime, à préſent je vous parle en proſe. Vous allez connoître la part que vous avez dans les infamies que je viens de décrire, à moins que votre ſtupidité en liſant n'égale celle que vous avez montrée en donnant.* Il entend parler des préſents faits à ſon rival. Parti de Caſal où Franco avoit figuré dans l'académie des *Argonautes*, comme on le voit par le recueil des *Rimes maritimes* de ces académiciens, il alla à Mantoue, & là, ſi l'on veut ajouter foi à ce que l'Aretin dit dans ſes lettres, il ſe réduiſit à faire le pedant dans une école de petits garçons. Enfin ſon malheureux ſort l'amena à Rome où ſiegeoit Paul IV. Dans cette ville il publia ſes *Commentaires latins ſur la Priapeïa*; mais il ne pouvoit plus mal choiſir ſon tems pour faire cette édition: l'ouvrage fut publiquement brûlé, & ſi l'auteur échappa à la punition, il le dut à la protection d'un perſonnage puiſſant & à la mort du vieux pape. Cette impunité l'ayant rendu plus téméraire, il exerça ſous le pontificat de Pie IV ſa mordacité par des épigrammes & des libelles, ſur-tout contre la mémoire du défunt pontife, matiere très agréable aux Romains. Mais ayant voulu continuer ce métier dangereux ſous Pie V,

& s'étant émancipé à faire une poéſie latine autant impie qu'infamante contre ce pontife, celui-ci qui n'entendoit pas raillerie, un beau jour de l'an 1569 le fit ſaiſir & pendre publiquement. Telle fut la fin que s'attira ce malheureux poëte qui d'ailleurs avoit une grande force de génie & un bon fond de doctrine.

47. Cappello. Si dans le ſiecle où nous vivons on a fait de belles & exactes éditions des œuvres de pluſieurs poëtes célebres dont les rimes étoient éparſes en différents recueils, ou ne ſe trouvoient qu'en manuſcrit, on en a l'obligation en grande partie aux ſavants de Bergame & particulierement au laborieux Mr. *Seraſſi*. Entr'autres on fit l'an 1751 l'édition du *Canzoniere* ou recueil de chanſons de Bernard Cappello, noble Venitien. Ces chanſons méritoient certainement d'être recueillies & publiées: il y en a peu qui les égalent en juſteſſe, ſolidité, graces & harmonie. Au Canzoniere eſt ajoutée la vie du poëte, ſuivant la méthode conſtante du docte *Seraſſi* dans toutes ſes éditions. Capello né vers le commencement du ſiecle, eut le malheur de déplaire aux chefs de la république, à cauſe de quelques ſentiments qu'il ſoutint avec force dans le ſénat & qu'on ne jugea pas utiles au bien public. L'an 1540 il fut relégué en Eſclavonie juſqu'à-ce que ſa cauſe fût bien ventilée, & deux ans après il fut cité devant les magiſtrats de Veniſe. Cappello crut qu'il valoit mieux pour ſa ſureté de ſe mettre à couvert de la perſécution, & il ſe ſauva dans les états de l'égliſe où les Farneſes le prirent ſous leur protection & lui firent aſſigner des gouvernements. Cappello paſſa quelque tems à la cour d'Urbain fréquentée par tous les gens de lettres, & de retour à Rome il finit ſes jours l'an 1565.

Vénier. Un autre noble Venitien, dont le même *Seraſſi* nous a donné la vie & les œuvres par l'édition de Bergame de l'an 1753, eſt Dominique Vénier, grand ami de Bembe & fort eſtimé par les littéra-

teurs de ſon tems. Une cruelle maladie ſurvenue aux pieds & aux jambes le cloua dans un lit à l'âge de trente deux ans. Dans ce miſérable état & au milieu des douleurs aigues qu'il reſſentoit, Vénier n'eut d'autre ſoulagement que la poéſie & la converſation des ſavants : telle fut la vie qu'il mena pendant trente ans, au bout deſquels il vint à mourir l'an 1582. Il eſt ſurprenant que dans ſa pitoyable ſituation, ce gentilhomme ait pu faire de ſi beaux vers dans leſquels la vivacité des penſées & la force de l'expreſſion ſe diſputent la préférence. Seulement il me paroit que l'auteur a quelquefois outré ſes idées & les tours dont il s'eſt ſervi, ce qui paroit ſur tout dans les *ſonnets*.

48. Ann. Caro

Parmi les noms fameux en littérature au ſeizieme ſiecle, celui d'Annibal Caro tient, au jugement des connoiſſeurs, une place diſtinguée. Caro nâquit à Civitanuova dans la Marche d'Ancone l'an 1507. Il embraſſa la profeſſion eccléſiaſtique ; mais étant mal pourvu de ſubſtances, il fut obligé de devenir pedagogue des enfants du noble Louis Gaddi de Florence. Celui-ci reconnut bien-tôt le grand ſavoir de Caro, le prit pour ſecretaire, l'amena à Rome & le fit pourvoir de quelques bénéfices. Après la mort de Gaddi, Annibal Caro devint ſecretaire de Pierre Louis Farneſe, duc de Parme, pour qui il fit pluſieurs voyages & des commiſſions importantes. Il étoit à Milan auprès du gouverneur D. Ferrant Gonzague, pour le ſervice de ſon maître, lorſqu'il crut entrevoir quelque trame ourdie par les Eſpagnols contre ce dernier : il l'en avertit par une lettre du 17 Juillet de l'an 1547, deux mois ſeulement avant l'aſſaſſinat de Pierre Louis, ce qui prouve qu'Annibal Caro étoit auſſi habile en politique qu'en littérature (114). Ce fidele ſecretaire ſe trouva en grand danger à la mort d'un prince dont il ſavoit tous les ſecrets. Il s'enfuit à Parme & de là il paſſa au ſervice du cardinal Alexandre Farneſe, fils du défunt. Ce fut auprès

de ce grand prélat qu'il vécut tranquillement jusqu'à l'an 1566 qu'il finit ses jours.

Annibal Caro laissa plusieurs bons ouvrages, y compris quelques versions du grec : ceux qui l'ont rendu célebre sont ses *Lettres* en italien, ses *Rimes*, & sa *Traduction de l'Eneïde*. Les lettres sont un modele parfait du style épistolaire. Les rimes ne sont pas toutes d'une égale beauté ; cependant il y en a plusieurs qui peuvent être mises en parallele avec les plus fameuses. Ce fut à cause d'une chanson contenue dans ses rimes que l'on vit une guerre acharnée entre l'auteur & le docte *Castelvetro* qui l'avoit critiqué. J'en ferai mention en parlant de ce dernier. Enfin la version de l'Eneïde est en vers hendecasyllabes non rimés ou blancs. Elle est quelquefois un peu trop libre pour une version : mais la poésie en est si belle, si limée, si majestueuse & en même tems si naturelle, que cet ouvrage a passé & passera toujours pour un des plus excellents en genre de versification italienne.

Ange de Constance

Ce laborieux Ange de Constance, gentilhomme Napolitain, qu'on peut nommer avec justice le pere de l'histoire de sa patrie, fut un poëte illustre, qui fit autant d'honneur à son pays par ses vers que par ses récits. Le genre dans lequel il s'exerça furent les *sonnets*, poésie autant difficile que les connoisseurs le savent, mais dans laquelle ce gentilhomme réussit supérieurement. On en fit plusieurs éditions du vivant de l'auteur ; & dans le cours du siecle où nous vivons on les a réimprimés trois fois, tant ces sonnets son recherchés par quiconque a du goût pour la bonne poésie.

Seconde Classe.

Poésie satirique, burlesque & pastorale.

49. Nous avons fait mention des écrits satiriques de *Franco* : on pourroit y ajouter ceux de l'*Aretin*

& d'autres auteurs auſſi mordants & effrontés que ces deux : mais mon intention n'eſt pas de parler de pareilles pieces qui ne ſont pas des ſatires, mais des libelles infâmes qui déshonorent la poéſie. La véritable ſatire attaque les défauts & les vices, les met dans leur jour & les combat plus en les couvrant de ridicule que par des déclamations & des invectives. Ce genre inventé en Italie du tems des anciens Romains, reparut auſſi en Italie au ſeizieme ſiecle, & le reſtaurateur en fut l'immortel Arioſte. Comme les Latins s'étoient ſervis dans cette poéſie de leurs vers hexamétres, ainſi l'Arioſte y employa les vers italiens d'onze ſyllabes. Ces deux ſortes de vers qui ſont proprement héroïques, ſe plient cependant au ſtyle moins relevé, & c'eſt le ſtyle qu'adopta ſagement notre ſatirique, à l'exemple des anciens, puiſque le ſublime ne convient pas à cette compoſition. Il ne voulut que du naturel, de la facilité, de la préciſion, & ſur tout beaucoup de ſel & une plaiſanterie fine & délicate. Ces qualités ſi propres d'Horace diſtinguent les ſatires de ce grand homme qui a été le modele des poëtes ſes ſucceſſeurs. On n'y trouve ni l'obſcurité de l'énigmatique Perſe, ni les déclamations du bilieux Juvenal ; & ce qui eſt plus ſingulier, on n'y apperçoit pas l'ébauche & les imperfections qui accompagnent d'ordinaire les commencements. Les ſatires de l'Arioſte, quoique les premieres qui ayent paru dans la poéſie italienne, ſont un chef d'œuvre. Or rien n'eſt plus rare ni plus admirable que d'approcher de la perfection en débutant. Telles ſont ces ſatires : quant à l'auteur nous en parlerons au ſujet des poëmes (115).

Satires de l'Arioſte.

Après l'Arioſte vint Hercules Bentivoglio, de la très illuſtre famille de ce nom, né à Bologne en 1506, année dans laquelle les Bentivoglio culbutés par les intrigues de Jules II, perdirent la ſouveraineté de la patrie. Hercules fut élevé à la cour d'Alfonſe I, duc de Ferrare, ſon parent.

50. De Bentivoglio.

La converſation avec l'Arioſte lui inſpira le goût de la bonne poéſie, à laquelle il ajouta l'ornement de la muſique, ſcience qu'il étudia à fond; & il releva ſon ſavoir par l'innocence de ſes mœurs. Quant à la poéſie, Bentivoglio s'exerça en pluſieurs genres, & il ne négligea pas la latine. Ses *Satires* ſont au nombre de ſix, & ſuivent de près celles de l'Arioſte pour la juſteſſe, la facilité & le ſel. Nous parlerons ailleurs de ſes *Comédies*. Bentivoglio mourut à Veniſe où il étoit pour le ſervice des princes d'Eſte, l'an 1573.

D'Alamanni. Louis Alamanni Florentin, dont nous parlerons plus bas, eſt le troiſieme en rang dans le genre ſatirique. Le fond de ſes ſatires eſt très bon, la verſification claire & naturelle, & le ſtyle pur comme dans tous les écrits de ce ſavant. En un mot les ſatires d'Alamanni ſont dignes du ſiecle où elles furent compoſées.

De Nelli. Celles de Pierre Nelli de Sienne, imprimées avec celles d'Alamanni par *François Sanſovin* à Veniſe l'an 1563, ſont dans le ſtyle familier, ce que ſignifie le titre de *Satires à la Carlona*, c'eſt-à-dire, ſimples & ſans étude, que l'auteur leur donna. Mais cette ſimplicité artificieuſe, cette facilité & ce naturel, rendent plus piquant le ſel & la plaiſanterie fine dont abondent les ſatires de Nelli. C'eſt dommage qu'il y regne trop de licence quant aux mœurs & peu de reſpect pour la religion. Sans ces deux défauts impardonnables, les poéſies de Nelli pourroient être propoſées comme un modele de la bonne ſatire familiere.

51. Poéſie burleſque. De ce genre de poéſie au burleſque il n'y a qu'un pas. Les Florentins s'étoient emparés de ce genre: leur *Canti Carnaſcialeſchi* (Chanſons Bachanales) dont ils accompagnoient les maſcarades pendant le carnaval, & que Laurent le Magnifique ſoumit à des regles & rendit dignes du parnaſſe toſcan, furent le premier eſſai & le fondement de la poéſie burleſque. L'agréable Berni perfectionna tellement cette poéſie, qu'elle en

prit le nom & fut appellée *Berniſque*, appellation qui lui eſt ſouvent donnée (116).

François Berni, né à Lamporecchio en Toſcane, tiroit ſon origine de Bibbiena, groſſe terre dans le même pays d'où étoient les cardinaux *Bernard* & *Ange de Bibbiena* ſes parents. Il paſſa une partie de ſa jeuneſſe à Florence dans un bas état, ne pouvant pas ſe réſoudre, intollérant comme il étoit de toute gêne, d'aller à Rome faire la cour à ſes couſins. Toutefois talonné par le beſoin, il ſe ſacrifia & vécut longtems chez ces deux cardinaux & enſuite chez le dataire *Giberti*, loué entre les théologiens, & qui alors étoit tout puiſſant ſous Clément VII. Berni auroit pu faire beaucoup de chemin auprès de tels protecteurs, d'autant plus que la vivacité de ſon eſprit, la varieté de ſes talents, & les charmes de ſa converſation l'avoient rendu l'idole des ſeigneurs & ſavants de Rome. Mais l'amour de l'indépendance, trop d'inclination aux plaiſirs, & la mordacité de ſa langue, mirent un obſtacle inſurmontable à ſon bonheur. Ennuyé enfin du tracas de Rome il retourna à Florence jouir d'un canonicat qu'il avoit reçu dans la cathédrale. La gayeté de ſon humeur & les graces de ſa poéſie le rendirent cher au duc Alexandre & au cardinal Hyppolite, frere de ce prince; & il fit les délices de la cour de Florence, comme autrefois le galant Ovide avoit fait celles de la cour d'Auguſte. Mais cette ſource du bonheur fut la cauſe des diſgraces de ces deux poëtes, & le moderne fut encore plus malheureux que l'ancien. L'amitié des ducs & du cardinal pour Berni alloit juſqu'à lui confier les plus intimes ſecrets: ce fut à ce qu'on prétend, cette confidence dangereuſe qui le perdit. Une jalouſie d'amour s'étant gliſſée entre les deux freres, il y en eut un (on ignore lequel) qui réſolut d'empoiſonner l'autre, & voulut ſe ſervir dans ce forfait du miniſtere de Berni. Celui-ci refuſa conſtamment d'y prêter la main, & la re- Berni.

compenſe de ſa vertu fut d'être empoiſonné lui-même l'an 1536 dans un âge peu avancé.

Berni eſt regardé comme le prince des poëtes burleſques. Des images heureuſes, une verſification aiſée, un ſtyle pur, des penſées délicates & une plaiſanterie fine & noble, forment le mérite non ordinaire de ſes poéſies. On diroit en les liſant qu'elles n'ont pas coûté à l'auteur la moindre peine: & cependant l'original écrit de la main de Berni & conſervé dans la bibliotheque Magliabecane à Florence, prouve par les ratures, corrections & changements dont il eſt rempli, que ces vers en apparence ſi faciles ont coûté un travail immenſe, & que le poëte ſoigneux d'être autant pur & coulant qu'agréable, cherchoit ſans ceſſe d'améliorer ſes productions. J'ai parlé en ſon lieu de l'*Orlando Innamorato* par le comte *Boïardo*, refait par Berni. La correction a fait oublier l'original, & on ne lit plus le poëme de Boïardo, mais celui de ſon correcteur. Celui-ci fut encore un bon poëte latin: ſes *Elegies* imitent parfaitement le ſtyle fort & difficile de Catulle.

52. J. Maur. Berni eut à Rome un émule qui marcha ſur les mêmes traces & lui diſputa en quelque façon la primauté dans le ſtyle Burleſque. Mais, comme nous l'avons dit par rapport à *Sigone* & à *Panvin*, cette émulation ne ſervit qu'à rendre les deux rivaux amis intimes. De tels exemples ſont extrêmement rares: les ſavants qui courent une même carriere devroient en profiter pour leur avantage & pour l'honneur de la littérature. Ce rival & ami de Berni s'appelloit Jean Maur, iſſu de la noble famille des ſeigneurs d'Arcano dans le Frioul. A Rome il ſe mit au ſervice de pluſieurs cardinaux & prélats, en quoi il reſſembloit à Berni, mais plus encore dans les inclinations, humeurs & études. Enclins tous les deux à la liberté & aux plaiſirs, tous les deux gais & ſpirituels, tous les deux portés à une verſification vive, plaiſante

plaisante & ingénieuse, loin d'être jaloux l'un de l'autre, crurent qu'ils étoient nés pour s'aimer & s'estimer réciproquement, & ils se vouerent une amitié dont l'absence même ne put relâcher les liens. Cette rare amitié fut encore resserrée par la haine que tous les deux professerent contre l'*Aretin* qui déshonoroit la littérature. Ils l'accablerent de satires & releverent tellement son ignorance, que cet homme auroit dû en éprouver une confusion extrême, s'il avoit été capable de rougir. On croit que la *Vie de l'Aretin* qui court en manuscrit, a été faite par Berni, & que Maur y a eu quelque part; mais d'autres l'attribuent au poëte *Nicolas Franco* ci-dessus nommé. Enfin la mort sembla vouloir joindre ce couple rare, étant mort l'un & l'autre dans la même année 1536. On a conservé cette belle union en joignant dans la plupart des éditions les rimes de Berni & celles de Maur, les seules qui puissent soutenir la comparaison tant pour la beauté que pour la licence un peu trop grande qui regne dans les productions de ces deux poëtes.

A la suite de ces chefs de la poésie burlesque ou bernesque, on vit une foule de poëtes prétendus plaisants, qui se persuaderent que rien n'est plus aisé que de faire rire & qui cependant apprirent par une triste expérience, que rien n'est plus difficile que de le faire avec grace. J'excepte de ce nombre *Molza & Casa* dont j'ai parlé, & Firenzuola & Caporali dont je vais faire mention.

Florence fut la patrie d'Ange Firenzuola, originaire d'une terre de ce nom, dans la Toscane. Pendant quelques années il fut à Rome; ensuite il passa le reste de ses jours dans sa patrie, où il jouit de quelques abbayes de la congrégation de Vallombrose en qualité d'administrateur & commendataire. C'est ce qui a induit en erreur quelques uns qui ont cru que ce poëte étoit moine. On ne sait pas en quelle année il mourut; mais il est certain qu'il ne vivoit plus en 1548. L'abbé

Firenzuola.

Firenzuola fut un des membres de l'académie Florentine, il le méritoit pour ſon ſavoir. L'an 1763 on a fait à Florence l'édition de tous les ouvrages de cet écrivain en proſe & en vers. Le nombre n'en eſt pas petit, & on y admire la netteté du beau ſtyle toſcan & la doctrine de l'auteur. La plupart de ſes poéſies ſont dans le genre burleſque, où la délicateſſe eſt jointe à la vivacité des penſées : ſeulement quelques rimes dans leſquelles éclate le libertinage, font voir quelle étoit malheureuſement l'inclination de l'auteur, ce qui eſt encore prouvé par l'intime liaiſon qu'il y avoit entre lui & l'*Aretin*, comme l'atteſtent les lettres de tous les deux. Firenzuola réuſſit encore dans le genre ſérieux, & ſes pieces dans ce genre ne cedent en rien aux burleſques.

Caporali. Ceſar Caporali, né à Pérouſe, paſſa preſque toute ſa vie à Rome au ſervice de quelques prélats, comme Berni & Maur. Son enjouement & ſon mérite en poéſie le rendirent agréable à tout le monde, & il fut ſincérement regretté de tous ſes eſtimateurs & amis lorſqu'il vint à mourir l'an 1601. Il mourut ſeptuagenaire, ayant conſervé juſqu'au dernier moment ſon humeur gaie & cette verve feconde & facile qui ne produiſit rien que d'agréable. Si ce poëte eût toujours été châtié dans ſon ſtyle, & qu'il eût évité trop d'inégalité dans ſa morale, on pourroit le mettre au niveau des plus charmants poëtes de ſon ſiecle, & même le leur préférer du côté de la décence & de la modeſtie. La *Vie de Mécenas* dont il fit un plaiſant roman en tercines, mêlé de fictions & d'hiſtoire, ſeroit un morceau admirable dans le genre burleſque, ſi la diction en étoit plus égale & plus correcte.

Folengo. Il faut joindre à ces poëtes burleſques le fameux Merlin Coccaïo, auteur des poéſies *Macaroniques*, & d'autres poéſies en ſtyle plaiſant juſqu'à l'excès. Le nom de Merlin Coccaïo eſt ſuppoſé : l'auteur s'appelloit Théophile Folengo, moine

bénedictin, né à Cipada près de Mantoue, l'an 1491. Il prit le froc monastique en 1507, mais huit ans après il quitta son monastere & son habit pour suivre une femme dont il étoit amoureux. L'an 1526 étant rentré en soi-même, il retourna dans son ordre & y mena une vie exemplaire jusqu'à sa mort arrivée dans un couvent du territoire de Padoue, l'an 1544.

Tandis qu'il vivoit en libertin & en apostat de son ordre, il composa ses *Macaroniques* dans un latin ridiculement italianisé, mêlange très curieux & plaisant, mais qui exige beaucoup d'art & de jugement. Elles furent imprimées à Venise l'an 1519. Artifice, images, varieté de recits, vivacité de descriptions, sel, plaisanterie, rien n'y manque: on y trouve quelquefois des traits supérieurs dans le genre sérieux; mais l'impieté & l'obscénité y sont semées en abondance. Folengo fit encore l'*Orlandini* ou petit Roland, poëme en octaves, dont rien n'est plus burlesque ni plus licentieux. Il le publia au commencement de l'an 1526 sous le nom de *Limerno Pitacco de Mantoue*. La même année s'étant converti, comme on vient de dire, il se retira dans un petit monastere près de Naples, où il composa aussi en octaves un beau poëme sacré sur l'*Humanité du fils de Dieu*. Ce poëme est digne du siecle où il fut composé, & cependant il est moins lu que les Macaroniques & l'Orlandino. Folengo fit aussi des tragédies sacrées que l'on a en manuscrit, & une confession de ses fautes & de sa vie dans un capricieux ouvrage moitié en prose moitié en vers, partie sérieux partie plaisant, mêlé de latin, d'italien & de style macaronique. Le titre répond à la bisarrerie du livre; c'est le *Cahos de Triperuno*. Il fut publié l'an 1527.

53. Poésie pastorale.

Disons à présent un mot de la poésie pastorale. J'ai fait observer à mes lecteurs que le genre pastoral reparut dès le siecle précédent en Italie avec cet air de nouveauté & d'imperfection qui d'or-

dinaire ſont inſéparables de tous les commencements. Mais bientôt on le vit égaler en beauté & perfection ce qu'il y avoit de meilleur en poéſie, ſur tout par rapport à l'éclogue, & celà par les travaux & le génie de l'illuſtre Sannazare, un des plus grands poëtes tant en latin qu'en italien qui ayent fleuri dans la république des lettres.

Sannazare La famille de Jacques Sannazare, qui en littérature prit le nom d'Actius Sincerus, étoit originaire du bourg de Saint Nazare, dans le territoire de Pavie, mais elle s'établit dans le royaume de Naples vers la fin du quatorzieme ſiecle. Jacques vint au monde à Naples le 28 de Juillet de l'an 1458, & dès ſa plus tendre jeuneſſe il devint un des plus beaux ornements de l'académie fondée par *Pontan*, ſi grande étoit ſon habileté en proſe & en vers, en italien, en grec & en latin. L'amour fut ſon premier maître en poéſie; & cette paſſion qui avoit formé le ſtyle de Pétrarque, inſpira auſſi Sannazare & lui dicta ſes belles rimes. Au milieu de ſes études ce gentilhomme accompli n'oublia pas ce qu'il devoit à ſes rois & à ſa patrie: il ſervit le roi Ferdinand & ſes fils Alfonſe & Fréderic, tant dans la paix que dans la guerre, & prouva que ſes talents n'étoient pas bornés à la ſeule littérature, mais s'étendoient aux affaires & aux armes. Lorſque le malheureux Fréderic ayant été détrôné par les François & les Eſpagnols, il choiſit la France pour ſa retraite, Sannazare le ſuivit & reſta conſtamment attaché à la fortune de ce prince. Celui-ci étant mort, Sannazare retourna à Naples, & vécut preſque toujours dans ſa délicieuſe maiſon de plaiſance appellée Mergoglina, ſituée près du promontoire de Pauſilipe, le plus beau de l'univers, & rendue célebre par la demeure & par les vers de cet illuſtre poëte. La guerre que Lautrec porta dans le royaume l'an 1528, chaſſa Sannazare & les muſes de cette paiſible retraite, le prince d'Orange ayant détruit Mergoglina pour y établir un fort & des

batteries contre les François. Sannazare fut ſi ſenſible à cette perte, que l'on dit que dans ſa derniere maladie ayant entendu qu'Orange avoit été tué à la guerre contre les Florentins, il témoigna qu'il mouroit ſatisfait, puiſqu'il venoit d'apprendre la mort de ce barbare. Il ſuivit de près ſon ennemi, étant mort en 1530. Ce trait de colere, quoique dans le fond très excuſable, contre le prince d'Orange, eſt peut-être l'unique tache qu'on pourroit en quelque ſorte reprocher à Sannazare. Au reſte, peu de ſavants ont été d'un caractere plus aimable, d'une conduite plus ſage, & n'ont eu des mœurs plus régulieres, & moins d'orgueil pour leur doctrine ou d'envie envers les autres ſavants. Il ſuffiſoit d'être homme de lettres pour avoir part à ſon amitié, ou d'être dans le malheur pour ſentir les effets de ſa bienfaiſance. Pieux & liberal il employa ſes richeſſes à ſoulager les pauvres, à fonder des égliſes, à doter des couvents & à fournir au beſoin de ceux qui avec beaucoup de talent n'avoient pas le moyen de le faire valoir.

Pour ce qui regarde les nombreux & eſtimables ouvrages de Sannazare, je ne parlerai ici que de ſon *Arcadie*. Jamais plus belle poéſie paſtorale n'a rétenti ſur le Parnaſſe moderne. C'eſt un compoſé artificieux de vers & de proſe, & en le liſant on reſte indécis lequel des deux il faut admirer davantage. L'auteur feint un voyage dans l'ancienne Arcadie, & raconte ce qu'il a vu & entendu parmi les bergers de cette heureuſe contrée: il les introduit à ſe diſputer le prix du chant, à ſe plaindre ou ſe réjouir de leurs amours, à ſe quereller & mordre l'un l'autre, ſuivant l'occaſion: & celà donne lieu aux plus charmantes éclogues qu'on puiſſe imaginer. Les anciens uſages, rites & fêtes paſtorales ne ſont pas oubliés: les amuſements, mœurs, préjugés, & ſur tout l'innocente ſimplicité des bergers y ſont peints au naturel. Deſcriptions, images, paſſions, diſcours, ex-

preſſions, tout eſt neuf & original. En un mot l'*Arcadie*, après trois ſiecles qu'elle exiſte, paroit toujours neuve, & eſt conſidérée comme une des plus belles, des plus ingénieuſes & des plus charmantes productions de la poéſie italienne.

54. Baldi. Sannazare eut un grand nombre d'imitateurs, mais il y en eut fort peu qui puſſent l'approcher. Bernardin Baldi eſt peut-être celui qui en fut le moins éloigné. Son *Celéo* ou le *Jardin* contient de très belles *Eclogues* dont le caractere eſt une aimable naïveté, le goût exquis & l'harmonie. Baldi étoit natif d'Urbin & abbé mitré de Guaſtalla. Il fut très-chéri de D. Ferrant Gonzague II, prince de cette ville, & admiré de tous les gens de lettres pour ſon grand ſavoir en poéſie, hiſtoire, mathématiques, érudition & langages, dont il poſſédoit juſqu'à douze. Il mourut à Urbin en 1617.

Eclogues piſcatoires. Les éclogues appellées *Piſcatoires*, reſſemblent pour la maniere aux *Paſtorales*, excepté qu'on y fait parler des pêcheurs, & qu'au lieu de brebis, chiens, paturages, jardins, on y fait mention des filets, des hameçons, des nacelles, de la mer & des rivieres. Pan, Silvain, Vertumne, les Faunes & les Driades, ſont les divinités qui agiſſent dans le genre paſtoral: Neptune, Amphitritis, Glaucus, les Nereïdes, les Tritons, les Naïades, entrent dans le genre piſcatoire. L'on tient que Bernard Taſſe, dont nous parlerons tantôt, a été le premier à imaginer cette eſpece d'éclogue. Baldi ci-deſſus nommé, en fit quelques unes: Mathieu, Comte de St. Martin en Piémont, adopta cette poëſie, & l'an 1540 publia ſes *Eclogues Piſcatoires* entremêlées de proſe, à l'exemple de Sannazare: enfin, pour omettre pluſieurs autres, Bernardin Rota de Naples, réuſſit ſi parfaitement dans ce genre, que quelques uns l'ont pris, quoique à tort, pour l'inventeur de cette poéſie.

§. II. *Continuation du même ſujet.*

Troiſieme Claſſe.

Poëmes didaſcaliques, romaneſques & héroïques.

Les poëmes compoſés en italien pour enſeigner les préceptes de la poéſie, ſont du genre *didaſcalique*; mais nous en perlerons ailleurs à propos de ceux qui ont écrit l'art poëtique. Les poëmes ſur l'agriculture ſont auſſi de ce genre; & ce ſujet fut chanté en maître par un nouveau Virgile, de ſorte qu'encore dans cette partie l'Italie moderne n'a rien de quoi envier à l'ancienne. 55.

Alamanni

Louis Alamanni, né à Florence d'une famille noble l'an 1495, ſe conſacra à l'avancement de l'académie Platonicienne de ſa patrie, & il en fut pendant quelques années un des plus fermes ſoutiens. Philoſophe, greciſte, littérateur, poëte, Alamanni fit en ſorte que les académiciens de la nouvelle Athenes n'eurent plus à regretter les Ficin, les Landin, les Politien. Mais celui qui étoit d'un ſi grand ornement à cette académie, fut, ſans le vouloir, un de ſes deſtructeurs. Elevé dans la haine contre les Medicis, Alamanni trempa dans la conjuration ourdie par Diaceto & d'autres académiciens républiciſtes contre la vie du cardinal Jules de Medicis. Le complot ayant été découvert, Alamanni ſe ſauva à Veniſe; mais peu après ſon ennemi étant devenu pape, il ne ſe crut plus en ſureté en Italie; il fit pluſieurs courſes juſqu'à-ce qu'il fut rappellé par les Florentins qui l'an 1527 s'étoient remis en liberté. Il ſeroit trop long de raconter tout ce que fit ce zelé citoyen pour repouſſer le joug que l'empereur & le pape vouloient impoſer à ſa patrie. Il ſuffit de dire que ſes efforts furent infructueux, & que Florence ayant été aſſervie l'an 1530, Alamanni fut déclaré rebelle & condamné à la confiſcation des biens &

à la mort. Il avoit eu la précaution de ſe ſauver avec ſes meilleurs effets, & il ſe retira en France ſous la protection du généreux François premier. Il s'avança tellement dans les bonnes graces de ce ſouverain, qu'il en reçut le colier de l'ordre de S. Michel, & quand Catherine de Medicis fut devenue ducheſſe d'Orléans, Alamanni fut nommé maître d'hôtel ou majordome de la cour de cette princeſſe protectrice de tous ceux qui haïſſoient les Medicis régnants dans la Toſcane. Honoré de pluſieurs autres charges, Alamanni fut envoyé ambaſſadeur à Charles-Quint l'an 1544. Il trouva ce prince prévenu contre lui, mais il ſut le captiver par ſon eſprit, ſa ſageſſe & ſa doctrine (117). Après la mort de François, Alamanni ſervit Henri II & en reçut pluſieurs marques de diſtinction. Enfin il mourut l'an *1556* dans Amboiſe où étoit la cour.

Tous les ouvrages de ce poëte illuſtre furent publiés à Lyon du vivant de l'auteur. Ils ſont tous poëtiques & en italien, & il n'y a pas une ſeule piece qui ne ſoit fort au deſſus du médiocre. Son chef d'œuvre eſt le poëme ſur l'agriculture, intitulé *Della Coltivazione.* Il eſt en vers blancs ou non rimés, & telle eſt l'élégance, la netteté, la varieté, le bon goût, les préceptes & la marche réguliere de ce poëme, qu'on peut abſolument le placer parmi les plus excellentes productions de la poéſie italienne. Cette vérité avouée par tous les connoiſſeurs ſuffit à faire l'éloge d'Alamanni & de ſon poëme.

56. Rucellaï. Une ſeule piece dans le genre dont nous parlons, pourroit diſputer le prix à la *Coltivazione*, ſi elle étoit d'une plus longue halaine. C'eſt un petit poëme *ſur les Abeilles* fait par le prélat Jean Rucellaï, fils de ce ſavant *Bernard* dont j'ai plus d'une fois parlé dans le troiſieme tome. Jean étoit digne d'un tel pere pour ſon grand ſavoir. Il ſervit la cour de Rome en diverſes nonciatures, & mourut trop jeune pour que Clément VII eût le tems

de le créer cardinal, comme il avoit désigné.

Deux poëtes s'accorderent à chanter la chasse en deux poëmes composés d'octaves. Jean de Scandiano, professeur de belles lettres à Modene, Reggio & Carpi, mort en 1582, fit un poëme *sur la Chasse* en quatre chants, le dédia au duc Hercules II, & le fit imprimer à Venise en 1556. Erasme de Valvason, gentilhomme du Frioul, fit paroître en 1591 son poëme en cinq chants sur le même sujet. Dans le poëme de Scandiano il y a du beau, mais trop d'inégalité: celui du second est un poëme charmant. Poëmes sur la chasse.

Quant aux poëmes épiques, je suivrai la division que j'ai gardée dans le tome précédent, en les distinguant en poëmes *romanesques* & en poëmes *héroïques*. Dans le premier genre il s'offre d'abord le fameux *Orlando Furioso* de l'Arioste, sur lequel poëme & sur son auteur il faut donner les notices les plus nécessaires & les plus courtes. 57.

Ludovic Arioste, fils de Nicolas Arioste, gentilhomme de Ferrare, nâquit le 8 Septembre de l'an 1474, à Reggio où son pere étoit commandant de la citadelle pour le duc Hercules premier. Ludovic étoit presque un enfant lorsqu'il composa une espece de petit drame sur l'histoire de Pyrame & Thisbé, & le joua dans sa maison avec ses freres & sœurs. Arioste le pere ne vit pas de bon œil ce penchant de son fils pour la poësie; il lui ordonna de s'appliquer à l'étude de la jurisprudence, & Ludovic obéit. Pendant cinq ans il travailla sur le droit, étudia le Code & le Digeste, feuilleta les énormes commentaires, & au bout de ce tems il se trouva autant avancé dans cette science que le premier jour. Alors le pere eut la prudence d'accorder au fils la liberté de s'appliquer à ce qu'il voudroit, & l'Arioste s'adonna à l'étude des belles lettres avec une ardeur inexprimable. Sa réputation devint bien-tôt grande: le cardinal Hyppolite d'Este le Vieux, le nomma gentilhomme de sa cour, & Alfonse premier, frere du cardinal L'Arioste & son Orlando Furioso.

employa ſouvent l'Arioſte dans les affaires de ſon ſervice. Peu s'en fallut qu'une des commiſſions dont celui-ci fut honoré, ne lui coutât la vie. Jules II avoit attiré le duc dans la ligue de Cambray contre les Venitiens. Lorſque ceux ci furent aſſez humiliés & eurent rendu à l'égliſe de Rome les villes qu'ils retenoient, Jules ſe détacha de la ligue, ou plutôt en fit une nouvelle en faveur des mêmes Venitiens & contre la France. Il voulut engager Alfonſe à ſuivre ſon exemple; mais celui-ci fidele à ſes engagements, refuſa & fut excommunié. L'Arioſte étoit l'ambaſſadeur du duc dans cette affaire épineuſe: il fut renvoyé au pontife pour lui faire entendre raiſon; mais l'emporté Jules choqué du ton ferme de l'ambaſſadeur, menaça de le faire jetter à la mer. L'interpoſition de ceux qui entouroient le pape, ſauva l'Arioſte qui fut chaſſé ſur le champ. De négociateur devenu guerrier, Ludovic ſuivit ſon prince dans les nombreuſes expéditions de cette guerre, & fit voir qu'il ſavoit joindre dans ſa perſonne les charmes de la poéſie, les talents d'un miniſtre, & la valeur dans les armes. Ce fut au milieu de ces diverſes occupations qu'il compoſa ſon *Orlando Furioſo*. On ſait (& je l'ai dit ailleurs) que ce poëme merveilleux fut accueilli avec un froid à glacer par le cardinal Hyppolite qui recompenſa l'auteur par une raillerie picquante (118). A ſon tour l'Arioſte refuſa de ſuivre le cardinal en Hongrie & en fut diſgracié. Il s'en conſola dans l'amitié d'Alfonſe qui le fit gouverneur de la province de Garfagnana. Ce même prince ne fut cependant pas fort généreux envers ce grand homme dans une occaſion importante. Une branche de la famille de ce gentilhomme étant venue à s'éteindre, il y eut un grand procès entre l'Arioſte & le Fiſc Ducal, au ſujet de la ſucceſſion conſiſtant en de vaſtes tenues appellées *les Arioſtes*. Quelque fortes que fuſſent les raiſons de Ludovic, on lui fit dire à l'oreille de ſe déporter

de ſes prétentions, & il fallut ſuivre ce conſeil, crainte de pis (119). Malgré ces chagrins & nombre d'affaires particulieres & publiques, l'Arioſte fit ſes *Satires*, ſes *Comédies* dont nous parlerons, & d'autres ouvrages. Il mourut à l'âge de cinquante huit ans le 6 de Juin de l'an 1533, après une longue maladie, & fut enterré dans l'égliſe de S. Benoit de Ferrare où l'on voit ſon mauſolée.

Dans la converſation Ludovic Arioſte n'étaloit pas cette vivacité & cette gaité aimable qui paroiſſent dans ſes vers. Il étoit grave & ſérieux, ſans être pourtant ni ſombre ni triſte. Ses penſées le rendoient fort ſujet aux diſtractions, & l'on dit qu'un jour ſe trouvant à Carpi, & voulant faire une promenade, il ſortit en pantoufles, enfila ſans le ſavoir, le chemin de Ferrare, & alla ſi loin qu'il ſe trouva aux portes de cette ville, ſans qu'il ſût lui-même comment la choſe étoit arrivée. Son tempéramment le portoit à l'amour, & il eut de quelques maîtreſſes deux enfants qu'il fit légitimer. Il ne ſe maria que tard avec une dame Florentine de la maiſon *Benucci*, veuve de Tite Strozzi de Ferrare. Il ne ſortit aucun enfant de ce mariage.

L'Arioſte employa dix ans à compoſer ſon *Orlando Furioſo*. Il en fit la premiere édition à Ferrare en quarante chants l'an 1526 : il le corrigea & y fit des changements en quelques autres éditions, & il l'augmenta juſqu'à quarante ſix chants dans la derniere qu'il fit auſſi à Ferrare en 1532, un an avant ſa mort. Une preuve de l'applaudiſſement que reçut de tout le monde ce poëme, eſt que pendant le ſiecle qui le vit naître, on en fit juſqu'à ſoixante éditions, quelques unes très magnifiques & ornées de belles eſtampes. Ce poëme a été traduit dans toutes les langues des nations bien cultivées : on l'a tranſporté dans tous les dialectes les plus connus d'Italie, & on l'a gloſé par un nombre ſurprenant d'explications, allégories, 58.

commentaires, variantes, &c. *Bernard Taſſe*, admirateur & imitateur de l'Arioſte qu'il ne pouvoit égaler, mais dont il étoit le premier à relever la gloire, écrivoit ainſi à *Varchi* l'an 1559 : *Il n'y a ni ſavant, ni artiſan, ni garçon, ni fille, ni vieillard qui ſe contente de lire une ſeule fois le Roland Furieux. Ce poëme ſert de ſoulagement au voyageur qui fatigué du chemin trompe ſon ennui & ſa laſſitude en chantant quelques octaves de ce poëme. Vous pouvez vous même entendre chanter ces ſtances par les rues & dans les champs, & cela tous les jours & par toutes ſortes de perſonnes* (120). Cependant ce poëme ſi couru a trouvé une foule de cenſeurs Italiens & étrangers, & il y en a eu quelques uns d'aſſez injuſtes pour en parler avec le dernier mépris. On a blamé la texture, le manque d'unité d'action, l'inégalité du ſtyle, quelques fautes de langue, des rimes forcées, des fictions hors de toute vraiſemblance, & des images plus d'une fois trop libres & même indécentes (121). Mais après toutes ces critiques dont quelques unes ſont bien fondées, l'*Orlando Furioſo* a été & ſera le plus beau entre les poëmes romaneſques, & je n'héſiterai pas d'appeller heureuſe la négligence du ſtyle, l'improbabilité des fictions, & ſi l'on veut, le déſordre du poëme, parce que ſi l'auteur avoit voulu le ſoigner, le compaſſer & le mettre en regle, de l'humeur qu'il étoit & par la nature même de ſon ſujet, il l'auroit gâté, & la gêne, l'exactitude, les ſoins auroient fait perdre les trois quarts des beautés ſans nombre qui ſe trouvent dans ce poëme admirable. Cette courte apologie ſuffit pour à préſent, car nous allons revenir ſur ce ſujet dans cette même ſection.

Au mérite d'être abſolument le prince des poëtes romaneſques, l'Arioſte ajouta celui d'avoir introduit la bonne *ſatire* & les *comédies en vers* dans la poéſie italienne. Il avoit fait cinq autres chants qu'il vouloit ajouter avec d'autres au *Roland*, mais il fut le premier à les condamner, & on ne

les trouve pas dans la derniere édition qu'il fit en 1532. Ses *Rimes Lyriques* ſentent, comme tout le reſte, l'auteur inimitable du côté de l'imagination, de la facilité & d'une verſification naturelle & harmonieuſe. L'Arioſte a auſſi travaillé à des *Poéſies Latines*: elles ſont bonnes, & pourtant on voit qu'il n'avoit pas reçu de la nature pour ce genre de poéſie cette heureuſe diſpoſition qui le diſtingua ſi fort dans l'italienne.

59. La gloire acquiſe par Ludovic Arioſte, excita pluſieurs poëtes à l'égaler, peut-être même à le ſurpaſſer par des productions d'un pareil genre. Mais le ſuccès ne couronna pas leurs efforts, & tous ces poëmes, dont il eſt inutile de faire l'énumeration, ſont reſtés dans la pouſſiere, tandis que l'*Orlando Furioſo* brille ſur le parnaſſe & fait les délices de tous ceux qui n'ont pas renoncé au bon goût. Il faut cependant faire une exception en faveur de l'*Amadigi* par le Vieux Taſſe, poëme qu'on doit placer tout de ſuite après celui de l'Arioſte puiſqu'il n'y en a aucun autre qui mérite une pareille place.

Bernard Taſſe & ſon Amadigi.

Bernard Taſſe, poëte célebre & pere d'un poëte encore plus illuſtre, nâquit à Bergame le 11 de Novembre de l'an 1493, de la noble famille des *Taſſo* de cette ville. Les belles lettres grecques & latines furent l'entretien de ſa jeuneſſe, & le ſoulagement de ſes malheurs, car il perdit de bonne heure ſes parents: l'évêque de Récanati ſon oncle maternel qui avoit pris ſoin de ſon éducation, fut aſſaſſiné par ſes propres domeſtiques qui volerent l'argent & les bijoux de ce prélat; & il n'eut pas de meilleurs ſuccès dans ſes amours, puiſque étant épris d'une paſſion violente pour une demoiſelle de la maiſon *Malateſta*, il eut le chagrin de la voir accepter la main d'un rival plus riche & plus heureux. Avec cela ſa fortune n'étant pas égale à ſa nobleſſe, il prit ſervice chez le comte Gui Rangoni de Modene, général des troupes de l'Egliſe qui l'envoya une fois à Rome & une autre fois

en France, pour hâter la conclusion de la ligue en faveur de Clément VII, prisonnier de Charles Quint. Lorsque ses affaires le lui permirent, il vécut quelque tems pour soi-même, & jouit de la compagnie des savants à Padoue & à Venise, & dans cette seconde ville il fit imprimer ses *Rimes* l'an 1531. Ce livre parvenu aux mains de Ferrant de saint Severino, prince de Salerne, seigneur enthousiasmé pour les gens de lettres, lui fit concevoir une si haute estime de Bernard, qu'il l'invita à sa cour, le nomma son secretaire, & lui procura de grands avantages. Comme ce prince étoit le premier baron du royaume tant pour la dignité que pour les richesses, il servit l'empereur dans les guerres d'Afrique, de Flandres & autres, & voulut toujours avoir à sa suite Bernard Tasse dont il ne pouvoit plus se passer. Mais à la longue s'appercevant que le tumulte des armes & des affaires empêchoit ce savant de s'occuper de la littérature, il eut la générosité de lui accorder une tranquille retraite à Sorrento, jolie ville de la terre de Labour, & loin de retrancher quelque chose de sa pension, il l'accrut sous le nom d'entretien pour sa nourriture. Ce fut là que Bernard passa des jours heureux, & là il eut de sa femme le grand *Torquat Tasse* né en 1544. Mais trois ans après, Tasse perdit à la fois sa tranquillité & toutes ses fortunes par un revers auquel l'exposerent sa maniere noble de penser & son attachement pour le prince. C'étoit l'an 1547, lorsque le viceroi D. Pierre de Tolede voulut introduire dans le royaume de Naples l'inquisition à la maniere d'Espagne. Les Napolitains eurent le courage de s'opposer à cette institution avec une fermeté que rien ne put émouvoir, & il s'ensuivit une espece de revolte (122). La ville nomma deux députés pour aller vers l'empereur justifier la démarche des habitants & demander le rappel du vice roi. Le prince de saint Séverino & le seigneur de Sangro furent choisis pour cette dépu-

tation. On disputa fort à la cour du prince s'il accepteroit ou non cette commission délicate ; mais l'avis de Tasse prévalut que le prince devoit tout entreprendre pour le bien de sa patrie & de tout un royaume. Sanséverino ayant embrassé cet avis, alla en Espagne, mais il avoit été prévenu par les couriers du vice-roi qui avoient peint en noir ce seigneur & accusé les Napolitains d'une rebellion ouverte. Tous les services rendus par le prince au souverain, toutes les dépenses qu'il avoit faites pour suivre Charles dans ses fréquentes expéditions, en un mot, tout son mérite fut oublié à l'instant : même on fut ravi d'avoir un prétexte de ruiner un seigneur qui donnoit de l'ombrage à la défiance du gouvernement Espagnol. Il ne put jamais obtenir audience de l'empereur, & il eut ordre de retourner à Naples. Il obéit; mais comme tout lui annonça sa disgrace, comme il se vit exposé aux embuches du vindicatif vice-roi, & qu'il fut sur le point d'être tué d'un coup de fusil parti d'une main inconnue, il prit le parti de s'évader, & alla se jetter entre les bras du roi de France. Bernard se trouva alors dans une cruelle incertitude; car d'un côté l'honneur & le devoir l'attachoient à la fortune du prince; de l'autre son propre intérêt, l'amour de sa famille, & toutes les conséquences de sa démarche lui persuadoient de rester en Italie. A la fin la reconnoissance & l'honneur prévalurent : il mit sa femme & sa fille dans un couvent, recommenda le petit Torquat à un ami à Rome ; & tout malade qu'il étoit d'une fievre quarte, il accompagna le prince dans sa fuite. D'abord il fut déclaré rebelle & banni, les fonds & revenus qu'il possédoit dans le royaume, furent confisqués. Son séjour en France ne le dédommagea pas de ses pertes, d'autant plus qu'il n'y demeura que deux ans, le prince l'ayant envoyé à Rome pour des affaires secrettes. Mais il fut obligé de se retirer à la hâte de cette ville, lorsqu'en 1556 Rome fut

inveſtie par le duc d'Albe, dans la guerre qu'il y eut entre l'Eſpagne & les Caraffes, ſous le pontificat de Paul IV. Accablé de malheurs, le Taſſe ſe trouvoit dans un état pitoyable, lorſque Guidubalde II, duc d'Urbin, l'appella auprès de ſa perſonne, & répandit ſur lui ſes bienfaits. De cette cour il paſſa l'an 1563 à celle de Mantoue avec la charge de premier ſecretaire, à laquelle dignité le duc ajouta celle de gouverneur d'Ortiglia. Six ans après, c'eſt-à-dire, en 1569 le 4 de Septembre, Bernard Taſſe vint à mourir, étant âgé de ſoixante & ſeize ans. Torquat qui étoit alors à Ferrare, en fit tranſporter le corps dans l'égliſe de S. Paul de cette ville.

60. L'*Amadigi* & le *Floridante* ſont les deux poëmes qui ſont ſortis de la plume de Bernard Taſſe. Il prit le ſujet du premier du fameux roman Eſpagnol intitulé *Amadis de Gaules*. Lorſqu'il étoit en Flandre avec ſon prince, quelques ſeigneurs de la cour de Charles Quint lui propoſerent de faire un poëme italien de ce roman, à l'imitation de celui de l'Arioſte. Le prince y ajouta ſes inſtances; de ſorte que Bernard de retour à Sorrento, y mit la main l'an 1545. Il admiroit trop l'Arioſte pour ſe croire en état de l'égaler: ainſi il réſolut de prendre un autre chemin en faiſant un véritable poëme épique & régulier ſur un ſujet fabuleux. Il ſe propoſa de chanter le déſeſpoir d'Amadis chaſſé par la jalouſe Oriane ſon amante, en y faiſant entrer le fond principal du roman & tous les épiſodes qu'il avoit imaginés. Il en avoit fait dix chants ou livres, & il en faiſoit lecture au prince & à ſa ſuite, quand il s'apperçut qu'autant les courtiſans s'étoient empreſſés au commencement pour l'entendre, d'autant plus l'ouvrage avançoit, ils devenoient rares, & à la fin il n'y avoit plus que le prince qui eût la complaiſance d'écouter la lecture. Ceci lui fit voir que ſon poëme ne faiſoit aucun plaiſir, & que par conſéquent il falloit renoncer aux regles, & marcher ſur les traces de l'Arioſte,

tioſte. Cette obſervation & les conſeils du prince le déterminerent à faire un poëme romaneſque : il y travailla douze à treize ans pendant les revers dont nous avons parlé ; le finit vers l'an 1559, & le fit imprimer à Veniſe l'année ſuivante. Le duc d'Urbain & le cardinal de Tournon, l'aiderent à faire les fraix de cette édition qui réuſſit belle & magnifique. L'an 1755 on l'a renouvellée à Bergame en quatre petits tomes, par les ſoins de M. l'abbé Seraſſi, qui y a joint une vie très bien détaillée de l'auteur, des notices ſur l'*Amadigi*, & les obſervations de Torquat, fils de Bernard. Si l'on conſidere ce poëme dans chaque partie ſéparément, on eſt tenté de ſouſcrire à l'opinion de ceux qui l'ont cru ſupérieur à celui de l'Arioſte. Le ſtyle eſt pur & très agréable, les vers tous également harmonieux, les octaves les plus belles qu'on puiſſe lire, les images vives & variées, les deſcriptions de toute beauté. Et cependant l'enſemble eſt monotone & ennuyant, & je ne ſais pas s'il y a beaucoup de perſonnes qui puiſſent en ſoutenir la lecture juſqu'à la fin. C'eſt qu'il y manque cet artifice qui lie les incidents, qui intéreſſe le lecteur, & qui l'oblige de ſuivre l'auteur juſqu'à ſon terme (123).

Le *Floridante* eſt un petit poëme que l'auteur laiſſa imparfait, & que Torquat corrigea & rendit public. C'eſt un épiſode tiré de l'*Amadigi*. L'idée du Taſſe qui s'appercevoit d'avoir trop chargé ce poëme, étoit d'en ôter le perſonnage de *Floridante*, un des principaux héros de ſon roman, & d'en faire un nouveau poëme qu'il commença l'an 1563. S'il avoit pu tirer ſon deſſein juſqu'à la fin, l'*Amadigi* s'en ſeroit trouvé mieux, & nous aurions deux beaux poëmes de la même main ; mais comme j'ai dit, la mort renverſa ce projet, & nous n'avons que dix neuf chants du *Floridante*.

Les autres ouvrages de Bernard Taſſe ſont des *Rimes* ou *Chanſons*, des *Eclogues*, des *Odes*, des *Hymnes*, des *Elégies* ; enfin un grand recueil de

Lettres. Tout eſt en italien, & une douce harmonie, & un ſtyle coulant caractériſent tous ces ouvrages. Ces qualités étoient ſi propres au vieux Taſſe, que lui même dit un jour qu'on lui parloit du talent extraordinaire de Torquat: *Mon fils me ſurpaſſera en doctrine, mais jamais dans la douceur & le coulant de la verſification.* Parmi les *Eclogues* il y en a où le poete introduit des pêcheurs au lieu de bergers. Il fut le premier à concevoir cette idée, & par conſéquent à imaginer les éclogues *piſcatoires.* Le défaut de ſes *lettres* eſt d'être trop académiques, c'eſt-à-dire d'un ſtyle trop ſublime & recherché pour une compoſition, dont le véritable prix eſt la pureté & le naturel (124).

61. Mais paſſons aux poëmes épico-héroïques, où il n'y a qu'une action principale & un protagoniſte, où la durée du tems eſt limitée environ à un an, & le ſujet du poëme tiré de l'Hiſtoire, où enfin les regles & préceptes qu'il a plu aux anciens maîtres d'aſſigner à ce genre de poéſie, ſont exactement ſuivis. Le premier qui enrichit la langue & poéſie italienne de ce genre ſublime & difficile, fut le Triſſin par ſon *Italia Liberata.*

Triſſin & ſon Italia Liberata.

Jean George Triſſin, fils de Gaſpar, gentilhomme de Vicence, nâquit dans cette ville le 8 de Juillet de l'an 1478. Il ne s'appliqua aux études que vers l'âge de vingt-deux ans, parce que ſes parents craignoient trop pour la ſanté de ce fils, héritier unique de leurs titres & grandes richeſſes. Mais l'inclination du jeune Triſſin fut plus forte que la répugnance des ſiens, & quand une fois il eut reçu la faculté de ſuivre ſon penchant, il s'adonna aux études avec une application ſi forte, qu'en peu de tems il devint habile dans la littérature grecque & latine, dans la phyſique, dans les mathématiques, en architecture, muſique, deſſein & dans tous les arts & ſciences qui décorent un gentilhomme. Léon

X, à peine monté sur le saint siege pontifical, se hâta de faire l'acquisition d'un courtisan tel que Trissin, & l'ayant envoyé en embassade auprès de l'empereur Maximilien, du roi de Dannemarc & de la république de Venise, le mit à même d'étaler ses divers talents chez les monarques & puissances de l'Europe. Après la mort de Léon, Trissin retourna à Vicence, mais Clément VII le rappella & s'en servit utilement comme son prédécesseur. Trissin assista parmi les premiers courtisans & ministres laïcs du pape, au couronnement de Charles-Quint: ensuite ayant demandé son congé, il n'aspira plus qu'au repos dans le sein de sa patrie. Il retourna pourtant à Rome revoir ses amis, vers la fin du pontificat de Paul III, & ce fut là qu'il mourut au commencement de Décembre de l'an 1550, étant âgé de soixante-deux ans accomplis.

Son poëme intitulé l'*Italia liberata* (l'Italie délivrée) a pour sujet la guerre gothique, décrite par *Procope*, guerre qui délivra l'Italie du joug des Ostrogoths. Ce poëme est en vers blancs & contient vingt-sept chants. L'auteur publia les neufs premiers à Rome l'an 1547, & il fit paroître l'ouvrage entier par les presses de Venise l'année suivante. Il avoit employé vingt ans à composer & limer son poëme, dans lequel il prit Homere pour modele, ayant suivi avec la plus grande exactitude toutes les regles de l'art; & cependant son ouvrage est tel qu'au lieu de faire plaisir, à peine se soutient à la lecture. On ne peut pas dire qu'on ne trouve de grandes beautés dans ce poëme, qui d'ailleurs est écrit avec dignité & netteté; mais c'est qu'en voulant marcher scrupuleusement sur les traces d'Homere, Trissin n'a pas songé à l'extrême différence qu'il y a entre le génie des deux langues, à celle des mœurs & usages, & entre le goût qui régnoit deux mille ans auparavant parmi les Grecs, & celui des Européens du seizieme siecle. Le genre

de verſification que l'auteur a choiſi, nuit encore à ce poëme qui n'eſt pas ſoutenu & rendu harmonieux & agréable par la rime. Ainſi l'*Italia liberata* que le public attendoit avec impatience, faillit à périr dès ſa naiſſance. Onze ans après que ce poëme eut paru, *Bernard Taſſe* écrivoit ainſi à *Varchi* dans la même lettre dont j'ai rapporté un paſſage au ſujet de l'Arioſte : *Ne voyons nous pas que le Triſſin dont notre ſiecle a admiré la doctrine, n'eſt point lu, & que ſon poëme que perſonne ne niera être rempli d'érudition & de choſes inſtructives, a preſque été enterré le même jour qu'il a paru ?* Mais ſi Jean George Triſſin n'a pas bien réuſſi dans ſon entrepriſe, ayant abſolument échoué du côté de l'agrément, on ne peut pas lui refuſer la gloire d'avoir non ſeulement ouvert cette carriere, mais encore d'autres dont nous parlerons dans ce même livre.

62. Le Taſſe.

Si le docte Triſſin eſt à plaindre d'avoir employé vingt ans à un travail qui a eu ſi peu de ſuccès, le grand Taſſe mérite encore plus nos complaintes, non par rapport à ſes ouvrages qu'on ne peut pas aſſez admirer, mais quant au malheureux ſort qui récompenſa ſi mal ſon mérite & le pourſuivit en ennemi juſqu'au tombeau.

Torquat Taſſe, gentilhomme de Bergame, fils de l'illuſtre *Bernard Taſſe*, naquit à Sorrento, dans le royaume de Naples, tandis que ſon pere étoit au ſervice du prince de Salerne. L'époque de ſa naiſſance eſt du 11 Mars de l'an 1544. A l'âge de cinq ans il fut mis ſous la diſcipline des jéſuites de Naples, & ſuivant l'atteſtat de ces peres, il commença à ſept ans à reciter des vers & des proſes de ſa compoſition. L'an 1552 Bernard s'étant déterminé à ſuivre le prince dans ſa retraite en France, recommanda le petit Torquat à un de ſes amis à Rome. C'étoit Maurice Cattanco, noble de Bergame, qui eut ſoin de cet enfant, comme s'il avoit été ſon propre fils ; il le conduiſit à Bergame & lui fit continuer les étu-

des de la littérature grecque, latine & italienne. Charmé des progrès rapides de ſon fils, Bernard qui étoit revenu en Italie, le fit aller à Padoue l'an 1556, pour y étudier les ſciences plus graves, quoique Torquat n'eût alors que douze ans. Après un luſtre d'application non interrompue, le jeune Taſſe à l'âge de dix-ſept ans fut gradué docteur en Philoſophie, en théologie, & dans le droit civil & eccléſiaſtique. Il avoit déjà eſſayé ſes forces dans la carriere poétique par un petit poëme romaneſque en douze chants, intitulé *Rénaud*. La même année qu'il reçut le doctorat, c'eſt-à-dire, en 1561, il voulut le publier; mais ſon pere qui étoit à Urbin, & qui craignoit que cette premiere production d'un ſi jeune poëte ne lui fît plus de tort que d'honneur, s'oppoſa à la publication, juſqu'à ce que vaincu par les inſtances de quelques ſavants, il permit que le *Renaud* fût imprimé, ce qui ſe fit à Veniſe en 1562. Ce poëme, quoique fort éloigné de la perfection que l'auteur atteignit dans ſes autres ouvrages, fit une grande ſenſation dans le public, à cauſe de l'âge du poëte qui n'avoit que dix-huit ans. D'abord Pierre Donat Ceſi, vice-légat de Bologne, enſuite cardinal, appella l'auteur auprès de ſa perſonne, voulant ajouter un ſi bel ornement à ſa cour & à l'univerſité & aux académies de cette ville célebre. Torquat excita bientôt l'admiration de tous les gens de lettres par ſon talent prodigieux; mais un incident déſagréable lui fit bientot prendre le parti de quitter ce ſéjour. Une ſatire infamante contre des perſonnes reſpectables, conçue en de beaux vers, courut à Bologne & fut par quelques uns attribuée au Taſſe qui étoit alors à Caſtelvetro, chez le comte Rangoni de Modene. Sur ce ſoupçon ſon appartement fut viſité & fouillé par les Sbirres qui enleverent tous les papiers & les livres. Torquat écrivit au vice-légat, ſe plaignant de l'affront qu'on venoit de lui faire, & offrant de ſe conſtituer à Bologne

juſqu'à ce que l'affaire dont on le chargeoit, fût jugée. N'ayant reçu aucune réponſe, il partit la même année 1564 que ce déſagrément lui étoit arrivé, & retourna à Padoue où il étoit rappellé par Scipion Gonzague, des princes de Sabionete, ſon ancien ami, qui dans la ſuite fut créé cardinal par Sixte-Quint. Scipion fit le Taſſe ſon commenſal, le fit inſcrire dans l'académie des *Etherées* que ce prince venoit de fonder, & le traita plus en frere qu'en protégé. Dès lors Torquat travailloit à ſa *Geruſalemme liberata* qu'il avoit commencée dès l'an 1561. Il continua ſon ouvrage ſous les yeux de Gonzague qui voulut bien être ſon copiſte, & tranſcrivit de ſa main pluſieurs chants à meſure qu'ils étoient compoſés, corrigés ou changés par le poëte.

63. Mais déjà la renommée avoit répandu par toute l'Italie, que le fils de l'auteur de l'*Amadigi* travailloit à un poëme héroïque, dont le ſujet étoit Jéruſalem, Godeffroi de Bouillon, les croiſés & leurs triomphes. Un pareil argument traité par un poëte dont les premiers eſſais avoient charmé tout le monde, & qui à la verve poétique joignoit un ſavoir profond & un talent extraordinaire, tenoit l'Italie dans l'attente & excitoit la curioſité générale. Louis, cardinal d'Eſte, à qui le Taſſe avoit dédié ſon *Renaud*, & qui ſongeoit de longue main aux moyens de faire éclater ſa reconnoiſſance, perſuada aiſément le duc Alfonſe II ſon frere d'appeller le Taſſe à Ferrare, afin qu'il continuât & achevât ſon ouvrage, dans une cour qui ſe faiſoit gloire d'être la nourrice des plus beaux eſprits d'Italie. Alfonſe entra dans les ſentiments du cardinal, & tous les deux ſolliciterent le Taſſe par des invitations ſi preſſantes, que quoiqu'il eût une perſpective brillante à Mantoue où ſon pere jouiſſoit de grands honneurs & d'un plus grand crédit, il ſe rendit aux inſtances des princes d'Eſte, & ſe transféra à Ferrare l'an 1566. Le duc le nomma gentilhomme de ſa cour, lui

assigna un appartement au palais, la table & des domestiques, & le cardinal lui donna mille témoignages de son estime & de sa grande générosité. Au milieu de l'aisance & parmi le tumulte d'une cour extrêmement brillante, le Tasse ne se relâcha jamais de son travail; & quoiqu'il fût de tous les plaisirs du prince & des princesses, quoique distrait par des visites, des entretiens, & des conférences littéraires ou amusantes qu'on tenoit à la cour, quoique l'an 1571 le cardinal l'amenât en France, où le Tasse reçut cent témoignages d'estime de la part de Charles IX & de l'université de Paris; il n'interrompit cependant pas son ouvrage, & il y travailla même en chemin. C'est la coutume des savants lorsqu'ils ont entre les mains quelque ouvrage de longue haleine, de s'en détourner un peu par la composition de quelque petit ouvrage d'une autre espece; & celà par la raison qu'il en est de l'imagination & de la pensée comme de la vue, qui à force de se fixer longtems sur un même objet sans se détourner sur d'autres, s'affoiblit par degrés & on ne voit plus l'objet que d'une maniere imparfaite. Torquat se délassoit de l'application à son poëme par des rimes & des proses, & surtout par sa belle piece pastorale intitulée l'*Aminta*, qu'il fit représenter à Ferrare lors de son retour de France en 1572. Ensuite il se mit avec d'autant plus d'application à perfectionner son poëme, que déjà il en paroissoit des chants dont l'impatience de ses amis lui avoient arraché des copies, avant que l'auteur les eût limés, comme c'étoit son dessein. Mais tandis qu'il se mettoit en état de faire une édition complette & authentique de la *Gerusalemme*, il tomba dans des malheurs qui ne le quitterent plus jusqu'à sa mort.

64. On a beaucoup disputé sur l'origine des disgraces de ce grand homme. Cette origine n'est pas bien connue, parce que ni les contemporains n'ont jugé à propos d'en parler, ni le Tasse lui

même n'a pu ou voulu s'expliquer. L'opinion la plus ſuivie attribue le commencement de ces diſgraces à l'amour; car on dit que le Taſſe ayant fait confidence de ſa paſſion à un des courtiſans ſes collegues, celui-ci le trahit, ce qui porta Torquat à l'excès de défier ce perfide dans l'appartement du duc. Tandis qu'ils ſe battoient, trois freres du courtiſan ſurvinrent & tous conjointement eurent la baſſeſſe d'attaquer le Taſſe qui ſe défendit vaillamment, parce que outre qu'il ſavoit bien tirer, il étoit fort adroit de ſa perſonne. Pluſieurs étant accourus les ſéparer, les quatre freres furent bannis, & le Taſſe eut les arrêts dans ſon appartement. Cet accident arriva l'an 1577, Torquat étant âgé de trente-trois ans. Voilà l'époque de ſes malheurs (125). Renfermé dans ſa chambre, il donna accès à cette mélancolie qui ne le quitta plus. Le remord, la colere, l'amour, la crainte, lui troublerent la cervelle : il ſe crut perdu, & s'étant déguiſé, il s'en fuit, & après avoir erré de côté & d'autre, il parvint aux portes de Turin dans un équipage qui le fit repouſſer par les ſentinelles. Par bonheur ſe trouva là le ſavant *Ange Ingegneri* de Veniſe dont nous parlerons ailleurs, & qui connoiſſoit le Taſſe. Surpris de le voir dans un tel état ſi miſérable, il s'en rendit caution aux gardes, l'amena chez lui, & le préſenta au duc Charles Emmanuel, qui n'omit rien pour ſoulager cet infortuné. D'autres grands ſeigneurs qui étoient à Turin ſemblerent diſputer de zele avec le prince; mais tous ces ſoins furent inutiles. Le dérangement du cerveau de Torquat lui faiſant ſoupçonner des embûches dans l'empreſſement qu'on témoignoit pour le ſoulager, il s'enfuit de Turin, & par un voyage long & déſaſtreux, ſouffrant la faim & la miſere, il parvint à Rome, & ſe réfugia chez le cardinal Albani de Bergame, ſon compatriote, qui l'accueillit avec tendreſſe & lui donna tous les ſecours imaginables. Cet

aſyle tranquille ne parut pas ſuffiſant au malheureux Taſſe, qui s'imaginoit toujours être pourſuivi par le duc de Ferrare qui vouloit le faire mourir. Il prit l'habit d'un pâtre & alla à Sorrento chez une ſœur qu'il avoit dans le lieu de ſa naiſſance (126). Là il parut que ſon humeur noire commençoit à ſe diſſiper. Il fit des avances pour obtenir le pardon d'Alfonſe, & la permiſſion de retourner à Ferrare, graces qui lui furent accordées ſur le champ. Le duc lui fit expédier les ſuretés néceſſaires, & le reçut non ſeulement avec bonté, mais encore avec une joie qui ſe communiqua à la cour entiere. Il y avoit un peu plus d'un an que le Taſſe en étoit parti; mais il n'y fit pas un long ſéjour. Son bon intervalle ne fut pas durable : la folie le ſaiſit encore une fois : il prit les careſſes du prince & de la maiſon ducale pour des pieges qu'on lui tendoit pour le faire périr; & dans cette appréhenſion, l'année ſuivante 1579, il ſe ſauva dans Urbin. François Marie II, dernier duc d'Urbin, régnoit alors. C'étoit un prince généreux & ſavant qui n'étant pas encore ſur le trône avoit fort chéri le pere du Taſſe, & qui prit la peine de diſſipper les ſoupçons & les craintes du fils, le combla de bienfaits, & lui perſuada de retourner à Ferrare, ce que le Taſſe exécuta ou la même année 1579 ou la ſuivante.

Il auroit été mieux pour cet infortuné de ne pas y retourner. C'étoit là que ſe trouvoit le fatal objet de ſon amour; & cette paſſion juſqu'alors cachée ne fut plus un myſtere, s'il eſt vrai ce que raconte *Muratori*. Voici cette anecdote. Un jour que le Taſſe étoit en compagnie du prince, des princeſſes & de pluſieurs courtiſans, ſaiſi tout-à-coup d'un accès de folie amoureuſe, il ſe jetta au cou de la princeſſe Eléonore, ſœur du duc, & la baiſa avec tranſport. Alfonſe ſe tournant avec un grand ſang froid vers la compagnie, *quel dommage*, dit-il, *qu'un ſi grand homme ſoit à l'inſtant devenu fou! Qu'on le tranſporte à l'hôpital* 65.

& qu'on le ſoigne. D'abord le Taſſe fut amené à l'hôpital des fous, appellé de ſainte Anne, où on le logea à part très-commodément & où on lui accorda tout, excepté la liberté de ſortir. Tel eſt ce récit dans lequel ce qu'il y a de bien ſur, c'eſt que le Taſſe fut renfermé (127). Dans cette ſituation, ſes idées ſe confondirent plus qu'auparavant. Tantôt il ſe plaignoit de la perſécution violente de ſes ennemis: tantôt il croyoit avoir mal parlé des ſouverains en général : une fois il ſe diſoit coupable d'infidélité envers le duc, une autre fois il s'accuſoit de s'être livré à ſon penchant à l'amour: enfin il lui vint dans la tête qu'on l'avoit renfermé pour cauſe de religion, & il adreſſa une requête à la congrégation du ſaint office à Rome, pour ſupplier que ſa cauſe fût bientôt expédiée. Il écrivit auſſi à ſes amis, à preſque tous les princes & à l'empereur, pour obtenir ſa liberté. Comme on le ſoignoit & qu'on le faiſoit purger, il ſe mit dans l'eſprit qu'on vouloit l'empoiſonner ; & la frayeur qu'il en conçut augmentant ſa mélancolie, fit qu'il crut voir à tout moment des ſpectres & des fantômes qui le menaçoient. Mais voici une choſe bien ſurprenante. Cet homme dont la cervelle étoit ſi dérangée, n'étoit plus le même lorſqu'il s'appliquoit à l'étude. En ſe mettant à écrire & à compoſer il employoit toute la juſteſſe, la ſolidité, la délicateſſe & l'élégance qui caractériſoient ſes ouvrages; & celui qui hors de là étoit réellement fou, dans la compoſition paroiſſoit l'homme le plus ſage du monde. L'an 1580 on imprima à Veniſe ſeize chants de la *Geruſalemme liberata*, découſus & imparfaits, ſuivant des copies qu'on avoit tirées de pluſieurs endroits & jointes enſemble. Torquat le ſut, &, comme il étoit naturel, en fut très-indigné. Pour réparer ſon honneur, il procura depuis l'hôpital où il étoit, de bonnes éditions de ſon poëme, & par ſes ſoins il s'en fit trois pendant l'an 1581, une à Caſal, une à Parme à laquelle aſſiſta *Ingegneri* ci-deſſus nommé, &

une à Ferrare ſous la correction de l'auteur ; & cette troiſieme fut la plus complette & celle qu'on put appeller véritable & authentique. Le même Ingegneri en procura une quatrieme dans la même année à Lyon, & cette édition faite par *Pierre Rouſſin* eſt très-rare. Après qu'il eut ainſi fait paroître au jour ſon poëme, il le défendit habilement contre les cenſures des envieux & d'autres, par des lettres & des apologies en bon nombre, où l'on trouve un raiſonnement ſolide & une doctrine profonde. A méſure que l'éclat de ce poëme bleſſant les yeux de la noire envie, faiſoit ſortir des pieces pour l'éclipſer, ceux qui avoient ſoin du Taſſe les lui communiquoient, pour faire diverſion à ſes ſombres idées, puiſque l'on s'étoit apperçu que l'unique moyen de le diſtraire étoit de l'obliger à des occupations littéraires. Ainſi ſi d'un côté il ſe plaignoit, & avec juſtice, de ce qu'il recueilloit des critiques ameres & des contradictions déſagréables de cette même ſource, d'où il n'avoit attendu que de la gloire ; de l'autre côté ſon empreſſement à répondre aux cenſeurs & à juſtifier ſon ouvrage, diſſipoit un peu ſes idées mélancoliques. Mais lorſque ſa penſée retomboit ſur ſon état, les accès le reprenoient, & ſon trouble paroiſſoit dans les fréquentes lettres qu'il écrivoit touchant ſon malheur.

En attendant, pluſieurs princes & la ville de Bergame, qui à cet effet envoya des députés à Ferrare, intercédoient auprès d'Alfonſe pour la délivrance du Taſſe. Celui qui eut la ſatisfaction d'y réuſſir, fut Vincent Gonzague, prince héritier de Mantoue, qui s'étant transféré à Ferrare pour aſſiſter aux noces de Céſar d'Eſte avec Virginie de Medicis, célébrées l'an 1586, eut la permiſſion d'amener avec lui le pauvre Torquat. Celui-ci ne s'arrêta à Mantoue que juſqu'à l'année ſuivante qu'il demanda un congé pour aller à Bergame. Ses citoyens & ſes parents furent ravis de le voir, mais ils ne purent pas l'arrêter chez 66.

eux: il lui prit fantaiſie d'aller à Naples, & il y alla; mais chemin faiſant il ſe trouva dans une telle détreſſe, qu'il écrivit à D. Ferrant II, ſeigneur de Guaſtalle, de qui il avoit reçu pluſieurs bienfaits, pour lui demander dix écus: & voilà où étoit réduit le plus grand poëte qui exiſtât alors en Europe. De Naples il alla à Sorrento, de Sorrento à Rome, cherchant le recouvrement de ſa ſanté & l'aumône, juſqu'à ce que ſur les invitations du grand duc Ferdinand I, il ſe rendit à Florence l'an 1590. Si les largeſſes, les honneurs, les divertiſſements avoient pu le tirer de ſa profonde triſteſſe & lui rendre la liberté d'eſprit, cet événement tant deſiré ſeroit arrivé au digne Torquat à la cour de Ferdinand, qui n'omit rien pour opérer ce changement. Mais le mal étoit ſans remede, car plus on s'efforçoit d'être utile au malade, & plus il ſoupçonnoit l'artifice & la trahiſon. Il quitta donc bruſquement Florence après quelques mois de ſéjour, & retourna promener ſon trouble à Rome & à Naples. Dans cette derniere ville pluſieurs gentilshommes s'étoient cotiſés pour lui faire une penſion; mais ſon inconſtance qui le faiſoit à tout moment paſſer d'un lieu à l'autre, ne le laiſſa pas en jouir. Enfin le jeune cardinal Cynthio Aldobrandini, neveu de Clément VIII, le prit chez lui dans l'intention de trouver un moyen de détruire, s'il étoit poſſible, la mélancolie de cet homme autant grand que malheureux. Il crut avoir trouvé ce moyen en lui propoſant de le faire couronner poëte ſur le capitole, à l'exemple de Pétrarque, mais avec toute la pompe digne du Taſſe, de Rome, & d'un neveu du pontife régnant. Cette propoſition qui tendoit à rendre juſtice à un des plus grands poëtes du monde, flatta agréablement Torquat. Quoique l'agitation où il ſe trouvoit depuis tant d'années, eût épuiſé ſes forces, & qu'il prévît que ſa fin n'étoit pas éloignée, une ambition très-pardonnable & même très-juſte, parut le réveil-

ler & lui rendre ſa vigueur & toute ſa raiſon. Le cardinal ayant obtenu le conſentement du pontife & du public, fit travailler aux apprêts de la fête qui devoit avoir l'air d'un triomphe. Ces apprêts furent retardés par une maladie du cardinal : mais dès l'inſtant qu'il fut rétabli, on acheva les préparatifs, & on prit jour pour le couronnement. Mais la fortune cruelle envia juſqu'à cette derniere ſatisfaction au malheureux Taſſe. Peu de jours avant la cérémonie il tomba dangereuſement malade, & ſentant qu'il n'en reviendroit pas, il ſe fit tranſporter au couvent de S. Onuphre de Rome, pour y mourir dans les ſentiments de cette piété profonde qu'il avoit conſervée pendant toute ſa vie. Le pontife qui venoit de lui aſſigner une penſion honorable, envoya ſes propres médecins pour le ſoigner. Le cardinal ne le quitta pas un ſeul jour ; il l'aſſiſtoit, le conſoloit, lui faiſoit prendre les médecines & préſentoit un ſpectacle attendriſſant, lorſque voyant de jour à autre empirer le mal, il s'efforçoit en vain d'étouffer ſa douleur & de cacher ſes larmes & ſes ſanglots. Enfin la mort vint faire ceſſer les malheurs du Taſſe qui s'étant préparé à ſon dernier moment avec une piété édifiante, expira le 25 d'Avril de l'an 1595, étant à l'âge de cinquante-un ans. Toute Rome accourut aux funérailles qu'on fit avec la plus grande magnificence, & le cadavre fut enterré dans la même égliſe de S. Onuphre où l'on voit ſon tombeau.

Telle fut la vie du Taſſe, vie qu'on peut appeller un enchaînement d'honneurs & de diſgraces, de confuſion & de gloire. Pour ſes ouvrages, ils ſont en grand nombre : les originaux ſe conſervent pour la plupart dans la bibliotheque de Modene. L'écriture en eſt très-mauvaiſe, & la difficulté de la déchifrer eſt accrue par le nombre infini de ratures & corrections, parce que l'auteur étoit accoutumé à limer plus d'une fois ſes écrits, y employant toute l'exactitude & la dili- 67.

gence poſſible. Pluſieurs de ſes ouvrages ſont en proſe ; il y a des *Traités moraux & ſcientifiques*, & quant à ſes *Lettres*, une bonne partie en eſt publiée, mais on n'a pas pris garde à l'ordre des dates que même on a ſouvent oubliées. Dans la proſe du Taſſe on voit la ſubtilité & profondeur du génie & du ſavoir de l'écrivain ; mais quelquefois la ſubtilité eſt un peu outrée, & la grande netteté de la diction fait tort au naturel. Nous avons fait mention du *Rénaud*, poëme romaneſque, qui n'eſt pas ſans mérite, mais qui toutefois ſent le jeune homme. Nous parlerons dans la ſection ſuivante des pieces théatrales, l'*Aminta* & le *Torriſmond*. Après la mort de l'auteur parut le poëme ſur la création du monde, intitulé *Le ſette giſmate* (les ſept jours) en vers non rimés, l'*Olivet*, le *Déſeſpoir de Judas*, & *les larmes de la Vierge*, petits poëmes qui quoique compoſés, comme celui des ſept jours, pendant le trouble, la folie & les malheurs du poëte, ſont remplis de beautés & d'onction. Les *Rimes lyriques* du Taſſe diſputent le prix aux plus eſtimées pour la nobleſſe du ſtyle, pour la gravité des ſentiments, pour l'harmonie du vers & pour les autres qualités qu'exige ce genre de poéſie. Mais paſſons à l'immortelle *Geruſalemme liberata*.

Une preuve du mérite ſupérieur de ce poëme eſt l'ardeur avec laquelle d'autres poëtes ſe déchaînerent pour le cenſurer, le rabaiſſer, & le faire paſſer pour un mauvais ouvrage. Ils avoient à lutter contre la vérité, contre le bon goût & contre l'approbation publique ; cependant ils entrerent dans cette lutte & inonderent l'Italie d'une foule d'écrits, dictés par une paſſion aveugle. Mais ils eurent beau crier au public qu'il avoit tort, que ce poëme tant admiré ne valoit rien, & que le Taſſe n'étoit pas poëte : leurs cris & leurs livres ne ſervirent qu'à faire éclater le mérite de la *Geruſalemme*, non ſeulement au moyen des belles apologies qu'en fit l'auteur, mais encore par les

différentes pieces que les amis & les admirateurs du Taſſe publierent pour le défendre & pour relever les beautés de ſon poëme. La guerre devint plus vive quand on paſſa à faire la comparaiſon entre l'Arioſte & le Taſſe. *Cammille Pellegrini* donna le ſignal de ce combat, en publiant en 1584 un Dialogue dans lequel il avançoit que la *Geruſalemme liberata* valoit infiniment mieux que l'*Orlando furioſo.* A cette propoſition les adorateurs de l'Arioſte jetterent feu & flammes, & l'académie *de la Cruſca* de Florence fut la premiere à entrer en bataille. Ces académiciens en vouloient au Taſſe, parce qu'ils avoient interprété à leur déſavantage quelques expreſſions qui ſe trouvent dans le Dialogue *du plaiſir honnête* par cet écrivain. Ils firent donc une critique amere de la *Geruſalemme*, & l'on croit que l'auteur de ces réflexions fut le docte *Léonard Salviati*, choſe qui ne fait pas honneur à cet homme inſigne, & qui généralement fit du tort à l'académie entiere. Pour le Taſſe, il fut plus ſenſible à la critique de ce corps accrédité, qu'à tous les autres ouvrages qu'on fit pour le cenſurer. Quand les académiciens de la Cruſca eurent pris parti dans cette guerre, la mêlée devint générale, & preſque tous les ſavants ſe partagerent en deux factions, dont l'une favoriſoit l'Arioſte, l'autre le Taſſe. Quoique ce dernier fût à la tête de ſes partiſans & qu'il ſe défendît de ſon mieux, il paroit qu'il avoue tacitement que ſes ennemis n'avoient pas tout le tort (128); car avec une patience à peine concevable il ſe mit à refaire ſon poëme, en changeal le plan, y ſuivit avec toute l'exactitude les regles de l'Epopée, & publia ce nouvel ouvrage l'an 1593, ſous le titre de *Geruſalemme conquiſtata.* Après ce travail très-pénible, il arriva que le ſecond poëme ſi bien ſoigné & ſi *ariſtotelique*, plut cent fois moins que le premier, de ſorte que celui-ci, au jugement des plus grands connoiſſeurs, fut jugé valoir beaucoup mieux avec tous ſes défauts que le ſecond. Quant aux académi-

ciens *de la Cruſca*, ils ne tarderent pas à s'appercevoir que leur critique étoit outrée & en pluſieurs endroits injuſte ; & ils firent réparation d'honneur au Taſſe en décidant que tous ſes ouvrages ſeroient texte de langue, comme ils le ſont en effet. Après toute cette guerre, ces débats, & ce bruit, la déciſion du public a été que le poëme du Taſſe eſt le plus beau, le plus noble, le plus digne d'admiration entre tous les poëmes épico-héroïques qu'a produits la poéſie italienne, & que peut-être elle n'en produira plus de pareil.

68. Comparaiſon entre le Taſſe & l'Arioſte.

Mais voici une autre queſtion ſur laquelle il eſt très-difficile de prononcer. Quel des deux, de l'Arioſte ou du Taſſe, a été le plus grand poëte ? C'eſt une comparaiſon qu'on a ſouvent faite ; mais il ne me paroit pas qu'elle puiſſe avoir lieu entre les poëmes de l'un & de l'autre. Celui de l'Arioſte eſt romaneſque ; celui du Taſſe eſt héroïque : en faire la comparaiſon, c'eſt, à mon avis, vouloir faire celle des *Métamorphoſes* & de l'*Enéide*. La diverſité entre ces deux genres eſt énorme ; & je trouve pitoyable la cenſure de ceux qui trouvent à redire à l'Arioſte, parce qu'il n'a pas conſervé l'unité d'action, parce qu'il a ſouvent perdu de vue ſon héros, parce qu'il n'a pas fait dépendre les épiſodes de l'action principale, parce qu'il n'a pas gardé la vraiſemblance, enfin parce qu'il a mêlé le plaiſant au ſérieux & le ſtyle bas & familier au noble & élevé. Ce ſont des défauts eſſentiels qu'on ne trouve pas dans le Taſſe : donc.... Mais doucement : que l'on prouve avant tout que l'Arioſte a voulu faire un poëme épique, & je paſſerai condamnation. Mais quand le contraire eſt certain, quand on ſait qu'il n'a voulu que faire un poëme romaneſque, trouvera-t-on à redire à ce qu'il a mieux aimé faire le ſecond que le premier ?

D'autres ont cru décider en diſant que le poëme du Taſſe eſt le meilleur, mais que l'Arioſte eſt plus grand poëte. Cette déciſion ne vaut rien, parce

parce qu'afin qu'elle fût juſte, il faudroit que l'un & l'autre ſe fuſſent exercés ſur le même genre, & alors on pourroit voir qui des deux auroit mieux réuſſi ou du côté de cette fureur divine qui fait les grands poëtes, ou du côté de la beauté & de l'ordre qui forment les bons ouvrages. Mais comme ils ont marché par des chemins différents, il n'eſt pas poſſible de prononcer définitivement.

Reſte à voir s'il n'y a point entr'eux quelque choſe de commun ſur qui on puiſſe fonder une ſorte de parallele. Dans tout poëme, quelqu'il ſoit, il faut la fécondité des images, la vivacité & l'énergie des récits, & la beauté & l'élégance de la verſification. Or quant à la premiere qualité, le Taſſe céde ſans contredit à ſon rival, puiſqu'il eſt indubitable que depuis les anciens tems juſqu'au nôtre, il n'a point exiſté de poëte plus fécond en images neuves, variées, ſurprenantes, que l'Arioſte. Quant aux récits, c'eſt une affaire de goût. Selon moi, ceux du Taſſe charment & ſéduiſent, ceux de l'Arioſte raviſſent & enlevent. Vous voyez tout ce qu'il raconte, vous y êtes préſent, vous y prenez part, vous vous perdez vous même de vue, & vous êtes tranſporté dans les lieux, auprès des perſonnes, & aux actions qu'il décrit. Enfin quaut au ſtyle, rien n'eſt plus beau, plus orné, plus nerveux, plus fini que celui du Taſſe; au lieu que l'Arioſte plus attentif aux choſes qu'aux mots, ne s'embarraſſe pas avec trop de ſcrupule du choix de ſes termes & de l'harmonie de ſes vers. Chacun de ces deux grands hommes a ſuivi ſur ces trois points la nature de ſon ouvrage. Dans un poëme romaneſque il faut image ſur image, un enchaînement perpétuel d'avantures extraordinaires, du merveilleux, du ſurprenant, même de l'impoſſible: ſans cela, que ſeroit un tel poëme? Mais l'Epique plus réſervé, plus exact, demande du grand, de l'admirable, de l'héroïque, mais avec juſteſſe, avec modération, & en gardant la vraiſemblance. Plus les deſcriptions ſont vives, chargées, gigan-

teſques, plus elles conviennent à un roman poétique : pour l'épopée, elle les veut nobles, finies, & naturelles. Dans un poëme de cette ſorte il faut prendre tout le ſoin poſſible de la diction ; la moindre chûte, la moindre expreſſion baſſe, l'inégalité de la verſification, bleſſent le lecteur & dérogent à la majeſté du poëme. On a plus d'indulgence pour le romaneſque, genre qui a moins de prétention, & à qui même la plaiſanterie n'eſt pas étrangere ; ainſi pourvu que le ſtyle ne devienne pas rampant, il n'eſt point néceſſaire qu'il ſoit toujours monté ſur le ſublime.

Que s'enſuit-il de ces réflexions ? Il s'enſuit que chacun de ces excellents poëtes a fait ſon devoir & s'eſt tenu dans les bornes que lui preſcrivoit la nature de ſon poëme, & que par conſéquent ils ſont tous les deux également grands, & leurs ouvrages, qui ne ſouffrent pas de comparaiſon formelle, ſont deux véritables chefs d'œuvre (129).

§ III. *Nouvelle continuation.*

Quatrieme Claſſe.

Poéſie théatrale.

69. Le théatre avoit commencé à reparoître en Italie dès le quinzieme ſiecle. Les comédies de Plaute & de Térence que *Pomponius Letus* fit jouer à Rome, & les ducs de Ferrare dans leur réſidence, exciterent l'idée d'enrichir la poéſie italienne de pareilles pieces. Le *Politien* débuta par l'*Orphée*, & quelques poëtes en petit nombre imiterent le Politien. Mais au ſeizieme ſiecle, lorſque la plupart des arts & des ſciences ſe perfectionnoient, la poéſie théatrale cultivée par des génies heureux, fit des progrès ſenſibles, & donna lieu d'en eſpérer de plus grands.

La Sophonisbe de Triſſin. Triſſin qui avoit donné à l'Italie le premier

poëme héroïque, lui donna encore la premiere tragédie. Sa *Sophonisbe*, que l'on dit avoir été représentée pour la premiere fois devant Léon X, l'an 1515, eſt une piece moulée ſur les originaux grecs, ſuivant la coutume de l'auteur. Elle eſt en vers blancs, & elle a été le modele des tragédies qu'on a faites depuis. Malgré le mérite qu'a la *Sophonisbe* d'être la plus ancienne piece italienne dans ce genre, on ne doit pas cacher qu'elle a deux grands défauts : l'un eſt dans le ſtyle qui ne répond pas à la gravité & l'élévation que demande la tragédie ; l'autre dans l'imitation ſervile & affectée de la maniere grecque, affectation qui a gâté tous les ouvrages de Triſſin, & qui adoptée par les auteurs tragiques du ſeizieme ſiecle, a gêné les talents & fait tort aux productions. Ni Triſſin, ni ſes imitateurs ne ſurent diſtinguer entre les beautés qu'ont les auteurs Grecs & qui conviennent à tous les tems & à toutes les nations, & celles qui n'appartiennent qu'aux tems & aux mœurs de l'antiquité & qui ne s'accordent pas avec les nôtres. Ce manque de diſcernement donna aux tragédies un air forcé, & les rendit ſéches, vuides, & ennuyeuſes. Triſſin eſt encore moins excuſable dans ce défaut, en tant que ſon ſujet étant pris de l'Hiſtoire romaine, & ſes perſonnages étant Romains & Africains, il ne devoit pas les habiller à la grecque. Tout ce qu'on peut dire pour la défenſe de l'auteur, eſt qu'il fut abſolument le premier depuis la renaiſſance des lettres, à donner une tragédie en forme & ſuivant les bonnes regles ; & l'expérience fait voir qu'il y a peu de commencements qui ne ſoient imparfaits.

Tragédies de Rucellaï.

Après la *Sophonisbe* parurent auſſi à Rome & ſous le regne de Léon X, la *Roſmonda* & l'*Oreſte*, l'une & l'autre par le prélat Jean Rucellaï de Florence, auteur du poëme *ſur les abeilles*. La *Roſmonda* eſt une piece qui *greciſe* encore plus que la *Sophonisbe* : c'eſt une imitation très-exacte de

l'*Hecube* d'Euripide. Quant à l'*Oreſte*, cette tragédie eſt une eſpece de traduction libre de l'*Iphigénie en Tauride* du même auteur.

Voilà les trois premieres tragédies qui parurent ſur le théatre italien, par les ſoins d'un pontife émule d'Auguſte. La *Sophonisbe* fut imprimée en 1524: la *Roſmonda* l'année ſuivante, & l'*Oreſte* n'a paru par l'impreſſion qu'en 1723.

70. L'Antigone d'Alamanni.

Après ces trois pieces on n'en vit pendant pluſieurs années aucune qui méritât le nom de tragédie. Enfin le docte & élégant poëte Alamanni dont nous avons fait mention, enrichit le théatre de l'*Antigone* traduite librement de celle du même nom de Sophocle, & compoſée avec un ſtyle plus grave & plus majeſtueux que celui dont Triſſin & Rucellaï s'étoient ſervis.

La Tullie de Martelli.

Un autre gentilhomme Florentin, compatriote de Rucellaï & d'Alamanni, appellé Louis Martelli, publia vers le même tems la *Tullie*, piece très-eſtimée & regardée avec juſtice comme une des meilleures qui aient paru pendant le ſeizieme ſiecle. Ce qui déplait & déplaira toujours dans cette tragédie eſt le caractere affreux du Protagoniſte, rien n'étant plus horrible ni plus capable de révolter qu'une fille qui tend des embûches à ſon pere, le trahit, le détrône, le fait aſſaſſiner, & met le comble à l'horreur en faiſant rouler ſon char ſur le corps ſanglant de celui de qui elle a reçu le jour. Hors de ce défaut, la piece eſt belle, & on auroit pu en attendre de plus excellentes de ce jeune poëte, ſi une mort prématurée ne l'avoit pas enlevé lorſqu'il ne comptoit que vingt-huit ans de ſon âge.

La Canacé de Speroni.

La *Canacé*, tragédie compoſée par le docte Speroni & fort eſtimée, donna lieu à des diſputes littéraires. Nous allons faire connoître l'auteur.

Speron Speroni, gentilhomme Padouan, né en 1500, docteur en philoſophie & médecine, & lecteur de ces ſciences dans l'univerſité de ſa patrie, fut, comme tant d'autres, joindre la gravité des

ſciences ſublimes à l'aménité & aux fleurs de la belle littérature. Sa doctrine lui acquit un grand crédit parmi les ſavants, de ſorte qu'il devint un de ceux qui donnerent le ton à la littérature de ſon tems, comme on le voit tant par ſes lettres que par celles de ſes contemporains. Alfonſe II duc de Ferrare, Guidubalde II duc d'Urbin, Octave Farneſe duc de Parme, le pontife Pie IV & S. Charles Borromée, atteſterent en cent occaſions l'eſtime particuliere qu'ils avoient pour cet illuſtre ſavant. Il mourut dans ſa quatre-vingt-neuvieme année l'an 1588 : les Padouans lui célebrerent des obſeques pompeuſes, & les gens de lettres en conſacrerent le nom par leurs éloges.

Speroni étoit un ſavant univerſel, comme on le voit par ſes ouvrages. Eleve de *Pomponazzi* en philoſophie, il pénétra dans les récès du Lycée, & s'exerça particulierement ſur la logique dont il fut quelque tems profeſſeur. Il étudia la théologie, les peres & la bible, & il aima ſingulierement la morale ſur laquelle il publia des *Dialogues* en italien, fort conſidérés pour la ſolidité de la doctrine, pour la méthode & pour le ſtyle. Sa vaſte lecture des anciens auteurs Grecs & Latins produiſit cette vaſte érudition, par laquelle il devint célebre & qui paroit dans ſes nombreux *Traités* d'hiſtoire, de poéſie, d'éloquence & de belles lettres. Il avoit reçu de la nature une grande diſpoſition pour l'art oratoire : dans toutes les occaſions publiques ſes citoyens & l'univerſité le choiſirent pour haranguer, & ſes *Oraiſons* ſont des meilleures de ce ſiecle. Quoiqu'il ne fît pas profeſſion de juriſconſulte, ſes talents & ſon expérience firent qu'on le pria ſouvent de ſe charger des cauſes de ſes parents & amis, & il eut dans les plaidoyers tout le ſuccès qu'auroient pu avoir les plus fameux avocats. Ce qu'on admire davantage dans les écrits de Speroni eſt que ſans affecter l'élégance, ſans rechercher les expreſſions, ſans être ni verbeux ni prolixe, cet

auteur eſt grave, harmonieux, net & naturel. Quand il monte ſur le ton ſublime, c'eſt ſans prétention : quand il deſcend au ſtyle familier, c'eſt ſans baſſeſſe. Rien n'eſt plus naturel & plus coulant que le ſtyle de ſes *Epîtres*. Les mêmes qualités qui ornent ſa proſe, paroiſſent encore dans la poéſie. Il falloit des *rimes* dans le genre ſérieux & dans le burleſque, & il a également bien réuſſi dans l'un & dans l'autre. La juſteſſe des réflexions ſur Virgile, ſur Dante, ſur l'Arioſte, qu'on trouve dans ſes traités de littérature, prouvent combien étoit grande ſa connoiſſance dans l'art poétique (130). Enfin ſa tragédie intitulée *Canacé*, commença à faire du bruit avant même que d'être jouée & avant que l'auteur la publiât. A méſure qu'il la compoſoit, il en liſoit des morceaux dans l'académie des *Infiammati* de Padoue. Ceux-ci avoient réſolu de la faire repréſenter, & en attendant il s'en étoit tiré des copies, dont une très-fautive étant tombée dans les mains d'un imprimeur de Veniſe, celui-ci la publia l'an 1546 ſans en faire part à l'auteur. Et ce qui pis eſt, il falſifia la date & fit paroître cette tragédie comme imprimée à Florence par *Doni* (131). Speroni eut beau ſe plaindre & déſavouer cette édition, par l'atteſtat même de Doni qui fit grande rumeur ſur l'impoſture de l'imprimeur Vénitien : la *Canacé* étant devenue publique, on en fit d'autres éditions étrangement altérées, & le plus ſingulier eſt, que les éditeurs avoient la hardieſſe d'aſſurer le public qu'ils donnoient cette tragédie revue & corrigée par l'auteur. Peu après parut le *jugement d'un anonyme ſur la Canacé*, critique amere à laquelle Speroni répondit par ſes *leçons*. Alors pluſieurs ſavants entrerent en lice, les uns pour défendre la piece de ſon apologie, les autres pour appuyer le jugement. Le tout a été enſuite imprimé à la ſuite de la *Canacé*. A mon avis, cette tragédie a de très-bonnes choſes, mais je ne crois pas qu'aujourd'hui elle puiſſe réuſſir à la repré-

ſentation, ſi grande eſt l'affectation de l'ancienne maniere grecque qu'on y trouve du commencement juſqu'à la fin. Toutes les œuvres de Speroni ont été recueillies & imprimées à Padoue en 1740.

71. L'Orbecché de Gyraldi.

Cynthio Jean Batiſte Gyraldi, dont j'ai parlé à propos des hiſtoriens, fit neuf tragédies parmi leſquelles tient la premiere place celle qui eſt intitulée *Orbecché*, piece qui eſt encore conſidérée de nos jours comme une des plus eſtimables du ſiecle où elle fut compoſée. Les paſſions y ſont ſi bien maniées que toutes les fois qu'on la repréſenta dans le tems, elle tira les larmes des yeux des ſpectateurs. Cependant je ne penſe pas que cette piece paroîtroit avec ſuccès ſur les ſcenes modernes, à cauſe des éternels monologues qu'elle renferme, du chœur qui tient lieu d'un perſonnage ou interlocuteur comme chez les Grecs, & des deſcriptions très-longues & minutieuſes, défauts tirés de l'imitation peu judicieuſe des anciennes pieces.

L'Edipe d'Anguillara.

L'*Edipe* d'Anguillara ſert de pendant à l'*Orbecché*, à cauſe de la reſſemblance tant en bien qu'en mal. Cette tragédie fut repréſentée pour la premiere fois l'an 1556 ou environ, à Padoue, chez le noble *Louis Cornaro*, le même, ſi je ne me trompe, qui eſt ſi célebre pour ce qu'il a écrit ſur *la vie ſobre* & pour ſon ſavoir en ſtatique. Il y eut un grand concours de gens diſtingués à cette repréſentation, & bientôt la piece fut publiée dans la même ville, auſſi en 1556. Neuf ans après on la joua par ordre des magiſtrats à Vicence, & on bâtit exprès un théatre ſur le deſſein du fameux *Pallade*.

L'auteur s'appelloit Jean André Anguillara, nâtif de Sutri, dans la Campagne de Rome. L'on connoit mieux ſes ouvrages que ſa vie. Il eſt l'auteur de la belle verſion en octaves du poëme des *Métamorphoſes*. Anguillara commença par publier les trois premiers livres de ſa traduction à Paris

l'an 1554, avec la dédicace au roi Henri II. Cette édition fut d'abord répétée à Veniſe en 1555. L'ouvrage entier fut publié par l'auteur l'an 1561 : l'édition ſe fit à Veniſe par les *Griphes*, & fut ſuivie deux ans après d'une nouvelle, & celle-ci de pluſieurs autres. C'eſt en effet une très-belle verſion pour le ſtyle & pour l'harmonie ; mais elle eſt très-libre, l'auteur ayant retranché ou ajouté à ſon original tout ce qu'il a cru à propos. Anguillara mourut à Rome, on ignore dans quelle année.

La Mariamne de Dolce.

Ce Ludovic Dolce, écrivain médiocre, mais infatigable & univerſel, que j'ai nommé parmi les hiſtoriens, compoſa huit tragédies. Il y a du mérite dans ces pieces, ſur tout dans la *Mariamne*, ſujet très-beau & fort connu depuis que le vieux *Rouſſeau* & *Voltaire* l'ont traitée à l'envi l'un de l'autre. La *Mariamne* de Dolce a pluſieurs beautés & tient la premiere place entre les tragédies de ce littérateur, qui a été le premier à choiſir un pareil argument.

Le Torriſmond du Taſſe.

Le grand Taſſe ne négligea pas Melpomene & ſes productions. Le *Torriſmond* eſt écrit avec dignité, exactitude & ſublimité de ſtyle & de penſées. On l'imprima pour la premiere fois à Mantoue en 1587, & on en fit dans la ſuite pluſieurs éditions.

Le Tancrede de Camerano

La même année on publia dans Paris la *Giſmonda* ſous le nom du Taſſe ; mais cette piece n'eſt autre que le *Tancrede* du comte Fréderic de Camerano d'Aſti en Piémont. Cette tragédie eſt ſi belle, qu'il n'eſt pas ſurprenant qu'on la prît d'abord pour un ouvrage du Taſſe, d'autant plus qu'un libraire impoſteur para l'édition de ce nom reſpectable, pour la débiter plus facilement. Cette piece reprit ſon véritable titre & fut rendue à ſon auteur dans l'impreſſion qu'on en fit tout de ſuite à Bergame, l'année ſuivante 1588.

Trois pieces ſur le ſujet de la Mérope.

Trois auteurs travaillerent ſur le ſujet qui a rendu immortel ſur les ſcenes tragiques le nom

du Marquis *Maffei* (132). Antoine Cavallerino de Modene fit le *Telesfonte* qu'on imprima dans cette ville avec quelques autres tragédies du même poëte en 1582 & 83. Jean Batiſte Liviera publia le *Cresfonte* l'an 1588; & un peu plus tard le comte Pompone Torelli de Parme fit paroître la *Mérope*. Cette derniere piece effaça les deux autres, & ſans le greciſme outré qui la défigure, elle pourroit ſoutenir le parallele avec pluſieurs des modernes.

J'omets vingt & pluſieurs autres compoſitions tragiques dont on fit un grand cas pendant le ſiecle dont je parle, & je me hâte de paſſer à la comédie. 72.

De la comédie.

Il s'éleva une diſpute parmi les littérateurs Italiens, s'il falloit écrire la comédie en vers ou en proſe. Ceux qui tenoient pour les vers diſoient que la comédie étant une portion du regne poétique, & la poéſie ne ſubſiſtant pas ſans les vers, il falloit par une conſéquence naturelle les employer dans la comédie. Les autres répondoient que le ſujet de la comédie étant toujours familier & domeſtique, le diſcours en devoit être auſſi tel qu'on le tient dans la converſation, c'eſt-à-dire, en proſe. Après qu'on eut bien diſputé, chacun reſta dans ſon opinion, & les uns ne firent que des comédies en vers, & les autres en proſe. Il y eut particulierement à Sienne deux académies que j'ai nommées ailleurs, celle des *Rozzi* & celle des *Intronati*, ayant toutes les deux pour leur inſtitut de donner des pieces de théatre. Les *Rozzi* écrivirent en vers dans le ſtyle des payſans; & les *Intronati* en proſe dans le ſtyle de la ville. Léon X grand amateur du théatre & à qui on doit le goût, qui s'en répandit dans toute l'Europe, faiſoit ſouvent aller à Rome ces académiciens pour jouer leurs comédies, avec leſquelles ils eurent encore plus d'une fois l'honneur de divertir à Sienne l'empereur Charles-Quint. On a pluſieurs de ces pieces, partie imprimées,

partie en manuscrit; & en général on peut assurer que nulle ville de l'univers n'a produit autant d'auteurs comiques que la ville de Sienne.

Celles de l'Arioste. Mais à dire vrai, ces pieces, sur-tout celles des *Rozzi*, n'étoient que des farces. Le mérite d'avoir donné l'exemple des bonnes comédies en vers appartient à l'Arioste. Il avoit commencé pour en faire en prose, mais ensuite il se ravisa & mit en vers celles qu'il avoit déjà faites, & en ajouta de nouvelles. Le duc Alfonse I fit bâtir un théatre fixe pour les représenter (133), ce qui fut exécuté par les gentilshommes de la cour, & même un des enfants de ce prince récita le prologue de la comédie intitulée la *Lena*, qui fut jouée pour la premiere fois l'an 1528. Les comédies de l'Arioste sont bien conduites quant à l'intrigue, & remplies de sel & d'aménité (134).

De Bentivoglio. On représenta sur le même théatre les comédies d'Hercules Bentivoglio, qui ayant été l'émule de l'Arioste dans la Satire, le fut aussi dans la comédie. Et comme il égala presque son modele dans le premier genre, ainsi il ne lui fut pas de beaucoup inférieur dans le second.

Et d'autres. Ces deux auteurs furent suivis par plusieurs autres. Alamanni fit la *Flore*: Léonard Salviati, dont je parlerai ailleurs, composa l'*Ecrevisse*. François de l'Ambra Florentin, le *Vol* & autres pieces fort bonnes: Triffin lui même déposant la trompette épique & le grave cothurne, chaussa le Soc & fit la piece des *Simillimi*.

73. La Calandra du cardinal Bibbiena. Toutes ces comédies étoient en vers. Une des plus anciennes & des plus estimées en prose, est la *Calendra* du cardinal de Bibbiena. Cet homme né d'une famille peu considérée à Bibbiena en Toscane, dut sa fortune à un frere qui servit en qualité de secretaire le généreux Laurent de Medicis. Bernard Divizio (tel est le nom de ce cardinal) par ce moyen fut connu de Laurent qui lui trouvant beaucoup d'esprit, le mit au service de son propre fils Jean, & lui donna en même tems

le loiſir de s'appliquer aux belles lettres. Divizio s'attacha tellement à la perſonne de Jean devenu cardinal, qu'il ne le quitta plus en dépit des malheurs qui pourſuivirent la maiſon de Medicis & des revers que le cardinal eſſuya dans ſon particulier. Jules II ayant reconnu les talents de Divizio dans les affaires, l'employa dans pluſieurs négociations où il falloit de l'intrigue & de l'adreſſe, tandis que le cardinal de Medicis s'en ſervoit auſſi dans toutes les occaſions les plus importantes. C'eſt une choſe digne d'obſervation qu'un homme auſſi occupé que l'étoit Divizio, trouvoit aſſez de tems non ſeulement pour s'adonner à l'étude & publier des productions littéraires, mais encore pour ſe livrer aux plaiſirs qu'il aimoit avec excès, & à la galanterie, par laquelle il devint l'homme du jour & le mignion des dames Romaines. Cette conduite qui dans ce tems là n'étoit point extraordinaire parmi les eccléſiaſtiques, & nommément à la cour de Rome, ne fut pas un obſtacle pour que Léon X à ſon avénement, ne créât d'abord cardinal ſon ancien & fidele ſerviteur, qui prit le titre de *cardinal de Bibbiena*. Sa nouvelle dignité fit éclater le goût qu'avoit ce prélat pour les ſciences & pour les arts. Il remplit ſa maiſon de ſavants & d'artiſtes, il fit travailler & recompenſa largement les uns & les autres, & il fut ſur le point de donner une de ſes nieces en mariage au grand *Raphael*, ſi une mort prématurée n'avoit pas enlevé ce peintre inimitable. L'an 1516, Léon qui vouloit détrôner le duc d'Urbin ſon vaſſal pour mettre à ſa place Laurent le Jeune, ſon neveu, donna au cardinal Bibbiena l'intendance des troupes deſtinées à cette expédition; & le cardinal conduiſit l'affaire avec tant d'adreſſe, que le duc ne trouvant appui ni ſecours nulle part, céda à la néceſſité & laiſſa envahir ſes états. En 1518 le pape envoya Divizio en France en qualité de légat, & celui-ci ſut tellement gagner les bonnes graces de François I, que ce roi lui promit que ſi Léon ve-

noit à mourir, il aideroit le cardinal de toutes ſes forces & de tout ſon crédit pour l'élever ſur le ſiege pontifical (135). Léon ayant été informé de cet accord, en conçut une vive colere contre ſon miniſtre qui, à ſon retour à Rome, fut diſgracié & mourut de chagrin l'an 1520 à l'âge de cinquante ans. On a dit que ce cardinal fit une conſpiration contre le pape, qui trouva à propos de ſe délivrer de ce traître par le poiſon. Cette fable eſt née de ce qu'on a transformé en complot l'accord fait avec le roi de France, & en poiſon la colere du pontife, à quoi il faut ajouter que le cardinal dans ſa derniere maladie ſe mit dans la tête d'avoir été empoiſonné. Au reſte ce fut le cardinal Petrucci de Sienne qui conjura contre la vie de Léon, & qui fut décollé.

L'humeur vive, enjouée & libertine de Divizio Bibbiena paroit dans ſes *Rimes* & dans ſa *Calandra*. Cette comédie eſt entierement ſur le goût de celles de Plaute, bien formée par rapport à l'intrigue, bien ſoutenue dans les caracteres, & remplie de vivacité, mais auſſi de licence. Il paroit que la premiere repréſentation s'en fit à Urbin vers l'an 1508. La ſeconde ſe fit à Rome chez l'auteur devenu cardinal, à la préſence de Léon X & de la ducheſſe Iſabelle de Mantoue. *Vaſari* dans les *Vies des peintres* a fait la deſcription d'une ſcene ſupérieurement peinte pour cette repréſentation par *Balthaſar Peruzzi* de Sienne. L'auteur étoit mort quand on donna la *Calandra* à la cour de Mantoue avec une grande pompe l'an 1521. Enfin cette même piece fut jouée à Lyon par la nation Florentine le 27 de Septembre de l'an 1548, devant Henri II & la reine Catherine. Leurs majeſtés firent préſent aux acteurs de huit-cents piſtoles.

74. Comédies de Piccolomini.

Ce docte Alexandre Piccolomini qui écrivit ſi bien ſur la morale, comme j'ai marqué en ſon lieu, étant un des académiciens *Intronati* de Sienne ſa patrie, compoſa en proſe trois pieces comiques,

qui dans le tems furent accueillies avec grande approbation. La premiere intitulée l'*Amor conſtante*, fut donnée pour la premiere fois l'an 1536, à l'occaſion de l'entrée ſolemnelle de Charles-Quint à Sienne. La ſeconde qui porte le nom d'*Ortenſio*, fut repréſentée l'an 1560, lorſque le grand duc Côme prit en perſonne la poſſeſſion de cette ville. On ignore l'époque à laquelle parut la troiſieme comédie, dont le titre eſt *Alexandre*. Quoique ces trois pieces ſoient en proſe, Piccolomini n'en étoit pas moins bon poëte, comme l'atteſtent ſes cents *ſonnets* imprimés à Rome en 1549, & pluſieurs *rimes* qu'on trouve dans quelques collections.

La Mandragore de Machiavel.

Machiavel, cet écrivain ſi fameux tant en bien qu'en mal, fit deux comédies, dont celle qui eſt intitulée la *Mandragore* a eu beaucoup de ſuccès, non pour la régularité & pour la délicateſſe, mais à cauſe de la bonne diction qui la pare & de la licence exceſſive qu'on y trouve & qui dans ce ſiecle où le libertinage des mœurs alloit tête levée, aſſuroit la bonne réuſſite des pieces. (136).

P. Aretin & ſes comédies.

C'eſt préciſément ce qui donna du crédit aux mauvaiſes pieces compoſées par l'effronté Aretin. Elles ſont en proſe & fourmillent d'obſcénités, de mordacité, & de folie: voilà tout leur mérite, & voilà le motif pour lequel ceux qui aiment de pareils morceaux, recherchent avec tant d'empreſſement ſoit les comédies, ſoit les autres ouvrages ſcandaleux de ce vilain auteur. Or puiſque l'effronterie, la verboſité, une facilité ſurprenante d'écrire à tort & à travers, & ſur-tout un préjugé inconcevable dans la plupart des contemporains de cet homme, ont fait d'un franc ignorant un littérateur fameux, ce ſeroit laiſſer un vuide dans l'hiſtoire littéraire de ce ſiecle que de n'en point parler (137).

Pierre Bacci étoit le nom de l'Aretin, ainſi appellé d'Arezzo ſa patrie. Il étoit un bâtard du noble Louis Bacci, & nâquit en Avril de l'an 1492.

Arezzo & Pérouſe furent les lieux où il fréquenta les études, mais il apprit fort mal le latin & point du tout le grec. Il ſuffiſoit à une tête évaporée comme la ſienne d'avoir de la facilité pour écrire en proſe & en vers, ce qui joint à une imprudence ſans bornes, pouvoit l'ériger en auteur ſans ſe morfondre ſur les livres grecs & latins. Dans cette diſpoſition il parcourut l'Italie, ſemant par-tout des ouvrages dont la mordacité & l'indécence faiſoient tout le prix, & dans leſquels il louoit à l'excès ceux qui lui faiſoient du bien, & déchiroit à belles dents ceux qui le traitoient pour ce qu'il valoit. A la fin de ſes courſes il s'habitua dans Rome où il croyoit faire grande fortune: mais premierement cinq bleſſures que lui fit un déterminé Bolonois ſon rival, dans l'amour d'une cuiſiniere, ſecondement un ordre qu'il reçut de décamper au plus vîte pour des ſonnets ſi obſcenes que Rome elle même & ſon ſiecle ne purent pas les ſouffrir, l'obligerent de renoncer à ſes hautes eſpérances. Il alla s'établir à Veniſe, & depuis l'an 1527 ce fut là ſon ſéjour ordinaire. Dans le loiſir dont il y jouiſſoit, il imagina un expédient ſingulier pour mettre à contribution tous les princes de l'Europe. Cet expédient fut de prendre le titre inouï de *fléau des princes*. Il annonça dans ſes ouvrages qu'autant il loueroit les ſouverains qui tâcheroient de le mériter, autant il blâmeroit & releveroit hautement & ſans crainte ni reſpect, les vices & les crimes des plus grands monarques. Après cette proteſtation pluſieurs fois répétée, il commença à envoyer des ouvrages & de magnifiques épîtres dédicatoires à tel & tel prince, le tout rempli des plus hautes louanges qu'il accordoit, diſoit-il, au mérite, & que la pure vérité dictoit, prêt à changer de langage ſi jamais les actions du prince donnoient lieu à la cenſure. Que l'on ſe pique tant qu'on voudra d'être philoſophe: le blâme ne plaît à perſonne, & on aime mieux être loué dans un livre, que d'y être cenſuré. Les

princes qui s'attendoient à des satires, étoient ravis d'être loués par un homme qui avoit la réputation de dire du mal de tout le monde: ils récompensoient leur panégyriste par des présents, & ceux dont il n'avoit pas encore parlé & à qui leur conscience faisoit entendre ce qu'ils méritoient, se hâtoient de captiver par des dons la plume & la langue de ce prétendu redoutable écrivain. Il avoue lui même avoir reçu en peu d'années plus de vingt-cinq mille écus en présents, sans compter les pensions annuelles que plusieurs princes lui avoient faites. Ceux qui trouvent mauvais qu'on prodiguât l'argent à un tel homme, ont raison; mais non pas quand ils paroissent surpris de ce que les souverains, au lieu de l'enrichir, ne le faisoient pas assommer de coups de bâton. Pourquoi auroient-ils dû le faire, puisque ce prétendu *Fléau des princes* n'a jamais avancé dans tous ses écrits un seul mot contre le moindre souverain? Il en a bien avancé & sans mésure, contre les particuliers, mais aussi en a-t-il été si bien payé, que *Boccalini* dit dans ses relations du Parnasse, que cet homme *avoit une vertu magnetique pour attirer à lui les bâtons & les poignards, & qu'il étoit si marqué par de tels présents, que son visage, ses mains & son dos ressembloient à une carte géographique.* Quant à ses disputes avec d'autres littérateurs, elles furent si multipliées, si longues, si furieuses, & donnerent tant à rire aux contemporains, que le récit en feroit curieux, si la nature de cet ouvrage ne m'obligeoit à l'omettre. Au milieu des rixes, des coups, des dangers, des honneurs, des présents, de la gloire & de l'ignominie, l'Aretin vécut dans un mélange perpétuel de bien & de mal, composa livre sur livre, poésie sur poésie, & mourut à Venise l'an 1557 à soixante-cinq ans ou à peu près.

Tous les nombreux écrits de cet homme décellent l'auteur sans études, sans érudition, sans solidité, grand babillard, & imposteur le plus ef-

fronté qui ait paru dans la république des lettres. Il étoit ſi bouffi d'orgueil, que lui même ſe fit frapper des médailles & les envoya aux princes généreux & ſavants. Il diſoit que ſes écrits valoient mieux que tous les ſermons des prédicateurs, & il ſe donnoit les titres de révélateur des vertus & des vices, d'écrivain univerſel, & d'homme divin. A force de ſe louer non ſeulement il trompoit les ſimples ſur ſon mérite, mais ſouvent il ſéduiſoit encore des gens éclairés, comme on le voit par les éloges que de véritables ſavants ont eu la foibleſſe d'en faire, & par l'empreſſement qu'eurent pluſieurs académiciens de l'enroler dans leurs corps. L'académie florentine fut de ce nombre, & elle reçut l'Aretin quoique abſent, l'an 1545. Mais peu après les académiciens s'étant apperçus de leur faute, pour rendre l'honneur à l'académie, ils rayerent l'Aretin de leur catalogue, ce qui arriva l'an 1548. Au reſte je ne ſais pas ſi on trouvera un autre écrivain qui, dans ſes ouvrages faſſe plus d'étalage que celui-ci de débauche, de ſales voluptés, d'irréligion & du manque de tout principe de probité, en même tems qu'il fait voir un contraſte ſurprenant d'orgueil & d'ignorance. Et néanmoins il a quelquefois contrefait le pêcheur converti & compoſé pluſieurs livres de dévotion. Fut-ce l'effet de quelques remords? fut-ce l'envie d'acquérir l'eſtime des gens de bien, ou une ſauve-garde contre les recherches du ſaint office, ou enfin une contradiction & une inconſéquence? Il n'eſt pas poſſible de décider là deſſus. Cependant ſes écrits pieux ſont tels, que l'on voit clairement combien peu l'auteur étoit fait pour de ſemblables ſujets. Il ſuffit de dire qu'il a fallu défendre quelques-uns de ces ouvrages de piété, comme la plus grande partie des autres miſérables productions de cet indigne écrivain.

76. Mais continuons à donner les notices de ce qui regarde la poéſie théatrale.

Dans

Dans le drame paſtoral les Italiens furent originaux. L'antiquité entiere ne nous offre rien dans ce genre. Vers la fin du quinzieme ſiecle on avoit vu quelques eſſais informes de ce nouveau genre de poéſie théatrale. On fit d'autres eſſais avant le milieu du ſeizieme ſiecle, & ils réuſſirent mal. Enfin le premier drame paſtoral réglé & dans les formes fut compoſé par Auguſtin Beccari de Ferrare, & intitulé le *Sacrifice*. Cette piece fut repréſentée pour la premiere fois à la cour d'Hercules II, l'an 1554, & répétée pluſieurs fois tant dans cette ville qu'ailleurs. Quelques uns ont fort loué ce drame; d'autres l'ont mépriſé; & les uns & les autres ont eu raiſon; car ayant été le premier dans ſon genre, il mérite ſans doute des louanges &, ſi l'on veut, une ſorte d'admiration; mais il mérite auſſi une forte cenſure, parce qu'il eſt très-imparfait.

Du drame paſtoral.

Le Sacrifice par Beccari.

Deux autres Ferrarois marcherent ſur les traces de Beccari, c'eſt-à dire, Albert Lollio qui fit l'*Arethuſe*, piece paſtorale jouée en 1563, & Auguſtin Argenti, auteur de l'*Infortuné* qu'on imprima l'an 1568.

Mais tous ces drames & d'autres diſparurent devant l'*Aminta* du Taſſe. Cette belle piece paſtorale, digne du grand poëte qui la compoſa, effaça tout ce qu'il y avoit dans ce genre, & mérita l'admiration & les éloges des connoiſſeurs & du public. J'ai dit en ſon lieu que la premiere repréſentation de l'*Aminta* ſe fit à la cour de Ferrare l'an 1572. Enſuite ce drame parut ſur les théatres des principales cours d'Italie; on en fit pluſieurs éditions, & on le traduiſit en pluſieurs langues. Rien n'eſt plus doux & plus coulant que la verſification de cette piece, rien n'eſt plus naturel & plus naïf que les images dont elle eſt remplie, rien n'eſt plus fort & plus intéreſſant que les paſſions qui y ſont ſemées. Ces beautés font pardonner les défauts que d'ailleurs on y trouve, comme le peu de vraiſemblance dans l'intrigue, de trop longs monologues, & trop de rafinement dans les diſ-

L'Aminta du Taſſe.

cours qu'on fait tenir aux bergers. Il faut toutefois se souvenir que le Tasse n'avoit que vingt-huit ans quand il publia cet ouvrage, & qu'il ne le fit que pour se délasser de la forte application à son grand poëme.

L'Alcéo d'Ongaro.

Parmi les imitateurs du Tasse dans le genre pastoral (& il y en eut un grand nombre) le plus heureux fut André Ongaro de Padoue qui fit l'*Alcéo*, fable dans laquelle il introduisit des pêcheurs au lieu de bergers, ce qui répond aux éclogues appellées *Piscatoires* & inventées par le pere du Tasse. L'auteur étoit aussi jeune quand il fit l'*Alcéo* que le Tasse lorsqu'il publia l'*Aminta*, & il mourut peu après au grand regret de quiconque le connoissoit lui & ses talents. Ongaro passa sa courte vie au service des Farnese. Son *Alcéo* est remarquable pour la beauté des vers & pour la simplicité & vérité des caracteres; mais quant à l'invention & à la marche il y a tant de ressemblance entre ce drame & celui du Tasse, que les plaisants de ce siecle donnerent à cette piece le surnom d'*Aminta mouillée*.

77. Le Pastor Fido du chevalier Guarini.

Mais le chef-d'œuvre de tous les drames pastoraux, celui auprès du quel tous les autres, sans en excepter ni l'*Alcéo* ni l'*Aminta*, perdent une partie de leur éclat, est le *Pastor fido* (le berger fidele) du chevalier Batiste Guarini. L'auteur étoit un noble Ferrarois, né en 1537. Il fut professeur de belles lettres dans l'université de Ferrare; mais Alfonse II l'ayant créé chevalier, le destina pour diverses ambassades, entr'autres pour complimenter Henri III, élu roi de Pologne, & ensuite auprès des Polonois eux mêmes, quand, abandonnés par Henri, ils offroient leur couronne à qui feroit à la république de plus grands avantages. Alfonse s'étant mis sur les rangs, son ambassadeur porta avec toute l'habileté possible les intérêts de ce prince, mais il fut dérouté par des concurrents plus forts, & Battori, Vaïvode de Transilvanie, eut la préférence. L'an 1583 Guarini

fut créé ſecretaire d'état par le duc; mais au bout de deux ans, le ſécretaire mal ſatisfait du prince (on ignore le motif), ſe retira à Florence d'où il demanda ſon congé & l'obtint. Mais quand il voulut paſſer au ſervice d'autres princes, Alfonſe le traverſa conſtamment dans toutes ſes démarches. Enfin par l'intervention de la ducheſſe, Guarini eut la permiſſion de retourner à Ferrare l'an 1592. Après la mort d'Alfonſe, cette ville étant paſſée au pouvoir du ſaint ſiege, Guarini alla chez le grand duc Ferdinand qui fut charmé de faire l'acquiſition d'un tel homme. Le grand défaut de Guarini étoit l'inconſtance. Il quitta la cour de Toſcane & alla à celle d'Urbin, enſuite il abandonna celle-ci pour retourner à Ferrare. Il y étoit en 1605, lorſque les magiſtrats le choiſirent pour aller à Rome rendre hommage au pontife Paul V nouvellement élu. Quelques affaires l'ayant appellé à Veniſe, Guarini mourut dans cette ville l'an 1612 à l'âge de ſoixante & quinze ans.

Pluſieurs ouvrages du chevalier Guarini ſont en manuſcrit, entr'autres un beau traité *ſur la liberté politique* qu'on n'a pas jugé à propos d'imprimer. Parmi les ouvrages rendus publics on trouve les *Rimes* qui ſont fort eſtimées, des *Lettres*, une inſtruction intitulée *le Sécretaire*, cinq *Oraiſons* latines, enfin le *Paſtor fido*. Ce drame coûta un long travail à l'auteur qui avant de le faire paroître, le ſoumit au jugement de pluſieurs gens de lettres. Quand il le crut en état d'être bien reçu, il en lâcha des copies qui dans peu ſe multiplierent à l'infini. La premiere repréſentation s'en fit l'an 1585 à Turin, avec un appareil & une pompe extraordinaires, à l'occaſion du mariage de Charles Emmanuel avec Catherine d'Autriche. Mais Guarini ne voulut pas faire imprimer ſon drame avant de l'avoir retouché & poli, & enfin il le publia l'an 1590. Cette premiere édition étant d'abord devenue très-rare, on en fit pluſieurs autres en

peu de tems & dans preſque toutes les langues de l'Europe.

Le *Paſtor fido* eſt proprement une tragi-comédie paſtorale, & c'eſt à cauſe de cette qualité qu'on a tant écrit pour cenſurer cette piece & pour la défendre. La diſpute a été longue & a produit un grand nombre d'écrits pour & contre; mais après tout, le conſentement général a depuis long-tems aſſuré au *Paſtor fido* la primauté entre les drames paſtoraux. Même on peut dire que la poéſie italienne ſi riche en productions admirables, a peu de morceaux auſſi ingénieux, variés, délicats, & auſſi finis que cette tragi-comédie. En effet quel vaſte deſſein & quelle conduite réguliere dans l'intrigue! quelle variété & quel artifice dans l'action principale & dans les épiſodes! quelle diverſité & quel naturel dans les caracteres! quelle force & quelle énergie dans les paſſions! S'il y a un défaut, c'eſt préciſément l'excès de ces beautés. Il eſt vrai que les bergers qu'on y a introduits, ſont des bergers nobles, la fleur & les héros d'Arcadie: mais le ſtyle de leurs diſcours eſt ſi beau, ſi fleuri, ſi recherché, qu'on peut entrevoir ce rafinement vers lequel penchoit peu-à-peu le goût littéraire, & qui fit ſi grand tort au dix-ſeptieme ſiecle. L'amour prédomine dans le *Paſtor fido*, & tout y eſt rapporté à cette paſſion qui toutefois eſt maniée avec une décence dont alors on n'avoit preſque point d'idée; mais auſſi avec des charmes & un air ſi ſéduiſant, que peu de livres ſont plus capables que celui-ci d'inſpirer la tendreſſe à des cœurs neufs & ſenſibles (138).

78. Drames méliques ou operas.

Reſte à dire un mot d'une autre invention célebre des poëtes Italiens de ce ſiecle, celle de la poéſie mélique ou opéra (139). Octave Rinuccini Florentin en fut l'inventeur, & ſa *Daphne* eſt le premier opéra ou drame lyrique qui ait exiſté. Jacques Peri auſſi Florentin fit la muſique; & la premiere repréſentation s'en fit chez les marquis Corſi de Florence l'an 1594. Ce premier eſſai

Rinuccini

ayant eu le plus grand ſuccès, on donna le même opéra à la cour avec une magnificence royale, l'an 1600, à l'occaſion des nôces de Marie de Medicis avec le grand Henri IV. Enſuite on donna l'*Euridice*, ſecond opéra compoſé par le même Rinucci pour cette fête & mis en muſique par le même Peri. L'*Ariadné* fut le troiſieme opéra de Rinuccini : ce drame fut pompeuſement repréſenté à la cour de Florence & à celle de Mantoue dans une même année, c'eſt-à-dire en 1608, pour célébrer le mariage du grand prince Côme dans la premiere ville, & du prince François dans la ſeconde.

Rinuccini étoit un gentilhomme Florentin. Il eut l'honneur d'accompagner en France la reine Marie, & fut créé gentilhomme de chambre du roi Henri. On ne ſait pas s'il s'arrêta à Paris tant que ce roi vécut; mais il eſt certain que pendant la minorité de Louis XIII, il étoit à Florence où il faiſoit imprimer ſes drames & autres poéſies, le tout dédié à ce jeune monarque. Il n'eut pas la ſatisfaction de voir ſes ouvrages publiés, étant mort l'an 1621; & l'édition fut achevée par Pierre François ſon fils. Dans cette édition, outre les drames on trouve les *Chanſons anacréontiques*, genre adopté par Rinuccini qui apprit aux autres poëtes à marcher ſur les traces du gai & élégant Anacréon.

Tels furent les heureux progrès que fit la poéſie théatrale pendant le ſeizieme ſiecle. Les poëtes & les princes contribuerent à ces progrès, les premiers en imitant les Sophocle, les Euripide, les Plaute, & en imaginant de nouveaux genres de ſpectacle; les ſeconds en employant dans ces ſpectacles la plus grande magnificence. L'enthouſiaſme théatral fit déployer les talents des architectes, des peintres, des décorateurs, des machiniſtes, excita & forma le goût de la bonne muſique, & produiſit des acteurs & des actrices excellents. On inſtitua des académies pour la per- 79.

fection du théatre : les Florentins, inventeurs de l'opéra, eurent à cet effet trois académies appellées des *Immobili*, des *Infuocati* & des *Sorgenti* : les *Filarmonici* de Vérone s'appliquerent à donner une nouvelle vie à la muſique, & les *Olimpici* de Vicence érigerent le fameux théatre appellé *Olimpique*, deſſiné par *Pallade* & achevé par *Scamozzi*. Enfin le goût théatral, comme ne pouvant pas ſe contenir dans les limites de l'Italie, ſe répandit au déhors & gagna la France, l'Eſpagne, le Portugal, prêt à s'étendre dans peu chez les autres nations.

Cinquieme Claſſe.

Femmes poëtes & ſavantes.

80. Rien ne prouve mieux l'ardeur avec laquelle on cultivoit la poéſie chez les Italiens, que le grand nombre de femmes qui mériterent le titre de poëtes. Dès l'an 1559 *Domenichi* publia le *Recueil des rimes de quelques femmes également nobles & ſavantes* : on y trouve juſqu'à cinquante femmes auteurs. Le nombre en augmenta conſidérablement depuis cette date juſqu'à la fin du ſiecle : mais parmi cette foule je choiſirai ſuivant ma coûtume, celles dont le mérite a été plus éclatant & plus ſolide.

La marquiſe de Peſcaire.

Victoria Colonne, fille du Conteſtable Fabrice prince Romain & d'Anne de Montefeltro, née princeſſe d'Urbin, devint marquiſe de Peſcaire par ſon mariage avec Ferdinand François Davalos, un des plus illuſtres généraux de Charles-Quint & protecteur inſigne des ſavants. Victoria joignit à un rare ſavoir l'exercice encore plus rare des vertus. Dès ſa plus tendre jeuneſſe elle avoit déjà attiré ſur elle les regards & les éloges de toute l'Italie. Ayant perdu ſon époux à la bataille de Pavie l'an 1525, Victoria chercha ſa conſolation dans la piété & dans la poéſie : ſes rimes ne reſ-

pirerent que ſa tendreſſe envers le ſouvenir d'un mari qu'elle avoit adoré, & ſon goût pour les ſujets pieux & moraux. Elle refuſa conſtamment des partis très-hauts & très-avantageux qu'on lui offrit, & contente de converſer avec les perſonnes religieuſes & ſavantes, elle paſſa toute ſa vie dans l'étude & dans l'exercice d'une dévotion où il n'entroit ni ſuperſtition ni foibleſſe. Cette illuſtre dame mourut à Rome l'an 1547, après avoir vu quatre éditions de ſes poéſies. On en fit pluſieurs autres dans la ſuite, & la plus achevée eſt celle qu'on a faite à Bergame l'an 1760.

Véronique Gambara de Breſcia, fille du comte Jean François & d'Alda Pio, princeſſe de Carpi, fut mariée l'an 1509 à Gibert X, prince ſouverain de Correggio. Neuf ans après elle le perdit, & ferme dans ſa réſolution de vivre dans le veuvage, elle ſe conſacra à la tutelle de ſes enfants, au gouvernement de ſon état, & à l'étude de la poéſie. Lorſqu'en 1530 Charles fut couronné à Bologne, la princeſſe de Corregio ſe trouva dans cette ville, & tous les beaux eſprits qui y avoient accouru pour célébrer l'empereur & ſon couronnement, s'aſſembloient chez elle & paſſoient les heures en de ſavants entretiens. Peu après elle eut l'honneur de recevoir à Correggio l'empereur qui lui témoigna ſa ſatisfaction & ſon eſtime. Elle mourut l'an 1550, laiſſant des *Rimes* qui ne perdent rien en les comparant avec celles des plus fameux poëtes de ce ſiecle, & des *Lettres* qui ont une grace naturelle & charmante. On a recueilli tous les ouvrages de cette princeſſe dans la belle édition qu'on en a faite à Breſcia l'an 1759. La princeſſe de Corregio.

81. Gaſpara Stampa.

L'amour dicta les belles poéſies qui ont rendu illuſtre le nom de Gaſpara Stampa, de la noble famille de ce nom à Milan, mais née à Padoue. Collaltin, comte de Collalto, fut l'objet de ſa paſſion & des vers de cette dame qui peut aller de pair avec les poëtes les plus célebres. Cette nouvelle Sapho imita autant l'ancienne dans les

amours & dans la poéſie, qu'elle fut malheureuſe comme celle là dans ſa paſſion. L'infidele Collalto qui avoit paru épris de Stampa, comme le témoignent ſes vers joints à ceux de ſon amante, changea de ſentiments & donna ſa main à une autre dame. La tendre Stampa n'eut pas la force de ſoutenir ce coup imprévu, & ſa douleur l'entraîna au tombeau avant l'âge de trente ans, vers l'an 1554. Ses *Rimes* furent imprimées la même année par les ſoins de Caſſandre ſa ſœur; & on les a de rechef publiées à Veniſe l'an 1738 avec celles de *Balthaſar Stampa* ſon frere & celles de l'infidele *Collalto*.

Erſilie del Monte.

Dans un recueil de rimes publié en 1575 par *Mutio Manfredi* on trouve celles d'Erſilie Corteſe de Modene, fille naturelle de Jacques Corteſe frere du cardinal Grégoire, née en 1529 & légitimée en 1541. Elle recut une excellente éducation, ſon pere ayant de bonne heure connu l'inclination qu'elle avoit pour la littérature. Ce ſeigneur étoit à Rome & y jouiſſoit d'une grande conſidération. Erſilie s'attira l'eſtime, enſuite l'amour de Jean Batiſte del Monte, neveu de Jules III, & l'épouſa du conſentement de ce pontife. Mais le bonheur d'Erſilie ne fut que paſſager, ayant de là à peu perdu ſon époux tué ſous la Mirandole l'an 1552. Reſtée veuve à vingt-trois ans, elle refuſa de paſſer à d'autres nôces, & ce fut ce qui lui attira une perſécution cruelle. Sous le regne de Paul IV, une perſonne puiſſante, alliée des Caraffes, la demanda en mariage. Jeune, belle, ſavante & très-riche, Erſilie étoit effectivement un des meilleurs partis qu'il y eut à Rome. Mais elle, par reconnoiſſance aux bienfaits de Jules & de la maiſon del Monte, refuſa de faire paſſer à des étrangers les biens de cette maiſon avec ſa main. Celà ſuffit pour que les violents Caraffes ou leurs miniſtres, ſaiſiſſent les terres, châteaux & autres revenus de la veuve del Monte qu'ils laiſſerent dans la derniere indigence. Sa fermeté au

milieu de cette perſécution attroce frappa enfin ſes ennemis eux mêmes, peut-être auſſi le pape, qui dans ſes derniers jours s'apperçut des forfaits de ſes neveux, & tâcha d'y remédier, rendit juſtice à Erſilie & lui fit reſtituer tous ſes biens. Elle paſſa le reſte de ſa vie dans l'étude & dans la correſpondance avec les plus inſignes littérateurs. Elle vivoit encore en 1578; mais on ignore dans quelle année elle finit ſes jours.

Olympie Morata.

Si la ſavante Olympie Morata n'excella pas dans la poéſie italienne, elle ſe rendit ſi célebre en d'autres ſciences, que peu de dames ont fait dans cette partie autant d'honneur à leur ſexe que celle dont je parle. Pérégrin Morato de Mantoue ſon pere, étoit profeſſeur de belles lettres à Ferrare, lorſqu'Olympie vint au monde dans cette ville l'an 1526. Elevée dans les ſciences par ſon pere, elle fit bientôt paroître un ſi grand talent dans la littérature grecque & latine, que Rénée de France, duch[illegible]ſe de Ferrare, la prit fort jeune dans ſa cour, & la nomma dame de la princeſſe Anne ſa fille, pour l'aider dans l'étude des lettres. Des cabales de cour ayant fait perdre à Olympie les bonnes graces de la ducheſſe, elle ſe retira, n'emportant ni orgueil ni richeſſes, mais l'eſtime de tous les ſages & les opinions des calviniſtes, opinions qu'elle avoit puiſées chez la ducheſſe & qu'elle conſerva juſqu'à la mort. Il y avoit parmi les étudiants de Ferrare un jeune proteſtant de Schweinfurt, appellé André Grunther qui fut gradué docteur en médecine. Olympie l'épouſa l'an 1548 & s'en alla avec lui en Allemagne. C'étoit le tems où il y avoit une guerre cruelle entre l'empereur & les proteſtants de la ligue de Smalkalde. Peu après qu'Olympie fut parvenue à Schweinfurt, cette ville reſta déſolée par les armes impériales. Olympie dépouillée de ſes effets, travaillée d'une fievre violente, & forcée de s'enfuir avec ſon mari au milieu des différents partis qui rodoient par-tout & mettoient tout au pillage, ſe trouva cent fois

ſur le point d'expirer de laſſitude, de crainte & de miſere. Informé de la pitoyable ſituation de ce couple infortuné, l'électeur palatin fit aller l'un & l'autre à Heidelberg, & aſſigna à Grunther la chaire de médecine, & à Olympie celle des lettres grecques. On vit alors avec ſurpriſe une dame Italienne enſeigner le grec dans une célebre univerſité d'Allemagne. Mais Olympie avoit trop ſouffert pour qu'elle pût long-tems jouir du repos & des bienfaits de l'électeur. Un an après qu'elle s'étoit fixée à Heidelberg elle vint à mourir à l'âge de vingt-neuf ans, & ſon époux ne lui ſurvécut guere. Les ouvrages d'Olympie Morata furent publiés à Bâle l'an 1538 : ils conſiſtent en *Dialogues*, *Epîtres*, *Harangues*, le tout en latin, & en *Poéſies grecques*. On peut trouver des notices plus détaillées ſur cette jeune dame ſi ſavante, chez l'hiſtorien *de Thou*, le *P. Niceron*, & *Holtenius* qui a fait une nouvelle édition des ouvrages d'Olympie.

82. Iſabelle Andreïni.

En parlant des drames paſtoraux j'aurois pu faire mention de la *Mirſilla*, piece compoſée par Iſabelle Andreïni, ſi je n'avois jugé plus à propos d'en réſerver les notices à cet endroit. Iſabelle étoit de Padoue, & elle ne comptoit que vingt-ſix ans de ſon âge quand elle publia ce drame l'an 1588. Elle étoit en même tems auteur & actrice, & l'on ne ſut jamais bien décider ſi l'on devoit plus admirer la ſolidité & l'élégance de ſes vers, ou le jeu, les graces & les charmes qu'elle étaloit ſur la ſcene, ou la réunion très-rare & preſque prodigieuſe qu'elle fit d'une rare beauté, d'un eſprit ſupérieur & de la chaſteté & innocence de ſa vie. Tant l'Italie que la France furent témoins des qualités ſurprenantes d'Iſabelle, qui vint à mourir l'an 1604 à l'âge de quarante-deux ans dans Lyon où elle ſe trouvoit avec la troupe des acteurs Italiens.

Tarquinia Molza.

La derniere en âge par rapport au ſeizieme ſiecle, & peut-être la premiere en doctrine entre les

femmes ſavantes, fut Tarquinia Molza de Modene, petite fille de François Molza, poëte illuſtre dont j'ai parlé. Elle fut élevée avec un grand ſoin dans l'étude des lettres, des ſciences & des idiômes latin, grec & hébreu. L'an 1560 elle ſe maria avec un gentilhomme de ſon rang & le poſſéda pendant dix-huit ans. La ſeconde année de ſon veuvage, le duc Alfonſe II la mit pour dame d'honneur auprès des princeſſes Lucrece & Eléonore ſes ſœurs. Dans une cour où tous les plus beaux génies de l'Italie étoient raſſemblés, Tarquinia excita l'admiration générale par la profondeur de ſa doctrine. Le *Taſſe* lui donna place parmi les interlocuteurs d'un de ſes dialogues : *François Patrizi* lui dédia, comme à une femme philoſophe, le troiſieme tome de ſes diſcuſſions péripatétiques; & ce qui n'a point d'exemple, le ſénat & le peuple Romain lui donnerent l'honneur & les droits de la Cité, tant pour elle que pour la noble famille *Molza* à perpétuité, en récompenſe, eſt-il dit dans le Diplome, *de la rare doctrine de Tarquinia, de ſon excellence dans la poéſie, dans la muſique, dans le grec, l'hébreu & le latin, & dans les ſciences plus graves, enfin des belles vertus morales qui la diſtinguent.* Ce Diplome eſt du 11 Décembre de l'an 1600. Après douze ans de ſéjour à Ferrare, Tarquinia retourna à Modene où elle paſſa dans la douce occupation des études le reſte de ſa vie qu'elle finit l'an 1617, étant âgée de ſoixante & quinze ans. Il eſt reſté des poéſies eſtimables de cette dame en italien & en latin; & on les trouve jointes à celles de François ſon grand pere dans l'édition de Bergame. On a auſſi la verſion de deux dialogues de Platon intitulés *Criton* & *Charmides*; mais d'autres verſions du latin & du grec ſe ſont perdues.

§ IV. *Poéſies latines.*

Le nombre de ceux qui ſe rendirent fameux par 83.

leur talent dans la poéſie latine, ne fut pas trop inférieur à celui des poëtes en langue vulgaire; on peut même aſſurer que, proportion gardée, il y eut dans ce ſiecle en Italie plus de grands poëtes latins, que de grands poëtes italiens. La raiſon en eſt ſimple: c'eſt que d'ordinaire l'on met plus d'étude à s'exercer ſur la poéſie d'une langue maternelle. Il eſt aiſé de ſe croire poëte dans ſon propre idiome quand on a fait quelques chanſons ou quelques octaves qui n'ont pas coûté un grand travail; & quelqu'un qui a joint enſemble quatorze vers rimés en deux quartines & deux tercines, ſe flatte aiſément d'avoir fait un ſonnet. Mais quand on veut faire des vers latins, la difficulté de trouver les tours & expreſſions, celle qu'on éprouve dans la quantité & valeur des ſyllabes, celle qu'il y a dans l'harmonie qui doit réſulter de l'arrangement artificiel de ces ſyllabes & de ces tours, obligent les écrivains à porter toute l'attention poſſible à leurs productions poétiques; & de là il arrive que ces productions ſont ſouvent meilleures que celles qu'on fait plus négligemment dans ſa propre langue.

84. Grand nombre de poëtes Latins.

La cour de Léon X fut la pépiniere des poëtes latins de ce ſiecle. *François Arſilli* dans un petit poëme élégiaque intitulé *De poetis Urbanis*, en nomme juſqu'à cent bien comptés, & en fait le caractere & l'éloge. Autant & plus ſe trouvent nommés & caractériſés dans les dialogues de *Lilio Gyraldi*; & après celà il y en a un autre grand nombre dont n'ont parlé ni l'un ni l'autre. Mon devoir eſt de choiſir entre cette quantité prodigieuſe de poëtes ceux dont la réputation a été plus grande, & dont il eſt indiſpenſable de parler dans une hiſtoire abrégée telle que la mienne.

Arſilli.

Il eſt juſte de commencer par Arſilli lui même à qui on a l'obligation d'avoir conſervé le ſouvenir de pluſieurs gens de mérite. François Arſilli étoit de Sinigaglia, ville qui appartenoit alors au duché d'Urbin, & d'extraction noble. Il pra-

tiquoit la médecine; mais ſa plus douce occupation étoit la poéſie. L'amour excita ſa verve & lui fit chanter les louanges de la belle *Pirmille*, qui apparemment entendoit le latin, puiſque ſon amant en célébra le nom & la beauté dans cette langue. Mais déſeſpérant d'en obtenir la main, il quitta ſa patrie & s'établit à Rome où il continua d'exercer la médecine, tandis que par ſon érudition & par ſes poéſies il acquit la conſidération des nombreux ſavants qui étoient dans cette capitale. Il mourut à ſoixante & dix ans peu après l'an 1540.

Navager.

Ce docte & noble André Navager dont j'ai parlé dans le livre précédent, à propos des voyages, fut un inſigne poëte latin. Le peu qui nous eſt reſté de ſes poéſies fait regretter la perte des autres, tant l'auteur a ſu imiter cette pureté, cette grace & cette noble ſimplicité grecque qui eſt la marque de la délicateſſe & du bon goût. Navager poſſédoit ce goût dans un degré éminent; & comme il eſt naturel d'haïr ce qui s'oppoſe & traverſe ce penchant, il ne pouvoit pas ſouffrir les poéſies de Martial, ce grand diſeur de bons mots & de pointes. Tous les ans dans un jour déterminé, Navager célébroit une fête littéraire, pendant laquelle il brûloit autant d'exemplaires de Martial qu'il avoit pu ramaſſer, ce qu'il appelloit faire un ſacrifice à Vulcain. Navager mourut à Blois l'an 1529, pendant qu'il étoit ambaſſadeur de Veniſe à la cour de France.

Lampride

Bénoit Lampride de Cremone s'éleva au deſſus de pluſieurs poëtes de ſon tems, par des *Odes* ſur le ſtyle de Pindare. Il en fit de latines & de grecques, & on peut dire que la nobleſſe des idées, les ſaillies de l'imagination & la beauté des vers, font que la copie n'eſt point indigne d'un ſi excellent original. Lampride enſeigna les belles lettres à Padoue; enſuite il fut choiſi pour inſtruire le prince François Gonzague, fils de Fréderic duc

de Mantoue. Ce brave poëte lyrique termina ſes jours vers l'an 1540.

85. Le card. Accolti.

La famille *Accolti* d'Arezzo, qui dès le quinzieme ſiecle avoit donné à l'Italie des ſavants du premier ordre, produiſit un excellent poëte dans la perſonne de Bénoit Accolti, ſurnommé *le cardinal de Ravenne*. Il nâquit à Florence l'an 1497, & ayant fait de grands progrès dans les études tant à Florence qu'à Piſe, il alla à Rome chez le cardinal Pierre ſon oncle, & s'avança ſi fort dans les bonnes graces de Léon X, qu'étant encore fort jeune il fut créé évêque de Cadix. Sous Adrien VI il fut transféré à l'évêché de Cremone, & l'an 1524 il devint archevêque de Ravenne. Clément VII dont il fut ſecretaire intime avec l'illuſtre *Sadolet*, le créa cardinal l'an 1527, trois jours avant l'invaſion de Rome par les Impériaux. On ne ſait pas comment Accolti échappa à cet affreux déſaſtre; mais qu'il eut le bonheur d'en échapper, on le voit par une lettre de Sadolet. Paul III le fit légat de la Marche d'Ancone, mais il dut ſe comporter fort mal dans ſon gouvernement, parce que le même pape le fit renfermer dans le château S. Ange, d'où le cardinal ne put ſortir qu'à force de très-preſſantes ſollicitations, même, à ce qu'on dit, de la part de l'empereur, & en payant plus de cinquante mille écus d'amende. Le pape lui défendit encore de remettre le pied dans Rome ou dans ſa légation ſans une permiſſion expreſſe. Ce malheur arriva au cardinal l'an 1535, & il ne fut réhabilité & rappellé qu'en 1542. Mais il refuſa de profiter de cette grace, & paſſa ſa vie à Florence où il mourut l'an 1549. On n'a pas encore fait la collection des ouvrages de ce prélat. Ses *Poéſies* ſe trouvent par-ci par-là en divers recueils; mais on voit que dans les *Elégies* & *Epigrammes* perſonne ne l'a ſurpaſſé du côté de l'invention & de la beauté.

Colocci.

Ange Colocci, gentilhomme de Jeſi, eut un double mérite, celui d'exceller dans la littérature,

& celui de protéger & aider ceux qui marchoient dans la même carriere. Rome fut le berceau de ſes études ; mais lorſqu'en 1486 un de ſes oncles eſſaya de ſe rendre maître de Jeſi, toute la famille ayant été déclarée rebelle & bannie, Ange ſe retira à Naples où il fut inſcrit dans l'académie érigée par *Pontan* & prit le nom de *Baſſus Colotius*. Six ans après il reçut du pontife la permiſſion de retourner à Jeſi, d'où il repaſſa à Rome & y fixa ſon ſéjour. Il étoit fort riche, & il employa ſes richeſſes à fomenter & étendre l'étude de la littérature. Après la mort de *Pomponius Letus* l'académie romaine étant ſur le point de périr, Colocci en fut le ſoutient, & il deſtina pour les ſéances de ce corps, ſes délicieux jardins, ſa bibliotheque & ſa collection d'antiquités. Pluſieurs ſavants ont témoigné dans leurs ouvrages les obligations qu'ils avoient à Colocci, qui par ſa généroſité les avoit mis en état de ſe produire & d'enrichir le public de leurs écrits. Rome ne fut pas méconnoiſſante envers les ſervices que ce gentilhomme rendoit à la littérature : le ſénat le créa patricien & conféra ce même honneur à toute la famille *Colocci*. Léon X mit ce ſavant dans le nombre de ſes ſecretaires, & une fois il lui fit préſent de quatre mille écus pour des vers faits à la louange de ce ſouverain. Et quoique Colocci eût eu deux femmes, le pontife par une diſpenſe très-rare lui accorda la ſurvivance de l'évêché de Nocere. Clément VII le fit gouverneur d'Aſcoli & l'envoya nonce en pluſieurs cours. Le ſac de Rome fut très-funeſte à Colocci, comme à tant d'autres : on mit le feu à ſa maiſon, on ruina ſes jardins les plus beaux de Rome, on pilla ſa collection & ſa bibliotheque, & on le força à payer une très-groſſe ſomme pour ſa rançon. Il ſe retira dans ſa patrie pour ſe remettre de ſes pertes, & d'abord qu'il eut ramaſſé quelque argent, il retourna à Rome raſſembler les débris de l'académie. Ses efforts & ſes dépens ne furent pas trop heureux ; & lui

même en quitta la penſée lorſqu'à la mort de *Favorin Camertes*, évêque de Nocere, il paſſa à gouverner cette égliſe. Neuf ans après il la céda à un de ſes neveux, & retourna à Rome où il finit ſes jours l'an 1549. Les *poéſies latines* de ce prélat ſont des plus élégantes & des plus limées qu'on ait eu dans un ſiecle ſi fertile en bons poëtes. Colocci s'exerça auſſi, mais avec moins de ſuccès, dans la poéſie italienne. Le tout a été recueilli, enrichi de remarques & publié à Rome par M. l'abbé *Lancellotti* en 1772.

Bloſius Palladius. Un autre évêque dont le nom propre étoit Blaiſe Pallaï, du pays des Sabins, & qui en entrant dans l'académie romaine ſe fit appeller Bloſius Palladius, ſous le nom duquel il eſt connu, égala Colocci ſon ami & ſon collegue dans le talent pour la poéſie latine & dans le zele pour les progrès de la littérature. Quand Léon X mit ſur un meilleur pied l'univerſité de Rome, Bloſius fut un des députés à cette réformation. Clément VII le fit ſon ſecretaire, & Paul III l'an 1540 le créa évêque de Foligno. Bloſius fidele imitateur de Colocci, ſept ans après renonça à cette égliſe en faveur d'*Iſidore Clario*, & de retour à Rome il ſe replongea dans ſes études favorites de la poéſie & belles lettres. Il ne ſurvécut qu'un an à ſon ami, & mourut en 1550. Ses vers, tous de la plus grande beauté, ſe trouvent épars en différents recueils.

86. M. A. Flaminio. La même année 1550 fut la derniere de l'illuſtre Marc Antoine Flaminio, un des plus doctes, des plus élégants & des plus aimables poëtes latins des ſiecles modernes. Il nâquit à Serravalle l'an 1598, d'une famille d'Imola. Jean Antoine ſon pere, homme ſavant, l'éleva dans la piété & dans les lettres avec un ſoin particulier & un ſuccès qui ſurpaſſa ſes eſpérances. Marc Antoine n'avoit que ſeize ans quand ſon pere l'envoya vers Léon X, préſenter quelques poéſies faites tant par lui que par ſon fils, à la louange de ce nouvel Auguſte. Léon ſurpris des progrès extraordinaires de ce jeune

jeune homme dans un âge si tendre, après qu'il l'eut examiné & qu'il fut convaincu de la vérité, lui adressa ce vers de Virgile qui venoit si à propos; *Macte nova virtute puer, sic itur ad astra.* Il récompensa le pere avec sa générosité acoutumée, & voulut que le jeune Marc Antoine continuât à étudier sous ses yeux, pour lequel effet il lui assigna le logement & l'entretien dans le palais Vatican. Flaminio profita des soins paternels du pontife pour s'adonner aux sciences, & pour faire des courses tantôt à Naples, afin d'y connoître le grand *Sannazare*, tantôt à Urbin auprès du docte & magnanime comte *Balthazar de Castillon.* Chassé avec tant d'autres du Vatican par Adrien VI, Marc Antoine alla à Bologne étudier la philosophie. Ensuite il retourna à Rome chez le prélat Sauli de Genes, & de là, invité par le savant & pieux évêque Giberti, il passa à Vérone, & reçut en présent par ce prélat une délicieuse campagne sur le lac de Garde pour lui servir d'une douce retraite parmi ses études. Mais puisque sa santé dépérissoit de jour en jour, de sorte que l'on craignoit pour sa vie, on lui conseilla de prendre l'air de Naples; & en effet ayant séjourné quelque tems dans cette ville & dans ses environs, il se rétablit entiérement; mais aussi il fut sur le point de changer de religion au moyen des entretiens qu'il eut avec ce Valdes qui avoit entraîné un si grand nombre d'Italiens dans le parti des protestants. Flaminio avoit une piété solide; ses mœurs étoient pures & sa vie austere. Le zele des novateurs qui ne prêchoient que la réforme des abus & la correction des mœurs, & qui déclamoient contre le relâchement des catholiques & contre les scandales des prêtres & des moines, fit brèche dans le cœur d'un homme qui gémissoit sur ces scandales & sur ce relâchement, & souhaitoit une réformation générale. Il entra donc avec tout l'esprit dans les sentiments des réformateurs, comme on le voit par plusieurs passages de ses écrits

tant en vers qu'en proſe. Les catholiques furent très-affligés du changement d'un homme autant célebre pour ſa doctrine que pour l'innocence de ſa vie : des amis tremblerent pour lui, voyant le riſque auquel il s'expoſoit ; mais le ſage & docte cardinal Pole, l'an 1541, attira Flaminio à Viterbe, où ce cardinal réſidoit en qualité de légat, & des entretiens ſur la littérature paſſant peu-à-peu à des conférences ſur la religion, en diſtinguant les dogmes de la diſcipline, en remontrant la ſainteté des premiers, & avouant la néceſſité de réformer la ſeconde, ce qu'on alloit faire dans le concile de Trente, où Pole lui même devoit préſider, il fit enſorte que Flaminio ſe donna pour vaincu, & embraſſa de nouveau ſincérement pour toujours la croyance de ſes peres. Ainſi la longue diſſertation qu'a faite *Schelornus* (*a*) pour prouver que Marc Antoine Flaminio a été proteſtant, eſt en pure perte. Il l'a été quelque tems dans ſon cœur, ſans en faire profeſſion ouverte ; enſuite il eſt redevenu bon catholique, & a vécu & eſt mort dans les ſentiments de l'égliſe romaine. Une grande preuve de cette aſſertion eſt la longue & ſavante lettre qu'il écrivit en Janvier de l'an 1543 à *Pierre Carneſecchi* ſur le myſtere de l'euchariſtie. Ce Pierre Carneſecchi dont nous avons déja parlé, très-reſſemblant à Flaminio du côté du ſavoir & de la bonté du caractere, intervint aux entretiens qu'il y eut entre ce ſavant & le cardinal, & quelques uns furent tenus en préſence de *Victoria Colonne*, marquiſe de Peſcaire, qui dans ce tems là ſe trouvoit dans un couvent de Viterbe. Mais le ſingulier eſt que Carneſecchi qui paroiſſoit bon catholique, ſe démaſqua de là peu à peu, devint publiquement luthérien ; & fit la fin malheureuſe que nous avons racontée ; au lieu que Flaminio convaincu qu'il ne falloit pas bouleverſer la reli-

(*a*) Amœnit. Eccleſ. Vol. II. au commencement.

gion & le monde pour réformer des abus, ſe conſolida dans la foi catholique. Depuis ce jour cet homme pieux & ſavant ne quitta plus le cardinal Pole qu'il ſuivit au concile de Trente, & avec qui il revint à Rome, où les Farneſe & les autres cardinaux les plus illuſtres ſe diſputerent la ſatisfaction de le poſſéder & de le combler de bienfaits. L'an 1550, comme je l'ai marqué, fut le dernier de la vie de Flaminio, qui mourut à cinquante-deux ans, le dix-huit de Février, chez le cardinal Pole. Sa réſignation, ſa piété, & ſes derniers ſentiments attendrirent quiconque en fut témoin, & répondirent parfaitement à la vie auſtere & innocente dont il avoit fait profeſſion. Les ſavants Italiens & étrangers en pleurerent la mort par des lettres & des poéſies en grand nombre. Et réellement le caractere de cet homme étoit tout-à fait aimable: il paroit dans ſes écrits, où à toute la beauté attique on voit joint une naïveté qui ſéduit & qui décelle l'ame ſenſible, bienfaiſante, ſincere & pure de l'auteur. Telles ſont ſes *poéſies* les plus élégantes & harmonieuſes qui ayent paru depuis que le latin eſt une langue morte: telles ſont ſes *Epîtres* tant italiennes que latines: telles ſes *Expoſitions* de pluſieurs pſeaumes; & tels ſont d'autres ouvrages de cet illuſtre & vertueux écrivain.

87. Pierius Valerianus.

Belluno, dans la Marche de Tréviſe, fut la patrie de Pierius Valerianus, dont le véritable nom étoit Jean Pierre Valerian. Sa pauvreté & une éducation négligée furent cauſe que ſeulement à quinze ans il apprit à lire. Il avoit un oncle à Veniſe appellé frere *Urbain Valerian*, cordelier, que j'ai nommé entre les greciſtes. Cet oncle le fit aller à Veniſe & l'inſtruiſit dans les belles lettres; mais il ne put faire davantage, faute d'argent: Pierius y ſuppléa: il ſe mit au ſervice de quelques nobles & il employa à payer ſes lecteurs ce qu'il retira de ſes ſervices. De retour à Belluno, il y perdit le peu qu'il avoit amaſſé par ſa grande économie,

& fut obligé de s'enfuir lorſqu'en 1509 cette ville fut envahie par les armes de Maximilien I. L'eſpoir d'améliorer ſa fortune le fit aller à Rome, où effectivement il trouva des protecteurs, entr'autres le cardinal Jean de Medicis qui, devenu pape, le mit dans le nombre de ſes courtiſans familiers & lui aſſigna un bon entretien. Tout cela fut perdu à l'avénement d'Adrien; mais Clément VII lui donna la chaire d'éloquence dans l'univerſité de Rome, le fit protonotaire apoſtolique & l'enrichit de quelques bénéfices eccléſiaſtiques. Lorſque ce pape réſolut d'envoyer à Florence les jeunes Alexandre & Hyppolite ſes neveux, il leur donna Valerianus pour gouverneur. Mais la révolte des Florentins contre les Medicis en 1527, força ce ſavant à ſe retirer à Bologne & de là dans ſa patrie, d'où Alexandre devenu maitre de Florence le rappella l'an 1530. Pierius vécut à la cour de Florence juſqu'à l'an 1537 que le duc fut aſſaſſiné. Il ſe transféra à Padoue, & ce fut là que dans une heureuſe vieilleſſe il vint à mourir plus qu'octogenaire l'an 1558. Ses *Poeſies latines* l'ont fait placer entre les meilleurs poëtes de ſon ſiecle, ſurtout par rapport aux *Elégies* dans leſquelles il réuſſit à merveilles. Les vers qu'il fit dans ſa jeuneſſe ne reſpirent que l'amour: mais quand il eut embraſſé la profeſſion eccléſiaſtique, il changea de ſujet, & ſes poéſies ne furent plus que ſérieuſes ou ſacrées. Pierius a fait d'autres ouvrages, comme les *Jeroglyphes* en cinquante-huit livres, qui contiennent une explication exceſſivement diffuſe des ſymbôles & allégories des anciens, l'hiſtoire de ſa vie ſous le titre *De calamitatibus ſuæ vitæ*, & une autre hiſtoire qui l'a rendu fort célebre, & qui eſt intitulée *De infelicitate litterarum*, dans laquelle, quoique l'inclination qu'avoit l'auteur à l'extraordinaire & au merveilleux, lui ait fait adopter des récits invraiſemblables, on trouve cependant de très-belles notices qui jettent un grand

jour ſur l'hiſtoire littéraire des quinzieme & ſeizieme ſiecles (139).

La noble famille *Zanchi* de Bergame eut dans ce ſiecle pluſieurs ſavants. Nous en avons nommé quelques uns, & voici le lieu de parler de Baſile Zanchi, poëte célebre. Il étoit frere de *Jean Chryſoſtôme*, écrivain d'antiquité, & couſin de *Jérôme* qui devint proteſtant. Comme ces deux, il entra dans l'ordre des chanoines réguliers, & s'appliqua à l'étude de la théologie & de la bible, mais ſans quitter les muſes latines qui avoient fait ſes délices avant qu'il ſe rendit religieux, ayant été à Rome ſous le brillant pontificat de Léon, & figuré parmi les poëtes qui rempliſſoient la cour de ce pape. Sa grande littérature forma une liaiſon étroite entre lui & la plupart des ſavants de ſon tems & de ſon pays, & c'eſt, à ce que l'on penſe, ce qui cauſa ſa diſgrace. *Paul Manuce* parle de la fin malheureuſe de Bazile Zanchi, mais ſans s'expliquer (*b*). *Latin Latini* dans une lettre de l'an 1559 dit que Zanchi étoit mort peu auparavant en priſon dans l'affaire des apoſtats. Que veut dire ceci? Zanchi étoit-il devenu proteſtant comme ſon couſin? ou avoit-il quitté ſans permiſſion l'habit de ſon ordre? Perſonne ne dit rien de ces crimes. Voici ce que je conjecture. L'an 1558 le ſévere Paul IV ordonna à tous les religieux qui vivoient hors de leurs couvents, de s'y rendre au plutôt, ſous peine d'être conſidérés comme apoſtats s'ils n'obéiſſoient pas, d'être renfermés en priſon, ou d'être condamnés aux galeres. Dom Baſile accoutumé à vivre en ſon particulier comme un homme de lettres, converſant ſans ceſſe avec les ſavants & jouiſſant d'une liberté entiere, tarda apparemment à obéir au mandement de Paul qui, inexorable ſur ce ſujet comme dans tout le reſte, fit mettre Zanchi dans un cachot où il mourut de

D. Baſile Zanchi.

(*b*) Liv. IV. Epitre 28.

chagrin & de miſere. Ce ſavant méritoit un meilleur ſort. Peu de poëtes l'égalent en harmonie, netteté, préciſion, juſteſſe, & cela dans tous les genres de poéſie latine. Le recueil de ſes vers forme huit livres, & on en a fait pluſieurs éditions.

88. Faerno. Un des plus beaux monuments de la poéſie latine du ſeizieme ſiecle ſont les *Cents fables* de Gabriel Faerno de Cremone. Ce poëte étoit grand ami du cardinal Jean Ange de Medicis de Milan, qui étant devenu pape, voulut à ſa cour Faerno, & ſe diſpoſoit à faire ſa fortune, à quoi concouroit l'amitié dont Charles Borromée, neveu du pontife, s'étoit pris pour ce même poëte. Mais Faerno, par un exemple très-rare, refuſa toutes les grandeurs, & vivant à la cour avec cette même ſimplicité, modeſtie & candeur qu'il avoit fait paroître juſqu'à ce jour dans ſes paroles & dans ſes actions, il n'employa ſon crédit qu'à l'avantage des gens de lettres & des jeunes gens qui avoient de la diſpoſition pour devenir utiles à la littérature & à l'égliſe. Il mourut à Rome dans un âge peu avancé l'an 1561. Trois ans après, ſes cents fables furent publiées par ordre du pontife. L'auteur les avoit tirées d'Eſope & d'autres anciens fabuliſtes, & miſes en vers latins de différents metres, avec toute la netteté & l'élégance poſſible. Rien n'eſt plus abſurde que l'accuſation que quelques uns ont formée contre cet écrivain, en diſant qu'il ne fit que copier les fables de Phedre, auteur qui n'étoit pas encore publié & dont il tâcha de ſupprimer les exemplaires. Si l'on parle du fond des fables, Faerno l'a pris d'Eſope & d'autres anciens auteurs Grecs; c'eſt ce qu'il dit lui même: s'il s'agit de la compoſition, on n'a qu'à comparer les fables de Faerno avec celles de Phedre, & l'imputation tombera d'elle même & couvrira de ridicule ceux qui l'ont faite.

Amaltéo. J'ai fait mention des familles *Accolti* & *Zanchi* qui eurent pluſieurs ſavants. Celle des *Amaltéo*

dans le Frioul en eut encore davantage, & M. *Liruti*, hiſtorien du Frioul, compte juſqu'à onze *Amaltéo* tous diſtingués par leur doctrine. Je ne parlerai ici que de Jean Batiſte Amaltéo d'Odorzo, fameux poëte latin de ce ſiecle. A l'âge de vingt-cinq ans Jean Batiſte avoit déjà publié des poéſies qui lui concilierent l'eſtime de tous les connoiſſeurs, tant il y a de ces beautés qui approchent les auteurs modernes des anciens & font revivre le tems des Tibulle, des Properce & de leurs ſemblables. Amaltéo eſt d'autant plus à louer d'avoir compoſé de ſi beaux vers, que la poéſie n'étoit pour lui qu'un jeu, ſa principale occupation étant la philoſophie, la théologie & la juriſprudence. Il fut quelque tems ſécretaire de la république de Raguſe, d'où appellé par Pie IV & par Borromée, il entra dans la ſécretairerie romaine, & connut le docte & aimable *Faerno*, mais il le perdit de là à peu de tems. Amaltéo mourut à Rome l'an 1575.

L'évêque Volpi.

On n'avoit pas encore aſſemblé en un corps les belles poéſies latines de Jean Antoine Volpi, évêque de Cômo ſa patrie, quand en 1725 un autre Jean Antoine Volpi, de la même noble famille, en fit & publia le recueil. Parmi pluſieurs pieces très-eſtimables on remarque deux *Satires* dans le goût d'Horace, ſi bien faites pour le ſtyle & pour le fond, que l'auteur peut paſſer pour l'imitateur le plus parfait du poëte Venuſin dans ce genre. Volpi devenu évêque en 1559 fut très-habile en juriſprudence & dans les négociations: il intervint au concile de Trente, & deux fois fut nonce auprès des Suiſſes catholiques. Il mourut en 1588.

Bonciario

Ce n'eſt pas pour la beauté des vers qui ſont médiocres, mais pour d'autres circonſtances que je vais faire mention de Marc Antoine Bonciario. Né dans la petite terre d'Antria, du territoire de Pérouſe, fils d'un pauvre cordonnier, abandonné long-tems à ſoi même, enſuite ſoumis à un pédant brutal qui faillit de le tuer à force de coups, ayant

preſque entiérement perdu à quatorze ans l'uſage des mains & des pieds, enfin devenu aveugle, il put néanmoins par ſon heureux talent parvenir à un tel degré de littérature, & ſe faire un tel nom par ſon érudition & par ſes poéſies, qu'on le vit exalté par les plus hautes louanges, au point que quelques uns, quoique avec trop d'exagération, l'ont appellé l'*Homere Italien*. Il dut ſes progrès à la protection & munificence du cardinal Fulvio Cornéo de Pérouſe, qui le mit à l'école du célebre *Muret* à Rome. Bonciario eut la direction du ſéminaire de Pérouſe, & la chaire de belles lettres dans l'univerſité de cette ville. Sa facilité de dicter en vers & en proſe étoit prodigieuſe : ſes ouvrages dont le comte *Mazzuchelli* a fait un catalogue exact, ſont en grand nombre. Il mourut au commencement de l'an 1616.

89. Improviſateurs Latins.

Il ne ſera pas hors de propos de faire mention de quelques poëtes latins qui eurent le don de l'*Impromptu*. On en vit pluſieurs à la cour de Léon X. J'ai parlé dans le tome précédent de l'aveugle *Aurelle Lippo Brandolini*, qui diſtingué par ce don fut penſionné par le pontife & logé dans le Vatican. Outre ce poëte reſpectable, il y en eut une grande quantité qui ſervirent à l'amuſement de Léon dans les ſoupers que, toute étiquette bannie, il donnoit ſouvent aux prélats, ambaſſadeurs & autres grands perſonnages. Les poëtes entretenus par le prince aſſiſtoient à la table mais ſur pieds & derriere les chaiſes, & ils pouvoient participer aux plats & aux bouteilles, pourvu qu'ils en fiſſent la demande en vers & avec quelques jolies penſées, ou qu'ils répondiſſent auſſi en vers aux queſtions qu'on leur faiſoit, ou enfin qu'ils chantaſſent ſur le champ ſur des ſujets qu'on leur propoſoit. S'ils s'en tiroient bien, ils étoient auſſi bien regalés, mais s'ils faiſoient des fautes de proſodie ou de langue, ils recevoient des coups ou d'autres punitions qui réjouiſſoient la compagnie.

Les plus célebres parmi ces faiſeurs d'impromptus, furent André Maron & Querno, ſurnommé l'Archipoëte. Le premier originaire de Breſcia, étoit né à Pordenone dans le Frioul. Il fut quelque tems à la cour de Ferrare auprès du cardinal Hyppolite d'Eſte le vieux, & de là fit paſſage à celle de Léon X. Les écrivains de ce tems là racontent des prodiges de la veuve d'André Maron & de la facilité, beauté & force de ſes impromptus. La nature l'avoit formé pour ce rare exercice. A méſure qu'il chantoit, ſes yeux devenoient étincellants, ſes veines s'enfloient, la ſueur lui mouilloit le viſage, & tout atteſtoit l'enthouſiaſme ou fureur poétique dont il étoit agité. Nul des nombreux poëtes de cette cour ne pouvoit lui tenir tête. Rome étoit remplie de ſes louanges, & le pontife lui prodiguoit les bienfaits. Maron ne ſavoit cependant pas profiter de ſa gloire & de ſa fortune. Dépenſant tout ſans ſonger à l'avenir, il ſe trouva dans la miſere quand Adrien le chaſſa du Vatican avec les autres poëtes & littérateurs. Le généreux Clément, émule de Léon, le rappella, mais ce bonheur fut pour Maron ſa plus grande diſgrace. Premierement quand, en 1526 les Colonnes rebelles envahirent le Vatican, André Maron relevant à peine d'une longue maladie, vit ſon appartement mis au pillage, & fut obligé de s'enfuir à demi mort de foibleſſe & de peur. Ce fut bien pis l'année ſuivante lors du fameux ſac de Rome. Les brigands perſuadés qu'un ſi célebre poëte devoit être puiſſamment riche, lui donnerent la torture & lui diſloquerent les os pour le forcer à découvrir ſes prétendus tréſors. Convaincus enfin qu'il n'avoit abſolument que ce qu'ils lui avoient déjà volé, ils le relâcherent, & l'infortuné poëte alla mourir dans une mauvaiſe hôtellerie. Maron.

Querno, nâtif de Monopoli au royaume de Naples, n'avoit pour dot que la facilité ſurprenante de faire ſur le champ des vers latins, quels qu'ils L'Archipoëte.

fuſſent. Au reſte ſon ignorance ne pouvoit être égalée que par ſon effronterie. Etant allé à Rome ſous le regne de Léon, il ſe préſenta aux académiciens Romains avec un tout petit poëme de vingt-mille vers qu'il leur offrit, s'engageant en outre d'en faire autant & plus *à l'improviſo*, ſur tous les ſujets qu'on lui propoſeroit. Les académiciens voyant à la qualité du poëme & à la mine de l'auteur quelle eſpece d'homme c'étoit, réſolurent de s'en divertir, & ayant indiqué une aſſemblée & ordonné un repas dans l'isle du Tibre, tandis que le bon Querno faiſoit des vers & vuidoit des verres, il lui mirent ſur la tête une énorme couronne compoſée de laurier, de pampres & de choux, & le proclamerent Archipoëte. Enflé de ce titre, il demanda d'être préſenté au pontife, & Léon informé des qualités de cet homme, le prit à ſa cour pour poëte & pour bouffon, & lui intima le châtiment de boire du vin bien trempé avec de l'eau chaque fois que ſes vers ſeroient languiſſants ou fautifs (141). Un jour l'Archipoëte s'étant plaint de la foibleſſe de ſes pieds & s'étant appuyé à l'embraſure d'une fenêtre, tandis que le pape ſoupoit en grande compagnie, demanda à boire avec ce vers adreſſé à Léon : *Porrige quod faciat mihi carmina docta Falernum* : à quoi le pape répondit ſur le champ : *Hoc etiam enervat debilitatque pedes.* Une autre fois il dit en buvant : *Archipoeta facit verſus pro mille poetis* : & Léon ajouta très-joliment : *Et pro mille aliis Archipoeta bibit.*

Après la mort du pontife, Querno qui n'avoit rien ramaſſé, alla à Naples. Il y trouva quelques ſecours, mais il en falloit de biens grands à un débauché, buveur & prodigue comme lui. Tombé dans une affreuſe indigence & dangereuſement malade, il ſe réduiſit à l'hôpital, & là, ſoit déſeſpoir, ſoit phrénéſie cauſée par la fievre, il s'ouvrit le ventre avec des ciſeaux & expira avant qu'on pût le ſécourir.

Puiſque nous ſommes ſur le chapitre des improviſateurs, on pourroit ici faire mention de ceux qui eurent cette qualité dans la poéſie italienne. C'eſt ce que j'ai fait par rapport à ceux du quinzieme ſiecle: mais, à dire vrai, l'hiſtoire du ſeizieme ne nous offre rien d'extraordinaire dans ce genre, peut-être parce que le grand nombre des improviſateurs diminua la ſurpriſe du public & nuiſit à la gloire des poëtes. Je ne m'arrêterai donc à parler que d'un ſeul, qui pour ſa dignité & pour ſon talent mérite d'être tiré de la foule. 90.

Silve Antonian Romain, d'une famille pauvre & ignoble, commença à faire des impromptus en octaves, tercines, & en toutes ſortes de metres lyriques, avant même de ſavoir ce que c'étoit que vers, metre ou méſure. La nature avoit tout fait dans cet enfant pour le rendre improviſateur admirable; & l'étude ne fit que perfectionner l'ouvrage de la nature. Ce fut le cardinal Allemand Otton Truchſes, évêque d'Augsbourg, qui fournit les moyens d'étudier au *Poetino*, c'eſt-à-dire, au petit poëte; car c'étoit le ſurnom que Rome étonnée avoit donné au jeune Silve. Un jour Truchſes donnoit à diner à pluſieurs cardinaux: il fit appeller le *Poetino* ſon protégé, & lui ordonna de chanter à la louange de chacun des convives. Silve le fit ſur le champ, louant chacun par des metres divers, avec un art & une grace qui ſurprirent & charmerent la compagnie. Tout-à-coup ſe tournant vers le cardinal Jean Ange de Medicis, Milanois, il lui pronoſtiqua en de beaux vers le pontificat. On prit cela pour un compliment ou pour une ſaillie, & pour lors on n'y penſa plus. En attendant Hercules II ſe trouvant à Rome & ayant entendu chanter le *Poetino*, l'amena avec lui à Ferrare, lui aſſigna une penſion, & eut ſoin qu'il continuât ſes études. Tels furent les progrès que fit Silve dans la carriere des ſciences, que l'an 1557, lorſqu'il n'avoit que dix-ſept ans, le duc le fit monter ſur la chaire extra- Le card. Antonian.

ordinaire des belles lettres dans l'univerſité. Cent fois il fit l'eſſai de ſon talent poëtique à Ferrare, à Veniſe, à Florence, devant les princes, les princeſſes & les perſonnes les plus doctes, & chacun avoua que le talent de ce jeune homme pour l'*Improviſo* tenoit du prodige. Mais voici que l'an 1559 le ſaint ſiege étant devenu vacant par la mort de Paul IV, le cardinal Jean Ange de Medicis fut élu pape. D'abord ſe rappellant la prédiction du *Poëtino*, il le rappella à Rome & le donna pour ſécretaire au Cardinal Borromée. Dès lors Silve Antonian s'adonna aux études eccléſiaſtiques, à l'exercice des vertus dont il voyoit un modele parfait dans la perſonne de Borromée, & aux affaires du gouvernement ſpirituel & temporel. Son aſſiduité, ſes talents, ſon grand mérite le firent paſſer d'une charge à l'autre, juſqu'à ce que l'an 1598 Clément VIII le créa cardinal. Tout le monde applaudit à cette nomination; mais Silve Antonian ne jouit que l'eſpace de cinq ans de cette dignité, étant mort en 1603 à l'âge de ſoixante-trois à ſoixante-quatre ans.

Auteurs de poëmes latins.

91. Sannazare. Je vais commencer par ceux qui ont fait des poëmes ſur des ſujets ſacrés. Le premier qui ſe préſente eſt l'illuſtre Sannazare avec ſon poëme intitulé *De partu Virginis*, c'eſt-à-dire, des couches de la Vierge. L'incarnation du Verbe & ſa naiſſance parmi les hommes, furent l'argument ſublime que Sannazare entreprit de traiter. Grand dans la poéſie italienne, cet écrivain ne le fut pas moins dans la latine, & il a laiſſé indécis s'il excella plus dans l'une que dans l'autre. Qu'y a-t-il en effet, depuis que le latin eſt devenu une langue morte, de plus beau, de plus fini, de plus vraiment latin, que ſes *Elégies*, ſes *Epigrammes*, & ſes autres poéſies latines? Le poëme *De partu Virginis* eſt ſur-tout digne d'admiration en ce qu'il roule ſur un ſujet,

pour lequel il eſt impoſſible de trouver les expreſſions chez les anciens poëtes; & cependant trouvera-t-on quelque choſe de plus virgilien que ce poëme? Tous les contemporains furent ſurpris de la hardieſſe du projet & du bonheur de la réuſſite. Dieu incarné & ſa mere Vierge chantés ſur la lyre de Virgile, furent un ſujet d'étonnement pour les plus grands littérateurs qui ſe réunirent à former de l'ouvrage & de l'auteur, les éloges qu'on trouve joints à ce poëme dans l'édition des poéſies latines de Sannazare, faite dernierement à Padoue par les *Comines*.

Jérôme Vida.

Sur l'exemple de ce grand homme, le célebre Vida entreprit de chanter la vie de Jéſus-Chriſt, ce qu'il exécuta par ſon fameux poëme, intitulé *Chriſtiades*. Marc Jérôme Vida, né à Cremone vers l'an 1490, mérita de voir à l'âge de quatorze ans quelques unes de ſes poéſies latines, publiées avec celles d'autres poëtes célebres. Ayant embraſſé la profeſſion religieuſe chez les chanoines réguliers, il s'occupa de l'étude des ſciences plus graves, de maniere qu'il n'abandonna cependant jamais la poéſie. Il alla à Rome vers la fin du regne de Jules II; mais ſa réputation l'avoit précédé, & il étoit devenu célebre par ces deux poëmes *ſur le vers à ſoie* & *ſur le jeu des échecs*. Il étoit naturel qu'à l'avénement de Léon X. Vida devînt un des plus beaux ornements de la cour de ce pontife. Entre pluſieurs atteſtats que Léon lui donna de ſon eſtime & de ſa généroſité, il lui fit préſent du prieuré de S. Silveſtre de Fraſcati, belle & délicieuſe retraite, fournie de bons revenus, à condition qu'il employeroit ſon loiſir à la formation d'un poëme ſur la vie de Jéſus-Chriſt. Vida mit la main à l'ouvrage: mais peut-être effrayé par la grandeur & la difficulté du ſujet, il interrompit ſon travail à la mort de Léon, & ne le reprit que par ordre de Clément VII qui le fit protonotaire apoſtolique, & l'an 1532 le créa évêque d'Albe en Piémont. Enfin l'an 1535 parut le

poëme de la *Chriſtiades*, déjà achevé depuis quelques années, mais que l'auteur publia le plus tard qu'il put, afin d'avoir le tems néceſſaire pour le bien limer. D'ailleurs il craignoit la comparaiſon avec le poëme de Sannazare, & il vouloit que du moins l'eſpece de fanatiſme qu'on avoit conçu pour cet ouvrage, diminuât un peu & ne nuisît pas trop à la publication du ſien. Il eut lieu de ſe louer de ſa prudence: ſon poëme reçut l'applaudiſſement général, & la gloire de Sannazare n'éclipſa point celle de Vida.

Ce prélat gouverna ſon dioceſe d'Albe en paſteur & en pere. Il chérit ſon troupeau avec une tendreſſe paternelle dont il donna pluſieurs marques, entr'autres lorſque l'an 1542 les François ayant aſſiégé Albe, Vida anima les habitants & les excita à une défenſe vigoureuſe, afin de conſerver cette ville à ſon légitime ſouverain; & non content des exhortations, il leur donna l'exemple de fidélité & de courage en s'expoſant aux plus grands dangers. Par ce moyen la ville fut ſauvée; mais parce que les Eſpagnols ſous prétexte de la garder pour le duc de Savoye, y mirent garniſon & s'y comporterent en maîtres, l'évêque dans l'impoſſibilité d'être agréable au duc & aux étrangers, prit le parti de ſe retirer à Crémone. Il y étoit lorſque ceux d'Albe impatients du joug Eſpagnol, ſe révolterent; ce qui étant rapporté à D. Ferrant Gonzague gouverneur du Milanois & du Piémont, il réſolut de paſſer les Albanois au fil de l'épée. Et il l'auroit fait ſans l'interpoſition de Vida qui ſut employer ſi à propos les perſuaſions, les prieres & les larmes, qu'il vainquit & calma la colere féroce du gouverneur. Ce ſage prélat intervint au concile de Trente, & finit de vivre dans ſon égliſe l'an 1566.

Au grand poëme ſuſmentionné & aux deux petits ſur les *Vers à ſoie* & ſur les *Echecs*, il faut ajouter un quatrieme ſur *l'Art poëtique*, dont je parlerai un peu plus bas, enſuite les *Hymnes*

ſacrés, & pluſieurs autres poéſies, le tout en latin. Nul poëte n'a mieux parlé le langage de Virgile que Vida, & ce mérite lui a été en quelque façon nuiſible, parce que les uns l'ont cenſuré comme un imitateur trop ſervile de cet ancien poëte; d'autres l'ont traité d'expilateur; d'autres enfin ont pouſſé le mépris juſqu'à l'appeller faiſeur de centons. Il y a un peu de vérité dans la premiere accuſation, mais les deux autres ſont auſſi fauſſes qu'injurieuſes. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que Vida n'eſt pas toujours original; ſon être n'eſt pas des plus vifs, ni ſon imagination extrêmement brillante : mais il a aſſez d'originalité, d'imagination & d'être pour être placé parmi les poëtes illuſtres.

92. Palingenius.

Ceux qui veulent dans les poëtes des idées neuves & originales, croiront peut-être les trouver dans le poëme intitulé *Zodiacus Vitæ* par Marcel Palingenius. Le titre eſt vraiment neuf, & l'idée de faire un poëme moral partagé en autant de livres qu'il y a de ſignes dans le zodiaque, en rapportant les actions humaines à ces ſignes, eſt une idée tout-à-fait ſinguliere. Mais auſſi voilà toute la nouveauté; du reſte point de belles images, ni originalité d'invention, ni cette variété artificieuſe qui charme le lecteur & le tient en haleine, ni même un beau ſtyle, mais ſeulement de la facilité & du naturel, ce qui a pourtant ſon prix & ſon mérite. Ce poëme eſt dédié au duc Hercules II, mais l'auteur à peine eſt-il connu. On ſuppoſe qu'il étoit de Stellata, terre du Ferrarois, parce qu'il prend le ſurnom de *Stellatus*, qu'il étoit médecin du duc Hercules, & qu'il avoit été à Rome du tems de Léon. *Gyraldi*, dans ſes dialogues, raconte que le cadavre de Palingenius fut déterré & brûlé, à cauſe de ce poëme. Ce n'eſt pas qu'il y ait des héréſies, mais bien des ſorties violentes contre les prêtres & contre Rome & les papes. (142)

Mille fois meilleur que le *Zodiaque de la vie* eſt le Paléarius.

poëme ſur *l'Immortalité de l'ame* d'Aonius Paléarius, dont non-ſeulement le cadavre fut brûlé, mais qui même fut exécuté vivant. Cet écrivain né à Véroli dans la Campagne de Rome, au commencement du ſiecle, s'appelloit Antoine de la Paglia, & il altéra & latiniſa ſon nom, ſuivant l'uſage de pluſieurs littérateurs. Il parcourut les univerſités de Rome, de Ferrare, de Padoue & de Sienne, & il s'arrêta dans cette derniere ville, où l'an 1530 il ouvrit une école de littérature pour les nobles. Douze ans après on l'accuſa d'héréſie; & en effet il étoit luthérien dans le cœur, & il compoſa un livre intitulé *Actio in Pontifices Romanos*, qu'il ne publia pas, mais dont il ſe répandit des copies. Il le fit vers l'an 1542, lorſqu'il s'agiſſoit d'aſſembler le concile de Trente; & d'abord il en fut accuſé devant l'archevêque & les magiſtrats de Sienne. Il ſe défendit par une Apologie qu'on trouve parmi ſes oraiſons & qui eſt un morceau d'éloquence, mais où parmi l'artifice du diſcours on peut voir que l'orateur n'étoit pas éloigné des ſentimens dont on l'accuſoit. En attendant il fut abſous; mais le ſoupçon où il étoit tombé, fut cauſe qu'on lui refuſa la chaire d'éloquence dans l'univerſité. Alors il paſſa à Lucques où penſionné par le public il enſeigna les belles lettres l'eſpace de neuf ans, juſqu'à ce qu'en 1555 il fut appellé à Milan pour le même emploi. Dès l'an 1544 on avoit imprimé à Bâle un ouvrage avec le titre *De Beneficio Chriſti*, tout conforme aux opinions des réformateurs. Quoique l'auteur fût anonyme, on nomma généralement Paléarius, & aujourd'hui encore on croit avoir de bonnes preuves que ce livre lui appartient. On renouvella donc les accuſations contre ſa croyance, d'autant plus qu'à meſure qu'il vieilliſſoit, il avoit plus de peine à cacher ſes ſentimens. Il fut cité à Rome & forcé d'y aller, Pie V ſiegeant, pape intraitable ſur le chapitre des hérétiques. Convaincu d'avoir

d'avoir tenu & enſeigné les opinions des luthériens & calviniſtes, le malheureux Paléarius, quoique ſeptuagénaire, fut condamné à mort, & après qu'il eut abjuré ſes erreurs, il fut pendu le trois de Juillet de l'an 1570, & on jetta dans les flammes ſon cadavre.

Quand on lit le poëme *ſur l'immortalité de l'ame*, on eſt forcé de regréter un auteur qui eut tant de mérite & qui cependant s'attira un ſort ſi malheureux. Rien de profane dans ce poëme, rien qui ſoit tiré du paganiſme; tout y ſent la piété ſolide & l'évangile, ſans que rien manque du côté de l'humanité, de la beauté des images, des penſées, & de la pureté du ſtyle. Ce poëme eſt en trois livres, & fut publié peu après l'an 1536. Aonius Paléarius étoit auſſi un bon orateur, & on a quatorze de ſes *Oraiſons latines.*

Scipion Capece, gentilhomme Napolitain, fit un poëme qu'il intitula *De principiis rerum*, & qu'il dédia au pontife Paul III. La publication s'en fit en 1542. Ce poëme eſt la ſubſtance de la phyſique telle qu'on la connoiſſoit dans ce tems-là: mais ſi le fond n'eſt pas excellent, la maniere dont il eſt traité, eſt digne des plus grandes louanges, & on ne peut aſſez admirer un auteur qui émulant Lucrece, à ſu expliquer un argument ſi difficile par des vers faciles, harmonieux, & dignes du ſiecle d'Auguſte. Capece fut très-chéri du prince de Salerne: il tint une eſpece d'académie de belles lettres dans ſa maiſon à Naples, & vécut juſqu'à l'an 1561 ou environ. 93. Capece.

Plus difficile encore & d'un ſuccès non moins heureux fut le travail d'Adam Fumani de Vérone, ſécretaire du concile Tridentin & homme d'un grand ſavoir. Il mit en vers ſa logique & ſes regles au moyen d'un poëme diſtribué en cinq livres. Chacun ſent combien cet argument eſt peu fait pour la poéſie; & cependant l'ingénieux Fumani l'expoſa avec méthode, facilité, clarté, nobleſſe & harmonie. Cet écrivain fit d'autres Fumani.

poéſies tant en latin qu'en grec: il voulut encore eſſayer les muſes italiennes, mais avec peu de ſuccès. Il mourut en 1587, & ſon poëme reſta en manuſcrit juſqu'à l'an 1739 qu'on le publia dans la ſeconde édition faite à Padoue par les *Comins* des Œuvres de Fracaſtor, ce grand homme dont il eſt tems de parler.

94. Fracaſtor.

Vérone fut la patrie de Jérôme Fracaſtor qui vint au monde l'an 1483 d'une famille noble & ancienne. Sa principale profeſſion fut la médecine: il fut en outre grand philoſophe, grand coſmographe, excellent aſtronome, bon naturaliſte, bon mathématicien, philologue ou littérateur très-docte; & cependant c'eſt la poéſie latine qui en a rendu le nom immortel. A Padoue où il étudia, Fracaſtor eut pour maître en philoſophie le fameux *Pomponazzi*; mais il ne ſe laiſſa pas ſéduire par l'autorité & le crédit de ce philoſophe & des autres Péripatéticiens zelés, & il ne put jamais s'accoûtumer à la maniere ſcholaſtique. Fait pour être original & créateur, il ſe forma des routes nouvelles en philoſophie, en aſtronomie, dans les mathématiques, dans la phyſique, & en médecine; & ſi dans ſes innovations il n'eut pas toujours le ſuccès qu'il s'étoit promis, il fit du moins admirer la ſubtilité, pénétration & force de ſon génie. C'eſt à lui qu'on doit la belle & utile *Collection de Ramuſius*, car il excita & aida cet écrivain, lui fournit une grande partie des matériaux, & lui donna les lumieres plus néceſſaires en fait d'hiſtoire naturelle, de coſmographie & de géographie. Nous avons parlé ailleurs de ce qui regarde ſon profond ſavoir en aſtronomie, médecine & mathématiques: ainſi il eſt inutile de s'y arrêter davantage.

Après que ce grand ſavant eut paſſé quelques années au ſervice du célébre général Aloiani, il ſe retira dans une maiſon de campagne qu'il avoit ſur une délicieuſe colline auprès de Vérone, & il y paſſa la plus grande partie de ſes jours, em-

ployant ſon loiſir à la formation de ſes principaux ouvrages. Il ne ſortit de ſa retraite que pour aller à Trente en qualité de premier médecin du concile, lors de la tenue de cette aſſemblée ſous Paul III. Fracaſtor mourut à l'âge de ſoixante & onze ans en 1553. Les Véronois dreſſerent une ſtatue à ce citoyen illuſtre ſur la plus grande place de leur ville.

J'ai parlé en ſon lieu des différens ouvrages de cet homme inſigne, & il ne reſte qu'à dire un mot de ſes poéſies. Le poëme qu'il intitula *Syphilides* eſt reconnu pour un chef d'œuvre. Le ſujet appartient à la médecine: c'eſt le mal vénérien. (143) Je ne ſais pas ſi on trouvera un autre poëme dans lequel on ait mieux combiné la force & l'élégance du ſtyle, la beauté & le nouveauté des images, & la ſubtilité de la doctrine. Dans ſon vieux âge Fracaſtor fit un ſecond poëme ſur le patriarche *Joſeph*, mais il n'eut pas le tems de l'achever. Ses autres *Poéſies latines* ſont toutes dignes du ſiecle d'or. Il fit encore de belles *Poéſies Italiennes* par leſquelles il prouva qu'il n'étoit pas moins grand poëte dans ſa langue naturelle que dans l'idiôme des anciens Romains.

95. De quelques autres poëmes.

Il ſuffira d'indiquer quelques autres poëmes. Celui qui eſt intitulé *Ruſticorum libri decem*, & qui regarde l'agriculture, fut compoſé par Tulle Bero, gentilhomme de Bologne, qui le publia l'an 1568. Un autre ſur *la culture des jardins* en trois livres, imprimé à Breſcia l'an 1579, eut pour auteur Joſep Millo de Salo ſur le lac de Garde. Ce poëme eſt très-bien écrit: invention, marche, verſification, tout eſt digne de louange. Le P. *Rapin* ignoroit l'exiſtence de ce poëme quand il s'eſt attribué la gloire d'avoir été le premier à chanter en vers les jardins & leur culture. Enfin le poëme intitulé *Cynegeticon* d'Angelio de Borga, ſur la chaſſe aux chiens, eſt ſans contredit une très-belle production de la moderne poéſie latine. La matiere y eſt épuiſée, & l'art, l'ima-

gination, l'élégance, la facilité, les graces qu'on trouve dans ce poëme partagé en ſix livres, excitent l'admiration des connoiſſeurs. Angelio prit le ſurnom de Bargœus, parce qu'il étoit de Barga en Toſcane. Il fut profeſſeur en grec à Reggio & en éloquence à Piſe. Il mourut dans cette derniere ville l'an 1596. Ses ouvrages en proſe & en vers ſont en grand nombre.

De ceux qui ont écrit ſur l'Art poëtique.

96. Comme l'idole à laquelle les écoles ſacrifioient dans ce ſiecle étoit Ariſtote, ainſi la plupart de ceux qui voulurent donner les regles de la poéſie, crurent qu'il n'y avoit rien de mieux à faire que de traduire, interprêter, commenter & mettre dans un plein jour la *Poëtique* de ce philoſophe. En peu de tems on fut inondé de verſions de ce livre en latin & en italien, & d'amples commentaires & traités dans les deux langues. Un de ceux qui réuſſirent le mieux dans ce travail fut Ludovic Caſtelvetro, gentilhomme de Modene & littérateur célebre. (144) Après qu'il eut reçu à Sienne le doctorat dans les deux droits, il alla à Rome chez un oncle qu'il y avoit & qui voulut faire la fortune de ſon neveu en l'engageant dans la profeſſion eccléſiaſtique. Mais Caſtelvetro ſe ſentoit tant de répugnance pour cet état, que malgré la perſpective d'un évêché, il quitta Rome, retourna à Sienne & de là dans ſa patrie. Là il contribua de tout ſon pouvoir à rendre nombreuſe & illuſtre l'académie de cette ville, mais il eut le chagrin de la voir anéantie à cauſe des ſoupçons que l'on conçut contre la croyance des académiciens. Caſtelvetro fut un de ceux qui durent ſigner le formulaire de la foi propoſé par les cardinaux Contarini & Moron, comme je l'ai raconté en parlant des académies; & pour lors ni lui ni ſes colegues ne furent point moleſtés. Mais notre

Caſtelvetro.

Ludovic s'attira une perſécution littéraire à cauſe d'une forte critique qu'il avoit faite ſur une chanſon d'*Annibal Caro*. La cenſure étoit forte; mais l'auteur ne l'avoit faite que dans une lettre particuliere adreſſée à un de ſes amis qui avoit demandé ſon ſentiment ſur la chanſon. L'indiſcrétion de l'ami qui publia cette lettre, alluma entre Caſtelvetro & Annibal Caro une querelle très-animée, à laquelle pluſieurs gens de lettres prirent plus de part qu'ils n'auroient dû, de ſorte que cette bagatelle devint une affaire importante & cauſa à Caſtelvetro bien des chagrins & des déſaſtres. De côté & d'autre on multiplia les critiques, les réponſes, les contreréponſes, & ce qui pis eſt, les invectives, les injures, les calomnies. Il eſt certain que dans cette diſpute Annibal Caro paſſa toutes les bornes de la modération, & fut un des principaux inſtrumens des diſgraces de ſon adverſaire, car s'il ne l'accuſa pas formellement d'héréſie au St. office, il réveilla tellement par ſes écris les anciens ſoupçons formés contre la croyance de Caſtelvetro & de ſes amis, que l'inquiſition crut devoir examiner l'affaire qui ne prit pas une bonne tournure pour ce ſavant & pour d'autres Modenois. Cité à Rome, Ludovic fut obligé de ſe cacher, mais enfin en 1560 il prit le parti d'obéir & ſe conſtitua priſonnier. On lui donna l'arrêt dans un couvent, & on commença ſon procès; mais comme il vit qu'il y avoit contre lui de forts témoignages, il ne ſe crut pas en ſureté, s'enfuit de Rome & à travers mille peines & dangers, il parvint à Chiavenne dans le pays des Griſons. De là il fit quelques voyages en France & en Allemagne, & retourné à Chiavenne il y finit ſes jours l'an 1571 à ſoixante & ſix ans.

Caſtelvetro mit en italien la *Pottique d'Ariſtote* & l'illuſtra par un ample *Commentaire* qu'il fit imprimer à Vienne un an avant ſa mort. Cet ouvrage fut très-bien reçu par les uns & fort critiqué

par les autres ; & la raiſon en eſt que ſi d'un côté ce commentaire eſt un traité complet de l'art poëtique, de l'autre l'amour de la ſubtilité & du rafinement, défaut propre de l'auteur, a mérité les cenſures des gens d'un meilleur goût. Ce défaut eſt général dans les œuvres de Caſtelvetro qui ſans cela eût été un des plus grands littérateurs de ſon ſiecle. Il a écrit, comme on vient de dire, ſur l'art poëtique, & en outre ſur l'art oratoire, par ſes *Examens ſur la rhétorique ad Herennium* : il a fait une *explication des rimes du Pétrarque*, de ſavantes *Remarques ſur les proſes de Bembe*, une grande quantité d'*Opuſcules Grammaticales & poëtiques*, pluſieurs *verſions du grec*, enfin de belles *poëſies latines*.

97. Jérôme Vida. Parmi les auteurs de nouvelles *poëtiques*, je crois qu'il faut donner la premiere place à l'évêque Jérome Vida qui a compoſé un poëme latin ſur cet art, en trois livres. Dès l'an 1520, Vida étant à Rome avoit fait ce poëme, & ſur la priere de ſes citoyens il envoya à Crémone où l'on avoit réſolu de faire expliquer dans les écoles cette poëtique. Mais l'auteur content de l'honneur que ſes nationaux faiſoient à ſon poëme, ne voulut pas qu'ils le publiaſſent par l'impreſſion, comme ils avoient déterminé, & celà par la raiſon qu'il ſongeoit à faire pluſieurs changemens dans cet ouvrage. En effet il ne le publia que l'an 1527, & le dédia au dauphin de France, au lieu qu'auparavant il l'avoit dédié au prélat Ange Divizio, neveu du cardinal Billiena. Dans l'unique exemplaire que l'on trouva à Turin de la poëtique de Vida tel que cet ouvrage étoit avant la publication, on voit que ce poëme a été preſque entierement refondu par l'auteur.

Autres auteurs de poëtiques. Triſſin & le Taſſe ont donné auſſi les regles de la poéſie, le premier dans un *Traité ſur l'art poëtique*; le ſecond dans pluſieurs *Dialogues & lettres*. Nul ne pouvoit mieux enſeigner cet art que ces deux poëtes, & le ſecond encore plus que le pre-

mier. Antoine Mintarno de Traétto dans le royaume de Naples, évêque de Cortone, mort en 1574, eſt l'auteur d'un traité latin, intitulé *De Poeta*, que lui même traduiſit & paraphraſa en italien. Ange Ingegneri Vénitien, celui qui reconnut & ſoulagea le Taſſe, près des portes de Turin, & qui fit à Parme la belle édition de la *Geruſalemme liberata*, publia à Ferrare en 1598 un *Diſcours ſur la poéſie repréſentative*, diſcours qui contient les préceptes de l'art dramatique. Ingegneri auteur de pluſieurs autres ouvrages, mourut vers l'an 1613.

98. J. C. Scaliger.

Mais de toutes ces poëtiques, la meilleure que des Italiens aient faite pendant le ſeizieme ſiecle, eſt, ſi l'on veut croire à *Caſaubon*, à *Voſſius* & à *Juſte Lipſe*, celle de Jules Bordon de Verone. Mes lecteurs ſeront ſurpris lorſqu'ils apprendront que ce Jules Bordon n'ſt autre que le fameux Jules Céſar Scaliger ou de la Scala. Comme il y a quelque choſe de ſingulier dans cette notice qui peut même paſſer pour anecdote, je m'arrêterai un moment ſur ce que les deux Scaligers, pere & fils, ont débité touchant leur haute nobleſſe, & ſur ce que réellement on en doit croire. Voici leur récit.

Benott de la Scala, iſſu en droite ligne des Scaligers, ſouverains de Vérone, de Vicence, & de la Marche Tréviſane, fut un des plus fameux capitaines qui fleurirent en Italie pendant le quinzieme ſiecle. Il ſe trouva à trente-huit batailles, & plus que cent fois il commanda les troupes de l'empereur Fréderic III, & de Mathias Corvin, roi de Hongrie, contre les Turcs & les Eſclavons. Trois fois il ſe battit en duel à la vue des deux armées avec les plus braves d'entre les Turcs, les terraſſa & en remporta les dépouilles. L'an 1484 s'étant retiré dans ſon château de Riva près du lac de Garda, il y eut de la *comteſſe Lodronia* ſa femme un fils qu'il appella Jules Céſar. Deux jours ſeulement après cette heureuſe naiſſance,

les Vénitiens ſurprirent le château de Riſa, & forcerent la comteſſe à ſe ſauver avec l'enfant nouveau né chez le comte Lodron ſon pere. Le motif de cette invaſion ſubite fut la notice qu'on avoit reçue à Veniſe d'un projet formé par l'empereur & le roi de Hongrie de faire rendre aux *Scala* leurs anciens domaines uſurpés par les Vénitiens. Mais le jeune Jules Céſar inſtruit dans les belles lettres par le docte *Frere Joconde de Vérone*, à l'âge de douze ans fut mis entre les pages de l'empereur Maximilien I, & pendant dix-ſept ans il s'exerca dans tous les arts & ſciences propres d'un gentilhomme, & celà ſous les yeux de l'empereur qui l'aimoit tendrement. S'étant adonné aux armes, Jules Céſar milita avec ſon pere au ſervice de ce prince, & lorſque celui-ci eut pris Vérone ſur les Vénitiens, il en donna le gouvernement à Benoît dans l'intention de l'inveſtir enſuite de la ſouveraineté de cette ville. Mais peu après l'empereur ayant fait ſa paix avec les Vénitiens, il leur rendit Vérone, ce qui fit évanouir les eſpérances des Scaligers. La guerre étant ſurvenue entre Maximilien & Louis XII, Benoît & ſon fils militerent contre les François, juſqu'à ce que lors de la fameuſe bataille de Ravenne en 1512, Jules Céſar eut la douleur de voir périr ſon pere, & lui même abandonné comme mort, ſe ſauva par miracle, & fut aſſez heureux pour retrouver de là à quelques jours l'aigle impériale perdue durant la bataille & qui avoit été confiée à ſon frere *Titus* qui reſta mort à côté de ſon pere dans la même journée. Jules eut la ſatisfaction de porter cette auguſte enſeigne à Vienne; enſuite il demanda & obtint la permiſſion d'accompagner le convoi funebre des ſiens à Ferrare où étoit la comteſſe ſa mere qui ne ſurvécut que peu de jours à ſa double perte. Le duc Alfonſe I, parent des Scaligers, fit célébrer des obſéques pompeux à Benoît, à Titus, & à la comteſſe, & aſſigna une penſion à Jules qui

dégoûté du monde, fut tenté de ſe faire cordelier. Dans cette intention il ſe mit à étudier la théologie. Mais s'étant raviſé, il ſe remit aux études philoſophiques & littéraires, ſans quitter la profeſſion des armes. En 1518 étant allé à Turin, il reçut du vice roi François le commandement d'un parti de cavalerie avec lequel il fit des merveilles. Enfin l'an 1525 il paſſa en France avec l'évêque d'Agen qui étoit un Italien de la famille *de la Rovere*, s'établit dans Agen, & s'adonna à l'exercice de la philoſophie, de la littérature & de la médecine qu'il avoit étudiée pour ſon plaiſir. Il ſe maria noblement, & eut un fils qui eſt le célebre *Joſeph Scaliger*.

Tel eſt le roman fabriqué par Jules & ſemé par-ci par-là dans ſes ouvrages, enſuite recueilli & amplifié par ſon fils Joſeph dans ſa lettre à *Janus Douza*, intitulé *De ſplendore ac vetuſtate Gentis Scaligeræ*. Voyons à préſent ce qui en eſt.

Il y avoit à Padoue un *Benoît Bordon*, aſtrologue fort connu, bon géographe, & miniateur excellent. C'eſt le même dont j'ai parlé dans ce livre (n°. 3.) Quelques écrivains diſent qu'il étoit de Vérone ; mais tout nous fait croire que la famille des *Bordons* étoit de Padoue, & que le fils de ce Benoît, c'eſt-à-dire Jules Bordon, naquit dans cette ville, y fit ſes études, & fut gradué docteur en médecine. Or ce Jules Bordon n'eſt autre que Jules Céſar Scaliger qui lors de ſon établiſſement en France s'aviſa de ſe faire paſſer pour Véronois, de prendre le ſurnom *De la Scala*, & d'ajouter à ſon nom de *Jules* celui de *Céſar*. En 1515 on publia à Padoue un épigramme de *Jules Bordon médecin Padouan* : en 1525 on imprima à Veniſe le ſecond tome des vies de Plutarque par *Jules Bordon de Padoue*, & l'épigramme & la verſion ſont de Jules Céſar Scaliger. L'an 1528, celui-ci ayant demandé au roi François premier des lettres de naturaliſation, prit dans ſa requête le titre de *Jules Céſar de la Scala de Bordons*, *doc-*

99.

teur en médecine, natif de Vérone en Italie. Il avoit déjà commencé à jetter les fondemens de ſon impoſture, mais il n'avoit pas encore oſé entierement renoncer à ſon nom de famille. L'année ſuivante ayant épouſé une noble demoiſelle de la maiſon de *Roques*, il prit le nom de *Jules Céſar de la Scala, comte de Bourden*: & voilà le nom de *Bordon* métamorphoſé en comté. Ayant franchi ces différens pas, il fabriqua ſon roman & ſe donna pour deſcendant des *Scala* & pour allié de preſque tous les princes d'Italie. Toute cette impoſture a été bien relevée par *Scioppius* dans ſa réfutation de la lettre de Joſeph à Douza, réfutation intitulée *Scaliger Hypobolimæus*, & dans laquelle il releve juſqu'à cinq cents menſonges. A quoi l'on peut ajouter le témoignage de *Gyraldi* qui dit dans ſes dialogues: *Jules Scaliger appellé auparavant Bordon*, &c. quoique Gyraldi ſe ſoit laiſſé aller à le croire Véronois comme Scaliger débitoit; & l'atteſtat de *Tommaſini* qui dans ſon 65e. éloge dit, *Jules Céſar Scaliger qui n'étoit pas encore devenu prince, n'avoit d'autre nom propre que celui de Jules Bordon de Padoue.* Je ferai une autre obſervation; c'eſt que parmi les lettres de *Barthelémi Ricci* on en trouve une écrite de Ferrare à Jules Céſar le 15 Mars de l'an 1556. Ricci ſe plaint de ce que Jules ne lui répondit pas, & le prie de ſe rappeller l'étroite amitié qui paſſoit entr'eux à Veniſe trente-cinq ans auparavant, lorſqu'ils s'occupoient tranquillement & de concert de l'étude de la littérature. Scaliger étoit donc à Veniſe parmi ſes paiſibles études trente-cinq ans avant l'an 1556, c'eſt-à-dire vers l'an 1521, quand, ſuivant ſon roman il étoit capitaine de cavalerie à Turin. (145) Enfin ſi le prétendu *Benoît de la Scala* & Jules Céſar lui même avoient été ces grands guerriers que ce dernier raconte, ſeroit-il poſſible qu'aucun hiſtorien n'en eût parlé, & que la renommée les eût abſolument paſſés ſous ſilence? Concluons que Jules

Bordon, médecin Padouan, a été un grand impoſteur, & qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce que lui & ſon fils ont débité par rapport à leur origine & hauts faits.

Mais ſi Scaliger ne fut pas un prince ni un guer- 100.
rier, il fut certainement un homme très-habile en littérature. Outre les ouvrages qu'il publia en Italie ſous ſon véritable nom & qualité (& il y a entr'autres un petit poëme intitulé *Elyſius*) il traduiſit & commenta quelques œuvres d'Ariſtote, d'Hippocrate & de Théophraſte ſur l'hiſtoire médicinale & naturelle : en 1540 il fit imprimer à Lyon treize livres *De Cauſis linguæ latinæ*, ouvrage écrit en philoſophe, au lieu que ce qu'on avoit fait auparavant ſur cette matiere étoit purement grammatical & pédanteſque. Il avoit encore préparé vingt quatre grands livers d'*Etimologies* de la même langue, mais il ne trouva aucun libraire ou imprimeur qui voulût s'en charger. Ses *Lettres*, ſes *Poëſies latines* qui ne valent pas beaucoup, & ſes *Opuſcules* de littérature ſont en grand nombre. Sa *Poëtique* eſt partagée en ſept livres. Il y a un étalage immenſe d'érudition grecque & latine, mais trop de réflexions & de recherches où l'auteur a fait pompe d'une ſubtilité qui fait tort à l'ouvrage & en général à tous les écrits de Scaliger. Cet homme avoit un grand talent, mais il ne ſavoit pas le modérer ; & peut-être n'auroit-il pas eu ſon ſemblable s'il avoit poſſédé autant de jugement & de bon goût qu'il avoit de génie. N'eſt-ce pas en effet une marque de défaut dans le goût ou dans l'eſprit, que de préférer Séneque le tragique à Euripide, de ne trouver que du bas & trivial dans Catulle, & de juger que les ſatyres de Juvenal ſont infiniment meilleures que celles d'Horace ? Une poëtique où l'on trouve de tels jugemens, n'eſt guere faite pour inſtruire. Scaliger fut plus heureux dans ſes deux *Diſcours* ou *Invectives* contre le *Ciceronianus* d'*Eraſme*. Il ſoutient très-bien la cau-

ſe de Ciceron & de ſes imitateurs; mais il gâta ſon ouvrage par les injures qu'il vomit contre ſon adverſaire. Quant à la réfutation du livre *De ſubtilitate* de *Cardan*, Scaliger y échoua, comme nous l'avons remarqué ailleurs.

Cet écrivain mourut dans Agen où il s'étoit établi, au mois d'Octobre de l'an 1558, étant dans ſa ſoixante & quinzieme année. Ce ne fut pas lui, mais ſon fils, qui embraſſa la religion réformée.

§. V. *Eloquence civile & ſacrée.*

101. Je ſerai autant expéditif ſur ce chapître, que j'ai été prolixe ſur celui de la poéſie. Les orateurs de ce ſiecle déployerent leur éloquence en latin ou en italien, & parmi ceux qui le firent dans la ſeconde langue, les uns s'y exercerent ſur des ſujets civils, les autres ſur des argumens ſacrés. Je paſſerai en revue les orateurs les plus renommés en langue italienne, puiſque quant aux autres, je les ai déjà nommés, ou j'en parlerai dans la ſuite. (146)

Orateurs civils. Léonard Salviati, Benoît Varchi, Claude Toloméi, Pierre Segni, Bernard Davanzati, Laurent Giacomini, Barthélemi Cavalcanti, Scipion Ammirat, & cent autres, ſont les orateurs civils qu'admira la Toſcane, & ſur tout Florence & l'académie Florentine. Leurs harangues ſe trouvent dans les *Proſes Florentines* & dans le *Recueil des oraiſons par Sanſovin.* Ce ſont des modeles du pur langage italien orné & fleuri; mais c'eſt préciſément cette pureté trop affectée, ce ſont ces ornemens & ces fleurs d'élocution trop artiſtement ſemées, & la rondeur recherchée des périodes, & la multiplicité des épithetes, qui ôtent à ces harangues la force, l'énergie, la vivacité, les paſſions. Un autre grand orateur eſt Jean Caſa, & cependant ſes harangues, quoique très-fortes & éloquentes, ont une partie des

défauts que je viens de marquer. Les oraiſons de Spéron Spéroni s'éloignent un peu plus de cette ſurabondance de beautés trop recherchées & de cette verboſité; & celles d'Albert Lollio, gentilhomme Ferrarois, mais né à Florence, & dont on a douze oraiſons imprimées dans cette ville, ſont encore plus énergiques & plus belles que tout ce que je viens de nommer.

Le Barreau où plaidoient les accuſateurs & les avocats, étoit chez les Grecs & les Romains un champ où ſe formoient les grands orateurs. La nouvelle forme de gouvernement & d'adminiſtrer la juſtice, abolit cet uſage en Italie, excepté à Veniſe où il ſubſiſte toujours. Pierre Badoaro ſe diſtingua dans cet exercice. Ses oraiſons imprimées à Veniſe en 1590, & publiées de nouveau à Bologne en 1744, ont abſolument les qualités requiſes dans ce genre, paſſions, énergie, variété, & un grand fond d'éloquence; ſeulement il ſeroit à ſouhaiter que le ſtyle fût meilleur. Badoaro célébre avocat, étoit fils naturel du noble Daniel Badoaro qui lui donna une belle éducation, quoiqu'il ne pût le faire légitimer. Cet orateur acquit une grande célébrité dans ſa patrie & au dehors, & mourut à Veniſe l'an 1591.

102. Orateurs ſacrés.

Quant aux orateurs ſacrés, ceux qui fleurirent vers le commencement du ſiecle furent pour la plupart auſſi groſſiers & ridicules que ceux du précédent. *Quelqu'un ayant demandé à Bembe*, (dit *Ortenſe Landi* dans ſes *paradoxes* (*a*)) *pourquoi il n'alloit pas au ſermon pendant le carême, qu'irois-je faire, répondit-il, à des prêches où l'on n'entend autre choſe que le docteur ſubtil garrir contre le docteur Angelique, juſqu'à ce qu'Ariſtote ſurvient & les met d'accord.* Mais comme le monde commençoit à s'éclairer & les ſciences à ſe perfectionner, on s'apperçut enfin qu'il falloit chan-

(*a*) L. II. Parad. XXV.

ger de méthode dans la prédication, & annoncer la parole de Dieu avec vigueur & dignité. Il parut donc ſur la chaire de bons prédicateurs ; & quoiqu'on ne trouve pas dans leurs ſermons ce bel artifice qui joint toutes les parties d'un diſcours, ni un plan bien formé & un arrangement méthodique des matieres, ni enfin ce raiſonnement ſolide & ces preuves victorieuſes qui convainquent & entraînent, on y voit cependant une éloquence populaire qui plait, une imagination forte, & quelquefois l'art très-important de remuer les paſſions. Parmi quinze ou ſeize orateurs qui fleurirent avec grande réputation, j'indiquerai trois ſeulement qui ont paſſé pour les plus célébres.

Le cardin. Egide de Viterbe.

Une des lumieres de l'ordre des Auguſtins fut l'illuſtre Egide de Viterbe, né dans cette ville l'an 1470, & devenu moine l'an 1488. A Florence il s'adonna à la philoſophie Platonicienne qui regnoit dans ce lieu, tandis qu'il enſeignoit la théologie dans le couvent de ſon ordre. Ayant commencé à exciter l'admiration publique ſur la chaire, il fut appellé à Rome pour prêcher devant Alexandre VI, qui charmé du talent de cet orateur, voulut qu'il ſe fixât à Rome. *Marian de Gennazzano*, ce prédicateur dont nous avons parlé dans le tome précédent, étoit alors général des Auguſtins. Ayant trouvé de grandes diſpoſitions dans ce jeune orateur, il en fit ſon éleve chéri, & l'amena à Naples, & après la mort de Marian, Egide le remplaça dans la chaire, & ſe fit même écouter & admirer de *Pontan* qui n'étoit pas fort dévôt. (147) Le roi Ferdinand envoya cet orateur prêcher dans les villes principales du royaume, & dans la ſuite le nom d'Egide devint ſi célébre dans toute l'Italie, que chaque cour & chaque ville ſe le diſputa, & il fallut que Jules II. pour tirer l'orateur d'embarras, ſe réſervât le choix des endroits où il prêcheroit. Quand ce pape ouvrit le concile de Latran oppoſé au conci-

liabule de Piſe, Egide en fit l'ouverture par un ſermon qui eſt le ſeul qui ſoit imprimé. En 1507 il fut créé ſupérieur général de ſon ordre qu'il gouverna juſqu'à l'an 1517 que Léon X le créa cardinal. Cette dignité en l'arrachant de la chaîre, ne le détourna pas de ſes autres études, car Egide étoit ſavant en philoſophie & en théologie, dans la poéſie italienne & latine, dans tous les genres d'érudition, & en grec, hébreu & arabe. Il avoit beaucoup écrit, mais il le gardoit dans ſon portefeuille, ne croyant pas que ſes productions fuſſent dignes de paroître en public. Cette grande modeſtie priva la littérature d'un bon nombre d'ouvrages, parce que tandis qu'excité & vaincu par les exhortations de Clément VII, il ſe préparoit à les publier, il perdit tous ſes manuſcrits dans le ſac de Rome, & il fut plus ſenſible à cette perte qu'à celle de tous ſes effets. Depuis ce déſaſtre il ne jouit plus d'une bonne ſanté, & mourut l'an 1532.

103. L'évêque de Bitonto.

Corneille Muſſo né à Plaiſance l'an 1511 de parens nobles, fut conſacré à l'âge de neuf ans à la vie religieuſe parmi les conventuels. (148) Il étoit né pour la chaîre, & ſes études furent toutes dirigées à cette profeſſion. Son début ſe fit dans la Baſilique de S. Marc à Veniſe, le jour de l'annonciation de l'an 1530, Muſſo n'ayant que dix-neuf ans. L'étonnement des auditeurs qui rempliſſoient la Baſilique, & où il y avoit un très-grand nombre de nobles & de ſavants, eſt plus facile à imaginer qu'à décrire, d'autant plus que toutes les qualités extérieures qui ornent & forment les grands orateurs, ſe trouvoient réunies dans ce jeune homme. Mais ſes ſupérieurs jugerent prudemment qu'il ne falloit pas négliger le fond, & la même année l'envoyerent à Padoue étudier la philoſophie, la théologie, le grec & l'hébreu, auquel il ajouta le chaldaïque. Enrichi de ces ſciences, il monta ſur la chaîre & tout de ſuite il effaça ſes collegues dans la prédication.

L'an 1541 Paul III le créa évêque de Bertinon, d'où peu après Muſſo fut transféré à l'égliſe de Bitonto, dans le royaume de Naples. Ce fut lui qui choiſi par les peres comme le plus grand orateur qu'eût l'Italie, fit l'ouverture du concile de Trente par une fameuſe oraiſon qui fut d'abord publiée. Lorſque le concile recommença ſous Pie IV, ce pape retint l'évêque de Bitonto auprès de ſa perſonne pour le conſulter ſur les queſtions & demandes que les peres faiſoient tous les jours à Rome avant de décider ſur le moindre article. Le concile fini, Muſſo retourna dans ſon dioceſe & ne le quitta plus juſqu'à ce que Grégoire XIII le fit de nouveau aller à Rome où ce prélat mourut l'an 1574.

Les ſermons de Muſſo furent imprimés du vivant de l'auteur, enſuite on en fit d'autres éditions, & quelques uns furent traduits en françois & en eſpagnol. Ces ſermons prouvent que ſi l'évêque de Bitonto ne fut pas le premier à réformer l'éloquence de la chaire, ce qui eſt pourtant fort vraiſemblable, du moins il contribua infiniment à cette réformation. Comparés à ceux des orateurs précédens, ſes diſcours ſont comme l'or comparé à la boue, ſans ſpéculations ſcholaſtiques, ſans déclamations ridicules, ſans preſque point de citations d'auteurs profanes, cet orateur ne fait uſage que de la bible & de la raiſon. Son diſcours eſt grave, ſes images belles, ſes expreſſions éloquentes. Malgré toutes ſes beautés, je ne voudrois pas prendre les ſermons de l'évêque de Bitonto pour modele de l'éloquence ſacrée. La raiſon en eſt que ſes ſermons ſont pour la plûpart un enchaînement de textes de l'écriture; l'ordre y manque, & il n'eſt pas poſſible d'en faire l'analyſe. De plus l'orateur n'a pas l'art d'aller juſqu'au fond du cœur humain, ni celui d'exciter ſes paſſions. Enfin il a beaucoup de verbiage & quelques-unes de ces pointes qui malheureuſement furent ſi à la mode dans le ſiecle ſuivant.

Pendant

Pendant que cet orateur préchoit à Milan, il fut prié à diner chez Gabriel Panigarola, gentilhomme fort accrédité par ſon talent dans les affaires & pour les ſervices qu'il rendit au duc François Sforce II. Étant à table, le petit Jérôme Panigarola, fils de Gabriel, n'ayant que treize ans, répéta les plus beaux traits du ſermon fait le même jour par le P. Muſſo, ce qu'il fit avec une vivacité & une juſteſſe qui ſurprirent l'orateur, de ſorte qu'il embraſſa l'enfant & prédit qu'il deviendroit un jour le plus grand prédicateur de l'Italie, s'il s'appliquoit à l'étude de l'éloquence & à l'exercice de la chaire. Comme effectivement Jérôme avoit un eſprit ſupérieur à ſon âge, il fut bientôt envoyé par ſon pere à l'univerſité de Pavie, où il parut en peu de mois le plus habile & en même tems le plus libertin & le plus grand querelleur de tous les écoliers. Il n'y avoit pas de diſpute & de rixe où le jeune Panigarola ne jouât un des premiers rôles, de ſorte que les étudians Milanois le firent leur chef dans les querelles & controverſes qu'ils avoient tous les jours avec les étudians Paveſans & d'autres nations. Il ne ſe paſſoit pas de nuit que notre écolier ne rodât par la ville en armes, accompagné des plus factieux & des plus turbulens parmi ſes camarades. Souvent il fut en danger d'être tué, & une nuit qu'il ſe fit une rixe entre les Milanois & ceux de Plaiſance, Panigarola ſe trouva en grand riſque, & eut le bonheur de ſe ſauver derriere une colonne, d'une pluye de coups de fuſil qu'on lui tira. Pluſieurs fois ſon pere informé du train de vie de Jérôme, le fit aller à Milan, & l'examina ſur ſes études; mais le trouvant fort avancé dans les ſciences, il prit ce qu'on lui mandoit pour des menſonges & des calomnies. C'eſt que le talent & la force de mémoire ſuppléoient dans ce jeune homme au manque d'application, car il apprenoit tout avec facilité & le retenoit pour toujours. Mais enfin il en fit tant, que le ſénat de Milan or-

104. Monſig. Panigarola.

donna au pere de le retirer de Pavie. Il paſſa à Bologne, & autant il s'étoit diſtingué dans la premiere univerſité par ſes inſolences, autant ſe fit-il remarquer dans la ſeconde par ſa galanterie, ſes amours, le jeu & la débauche. Tels furent les commencemens d'un homme qui alloit devenir un religieux exemplaire, un prédicateur inſigne & un évêque rempli de zele & de mérite.

Au milieu de ſon plus grand libertinage, Panigarola réuniſſoit une forte inclination pour la vie religieuſe & particulierement pour les Franciſcains obſervantins. C'eſt une inconſéquence qu'on a vu en pluſieurs autres, mais qui faiſoit rire tout le monde, quand un jeune étourdi, diſputeur & petit maître, comme Panigarola, diſoit avec aſſurance qu'il finiroit par être cordelier. Il ne tarda pas trop à tenir parole, car ayant vaincu la répugnance de ſon pere qui avoit d'autres vues, à l'âge de dix-neuf ans il prit l'habit de S. François à Florence, l'an 1567, & voulut porter le nom de ſon Saint inſtituteur. Dans ſa nouvelle carriere il devint un homme entierement nouveau, & ne ſe laiſſa devancer par aucun dans l'exercice des vertus religieuſes. L'obſervance de la regle & l'étude faiſoient toute ſon occupation & tout ſon plaiſir, & on auroit dit qu'il n'avoit jamais eu d'autre inclination que celle là. Il ſe trouvoit à Piſe, lorſque le gardien de ſon couvent qui prêchoit à Sarzana, le carême de l'an 1570, étant tombé malade, fit appeller frere Panigarola & lui ordonna de prêcher à ſa place. Panigarola qui n'avoit que vingt-deux ans, s'en acquitta ſi parfaitement, que la même année les chevaliers de S. Etienne de Piſe voulurent qu'il prêchât l'avent dans leur égliſe, & l'année ſuivante le grand duc Côme le fit aller à Florence prêcher le carême dans la cathédrale. Le carême fini, avec l'applaudiſſement univerſel, il alla à Rome où ſe tenoit le chapitre général de ſon ordre, & ravit ſes confreres & les cardinaux & prélats

par ſa grande éloquence. Pie V voulut l'entendre & en fut ſurpris; mais il ſongea qu'un ſi jeune orateur avoit beſoin de ſe conſolider par une étude profonde de la théologie, de l'écriture & des peres; & comme il n'y avoit pas d'apparence qu'on le laiſſeroit en repos en Italie, il lui conſeilla de paſſer en France & de conſacrer quelque tems à l'étude dans l'univerſité de Paris. Frere François obéit; étudia avec la plus grande application pendant deux ans; enſuite remonta ſur la chaire, & prêcha premierement aux Italiens qui étoient à Lyon, ſecondement à ceux qui ſe trouvoient dans Anvers en Flandre (149). Dans ces deux villes & à Paris, il eut la ſatisfaction de convertir quelques calviniſtes d'un rang diſtingué. A ſon retour en Italie, ſa célébrité devint ſi grande, qu'il n'y avoit pas d'égliſe capable de contenir la foule qui accouroit aux ſermons de cet inſigne prédicateur. Lorſqu'il ſe trouvoit en voyage, il étoit obligé de s'arrêter dans toutes les villes, terres & villages par où il paſſoit, pour y faire du moins un ſermon. Lorſqu'il parvenoit à l'endroit où il étoit attendu, on avoit l'indiſcrétion de ne lui donner aucun repos, mais du plus loin qu'on le voyoit, on ſonnoit la cloche, le peuple alloit à ſa rencontre & le portoit comme en triomphe juſqu'à la chaire.

L'an 1586, Panigarola étant à Rome, fut ſacré évêque titulaire de Chryſopolis, & deſtiné coadjuteur de Ferrare, & cela ſur les inſtances d'Alfonſe II, qui crut poſſéder un tréſor, quand par ce moyen il eut attiré & fixé ce grand homme dans ſa capitale. Mais il ſe paſſa à peine trois mois, que le coadjuteur eut ordre d'évacuer Ferrare & ſon état. Dans ſa vie, écrite par lui-même, Panigarola attribue cette diſgrace ſubite à un miniſtre qui, jaloux du crédit immenſe dont l'évêque jouiſſoit à la cour, fit croire au duc que Panigarola révéloit tous les ſecrets de l'état au cardinal Ferdinand de Médicis. D'autres en aſſignent 105.

des motifs moins honorables pour ce prélat, mais par oui dire & ſans s'expliquer. Quoiqu'il en ſoit, Sixte Quint accueillit le prélat diſgracié, le conſola, & le fit prêcher dans S. Pierre l'an 1587. La même année, Charles Emmanuel, duc de Savoie, choiſit Panigarola pour évêque d'Aſti, & ſa nomination fut confirmée avec joie par le pape. En 1589, le même Pontife envoya ce prélat en France pour ſoutenir le parti de la ligue contre Henri IV. Panigarola ſe trouva au ſiege de Paris & employa toute ſon éloquence à faire ſouffrir gaiement aux bons Pariſiens les calamités de ce mémorable blocus dans la guerre qu'ils ſoutenoient contre le meilleur des rois & leur ſouverain légitime, pour écouter les Guiſes & les moines. Quand Henri eut levé le ſiége, Panigarola retourna dans Aſti, où, tandis qu'il étoit occupé à déraciner une foule d'abus qui s'étoient gliſſés dans ſon dioceſe, il fut ravi par la mort à l'âge de quarante-ſix ans, l'an 1594. L'opinion générale, confirmée par de fortes conjectures, fut qu'on avoit abrégé les jours de l'évêque par le poiſon que lui donnerent ceux qui appréhendoient la réformation des abus.

C'eſt une choſe ſinguliere qu'un prélat mort dans un âge peu avancé, & toujours diſtrait par les voyages, par la prédication & par les affaires, ait laiſſé un ſi grand nombre d'écrits. Il y a parmi des *paraphraſes ſcripturales*, des *leçons contre les calviniſtes*, d'autres pour *l'inſtruction des curés*, un *abrégé des annales de Baronius*, pluſieurs *traités aſcetiques*, *hiſtoriques & moraux*, ſa propre *vie* qu'il compoſa avec beaucoup de naïveté trois ans avant ſa mort, la *Rhétorique du prédicateur*, & les *Sermons*. La rhétorique eſt un ſavant commentaire italien du livre de Demetre de Phalerée, ſur l'éloquence. Pour les *Sermons* ils ſont abſolument ce que l'éloquence ſacrée a produit de meilleur parmi les orateurs d'Italie durant le ſeizieme ſiecle. Je ne dirai pas qu'ils ſont ſans dé-

fauts, & je me rapporte là deſſus à ce que j'ai dit ci-deſſus, n°. 102. Mais pour la juſteſſe des penſées, pour l'énergie du diſcours, pour la beauté du ſtyle, les ſermons de Panigarola aujourd'hui méritent encore d'être lus & étudiés. Que ſi on ajoute les qualités extérieures que cet orateur poſſédoit, une voix forte & agréable, la vigueur des poumons, une action naturelle & toujours à propos, l'on ne ſera pas ſurpris qu'on l'ait regardé comme un orateur prodigieux.

ARTICLE TROISIEME,

Sur d'autres parties de la littérature & sur les beaux arts.

§. I. *Rhétorique.*

106. LA quantité surprenante de savants dans tous les genres de littérature qui remplirent l'Italie au seizieme siecle, est une marque certaine du grand nombre de bons maîtres qui enflammerent la jeunesse Italienne de l'ardeur des sciences, & la conduisirent par des routes sûres au sanctuaire du savoir. Plusieurs de ces maîtres s'occuperent d'enseigner les belles lettres, la rhétorique & l'éloquence: chaque université, chaque école, chaque ville eut des professeurs excellents dans ce genre; de sorte que l'Italie put en envoyer en d'autres pays sans se dégarnir. J'ai nommé quelques uns de ces professeurs, en parlant des antiquaires, historiens & poëtes: mais il en reste encore de si célebres, qu'il n'est pas possible de les passer sous silence.

Parrhasius. Au commencement du siecle fleurissoit en Italie & avoit acquis la réputation de grand humaniste Aulus Janus Parrhasius, dont le véritable nom étoit Jean Paul Parisio, né l'an 1470 à Cosence dans le royaume de Naples. L'école où il profita le plus fut l'académie du *Panormite* & de *Pontan*; mais il la quitta lors de l'invasion du royaume par Charles VIII, & alla à Rome où il ne trouva pas plus de sûreté qu'à Naples; car son esprit & sa doctrine l'ayant mis dans l'intimité de quelques cardinaux, & ceux-ci étant tombés dans la dis-

grace du tyran Alexandre VI, Parrhasius se trouva enveloppé dans la même disgrace, & eut de la peine à se sauver hors des états de Rome, en quoi il fut secrettement aidé par des personnes puissantes. Il se refugia dans Milan où on le fit professeur public d'éloquence ou rhétorique, car c'étoit alors une même chose. L'an 1500 il étoit dans cet emploi; mais au bout de quelque tems, accusé d'un crime dont on ignore la qualité, mais qu'on sait qu'on ne put pas prouver, il quitta Milan & alla à Vicence sur l'invitation de l'illustre *Trissin* qui lui fit donner la chaire de belles lettres. En 1514 Léon X appella Parrhasius à Rome pour enseigner la rhétorique dans la sapience de cette capitale; ce que fit ce professeur habile, jusqu'à-ce que l'âge & la goutte l'obligerent à chercher le repos dans le sein de sa patrie & de sa famille. L'an 1534 fut le dernier de sa vie. Ses ouvrages imprimés sont les *Commentaires* sur le poëme de Claudian *De Raptu Proserpinæ*, sur les *Heroïdes* d'Ovide, sur la *Poëtique* d'Horace, & sur l'Oraison *Pro Milone*, enfin un *Abrégé de Rhétorique* & le livre *De Quæsitis*, ouvrage célebre, où l'on trouve l'explication d'une grande quantité de passages des anciens auteurs, pour servir à l'histoire des faits & usages de l'antiquité. On garde en manuscrit à Naples quelques autres ouvrages de ce professeur.

107. Romulus Amaseus.

Plus jeune d'onze ans que Parrhasius, mais non moins connu dans les fastes littéraires, fut Romulus Amaseus d'Udine dans le Frioul. Son talent pour les belles lettres éclata à Padoue, où il étoit sur le point d'obtenir la chaire d'éloquence, lorsque la ligue de Cambrai & la guerre cruelle qui s'ensuivit, l'obligerent à chercher ailleurs sa fortune. Il se refugia à Bologne où les nobles & savants *Campeggi* le prirent chez eux, & en 1513 le firent recevoir professeur de belles lettres dans l'université. Le concours extraordinaire qu'on voyoit à ses leçons & le grand crédit

que ſe fit généralement Romulus Amaſeus par ſa doctrine, exciterent le ſénat de Veniſe à le redemander comme ſon ſujet. Il fallut obéir, & Amaſeus retourna à Padoue & fut inſtallé dans la chaire l'an 1520. Toutefois Clément VII, ſupplié par les Bolonois, fit de ſi vives inſtances auprès de la république, qu'elle conſentit au retour du profeſſeur à Bologne l'an 1524. Mais le ſénat s'en repentit, quoique trop tard, lorſqu'on vit que tous les écoliers d'Amaſeus, qui n'étoient pas ſujets de Veniſe, le ſuivirent à Bologne. Comme la réputation de ce profeſſeur augmentoit tous les jours, Clément VII voulut l'avoir à Rome, le duc de Mantoue à ſa cour, & le cardinal Volſey lui fit de grandes offres pour l'attirer en Angleterre. Romulus Amaſeus très ſatisfait de Bologne, remercia poliment le cardinal & le duc, & quant au pape, il interpoſa les très-humbles prieres des Bolonois. Ceux-ci, pour ſe l'attacher davantage, le firent ſecretaire du public, charge qui l'obligea à faire quelques voyages, & à s'acquitter de pluſieurs commiſſions, en quoi il réuſſit à ſon honneur. Paul III étant devenu pape, fit tant, non par ſes ordres, mais par des ſollicitations & des promeſſes, qu'il l'attira à Rome, où il le fit profeſſeur dans la ſapience, & inſtituteur du fameux cardinal Alexandre Farneſe, neveu du pontife. Romulus Amaſeus gagna bientôt l'eſtime des Romains, l'amour du pape & des Farneſes. Jules III, peu ami de ces derniers & de leurs créatures, aima cependant Amaſeus au point qu'il le créa prélat & ſon ſecretaire. Mais ce ſavant ne ſurvécut pas trop après ſa nouvelle fortune, étant mort en 1552 à l'âge de ſoixante & onze ans. Il laiſſa pluſieurs *Oraiſons latines*, des *Poéſies* dans la même langue, des *Lettres*, & les *Verſions* de Xenophon & de Pauſanias.

Buonamici. Ce que Romulus Amaſeus avoit été à Bologne, c'eſt-à-dire, la gloire & les délices de l'univerſité & de la ville, Lazare Buonamici le fut à Padoue.

Il nâquit à Baſſano, ſujet des Venitiens, comme Amaſeus; & comme lui étudia à Padoue, fut à Bologne chez les Campeggi, & par leur moyen il ſe fit connoître de Léon X qui le nomma profeſſeur dans la ſapience de Rome. Il arriva à Buonamici le même malheur qu'eſſuyerent tant d'autres ſavants: dans le mémorable ſac de cette grande ville il ne put abſolument ſauver que ſa vie. Il lutta quelque tems contre la miſere, juſqu'à-ce que l'an 1530 il fut appellé à Padoue pour occuper la chaire de littérature grecque & latine, chaire qu'il tint avec honneur juſqu'à la fin de ſes jours. On peut ſe faire une idée de la haute eſtime que ce profeſſeur obtint à cauſe de ſon grand ſavoir, premierement par les éloges qu'en firent les plus illuſtres ſavants ſes contemporains; ſecondement par les invitations qu'il reçut de la part du pontife, des Bolonois, lorſque Paul III leur eut ravi Amaſeus, du Grand duc Côme premier, du cardinal Sadolet qui le ſouhaitoit à Carpentras, du cardinal Oſius qui vouloit l'amener en Pologne, & de Ferdinand premier, alors roi des Romains, qui tâcha de l'attirer à Vienne. Senſible à tant de marques d'eſtime, mais en même tems trop reconnoiſſant envers les Padouans qui l'aimoient, & les Venitiens ſes ſeigneurs, qui le combloient de privileges, Buonamici reſta conſtamment à Padoue, & trouva plus de ſatisfaction à voir les étrangers ſe rendre en foule dans cette ville pour entendre ſes leçons, que d'aller lui-même les chercher dans leurs contrées. Il mourut à Padoue l'an 1552, quelques mois avant la mort de Romulus Amaſeus, à l'âge de ſoixante & treize ans. Il eſt reſté peu d'écrits de ce profeſſeur, qui grand & infatigable ſur la chaire, étoit hors de là d'une pareſſe étrange, & aimoit mieux paſſer ſon tems en bonne compagnie, que parmi les papiers & les livres. Des *Epîtres* & des *Poëſies*, le tout en latin, ſont l'unique mais eſtimable monument que nous avons de la doctrine de cet inſigne profeſſeur.

108. B. Egnace. Tandis qu'Amaſeus & Buonamici faiſoient fleurir les belles lettres à Bologne, à Rome & à Padoue, Batiſte Egnace illuſtroit par ſa doctrine & par ſes travaux les écoles de Veniſe. Son véritable nom étoit Jean Batiſte Cipelli, Venitien de naiſſance & fils de parents fort pauvres. Son talent ſuppléa au manque de fortune, & à l'âge de dix-huit ans il ſe trouva en état de tenir école d'humanités. Cette école ne tarda guere à devenir célebre : la jeuneſſe la plus diſtinguée de Veniſe y accourut, & le profeſſeur ſe rendit bientôt célebre parmi les gens de lettres. Alors il prit le collet, & à l'aide de ſon mérite il fut pourvu de pluſieurs bénéfices. En 1520 le ſénat lui aſſigna la chaire publique d'éloquence, & telle fut l'affluence des écoliers, que d'ordinaire on en compta cinq-cents par jour, & ſouvent davantage. François premier à qui Egnace fit préſenter un panégyrique en vers à l'honneur de ce prince qui étoit alors à Milan, l'honora d'une grande medaille d'or. De leur côté les Venitiens augmenterent juſqu'à une forte ſomme les appointements de ce rhétoricien, & lorſqu'il fut avancé en âge, ils lui accorderent le repos, ſans rien rabattre de ſon honoraire. Les vertus morales qui l'ornoient, jointes à ſa grande doctrine, firent que tout Veniſe le regretta, lorſqu'étant âgé de ſoixante & quinze ans, il vint à mourir en 1553. La rhétorique, l'érudition & l'hiſtoire, furent les ſciences ſur leſquelles Batiſte Egnace exerça ſa plume, & ſur-tout il travailla à illuſtrer par de doctes *Commentaires* une bonne partie des auteurs anciens.

Majoragius. Autant la réputation des profeſſeurs dont j'ai parlé fut grande parmi les littérateurs, autant le fut celle de Majoragius, dont les écrivains Italiens & étrangers ont parlé avec éloge. Il s'appelloit Antoine Marie Conti, né à Magioragio, dans le territoire de Milan, & c'eſt de là qu'il prit le ſurnom. Rien n'étoit plus ordinaire depuis deux ſiecles parmi les gens de lettres que ce changement d'appella-

tion : cependant, ſoit pour des intérêts de famille, ſoit envie de ſes ennemis, il fut accuſé auprès du ſénat de Milan d'avoir changé ſon nom, comme ſi c'étoit une nouveauté criminelle. Cette étrange accuſation produiſit le triomphe de Majoragius. Il ſe défendit par une harangue latine qu'il prononça devant le ſénat, qui lui attira l'applaudiſſement des juges & la permiſſion de ſe faire nommer comme bon lui ſembleroit. Dans ce tems là il étoit profeſſeur public de belles lettres à Milan, charge qu'il poſſédoit depuis l'âge de vingt-ſix ans. Dans ſes études il ne s'étoit pas borné à la belle littérature toute ſeule, mais il avoit étudié la philoſophie ſous *Cardan* & la juriſprudence ſous *Alciati*. On voit dans ſes écrits la connoiſſance qu'il avoit des matieres philoſophiques les plus abſtraites, & de l'ancien droit; & ces écrits qui ſont en grand nombre & fort eſtimés, conſiſtent en des *Oraiſons* & des *Poéſies* dans les deux langues italienne & latine, en de doctes *Préfaces*, des *Traités* ſur divers ſujets, & des *Commentaires* ſur Ciceron & Ariſtote. La critique qu'il fit du livre *des Parodoxes* de Ciceron, lui attira une cenſure fort aigre de *Nizzolius*, & notre ſavant ayant répondu avec chaleur, il s'enſuivit une diſpute acharnée à laquelle il n'y eut que la mort de Majoragius qui pût mettre une fin. Cette mort arriva l'an 1555 à Milan, où ce profeſſeur avoit enſeigné ſans autre interruption que celle que produiſirent les guerres. Il n'avoit que quarante & un ans lorſqu'il ceſſa de vivre.

109. Sebaſtien Conrad.

Vers le même tems fleuriſſoit à Bologne un rhétoricien appellé Sebaſtien Conrad, natif d'Arceto, dans le territoire de Reggio. Il étoit éleve de *Batiſte Egnace*, & dès l'an 1524 il paſſoit pour un écrivain docte & élégant, comme *Bembe* l'aſſure dans une de ſes lettres adreſſée à ce jeune homme. Veniſe & Padoue furent l'ordinaire ſéjour de Sebaſtien Conrad, juſqu'à l'an 1540, que la ville de Reggio l'appella pour enſeigner la littérature grec-

que & latine. Cinq ans après il obtint la chaire d'éloquence à Bologne, & il l'occupa juſqu'à l'an 1556, que s'étant transféré à Reggio pour ſes affaires, il y finit ſa vie. Les Venitiens lui avoient fait des offres fort avantageuſes pour l'attirer à Padoue; mais les Bolonois, toujours attachés à leurs profeſſeurs, l'engagerent à reſter parmi eux, & Jules III qui alors régnoit, fit dire à ce profeſſeur qu'il l'obligeroit beaucoup en ne quittant point Bologne.

Les ouvrages de Sebaſtien Conrad prouvent combien il étoit digne de l'empreſſement des univerſités pour le poſſéder. Parmi ces doctes remarques ſur les écrivains de l'antiquité, on apprécie particuliérement le commentaire dont il a illuſtré le livre *De Claris Oratoribus* de Ciceron, & où il étale une érudition vaſte & une critique fort judicieuſe. Un autre de ſes ouvrages intitulé *Quæſtura*, eſt fort recherché à cauſe des excellentes obſervations qu'on y trouve ſur la vie & les œuvres de Ciceron.

Robortel

Lorſque *Romulus Amaſeus* enſeignoit à Bologne, il eut parmi ſes nombreux éléves un de ſes citoyens, nommé François Robortel d'Udine, homme rempli de vivacité & qui eut plus de talent pour enfanter beaucoup d'ouvrages, que de goût ou de patience pour les limer. Agé ſeulement de vingt-deux ans, il fut choiſi par les Lucquois pour lecteur public d'éloquence. Il fut cinq ans dans cette charge; enſuite il paſſa à Piſe dans le même emploi, juſqu'au tems que les Vénitiens dont il étoit ſujet, l'appellerent à Veniſe pour remplacer *Baptiſte Egnace*. Trois ans après *Buonamici* étant mort à Padoue, Robortel lui ſucceda. Depuis ce tems, c'eſt-à-dire depuis l'an 1552, il ne s'éloigna de Padoue que pendant trois ans, qu'avec la permiſſion du ſénat, il enſeigna à Bologne. L'an 1567 fut le dernier de ſa vie, & on l'enterra avec pompe dans la Baſilique de S. Antoine, où la nation allemande lui fit dreſſer le tombeau.

Si l'on desire le catalogue exact des écrits que ce professeur a laissés, on peut consulter l'histoire littéraire du Frioul par M. Liruti. Après ce qui appartient à la rhétorique & qui est fort nombreux, le fort de Robortel étoit l'antiquité romaine, sur laquelle il fit plusieurs opuscules qui le mirent aux mains avec l'illustre *Sigone* (49). Mais comme je l'ai dit, les écrits de Robortel, quoique remplis d'érudition grecque & latine, ne peuvent pas être mis au niveau des excellens ouvrages qui parurent pendant ce siecle, parce que l'auteur ne se donnoit pas la peine d'approfondir ses sujets, & il passoit sans cesse d'un ouvrage à l'autre sans limer les premiers. Un défaut encore moins pardonnable de ce professeur, étoit une estime excessive de soi même & par conséquent beaucoup de mépris pour les autres savans. De là eurent origine ses querelles & son animosité contre *Sigone Baptiste Egnace*, *Paul Manuce*, *Alciati*, *Erasme* & autres littérateurs qui tous valoient plus que lui.

110. Nizzolius

Quoique les disputes entre les auteurs ne fussent pas aussi fréquentes & aussi vives & scandaleuses qu'elles l'avoient été parmi ceux du siecle précédent, il ne laissoit pas d'y en avoir souvent & accompagnées de beaucoup de chaleur, durant le siecle dont nous parlons. J'ai indiqué celle qu'il y eut entre *Majoragius* & *Nizzolius* sur les paradoxes de Ciceron. Marius Nizzolius de Brescello sur le Pô, dans le duché de Modene, dut le commencement de son crédit & de sa fortune aux comtes *Gambara* de Brescia, chez lesquels il demeura longtems en qualité d'informateur & d'ami. S'étant fait une grande réputation par ses écrits, il fut invité par les princes Farneses à Parme, afin d'y enseigner publiquement la rhétorique, ce qu'il fit pendant plusieurs années. Le prince Vespasien Gonzague, grand protecteur des lettres & des savans, ayant fondé dans sa nouvelle ville de Sabionette une académie ou

université, choisit Nizzolius pour directeur & chef de cette fondation. Le 6 Novembre de l'an 1562 on fit l'ouverture de la nouvelle université, & Nizzolius prononça une oraison qui fut imprimée à Parme l'année suivante. De-là à quelques années ce professeur déjà fort âgé eut le malheur de perdre la vue, de sorte qu'il demanda son congé & se retira dans le lieu de sa naissance où il finit ses jours l'an 1575, étant âgé de soixante dix huit ans.

L'ouvrage par lequel Nizzolius est si connu de tous les gens de lettres, est son *Lexicon Ciceronianum*, où sont ramassés par alphabet tous les mots, expressions & élégances dont Ciceron s'est servi dans ses écrits, avec les citations, explications & remarques. L'auteur en fit la premiere édition l'an 1535, lorsqu'il étoit chez les comtes Gambara, & l'impression se fit dans une terre de ces seigneurs. Dans la suite ce Lexicon a été souvent réimprimé avec de nombreuses additions faites par plusieurs vaillants hommes, & avec différens titres. Malgré les fortes critiques d'*Henri Etienne* & de *Jean Vemeret*, tout le monde s'accorde à reconnoître la grande utilité de cet ouvrage. Nizzolius fit encore un traité latin *sur les vrais principes & la véritable maniere de philosopher*, & plusieurs livres apologétiques en faveur de Ciceron contre *Majoragius*.

III. Pierre Vettori.

Mais parmi tous les professeurs en rhétorique & belles lettres que je viens de nommer, je ne sais s'il y en a un seul qu'on puisse comparer avec l'illustre Pierre Vettori, gentilhomme de Florence, & professeur des belles lettres dans sa patrie. Né au mois de Juillet de l'an 1499, il s'appliqua dès sa plus tendre jeunesse à la philosophie, aux mathématiques, à la jurisprudence, & à toutes les parties de la littérature grecque & latine. En 1522, étant allé en Espagne avec Paul Vettori son parent, général des galeres du pape, chargé d'accompagner en Italie le nouveau pape Adrien VI,

Pierre s'arrêta en Catalogne, & parcourut ce pays & les contrées voiſines, faiſant recherche des anciens monumens romains, dont il tira des copies. Il fit la même choſe en allant à Rome, lorſqu'il y fut pour complimenter Clément VII ſur ſon avénement au pontificat. Il faut ſe rappeller que ce pape étoit ſeigneur de Florence & de ſon état. Cette ville s'étant révoltée, Vettori ſe déclara pour le parti républicain; & quand celui des Médicis eut prévalu, il ſe retira à la campagne, & ſe voua tout à fait aux études avec la ferme réſolution de ne ſe plus mêler des affaires publiques. En effet le duc Alexandre ayant été tué, & les ſénateurs & patrices aſſemblés pour délibérer ſur la forme qu'ils donneroient au gouvernement, ayant prié Vettori d'intervenir aux ſéances & de les aſſiſter de ſes conſeils, au lieu de ſe rendre à l'invitation, il alla à Rome, & laiſſa que ſes citoyens toujours incertains & toujours en diſcorde, fiſſent ce qu'ils pourroient pour être libres ou eſclaves, „ Ma patrie, diſoit-il, eſt dans „ la même ſituation où Rome s'eſt trouvée autrefois: elle ne peut ſouffrir ni la liberté ni la „ ſervitude. Les richeſſes ont produit l'orgueil, „ & l'orgueil le deſir inſatiable de dominer. „ Les loix n'ont plus de force: tous les jours on „ abolit les anciennes & on en fait de nouvelles, „ & les ſecondes ne ſont pas plus gardées que les „ premieres. Dans l'état où la patrie ſe trouve, „ je vois bien qu'elle a beſoin d'un chef ſouverain; mais ce ne ſera pas moi qui lui donnerai „ ce chef, crainte de ne lui donner un tyran. „ Par de tels ſentimens il repouſſa conſtamment ceux qui, par lettre ou de vive voix, le preſſoient de ſe rendre à Florence, & vouloient lui faire un crime de ſon refus. Il avoit eu la ſageſſe de renoncer entierement à la politique, pour donner tout ſon tems & ſes penſées à l'étude des ſciences: c'eſt pourquoi Côme I, malgré qu'il ne le dût pas aimer, parce qu'il avoit trop fait voir ſon peu

d'inclination pour les Médicis, assuré de la nouvelle maniere de penser & de vivre de Vettori, le rappella & le fit professeur d'éloquence latine & grecque dans l'université Florentine. Vettori remplit dignement cet emploi pendant plus de quarante ans, & eut la gloire d'avoir formé des éleves insignes, tant italiens qu'étrangers. Au travail des leçons il ajouta celui des ouvrages, dont le nombre & l'utilité font compter l'auteur parmi ces grands hommes qui ont le plus mérité de la littérature. Si Pierre Vettori n'avoit fait que corriger & améliorer les éditions des auteurs Grecs & Latins, faites depuis l'invention de la presse jusqu'à son tems, ce qu'il fit en comparant ensemble un nombre infini de manuscrits, en choisissant, avec son jugement sûr, la meilleure leçon, & en donnant raison de son choix; si, dis-je, il n'avoit fait que celà, la république littéraire lui auroit, comme a elle en effet, des obligations que la longueur du tems ne pourra jamais effacer de la mémoire des savans. Mais à ce travail qui est presque inconcevable, & où il seroit injuste de prétendre une telle perfection qu'il ne restât plus à faire dans ce genre, Vettori ajouta d'excellens commentaires sur la *Rhétorique*, la *Poétique*, la *Morale* & la *Politique* d'Aristote, & sur *l'Elocution* par Demetre de Phalere: ensuite les *Diverses leçons* en trente-huit livres où il n'a pas d'ancien auteur dont on ne trouve expliqués les textes les plus obscurs; enfin des *Poésies* & *oraisons* latines, des *Epîtres* dans les deux langues, un traité italien *sur la culture des Oliviers*, outre une grande quantité d'ouvrages qui n'ont pas encore paru par la voie de l'impression.

Il n'est donc pas surprenant si les gens de lettres de tous les pays tâcherent de former connoissance avec ce grand littérateur; si ses leçons furent honorées par la présence de plusieurs princes & autres grands personnages; si les souverains lui témoignerent leur satisfaction & leur estime par des

des diplômes, des titres, & des préſens; c'eſt ainſi que l'illuſtre Pierre Vettori paſſa ſa vie, qui fut de quatre vingt ſix ans & ſix mois & qu'il termina vers la fin de l'an 1585. Ses funerailles furent célébrées par le public de Florence dans la vaſte égliſe du St. Eſprit de cette ville: on y voit ſon tombeau en marbre avec une belle inſcription. Et il ne faut pas omettre qu'il n'y eut perſonne entre ceux qui avoient connu Vettori, qui ne le regrettât ſincerement, parce que, à une rare doctrine, ce gentilhomme avoit ſu joindre la bonté, la modeſtie, la candeur, la libéralité & cent autres vertus qui le firent adorer.

112. Autres profeſſeurs.

Outre les excellens rhétoriciens qu'on vient de nommer, il y en eut d'autres qui ne doivent pas être omis, ayant réellement eu un grand mérite, mais dont je ne donnerai qu'un ſimple catalogue.

Philippe Beroalde le Jeune, ainſi ſurnommé pour le diſtinguer de l'autre Philippe Beroalde qui avoit fleuri dans le ſiecle précédent, étoit de Bologne où il fut lecteur d'éloquence. Sous Jules II il paſſa à Rome dans la même qualité; enſuite il devint bibliothécaire du Vatican, & mourut l'an 1518. Il commenta le peu qu'on avoit alors de Tacite. On a ſes poéſies latines.

Baptiſte Pio, auſſi de Bologne, fut profeſſeur en belles lettres à Milan, à Lucques, dans ſa patrie & à Rome, où il finit ſes jours vers l'an 1540. Entre ſes éléves on compte *Bernard Taſſe* & *Marc Antoine Flaminio*. Pio avoit beaucoup d'érudition, mais ſon goût & ſon ſtyle n'étoient pas des meilleurs.

Antoine Tileſio de Coſence enſeigna la rhétorique à Milan, à Rome, & à Veniſe. Il fit de bonnes poéſies latines, une tragédie dans la même langue, intitulée *Imber aureus* (la pluye d'or) & quelques ouvrages d'érudition. Il mourut dans ſa patrie l'an 1542.

Quintus Marius Conradus d'Oria au royaume

de Naples, eccléſiaſtique par état, après avoir enſeigné les belles lettres dans ſa patrie, fut choiſi pour lecteur public de rhétorique à Salerne. Enſuite il paſſa à Rome, où il ſervit quelques cardinaux, & mourut dans cette ville l'an 1575. Il nous eſt reſté de ce profeſſeur ſes oraiſons, huit livres d'épîtres, un grand traité *De lingua latina* en douze livres, & un autre *De copia latini ſermonis.*

Bernardin Parthenius, de Spilimberg dans le Frioul, fonda dans le lieu de ſa naiſſance une académie pour les langues latine, grecque & hébraïque; enſeigna les belles lettres dans Ancone, Vicence & Veniſe. Il finit de vivre dans cette derniere ville l'an 1589, laiſſant pluſieurs ouvrages très-utiles à la littérature.

Quoique Barthelemi Cavalcanti, noble Florentin, n'ait jamais tenu école ni publique ni particuliere, il mérite cependant une place parmi les rhéteurs illuſtres de cet âge, à cauſe de ſon *Traité de rhétorique*, le meilleur, de l'aveu général, qui eût paru juſqu'à ce jour. Ce traité publié par l'auteur en 1559, a depuis eu l'honneur de pluſieurs éditions. Cet ouvrage avoit été précédé en 1555 par un autre non moins eſtimable, *ſur le gouvernement des républiques anciennes & modernes.* Cavalcanti étoit un républicain ardent, un orateur rempli de véhémence, & un guerrier hardi; de ſorte qu'il ne reſſembloit pas mal aux anciens fameux républiciſtes de la Grece & de Rome. Il eut beaucoup de part aux révoltes & guerres des Florentins contre les Médicis. L'an 1529, quand il s'agiſſoit de réſiſter aux forces réunies de l'empereur & du pape, Cavalcanti aſſembla les chefs & les ſoldats, & montant en chaire, armé de toutes pieces, il les exhorta à une vaillante réſiſtence, & prononça à ce ſujet une harangue très-éloquente qu'on trouve parmi ſes autres ouvrages. Lorſque le ſiege de Florence eut été formé, ce véhément républicain parut

dans l'assemblée du peuple en robe de sénateur, & fit une seconde harangue dont l'impression fut si forte, qu'on ne parla plus de se rendre (151) & on se disposa à souffrir les derniers malheurs plutôt que d'avoir un maître. Mais ni les armes ni l'éloquence ne purent sauver la république; & Cavalcanti s'étant retiré à Padoue, y passa le reste de ses jours & vint à mort l'an 1562.

§. II. *Grammaire.*

Je distinguerai dans cette section ceux qui se rendirent utiles à la jeunesse par leurs leçons & écrits de grammaire par rapport au latin, & ceux qui s'occuperent de l'illustration de la langue italienne. 113.

Grammairiens Latins.

Au commencement du siecle, Jean Scopas, Napolitain, jouissoit d'un grand crédit, au point d'être considéré comme l'oracle de la grammaire. Il enseigna cette science pendant plusieurs années, & publia une grammaire latine fort applaudie dans le tems, mais à présent ignorée, comme aussi quelques autres ouvrages analogues qui ont eu le même sort. C'est une chose singuliere & fort remarquable, que de tout tems les grammairiens pour la plus part ont été taxés d'orgueil & de pédantisme. Scopas ne fut pas exempt de ce reproche, & on le trouve turlupiné là dessus par quelques poëtes ses contemporains, entr'autres par le malheureux *Franco* & par l'illustre *Sanazzare*. Il mourut vers l'an 1540. Scopas.

Plus célébre que Scopas, mais encore plus insupportable pour son faste pédantesque, fut Jean François Conti de Quinzano, lieu du territoire de Brescia, qui se décora du nom de Quintianus Stoa. On pourroit croire qu'il se fit appeller *Quintianus*, du nom de sa patrie: mais non: l'ori- Quintianus Stoa.

gine de ce nom vient de plus loin. Il raconte dans ſes écrits, que dans ſa jeuneſſe étant à l'école, ſes camarades ſoumettoient à ſa reviſion les vers qui leur étoient ordonnés par le maître, & l'appelloient Quintianus, parce qu'ils avoient trouvé dans Martial qu'un littérateur de ce nom corrigeoit les vers de ce poëte. Quant au nom de *Stoa*, il le tira du grec, & voici pourquoi. On ſait que ce mot ſignifie *Portique* : or Jean François Conti ſe l'attribua, parce que, dit-il, lors même qu'il étoit fort jeune, tout le monde l'appelloit *le portique des Muſes*, à cauſe de ſa grande facilité dans la poéſie. Ces petits échantillons font voir quel homme original étoit ce grammairien.

Son pere en vouloit faire un juriſconſulte : mais Conti, qui aimoit mieux être le portique des Muſes que la colonne du Barreau, quitta Padoue où on l'avoit envoyé, & retourna à Breſcia s'appliquer à la belle littérature. Etant allé à Pavie il gagna l'eſtime de Jaffred Carli, préſident de juſtice dans le duché de Milan & dans le Dauphiné pour le roi Louis XII ; & moyennant la protection de ce magiſtrat, il obtint la chaîre de belles lettres à Pavie. Le roi ſe trouvant en Italie l'an 1509 pour faire la guerre aux Vénitiens, Stoa fit un poëme latin à l'honneur de ce prince, qui, par un beau diplôme, le déclara poëte couronné. En 1512 les François ayant abandonné l'Italie, Stoa qui, pour les flatter, avoit encouru l'indignation des Vénitiens ſes maîtres, s'en alla à Paris où il publia des poéſies ſur la mort de la reine Anne, & quelques autres ouvrages. L'attachement qu'il avoit fait voir pour les François lui faiſoit eſpérer une grande fortune en France : peut être l'auroit-il faite ſans l'excès de ſa vanité ordinaire qui le fit mépriſer. Cependant François premier ayant recouvré le Milanois, Stoa retourna à Pavie & à ſa chaîre, juſqu'à ce que le pays ayant été perdu de nouveau, Stoa ſe retira à Breſcia, ſous la protection des puiſſans ſeigneurs

Martinengo, qui le reconcilierent avec la république. Sur la fin de ſes jours il retourna à Quinzano ſa patrie, où il finit de vivre dans une grande vieilleſſe l'an 1557.

Ce court récit que je viens de faire de la vie de Quintianus Stoa, ne s'accorde pas bien avec celui de M. *Joſeph Nember*, qui a publié la vie de ce grammairien à Breſcia l'an 1777. Selon lui, Stoa fut deux fois en France: la premiere fois il fut inſtituteur de François premier dans les humanités, & recteur de l'univerſité de Paris, où il étoit auſſi profeſſeur en belles lettres. La ſeconde fois eſt celle dont nous avons parlé. M. Nember place ces deux voyages entre l'an 1503 & l'an 1518, & cependant il eſt inconteſtable que Stoa n'alla en France que l'an 1512, & que dans les neuf années précédentes il fut toujours à Pavie. C'eſt là où en 1503 il fit imprimer ſon livre *De Accentu*, huit livres *De Martis & Veneris Concubitu*, douze intitulés *Diariorum*, & huit autres ſous le titre d'*Epographies*. L'année ſuivante il publia dans la même ville *l'Ortographe ancien & moderne*: l'an 1506 ſes *Diſtiques ſur les Métamorphoſes*; & l'an 1509 ſon *Panegyrique de Louis XII*. Ce ne fut donc qu'en 1512 & une ſeule fois, que Stoa alla en France, & alors François premier n'étoit plus en âge d'avoir un pédant. Pour ce qui regarde les charges de profeſſeur & recteur dans l'univerſité de Paris, il n'en eſt rien dit par les hiſtoriens de l'univerſité, & il y a grande apparence qu'elles ont le même fondement que celle d'inſtituteur de François premier. M. Nember s'appuye ſur le témoignage de *Claude*, neveu de Stoa, qui dit cela dans un manuſcrit; ſur celui de *Pianerius* de Breſcia qui le dit auſſi dans une exercitation en forme de lettre, qu'il ſuppoſe comme lui, adreſſée par *Alde le Jeune*; enfin ſur l'inſcription que *Joſeph Jardini* mit au bas du portrait de Stoa ſon ami. Mais ces trois témoignages me paroiſſent fort ſuſpects, d'autant plus que non-ſeulement 114.

nul autre auteur François ou Italien n'en parle pas; mais, ce qui plus eſt, Stoa lui même qui a rempli ſes écrits de ſes propres louanges, & s'arrête ſur les plus petites bagatelles qui peuvent lui faire honneur, ne dit pas un mot d'avoir eu pour écolier un des plus grands monarques de l'Europe, & d'avoir été profeſſeur & recteur dans l'univerſité de Paris. Je crois donc que l'orgueilleux grammairien n'oſant pas avancer dans ſes ouvrages des menſonges auſſi impudens & auſſi faciles à être démentis, ſe contenta de les débiter dans ſes entretiens entre parens & amis; de ſorte que Claude, Pianerius, & Jardini en furent les dupes.

Au reſte je viens de faire mention des principaux ouvrages de Quintianus Stoa: il faut y ajouter des *Traités* ſcientifiques, des *Oraiſons*, des *Poéſies*, des *Hiſtoires*, des *Lettres*. Cet écrivain n'a omis preſque aucune partie de la littérature; mais ſon ſtyle a je ne ſais quoi de dur & de barbare qui déplaît & en rend la lecture difficile & fatiguante, ſur-tout dans la proſe. Il ne ſe polit & ne s'éléve que lorſque l'auteur parle de ſoi-même & fait ſon éloge; mais auſſi fait-il voir dans cette occaſion tant de vanité & d'orgueil, qu'il n'eſt pas poſſible de le lire ſans indignation.

115. Rapicius. Du même territoire de Breſcia, & nommément de Chiari, inſigne en droit de ce diſtrict, vint un autre grammairien plus eſtimable que les deux précédens pour la doctrine & pour la modeſtie. Il s'appelloit Jovitus Rapicius, & commença ſa carriere par inſtruire les enfans à Bergame; enſuite il paſſa à d'autres villes qui le rechercherent à cauſe de ſon grand ſavoir, de ſa patience, & de ſon excellente méthode d'enſeigner les jeunes gens. Il finit par l'emploi de profeſſeur en belles lettres auprès des éléves de la chancellerie de Veniſe, & mourut l'an 1553, étant plus que ſeptuagénaire. Pluſieurs ſavans ſe ſont réunis à le louer; & *Bembe* l'eſtima ſi fort, qu'il lui con-

sia l'instruction de son propre fils. Mais le plus bel éloge de Rapicius sont ses ouvrages, particulierement un traité latin *sur l'Institution des enfans*, & cinq livres *De numero Oratorio*, ce qui fait un bon traité sur l'harmonie du style.

Benoît Théocrenus, ecclésiastique de Genes, fut premierement instituteur des nobles Frégoses, dont l'un fut seigneur de Genes, & l'autre cardinal, & dans cet emploi il acquit la connoissance & l'estime de plusieurs gens de lettres, surtout du cardinal *Cortese* & de *Paul Jove*. Ayant tout perdu dans le sac de Genes de l'an 1522, il se retira en France, voulant que cette même nation, qui dans ce malheureux sac lui avoit tout ravi, reparât ses pertes en faisant sa fortune. Son dessein fut secondé par le sort : en peu de tems il se fit un si grand nom, que François premier qui cherchoit par-tout les savans Italiens nomma Théocrenus précepteur des princes ses enfans. On a une belle lettre du cardinal Cortese à Théocrenus pour le féliciter, & en même tems la littérature d'Italie en général, sur le choix fait par un souverain si éclairé. Ce souverain toujours magnifique avec les gens à talent, d'ailleurs satisfait des soins de Théocrenus, l'enrichit de plusieurs bénéfices ecclésiastiques, & l'an 1534 l'éleva à l'évêché de Grasse. Théocrenus n'en jouit que deux ans, étant mort en 1536. Parmi les lettres d'*Erasme* on en trouve une de *Jean Oliverius*, où notre évêque est appellé *Pedagogue des enfans de France, homme rempli de faste & de vanité, comme sont tous les Italiens, mais qui n'a ni érudition, ni jugement, & ne sait que l'italien, le latin & le grec.* Théocrenus n'estimoit pas trop Erasme qu'il appelloit l'Hollandois : ainsi la lettre d'Oliverius n'est qu'une révanche (152). Théocrenus.

Entre tous les grammairiens de ce siecle, le plus célébre fut Célius secundus Curio, né en Piémont près de Turin, homme versé en plusieurs sciences, recherché par les universités & les vil-

les, & perſécuté par Rome à cauſe de ſon attachement aux opinions des proteſtans. Il enſeigna premierement à Milan, enſuite à Caſal, & en troiſieme lieu à Turin. Là il fut arrêté par ordre de l'inquiſition comme luthérien; mais il trompa ſes gardes & s'enfuit à Pavie où on le ſouhaitoit de longue main pour lui donner la chaire des belles lettres. Rome voulut le faire arrêter de rechef, mais ſes écoliers le garderent tour à tour pendant trois ans. Enfin le ſénat de Milan, preſſé par le St. office, ordonna à Curion de ſe choiſir une autre retraite. Il choiſit Ferrare, où tout proteſtant jouiſſoit de la protection de la ducheſſe Rénée; & quand le duc chaſſa de chez elle tous les gens ſuſpects en matiere de foi, elle recommanda Curion aux Lucquois & lui fit avoir la chaire d'humanité. Mais voici Rome qui, acharnée à ſa proie, demande hautement qu'on lui livre Curion. Les ſénateurs tinrent ferme quelque tems, mais enfin ils conſeillerent le profeſſeur de ſonger à ſon évaſion. Alors il prit le parti qu'il auroit dû prendre longtems auparavant, & ſe réfugia en Suiſſe. Là il fut maître d'école à Lauſanne, & peu après paſſa à Bâle en qualité de profeſſeur public d'éloquence. Il mourut dans cette ville l'an 1569.

Curion a fait pluſieurs ouvrages théologiques, hiſtoriques, moraux & d'autres argumens: mais ceux qui appartiennent à notre ſujet ſont la *Grammaire latine*, le *parfait grammairien*, & la *maniere d'enſeigner les élémens latins*: en outre, cinq livres *ſur l'inſtruction des enfans*, des *additions au Lexicon de Nizzolius*, & des *remarques ſur les œuvres de Ciceron*. Il a encore fait de bonnes corrections du texte de quelques auteurs anciens. Ceux qui ſouhaitent des détails plus précis ſur la vie & ouvrages de ce laborieux ſavant, peuvent conſulter ce qu'en a dit *Schælornius* dans ſes *Amœnitates Eccléſiaſticæ* (a).

(a) Vol. XIV. p. 235 &c.

Un excellent livre, intitulé *De ſermone latino & de modis latine loquendi*, m'oblige à placer entre les grammairiens le cardinal Adrien de Corneto. Ce prélat fut un exemple frappant des jeux de la fortune. Né l'an 1458 de parens inconnus à Corneto dans la partie de l'ancienne Toſcane, appellée patrimoine de S. Pierre, il alla à Rome dans ſa jeuneſſe & s'inſtruiſit dans le latin, le grec, l'hébreu, l'érudition, la poéſie & la morale. Un autre talent qui, ſans aucune étude, ſe développa dans ce jeune homme, fut celui des négociations & de la politique. Ayant pris le petit collet & jouiſſant de la protection de pluſieurs prélats, il fut produit à la cour d'Innocent VIII, qui en ayant d'abord reconnu la capacité, l'envoya nonce en Ecoſſe & en Angleterre. Adrien qui en faiſant les affaires du St. ſiege n'oublioit pas les ſiennes, attira à ſoi les plus riches bénéfices des deux royaumes. Il augmenta ſa fortune ſous Alexandre VI, qui le fit ſon tréſorier, ſecrétaire & confident, & l'an 1503 le créa cardinal. Devenu l'arbitre des affaires ſous un pape tel qu'Alexandre, le cardinal de Corneto amaſſa des richeſſes prodigieuſes, & les répandit au dehors avec une magnificence & un luxe qui éclipſa celui des barons, princes & cardinaux. Cette grande richeſſe excita l'envie du ſcélerat Céſar Borgia, qui réſolut de ſe l'approprier en faiſant mourir le cardinal. On prétend que le pape entra dans ce projet, & voulut ſacrifier le favori à l'avarice du fils. A un ſouper que Borgia donna dans un jardin en été, on mit du poiſon dans le vin du cardinal; mais par l'inadvertance de l'échanſon, Borgia en but auſſi, & tous les deux ſe trouverent empoiſonnés, & lutterent pendant pluſieurs jours contre la mort. Dans les mêmes jours Alexandre vint à mourir, & cette combinaiſon a fait débiter qu'il avoit été du ſouper & empoiſonné comme les autres; mais dans les Annales d'Italie par *Muratori* à l'an 1503, on trou-

116. Adrien, cardin. de Corneto.

ve la vérité du fait. Borgia & Adrien étant guéris, le premier perdit la liberté & ſes uſurpations ; le ſecond ſe trouva auſſi puiſſant ſous Jules II qu'il l'avoit été ſous le prédéceſſeur. Mais par un de ces revers qui ſont ordinaires dans les cours, & dont on ne pénétre pas le myſtere, tout à coup le cardinal quitta Rome, ſe retira à l'extrémité de l'Italie, ſur les terres de Trente, & vécut dans une eſpece de banniſſement juſqu'à la mort de Jules. L'élection de Léon X le fit reparoître à Rome : le nouveau pape l'accueillit gracieuſement, & lui donna cent atteſtats d'amitié & d'eſtime. Tout alloit le mieux du monde, quand le cardinal Pétrucci, dont la famille avoit perdu la domination de Sienne par les pratiques des Médicis & ſur-tout de Léon, fit un complot pour faire mourir ce pape. La trame ayant été découverte, Petrucci fut exécuté à mort avec quelques autres; & Corneto accuſé d'avoir eu connoiſſance de la conjuration, fut mis à une forte amende, moyennant laquelle il reçut le pardon. Il faut penſer que ce pardon n'étoit pas ſincere, & que le cardinal fut averti de ſe tenir ſur ſes gardes; car l'an 1517 il s'enfuit à Veniſe & de là on ne ſait pas où, car il diſparut pour toujours. L'opinion la plus commune fut qu'il avoit été aſſaſſiné par le ſeul domeſtique avec qui il quitta Veniſe, & le cadavre ſi bien enterré qu'il ne fut pas poſſible de le trouver. C'eſt une conjecture dont il faut ſe contenter faute de mieux.

Quant à l'ouvrage que j'ai indiqué, il eſt digne des nombreuſes éditions qui en ont été faites. L'auteur embraſſe dans la premiere partie l'hiſtoire de la langue latine depuis ſon origine juſqu'à-ce qu'elle devint une langue morte. Dans la ſeconde il fait un détail très bien entendu du ſtyle de ceux qui ont le mieux écrit dans cette langue. Tout l'ouvrage prouve combien l'auteur étoit profond dans la connoiſſance du latin.

Un traité *De Vera Philoſophia*, fait par le cardi-

nal de Corneto, eſt un abrégé des loix du chriſtianiſme : heureux s'il avoit auſſi bien philoſophé dans la pratique, qu'il l'a fait dans cet écrit. Les *Poéſies Latines* qui nous ſont reſtées de ce prélat, vont de pair avec ce qu'il y a de meilleur dans ce genre parmi les modernes.

117. Le Calepin.

Puiſque les dictionnaires ou lexicons de la langue latine appartiennent à ce chapitre, il faut dire un mot de celui du fameux P. Ambroiſe Calepin, qui a donné ſon nom à tous les dictionnaires latins qui ont été faits depuis le ſien juſqu'à nos jours. Ambroiſe, moine auguſtin, étoit de Bergame, iſſu de l'illuſtre famille des *Comtes de Calepio*. Sa vie ne fut marquée par aucun ſuccès remarquable: le P. Calepin vécut dans la retraite, dans l'exercice des fonctions de ſon état, & dans l'application à l'étude, dont le fruit fut ſon grand dictionnaire, ouvrage pénible qui lui coûta pluſieurs ans de travail. De trois ou quatre éditions qu'il en fit, celle de l'an 1509 qu'il dédia au *P. Egide de Viterbe*, alors ſupérieur général de l'ordre, eſt la meilleure. L'auteur mourut de là à deux ans, c'eſt-à-dire en 1511, étant devenu aveugle, & ſe trouvant âgé d'environ ſoixante & dix ſept ans.

La fortune de ce pere & de ſon ouvrage eſt ſinguliere. Comme Americ Veſpucci donna ſon nom à l'Amérique, malgré qu'un autre l'eût découverte avant lui; ainſi le P. Calepin paſſa pour le créateur des lexicons latins qui tous ont pris ſon nom, quoique dès le ſiecle précédent on eût commencé à les former, comme je l'ai dit en ſon lieu. Quant à ſon dictionnaire, il a eu le même ſort que celui de *Moreri*, c'eſt-à dire, que d'un médiocre volume qu'il étoit auparavant, il a groſſi d'une maniere énorme, de ſorte que la moindre partie appartient à celui qui en eſt nommé l'auteur.

Grammairiens Italiens.

118. Depuis trois ſiecles qu'on parloit & qu'on écri-

voit en bon italien, cette langue riche, sonore & remplie de beautés, n'avoit ni regles ni préceptes auxquels tout le monde pût se conformer. Ce défaut qui paroit un grand inconvénient, est pourtant utile & même nécessaire dans tous les nouveaux idiomes. Si au commencement on ne laisse pas à un chacun la liberté de s'énoncer comme il le trouve à propos; si l'on veut d'abord gêner une langue & la resserrer dans des bornes étroites, il est certain qu'elle ne deviendra jamais ni parfaite ni abondante. Mais lorque par la suite du tems & par le moyen d'un grand nombre de bons écrivains, le génie de la langue s'est développé, on a établi l'usage, & l'idiome s'est enrichi de maniere qu'il n'a plus besoin de secours étrangers, & se suffit à lui-même; alors on peut former des loix & fixer des principes; alors il est tems de composer des grammaires & de faire des recueils de vocables, le tout fondé sur l'usage & sur l'autorité des meilleurs écrivains. C'est préciſément ce qu'on a fait par rapport à la langue italienne. Pendant trois siecles chacun la parla & l'écrivit de la façon qui lui parut la meilleure, jusqu'à-ce que le tems, juge souverain, assura l'excellence du langage à *Dante*, à *Pétrarque* & à *Bocace*. On conclut alors que de tous les dialectes qui partageoient l'Italie, le toscan, dont ces trois peres de la langue avoient fait usage, étoit le meilleur. De cette observation on passa à une autre, & on reconnut que le tems étoit venu de fixer un langage dont la beauté & la richesse disputoient le prix à la langue latine. Mais celle-ci parut devenir jalouse des progrès de sa fille; & tandis que les uns travailloient à l'établissement solide de la seconde, les adorateurs de la premiere firent tous leurs efforts pour qu'on ne lui donnât pas une rivale, & tous Italiens qu'ils étoient, ils s'éleverent contre les partisans de la langue italienne. *Romulus Amaseus*, l'an 1530, prononça deux harangues à Bologne devant Charles Quint & Clément VII, pour prouver

qu'il falloit conſerver le latin dans la poſſeſſion de ſon empire, & reléguer l'italien parmi les payſans & le bas peuple. Heureuſement l'empereur & le pape avoient d'autres intérêts à démêler que celui des idiomes. *Angelio de Barga* ſoutint la même theſe dans l'univerſité de Piſe, & pluſieurs autres littérateurs firent des traités ſur le même ſujet. Ces latiniſtes fanatiques vouloient exterminer leur propre langage ou en faire l'idiome des ignorants, comme ſi, en faiſant fleurir l'italien, on eût anéanti le latin qui eſt & ſera toujours une langue ſavante, mais morte, comme l'ancien grec & l'ancien hébreu. L'amour national & la raiſon ſe revolterent contre ce fanatiſme : pluſieurs ſavants prirent la défenſe de leur idiome maternel ; & ce fut alors que l'on réduiſit à des regles & des loix la plus belle langue qui dans ce ſiecle exiſtât parmi les langues vivantes.

Cependant c'eſt une choſe remarquable que le premier à publier une grammaire italienne ait été un étranger. François Fortunio de Dalmatie, a été l'auteur de cette grammaire. Il eſt pourtant vrai qu'il paſſa la plupart de ſes jours en Italie où il exerça la profeſſion de juriſconſulte & fut juge ou poteſtat en pluſieurs villes, & en dernier lieu dans Ancone, où il mourut de la chute qu'il fit d'une des fenêtres du palais. Ce fut dans cette ville que l'an 1516 Fortunio publia *Les regles grammaticales de la langue vulgaire.* Cet ouvrage fut reçu avec empreſſement, de façon que dans l'eſpace de trente ſix ans on en fit juſqu'à ſeize éditions. 119. Fortunio Dalmatin.

Sur l'exemple d'un étranger Eſclavon, trois littérateurs Italiens ſe hâterent de communiquer au public leurs obſervations ſur l'idiome du pays. L'an 1521 ou vit ſortir des preſſes de Veniſe *Les Elégances vulgaires*, par Nicolas Liburnio Vénitien, & l'*Abrégé de la grammaire italienne* par le célebre Marc Antoine Flaminio, qui la publia lorſqu'il n'avoit que vingt-trois ans. Nous avons Liburnio & Flaminio.

assez parlé de cet illustre poëte. Quant à Liburnio, il étoit chanoine de la basilique de S. Marc. Outre les *Elégances*, il fit paroître en 1526 *Les trois Fontaines*, titre allégorique d'un ouvrage qui roule entierement sur la langue italienne, & où l'on refute les innovations que *Trissin* vouloit introduire dans l'ortographe. Liburnio mourut en 1557 à l'âge de quatre-vingts & trois ans.

Bembe. Le troisieme fut le cardinal Bembe. Ses *Proses* qui ne sont qu'une explication raisonnée du génie & de la nature de l'idiome italien, parurent en 1525. L'auteur y avoit mis la main dès l'an 1502, & dix ans après il en avoit achevé deux livres qu'il fit voir à ses amis. Mais la charge de secretaire de Léon X, dont il fut revêtu l'année suivante, le détourna de ce travail, qu'il ne reprit que lorsqu'il se trouva en liberté. Dans ses *Proses* Bembe ne garde pas l'ordre des livres élémentaires, parce qu'il n'a pas eu en vue de composer une grammaire; mais il examine à fond la nature & les proprietés de l'italien, en releve les beautés, & fait des observations très-justes & très utiles sur les bons écrivains.

120. Seize autres grammairiens marchant sur les traces de Bembe, firent des traités pour l'illustration de leur idiome: mais j'épargnerai à mes lecteurs l'ennui d'un détail qu'un abrégé comme le mien ne sauroit pas comporter, & je ferai mention de quelques autres auteurs plus célebres qui ont traité le même argument.

Trissin. Trissin dont nous avons parlé, croyant que l'italien n'avoit pas toutes les lettres nécessaires à marquer tous les accents & les sons, voulut y en ajouter quelques unes tirées de l'alphabet grec, d'autres composées de deux lettres, & enfin celles que lui-même avoit imaginées. Il fit part au public de son idée par un livre imprimé à Rome l'an 1524 & intitulé, *Epître sur les lettres nouvelles ajoutées à la langue italienne.* Et pour en donner l'exemple, la même année il publia la *Sophonisbe* & quel-

ques autres ouvrages avec le nouvel ortographe. D'abord quatre auteurs prirent la plume pour combattre cette innovation : mais Triſſin, ferme dans ſon ſentiment, le ſoutint par ſon livre des *Doutes grammaticaux*, par un *Dialogue* & par *la Petite grammaire*. Malgré ſes efforts il n'eut d'autre ſatisfaction que de voir accepter par le public la lettre j appellée *i long* ou double, la lettre v, c'eſt-à-dire l'*u conſonne*, & la lettre z au lieu du *t* qu'on mettoit avant deux voyelles dont la premiere doit être toujours un *i* (153).

Parmi les Florentins, entre leſquels & les Siennois on diſpute à qui poſſede le plus pur italien, l'académie Florentine & celle de la Cruſca, contribuerent plus que toute autre à la perfection du langage. Ce ſeroit ne vouloir jamais finir, que de faire le dénombrement des écrivains ſortis de ces deux corps célebres & qui combattirent les ennemis de la langue vulgaire, épurerent & enrichirent cet idiome, & en fixerent les expreſſions. Mais auſſi ces auteurs prétendirent que l'italien dût s'appeller *langue florentine*, en quoi ils n'ont pas été ſuivis, car la langue en général eſt & ſera toujours appellée tout uniment *italienne*, & le pur dialecte a été & ſera déſigné ſous le nom de *toſcan*. Celui qui fit les plus grands efforts afin de perſuader le monde que l'italien devoit être appellé *florentin*, fut Benoit Varchi, dont j'ai parlé parmi les hiſtoriens. Son livre intitulé *Ercolano* ou *Dialogue ſur les langages*, eſt fait pour ſoutenir cette étrange opinion, qui fut vivement & victorieuſement refutée par les Siennois & par quelques Lombards. Au reſte l'*Ercolano* eſt un livre fort ingenieux & un des ouvrages fondamentaux en fait de langue. 121. Varchi.

La même idée vint dans l'eſprit de Léonard Salviati, auteur d'un grand nombre de bons ouvrages relatifs à l'idiome de ſon pays. Né à Florence de la très noble famille des *Salviati*, l'an 1540, il paſſa toute ſa vie au ſervice de ſes princes Salviati.

& dans l'occupation des études. Son grand ſavoir fit qu'à vingt ſix ans on le créa conſul de l'académie Florentine. Celle de la Cruſca le reconnoit pour un de ſes peres & de ſes ſoutiens. Salviati travailloit au fameux vocabulaire de cette académie lorſqu'il fut ſurpris par la mort l'an 1589. On a fort cenſuré, & juſtement, la liberté qu'il a priſe de changer, altérer, mutiler les contes du *Decameron de Bocace*, ſous prétexte d'en ôter ce qu'il y avoit d'impie, ſuivant l'ordre que Salviati avoit reçu du Grand duc François, lors de l'édition de l'an 1582. Mais on eſtime grandement ſes deux tomes d'*Obſervations ſur le langage* par rapport au même Decameron, ſes *Comédies* & ſes *Oraiſons ou Proſes*.

§. III. *Erudition ou philologie* (154).

122. Quoique tous les nombreux ſavants dont j'ai parlé depuis le commencement de ce tome, puiſſent être compris dans la claſſe des philologues, puiſqu'il n'y en a pas un ſeul qui n'ait poſſédé un grand fond d'érudition; cependant il en reſte encore d'autres qui ſe diſtinguerent tellement dans cette partie, que j'ai cru à propos d'en faire une ſection à part, afin de garder autant que poſſible l'ordre des matieres. Il eſt inutile d'avertir que je ne parlerai que des philologues les plus illuſtres, comme pour ſervir à la briéveté, j'ai fait à l'égard de toutes les claſſes des ſavants.

Alexandre d'Alexandre. Le premier en âge eſt Alexandre d'Alexandre, gentilhomme & juriſconſulte Napolitain, connu par ſon volumineux ouvrage intitulé *Dies Geniales*. C'eſt une imitation des *Nuits Attiques* d'Aulu-gelle : l'auteur y traite une infinité de queſtions grammaticales, hiſtoriques & d'antiquité. On a dit beaucoup de bien & beaucoup de mal de cet ouvrage qui, à mon avis, ne mérite ni trop de blâme ni trop de louanges. Je le regarde comme un vaſte magaſin rempli de toutes ſortes de marchandiſes tant bonnes que mauvaiſes, jettées

jettées là pêle mêle, & où chacun peut choisir & se fournir à son gré. Le travail consiste à séparer le bon de ce qui ne vaut rien, & à savoir faire un choix judicieux. Alexandre fit encore quatre dissertations latines sur les songes, les esprits & les revenants, où il fit voir sa grande crédulité & sa bonhommie. A Rome il avoit été élève de *Filelfe* & de *Calderin* : il exerça la profession d'avocat à Naples & à Rome, puis ayant quitté la profession de la jurisprudence, il vaqua uniquement à l'étude de la littérature, & vint à mourir en Octobre de l'an 1523.

L'ouvrage intitulé *Antiquarum Lectionum* de Celius Rodiginus, est à peu près du même calibre que celui des *Dies Geniales* d'Alexandre. Ludovic Richieri de Rovigo, étoit le véritable nom de cet érudit. Il étudia à Ferrare & à Padoue, & fut élu professeur de belles lettres dans sa patrie. Mais comme, outre ses fonctions, il voulut se mêler des affaires publiques, en prenant parti dans les factions qui divisoient Rovigo, il s'en fit bannir l'an 1505. Alors il se tint tantôt à Vicence, tantôt à Padoue ou à Ferrare, jusqu'à-ce qu'en 1515, François premier le nomma professeur d'éloquence latine & grecque à Milan. Les guerres qui bouleversèrent ce pays obligerent Rodiginus à chercher d'autres retraites, & il fut à Reggio & derechef à Padoue. L'an 1522 il fut rappellé dans sa patrie & admis dans le conseil souverain. Mais trois ans après, ayant reçu la nouvelle que les François avoient été battus à Pavie & le roi fait prisonnier, le vieux Rodiginus qui nourrissoit une extrême reconnoissance pour les bontés dont il avoit été comblé par ce prince, fut tellement affecté de ce revers, qu'il en perdit le repos & la santé, & ne fit que languir jusqu'au mois de juillet de la même année, qu'il mourut à soixante & quinze ans. Son livre des *Anciennes Leçons*, qui est un grand répertoire d'érudition, & où, parmi un tas de choses, ou foibles, ou fausses, ou inutiles,

1523. Rodiginus

il y en a de très bonnes, pensa le mettre aux mains avec *Erasme*, qui se crut pillé par Rodiginus. Mais celui-ci qui n'y avoit pas même songé & qui d'ailleurs étoit rempli de modestie, écrivit au docte Hollandois une lettre qui est de l'an 1519, où il se justifie, & tâche à se rendre favorable & ami ce fameux littérateur.

Calcagnini. Ce savant Celio Calcagnini, dont j'ai fait mention dans le livre précédent, à propos du système de Copernick, a été un littérateur insigne. Ferrare fut sa patrie, & il eut pour collegue dans ses études le fameux *Lilio Gyraldi*, son concitoyen. Il étoit fils naturel d'un Calcagnini, gentilhomme Ferrarois. Celui-ci après l'avoir fait légitimer, le fit entrer dans le service, & dans cette qualité Calcagnini milita sous Maximilien I & sous Jules II. Ayant quitté les armes, il s'adonna aux affaires politiques, fut employé par ses souverains en plusieurs commissions, & voyagea en Allemagne & en Hongrie avec le cardinal Hyppolite d'Este le vieux. Enfin son penchant pour l'étude l'emporta: de retour à Ferrare, il brigua & obtint la chaire des belles lettres dans l'université de cette ville, & il la remplit dignement jusqu'à sa mort arrivée en 1541. Soldat & négociateur, dans le repos & dans les voyages, il avoit toujours observé, étudié & écrit. Lorsqu'il n'eut plus d'autre occupation que celle de la littérature, il redoubla son travail, & passa ses jours à instruire & à composer. Ses nombreux ouvrages furent recueillis & publiés à Bâle l'an 1544. Il y en a sur presque toutes les sciences, philosophie, astronomie, politique, morale, antiquité, érudition variée, poésies latines, oraisons, épîtres, commentaires, traités, dissertations, jugements, discours, &c. &c. C'est dommage que le style n'est pas bien coulant, & que les citations sont entassées partout sans mesure. Il faut ajouter que cet écrivain se fit un grand tort en critiquant l'admirable livre *Des Offices* de Ciceron, & mérita la censure

de plusieurs savants ses contemporains.

Dans ce siecle, la philologie fut singuliérement illustrée par deux cardinaux, dont les noms sont un grand ornement de la littérature d'Italie. Fré- Fregose. 124. Le cardinal

deric Fregose de Genes, porté par sa haute naissance & par son mérite personnel, fut nommé à l'archevêché de Salerne l'an 1507, lorsqu'il étoit encore fort jeune. Mais la nomination de Jules II ne fut pas approuvée par Ferdinand la catholique, maître du royaume de Naples, parce que les *Fregoses* étoient partisans de la France. En attendant qu'on pût lever cette difficulté, le pape créa Fregose administrateur de l'évêché de Gubbio, charge qui ne l'obligeant pas à résider, ce prélat eut tout le loisir de passer son tems à Rome, à Genes, à Bologne, à Urbin chez le duc Guidubalde premier, son oncle maternel, toujours en compagnie des savants & parmi l'étude de la littérature. L'an 1513, Octavien son frere fut créé doge perpétuel & seigneur de Genes & de son état. Fréderic aussi-tôt alla le trouver & partagea avec lui les soins du gouvernement; mais on observa que dans toutes ses demandes, l'archevêque portoit autant d'impétuosité & de chaleur, qu'Octavien avoit de flegme & de modération. Fréderic signala son activité & son courage dans les guerres civiles qu'il y eut entre sa faction & celle des *Adornes* chassés de Genes; comme aussi dans une excursion qu'il fit en personne avec la flotte génoise sur les côtes de Barbarie, pour châtier ces pirates. Mais en 1522, les Impériaux appellés par les Adornes, ayant surpris Genes qu'ils pillerent cruellement, comme j'ai dit ailleurs, & fait le doge prisonnier; Fréderic se sauva en France, où il reçut du roi l'abbaye de S. Benigne de Dijon. Pendant sept ans qu'il demeura dans ce royaume, il passa ses jours en partie à la cour, en partie à Lyon, où il s'adonna avec son ardeur ordinaire à l'étude du grec & de l'hébreu, sous le célebre *Sante Pagnini*, qui, en lui dédiant sa grammaire hébraï-

que, fit de grands & juſtes éloges des progrès rapides de ce prélat dans une langue ſi difficile.

En 1529 Fregoſe étant retourné en Italie, ſe retira à Gubbio, dont il devint évêque l'an 1533, après avoir reſigné ſes droits ſur l'archevêché de Salerne. Là il fit éclater d'autres vertus. Ses dioceſains ne tarderent pas à lui donner le titre de pere des pauvres, ſi grande étoit ſa libéralité envers les indigents. Il y ajouta une magnificence royale dans les bâtiments, dont il orna la grande égliſe & le palais épiſcopal, & un ſoin infatigable à éloigner de ſon dioceſe les nouvelles ſectes qui, ayant pénétré en Italie, y menaçoient de grands ravages. Enfin Paul III recompenſa les vertus de Fregoſe, en le créant cardinal l'an 1539. Mais douze ans après, c'eſt-à-dire, en 1541, ce digne prélat ceſſa de vivre, au grand regret de Rome, de ſes ouailles & de tous les gens de lettres. Parmi ſes ouvrages en vers & en proſe, il y a un *Traité ſur la priere*, qu'on a eu la malice d'imprimer avec quelques opuſcules de Luther, & c'eſt peut-être la raiſon pourquoi il a plu à *Gerdeſius* d'avancer que le cardinal Fregoſe étoit fort enclin à la religion des proteſtants.

Le cardin. Maffei. L'autre cardinal dont j'ai à parler, eſt Bernardin Maffei, Romain de naiſſance, mais iſſu de la noble famille des *Maffei* de Verone. Telle fut l'érudition ſacrée & profane de ce prélat, que parmi le grand nombre de ſavants qui fleurirent dans ce ſiecle d'or, je ne ſais pas s'il y en eut aucun qui le ſurpaſſât dans cette partie. Par malheur il n'eſt reſté de tous ſes écrits que quelques *Lettres*, mais ce ſont des morceaux que les auteurs mêmes du ſiecle d'Auguſte ne déſavoueroient point. La mort prématurée de ce cardinal décédé à quarante ans, empêcha la publication de quelques ouvrages qu'il avoit tout prêts ou preſque finis, entr'autres d'une hiſtoire ancienne entierement tirée de médailles & inſcriptions authentiques. Les héritiers n'ayant pas eu ſoin des manuſcrits,

le tout périt ou passa en d'autres mains. Maffei fut premierement chanoine de Verone, ensuite de S. Pierre de Rome. Il fut élu évêque de Massa en Toscane, d'où il passa à l'évêché de Chieti ou Théate, & Paul III le créa cardinal l'an 1549. Sa mort arriva en 1553.

125. Ortense Landi.

Je passe, suivant l'ordre chronologique, à un homme dont la réputation en fait de littérature est un peu équivoque; car si d'un côté il eut un heureux talent & un bon fond de doctrine, de l'autre il fit des ouvrages si négligés & si capricieux, & montra tant d'inconséquence & de bisarrerie, qu'il se fit soupçonner d'avoir le cerveau timbré, & quelquefois il prit plaisir lui même à passer pour fou. C'est ce même Ortense Landi que j'ai plus d'une fois cité, & dont les écrits sont autant singuliers que sa vie.

Sa famille étoit de Plaisance, mais il naquit à Milan vers le commencement du siecle. Il étudia dans sa patrie sous *Celius Rodiginus*, & à Bologne sous *Romulus Amaseus*, & outre les belles lettres, il s'appliqua à la médecine & la pratiqua. Depuis l'an 1534 jusqu'à l'an 1548 il ne fit que voyager & composer, & on ne comprend pas comment un homme qui étoit presque toujours en chemin put avoir assez de tems pour écrire & publier autant d'ouvrages qu'il fit paroître. On voit par là que son fond étoit inépuisable, & sa facilité de composer surprenante; mais aussi il ne faut pas s'étonner si des écrits faits en grande partie, à cheval ou en voiture, décelent la hâte & la négligence, non moins que la bisarrerie de l'auteur. Ayant quitté Milan, il alla à Lucques, à Florence, à Rome, à Naples, retourna à Milan, passa en France & fut à Lyon, voyagea en Suisse & en Allemagne, revint en Italie, fut au service du cardinal Madrucci à Trente, & à celui de l'évêque de Catane en Sicile. Ensuite il retourna en France, suivit pendant quelque tems la cour de François premier, se trouva à l'ouverture du concile

de Trente l'an 1545, voyagea derechef en Italie, la parcourant d'un bout à l'autre en obſervateur, & enfin l'an 1548 il ſe fixa à Veniſe. Cette eſpece d'itineraire eſt tirée des écrits d'Ortenſe; mais je ne prétends pas en avoir donné toute la ſuite au juſte, car ſouvent les dates manquent ou ſont en déſordre. Mais il eſt certain que Landi fit tous ces voyages, que par tout il ſe donna pour grand littérateur & trouva le moyen de publier par tout où il alla ſes productions, outre les reſſources qu'il avoit comme médecin, ce qui fournit abondamment aux frais de ſes courſes & à ſon entretien, & ce qui le fit accueillir & careſſer par les princes, les prélats & autres grands ſeigneurs. On croit qu'il mourut à Veniſe l'an 1559 ou peu après, car depuis ce tems on ne trouve aucune mention de cet écrivain.

Ortenſe Landi fut en grande liaiſon avec l'*Aretin*, dont il étoit plus docte & moins obſcene & impie. A Lyon il lia grande amitié avec *Etienne Dolet*, qui ſe fit brûler à Paris comme hérétique ou comme athée. Lui même n'étoit pas fort religieux ni de trop bonnes mœurs, comme on le voit par ſes écrits, mais il ne conſte pas ce qu'après *Sixte de Sienne* a dit *Apôtre Zeno* dans ſes notes à l'ouvrage de *Fontanini*, que Landi étoit moine auguſtin, & qu'ayant apoſtaſié de ſon ordre & de la religion catholique, il écrivit pluſieurs livres contre Rome, contre les moines, & contre les dogmes & la diſcipline de l'égliſe romaine. Si cela étoit vrai, comment un tel apoſtat auroit-il pu paſſer toute ſa vie dans les pays catholiques, ſervir des prélats, ſe faire imprimer dans cent endroits, & n'être point moleſté par Rome & par les auguſtins? La mépriſe eſt née de ce que du tems d'Ortenſe il y eut un autre Landi appellé Jeremias, moine auguſtin, ami d'Ortenſe, & qui apoſtaſia, & fut l'auteur des livres dont ont fait mention *Sixte de Sienne*, *Simler* & *Zeno*.

126. Le premier ouvrage d'Ortenſe fut un dialogue

intitulé *Cicero relegatus*, qui fut ſuivi d'un autre appellé *Cicero reſtitutus*. Le premier roule ſur des entretiens qu'on ſuppoſe tenus à Milan contre Ciceron par pluſieurs perſonnes, entre leſquelles l'auteur introduit le *Jeremias* ci-deſſus nommé, & Baſſian Landi, médecin de Plaiſance, profeſſeur de médecine & de philoſophie à Pavie, auteur de quelques ouvrages de ſa profeſſion, & qu'on a pris quelquefois pour Ortenſe. Le ſecond dialogue tenu dans la même ville en faveur de Ciceron, eſt attribué à d'autres littérateurs, entre leſquels on trouve le cardinal *Moron* & le prédicateur *Panigarola*. Ces dialogues ſont très bien écrits, il y a un beau ſtyle & beaucoup d'invention & de génie. Ils furent publiés à Milan en 1534. D'autres dialogues portent le titre de *Forcianæ Quæſtiones*. On les ſuppoſe tenus près de Lucques ſur les affaires d'Italie, & rien n'y eſt oublié, langue, inclination, coûtumes, table, habits, état militaire, amour, amitié & autres mœurs & uſages des Italiens des deux ſexes. Cet ouvrage eſt curieux, bon & utile, & fut imprimé à Naples en 1536. Un autre dialogue eſt fait contre *Eraſme*, & l'auteur eut la hardieſſe de le publier à Bâle l'an 1540, avec le titre *In Deſiderii Eraſmi funus Dialogus lepidiſſimus*. Ce titre en impoſa à l'imprimeur qui ne fit pas examiner le manuſcrit. Eraſme étoit mort quatre ans auparavant, mais il ne manqua pas d'apologiſte. *Jean Erold* publia une invective furieuſe contre l'auteur du dialogue, qu'il prit pour le médecin *Baſſian Landi*, mépriſe d'autant plus facile encore qu'Ortenſe étoit médecin. En 1543 Landi fit imprimer à Lyon ſes deux fameux livres des *Paradoxes*. Toutes les plus grandes abſurdités y ſont ſoutenues & prouvées avec un art & une force, qui font admirer le talent de l'auteur & le plaindre de s'être ſi mal employé. Deux ans après parut à Veniſe la *Refutation des Paradoxes*, dans laquelle refutation il eſt dit tout le mal poſſible de l'auteur des Paradoxes; mais ce qu'il y a

de plaiſant, c'eſt que Landi lui-même fit, en gardant l'anonime, cette réfutation. L'ennemi le plus acharné n'auroit pu dire autant de mal qu'il en dit lui-même. En 1548 il fit paroître le *Commentaire des choſes les plus notables, extraordinaires & monſtrueuſes de l'Italie & d'autres pays*; c'eſt la deſcription allégorique d'un voyage où tout eſt décrit ſous des figures & des ſymboles. Il publia enſuite les *Lettres de quelques femmes ſavantes*; les *Lettres Conſolataires de pluſieurs auteurs*; les *Doutes & queſtions propoſées à l'auteur par diverſes perſonnes, avec les ſolutions*: mais tant les premieres & ſecondes lettres, que les queſtions, ſont toutes de la même main, c'eſt-à-dire, d'Ortenſe. En 1550 il donna au public *Le Fouet des écrivains anciens & modernes*, où il maltraite cruellement les ſciences & les auteurs les plus célebres, & cependant l'ouvrage eſt terminé par une *Exhortation à l'étude de la littérature*. Deux ans après il publia *ſept livres de catalogues*; c'eſt une ſatyre perpétuelle où rien n'eſt ménagé, & néanmoins l'auteur ſe plaint de ce que le gouvernement l'avoit obligé de retrancher les endroits les plus piquans. Vers ce tems là Ortenſe fit imprimer à Padoue une *Courte pratique de médecine pour guérir les paſſions de l'ame*, ſujet très-ſérieux, traité d'une maniere très piquante. Les autres ouvrages de cet écrivain biſarre & infatigable ſont des *Fables*, des *Contes*, des *Diſcours familiers*, des *Panegyriques* la plupart attribués à d'autres, & un *Dialogue ſur l'utilité qu'on tire en liſant la ſainte écriture*. Le dernier travail de cet homme ſingulier, ſont les *Sermons funebres de différents auteurs ſur la mort de quelques animaux*. Ce capricieux ouvrage fut imprimé à Genes l'an 1559. Dans tous ces écrits, du moins dans la plupart, on ne ſait pas ſi l'on doit regarder l'auteur en homme rempli de génie, aiſé, plaiſant & ingénieux, ou plutôt en fou déterminé, tel que lui-même s'efforce quelquefois de ſe faire croire. C'eſt un véritable dommage qu'un

talent ſi heureux ait enfanté tant de folies, qui pourtant ſont entremêlées de penſées & de notices fort utiles.

Quoique Octave Pantagato n'ait rien donné au public, les éloges ſans nombre que tous ſes contemporains en ont faits, ſont un grand atteſtat de la doctrine de ce ſavant. Il étoit de Breſcia, né l'an 1494, & il entra fort jeune dans l'ordre des ſervites. Ses ſupérieurs l'envoyerent étudier à Paris où il fut gradué maître en théologie. A Rome il fut admis parmi les courtiſans du cardinal Salviati, neveu de Léon X, & en eut une riche abbaye en Sicile, de ſorte qu'il quitta l'habit des ſervites & vécut en prêtre ſéculier. Mais longtems après il fallut qu'il retournât à ſon cloître, lorſque Paul IV força tous les religieux qui étoient hors de leurs couvents à ce retour déſagréable, comme nous l'avons dit à propos de *D. Baſile Zanchi.* Pantagato étoit alors fort vieux, & il mourut à Rome l'an 1567, pleuré par les gens de lettres qui avoient toujours admiré la rare modeſtie d'un homme qui, grand en pluſieurs ſciences, toujours occupé à lire & écrire, & conſidéré comme un des oracles de la littérature, ne voulut jamais, quelque inſtance qu'on lui en fît, expoſer le réſultat de ſes études au jugement du public. Ainſi voilà deux ôppoſés bien ſinguliers, *Landi* & *Pantagato*: l'un ne fit que compoſer comme ſon étrange gout lui dicta, & ne voulut pas abſolument que le monde littéraire fût privé d'aucune de ſes productions, quoique ce monde ſe fût volontiers paſſé de la plus grande partie: l'autre, homme inſigne & réputé un ſavant de la premiere claſſe, craignit le jugement du public, & par un excès de modeſtie, le priva d'un grand nombre de bons ouvrages. L'un & l'autre firent mal, & le ſecond peut-être davantage; car enfin on n'eſt pas obligé de lire les livres du premier, mais le public a été fraudé de mille bonnes choſes par le ſecond.

127. Pantagato.

Autant Pantagato fut chéri par les ſavants, au- 128.

Ricci. tant Barthelémi Ricci en encourut la haine à cauſe de ſa vanité, de ſon orgueil inſupportable & de ſa hardieſſe à s'ériger en cenſeur des gens de lettres. Ricci nâquit l'an 1490 à Lugo dans la Romagne. Il étudia à Bologne ſous *Romulus Amaſeus*, & s'adonna à la littérature grecque à Veniſe ſous la diſcipline de *Marc Maſuro*. Il inſtruiſit dans les belles lettres le cardinal Louis Cornaro, & pendant quelques années il fut lecteur d'éloquence à Ravenne. En 1539 il fut choiſi pour précepteur des princes Alfonſe & Louis d'Eſte, fils du duc Hercules II, & s'il acquit beaucoup d'eſtime pour ſon ſavoir, il ne laiſſa pas de ſe faire haïr pour l'orgueil dont il étoit enflé & qui le portoit à mépriſer, attaquer & déchirer quiconque ſe diſtinguoit en littérature. La choſe arriva à un point, qu'on prit le parti de s'en défaire par le poiſon; mais il en échappa par la force des remédes, & depuis ce jour il fut plus meſuré dans ſes diſcours & dans ſes cenſures, & ſe comporta avec plus de retenue. Il mourut à Ferrare à l'âge de ſoixante & dix neuf ans, en 1569. Ce n'a été qu'en 1748 qu'on a fait une édition complette de ſes ouvrages. Outre un grand nombre d'*Epîtres* & quelques *Oraiſons* & petits *Traités*, on y trouve un ouvrage intitulé *De Imitatione*, en trois livres, remplis de bonnes réflexions & de préceptes très-utiles, mais auſſi d'une critique trop ſévere, au point que l'auteur n'héſite pas de condamner au feu toutes les poéſies d'Ovide, parce que, ſelon lui, il n'y a rien qui ne ſoit ou obſcene ou trivial. Ce petit échantillon de l'humeur cauſtique de Ricci, prouve combien peu il étoit capable de ménager les modernes, lui qui s'en prenoit avec tant de hauteur contre des anciens ſi accrédités. Le plus grand ouvrage de Barthelémi Ricci eſt une eſpece de lexicon, intitulé *Apparatus Latinæ Locutionis*. Ricci le fit imprimer à ſes frais à Veniſe l'an 1533, mais il ne fut content ni de l'imprimeur ni des libraires, parce que ces gens là, par un jeu qu'on

a ſouvent renouvellé, demandoient aux acheteurs un prix exorbitant de chaque exemplaire, de ſorte qu'ils n'en débitoient point, juſqu'à-ce que l'auteur ſe trouva forcé de les leur relâcher à un prix très modique & en les troquant en partie contre des livres, dont les marchands ne ſavoient que faire. Alors le débit de l'ouvrage devint très-facile: les *Griphes* en firent une nouvelle édition, & tous les exemplaires, tant de la premiere que de la ſeconde (& ceux-ci étoient juſqu'à trois mille) furent vendus en peu de tems. Ainſi cet ouvrage qui ſembloit condamné à pourrir dans la boutique des libraires, tant qu'il y reſta pour le compte de l'auteur, fut connu & recherché avec empreſſement, en un mot, devint un excellent ouvrage quand il appartint aux marchands (155).

129. Contile.

Parmi les littérateurs philologues du ſeizieme ſiecle, le nom de Lucas Contile n'eſt pas le moindre. Contile fut natif de Cetona, dans le territoire de Sienne. Il paſſa toute ſa vie au ſervice des cardinaux, princes, généraux & autres grands perſonnages à Rome, à Milan, à Trente, à Veniſe; mais il fut mal ſatisfait de preſque tous ſes maîtres, ce qui me le fait ſoupçonner d'inquiétude, inconſtance, avidité, ou autre défaut, à moins que l'on ne veuille attribuer ſes plaintes & ſes changements à des combinaiſons malheureuſes. Quoiqu'il en ſoit, l'on ne peut pas refuſer à Contile la louange d'avoir été un grand littérateur & très zelé pour l'avancement du ſavoir. Il fut un des fondateurs de l'académie *de la Vertu* à Rome, de la *Venitienne premiere*, eſt de celle ſi célebre des *Affidati* de Pavie. Ce fut dans cette derniere ville qu'il trouva enfin le repos, qui depuis ſa jeuneſſe ſembloit le fuir. Il y reçut de la cour d'Eſpagne une charge de commiſſaire royal l'an 1562, & il finit de vivre en 1574. Lucas Contile étoit bon poëte italien, comme le font voir ſes *Rimes*, ſes *Eclogues*, ſes *Comédies*: il étoit hiſtorien, & il a renfermé & détaillé avec eſprit & jugement les

principaux événements d'Italie dans l'*Hiſtoire de Céſar de Naples*. Enfin il a fait des *Diſcours & Traités édifiants*, des *Harangues* & autres bons ouvrages. Dans le cabinet impérial de Vienne on trouve une belle médaille en bronze de ce ſavant.

Latini. Il y eut beaucoup de reſſemblance entre celui ci & Latin Latini, par rapport aux fréquents paſſages d'un ſervice à l'autre, quoique, pour ce qui regarde ce ſecond, il n'y eût aucune faute ni de ſa part ni de celle de ſes principaux. Latini né à Viterbe, paſſa ſa jeuneſſe dans l'univerſité de Sienne, ville qu'il étoit dans l'uſage de regarder comme ſa patrie. Il y étudia les deux droits avec une application ſi aſſidue, qu'en ayant contracté des maladies dangereuſes, on lui conſeilla de ſe délaſſer un peu par l'étude de l'érudition & des belles lettres. Il en arriva que ce délaſſement devint l'unique occupation de Latini, qui prit un goût décidé pour la littérature & abandonna la juriſprudence. Il acquit dans peu un ſi grand nom en genre d'érudition, que les ſavants s'adreſſoient à lui de toutes parts & le conſultoient ſur les queſtions les plus épineuſes de la littérature. Le *P. Niceron*, dans ſes mémoires, dit que Latini ne ſavoit pas le grec; mais en examinant tant ſoit peu les lettres de ce ſavant, on voit que le *P. Niceron* s'eſt fort trompé. Ces *Lettres* & quelques *Opuſcules* qui nous ſont parvenus, font témoignage de l'érudition immenſe de Latini. Il poſſédoit une ample bibliotheque, & il enrichit tous les livres, tant imprimés que manuſcrits, de ſi doctes remarques, qu'on en a tiré la *bibliothéque ſacrée & profane* qu'on imprima longtems après ſa mort, & qui n'eſt autre choſe que le recueil de ſes remarques. Cette bibliothéque étoit un legs du cardinal Rodolfe Pio, dont Latini avoit été bibliothécaire, après qu'il eut ſuivi le célebre cardinal Puteau. Latini paſſa enſuite de la cour d'un cardinal à l'autre; mais par une fatalité ſinguliere, la mort lui enlevoit tous ſes protecteurs à

meſure qu'il en gagnoit l'eſtime & la confiance. Gregoire XIII ſachant combien Latini étoit verſé dans la littérature & dans les canons, le mit au nombre des députés à la reformation du décret, & lui aſſigna une penſion aſſez forte, afin qu'il n'eût plus beſoin de mandier des ſervices. Parvenu à l'âge de quatre-vingt ans, Latin Latini finit ſes jours l'an 1593, après avoir légué ſes papiers & ſa bibliothéque au chapitre de Viterbe.

§. IV. *Beaux-arts.*

On a pu voir dans toute cette hiſtoire qu'à meſure de la proſpérité ou de la décadence des lettres, les arts de génie ont proſpéré, ou ſont tombés, à cauſe du rapport & de la liaiſon qu'ils ont avec les ſciences. Or comme depuis les tems heureux des Grecs & des Romains, nul autre n'a eu un plus grand nombre de ſavants que le ſeizieme ſiecle, auſſi nul autre n'a produit de plus grands artiſtes. 130.

Rome fut le principal théatre ſur lequel on vit triompher les beaux arts & étaler des chefs d'œuvres inimitables. Jules II, Léon X, Clément VII, Paul III, furent les promoteurs & les nourriciers des arts, & la baſilique du Vatican devint ſur-tout le centre de l'induſtrie, du travail, de l'imagination & de l'énergie des talents dans tout ce que l'effort des arts peut expoſer de plus parfait à l'admiration des connoiſſeurs. J'ai marqué dans le troiſieme tome la part qu'eut le fameux *Bramante* au deſſein de cette baſilique. Après Bramante, la ſurintendance de ce vaſte bâtiment fut confiée à Balthaſſar Péruzzi de Sienne, peintre & architecte, homme également grand dans ces deux profeſſions. Léon X lui ordonna d'achever le plan fait par Bramante, & d'y ajouter quelques parties & un plus grand nombre d'ornements. En même tems Léon chargea l'architecte Antoine de St. Gallo, Florentin, de faire un autre plan & Péruzzi.

un modele entier de la même baſilique. La menuiſerie de ce modele coûta 4180 écus, & l'architecte en eût 1500; mais le deſſein ne fut pas approuvé, parce qu'il tenoit un peu du gothique; & on réſolut de ne pas ſe départir du plan de Bramante, amélioré par Péruzzi. Ce dernier n'eut pas la ſatisfaction de voir que le ſort répondoit à ſon mérite. Le ſac de Rome le réduiſit à l'indigence, & les neuf ans qu'il ſurvécut il travailla beaucoup pour les particuliers (car le pontife, après ce déſaſtre, n'étoit plus en état de dépenſer en édifices ou en ornements), & il fut très mal recompenſé, de ſorte qu'en mourant en 1536, à peine laiſſa-t-il de quoi être enterré. Péruzzi entendoit parfaitement la perſpective, & la décoration qu'il fit pour la repréſentation de la *Calandra* du cardinal *Bibbiena*, ſurprit tout le monde par ſa nouveauté (156).

Trois artiſtes les plus grands qui aient jamais exiſté, contribuerent à finir & orner l'égliſe de St. Pierre, qui par leur moyen devint ſans contredit la merveille du monde. Je ne donnerai que de très courtes notices ſur ces trois grands hommes, parce que tant d'écrivains en ont parlé, que je ne ferois que répéter inutilement ce qui a été dit avec beaucoup d'étendue.

131. Raphael. Raphael Sanzio d'Urbin, né en 1483, fut éléve de *Pierre de Pérouſe*, de *Léonard Vinci* & de *Bramante*. Appellé à Rome du tems de Jules II, il y alla dans l'idée de n'en trouver aucun qui l'égalât en fait de deſſein & de peinture; mais quand il eut vu les tableaux de *Michel Ange*, il rabattit un peu de ſa fierté & ſe remit à étudier ſon art avec une application & une ardeur qui, ſecondées par ſon heureux génie, firent de Raphael un peintre qui n'a pas ſon pareil, ſi ce n'eſt *Michel Ange* dans les nudités, & *Titien* dans les portraits & dans la beauté admirable qu'il a donnée aux femmes. Le monde étonné des chefs d'œuvre ſans nombre que le pinceau de Raphael a produits, a donné à

ce grand peintre le titre de *Divin*. Telles ſont en effet ſes peintures, que, comme dit ſagement le comte *Algarotti* (a), *elles trompent l'œil, ſatisfont l'eſprit & touchent le cœur*. Ce ſeroit ſortir des bornes que je me ſuis preſcrites, que d'indiquer ſeulement les travaux les plus inſignes de Raphael, les peintures dont il remplit le palais du Vatican, les tableaux, les deſſeins, les cartons qu'on admire dans toute l'Europe. *Vaſari* en a fait un bon détail & n'a pas tout dit; il a auſſi oublié ce que Raphael fit en architecture pour continuer la baſilique de St. Pierre, pour orner Rome & pour illuſtrer Vitruve. Je rapporterai un paſſage d'une lettre de *Calcagnini* écrite de Rome à *Zieglerus*, à propos de Raphael, de ſes ouvrages & de ſon caractere. *Nous avons ici Raphael d'Urbin, jeune homme très riche, fort aimé du pontife, d'un caractere aimable, & d'un talent extraordinaire. Il eſt le premier des peintres, tant pour la théorie que pour la pratique, & il eſt en même tems un architecte ſi habile, qu'il invente & acheve ce qui avoit paru impoſſible aux plus grands génies. J'omets ſon étude ſur Vitruve, qu'il ſait par cœur & dont il ſoutient ou combat les ſentiments avec une force de raiſon & avec une modeſtie qui prouvent que c'eſt uniquement la vérité & non pas la paſſion qui dicte ſes critiques. A préſent il travaille à un ouvrage admirable & que la poſtérité pourra à peine croire. Je ne parle pas de la baſilique du Vatican, à la fabrique de laquelle il préſide, mais de ce qu'il fait dans toute la ville qu'il veut remettre dans la forme, ſymmétrie & ſplendeur qu'elle avoit dans les anciens tems. Car ayant ſoigneuſement étudié les deſcriptions que les écrivains ont fait de Rome, il creuſe la terre pour retrouver l'ancien plan, il reléve les collines, il recherche les édifices, & fait en ſorte*

(a) Saggio ſulla Pittura. Oeuvres d'Algarotti. T. II. p. 227. de l'édit. de Veniſe.

que tant le pontife Léon que les Romains en général regardent ce perſonnage comme une divinité envoyée du ciel pour rendre à cette ville ſon ancienne majeſté. Cependant ce grand homme, loin de s'énorgueillir pour ſes talents & pour l'eſtime publique, eſt populaire, doux, affable, écoute volontiers tout le monde, & aime qu'on lui faſſe des objections ſur ſon art, croyant qu'un des plus grands avantages de la vie eſt d'enſeigner & d'apprendre. J'ai voulu rapporter en entier ce témoignage de Calcagnini, parce qu'il renferme une anecdote peu connue, celle de la grande & belle idée qu'eurent Léon X & Raphael de rendre à Rome cet aſpect majeſtueux & impoſant qu'elle avoit du tems de ſes Céſars. Ce projet digne d'un tel pape & d'un tel architecte, fut dérangé par la mort de l'un & de l'autre. Une fiſtule emporta Léon l'an 1521, & Raphael étoit mort l'année auparavant à l'âge de trente ſept ans, des ſuites de ſon trop grand penchant à l'amour.

Jules Romain.

Raphael étant au lit de mort, inſtitua héritier de la moitié de ſes grands biens Jules Romain, le plus illuſtre parmi ſes éléves. Jules avoit travaillé avec ſon maître aux peintures du Vatican, & en acheva pluſieurs après la mort de Raphael, particuliérement la grande ſalle, appellée de Conſtantin. Il étoit auſſi un grand architecte, & il auroit dignement remplacé Raphael dans Rome ſa patrie, ſi le duc Fréderic de Mantoue ne l'eût attiré à ſa cour, & ſi ſa propre faute ne l'avoit empêché de remettre les pieds chez les ſiens. Cette faute conſiſta en ſeize deſſeins, les plus indécents qu'on puiſſe inventer. Ces deſſeins faits pour des eſtampes, furent gravés par *Raïmondi* de Bologne, & décorés d'autant de ſonnets analogues compoſés par l'*Aretin*. Celui-ci eut ordre d'évacuer Rome & ſes états; Raïmondi fut mis en priſon, & Jules, ſur qui apparemment ſeroit tombée la punition plus forte, ſe tint clos & couvert à Mantoue ſous la protection du ſouverain. La plupart des beaux édifices qu'on voit dans cette ville & dans les environs

virons furent l'ouvrage de Jules Romain, qui en outre orna le palais Ducal & les maisons particulieres d'excellentes peintures. Il donna aussi un autre niveau à l'emplacement de Mantoue, & par ce moyen il la garantit des fréquentes inondations auxquelles elle étoit sujette. Il fit de grands ouvrages en peinture & en architecture dans quelques autres villes d'Italie, jusqu'à-ce que chargé de bienfaits & d'honneurs des princes de la maison *Gonzague*, il vint à mourir l'an 1546 à Mantoue, étant âgé de cinquante quatre ans.

132. Michel Ange.

Nous voici au troisieme artiste, c'est-à-dire, à l'homme le plus excellent dans les arts qui ait paru en aucun tems, l'homme qu'on peut appeller *Divin*, non dans la peinture seulement, comme Raphael, mais dans cet art & dans ceux de la sculpture & de l'architecture; en un mot le grand Michel Ange Buonarroti, dont le nom seul suffit pour son éloge. Buonarroti Florentin & gentilhomme, nâquit l'an 1464 dans un château de sa famille appellé Capreſe & situé dans le Casentin en Toscane. Il montra presque dès son enfance une si grande inclination pour le dessein, que ses parents le mirent à l'école de *Dominique del Ghirlandaio*, peintre Florentin d'un grand nom; mais le jeune Michel Ange le surpassa en peu de tems; & par une nouvelle inclination qui se manifesta en lui, il s'appliqua à la sculpture, & bien-tôt non seulement il vainquit tous les sculpteurs modernes, mais il égala les plus fameux artistes de l'ancienne Grece. Enfin il s'adonna à l'architecture, & portant dans cet art ce même talent supérieur qui le distinguoit dans les deux autres, il surprit les connoisseurs par la hardiesse & la régularité de ses plans, & mérita d'être choisi pour remplacer Bramante, Péruzzi, Raphael & Jules Romain, dans la direction de l'édifice & des ornements de la basilique Vaticanne qu'il eut la gloire d'achever. Cette basilique & son dôme est le chef d'œuvre de Michel Ange en architecture: celui

de la ſculpture eſt le tombeau de Jules II dans l'égliſe de St. Pierre aux liens & la ſtatue inimitable de Moſes qui orne ce tombeau : enfin celui de la peinture eſt le dernier jugement repréſenté d'une maniere terrible dans la chapelle Sixtine du Vatican (157). Telle fut en un mot la ſupériorité du génie de Buonarroti dans ces trois arts, qu'on n'a jamais pu décider dans lequel il excella davantage.

La renommée de ce divin artiſte s'étant répandue dans l'univers, les ſouverains s'empreſſerent à le rechercher en lui faiſant des offres ſéduiſants. Tous les pontifes depuis Jules II juſqu'à Pie IV (excepté Adrien qui n'aimoit pas les beaux-arts), ſemblerent diſputer en généroſité envers ce grand homme. Alfonſe premier, duc de Ferrare, & la république de Veniſe lui offrirent de fortes penſions & les ouvrages payés à part. Côme premier fit tous ſes efforts pour le poſſéder à Florence. François premier en l'invitant à ſa cour, voulut lui faire compter trois mille écus ſeulement pour les fraix du voyage : le Grand Soliman lui-même tâcha de l'attirer à Conſtantinople, lui laiſſant la liberté de demander tout ce qu'il voudroit. Mais Buonarroti ne voulut pas quitter Rome & les pontifes, quoiqu'en même tems il fit des deſſeins, des plans, des tableaux & des ſtatues pour les princes & pour les villes. Il étoit habile dans la partie des fortifications, & dans cette ſcience il travailla pour les papes & pour ſes concitoyens. Enfin à ces grands talents il ajouta celui de la poéſie. Les *Rimes* de Michel Ange qu'on a imprimées, décelent l'heureuſe diſpoſition pour la poéſie qu'il avoit reçue de la nature & qu'il avoit perfectionnée par l'étude.

Ce perſonnage incomparable mourut à Rome le 17 de Février de l'an 1564, étant âgé de quatre vingt neuf ans & quelques mois. Les Florentins en obtinrent le corps & le firent dépoſer avec grand apparat dans le magnifique tombeau qu'on

voit dans l'égliſe de la ſainte Croix de Florence, tombeau deſſiné, érigé & noblement orné par l'académie de deſſein de cette ville.

Tout ce qu'il y avoit de plus grand dans les trois arts étoit alors réuni à Rome, & de là comme de la ſource ſe répandoit dans toute l'Italie & au dehors. Je ne répéterai pas ce que j'ai dit dans le livre précédent du docte architecte Serlio qui excella également dans la théorie & dans la pratique. Je parlerai ici de Jacques Sanſovin de Florence, qui s'appelloit Jacques Terti, & qui prit le ſurnom de *Sanſovin* d'un André Contucci ſon maître, qu'on appelloit *Sanſovin*, parce qu'il étoit de la ville de Mont Sanſovin en Toſcane. Ce Contucci travailloit admirablement en terre cuite, & n'étoit inférieur à aucun artiſte dans les autres genres de ſculpture. Il étoit auſſi un architecte inſigne, & il fut appellé en Portugal où il dreſſa le palais des rois & autres grands bâtiments: outre pluſieurs édifices qu'il fit en Italie, il acheva par ordre de Léon X la grande & ſuperbe égliſe de Notre Dame de Lorette. Sous un tel maître Sanſovin fit des progrès ſurprenants dans les deux arts, & dans ſa jeuneſſe il travailla avec grand ſuccès à la ſculpture, ayant réſervé à un âge plus mûr de ſe conſacrer à l'architecture. Pendant longtems il alterna ſon ſéjour à Florence & à Rome, tant qu'il eut le malheur de ſe trouver dans cette derniere ville l'an 1527 lors de ce ſac horrible dont j'ai été obligé de faire ſi ſouvent mention dans ce tome. Deux potentats s'offrirent d'abord de réparer les pertes de Sanſovin, c'eſt-à-dire, François premier & la république de Veniſe. Il ſe détermina pour la ſeconde & fut créé proto-architecte. Veniſe fut bien-tôt remplie de bâtiments ſuperbes, entre leſquels la maiſon de la monnoie, la bibliothéque de S. Marc, l'école ou confrérie de la miſericorde & le palais Cornaro, ſont les plus inſignes. Mais la bibliothéque penſa coûter cher à l'architecte. La grande voute de ce

133. Sanſovin & Contucci.

bâtiment s'écroula tout-à-coup & tomba en ruine le 18 de Décembre de l'an 1545. D'abord Sanſovin fut mis en priſon, & quoique peu de jours après il fût élargi, il perdit ſon emploi & fut condamné à mille écus d'amende. Pluſieurs nobles ſe cotiſerent pour lui fournir les mille écus, & peu après le ſénat le réintégra dans ſon poſte de premier architecte. Cette forte leçon rendit Sanſovin plus attentif, & depuis ce jour il n'eſſuya plus de déſaſtre. Il mourut à quatre vingt & onze ans en 1570, & laiſſa un fils, homme ſavant & laborieux, dont nous avons parlé vers le commencement de ce livre.

134. Vignola. Vignola eſt le ſurnom que prit Jacques Barozzi, de la terre de Vignola dans le territoire de Modene. Il nâquit le premier d'Octobre de l'an 1507, d'un pere noble mais pauvre, & d'une mere Allemande. Envoyé à Bologne étudier la peinture, il ſe trouva ſi peu de diſpoſition pour cet art, qu'il le quitta pour ſe tourner vers l'architecture pour laquelle il étoit né, & en peu de tems il devint dans cette ſcience un des hommes le plus inſignes de l'Italie. Il lui manquoit cependant de voir Rome, afin de perfectionner ſon talent: Vignola y alla, fut reçu parmi les académiciens du deſſein, & y acquit tant de réputation, que l'académie lui donna la commiſſion de tirer les plans & figures des beaux reſtes d'antiquité qu'on admire dans cette capitale. François premier avoit envoyé à Rome l'abbé *Primaticcio* de Bologne, prendre les modeles des plus belles ſtatues antiques: Vignola aida l'abbé dans ce travail, de ſorte que Primaticcio le fit réſoudre à l'accompagner en France, où ce roi magnanime ne manqueroit pas de rendre juſtice à ſon mérite. Effectivement Vignola reçut de François mille marques de généroſité & d'eſtime. Ce fut en 1537 que Vignola alla en France, mais il n'y ſéjourna que deux ans, car après avoir fait jetter en bronze quelques uns des modeles apportés de Rome, & après avoir donné pluſieurs

plans des bâtiments que le monarque avoit envie de faire élever, il retourna en Italie où on l'attendoit avec empreſſement. Mon deſſein n'eſt pas de faire l'énumération des ouvrages faits par ce grand architecte. Il ſuffira d'indiquer le canal qu'il ouvrit de Bologne à Ferrare, la fontaine appellée l'*Acqua vergine*, qu'il conduiſit à Rome à travers mille difficultés, & le palais de Caprarola fait par le cardinal Alexandre Farneſe, édifice d'une ſtructure ſinguliere & d'une beauté achevée. *Michel Ange* étant mort, le ſeul Vignola fut jugé digne de le remplacer dans la charge de directeur & premier architecte de St. Pierre. Philippe II voulut l'attirer en Eſpagne, mais Vignola ſe trouvant âgé & aſſez riche, s'en excuſa. Il mourut à Rome l'an 1573, le ſecond jour de Juillet, avec la gloire d'avoir été non ſeulement un très illuſtre & très-intelligent architecte, mais encore le maître de la bonne architecture par ſon fameux *Traité des cinq ordres*.

Après *Serlio* & *Vignola*, le troiſieme pere de cet art eſt André Pallade, né à Vicence le 30 de Novembre de l'an 1518. Il trouva de bonne heure un grand Mécenas & un protecteur dans la perſonne de *Jean George Triſſin* qui aimoit & connoiſſoit les beaux arts autant que les ſciences, & qui ayant apperçu dans le jeune Pallade une diſpoſition marquée pour le deſſein, le fit appliquer à l'architecture & lui fournit les moyens d'y devenir très habile. On croit que la belle maiſon de plaiſance de Cricoli, érigée par Triſſin, fut bâtie ſur le deſſein de Pallade. Dès l'âge de vingt trois ans cet architecte étoit devenu ſi célebre, qu'on en tira le portrait comme d'un artiſte entre les plus illuſtres qu'eût l'Italie. Mais Triſſin pour le rendre encore plus grand, l'an 1547 l'amena à Rome, c'eſt-à-dire, à l'école où les talents dans les arts ſe perfectionnent. L'étude que Pallade employa dans l'obſervation des reſtes de l'antiquité, le fit réſoudre à n'employer dorenavant

Pallade.

dans ſes plans & deſſeins que l'ancienne architecture romaine, choſe qu'il exécuta dans tous ſes bâtiments avec le plus grand ſuccès. Il eſt preſque incroyable combien de ſuperbes édifices il dreſſa à Rome, à Bologne, à Trente, à Breſcia, à Turin, à Baſſano, & ſur tout à Vicence ſa patrie où il éleva le fameux théatre Olympique. Pallade mourut dans cette ville le 19 d'Août de l'an 1580, & les académiciens Olympiques lui firent de magnifiques funerailles accompagnées d'une oraiſon funebre & de pluſieurs poéſies à la louange de ce grand architecte. J'ai parlé en ſon lieu des écrits claſſiques de Pallade.

135. Florence fut, après Rome, la ville où fleurirent les artiſtes les plus fameux. La république & ſes modérateurs, enſuite les Medicis & principalement Côme premier, mirent en vigueur les beaux arts & exciterent les talents par de grandes recompenſes. Ce fut là que fleurit Barthelémi Ammanati, inſigne architecte, Baccio Bandinelli, ſculpteur célebre, George Vaſari, excellent dans le deſſein & hiſtorien des peintres, Ange Bronzin, Jacques de Pontormo & pluſieurs autres peintres dont les noms ſont conſacrés à l'immortalité.

André del Sarto. Parmi ces derniers André del Sarto tient une place diſtinguée. André Vannucchi étoit ſon nom; on l'appella Del Sarto, parce que ſon pere étoit un tailleur, en italien *ſarto* ou *ſartore*. André nâquit à Florence l'an 1488, & commença par s'appliquer à l'orfévrerie; mais dans cette profeſſion ſon talent extraordinaire pour le deſſein s'étant découvert, on le fit paſſer à l'étude de la peinture dans laquelle il devint un des plus rares génies que le ſeizieme ſiecle ait produit. Cependant le bon André ne connoiſſoit pas ſon propre mérite : il travailloit ſans ceſſe & par tout le monde à un prix très bas, & faiſoit, ſans que lui même s'en doutât, des chefs d'œuvres dont il remplit Florence & la Toſcane. Un de ſes tableaux étant parvenu

ſous les yeux de François premier, excita dans ce monarque l'envie de poſſéder un ſi grand peintre. On venoit préciſément de perdre en France l'illuſtre *Léonard Vinci* : André plus grand que celui-ci dans la peinture, paſſa à la cour l'an 1518, & fut comblé d'honneurs & de careſſes. Ayant fait le portrait du dauphin nouveau né, le roi lui fit compter trois mille écus d'or. Autant il fit d'ouvrages, autant il fut largement payé par le ſouverain & par les particuliers. Sa ſimplicité, ſa modeſtie, ſa franchiſe joints à ſon talent admirable, le firent adorer, & cependant le bon homme ſoupiroit après ſon foyer & ſa femme dont il étoit éperdument amoureux & jaloux. A la fin il demanda un congé de quelques mois, & jura ſur l'évangile qu'il retourneroit : mais quand il fut à Florence, il n'en bougea plus, & le roi en fut ſi indigné qu'il jura de ne prendre jamais des peintres Florentins à ſon ſervice, ſerment qu'il garda comme André avoit gardé le ſien (158). Celui-ci content d'être dans ſa famille & parmi ſes citoyens, travailla toujours, ne s'enrichit jamais, & vingt à mourir à l'âge de quarante trois ans.

136. Correge.

Le pendant d'André del Sarto dans le talent & dans la bonhommie, eſt le fameux Correge. Il s'appelloit Antoine Allegri, & nâquit à Correggio l'an 1494. On ne connoit pas ſon maître en peinture; mais le génie de cet homme étoit tel qu'il n'avoit beſoin de maître ni de modele. Il ne vit jamais ni Rome, ni Florence, ni Veniſe, ni aucune des fameuſes écoles de peinture qui faiſoient tant d'honneur à leur ſiecle; & cependant il égala les fameux *Michel Ange*, *Raphael* & *Del Sarto*, & autant il fit d'ouvrages, autant il produiſit de chefs d'œuvres (159). On en voit une grande quantité à Parme; & il n'y a preſque pas de galerie de tableaux un peu renommée où on ne trouve quelque morceau admirable de ce peintre. Il étoit accoûtumé de travailler ſes peintures avec toute

la patience, le ſoin & la délicateſſe poſſible, & cependant il n'en demandoit que des prix très modiques, parce que ſon déſintéreſſement & ſa modeſtie étoient ſans pareils. On dit qu'ayant une dette de quatre écus avec un apothicaire, il l'eſcompta en lui peignant le célebre tableau de Chriſt dans le jardin de Getſemani, tableau que l'apothicaire vendit pour cinq-cents écus, & qui dans la ſuite fut payé la ſomme de ſept mille cinq cents piſtoles. Il ſe contenta d'environ quarante écus pour l'inimitable tableau de la Nuit que l'on conſerve dans l'égliſe de S. Proſper à Reggio, & il fit ailleurs une peinture non moins célebre pour un peu de bled & quinze aunes de drap de demi laine. Cet homme ſi déſintéreſſé & ſi modeſte mourut à l'âge de quarante ans en 1534, & pluſieurs diſputent ſi c'eſt à lui ou à *Raphael* à qui on doit attribuer la préférence du pinceau.

Titien. Mais voici un peintre qui ne céda à aucun de ceux que je viens de nommer, qui les égala en pluſieurs choſes, les ſurpaſſa en quelques unes, & exerçant ſa profeſſion avec nobleſſe, fit autant d'honneur à l'art de la peinture que cet art en fit à lui. Le grand Titien Uccelli étoit un montagnard des Alpes Jules ou du Frioul, natif de la terre de Capo de Cadore. Il nâquit l'an 1477. Comme dès ſon enfance il ne faiſoit que lire & deſſiner, ſes parents l'envoyerent à Veniſe étudier les belles lettres & la peinture. Il profita dans les premieres au point qu'à ving-trois ans on le comptoit parmi les bons poëtes Italiens; mais ſon penchant invincible pour les ouvrages du pinceau le força à dire adieu à la profeſſion littéraire pour ſe conſacrer tout entier à la peinture. *Jean Bellini* de Veniſe, fut ſon maître, & cette ville fut le ſéjour ordinaire de Titien. Il refuſa conſtamment de s'attacher au ſervice d'aucun prince, & néanmoins ceux-ci voulurent avoir la ſatisfaction de ſe faire peindre par lui. A cette occaſion il fit plu-

ſieurs voyages, & quatre ou cinq fois il eut l'honneur de ſaluer l'empereur Charles Quint dont il fit plus d'un portrait tant en Italie qu'en Allemagne. Ce prince le créa chevalier & comte Palatin, lui fit des préſents très conſidérables, & lui aſſigna une penſion de deux cents ducats qui furent augmentés juſqu'à quatre cents par Philippe II. Jamais perſonne n'a égalé Titien dans la force & vérité des portraits, ni dans la beauté des femmes, ni dans le naturel & les graces des nudités. Il a réuſſi admirablement dans les payſages, & en général il a conduit à la perfection tout ce qu'il a entrepris. Sans lui l'art de la moſaïque alloit ſe perdre: il le renouvella & y fit travailler ſur ſes deſſeins. Ce grand peintre fut un homme autant heureux qu'on peut l'être dans la vie humaine: riche, vertueux, rempli d'eſprit, de bon ſens & d'érudition, faiſant un noble uſage de ſes richeſſes, recherché par les princes & admiré par tout le monde, il jouit d'une parfaite ſanté juſqu'à un âge où il eſt très rare de parvenir, étant mort preſque ſans maladie à l'âge de quatre vingt & dix neuf ans en 1576 (160).

137. Ici ſe préſentent en foule pluſieurs peintres célebres, tels que Jacques Robuſti de Veniſe, ſurnommé Tintoretto, c'eſt-à dire, *le petit teinturier*, à cauſe de la profeſſion de ſon pere, Jacques de Ponte, appellé Baſſano du nom de ſa patrie; Fréderic Barozzi d'Urbain, Jean Antoine Sogliani de Florence, Jérôme Graſſi, ſurnommé Carpi de Ferrare, & tant d'autres dont l'énumeration ſeule me feroit paſſer les bornes de la briéveté. Ainſi je me contenterai de dire un mot de deux peintres dont les ouvrages diſputent le prix à ceux des grands hommes dont j'ai parlé (161).

Veroneſe. Paul Cagliari, mieux connu ſous le nom de Paul Veroneſe, nâquit à Verone l'an 1532, d'un pere ſculpteur. Etudiant la peinture à Veniſe avec le hardi & aiſé *Tintoretto*, il en devint l'émule,

& cette rivalité non ſeulement le mit au deſſus de ſon camarade, mais le rendit encore un des plus célebres artiſtes de ſon ſiecle. Il ſéjourna preſque toujours à Veniſe, & ce furent *Veroneſe*, *Tintoretto* & le grand *Titien* qui formerent ce qu'on appelle l'*école Venitienne*. Les grands tableaux dont il orna le palais ducal, & les magnifiques peintures faites dans pluſieurs égliſes de cette ville, excitent l'admiration des connoiſſeurs: ſur tout les noces de Cana repréſentées par l'heureux pinceau de Veroneſe dans l'égliſe de St. George Majeur, ſont un des plus rares & des plus ſurprenantes pieces qu'on puiſſe voir. Paul Veroneſe a ſurpaſſé ſes compétiteurs dans la vivacité du coloris; & comme il entendoit très bien l'architecture, il n'y a preſque aucun de ſes ouvrages qui n'en ſoit décoré. Ce peintre, non moins que Titien, vivoit noblement, aimoit la célebrité, & ſacrifioit ſouvent à cette paſſion celle de l'intérêt. Généreux & ſplendide, il vivoit en grand, & ſe ſignaloit en outre par ſa religion. Il mourut l'an 1588 à l'âge de cinquante deux ans.

Le Parmeſan. Jacques Mazzuoli, ſurnommé le Parmeſan, nâquit à Parme l'an 1504, & fut l'émule de *Correge*. On prétend même qu'il l'auroit vaincu, s'il avoit eu plus d'attention à la ſymmétrie & ordonnance de ſes peintures. A ſeize ans il travailloit d'invention, & il fit des deſſeins & des figures dont les maîtres de l'art furent ſurpris. Etant allé à Rome, il étudia journellement les ouvrages de Michel-Ange & de Raphael, & ſuivit tellement la maniere du ſecond, que l'on diſoit communément qu'il en avoit hérité le génie. Pendant le ſac de Rome, tandis que tout étoit dans la plus grande confuſion, le Parmeſan fut trouvé deſſinant dans ſon cabinet avec le même ſang raſſis que montra Archimede en pareille occaſion. Les ſoldats qui le trouverent en cet état, furent frappés d'admiration, & ſe contenterent d'emporter

quelques deſſeins. Mais d'autres plus brutaux & plus avides étant ſurvenus peu après, lui vuiderent entierement la maiſon. Son talent l'aida bientôt à réparer ſes pertes, mais il ne put jamais devenir riche, à cauſe de deux paſſions, l'une pour la muſique à laquelle il conſacroit un tems conſidérable, & l'autre pour les ſonges des Alchimiſtes, & cette folie abrégea ſes jours, parce qu'à force de ſouffler & d'être auprès des charbons, il hâta ſa mort arrivée en 1540, lorſqu'il n'avoit que trente ſix ans. Le Parmeſan eſt l'inventeur de l'art de graver à l'eau forte. Les deſſeins qu'il fit pour les gravures ſont les plus beaux & les plus finis qu'on puiſſe trouver.

Ce ſeroit extrêmement groſſir ce châpitre que de parler de tout ou de la plupart de ce que l'Italie eut de grand dans les arts. Bornons nous à quelques artiſtes trop renommés pour qu'on puiſſe les omettre. 138.

Benvenuto Cellini Florentin, excella dans l'orfévrerie, dans la ſculpture & dans la gravure. Il fit dans le premier genre des ouvrages prodigieux, & quant au ſecond, l'on diſoit communement que *Buonarroti* lui avoit tranſmis ſon ciſeau. Telles ſont les médailles qu'il a frappées en or & en argent, qu'au jugement de *Vaſari*, l'on ne peut aſſez admirer la diligence, netteté & l'expreſſion de ce travail, comme auſſi la beauté de la compoſition. Cellini ne ſe contenta pas d'être un excellent artiſte: il fut ſavant & littérateur, il enſeigna les préceptes de l'art, & compoſa deux traités, un ſur l'orfévrerie, l'autre ſur la ſculpture. Ces traités furent imprimés à Florence l'an 1568, & on en a fait une nouvelle édition en 1731. Ces deux ouvrages ſont fort eſtimés, & on y voit l'homme profond dans la théorie & exercé dans les ſciences. Il fut un des membres de l'académie *Florentine*, place que méritoit ſon grand ſavoir. Il a écrit ſa propre vie, ce qu'il fit ſur la Cellini.

fin de ſes jours, & il y a ſincérement expoſé ſes vices & foibleſſes, & les avantures fâcheuſes qui en étoient réſultées. Effectivement Benvenuto Cellini ſe diſtingua par ſon orgueil, emportement, mordacité & ſon humeur revêche, autant que par ſes talents. Etant à Rome chéri & récompenſé par le pontife Paul III, à force de bruſqueries, violences & excès, il ſe fit mettre en priſon où il ſeroit longtems reſté ſans le grand François premier qui l'obtint du pape & le fit aller en France. Jamais cet illuſtre ſouverain n'a fait voir davantage combien il chériſſoit les talents, que par ſa grande patience avec Cellini, dont les écarts, l'inſolence & la brutalité n'avoient aucune meſure. Sa médiſance alloit au point de ne pas épargner la ducheſſe d'Eſtampes, maîtreſſe du roi, & cependant ce prince fit ſemblant de ne pas le ſavoir. Quand Cellini fut retourné à Florence, il entra au ſervice de Côme premier, qui tantôt lui prodiguant les récompenſes, tantôt le puniſſant mais avec bonté, réuſſit enfin à le rendre plus meſuré & plus ſociable. Ce fut alors que Cellini écrivit ſa vie qui a couru en manuſcrit juſqu'à l'an 1730 qu'on la publia dans Naples. Il mourut ſeptuagenaire l'an 1570.

139. Maître Roux.

La cour de François premier étoit toujours remplie de ſavants & d'artiſtes Italiens, comme on l'a pu voir dans cette hiſtoire. Ce monarque émule d'Auguſte & de Léon, rompit le ſerment qu'il avoit fait à cauſe de l'infidelité d'André del Sarto, & ayant entendu parler de la grande habileté de Roſſo de Roſſi, eccléſiaſtique & peintre Florentin, l'appella à ſa cour où il fut connu ſous le nom de Maître Roux. Ce peintre avoit rempli de ſon nom & de ſes ouvrages Florence, Pérouſe & Rome: mais dans cette derniere ville, il avoit été forcé pour ſauver ſa vie & un peu d'argent, de ſervir de portefaix aux brigands Allemands & Eſpagnols pendant le ſac. Tous ſes maux finirent à

ſon arrivée en France. Le roi lui fit une penſion de quatre cents écus, lui donna une maiſon à Paris, & le fit chanoine de la ſainte chapelle. Parmi les ouvrages de Maître Roux, on admira particulierement treize grands tableaux dans leſquels il repréſenta les actions principales du monarque. Il auroit fait davantage ſans un incident cruel qui lui cauſa une mort funeſte. A l'occaſion d'un grand vol qu'on lui fit, il eut le malheur d'en accuſer un Florentin qui étoit avec lui. Ce miſerable fut mis à la torture & ſouffrit des douleurs horribles, après quoi on découvrit qu'il étoit innocent. Roſſo déſeſpéré d'avoir accuſé à tort & cauſé tant de maux à un ami & citoyen, craignant en outre d'être puni comme calomniateur, & croyant ſon honneur perdu, prit un poiſon violent qui en peu d'heures l'enleva du monde l'an 1541, à l'âge de quarante cinq ans (162).

Primaticcio.

Ce que le malheureux chanoine avoit laiſſé imparfait, fut achevé par François Primaticcio de Bologne, architecte, peintre, modeleur & ouvrier en plâtre. Il étoit éleve de *Jules Romain* avec qui il travailla à Mantoue. Etant paſſé au ſervice du roi de France, ce monarque l'envoya en Italie pour faire une collection d'anciens monuments, modeler les plus belles ſtatues & bas reliefs, & lever le plan des plus beaux bâtiments de l'ancienne Rome. Dans cette commiſſion Primaticcio fut aidé par *Vignola*, comme auſſi dans le travail de jetter en bronze les modeles apportés de Rome & qui ſervirent à l'ornement de Fontainebleau. Le roi ſatisfait des bons ſervices de Primaticcio, lui donna l'abbaye de S. Martin de Troyes. Outre François premier, l'abbé Primaticcio eut l'honneur de ſervir Henri II, François II & Charles IX, ſous le regne duquel il mourut octogenaire l'an 1570 (163).

140.

Pluſieurs artiſtes Italiens fréquenterent d'autres cours, comme celles d'Autriche, d'Eſpagne,

d'Angleterre & de Portugal. Il ſeroit trop long de les nommer tous & je me bornerai à deux ſeulement.

Léoni. Léon Léoni d'Arezzo, ſculpteur fameux, ſervit Charles Quint & Philippe II en Flandre & en Eſpagne. Charles ne dédaigna pas d'honorer ſouvent de ſa préſence l'attelier de cet artiſte qu'il créa chevalier, & à qui, outre une penſion à vie, il donna une maiſon à Milan que Léoni amplifia & orna magnifiquement. Philippe lui fit d'autres préſents conſidérables, & les particuliers concoururent à l'enrichir. Il reçut ſept mille huit cents écus pour les ſculptures avec leſquelles il orna à Milan le tombeau du marquis de Marignan, frere de Pie IV & général fameux.

Tibaldi. Le célebre bâtiment de l'Eſcurial en Eſpagne, fut élevé par Pelegrin Pelegrini, ſurnommé Tibaldi, architecte de Philippe II, peintre habile, & verſé dans la connoiſſance de pluſieurs arts. Il étoit de Bologne, & travailla beaucoup en Eſpagne & en Italie. Il mourut en 1598. On conſerve dans l'inſtitut de Bologne pluſieurs excellents tableaux de Tibaldi.

141. Je me hâte d'achever la longue & intéreſſante hiſtoire du ſeizieme ſiecle; & pour cette raiſon j'omets une foule d'ouvriers inſignes en gemmes & cornalines, en médailles & ouvrages très menus d'orfévrerie, les ciſeleurs, les inciſeurs, les horlogers & cent autres. Je dirai ſeulement que la belle invention de renfermer des montres dans une pomme à canne, dans un bouton, ou, ce qui eſt encore plus étonnant, dans une bague, eſt dûe aux Italiens de ce ſiecle heureux. Jean George Capobianco de Vicence, fut l'inventeur de ce rare ouvrage, comme il eſt prouvé par une lettre de l'*Aretin* de l'an 1537, par les *Vicentiæ Monumenta* publiés par *Jules Barbarani* en 1566, & par l'hiſtoire de Vicence de *Marzari*, auteur contemporain. Ces témoignages aſſurent à Capobianco

Capobianco.

l'honneur de cette invention dont il fit l'eſſai au moyen de deux montres renfermées dans deux bagues, dont il en envoya une au grand Soliman, & fit préſent de l'autre à Guidubalde II, duc d'Urbin.

Finiſſons par dire un mot des graveurs d'eſtampes. *Albert Durer* de Nuremberg, avoit tellement travaillé à cet art, qu'il en paſſoit pour le pere, quoique le mérite de l'invention appartînt à un Florentin, comme je l'ai prouvé dans le tome précédent. Marc Antoine Raïmondi de Bologne, ſe mit dans l'eſprit de contrefaire les gravures d'Albert Durer, &, ce qui plus eſt, en cuivre, au lieu que l'artiſte de Nuremberg ne travailloit qu'en bois. Il y mit la même marque dont celui-ci ſe ſervoit, & la contrefaction réuſſit ſi artiſtement que tout le monde y fut trompé. Il fallut que Durer pour s'oppoſer à cette friponnerie, allât à Veniſe où Raïmondi travailloit, & ſe plaignît au ſénat qui défendit ſous des peines rigoureuſes une pareille contrefaction. Raïmondi étant allé à Rome, y fit de très beaux ouvrages; mais ayant gravé les ſeize ſcandaleux deſſeins de *Jules Romain*, il fut mis en priſon d'ordre de Clément VIII, & il n'en ſeroit pas ſorti ſitôt ſans de fortes recommendations. Il ne fut délivré que pour ſon malheur, car le ſac de Rome étant ſurvenu, il fut réduit à l'aumone, & s'étant retiré à Bologne, il y fut tué par un gentilhomme pour qui il avoit fait une gravure du maſſacre des Innocents, & ſecrétement il en avoit tiré un autre cuivre pour vendre les eſtampes à ſon profit. C'eſt dommage qu'un graveur ſi habile fût dans le fond un véritable coquin. 142. Raïmondi

Je pourrois ajouter à cet artiſte Marc de Ravenne, Auguſtin Venitien, Batiſte de Vicence, un autre Batiſte de Verone, Jean Jacques del Caraglio auſſi Veronois, Jean Batiſte & George Mantouans, Dominique Beccafumi de Sienne, Autres graveurs.

& cent autres excellents graveurs d'eſtampes ; dont on recherche les ouvrages & on les paye à grand prix. Mais il eſt tems de finir la ſection & le livre, d'autant plus que pour ce qui appartient aux beaux arts je me ſuis propoſé de n'en parler qu'en gros, comme j'ai fait dans les tomes précédents.

NOTES

NOTES

DU

LIVRE ONZIEME.

(1) Et voilà le pape que *Luther*, *Zuingle*, & leurs adhérens caractériſoient comme un monſtre, & nommoient l'Antechriſt, le Bélial, l'abomination placée dans le ſanctuaire, &c. &c. Ils dirent, (& on les a crus) qu'il ne penſoit qu'à ſes voluptés, qu'il n'avoit ni foi ni religion & qu'il étoit athée. Cependant ce qu'on peut reprocher dans la conduite privée de Léon, fut qu'il aimoit les ſaillies des poëtes, les repréſentations théatrales & la chaſſe, qu'il ſe plaiſoit à des repas ſplendides, & que ſes dépenſes alloient juſqu'à la prodigalité. C'étoit ſur d'autres articles qu'on auroit pu l'attaquer avec juſtice, ſur ſa politique ruſée & peu ſcrupuleuſe, ſur ſon manque de parole, ſur ſa paſſion furieuſe d'agrandir ſa famille, ſur ſes injuſtices à l'égard des ducs d'Urbin & de Ferrare. Voilà des reproches mieux fondés que tout ce qu'on a dit, exagéré & inventé.

(2) Ce pape s'appelloit *Adrien Florent d'Utrecht* où il étoit né de baſſe lignée. Charles Quint le fit évêque de Tortoſe, lui obtint de Léon le chapeau de cardinal, en allant prendre la couronne impériale, lui confia la régence d'Eſpagne, & enfin cabala, enſorte qu'il le fit élire pape, ſe moquant des promeſſes qu'il avoit faites là deſſus au cardinal *Wolſey* d'Angleterre. Adrien ſe trouvoit en Biſcaye quand il fut élu pape: il ſe hâta d'aller à Rome: mais il ne regna pas deux ans entiers.

(3) L'invaſion & pillage du bourg St. Pierre & du Vatican par les *Colonnes* rebelles l'an 1526, l'horrible ſac de Rome par les impériaux & la détention du pape en 1527, la furieuſe inondation du Tibre & la peſte qui s'enſuivit en 1530, rendirent le pontificat de Clément VII un des plus funeſtes qu'on ait vu. En même tems

l'héréſie ſe fortifia en Allemagne, s'établit dans le Dannemarc & dans la Suede, & arriva le mémorable ſchiſme de l'Angleterre. Clément ſe conſola de tous ces malheurs dont la plupart provenoient de ſa faute, en établiſſant par la force la ſouveraineté de ſa famille en Toſcane, & en faiſant à la France le fatal préſent de *Catherine des Médicis* ſa niece. Il eſt remarquable que depuis ce pontificat les papes ne ſe mêlerent plus des brouilleries des princes qu'en qualité de médiateurs, ſi on excepte les courtes ſaillies de Jules III contre la France, & de Paul IV contre l'Eſpagne.

(4) *Paul*, auparavant *Alexandre Farneſe*, Romain, fut élu l'an 1534 en Octobre, & mourut l'an 1549 en Novembre. Pendant ſon regne il créa plus de 70 cardinaux, tous gens d'un mérite reconnu. Il auroit été un très grand pontife, ſans l'affection qu'il eut pour *Pierre Louis* ſon bâtard qu'il avoit eu avant d'être prêtre, & auquel il donna Parme & Plaiſance acquiſes par Léon X, & que Paul érigea en duché relevant du St. Siege.

(5) *Jules III*, s'appelloit auparavant *Jean Baptiſte del Monte*. Il n'étoit pas bien docte, mais rompu dans les affaires du gouvernement & paſſionné pour les avantages du St. Siege, vif & prompt dans ſes affaires, il menoit au reſte une vie voluptueuſe, mais en même tems honnête. Il ſuivit ſon train étant pape, & mourut l'an 1555.

(6) *Marcel Cervini* de Montepulciano, à l'exemple d'Adrien VI, ne changea pas ſon nom. Elu le 9 d'Avril de l'an 1555, il mourut la nuit du 30 Avril de la même année. J'aurai ſouvent occaſion de parler de ſon mérite en littérature.

(7) *Jean Pierre Caraffe*, Napolitain, fut élu pape le 23 Mai ſuivant, & mourut à la grande ſatisfaction de tout le monde, l'an 1559 en Août. Il avoit été le fondateur de l'ordre des *Théatins* qui prirent ce nom, parce que Caraffe étoit évêque de Théate. Il paroit que la papauté lui fit tourner la tête, car il devint dur, emporté, orgueilleux, ſoupçonneux, injuſte, paſſionné pour ſes neveux, capricieux & intraitable.

(8) Il faudra ſouvent parler du concile de Trente dans ce livre. *Pie IV* avoit été appellé *Jean Ange Médicis*, & l'on croit qu'il n'avoit pas ce ſurnom, mais qu'il l'affecta,

étant réellement fils d'un médecin de Milan où Jean Ange étoit né. Il dut sa fortune à son frere, guerrier fameux qui devint marquis de Marignan. Elu la veille de Noël de l'an 1559, Pie mourut en Décembre de l'an 1565. Quant à *Pie V*, il s'appelloit *Michel Ghislieri*, né obscurément à Bosco village du territoire d'Alexandrie. Il étoit dominicain, inquisiteur de la foi, & grand brûleur d'hérétiques. Mais il possédoit d'autres grandes vertus qui lui ont mérité la canonisation. Il siégea six ans & cinq mois.

(9) La seule tache du regne de *Clément VIII* est d'avoir enlevé le duché de Ferrare à la *Maison d'Este* par des raisons que la seule cour de Rome trouva valables.

(10) Ceci se doit entendre quant aux mâles; car quant aux femmes, il restoit *Catherine*, fille légitime de Laurent d'Urbin & sœur d'Alexandre. Elle étoit alors duchesse d'Orléans, & fut ensuite reine de France. Ce fut dans cette princesse que s'éteignit la lignée de Côme pere de la patrie. Catherine regarda toujours Côme I comme un usurpateur, & favorisa de toutes ses forces les rebelles de ce prince & tous les bannis de Florence.

(11) Ce bel établissement subsiste toujours dans un état floriſſant. Il s'est même accru pour le nombre des artistes & pour les pensions qu'ils reçoivent, sous le regne de l'empereur François I. C'est là qu'on fait ces tables, buffets, & tableaux en pierres dures qui surpassent dans les figures qu'ils représentent, la délicatesse du pinceau.

(12) Livourne étoit un village de pêcheurs avec un port négligé. Côme I l'acheta des Génois qui le possédoient & n'en tiroient aucun avantage, & sut en tirer un tel parti, que Gênes s'est depuis mille fois repentie d'avoir fait ce marché. Livourne devint une des plus jolies villes de la Toscane & l'échelle de toutes les nations. Côme construisit une marine marchande & une marine militaire : il institua l'ordre de S. Etienne, obligé de purger la mer de Toscane des corsaires Africains. Ferdinand ayant embelli & fortifié le port de Livourne, mit la marine sur un tel pied que les chevaliers furent en état d'aller châtier les Pirates jusques dans leurs repaires, en brûlant & ruinant les côtes de l'Afrique, & en enrichissant la Toscane des dépouilles des Barbares.

(13) Depuis Alfonſe I nul ſouverain n'eut dès longtems une artillerie ſi abondante & ſi bien ſervie, que les ducs de Ferrare. Lors des ligues qu'ils firent avec les empereurs, les rois de France & d'Eſpagne, les Vénitiens, &c., les allies furent dans l'uſage de ne pas exiger beaucoup de monde ou d'argent de ces ducs, mais force artillerie & canoniers: & en effet un pareil contingent cauſa le gain de pluſieurs batailles & la priſe de pluſieurs places.

(14) En parlant de ce grand homme nous aurons lieu de faire l'apologie d'Alfonſe qu'on accuſa à tort d'avoir indignement traité ce poëte admirable.

(15) *François M.* de la Rovere étoit neveu du pape Jules II qui ſe fit adopter & déclarer ſucceſſeur par *Guidubald* de Montefeltro, duc d'Urbin. *Léon X* trouva des prétextes pour dépoſſéder François qui étoit vaſſal du St. Siege, & il mit à ſa place *Laurent des Médicis* le jeune. Mais après la mort de ce Laurent & de Léon, François M. recouvra ſon état, & le tranſmit à ſon fils *Guidubalde* qui regna depuis l'an 1538 juſqu'à l'an 1574. François Marie II, fils de ce dernier, ayant perdu ſon fils unique, ſe laiſſa engager à réſigner dès ſon vivant ſes Etats au pape Urbain VIII l'an 1626. Ainſi ce duché fut réuni aux domaines de l'égliſe.

(16) L'an 1535 le roi *François premier* occupa la Savoie, & l'année ſuivante s'empara de la meilleure partie du Piémont, ſans qu'il y eût auparavant ni déclaration de guerre, ni juſte motif de la faire. Le reſte du Piémont fut occupé par les Eſpagnols, ſous prétexte de le conſerver au duc, qui à peine put obtenir qu'on lui laiſſât Vercelli pour y reſider. Après qu'il fut mort, les François pillerent ſes meubles & hardes.

(17) *Philibert*, qui à la mort de ſon pere ſe trouvoit dans les Pays-Bas où il étoit généraliſſime des Eſpagnols, fit connoître ce qu'il valoit lors de la fameuſe bataille de S. Quintin, & acquit l'eſtime des François eux mêmes qui avoient été ſi cruellement battus. A la paix qui ſe fit l'an 1559, *Henri II* lui donna en mariage ſa ſœur *Marguerite*, & lui rendit preſque tous ſes Etats, ce que fit auſſi l'Eſpagne. Peu à peu le duc par ſa belle conduite recouvra tout le reſte.

(18) J'ai extrêmement abrégé le récit de l'auteur qui s'arrête longtems ſur les ducs, princes & princeſſes des

diverſes branches de la Maiſon de *Gonzague*, & ſur les autres que j'ai indiqués. Il parle auſſi des *Cibo-Maleſpina*, ſeigneurs, enſuite ducs de Maſſe & de Carrare, & fait un détail exact du mérite qu'eurent par rapport à la littérature trois familles particulieres, mais très-illuſtres, celle d'*Avalos* dans le royaume de Naples, celle des Acquaviva, ducs d'Atri, dans le même royaume, & celle des comtes *Rangoſſi* de Modene. Le marquis de Peſcaire, & le marquis du Vaſto, tous les deux célebres pour leur valeur & pour leur politique, & grands protecteurs des gens de lettres, furent de la premiere: les deux freres André Matthieu & Béliſaire, ſeigneurs prodigues envers les ſavans qui, comme on peut croire, ne leur épargnerent pas les éloges, furent de la ſeconde. Le comte Gui, capitaine célebre & littérateur illuſtre, & le cardinal Hercules ſon frere, également ſavant & généreux, furent de la troiſieme. Notre auteur porté par ſon amitié pour la noble & ancienne Maiſon *Rangoni*, paſſe en revue tous ceux qui la compoſerent pendant le XVIe ſiecle; tous ayant bien mérité de la littérature; mais il ſuffit pour mon abrégé d'avoir indiqué les illuſtres perſonnages nommés dans cette remarque, & d'avoir dit dans cette ſection ce qui étoit plus néceſſaire à ſavoir.

(19) Gentilhomme du territoire de Primislaw, ſurnommé le *Démoſthene Polonois*.

(20) Je ne ſaurois m'empêcher de faire ici une réflexion: c'eſt que le regne tyrannique d'*Alexandre* & de ſon déteſtable fils, à force de ruiner les barons Romains & autres puiſſants citoyens, aſſura la puiſſance temporelle des papes qui auparavant chaſſés de Rome par leurs ſujets, & dépouillés ſouvent de leurs villes & revenus, depuis ce tems n'eſſuyerent plus de pareils malheurs, & n'éprouverent plus de révoltes, ſi ce n'eſt la ſeule & paſſagere rebellion des *Colonnes* contre *Clément VII*. C'eſt ainſi que la cruauté, ruſes & perfidie de *Louis XI* & de *Ferdinand d'Aragon*, établirent l'autorité royale ſur la ruine des ſeigneurs en France & à Naples. Dans la criſe où étoit le Féodaliſme luttant contre le gouvernement ſouverain, il falloit malheureuſement employer ces moyens funeſtes pour faire triompher le ſecond. Quelque révoltantes que ſoient les maxi-

mes débitées par *Machiavel*, ceux qui ont voulu anéantir le monſtrueux ſyſtême féodal, ont été contraints de les ſuivre; & cet auteur n'a écrit que ce qu'on avoit fait & ce qui ſe faiſoit dès ſon tems.

(21) On peut ſe figurer que notre auteur ex-jéſuite ne paſſe pas ſi légérement que je l'ai fait, ſur l'article du grand bien que fit dès ſa naiſſance à la littérature & à la religion la ci-devant compagnie de Jeſus. Il y employe une dixaine de pages, & c'eſt bien peu par rapport à l'abondance du ſujet; car effectivement nul ordre religieux ne s'eſt produit dès le commencement avec plus d'éclat & n'a paru plus docte & plus utile que celui des jéſuites. Que ne s'eſt-il borné à ſa premiere inſtitution!

(22) On ſe rappellera ce que nous avons dit dans le premier tome, qu'au quatrieme & cinquieme ſiecle il y avoit de tels ſéminaires dans toutes les égliſes d'Italie, & qu'ils ſervirent de modele à ceux des Gaules. Le concile de Trente ne fit donc que renouveller un établiſſement ſi ſalutaire.

(23) L'on s'imagine aiſément que je n'accablerai pas mes lecteurs du détail de ces 166 académies. L'auteur qui n'a fait qu'effleurer la matiere, y a cependant employé un chapitre entier de 50 pages. Il ſuffira ici de donner de courtes notices ſur les plus illuſtres.

(24) Il étoit fils de *Julien*, frere de Léon & de *Laurent* duc d'Urbin. Grand protecteur des ſavans, il en eut juſqu'à trois cents à la fois, tous logés & nourris à ſes dépens. *Je n'ai pas beſoin de tout ce monde*, dit-il un jour à Clément VII ſon oncle qui l'en grondoit, *mais tout ce monde a beſoin de moi*. Il mourut fort jeune en 1535. C'eſt de l'auteur que j'ai tiré cette notice.

(25) Ce ſont les Annales de l'académie. Tous les ans on choiſit un préſident qui a le titre de conſeil: c'eſt pourquoi le chanoine *Salvini* donna à ſes Annales le titre de *Faſti Conſulari*.

(26) L'on pourroit croire que l'académie *de la Cruſca* & la *Florentine* ont un même but & ſont dans le fond une même choſe. Cependant ces deux corps ont effectivement des objets différens & très diſtingués entr'eux. Le travail des académiciens *de la Cruſca* roule ſur le choix des mots, leur pureté, leur valeur & leur uſage; au lieu que celui de l'académie *Florentine* regarde le

ſtyle en général, la tournure de l'expreſſion, l'arrangement des phraſes, l'élégance, l'harmonie & la majeſté du diſcours ſur toutes ſortes de ſujets en vers ou en proſe. Aujourd'hui la nobleſſe s'eſt emparée de toutes les places du premier corps, mais dans le choix des membres du ſecond on a plus d'égard au talent qu'à la naiſſance.

(27) Le climat de Sienne ſemble fait pour produire des talens vifs & heureux. Hommes & femmes y ſont enclins à la belle littérature : il n'y a pas juſqu'au menu peuple qui ne ſoit très-ſpirituel : mais je penſe que la trop grande vivacité des habitans (vivacité ſur laquelle on a toujours plaiſanté comme ſi elle tenoit de la folie, ce que toutefois il ne faut prendre que pour un badinage) eſt la cauſe pourquoi parmi tant de gens d'eſprit & de ſavoir, il y a rarement eu de ces grands génies qui font une eſpece d'époque dans l'hiſtoire littéraire.

(28) Cependant on avoit commencé dès l'année précédente à imprimer en Eſpagne la fameuſe Bible Polyglotte, par ordre du cardinal *Ximenez*. Mais comme ce grand ouvrage ne parut que quelques années plus tard, il eſt toujours vrai de dire que le Pſeautere de Genes a été le premier eſſai qu'on a donné en ce genre.

(29) *Cervini* & *Farneſe* méritent qu'on en faſſe une mention particuliere dans une hiſtoire comme celle-ci. Mon auteur en a parlé au long dans le ſecond chapitre (T. VII. partie I) qui répond à ma V^e^ ſection. J'en dirai ici deux mots.

Marcel Cervini d'une famille noble de Montepulcian, fut très-habile dans les langues ſavantes, dans la théologie, dans la philoſophie, dans les mathématiques, dans la juriſprudence & dans les belles lettres. Paul III qui étant cardinal avoit eu Cervini pour ami intime, lui confia l'éducation d'*Alexandre* & *Ranuce* ſes neveux; enſuite le créa cardinal & préfet de la bibliotheque du Vatican. Cette ſeconde charge augmenta l'inclination de Cervini pour l'avantage des lettres, & ſa magnificence pour ceux qui les profeſſoient. Toujours entouré de ſavans, il les faiſoit travailler à des ouvrages utiles, & les recompenſoit largement. A cet effet il employa ſes revenus & ſes ſubſtances; & quant à la bibliotheque qu'on lui avoit commiſe, nous verrons dans cette même ſection ce qu'il fit pour l'enrichir.

Très zelé en même tems pour l'honneur de l'égliſe, il travailla inceſſamment pour ce grand objet dans le concile de Trente auquel il préſida ſous Paul III avec le cardinal *du Monte*, & mérita d'être élu pontife, après la mort de ce dernier, le 9 d'Avril de l'an 1555. Mais peu de jours après étant tombé malade, il mourut la derniere nuit du même mois, étant âgé de 55 ans.

Alexandre Farneſe, élu cardinal à l'âge de quatorze ans, & comblé de bénéfices eccléſiaſtiques, n'abuſa point de ſa grande fortune, ni de la fougue de ſa jeuneſſe; mais ſage, moderé, aimant paſſionnément l'étude des lettres, magnifique envers les ſavans, & prodigue envers les grands artiſtes qu'il tint perpétuellement en exercice, il joignit à ces qualités une grande expérience dans les affaires & une dextérité admirable dans tout ce qu'il entreprit pour le ſervice du St. Siege. Ce grand prélat qui a ſi bien mérité de Rome, de la littérature & des arts, mourut ſeptuagénaire l'an 1589.

(30) L'entrepriſe étoit grande & belle; mais à l'heure qu'il eſt, je défie le plus puiſſant ſouverain de l'imiter, en aſſemblant des exemplaires de tous les livres qu'on a publiés depuis environ trois ſiecles & demi qu'on imprime.

(31) Les marquis *Riccardi* ont ouvert cette bibliotheque inſigne au public. Ils penſionnent largement un bibliothécaire qui eſt toujours quelque excellent littérateur. Dans le ſiecle préſent le fameux *Jean Laoni*, homme d'une érudition profonde, a rempli ce poſte.

(32) Je ſuis perſuadé que ſi ce ſouverain avoit regné ſur un vaſte Etat, de façon à pouvoir en quelque ſorte donner le ton à l'Europe, le ſeizieme ſiecle ne porteroit point le nom de *Léon X*, mais de *Côme premier*. Ce prince fut en pluſieurs choſes (proportion gardée) ce qu'avoit été Auguſte: on s'eſt plû quelquefois à faire ce parallele. Au ſurplus je crois que tout le monde impartial conviendra que par rapport à la littérature, les ſiecles XV & XVI peuvent être appellés avec juſtice *les deux ſiecles des Médicis*.

(33) Mon auteur nomme effectivement cent dix ou cent douze antiquaires qui fleurirent pendant ce ſiecle, ſur tout à Rome & à Veniſe. Pour moi je ne ſaurois pas

entrer dans ce détail qui ne s'accorde guere avec la nature de mon ouvrage.

(34) Sans parler de Colomb, il n'y a preſque pas eu de voyage & découverte faite par les Portugais, Eſpagnols & autres nations, où quelque bon pilote ou quelque marchand Génois n'ait été de la partie; parce que les Génois étoient ſans contredit les plus habiles mariniers de l'Europe; & d'ailleurs très-avides du gain, ils s'intéreſſoient toujours dans les entrepriſes les plus hazardeuſes.

(35) Et faute des Italiens eux mêmes. Ils ont eu preſque de tout tems des hommes extraordinaires, & à peine ont-ils eu ſoin de parler de quelques-uns, & ils ont laiſſé aux étrangers la tâche de parler des autres. Si le hazard n'avoit pas fait que *Pierre marquis d'Anghiera* ſe trouva en Eſpagne lors de la découverte du Nouveau Monde, pas un Italien n'auroit fait paſſer à la poſtérité les exploits du grand Colomb. L'obſcurité où l'on eſt par rapport aux voyages d'*Americ Veſpucci*, naît de ce que pas un de ſes nationaux ne s'intéreſſa dans ſon hiſtoire; & ſi lui même n'avoit fait des rélations, où il a dit ce qu'il a voulu, l'on ne connoîtroit ſon exiſtence que par les étrangers. Combien de découvertes n'ont pas été faites au Nord & au Sud par les *Cabots* de Veniſe? Mais en ſavons-nous les particularités? preſque aucune, parce que ni parents, ni amis, ni nationaux ne ſe ſont donné la peine de les rechercher. C'eſt la même choſe par rapport à *Verazzani* & à ſon frere, & par rapport à cent autres ſur leſquels on cherche en vain aujourd'hui des détails. D'où vient cela, ſinon de cette indolence impardonnable où ſont les Italiens quant à la gloire de leur nation? Combien de découvertes n'ont pas été faites en Italie en phyſique, médecine, aſtronomie, mathématiques, art militaire, méchanique? Les inventeurs eux-mêmes à peine en ont-ils dit un mot dans des livres qu'on ne lit pas; tandis que les étrangers ont ſu les déterrer, & s'attribuer par de beaux ouvrages l'honneur de l'invention. En un mot on auroit grand tort de reprocher aux Italiens trop de vanité nationale: tout au contraire leur péché capital eſt une indifférence outrée pour ce qui leur fait honneur; & c'eſt ce qui a été remarqué par un ſavant homme d'eſprit (*M. Sulzer* de l'acad. de Berlin, mort en 1779) qui à l'occaſion d'un

voyage fait dans une petite portion de l'Italie, y trouva des génies rares & des talens extraordinaires en toutes sortes d'arts & de sciences, qui malgré cela non-seulement n'étoient pas connus au dehors, mais encore n'étoient ni connus ni estimés dans leur propre pays, & qui (ce qui est plus fort) ne savoient pas eux mêmes ce qu'ils valoient.

(36) Dans le texte de mon auteur au lieu de *Marie* il y a *Elizabeth*; mais c'est une faute, puisque cette seconde princesse ne commença à regner que l'an 1558.

(37) Il est connu que les Vénitiens eurent une grande part à cette guerre, ayant excité les Egyptiens, Persans, Arabes, & Maures des Indes à s'opposer aux progrès rapides des Portugais. La cause étoit commune, car ces derniers attiroient à eux tout le commerce qui auparavant étoit le partage de ces nations & couloit en grande partie dans les mains des Vénitiens. Les Portugais furent vainqueurs dans cette guerre.

(38) Et c'est, à mon avis, ce qui a fait du tort à cette science divine, je veux dire de la compasser sur les regles, distinctions, raisonnemens, & exactitude de la dialectique. Qu'a-t-on besoin de toute cette méthode longue & gênante pour savoir ce qu'il faut croire & opérer? Chaque fois qu'on a voulu accommoder la théologie aux systêmes philosophiques, on l'a rendue embarrassée & obscure, témoins les écrits des PP. Grecs qui étoient Platoniciens, & la scholastique des Latins moulée sur la philosophie d'Aristote qui est estimée par les Arabes.

(39) Mais si ce sont des mysteres & des mysteres divins, par conséquent au-dessus de toute intelligence humaine, qu'allez-vous donc les approfondir, les alambiquer, & vous mettre à la torture afin de les expliquer, pour finir, après avoir rempli des in-folio, par dire qu'il n'est pas possible de les comprendre?

(40) Outre le peu de capacité de *F. Silvestre* & les grossieretés de toute espece, je soupçonne un autre motif dont il avoit rempli son pitoyable livre, dans la défense que lui fit le pape de continuer à écrire. Comme la querelle touchant les indulgences ne faisoit que naitre, le moyen de l'étouffer n'étoit pas de disputer & d'écrire de part & d'autre, ce qui ne servoit qu'à l'augmenter, mais de rappeller les quêteurs, de ne faire plus prêcher

ſur cette matiere, & d'impoſer le ſilence à *Luther* & aux *Dominicains*. Telle, à ce qu'il me paroît, étoit l'intention de Léon X qui n'approuva ni le zele de *Picrio* & d'autres Italiens, ni les emportemens de *Tetzel* & d'*Eckius* en Allemagne. Ceux qui accuſent d'indolence ce pontife dans le commencement des troubles, prennent pour une faute ce qui étoit un effet de ſa ſageſſe. Mais *Léon* fut obligé à changer de conduite par les ſollicitations de l'empereur *Maximilien* & de la diete d'Augsbourg de l'an 1518, l'empereur, les électeurs & les princes ayant été excités à porter leurs inſtances à Rome par les deux théologiens Allemands que je viens de nommer. Au lieu donc de ſuivre ſon premier plan, ou (comme le cardinal *Pallavicini* l'a bien obſervé dans ſon *Hiſt. du conc. de Trente*) de s'adreſſer à l'*Electeur de Saxe*, pour qu'il défendît à l'univerſité de Wittemberg de continuer la queſtion; il cita *Luther* à Rome, ce qui en irritant la bleſſure la fit empirer & la rendit incurable.

(41) *Aleandre* crut aller à la racine du mal en pourſuivant à outrance *Luther* & ſes ſectateurs, en faiſant brûler publiquement les écrits de ce moine partout où il en eut le crédit, en travaillant au poſſible à détourner l'électeur de Saxe de la protection accordée par ce prince au novateur, & en ne laiſſant point en repos *Charles Quint*, juſqu'à ce qu'il eût obtenu la publication du ban impérial contre la perſonne & la doctrine de *Luther*. Ce ban publié dans la diete de Worms l'an 1521, fut dicté mot à mot par *Aléandre*, & il auroit ſuffi pour étouffer le proteſtantiſme dès le berceau, ſi l'électeur de Saxe n'eût caché *Luther* dans un de ſes châteaux, & ſi les princes & villes d'Allemagne s'étoient mis en devoir de faire exécuter la ſentence impériale.

(42) C'eſt de *Giberti* que le card. *Cervini* prit l'idée d'établir une imprimerie grecque pour la bibliotheque du Vatican.

(43) Cependant le cardinal *Jules de Médicis*, enſuite *Clément VIII*, étoit un bâtard de *Julien* frere de *Laureut le Magnifique*: mais *Léon X* avant de le créer, prétendit prouver qu'il y avoit eu un mariage ſecret entre *Julien* & la mere de *Jules*, & que perſonne ne voulut croire.

(44) Je ne ſais pas ſi on doit plus être ſurpris de l'ob-

jection faite à l'élection de ce cardinal par *Ghislieri*, ou de l'approbation que donna *Borromée* à une objection si frivole. Mais ce qui me surprend le plus c'est que *Ghislieri* lui même ait été créé pape, lorsque par cette objection même il faisoit voir qu'il étoit à peu près animé du même esprit que Paul IV.

(45) Une autre preuve de la doctrine & du discernement de ce prélat, est, que le concile ayant ordonné que durant sa tenue, quelqu'un des PP. faisoit un sermon latin chaque dimanche, *Foscarari* fut nommé censeur pour voir & corriger ces sermons avant qu'ils fussent prononcés, afin d'éviter les écarts du zele & les méprises dans lesquelles les prédicateurs pourroient tomber.

(46) Comme si le fond de l'ouvrage & le titre même ne vouloient pas dire la même chose que ce qu'avoit dit l'auteur dans ses discours. Avoit-il raison, pourquoi ôter ces discours? avoit-il tort? pourquoi laisser subsister l'ouvrage?

(47) D'autres disent à l'âge de soixante & dix. M. Tiraboschi a oublié d'indiquer que *Catherino* fut créé évêque de Minori au royaume de Naples, pendant le concile & à la recommandation unanime des peres. Le concile ayant été, d'ordre de *Paul III*, transféré à Bologne l'an 1547, & la division s'étant mise entre les peres Italiens qui vouloient obéir au pape, & les Ultramontains qui, pour faire plaisir à l'empereur, étoient restés à Trente, Catherino se retira dans son évêché de Minori. *Jules III* le fit passer à l'archevêché de Conza; ensuite l'appella à Rome, &c. Au reste ce fut un bonheur pour *Catherino* d'être évêque, car s'il étoit resté dans son couvent, qui sait ce qu'il auroit eu à souffrir de la part de ses confreres qu'il avoit si peu ménagés!

(48) Parmi ces théologiens l'auteur a placé le card. Jean François Commendon Vénitien, mort en 1584 après de grands travaux soutenus par le St. Siege. Il se peut que ce prélat ait été versé dans la théologie, mais on n'en a pas de preuves, parce que non-seulement il n'écrivit rien dans ce genre & n'intervint pas au concile, mais encore il passa toute sa vie dans les nonciatures, légations, & maneges politiques, ayant été un des plus grands ministres qui aient servi la cour de Rome. S'il s'agissoit dans cette histoire des hommes illustres d'I-

talie, *Commendon* devroit y avoir une place distinguée : mais il ne s'agit que des littérateurs les plus célebres.

(49) A quoi donc a servi un concile qui a tenu en suspens toute la chrétienté pendant dix-huit ans, & a fait jouer tous les ressorts de la doctrine & de la politique ? Il a servi à ce que tout catholique éclairé avoir prévu, c'est-à-dire, à préserver le midi du schisme du nord, à retenir dans la dévotion du St. Siege plus que la moitié de l'Europe & de l'Amérique, & à donner aux catholiques une regle sûre & invariable de ce qu'ils doivent croire & faire ; de sorte qu'il y ait une même croyance & une même discipline depuis le fond de la Pologne jusqu'aux extrêmités de l'Amérique Septentrionale. Ce n'est pas tout. Ecoutons *Muratori*, écrivain judicieux & nullement bigot. „ Tant d'abus criants que l'on déra- „ cina, l'émulation & le changement de mœurs dans le „ clergé séculier & régulier, le nouvel & majestueux „ aspect que l'église romaine a pris dans ses pasteurs, „ tant dans ceux du degré le plus éminent, que dans „ ceux d'un ordre inférieur, aspect bien différent de „ celui que cette même église présentoit lorsque les „ nouvelles sectes se formerent, tout cela a été pro- „ duit par le concile de Trente ". (*Annal. d'Ital. An.* 1563). Qu'importe au reste si la politique & les intrigues de Rome ont conduit en si grande partie ce concile ? Qu'il soit si l'on veut, une œuvre purement humaine : le bien qui en général en est résulté, est incontestable.

(50) Ceci est fort pour un jésuite & un cardinal. Quelques années auparavant de semblables doutes auroient fait courir un grand risque au théologien critique : tout au moins son livre auroit été défendu. Il est cependant vrai que s'il y a eu de la hardiesse à dire son sentiment sur des pieces auparavant si révérées, cette hardiesse a été plus que suffisamment compensée par tout ce que *Bellarmin* a écrit pour soutenir la Toute-puissance pontificale sur le spirituel & sur le temporel.

(51) J'ai corrigé une mépriſe qu'on trouve dans le texte de mon auteur T. VII. prem. part. p. 306. Il y est dit que *Fauste* étoit fils d'*Alexandre* fils de *Lelio*. On pourroit penser que c'est une faute d'impression & qu'on a mis *fils* de Lelio au lieu de *frere*, mais peu après (p. 307 (Lelio est appellé *grand pere* de Fauste, ce qui fait

voir que la faute n'eſt pas de l'imprimeur. Le grand pere ſeroit donc né en 1525, & le petit fils en 1539: la choſe n'eſt pas poſſible. L'auteur s'eſt cependant raviſé dans la ſeconde partie de ſon VIIe tome, c'eſt-à-dire, dans le IX volume de ſon hiſtoire, p. 104) où en parlant de *Marian Socin le Jeune*, il dit que ce Marian eut pluſieurs fils, entr'autres *Alexandre*, pere de Fauſte, & *Lelio* Socin.

(52) Par rapport aux deux *Socin*, j'ai ajouté pluſieurs notices tirées d'ailleurs au très-court récit de mon auteur qui a cru devoir ſe tirer en peu de mots d'un ſujet qui certainement n'eſt ni agréable ni honorifique à tout Italien zelé pour ſa religion.

(53) Cette apologie n'a que la force d'une conjecture. Comme les matieres théologiques demandent de l'attention & du tems pour les examiner, il ſe peut qu'on n'ait fait réflexion aux propoſitions du Sr. abbé *Folengo* que tard & lorſqu'il étoit mort, & qu'alors la congrégation députée par le concile de Trente à l'expurgation des livres ait mis ceux de Folengo dans l'*Index* ſans toucher à la mémoire de l'auteur, à cauſe du grand crédit de la congrégation de Mont Caſſin. Au reſte ceci n'eſt non plus qu'une conjecture, & je ne prétends pas qu'elle ſoit plus forte que celle de M. Tiraboſchi.

(54) Les proteſtans ont dit qu'il ne mourut pas catholique, & les Juifs qu'il ne mourut pas chrétien. Il eſt à préſumer que les uns & les autres ſe ſont trompés.

(55) Cette correction avoit été ordonnée par le concile de Trente. C'étoit au reſte une marque qu'on n'étoit ſatisfait ni de l'émendation de *Clario* ni de la verſion de *Pagnini*.

(56) Si l'on veut ajouter foi au récit de *Grégoire Leti* dans ſa *vie de Sixte V*, ce pape ordonna une traduction italienne de la bible & la fit publier la même année 1590, enjoignant aux fideles de la lire & de l'étudier. Mais ſur les remontrances de pluſieurs prélats & théologiens de la cour d'Eſpagne, il ſupprima tellement cette traduction, qu'on n'en trouva plus que trois exemplaires, un dans la biblioth. des Médicis, un dans l'Ambroſiane à Milan, & un à Geneve. Le *P. le Long* a fort bien prouvé que tout ce récit eſt fabuleux & forgé par le peu véridique *Loti* qui au lieu de la vie de Sixte n'a fait qu'un roman. Je ne ſaurois omettre de remarquer à ce

propos une lourde faute que j'ai trouvée dans le *Dictionnaire de la Bible*, traduit du françois & augmenté par le *P. D. Proſper de l'Aquila*, édit. de Veniſe de l'an 1763. Dans l'énumération des verſions des bibles, l'auteur François avoit oublié les italiennes. *Dom Proſper* a ſuppléé à cette omiſſion : mais en parlant de la prétendue verſion de Sixte V, non-ſeulement il l'admet, mais il dit encore que l'auteur en fût le même *Grégoire Leti* qui en avoit été chargé par le pape. L'anachroniſme n'eſt pas petit ; car la verſion, ſuivant la vie ou roman que je viens de citer, ſe fit en 1590, & *Grégoire Leti* naquit quarante ans après, c'eſt-dire, l'an 1630, & mourut la premiere année de notre ſiecle.

(57) Et j'omettrai tous les petits hiſtoriens & chroniqueurs de quelques couvents & ordres religieux, & les écrivains des vies de quelques ſaints particuliers & de quelques prélats diſtingués, tout cela n'étant pas néceſſaire dans un abrégé comme le mien, au lieu que mon auteur ne pouvoit pas s'en diſpenſer. Il ſuffira de dire qu'il en rapporte juſqu'à vingt-quatre, ce qui montre qu'encore dans cette partie les Italiens du XVIe ſiecle ne laiſſerent rien à deſirer.

(58) En 1551 & 1552, Paul IV envoya *Lippoman* en Pologne l'an 1556, & à ſon retour il le créa ſecrétaire intime. Peut-être l'auroit-il revêtu de la pourpre ſacrée, mais Lippoman vint à mort l'an 1559.

(59) Les lecteurs ſe rappelleront ce que, ſuivant mon auteur j'ai raconté touchant les écrits originaux d'Ariſtote, au ſecond livre de cette hiſtoire, n°. 32 ; d'où il s'enſuit que ces originaux ont été eſſentiellement alterés.

(60) Et en outre la faculté de conférer le doctorat, de légitimer les bâtards, & annoblir trois perſonnes à ſon choix.

(61) Il eſt certain que ce ne furent ni les théologiens ni les canoniſtes qui déciderent cette queſtion, mais la puiſſance & les menaces de Charles Quint qui ne vouloit pas permettre que ſa tante eſſuyât la honte de la répudiation.

(62) C'eſt ainſi qu'on appelle à Rome l'endroit où l'univerſité s'aſſemble. A Piſe on lui donne le même nom. A Bologne on l'appelle l'*Etude* & l'*Inſtitut*.

(63) Et pourtant l'on tiroit de la philoſophie d'Ariſtote les preuves pour nier l'immortalité de l'ame, & cette même philoſophie avoit produit la ſecte des *Aver-*

roiſtes ennemis déclarés du chriſtianiſme. Au contraire les anciens docteurs de l'égliſe étant pour la plupart Platoniciens, avoient pris de l'école de ce philoſophe les armes les plus fortes pour combattre les Payens. C'eſt ainſi que tout change & que la mode domine ſur les opinions & ſur les ſciences comme ſur les habits & ſur les ameublemens.

(64) Mais pourquoi dans un livre de rhétorique, & non pas dans un de philoſophie? Rien ne paroît plus hors d'œuvre & plus bizarre, & cependant je crois en entrevoir la raiſon. Ce ſyſtême ne s'accorde pas avec l'écriture ſainte: l'expoſer dans un ouvrage philoſophique où il auroit fallu le détailler & le prouver, c'étoit le même que ſe mettre aux priſes avec le St. office. Patrizzi qui ne vouloit avoir rien à démêler avec ce tribunal, prit le parti de le jetter comme par hazard dans un traité de l'art oratoire, & de le faire paſſer pour une imagination poëtique, en le mettant dans la bouche d'un Ethyopien qui le dit tiré d'un prétendu livre des Gymnoſophiſtes.

(65) Cardan auroit dans ce cas très-mal choiſi le genre de mort pour obtenir ſon but; car tout médecin qu'il étoit, il ne pouvoit pas fixer préciſément le jour où le jeûne le tueroit, vu que cela dépend de trop de circonſtances. Je ſuis ſurpris que le judicieux *De Thou* ait adopté cette fable qu'on lit dans le LXIIe livre de ſon hiſtoire.

(66) Et mieux arrangé par *Denis le Petit* au moyen du nouveau cycle Paſchal de quatre-vingt-quinze-ans. Voyez ce que j'en ai indiqué dans le IVe livre, n°. 13.

(67) Ainſi quatre Calabrois contribuerent à la réformation du calendrier, *Louis Lilio* qui en fut l'auteur, *Antoine* ſon frere, & les cardinaux *Sirlet* & *Laureo*.

(68) *Nicolas Cuſa*, du lieu de ce nom dans le dioceſe de Treves, vécut pendant le XVe ſiecle. Il reçut le doctorat en droit canon à Padoue, & retourné en Allemagne, il entra dans l'ordre des chanoines réguliers. Nicolas le fit cardinal & évêque de Brixen dans le Tirol. Cuſa étoit un grand ſavant: c'eſt lui qui le premier a reſſuſcité l'opinion des Pythagoriciens ſur le mouvement de la terre & des autres planetes autour du ſoleil.

(69) Ainſi nommées du roi *Alfonſe X* de Caſtille qui régnoit au XIIIe ſiecle & qui en fut l'auteur.

(70) Je ſoupçonne que *Magini* ſuivit & tenta d'améliorer le ſyſtême de Ptolomée, non parce qu'il le croyoit meilleur que celui de Copernick, mais parce qu'il étoit le plus ſûr de la part du St. office qui commençoit à regarder de travers le nouveau ſyſtême.

(71) Ici j'omets vingt-deux aſtronomes dont l'auteur fait mention à la page 387, 388, 389 de la premiere partie du ſeptieme volume. Il eſt à remarquer qu'il avoue en avoir omis un autre grand nombre, & qui marque combien l'aſtronomie étoit cultivée parmi les Italiens.

(72) Ceux qui ont la vue fort étendue, & ceux qui l'ont baſſe.

(73) N'eſt-il pas ſurprenant que malgré cette gêne, les Italiens aient eu tant de bons philoſophes qui ont fait luire ces premiers rayons par leſquels dans la ſuite les eſprits ont été éclairés? Ceux qui leur reprochent d'avoir laiſſé aux Ultramontains la gloire d'exceller dans la partie philoſophique, n'ont pas réflechi à la ſituation dans laquelle les uns & les autres ſe trouvent par rapport au St. office. Si ce tribunal avoit exiſté en Allemagne, en Angleterre, en Hollande, en France, ces nations auroient-elles eu un *Wolff*, un *Leibnitz*, un *Locke*, un *Newton*, un *Bayle*, un *Gaſſendi*, un *Malebranche*, un *Voltaire* (puiſqu'on le prend pour philoſophe) un *Rouſſeau*, un *Helvétius*? Pourquoi les Eſpagnols & les Portugais ne figurent-ils aucunement dans les matieres philoſophiques? C'eſt que l'inquiſition y eſt infiniment plus terrible qu'en Italie.

(74) Fameux médecin & aſtrologue François qui fleurit entre le 13e & le 14e ſiecle. Ses écrits parurent pour la premiere fois à Lyon l'an 1520.

(75) Parce qu'ils avoient fait empriſonner deux eccléſiaſtiques; & parce qu'ils avoient défendu aux gens d'égliſe de faire dorenavant acquiſition de biens fonds. L'interdit fut jetté l'an 1606, & les Vénitiens refuſerent de ſe ſoumettre. Cette rupture fut raccommodée par la médiation d'Henri IV roi de France.

(76) Et voilà l'homme dont le jéſuite cardinal *Pallavicini*, parmi les injures dont il accable à chaque page de ſon hiſt. du conc. de Trente, ce ſavant qui avoit auſſi fait l'hiſtoire de ce concile „ dit effrontement ces mots ".

Par quelle préſomption un auteur qui n'a excellé dans aucune ſcience, qui n'a été recommandable par aucune invention de ſon génie, oſe-t-il mettre en ridicule tous les théologiens du concile, & tout ce nombre de docteurs qui pendant trois ſiecles ont cru vraie ou probable cette opinion (celle de l'Immaculée conception)? L. VII. c. VII. n°. 23.

(77) C'eſt du moins ce que je penſe; & tel eſt encore le jugement de mon auteur qui, cependant n'a pu ſe diſpenſer de donner de courtes notices ſur ces nombreuſes verſions & ſur leurs auteurs.

(78) M. Tiraboſchi en a parlé ici: mais je viens d'indiquer la raiſon pourquoi je me réſerve à le faire dans un autre endroit.

(79) Il en eſt de l'architecture militaire comme de la muſique. Ces deux ſciences indiquent par leurs vocables ou termes le pays où elles ſont nées. Toutes les nations ont retenu les mots d'*Adagio*, *Preſto*, *Piano*, *Andante*, *Allegro*, *Moderato*, &c. mots purement Italiens.

(80) La célébrité de cet ingénieur ne venoit pas de ſon traité d'architecture militaire, qui ne parut au jour que quarante-quatre ans après la mort de l'auteur; mais des eſſais qu'il fit de ſon habileté & des deſſeins qu'il traça & dont les copies ſe répandirent par l'Europe. Ainſi quoique ſon ouvrage ne fût imprimé que vers la fin du ſiecle, il eſt toujours vrai de dire que *Bellucci* imagina & fit connoître les nouvelles regles de l'art avant que tout autre prît le même chemin & travaillât ſur la nouvelle maniere.

(81) C'eſt ici qu'il faut ſe rappeller ce que j'ai dit à la ſection *des Voyages* ſur la coupable indifférence des Italiens pour la gloire de leur nation. Voici un homme qui devroit faire époque dans la ſcience des fortifications, & dont on ne connoit l'exiſtence qu'au moyen d'un livre imparfait, & imprimé horriblement, qui toutefois renferme des tréſors & comme autant de diamans brutes que d'autres ont ſu polir & faire valoir. Je ne doute pas au reſte que cet article n'attire des critiques à mon auteur qui cependant n'eſt pas homme à reſter en arriere. Je ſuis perſuadé qu'en rendant juſtice à un de ſes nationaux, M. Tiraboſchi eſt très-éloigné de vouloir rabaiſſer la gloire de l'illuſtre général *Vauban*. C'eſt autre

choſe (comme le dit l'officier Lorrain dans ſa diſſertation) de taxer ce grand ingénieur de plagiaire, ce que perſonne ne s'aviſera jamais de penſer, & autre de dire qu'il a ſu habilement profiter des lumieres données par *Marchi*.

(82) Contre les articles de la capitulation par laquelle on accordoit à chacun la vie, les effets & la liberté. Le ſcélerat *Muſtapha* général des Turcs commença par faire écorcher vif le brave *Bragadin* gouverneur de Famagoſte, enſuite il fit mourir les officiers, & réduire en eſclavage la garniſon & les habitans.

(83) Comme ſi la morale n'étoit que pour les doctes, & que le peuple dût être ſans mœurs.

(84) *Machiavel* mourut à la veille de la grande révolte des Florentins contre Clément VII, heureux de n'avoir pas vu les maux cruels de ſa patrie, ni ceux qui lui ſeroient arrivés en particulier, comme à un bon ſerviteur des Médicis.

(85) Et même avec un beau privilege accordé par Clément VII à l'imprimeur.

(86) Cette accuſation fauſſe vient de ce que *Machiavel* n'a abſolument écrit qu'en italien. Or dans le préjugé abſurde qui regnoit alors, ne rien écrire en latin, étoit avouer qu'on ne ſavoit pas cette langue.

(87) C'étoit la manie de preſque tous les écrivains Européens du XVIe & du XVIIe ſiecle, de remplir leurs ouvrages & les groſſir extrêmement au moyen d'une érudition ſuperflue. Celui qui en accabloit le plus ſes lecteurs étoit le plus eſtimé.

(88) Pourquoi s'adreſſer à l'inquiſition pour un meurtre involontaire? Parce que dans tous les autres tribunaux, l'empereur auroit été le plus fort & auroit ſauvé *Veſalius* qu'on vouloit abſolument perdre; au lieu qu'en Eſpagne & en Portugal le tribunal de l'inquiſition ne connoît aucun ſupérieur, & les ſouverains ſont de ſimples exécuteurs de ſes décrets.

(89) Je dois faire obſerver que mon auteur parle d'*Acquapendente* dans le chapitre de la chirurgie.

(90) Mon auteur en a parlé dans l'hiſtoire du 15e ſiecle, T. VI. p. 435 & ſuiv. J'ai dit en ſon lieu pourquoi je trouvois à propos de réſerver les notices ſur ce Légiſte à l'hiſtoire du 16e ſiecle.

(91) L'auteur dit que le ſac de Pavie ſe fit par les Im-

périaux ; mais ceux-ci entrerent dans Pavie par capitulation l'an 1521, & n'y firent aucun mal. Le ſac de l'an 1527 arriva de la part des François commandés par *Lautrec*. La bréche faite par l'artillerie françoiſe étant déjà aſſez large, les habitans obligerent le commandant Eſpagnol à capituler. Tandis qu'on traitoit les articles, les bandes Suiſſes & Gaſconnes pénétrerent dans la place, & furent ſuivies par le reſte de l'armée. En moins d'une heure plus de deux mille citoyens ſans armes perdirent la vie. Les Gaſcons mirent le feu à un quartier de la ville : tout fut pillé juſqu'aux égliſes, & les principaux habitans empriſonnés & tourmentés juſqu'à ce qu'ils euſſent donné tout ce qu'ils avoient pour leur rançon. Pavie alloit être détruite en vengeance de ce que le roi avoit été fait priſonnier deux ans auparavant près de cette ville, ſi Lautrec n'avoit eu aſſez d'autorité ſur ſes troupes pour les en faire déloger après qu'elles furent raſſaſiées de butin.

(92) L'univerſité de Bourges peut ſe glorifier d'avoir poſſedé les deux lumieres de la juriſprudence du 16e ſiecle, le grand *Cujas*, & le grand *Alciati*.

(93) Un grand éloge de l'habileté de *Pacio* eſt que les univerſités de France le trouverent le ſeul digne de ſuccéder à l'immortel *Cujas*, mort à Bourges en 1590.

Je dois avertir que dans cette ſection j'ai omis plus que la moitié des juriſconſultes dont a parlé mon auteur. Il falloit donner une idée de l'état de la juriſprudence en Italie pendant ce ſiecle, & ce que j'ai dit ſuffit pour cet objet.

(94) Luther fit publiquement brûler ſur la place de Wittemberg le décret, les décrétales, & tous les livres du droit canonique. Malgré cette exécution on continua à Wittemberg & dans les autres univerſités proteſtantes à enſeigner ce droit, ce qu'on fait encore aujourd'hui. Même on ſe ſert de la correction de Grégoire XIII, & on l'explique & commente comme les autres livres fondamentaux du droit : tant il eſt vrai que les loix canoniques ſont devenues néceſſaires à connoître & à étudier, malgré que l'on ſoit ennemi de la puiſſance dont elles ſont émanées. La raiſon en eſt qu'on a ſu tellement les mêler avec les loix civiles, que les unes ne peuvent plus ſubſiſter ſans les autres ; à quoi il faut ajouter que dans

le droit eccléſiaſtique il y a de fort bonnes choſes dont il n'eſt pas poſſible de ſe paſſer.

(95) C'eſt le motif pour lequel j'ai recueilli ces notices qu'on trouve éparſes dans le chapitre de la juriſprudence dans mon auteur, & je les ai placées au commencement de cette ſection.

(96) Il ne paroît pas que *Fra-Paolo* ait eu entre les mains cette hiſtoire : mais *Pallavicini* dans la ſienne s'en eſt ſervi en tout ce qui eſt favorable au concile.

(97) S'il y avoit eu un *Baronius* lors du conclave dans lequel *Benoit XIV* fut élu pape, l'égliſe auroit été défraudée d'un grand paſteur qui l'a très-bien & glorieuſement gouvernée, quoiqu'il eût toujours dans la bouche les mots qui exclurent *Toſchi* du pontificat. Au lieu de celui-ci on élut *Borgheſe* (Paul V) qui parloit avec toute la décence, & qui alla d'abord ſe brouiller avec la république de Veniſe, & donna lieu à *Fra Paolo* de faire à l'autorité pontificale par ſes écrits ſolides des bleſſures qui ne ſe ſont jamais bien cicatriſées.

LIVRE DOUZIEME.

(98) J'Avoue que pour moi je trouve le ſtyle de Guichardin, non *un peu trop*, mais *mortellement* diffus, & que je ne peux pas ſouffrir ſes périodes *à perte d'haleine*. Cet hiſtorien étoit un grand homme, mais il n'avoit pas étudié Tacite ni Salluſte. L'auteur rapporte un trait de *Boccalini*, qui juſtifie mon jugement. Dans ſes *Relations du Parnaſſe*, l'ingénieux Boccalini introduit le ſénat laconique, qui, pour châtier un écrivain qui avoit dit en trois mots ce qu'il auroit pu dire en deux, le condamne à lire une fois l'hiſtoire de Guichardin. Mais le coupable répond qu'il aime mieux être condamné à la priſon ou même aux galeres, que de ſoutenir une ſeule fois une pareille lecture.

(99) Dans la nouvelle inſtitution du ſénat de Florence, faite par Côme l'an 1552.

(100) L'an 1215 eſt l'époque de la naiſſance des factions des Guelfes & Gibelins à Florence. L'an 1537 eſt celle de l'élection de Côme I.

(101) *Nerli* a fait en outre l'hiſtoire des factions des Bianchi & des Negri qui commencerent en 1300 à Piſtoïe, & ſe répandirent par toute la Toſcane. Il l'intitula *Storie Piſtoleſi*.

(102) Il n'y avoit pas grand mal à cela, puiſque Paul lui-même avoit eu un bâtard, qu'il fit duc de Parme & Plaiſance. Il eſt vrai qu'il l'avoit eu avant d'entrer dans les ordres ſacrés; mais c'étoit auſſi le cas de Bembe.

(103) Ce qui n'eſt pas bien ſurprenant dans un homme de ſoixante-neuf à ſoixante & dix ans, combien en avoit Bembe lorſqu'il fut créé cardinal.

(104) Ici j'ai du changer le ſens de l'auteur, qui dit que Bembe a été le premier à rendre l'éclat à la poéſie italienne. Dans la ſeconde partie du VIe Tome il avoit pourtant raconté que cette gloire eſt due à *Laurent* & au *Politien*. Rien n'eſt plus aiſé que d'oublier quel-

que particularité dans un ouvrage de longue haleine & extrêmement compliqué.

(105) L'illuſtre *Huet* n'a donc pas été le premier, comme on le croit, à traiter ce ſujet.

(106) Et de *Leibnitz*. Tous les deux travaillerent de concert à débrouiller le cahos de la généalogie & hiſtoire du moyen âge de la *Maiſon d'Eſte*. Muratori le fit en Italie par ordre du duc de Modene: Leibnitz en Allemagne, à l'inſtance des ducs de Brunſwich & d'Hannovre. Perſonne n'ignore que les familles de ces princes & celle de Modene ont une même tige, la branche ainée de la ſeconde étant allé, dès le dixieme ſiecle, s'établir en Allemagne, où elle fit en peu de tems une fortune prodigieuſe, mais que de grands revers limiterent. Dernierement elle eſt parvenue à régner ſur la Grande-Bretagne.

(107) On entend l'ancienne *maiſon de Saxe*, de laquelle ſortirent *Henri l'Oiſeleur* & les trois *Ottons* empereurs. Cette maiſon eſt cenſée deſcendre de l'ancien *Wittikind*, chef des Saxons, & vaincu par Charlemagne. Au reſte cette affinité des maiſons de Saxe & de Savoie eſt très-conteſtée, parce qu'elle manque abſolument de preuves authentiques.

(108) Ravenne a été la réſidence de pluſieurs empereurs, des rois Goths & des exarques Grecs.

(109) Les lecteurs ont pu remarquer dans ce tome & dans le précédent pluſieurs traits qui prouvent combien le roi Louis XII étoit porté pour l'avancement des ſciences. Je doute qu'il y ait un ſeul hiſtorien François qui lui donne le caractere de protecteur des lettres; je ne le trouve caractériſé que comme un bon & brave monarque, mais qui n'en ſavoit pas plus que ſon épée. Il a fallu qu'une hiſtoire étrangere comme celle-ci, prouvât le contraire.

(110) Et qu'ont-ils fait de mieux les Anglois eux-mêmes, après que cet étranger leur eut appris à connoitre leur propre hiſtoire? Il a fallu qu'un autre étranger, c'eſt-à-dire, *Rapin Thoyras*, réfugié François, la leur apprît. Pour eux, ils n'ont eu perſonne qui ait travaillé à leur hiſtoire générale juſqu'au ſavant *Hume*, qui a fleuri dès nos jours.

(111) Si les entretiens ſavans qu'eut *Guillaume Poſtel* avec le *P. D. Theſée* à Veniſe, le mirent à portée

de ſe faire un grand nom par la publication de ſes Alphabets Orientaux ; d'autres entretiens qu'il eut avec une vieille viſionnaire, appellée *Jeanne de Veniſe*, & par lui *Dame Jeanne*, faillirent à le rendre fou. Il compoſa un livre, dans lequel il prétendit prouver que Jeſus-Chriſt avoit accompli la rédemption des hommes ; mais point du tout celle des femmes, & que ce ſeroit *Dame Jeanne* qui l'accompliroit. Cette folie qui auroit pu lui coûter une brûlure, fut heureuſement priſe pour ce qu'elle étoit, & comme il parut en revenir, on ne lui fit aucun mal.

(112) Comme faiſoient les Jéſuites qui enſeignoient le latin par le latin, afin de rendre plus longue la carriere de cette étude.

(113) J'ai indiqué cette accuſation chimérique dans une *note* du ſecond livre, §. IV.

(114) Pierre Louis fut aſſaſſiné à Plaiſance par les principaux nobles de cette ville. D. Ferrant, gouverneur de Milan, étoit du complot. Appellé par les meurtriers, il s'empara de Plaiſance au nom de Charles-Quint, qui profita de ce forfait.

(115) Ici je me ſuis cru en devoir de ſuppléer à mon auteur, qui à peine a dit un mot des *Satyres de l'Arioſte*, parce qu'elles ſont très-connues des Italiens. Mais comme j'ai écrit pour les étrangers, j'ai du leur faire connoître le premier ſatyrique Italien, afin que l'on ne croye pas qu'il n'y a eu qu'un *Boileau* au monde.

(116) Les François n'auroient-ils pas pris de-là leur mot de *berner?* J'ai parlé des traits lancés de toutes parts contre le poëte *Broccard* par les ſavans. Ne ſeroit-ce pas l'origine des mots *brocard* & *brocarder*? Il faudroit examiner ſi ces termes étoient connus en France avant le ſeizieme ſiecle.

(117) Dans ſa premiere harangue, comme Alamanni s'étendoit ſur les louanges de l'empereur, ſous l'allégorie de l'aigle impériale, & répétoit ſouvent le mot d'*aquila*, c'eſt-à-dire, aigle, Charles l'interrompit par cet hémiſtiche :

L'Aquila griffagna
Che per più divorar due roſtri porta,

C'eſt à-dire : *L'aigle aux longues griffes qui a deux becs pour dévorer davantage.* C'étoit un hémiſtiche inſéré

par le poëte dans une ode à la louange de François premier. Charles en avoit été frappé, & le reprocha fort à propos à l'auteur; mais celui-ci, par sa présence d'esprit, sut se tirer d'affaire. C'est ce que raconte M. Tiraboschi.

(118) *D'onde, diavolo, avete voi ricavato tante coglionesie?* D'où diable avez-vous tiré tant de sottises?

(119) J'ai lu quelque part, mais je ne peux pas me rappeller où, que notre Ludovic avoit reçu d'Alfonse, en recompense de son *Roland*, les terres appellées *les Ariostes*. C'est précisément tout le contraire. Le fisc d'Alfonse enleva ces terres à l'Arioste qui les prétendoit; & quoiqu'il soit possible que le fisc eût raison, ce procédé ne prouve pas la générosité du prince envers l'Arioste. On peut toutefois excuser le duc sur l'abaissement auquel Jules II & Léon X l'avoient réduit.

(120) On dira peut-être que cet enthousiasme universel pour l'*Orlando* prouve l'inclination des Italiens pour la bagatelle. Mais je dois faire observer que quand le *Tasse*, fils de celui qui écrivoit cette lettre, eut publié la *Gerusalemme liberata*, on n'entendit plus chanter le premier poëme, mais le second, qui est incontestablement sérieux & héroïque. Aujourd'hui encore le Tasse est chanté par les *Gondolieri* de Venise & par les *Lazzeroni* de Naples dans leurs dialectes. C'étoit ainsi que le peuple de la Grece & de la Ionie chantoit les poëmes d'Homere. Si cela se nomme donner dans la bagatelle, les Italiens se consoleront d'être mis au niveau de la nation ancienne la plus cultivée. Au surplus, on chante pour s'amuser, & les Controverses de *Bellarmin*, les Œuvres légales d'*Alciati* ou de *Cujas*, les Philosophiques de *Galilée* ou de *Newton*, ne seront jamais mises en vers pour être chantées par le peuple.

(121) On peut ajouter l'oubli du personnage principal qui est *Roland*, & dont peut-être on parle le moins dans ce poëme. Ces censures sont graves, & cependant rien n'est plus aisé que de les réfuter d'un seul mot, en disant que l'Arioste n'a jamais voulu ni pensé à faire un poëme *Epico-héroïque*, mais un *Romanesque*, genre de composition entierement libre, & sur lequel

Arioſte n'a point parlé, parce qu'il ne le connoiſſoit pas. On va voir ce que l'auteur dit à ce propos dans le parallele entre l'*Arioſte* & le *Taſſe*.

Je dois faire remarquer à mes lecteurs une particularité à laquelle pluſieurs de ceux qui liſent l'*Orlando Furioſo* n'ont pas fait attention, de ſorte qu'ils ſe trouvent dans l'obſcurité & l'embarras au commencement de leur lecture. Ce poëme n'eſt qu'une continuation de l'*Orlando Innamorato* du comte de Scandiano, refait par Berni, & reſté imparfait. L'Arioſte l'a continué, & voilà la clef pour comprendre les premiers chants de ſon poëme qui ſuppoſe des faits précédemment énoncés. Il faut donc lire l'*Orlando Innamorato* avant que de lire le *Furioſo*, & alors tout s'éclaircit, & on lit l'Arioſte avec connoiſſance de cauſe.

(122) Le premier promoteur de l'établiſſement de l'inquiſition à Naples, fut le cardinal Jean Pierre Caraffe, archevêque de cette ville. Il ſuffit de dire que c'eſt le même qui, peu après, devint pape, ſous le nom de Paul IV. Un zele ardent & fanatique faiſoit agir cet homme : quant au viceroi, il n'agiſſoit que par une politique atroce, car il ſavoit que l'établiſſement de l'inquiſition, à la maniere d'Eſpagne, lui fourniroit le moyen de ruiner les principaux barons du royaume.

(123) Dans les affaires de goût on ne peut pas juger définitivement, & cette aſſertion, que peut-être peu de perſonnes pourront ſoutenir la lecture de l'*Amadigi* juſqu'à la fin, me paroit un peu haſardée. D'ailleurs l'artifice dont il eſt parlé dans le texte ne manque pas dans ce poëme, quoique avec moins d'art que dans l'*Orlando*. Voici, ou je me trompe fort, les raiſons pour leſquelles l'*Amadigi* n'eſt pas autant couru que le dit *Orlando*. 1°. La longueur en eſt énorme, puiſqu'il eſt compoſé de cent chants. 2°. Les actions principales ſont trois, & les épiſodes ſans nombre, de ſorte qu'on peut dire qu'on y eſt accablé ſous le fardeau des richeſſes. 3°. Les narrations ſont trop tôt interrompues pour en reprendre d'autres, ce qui fatigue & quelquefois impatiente. 4°. Plus d'une fois l'action ſemble finie, & voilà qu'on recommence ſur nouveaux frais. 5°. Les comparaiſons reviennent à tout moment, & n'ont pas grande variété entr'elles. 6°. Le ſtyle eſt

trop égal, toujours fleuri, toujours coulant, toujours harmonieux. C'eſt un merite qui pourtant fait tort à l'enſemble; l'inégalité de l'Arioſte plait davantage.

(124) J'ai ajouté aux notices que l'auteur donne ſur le *Vieux Taſſe*, d'autres que j'ai tirées de la Vie de ce poëte, écrite par M. *Serazzi*; & je l'ai fait pour que les étrangers qui connoiſſent le nom & la gloire du *Jeune Taſſe*, aient quelque notion juſte du mérite du pere.

(125) Il faut obſerver qu'à cet âge le Taſſe avoit déjà fait la *Geruſalemme*, l'*Aminta* & tant d'autres pieces admirables. C'eſt ce qui me fait croire que le cerveau de cet homme étoit dès lors dérangé. A ſept ans il avoit fait des poéſies; à dix-ſept il étoit devenu docteur dans les ſciences les plus ſublimes; à dix huit il publia le *Rénaud*; à trente il avoit achevé la *Geruſalemme Liberata* & d'autres chefs-d'œuvres. Un tel homme avoit trop uſé les reſſorts de l'imagination, pour qu'il n'en ſuivit pas quelque altération ſenſible. Dans un pareil état la moindre ſecouſſe pouvoit achever le dérangement, & l'amour étoit une paſſion plus que ſuffiſante pour produire un tel effet. Ajoutons-y la colere contre un ami perfide, enſuite la crainte du reſſentiment du ſouverain, & nous aurons la véritable origine des malheurs du Taſſe. La diſpute plus forte roule ſur l'objet de ſon amour; mais quoiqu'on en ait dit, plus on examine les faits, & plus il paroit certain que cet objet étoit la princeſſe Eléonore, ſœur d'Alfonſe II. Si de porter ſes vœux ſi haut eſt pour un particulier une folie, nous dirons que la folie du Taſſe avoit déjà commencé quand il ſe prit de cette malheureuſe paſſion.

(126) Cette ſœur s'appelloit *Cornelie*. Elle étoit mariée avec *Mutio Sarreſale*, gentilhomme de Sorrento.

(127) L'auteur n'ajoute pas trop de foi à ce récit, parce que, ſelon lui, il ne paroit pas probable qu'un homme, agité par la crainte du duc, lui ait manqué ſi étrangement de reſpect ſous ſes propres yeux. Il croit plutôt qu'Alfonſe s'étant apperçu de l'amour du Taſſe pour Eléonore, & convaincu par les deux fuites précédentes, que ce malheureux étoit livré à la folie, voulut ſagement en prévenir quelque tranſport, & crut qu'il ne ſeroit pas impoſſible de le faire guérir par les

remedes uſités. Pour moi je prends la liberté d'être d'un autre ſentiment. L'auteur a-t-il oublié que le malheureux Taſſe étoit fou? C'eſt une choſe qu'il avoue dans ce même paſſage. Comment donc peut-il trouver improbable qu'un homme dans cet état ait fait ce que *Muratori* raconte? La crainte exceſſive que le Taſſe avoit d'Alfonſe ſuffiſoit à le retenir dans les bornes du reſpect. Oui, ſi dans ce moment l'amour n'avoit été plus fort que la crainte. Veut-on rendre raiſon des actions de ceux qui ont la cervelle troublée? M. Tiraboſchi croit que le duc fit renfermer le Taſſe, pour prévenir des tranſports que l'amour & la folie pouvoient lui faire commettre. N'eſt-il pas plus juſte & plus honorable pour le ſouvenir de ce prince, de croire qu'il ne ſe réſolut à cette extrêmité qu'après qu'un tranſport auſſi imprévu fut arrivé? J'ajoute qu'il n'y a pas d'apparence que le duc auroit permis deux fois au Taſſe de revenir à la cour, s'il s'étoit apperçu de la paſſion de ce poëte pour la princeſſe. Enfin, il eſt indubitable que, ſans quelque grand excès commis par le Taſſe, le généreux Alfonſe II, qui lui avoit pardonné l'offenſe faite à ſa perſonne, en ſe battant dans l'appartement ducal, ne l'auroit pas traité trois ans après avec tant de rigueur.

(128) Ils ne l'avoient pas ſans doute lorſqu'ils trouvoient à blâmer le merveilleux exceſſif qui eſt ſemé dans ce poëme, où les enchantemens ont ſi grand jeu, & lorſqu'ils reprochoient à l'auteur d'avoir joint au Protagoniſte un héros plus grand que lui & néceſſaire au dénouement de la piece.

(129) C'eſt ainſi que je conclus ce raiſonnement, en quoi je m'éloigne du ſentiment de mon auteur, qui donne la préférence à l'Arioſte ſur le Taſſe, non qu'il veuille s'ériger en juge, mais, comme il avoue, par raiſon de goût. Il rapporte le ſentiment de l'illuſtre *Metaſtaſio*, qui dit dans une de ſes lettres, que ſi Apollon, ſur le point de lui dicter un poëme, lui dit de choiſir ſi ce poëme devroit reſſembler à la *Geruſalemme* ou à l'*Orlando*, ſon amour pour l'ordre, pour l'exactitude & pour le ſyſtême, le porteroit à choiſir le premier. M. Tiraboſchi dit judicieuſement que dans ce cas il prieroit Apollon de faire reſſembler ſon poëme à celui du Taſſe, s'il devoit être héroïque, & à celui de l'Arioſte, s'il s'agiſſoit du romaneſque; mais ſi, en général, le

dieu lui permettoit de ſe choiſir le talent d'un de ces deux poëtes, après avoir demandé pardon au Taſſe, il choiſiroit le génie de l'Arioſte. Si je dois avouer mon inclination, je ſuis du ſentiment de *Metaſtaſio*. Surpris des beautés de l'Arioſte, je le lis avec grand plaiſir; mais je dis qu'à trop d'enchantemens près, rien n'approche de la beauté raviſſante de la *Geruſalemme Liberata*.

(130) Je ne ſais pas, ſi d'avoir préféré l'*Amadigi* à l'*Orlando Furioſo*, eſt une preuve du bon goût de Speroni. Mais ce ſavant aimoit trop l'harmonie, l'égalité & le naturel qui éclatent dans le premier poëme, pour en être plus touché que de l'enſemble inimitable du ſecond.

(131) Meſſieurs les Imprimeurs & Libraires avoient donc commencé dès lors à déshonorer leur profeſſion, tromper le public, tyranniſer & ruiner les auteurs, par des artifices, menſonges, impoſtures, vols, contrefactions & autres moyens indignes, qui mériteroient que la police s'en mêlât, comme elle ſe mêle de la cenſure des livres, & qui font qu'à cauſe de quelques fripons on ſe défie généralement de tous les honnêtes gens, dont le nombre n'eſt pas petit dans ces deux profeſſions.

(132) Et qui a fait grand honneur au très-célebre *Voltaire*, ſans que cependant la *Mérope* ait pu éclipſer la gloire de celle de *Maffei*, comme quelques-uns s'en étoient flattés.

(133) Les lecteurs ſe rappelleront que le premier théatre fixe fut bâti à Milan par ordre du duc *Louis le Maure*. Celui de Ferrare fut peut-être le ſecond.

(134) Les comédies de l'Arioſte ſont dans le goût du ſiecle où elles furent compoſées. Dans toutes il y a une courtiſanne & un maquereau, qui d'ordinaire eſt un *Frate* (un moine).

(135) Cependant Léon n'étoit alors âgé que de quarante-deux ans; mais Bibbiena ſavoit qu'une fiſtule incurable minoit la vie du pontife, qui d'ailleurs aimoit trop les plaiſirs & la bonne chere pour qu'il y eût apparence qu'il prolongeroit ſes jours par le régime.

(136) La *Mandragore* a été traduite en françois par le célebre poëte *Rouſſeau*. C'eſt une piece très-comique, mais très-ſcandaleuſe. Il ſuffit de dire que le

ſujet en eſt un adultere, procuré par le mari, & conduit par un moine.

(137) Mon auteur a donné les notices ſur l'*Aretin*, dans le chapitre des hiſtoriens, entierement hors de place, & ſeulement parce qu'il ne ſavoit pas où mettre cet homme. J'aurois pu en parler à propos des ſatyres, ſi réellement l'Aretin en avoit fait, & non plutôt de très-mauvais libelles. Il ne reſtoit donc une autre place convenable pour en dire un mot, qu'à propos de ſes vilaines comédies.

(138) On a débité à ce propos que Guarini ſe trouvant à Rome à l'audience de Clément VIII, ce pape lui reprocha ſon *Paſtor Fido*, & dit qu'il avoit fait plus de mal aux bonnes mœurs par ce livre, que Luther & Calvin n'en avoient fait à la religion par les leurs. Ce reproche, dit-on, cauſa la mort du chevalier Guarini. Ce récit eſt fabuleux; car Clément VIII mourut en 1605, & Guarini alla rendre hommage au ſucceſſeur, & vécut juſqu'à l'an 1612.

(139) Cette invention a été fort utile à l'Italie, en ce qu'elle y a fait couler des tréſors, au moyen des chanteurs, muſiciens, peintres, architectes & poëtes qui ont travaillé & fait des gains immenſes par-tout où l'opera italien a été introduit.

(140) Il eſt parlé de *Pierius Valerianus* dans mon auteur, à propos de ceux qui ont écrit ſur l'antiquité. Vol. IX, page 220.

(141) La choſe arriva ſouvent, & on a retenu un diſtique fait par ce poëte une fois que Léon, qui s'amuſoit extrêmement de cet homme, lui avoit verſé plus d'eau que de vin. Le voici :

In cratere meo Thetis eſt conjuncta Lieo.
Eſt Dea juncta Deo, ſed Dea major eo.

Ces deux vers, quoique Léonins ou rimés, montrent de l'eſprit & du talent dans l'auteur, s'ils ſont vraiment un impromptu.

(142) Je rapporterai quelques vers que l'on trouve à la fin du livre intitulé *Capricorne*. Ce morceau ſuffira pour donner à mes lecteurs une idée du reſte. L'auteur introduit un jeune homme qui revient de Rome, & à qui l'on demande des nouvelles de cette cour.

. . . . . *Illicet illic*
Egregius juvenis Remiſſes aſtitit : omnes
Adveniſſe illum gaudent, lætique ſalutant,
Atque rogant quidnam Romana ageretur in urbe.
„ *Cunctli luxuriæ atque gulæ, furtiſque, doliſque*
„ *Certatim incumbunt, noſterque eſt ſexus uterque,*
„ *Reſpondit : ſed nunc ſummus parat arma ſacerdos*
„ *Clemens, Martinum cupiens abolere Lutherum,*
„ *Atque ideo Hiſpanas retinet nutritque Cohortes.*
„ *Non diſceptando aut ſubtilibus argumentis*
„ *Vincere, ſed ferro mavult ſua jura tueri.*
„ *Concilium valeat, valeant commenta Lutheri :*
„ *Pontifices nunc bella juvant, ſunt cætera nugæ.*

Apparemment ces vers indiquent l'entrevue qui ſe fit à Bologne l'an 1529, entre Charles V & Clément VII, où celui-ci obtint du premier des troupes, que l'on crut deſtinées pour faire la guerre aux Luthériens, mais qui réellement la firent aux Florentins. Au reſte, il y a dans le *Zodiacus Vitæ* pluſieurs morceaux de cette force, qui ſuffiſoient pour faire brûler trente *Palingenius*.

(143) Quelle idée ſinguliere de faire un poëme ſur un pareil ſujet ! Mais auſſi quelle force de génie ne falloit-il pas pour bâtir ſur un pareil fondement un ſi beau poëme ! D'ailleurs cette maladie étoit encore neuve & extraordinaire : on ne parloit que de ce fléau, de ce nouveau déſaſtre, dont les ſymptômes étoient autant bizarres qu'effrayans, & qui menaçoit d'exterminer le genre humain en l'attaquant dans ſa ſource. Ce ſujet méritoit d'être traité par un auſſi grand médecin & poëte que Fracaſtor.

(144) Il en eſt parlé dans mon auteur parmi les poëtes Italiens, pour le joindre à ſon ennemi *Annibal Caro*.

(145) Je ſuis ſurpris que l'auteur n'ait pas relevé l'anachroniſme de Scaliger, qui met un viceroi de France à Turin, en 1518.

(146) Il eſt parlé dans mon auteur de quelques ſavans qui ont fait de bonnes harangues latines : mais je les omets, car j'ai déjà nommé ceux qui ſe ſont diſtingués dans cette eſpece d'éloquence, & parce que deux

ou trois harangues ne suffisent pas pour mettre un homme dans la classe des orateurs.

(147) Il pouvoit bien plaire à un *Pontan* quand il avoit charmé un *Alexandre VI.* Au reste Pontan fit à ce sujet un dialogue qu'il appella *Ægidius.*

(148) C'est-à-dire que ses parens voulurent le faire moine de gré ou de force. La chose réussit bien, & c'est un prodige.

(149) Ces deux places marchandes & les plus affairées qu'il y eût alors en Europe, étoient remplies d'Italiens, par les mains desquels passoit presque tout le commerce.

(150) Mon auteur a détaillé cette dispute longue & animée, dans laquelle, quoiqu'en ait dit *M. Liruti*, pour défendre sa nation, le tort fut de la part de Robortel. Je dois avertir encore que M. Tiraboschi a parlé de cet écrivain dans le chapitre des historiens d'antiquité, immédiatement après *Sigone.*

(151) On dressa une potence sur la grande place, pour y attacher sur le champ quiconque parleroit de se rendre. Mais après un an de souffrances inconcevables, on abattit la potence & on se rendit.

(152) Il étoit fort mal à *Théocrenus* de mépriser *Erasme*, & encore plus mal à *Oliverius* d'attaquer tous les Italiens pour la faute d'un seul, & de taxer celui-ci d'ignorance, parce qu'il ne possédoit que la littérature grecque, latine & italienne.

(153) Comme *annunziare*, *grazia*, *ozio*, *spazio*, qu'on écrivoit auparavant *annuntiare*, *otio*, *gratia*, *spatio.*

(154) On ne trouve pas dans mon auteur ce chapitre ou section : les savans que je vais nommer sont tous placés sous les différentes classes que je viens de parcourir. Mais je ne crois pas faire tort au respectable auteur en disant qu'ils ne sont pas tous bien placés, puisque lui-même avoue à propos de quelques-uns, qu'il les a mis sous la telle ou telle classe *par incident*, *faute de savoir où les ranger.* Pour éviter un pareil inconvénient, j'ai formé une section à part touchant la philologie ou la littérature variée, & j'y ai fait entrer les savans qui m'ont paru y avoir plus de rapport.

(155)

(155) Il eſt bon que de ſemblables traits ſoient conſervés dans l'hiſtoire, afin que les auteurs ſe tiennent en garde tant qu'il eſt poſſible, contre les ruſes & friponneries de ceux qui mettent tout en uſage pour s'enrichir ſur les peines, veilles & frais des écrivains.

(156) Péruzzi eſt conſideré par *Vaſari* comme le reſtaurateur des décorations théatrales des anciens. Mais ces décorations étoient en relief & en boiſerie, au lieu que celle de la *Calandra* fut en toile, & fondée ſur la force de la perſpective, de ſorte que Péruzzi a été le pere & l'inventeur des décorations modernes.

(157) Les rivaux de *Buonarroti* lui firent donner cet ouvrage pour le perdre. Il y travailla l'eſpace de cinq mois ſi ſecrettement, qu'il n'y eut que *Raphael* qui trouva le moyen de le voir. Lorſque l'ouvrage fut achevé, tout le monde en fut étonné, & les ennemis de Buonarroti penſerent en crever de dépit. Toutefois ils cabalerent tant qu'ils le mirent mal auprès de Jules II. Michel-Ange voyant le refroidiſſement du pontife, tout de ſuite quitta Rome & s'en alla à Florence travailler avec *Vinci* aux cartons de la grande ſalle du conſeil. Il fallut que le fier Jules envoyât exprès ſur exprès pour le prier de revenir, & quand il fut retourné, il ne rougit pas de lui faire une ſorte d'excuſes.

(158) C'eſt toujours une grande marque de la bonté de ce ſouverain, que de n'avoir pas forcé le peintre à tenir ſa parole, ce qu'il auroit pu aiſément faire en le demandant aux Florentins. Cette bonté paroitra encore plus éclatante, s'il eſt vrai ce qu'on raconte, qu'André ayant reçu du roi une ſomme pour acheter & porter en France des pieces antiques, il dépenſa tout l'argent pour ſes beſoins, ce qui, joint à l'entêtement de ſa femme qui ne vouloit pas quitter ſon pays, fut un obſtacle inſurmontable au retour d'André en France. Ce trait, s'il eſt véritable, eſt celui d'un coquin; mais il faut ſonger que ce peintre vivoit au jour de la journée, dépenſant beaucoup lorſqu'il avoit de quoi, & ne penſant jamais à l'avenir. S'il fit une friponerie, ce ne fut point par mauvaiſe intention & de propos délibéré: il crut qu'il ramaſſeroit facilement la ſomme dépenſée; mais comme par ſa nonchalance & mauvaiſe économie il ne fut pas capable de la ramaſſer, il dut par néceſſité manquer à ſa parole & à ſon honneur.

(159) Un jour ayant vu pour la premiere fois un tableau de *Raphael*, il le contempla long-tems ſans dire un mot, & enfin il rompit ſon ſilence en diſant : *& moi auſſi je ſuis peintre.* Il avoit raiſon, & ceux qui ont dit que le *Correge* avoit reçu le pinceau de la main des Graces, ont très-bien caractériſé la maniere de ce grand & charmant artiſte.

(160) Ce peintre, ſans être intéreſſé ni avare, jouit d'une fortune immenſe & vécut en grand ſeigneur. Sa maiſon ne cédoit en rien à celles des ſénateurs & nobles les plus puiſſans, & ſa table fut honorée par de grands perſonnages, des généraux, des cardinaux & des princes étrangers. Rien n'étoit plus charmant que ſon entretien, & il conſerva juſqu'à la mort ſon humeur gaie & ſpirituelle.

(161) Je ſupplée ici au ſilence de l'auteur, qui n'a fait que nommer en paſſant ces deux grands artiſtes.

(162) *Maître Roux* étoit architecte, & ſurintendant de la fabrique de Fontainebleau. Il éleva la grande galerie de cette maiſon royale, & en deſſina les ornemens. Il entendoit auſſi l'art de la plaſtique, & y travailloit ſupérieurement.

(163) Le nom de l'abbé *Primaticcio* eſt en honneur chez les François, qui avouent que la nation lui doit le bon goût en fait de beaux-arts. Pendant ſon long ſéjour en France, il ne ceſſa jamais de travailler & d'enſeigner : il encourageoit les artiſtes, formoit les jeunes gens, & inſpiroit aux grands le goût pour les arts. Jouiſſant d'un crédit immenſe à la cour ſous quatre rois, il ne s'en ſervit qu'à faire recompenſer les talens, & lui-même fut très-liberal du ſien envers ceux qui le méritoient.

TABLE

DES LIVRES, ARTICLES ET SECTIONS

Contenus dans ce quatrieme volume.

LIVRE ONZIEME

Qui contient une partie de l'hiſtoire littéraire du quinzieme ſiecle.

ARTICLE I.

Sur les cauſes qui produiſirent la félicité de la littérature en Italie.

§. I. *Protection accordée par les princes & autres grands perſonnages aux lettres & aux ſavants.* page 5
§. II. *Univerſités, écoles, académies.* 20
§. III. *Imprimeries, bibliotheques, collections d'antiquités.* 35
§. IV. *De quelques Voyages, & de ceux qui ont écrit ſur cette matiere.* 51

ARTICLE I.

Qui comprend l'hiſtoire de quelques ſciences.

§. I. *Théologiens qui fleurirent en Italie pendant ce ſiecle.* 59
§. II. *Continuation du même ſujet.* 90
§. III. *Philoſophie.* 117
§. IV. *Aſtronomie, mathématiques.* 140
§. V. *Théorie des beaux arts, perſpective, architecture civile & militaire, philoſophie morale, politique.* 162

ARTICLE III.

Où l'on continue à parler de l'état des ſciences plus graves pendant le ſeizieme ſiecle.

§. I. *Botanique, hiſtoire naturelle, anatomie.* page 183
§. II. *Chirurgie, médecine.* 204
§. III. *Juriſprudence.* 214
§. IV. *Droit Canonique.* 232

LIVRE DOUZIEME

Ou ſeconde partie de l'hiſt. littér. du XVIe. ſiecle.

ARTICLE I.

Sur quelques parties des belles lettres.

§. I. *Géographie, antiquité hiſtorique.* 243
§. II. *Hiſtoire générale & particuliere.* 257
§. III. *Continuation du même ſujet.* 282
§. IV. *Etudes des langues orientales, de l'hébreu & du grec.* 292

ARTICLE II.

Sur les progrès de la poéſie & de l'éloquence.

§. I. *Poéſie italienne.* 306
§. II. *Continuation du même ſujet.* 327
§. III. *Nouvelle continuation.* 354
§. IV. *Poéſies latines.* 379
§. V. *Eloquence civile & ſacrée.* 412

ARTICLE III.

Sur d'autres parties de la littérature & ſur les beaux arts.

§. I. *Rhétorique.* 422
§. II. *Grammaire.* 435
§. III. *Erudition ou philologie.* 448
§. IV. *Beaux arts.* 461

TABLE

DES MATIERES

Contenues dans ce quatrieme Tome.

Le chiffre romain indique le livre, & le chiffre ordinaire indique les numeros qui ſont en marge.

A.

Académies. Livre XI. n°. 10. 11. 12.
Accolti (le cardin. Benoit), ſa vie & ſon talent poëtique. XII. 85.
Acontio (Jacques), ſon ouvrage anti-catholique. XI. 39. Son traité de logique. 55. Ses penſées ſur les progrès de la philoſophie. *Ibid.* Son ouvrage ſur l'architecture militaire. 73.
Acquapendente (Jérôme Fabrice), anatomiſte & chirurgien inſigne. XI. 87. Il eſt l'auteur de la découverte de la circulation du ſang. 88. 89. Conſidéré comme chirurgien. 91.
Adriani (Jean Batiſte), hiſtorien. XII. 12.
Adrien, cardinal. V. *Corneto.*
Alamanni (Louis), ſes ſatires. XII. 50. Notices ſur ſa vie. 55. Son poëme de la cultivation. *Ibid.* Sa tragédie. 70.
Alberti (Frere Léandre), ſa deſcription de l'Italie. XII. 3.
Alciati (André, ſurnommé le Grand), fameux juriſconſulte & littérateur. XI. 100.
Alciati (le card. François), XI. 101.
Alcyonius (Pierre), greciſte & érudit. XII. 40.
Aldé le Jeune. V. *Manuce.*
Aldobrandini (Silveſtre), bon juriſc. XI. 101.

Aldovrandi (Ulyſſe), grand & célebre naturaliſte : ſa vie, mérite & ouvrages. XI. 82.
Aléandre (le card. Jérôme), ſa vie, travaux & doctrine. XI. 26.
Alexandre d'Alexandre, littérateur. XII. 122.
Alexandrini (Jules), médecin de pluſieurs empereurs. XI. 95.
Alfonſe I, duc de Ferrare, ſes talents & mérite envers la littérature. XI. 3.
Alfonſe II. Félicité des belles lettres ſous ſon regne. XI. 3. Il fonde la bibliotheque de la maiſon d'Eſte. 16.
Alpin (Proſper), botaniſte inſigne. XI. 79.
Amaltéo (Jean Batiſte), bon poëte latin. XII. 88.
Amaſeus (Romulus), prof. d'éloq. XII. 107.
Ammirati (Scipion), fameux hiſt. & litt. XII. 16.
Anatomie : progrès de cette ſcience. XI. 83.
André del Sauto (André Vannucchi), grand peintre. XII. 135.
Adreïni (Iſabelle), actrice inſigne & auteur : ſes belles qualités. XII. 82.
Anguillara (Jean Batiſte), ſes ouv. poët. XII. 71.
Anguillara (Louis), botaniſte. XI. 77.
Anonime Venitien, ſon diaire. XI. 20.
Antimacus (M. Antoine), fameux greciſ. XII. 40.
Antiquité, combien éclaircie. XII. 4.
Antonien (le card. Silve), grand improv. XII. 90.
Aranzi (Jules), anatomiſte. XI. 86.
Architecture : grands hommes qui ont écrit ſur la théorie de cet art. XI. 69. 70. Architecture militaire, créée en Italie. 71 & ſuiv.
Aretin (Pierre), notices ſur ſa vie, impoſture, effronterie & ouvrages. XII. 75.
Argenterio (Jean), médecin. XI. 95.
Arioſte (Ludovic), ſes ſatires. XII. 49. Hiſtoire de ſa vie. 57. 58. Réflexions ſur ſon *Orlando Furioſo*. 58. Ses autres ouvrages. *Ibid.* Ses comédies. 72.
Arſilli (François), médecin & poëte latin. XII. 84.

B.

Badvaro (Pierre), avocat & orateur. XII. 101.
Baldi (Bernardin), ſes éclogues & doct. XII. 54.
Barbaro (Daniel), ſa vie, ſavoir & ouv. XI. 67.
Barga (Angelio), ſon poëme latin. XII. 95.
Baronius (le card. Ceſar), ſes annales eccléſiaſtiques & ſon martyrologe. XI. 43.
Bartema (Louis), ſes voyages. XI. 20.
Baunio (André), théologien. XI. 24.
Beccari (Auguſtin), auteur du premier drame.
Bellarmin (le card. Robert), ſa vie, grande doctrine & ouvrages. XI. 34.
Belli (Pierrin), juriſconſulte qui a écrit ſur la juriſprudence militaire. XI. 102.
Bellucci (Jean Batiſte), ingénieur. XI. 71.
Bembe (le card. Pierre), ſa vie, mérite, travaux, écrits. XII. 17. Son talent & ouvrages en poéſie. 44. Ses proſes. 119.
Bénavides (Paul Mantoue), juriſc. hiſt. XI. 107.
Bentivoglio (Hercules), ſes ſatires. XII. 50. Ses comédies. 72.
Benzoni (Jérôme), vayageur & hiſtor. XI. 20.
Berni (François), ſa vie & ouv. poëtiq. XII. 51.
Beroalde le Jeune (Phil.), prof. d'éloq. XII. 112.
Bibbiena (le cardin. Divizio), ſa vie: ſa comédie. XII. 73.
Bibliotheques publiques & particul. XI. 15. 16. 17.
Biringucci (Vannuce), ſa *Pirotheceja*. XI. 81.
Bloſius Palladius, poëte latin. XII. 85.
Bocchi (Achilles), hiſtorien. XII. 26.
Bolognini (Ange), chirurgien. XI. 91.
Bombelli (Raphael), algebriſte. XI. 64.
Bonciario (Marc Antoine), particularités de ſa vie. XII. 88.
Bonfade (Jacques), élégant écrivain & hiſtorien, ſa vie, ſupplice & remarques ſur cette cataſtrophe. XII. 23.
Bordon (Benoit), ſa géographie. XII. 3.
Borghini (Dom Vincent), ſes beaux ouv. XII. 15.

Borromée (le card. S. Charles), ſa protection envers les lettres. XI. 1 & 3. Son académie. 10.
Botalli (Léonard), médecin. XI. 95.
Botanique, combien illuſtrée. XI. 77.
Botero (Jean), voyageur & écrivain. XI. 20.
Braſavola (Antoine), médec. & dialectic. XI. 93.
Broccard (Antoine), ſes rimes. XII. 44.
Brucioli (Antoine), imprimeur & lettré. XI. 42.
Bruno (Jordan), ſa grande pénétration en philoſophie, ſes avantures & mort tragique. XI. 54.
Brutus (Jean Michel), hiſtorien. XII. 15.
Buonamici (Lazzare), prof. d'éloquence. XII. 107.
Buſca (Michel), ſes ouv. ſur l'archit. milit. XI. 73.

C.

Cabot (Sebaſtien), ſes voyag. & tentatives. XI. 19.
Caïetan (le card. Th.), notices ſur ce théol. XI. 23.
Calcagnini (Celio), philoſophe Copernicien avant Copernick. XI. 58. Sa vie & ouvrages. XII. 123.
Calendrier grégorien ou réformat. de l'an. XI. 56.
Calepin (le P. Ambroiſe), ſon diction. XII. 117.
Calini (l'évêq. Mutio), théologien. XI. 32.
Calvi (François), libraire & ſavant, introduit les écrits de Luther en Italie. XI. 36.
Camerano (le comte de), ſon *Tancrede*. XII. 71.
Campege (le card. Alexand.), canoniſte. XI. 105.
Campege (le card. Laurent), canoniſte. XI. 105.
Campege (l'évêque Thomas), canoniſte. XI. 105.
Canani (J. Batiſte), anatom. & médecin. XI. 86.
Canini (Ange), prof. de langues oriental. XII. 33.
Canons, corps canonique, decret &c. rédigé & corrigé. XI. 104.
Canoſſa (Paul Paradiſi), ſav. Juif converti. XII. 35.
Capece (Scipion), ſon poëme phyſique. XII. 93.
Capobianco (J. George), ſa rare invention en horlogerie. XII. 141.
Caporali (Ceſar), ſon poëme hiſtorico-berneſque. XII. 52.
Capello (Bernard), ſon *Canzoniere*. XII. 47.

Cardan (Jérôme), ſa vie, ſon caractere, ſa philoſophie, ſes ouvrages. XI. 53.
Carletti (François), ſes voyages. XI. 20,
Carneſecchi (Pierre), ſa vie, caractere & ſupplice. XI. 39.
Caro (Annibal), ſa vie, poéſies & autres ouvrages. XII. 48.
Carpi (Berenger), chirurgien & anatom. XI. 84.
Caſa (Monſig. Jean), ſa vie & ouvrages. XII. 45.
Caſtelvetro (Ludovic), ſa vie, ſa querelle avec Caro, ſes déſaſtres, ſes écrits. XII. 96.
Caſtillon (le comte Balthaſar), ſa vie, ouvrages, doctrine. XI. 76.
Caſtillon (Bonaventure), antiquaire. XII. 9.
Caſtriotto (Jacques), fameux ingénieur. XI. 73.
Cataneo (Jérôme), ingénieur. XI. 73.
Catarino (l'évêque Ambroiſe), (auparavant Lancellotti) théologien célebre, auparavant juriſconſulte, ſa vie, caractere & écrits. XI. 33.
Cavalcanti (Barthelémi), rhéteur, orateur, guerriers &c. XII. 112.
Cellini (Benvenuto), excellent artiſte & ſavant. XII. 138.
Cervini (le card. Marcel, enſuite Marcel II pape), établit une imprimerie grecque à Rome. XI. 14. Son ſavoir & zele pour la littérature. *Ibidem dans une note.* Ses ſoins pour la bibliotheque du Vatican. 15. Et pour le cabinet d'antiquité. 18. Ses fraix pour l'hiſtoire naturelle des poiſſons. 80.
Ceſalpini (André), médecin, botaniſte & philoſophe. XI. 79.
Clario (l'évêque Iſidore), ſon émendation de la vulgate & autres ouvrages. XI. 32.
Clément VII (auparavant Jules de Medicis), ſon pontificat, bonnes intentions pour la littérature & malheurs. XI. 1. 16 & ailleurs.
Clément VIII (auparavant le card. Aldobrandini), amateur des ſavants. XI. 1.
Colocci (l'évêque Ange), grand protecteur des

lettres & excellent poëte latin. XII. 85.
Colombi (Réald), anatomiſte. XI. 84.
Colonna (Victoria marquiſe de Peſcaire), ſon mérite & ſes poéſies. XII. 80.
Côme I, Grand duc de Toſcane, grand & généreux protecteur des ſciences & des arts. XI. 2. 5. 15. 18. 102, & dans pluſieurs endroits de ce livre & du ſuivant.
Commandin (Fréderic), mathématicien, ſes verſions des mathématiciens Grecs. XI. 63.
Commendon (le card. Jean François), ſon mérite & travaux. XII. 33. *dans une note.*
Conrad (Hortenſe), ſon *Apocalypſe* anti-catholique. XI. 39.
Conrad (Sebaſtien), profeſſeur d'éloq. XII. 109.
Conradus (C. Marius), profeſſeur d'éloquence. XII. 112.
Conſtance (Ange de), hiſtorien. XII. 26. Ses fameux ſonnets. 48.
Contarini (le card. Gaſpar), ſa vie & ouvrages. XI. 25.
Conti (Natal), ſon explication des fables & autres écrits. XII. 7.
Contile (Lucas), grand littérateur. XII. 129.
Contucci (André, ſurnommé Sanſovin), ſculpteur & architecte. XII. 133.
Cornaro (Louis), ſes divers ouvrages. XI. 66.
Corneto (le card. Adrien), ſa vie, cataſtrophes & écrits. XII. 116.
Correge (Antoine Allegri), grand peint. XII. 135.
Corſali (André), ſa relation de voyages. XI. 20.
Corteſe (le card. Gregoire), ſa vie, caractere & ouvrages. XI. 28.
Corteſe (Erſilie), V. *Monte.*
Corti (François), juriſconſulte. XI. 99.
Corti (Mathieu), médecin. XI. 93.
Cravetta (Aimon), juriſconſulte. XI. 101.
Cremonini (Ceſar), philoſophe. XI. 48.
Curion (Celius Secundus), littérateur & grammairien. XII. 115.

D.

Danti (le P. Ignace), aſtronome. XII. 57.
Dece (Philippe), fameux juriſconſulte : hiſtoire de ſa vie & de ſes viciſſitudes. XI. 97. 98.
Diplomatique, par qui miſe en vogue. XII. 5.
Dolce (Ludovic), hiſtorien & littérateur. XII. 31. Ses tragédies. 71.

E.

Ecoles célebres. XI. 8.
Egide de Viterbe, cardinal, prédicateur illuſtre & grand ſavant. XII. 102.
Egnace (Batiſte), profeſſ. d'éloquence. XII. 108.
Eloquence civile & ſacrée au ſeizieme ſiecle. XII. 101. 102.
Emmanuel Philibert, duc de Savoye, ſon zele pour la littérature de ſes états. XI. 4. 6. 16.
Equicola (Mario), hiſtorien. XII. 25.
Erizzo (Sabaſt.), ſont talent en numiſmat. XII. 8.
Erſilie. V. *Monte*.
Euſtache (Barthelémi), anatom. habile. XI. 87.

F.

Faerno (Gabriel), ſes fables latines. XII. 88.
Falletti (le comte Jérôme), hiſt. & orat. XII. 21.
Falloppio (Gabriel), anatomiſte célebre. XI. 85.
Farneſe (le cardinal Alexandre), ſon éloge. XI. 14. *dans une note.*
Favorin (l'év. Varin Camertes), greciſte. XII. 39.
Fazzello (le P. Thomas), hiſtorien. XII. 26.
Felix de Prato, ſavant Juif converti. XII. 35.
Ferdinand I., Grand duc de Toſcane, protecteur de la littérature. XI. 2. 14 &c.
Ferrari (Louis), algebriſte, ſa découv. XI. 64.
Ferri (Alfonſe), chirurgien. XI. 91.
Fiandin (Ambroiſe), théologien. XI. 24.
Firenzuola (Ange), poëte & littérateur, XII. 52.

Flaminio (Marc Antoine), excellent poëte latin : ſa vie, vertu & ouvrages. XII. 86.
Florimont (l'év. Galéazze), moral. & ſav. XI. 74.
Foglietta (Uberc), hiſtorien. XII. 24.
Folengo (Dom Jean Batiſte), ſon ouvrage ſcriptural. XI. 41.
Folengo (Dom Théophile, dit auſſi Merlin Coccaïo), poëte burleſque & ſérieux. XII. 52.
Fortunio de Dalmatie, auteur de la premiere grammaire italienne. XII. 119.
Foſcarini (l'évêque Gilles), notices ſur ſa vie & écrits. XI. 32.
Fracaſtor (Jérôme), excite Ramuſe à former la célebre collection des voyages. XI. 21. Ses innovations en aſtronomie & en phyſique. 59. Conſidéré comme médecin. 92. Notices ſur ſa vie & ſur ſes poéſies. XII. 94.
Franco (Nicolas), poëte ſatirique : ſa vie, écrits & ſupplice. XII. 46.
François George, philoſophe. XI. 50.
François Gonzague, duc de Mantoue, protecteur des lettres. XI. 4.
François I, Grand duc de Toſcane, ſa doctrine & protection envers les arts & les ſciences. XI. 2.
François I, roi de France. Ce tome eſt rempli de ſes louanges par rapport à la faveur dont il honora les ſavants & les artiſtes Italiens.
Fréderic, duc de Mantoue, ſon mérite envers la littérature. XI. 4.
Frégoſe (le card. Fréderic), ſa vie & œuvres. XII. 124.
Fulvius Urſinus, ſon ſavoir & ouvrages. XI. 17.
Fumani (Adam), poëte dialecticien. XII. 93.

G.

Gambara (Véronique, princeſſe de Correggio), ſes ouvrages. XII. 80.
Gaurico (Lucas), aſtronome. XI. 60.
Gentili (Alberic), juriſconſulte. XI. 103.

Gentili (Scipion), juriſc. & littérateur. XI. 103.
Géographie, étude qu'on y apporta. XII. 1.
Germonio (l'archêv. Anaſtaſe), canon. XI. 106.
Ghini (Lucas), botaniſte. XI. 77.
Ghirardacci (le P. Cherubin), hiſtor. XII. 26.
Giberti (l'évêque J. Mathieu), ſes actions & écrits. XI. 29.
Graziani (l'évêque Antoine M.), hiſtorien & littérateur. XII. 19.
Graziani (Louis), voyageur. XI. 20.
Grégoire XIII (auparavant le card. Buoncompagni), ſon mérite envers la littérature. XI. 1. Il fait reformer le calend. 56. & le decret. 104.
Guarini (le chev. Jean Batiſte), ſa vie & ouvrages; ſon *Paſtor Fido*. XII. 77.
Guichardin (François), hiſt., ſa vie &c. XII. 11.
Guicciardini (Louis), autre hiſtorien. XII. 30.
Guidacerio (Agace), profeſſ. d'hébreu. XII. 35.
Guidi (Gui), médecin. XI. 95.
Guidiccioni (Monſignor Jean), poëte. XII. 45.
Guidubalde II, duc d'Urbin, grand Mécenas des gens de lettres. XI. 4.
Gyraldi (Cintio), hiſt. XII. 21. Ses tragédies. 71.
Gyraldi (Lilio Grégoire), notices ſur ſa vie & ſur ſes ouvrages tant mythologiques que d'autres genres. XII. 6.

H.

Hercules II, duc de Ferrare, protecteur des arts & des ſciences. XI. 3.
Hercules Gonzague, cardinal, ſavant & protecteur des ſavants. XI. 4.
Hyppolite de Medicis, cardinal; ſon mérite par rapport à la littérature. XI. 12.
Hyppolite le Vieux, card. d'Eſte; ſon ſav. XI. 3.
Hyppolite le jeune, card. d'Eſte; Mécenas des ſavants & des artiſtes. XI. 3.
Hiſtoire: eccléſiaſtique XI. 43. Ancienne. XII. 4. &c. Générale & particuliere. 10 & ſuiv.

I. J.

Jacobazzi (le card. Dom.), canoniſte. XI. 105.
Jannotti (Thomas), médecin & littérat. XI. 93.
Jean d'Empoli, ſa relation du Malabar. XI. 20.
Illyricus (Thomas), théologien. XI. 24.
Imprimeries célebres & imprimeurs. XI. 13. 14.
Ingeryneri (Ange), ſon traité ſur la poéſie théatrale, XII. 33.
Ingraſſia (J. Philippe), anatomiſte & médecin. XI. 86.
Jove (Benoit), hiſtorien. XII. 25.
Jove (Paul). V. *Paul Jove.*
Jules Romain, grand peintre & archit. XII. 132.
Juriſprudence, ſon état pendant ce ſiecle. XI. 96.
Juſtiniani (l'évêque Auguſtin), ſon habileté dans les langues orientales. XII. 33.

L.

Lampride (Benoit), ſes odes pindariques. XII. 84.
Lancelloti (J. Paul), ſes inſtitutions canoniques. XI. 104.
Landi (Baſſian), médecin. XII. 126.
Landi (le comte Conſtance), ſon ouvrage numiſmatique; ſa grande doctrine. XII. 8.
Landi (Jeremias), ſes écrits anti-cathol. XII. 126.
Landi (Ortenſe), ſa vie, voyages, nombreux écrits & caractere ſingulier. XII. 125. 126.
Laſcaris (Jean), ſa doctrine & mérite. XII. 37.
Latini (Latin), grand littérateur. XII. 129.
Léon X (auparavant Jean de Medicis), ſon mérite incomparable par rapport à la littérature. XI. 1. Tout ce tome eſt rempli de traits du zele & généroſité de ce pontife envers les ſavants & les artiſtes, de ſorte que le ſeizieme ſiecle a pris la dénomination de *ſiecle de Léon X.*
Léoni (Léon), ſculpteur. XII. 140.
Léonicus (Nicolas), remet en grande vogue la philoſophie d'Ariſtote. XI. 46.

Liburnio (Nicolas), ſes ouvrages ſur la langue italienne. XII. 119.
Lilio (Louis), premier auteur de la reformation du calendrier. XI. 56.
Lippoman (l'évêque Louis), ſes vies des ſaints & autres écrits. XI. 44.
Lorini (Bonajuto), célebre ingénieur. XI. 73.

M.

Machiavel (Nicolas), ſes ouvrages de politique: jugement ſur ſes ouvrages & ſur leur auteur: autres écrits de Machiavel. XI. 75. Sa comédie intitulée la *Mandragore*. XII. 74.
Maffei (le card. Bernardin), grand littér. XII. 124.
Maffei (le P. J. Pierre), fameux hiſtor. XII. 29.
Maggi (Jérôme), ingénieur, ſa doctrine & ouvrages. XI. 73.
Magini (J. Antoine), aſtronome, géographe & géometre. XI. 60. Son ouvrage géographique. XII. 2.
Maïnardi (Aug.), théologien proteſtant. XI. 39.
Majoragius (Antoine M. Conti), profeſſeur d'éloquence. XII. 108.
Manardi (Jean), médecin inſigne. XI. 93.
Manuce (Alde le Jeune), ſa vie & ouv. XI. 13.
Manuce (Antoine), ſon recueil de voyag. XI. 21.
Manuce (Paul), célebre imprimeur & grand ſavant. XI. 13.
Marcel II. V. *Cervini*.
Marchi (le capitaine François), un des peres de l'architecture militaire moderne. XI. 72.
Marganio (Maxime), ſav. grec en Italie. XII. 38.
Marineus (Lucius), hiſtor. & bon littér. XII. 28.
Maron (André), grand improviſat. latin. XII. 89.
Martelli (l'évêque Hugolin), ſon ouvrage aſtronomique. XI. 57.
Martelli (Louis), ſa tragédie. XII. 70.
Martiani (Monſignor Louis), médecin. XI. 95.
Martinengo (Celſe), théologien reformé. XI. 39.

Maſſati (Alexandre), médecin. XI. 94.
Mattioli (Pierre André), grand botaniſte. XI. 78.
Son ouvrage géographique. XII. 2.
Maur (Jean), bon poëte berneſque. XII. 52.
Maurrolico (François), célebre mathématicien, opticien, aſtronome &c. Sa vie & écrits. XI. 61.
Médecine, ſon état au ſeizeme ſiecle. XI. 92.
Ménabonius, médecin. XI, 95.
Ménochio (Jacques), juriſconſulte. XI. 103.
Mercati (Michel), ſa métallotheque. XI. 87.
Mercuriale (Jérôme), médecin. XI. 94.
Merlin Coccaïo. V. *Folengo Théophile.*
Mérula (Gaudence), antiquaire. XII. 9.
Michel Ange Buonarroti, le divin artiſte; notices ſur ſa vie & ſur ſes prodigieux talents. XII. 132.
Minucianus (Alexandre), imp. & ſavant. XI. 13.
Moletti (Joſeph), aſtronome. XI. 60.
Molza (François), illuſtre poëte. XII. 44.
Molza (Tarquinie), femme illuſtre & très ſavante. XII. 82.
Montan (Jean Batiſte), médecin inſigne. XI. 93.
Monte (Erſilie Corteſe del), célebre femme, vertueuſe & ſavante. XII. 81.
Monte (le marquis Guidubalde), bon mathématicien. XI. 68.
Moron (le card. Jean), ſes grandes actions & travaux. XI. 30.
Muſſo (l'évêque Corneille), fameux prédicateur. XII. 103.
Mutio (Jérôme), ſes écrits contre les proteſtants. XI. 35.
Mythologie, étude de cette ſcience. XII. 6.

N.

Nardi (Jacques), hiſtorien. XII. 13.
Navager (André), relation de ſes voyages. XI. 20.
Son excellence dans la poéſie latine. XII. 84.
Negri (Dominique M.), ſa géographie. XII. 3.
Negri (Jérôme), théologien. XI. 24.

Nelli (Pierre); ſes ſatires. XII. 50.
Nerli (Philippe), hiſtorien. XII. 13.
Nifo (Auguſtin); philoſophe. XI. 47.
Nizzolius (Marius), profeſſeur d'éloq. XII. 110.
Numiſmatique : commencement de l'étude ſur cette ſcience. XII. 8.

O.

Ochin (Bernardin); jadis fameux prédicateur catholique; enſuite proteſtant; enfin Arien. XI. 37.
Olympie Morata, femme profeſſeur en grec: ſa vie. XII. 81.
Ongaro (André); ſon drame *piſcatoire*. XII. 76.
Opera, quand & par qui inventé. XII. 78.

P.

Pacio (Jules); juriſconſulte : hiſtoire de ſa vie. XI. 103.
Pagnini (le P. Sante), ſa verſion latine de la Bible. XI. 42. Ses ouvrages ſur la langue hébraïque. XII. 34.
Palearius (Aonius); ſa vie; ſa triſte fin, ſon beau poëme & autres écrits. XII. 92.
Paléotti (le card. Gabriel), canoniſte & ſavant: ſa vie & ouvrages, XI. 106.
Palingenius, poëte latin. XII. 92.
Pallade (André), célebre architecte: ſon traité d'architect. XI. 70. Notices ſur ſa vie. XII. 134.
Panciroli (Gui), hiſtorien des juriſconſultes & littérateur. XI. 107.
Pandectes Florentines, édition qu'on en fit. XI. 102.
Panigarola (l'évêque François), excellent prédicateur : notices ſur ſa vie, doctrine & ouvrages. XII. 104. 105.
Pantagato (Octave), littérat. inſigne. XII. 127.
Panvin (Onuphre), nombreux ouvrages de ce grand hiſtorien & antiquaire. XII. 4.

Parmeſan ou Parmigianino (Jacques Mazzuoli), peintre célebre. XII. 127.
Panhaſius (Aulus Janus), prof. d'éloq. XII. 106.
Parthenius (Bernardin), prof. d'éloq. XII. 112.
Paruta (Paul), excellent hiſtorien. XII. 18.
Paſtoral: drame de ce genre, où & par qui inventé. XII. 76.
Patrizi (François), ſa nouvelle & peu heureuſe philoſophie: ſon ſyſtême ſur la terre: ſes autres écrits philoſophiques. XI. 51.
Paul Emile, hiſtorien de France. XII. 27.
Paul III (auparavant le card. Farneſe), ſon amour pour les ſciences. XI. 1.
Paul Jove, fameux hiſtorien: ſon ouvrage particulier ſur l'hiſtoire naturelle de quelques poiſſons. XI. 80. Sa vie, écrits & caract. XII. 12.
Perbuono (Jérôme), ſon ouvrage philologo-théologique. XI. 24.
Perſpective: traités ſur cette ſcience. XI. 67. 68.
Péruzzi (Balthaſſar), architecte, peintre & décorateur théatral. XI. 130.
Philaltéo (Lucile Maggi), méd. phyſicien. XI. 95.
Philoſophie. La ſecte d'Ariſtote reprend le deſſus. XI. 45. On la croit la ſeule conforme au chriſtianiſme. 51. Philoſophie morale. 74.
Pic (le prince J. François), ſa vie, traverſes, fin malheureuſe & ouvrages. XI. 49.
Piccolomini (Monſignor Alexandre), philoſophe moraliſte, aſtronome & poëte: ſes ouvrages ſur diverſes matieres XI. 74. Ses comédies & ſes ſonnets. XII. 74.
Piccolomini (François), moraliſte péripateticien. XI. 74.
Pierius Valerianus, ſa vie & ouvrages. XII. 87.
Pierre Martyr d'Anghiera, hiſtorien. XII. 28.
Pierre Martyr Vermigli, théolog. proteſt. XI. 37.
Pigafetta (Antoine), compagnon de Magellan dans le hardi voyage autour du monde. XI. 19
Pigna (Jean Batiſte), littérateur & hiſtorien: ſa vie & ouvrages. XII. 22.

Pinelli (J. Vincent), sa vie & mérite envers la littérature. XI. 17.
Pingon (le baron de), historien. XII. 25.
Pio (Albert prince de Carpi), écrit contre les novateurs. XI. 24.
Pio (Batiste), profess. d'éloquence. XII. 112.
Poëmes: quel a été le premier poëme épique italien. XII. 61.
Poésie lyrique. XII. 43. Satirique. 49. Burlesque. 51. Pastorale. 53. Épique. 55 & suiv. Théatrale. 69 & suiv. Poésie latine. 83 & suiv.
Polidore Virgile, historien & érudit. XII. 30.
Politi (Lancelot), jurisconsulte. V. *Caterino*.
Pomponazzi (Pierre), fameux philosophe péripateticien. XI. 46.
Porcacchi (Thomas), sa géographie. XII. 3.
Porta (Jean Batiste), philosophe, physionomiste, opticien, poëte, littérateur: ses divers ouvrages & notices sur sa vie. XI. 62.
Portio (Simon), philosophe. XI. 47.
Porto (François), littérat. grec & latin. XII. 38.
Possevin (le P. Antoine), sa doctrine, travaux, mérite envers l'église & les lettres, ouvrages. XII. 32.
Prierio (Frere Silvestre), écrit contre Luther. XI. 23.
Primaticcio (l'abbé François), grand artiste. XII. 139.
Putéan (le card. Jacques del Pozzo), canoniste. XI. 105.

Q.

Querno (surnommé l'archipoëte), improvisateur latin: ses avantures & fin malheureuse. XII. 89.
Quintianus Stoa (J. François Conti), grammairien & littérateur: sa vie, ouvrages & caractere. XII. 113. 114.

R.

Raïmondi (Marc Antoine), habile graveur. XII. 142.
Ramelli (Auguſtin), ſavant en méchaniq. XI. 68.
Ramuſe (Jean), ſes études & ſa fameuſe collection de voyages. XI. 21.
Raphael d'Urbin, le divin peintre & grand architecte: ſa vie & caractere. XII. 131.
Rapicius (Jovitas), grammairien. XII. 115.
Rénée de France, ducheſſe de Ferrare, ſa doctrine & mérite envers la littérature. XI. 3.
Ricci (Barthelémi), littérateur & profeſſeur de belles lettres. XII. 128.
Rinuccini (Octave), inventeur des drames méliques ou opéra: ſa vie & poéſies. XII. 78.
Riva (J. François), juriſconſulte. XI. 99.
Robortel (François), profeſſeur d'éloquence & antiquaire. XII. 109.
Rodiginus (Celius), philologue. XII. 123.
Roſſi (Jérôme), docte hiſtorien. XII. 26.
Roux ou Maître Roux (Roſſo de Roſſi), peintre & architecte: ſon habileté & triſte fin. XII. 139.
Ruccellaï (Monſignor Jean), ſon poëme. XII. 56. Ses tragédies. 69.
Ruini (Charles), juriſconſulte. XI. 99.

S.

Sadolet (le card. Jacques), ſa vie & ouv. XI. 27.
Salviani (Hyppolite), ſon hiſtoire naturelle des poiſſons. XI. 80.
Salviati (Léonard), ſes ouvrages ſur la langue italienne. XII. 121.
Sannazare (Jacques, ou Actius Sincerus), notices ſur ſa vie & caractere. XII. 53. Son Arcadie. *Ibid.* Son poëme *De partu Virginis*, & autres excellents ouvrages dans la poéſie latine. 91.
Santacroce (le card. Proſper), hiſtorien. XII. 27.
Santo (Marian), chirurgien. XI. 91.

Sanſovin (François), littérat. univerſel. XII. 10.
Sanſovin (Jacques), architecte & ſculpteur renommé. XII. 133.
Sanuto (Live), ſa deſcription de l'Afriq. XII. 3.
Sanuto (Pierre Aurele), théologien. XI. 24.
Sardi (Alexandre), ſes ouvrages. XII. 7.
Sardi (Gaſpar), hiſtorien. XII. 21.
Sarpi (Fra Paolo), ſa vie, ſon grand talent en mathématique, optique, aſtronomie; ſes découvertes. XI. 65. On examine ſi on lui doit ou non la découverte importante de la circulation du ſang. 88. 89.
Saſſetti (Philippe), ſes lettres & relacions. XI. 20.
Scaliger (Jules Bordon, connu ſous le nom de *Jules Céſar Scaliger*), roman qu'il a fabriqué touchant ſon extraction & ſon hiſtoire; refutation de ce roman, ouvrages divers de ce ſavant. XII. 98. 99. 100.
Scandiano (Jean), ſon poëme. XII. 56.
Scopas (Jean), grammairien. XII. 113.
Segni (Bernard), hiſtorien & littérateur. XII. 14.
Séminaires, leur inſtitution ou renouvellement. XI. 9.
Séripand (le card. Jérôme), ſa doctrine & ſes actions. XI. 31.
Serlio (Sebaſtien), illuſtre & ſavant architecte: ſa vie & ſon grand traité d'architecture. XI. 69.
Settala (Léon), médecin inſigne. XI. 95.
Sfondrati (le card. François), juriſconſulte. XI. 99.
Sigone (Charles), grand littérateur, antiquaire & profeſſeur d'éloquence: ſes nombreux & excellents ouvrages en matiere d'antiquité haute & mitoyenne. XII. 5.
Sirlet (le card. Guill.), ſes actions & écrits. XI. 33.
Sixte V (auparavant Felix Péretti), rétablit l'univerſité de Fermo. XI. 7. Fait travailler à la traduction & édition des ſeptante & de la vulgate. 42. Fait bâtir & orner la bibliotheque du Vatican. XI. 15.

Sixte de Sienne, ſon hiſtoire ſinguliere : ſa *Bibliotheque ſainte.* XI. 41.
Socin (Fauſte), chef des ſociniens : hiſtoire de ſa vie. XI. 40.
Socin (Lelio), jette les fondements du ſocinianiſme. XI. 40.
Socin (Marian le jeune), juriſconſ. XI. 101.
Speroni (Speron), grand ſavant: ſa vie & copieux écrits. XII. 70.
Stampa (Gaſpara), femme poëte; ſes amours & ſes vers. XII. 81.
Stancari (François), profeſſ. d'hébreu. XII. 35.
Steuco (l'évêque Auguſtin), ſes bons ouvrages. XI. 41.
Strozzi (Cyriaque), auteur du *ſupplément à la politique d'Ariſtote.* XI. 48.

T.

Tagliacozzi (Gaſpar), chirurgien : ſon art ſingulier. XI. 91.
Tartaglia (Nicolas), inſigne algebriſte & mathématicien : hiſtoire de ſa vie & de ſes découvertes. XI. 63.
Taſſe (Bernard), inventeur des éclogues *Piſcatoires.* XII. Sa vie. 59. Obſervation ſur ſon *Amadigi.* 60. Ses autres ouvrages. *Ibid.*
Taſſe (Torquat), hiſtoire de ſa vie, de ſes travaux & de ſes malheurs. XII. 62 & ſuiv. Ses ouvrages. 67. Obſervations ſur ſa *Geruſalemme Liberata. Ibid.* Comparaiſon entre le Taſſe & l'Arioſte. 68. Son *Toriſmond.* 71. Son *Aminta.* 76.
Teleſio, philoſophe. XI. 52.
Teti (Charles), bon ingénieur. XI. 73.
Théatres anatomiques. XI. 90. Théatres pour les ſpectacles : enthouſiaſme théatral. XII. 79. Premiere décoration en toile. 130 *dans une note.*
Théocrenus (l'évêque Benoit), précepteur des enfants de France. XII. 115.
Théologie : état de cette ſcience lors de la reformation. XI. 22.

Theſée (Dom Ambroiſe), ſa ſcience ſurprenante en fait de langues orientales. XII. 34.
Tibaldi (Pélegrin Pélegrini), architecte. XII. 140.
Tileſio (Antoine), profeſſ. d'éloq. XII. 112.
Torelli (Lelio), ſon édition des pandectes Florentines. XI. 102.
Torrentin, imprimeur célebre. XI. 14.
Toſchi (le card. Dominique), canoniſte: notices ſur ſa vie & écrits. XI. 106.
Tragédie: quelle a été la premiere tragédie italienne. XII. 69.
Tremellius (Emmanuel), ſavant Juif converti. XII. 35.
Triſſin (Jean George), notices ſur ſa vie & ſur ſon poëme héroïque. XII. 61. Sa *Sophonisbe*: obſervations ſur cette premiere tragédie du théatre italien. 69. Sa comédie. 72. Ses ouvrages & innovations ſur la langue italienne. 120.

U. V.

Valier (le card. Auguſtin), notices ſur ſa vie & ſur ſes écrits théologiques & d'autres genres. XI. 35.
Valvaſon (Eraſme de), ſon poëme. XII. 56.
Varchi (Benoit), hiſtorien & philologue: ſa vie & ouvrages. XII. 14 & 121.
Varoli (Conſtance), médecin & anatom. XI. 86.
Venier (Dominique), ſes poéſies. XII. 47.
Verazzani (Jean), découvre la nouvelle France: ſes autres voyages. XI. 19.
Verger (Pierre Paul le jeune), évêque & nonce, enſuite paſteur reformé. XI. 38.
Vermigli. V. *Pierre Martyr.*
Veroneſe (Paul Cagliari), fameux peintre. XII. 137.
Verrati (Jean M.), théologien. XI. 24.
Vettori (Pierre), profeſſeur d'éloquence & grand littérateur: ſa vie & ſes travaux pour les avantages de la bonne littérature. XII. 111.

Vico (Eneas), ſes diſcours ſur les anciennes médailles. XII. 8.
Vida (Monſignor Jérôme), ſa vie : ſes poëmes latins : ſes autres poéſies & leur caractere. XII. 91. Son art poëtique. 97.
Vignola (Jacques Barozzi), ſon fameux traité d'architecture. XI. 70. Notices ſur ſa vie & travaux. XII. 134.
Vigo (Jean de), chirurgien. XI. 91.
Vimercati (François), philoſophe. XI. 48.
Vincent Gonzague, duc de Mantoue, protecteur des ſavants, XI. 4.
Volpi (l'évêque J. Antoine), ſes belles poéſies latines. XII. 88.
Volterran (Raphael Maffei), ſes commentaires. XII. 3.
Univerſités : il y eut douze célebres univerſités en Italie pendant le ſeizieme ſiecle. XI. 5. 6. 7.
Urbain (Frere Urbain Valerian), profeſſeur en grec. XII. 39.

Z.

Zabarella (Jacques), philoſophe. XI. 47.
Zanchi (Dom Batiſte), ſav. poëte latin. XII. 87.
Zanchi (D. Jean Chryſoſtome), ſon ouvrage d'antiquité. XII. 9.
Zanchi (Jérôme), fameux théologien proteſtant. XI. 38.
Zarlino (Joſeph), reſtaurateur de la ſcience muſicale. XI. 66.

Fin du Tome IV.

VM1 0138

14
a
32